This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KG 140

Harvard College
Library

FROM THE FUND IN MEMORY OF
Henry Wadsworth Longfellow
BEQUEATHED BY HIS DAUGHTER
Alice M. Longfellow
MDCCCCXXIX

Cmlg.'s

LA
JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN

TOME ONZIEME

BRUXELLES
BUREAUX : 110, RUE DE LA LIMITE

1892

LA

JEUNE BELGIQUE

LA
JEUNE BELGIQUE

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN.

TOME ONZIÈME

BRUXELLES
BUREAUX : 64, RUE POTAGÈRE

1892

~~PEr 244.10~~

HARVARD COLLEGE LIBRARY
LONGFELLOW FUND
July 6, 1933

AU LECTEUR

L'année 1891 a été favorable à *la Jeune Belgique* et néfaste pour ses ennemis.

Avons-nous besoin de rappeler la fête brillante où fut célébré le dixième anniversaire de notre chère *Jeune Belgique?* Tous ceux qui ont assisté à ce banquet fraternel où battaient tant de cœurs dévoués à la gloire future de notre patrie, en garderont longtemps le souvenir. Là, devant ceux qui nous aiment et qui nous aident dans nos efforts, nous avons renouvelé nos solennelles promesses de fidélité incorruptible à l'Art que nous servons. Nous avons eu la joie d'entendre aussitôt l'un des plus notables représentants politiques du peuple belge, M. Paul Janson, nous promettre l'appui de son dévouement et de son éloquence.

La seconde moitié de l'année 1891 a retenti du bruit d'ardentes polémiques artistiques et littéraires, où *la Jeune Belgique* a combattu au premier rang.

A côté de *l'Art Moderne*, qui avait ouvert le feu, elle a attaqué la direction de nos musées de peinture et dénoncé ses incroyables abus. On s'en souvient, la commission directrice de ces musées est accusée d'avoir gaspillé plus de 700,000 francs en achats déplorables. L'incurie et l'ignorance de ces singuliers administrateurs vont faire l'objet d'une enquête officielle, à la suite d'une courageuse interpellation

de M. le député Slingeneyer. Espérons que l'enquête aboutira et que l'organisation de la direction des musées subira des réformes efficaces.

Nos tenaces ennemis, les antiques réactionnaires, les incorrigibles doctrinaires académiques, ont, d'ailleurs, subi en l'année 1891 plus d'un assaut redoutable. Il semble que leur bastille se lézarde et que le découragement commence à s'emparer des assiégés. M. Frédérix, leur chef incontesté, a été fort mal arrangé par *la Jeune Belgique* en compagnie de son frère d'armes, M. Charles Tardieu. Tandis que celui-ci nous envoyait, par erreur, sans doute, un énorme article destiné à son journal quotidien, M. Frédérix, se méfiant du public bruxellois, allait prudemment guerroyer en province. Il a ferraillé contre notre ombre dans un petit club de la ville de Gand ; la prochaine fois, nous assure-t-on, il passera l'eau et ira prêcher la Vieille-Nouvelle à Douvres ou à Stratford-sur-l'Avon, où il pourra tutoyer Shakespeare.

N'oublions point l'affaire du prix officiel refusé par M. Maeterlinck. Cet événement a jeté la consternation dans le camp de nos adversaires, qui avaient tenté de s'annexer un jeune écrivain devenu célèbre malgré eux et de l'arracher de nos rangs. M. Maeterlinck a déjoué ces calculs. Il a repoussé la couronne de plomb que lui offraient en grimaçant nos Frédérix et nos de Monge. Son dédain a porté un coup mortel à une institution néfaste; on peut espérer que les prix officiels auront bientôt vécu.

Les bigots n'ont pas été moins malmenés que les cuistres. Au congrès catholique de Malines une généreuse jeunesse a déchiré le petit *Syllabus* antilittéraire que tentaient de fulminer contre nous les derniers jansénistes de l'Université de Louvain. Elle n'a pu empêcher toutes les sottises, mais du moins, grâce à ses efforts, le Congrès, sollicité de condamner la formule « l'Art pour l'Art », écarta la question.

Dans le journal *La Nation*, M. De Wattine a publié une série d'entrevues remarquables, où les nôtres ont exposé leur programme, où des amis nous ont prodigué les encouragements et les félicitations.

La propagande ne s'est point bornée là. Sous l'impulsion de chefs habiles, les socialistes belges ont organisé des conférences artistiques et littéraires où quelques-uns des nôtres, réserve faite de tout principe politique, ont lu des morceaux en vers et en prose que le public a acclamés.

Il est à remarquer que seul jusqu'à présent le parti ouvrier a pris cette attitude intelligente, qui lui vaudra des sympathies particulières parmi les artistes.

Toutefois, *la Jeune Belgique* profite de l'occasion pour rappeler qu'elle est et demeure étrangère à toute espèce de parti politique.

Son unique charte, c'est la formule : « l'Art pour l'Art ». C'est assez dire qu'elle n'entend pas plus aujourd'hui qu'autrefois admettre n'importe quelle théorie d'art social, politique, philosophique ou confessionnel. Il va de soi que chacun de nos collaborateurs garde le droit de professer en son nom personnel telle opinion qu'il lui plaira.

Une question de politique générale appellera cependant bientôt notre attention. On parle, dans le monde officiel, de réorganiser le Sénat du royaume sur la base de la représentation des intérêts et l'on y accorde une place aux intérêts artistiques et littéraires. En cette matière *la Jeune Belgique* a son mot à dire et elle le dira. Peut-être les circonstances nous amèneront-elles à passer du terrain de la théorie sur le terrain de l'action. Nous aurons alors à mettre à exécution un projet dont il a déjà été parlé au banquet du 10 janvier 1891.

L'année 1892 s'annonce, en effet, comme devant être pour nous d'une importance exceptionnelle. Nous comptons sur le dévouement de nos amis et de nos alliés. Parmi ceux-ci, nous saluons au premier rang *l'Art moderne* et *la Société nouvelle*, plus vaillants et plus prospères que jamais : de notre côté, nous appuierons de toutes nos forces les efforts qu'ils feront pour le développement intellectuel, artistique et littéraire du pays.

L'éditeur Deman continuera cette année ses belles publications de luxe. L'éditeur Lacomblez a rendu aux lettres belges un service signalé en concentrant dans sa maison la publication des ouvrages de la plupart de nos amis. Jusque-là nos efforts étaient éparpillés ; grâce à lui ils sont réunis en un faisceau puissant, qui a forcé l'attention publique à se fixer davantage sur nos travaux. Nous souhaitons que son entreprise prospère et se développe. Nous espérons que les pouvoirs publics subsidieront un jour une librairie belge à Paris, afin de favoriser l'expansion à l'étranger de nos lettres nationales et de la renommée artistique de notre patrie.

En terminant, nous rappellerons brièvement notre programme.

Indépendamment de nos productions personnelles, nous voulons travailler au développement de l'éducation esthétique, car nous sommes persuadés que le goût artistique est la fleur suprême d'une véritable civilisation; à cet effet, nous essayerons d'obtenir la création d'un cours d'esthétique générale dans les facultés de philosophie.

Tandis que nos productions littéraires doivent aller trouver l'étranger chez lui, nos musées et nos théâtres doivent se donner pour mission d'attirer l'étranger chez nous.

Nos collections de gothiques flamands sont uniques au monde : il faut tâcher de les développer. Les musées de peinture moderne sont presque

en tout pays détestables : rien ne serait plus facile, comme nous le montrerons prochainement, que de créer un musée admirable sans égal au monde, si l'on s'inspire pour le former de véritables principes d'art et non de préoccupations d'un ordre bassement politique.

Il serait aisé aussi de donner une haute importance à nos théâtres. M. le baron de Haulleville a proposé de créer à Bruxelles un théâtre classique international, où seraient représentés les chefs-d'œuvre de Corneille, de Racine, de Calderon, de Lope de Vega, de Shakespeare et de ses contemporains, de Gœthe, de Schiller, de Grabbe, de Byron, de Shelley, d'Alfieri, de Musset, de Hugo, de Mérimée, de Pouchkine, d'Ibsen, sans oublier nos ancêtres et nos éternels modèles : Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane, ni les maîtres du théâtre asiatique. C'est là un magnifique programme, dont la réalisation est moins difficile qu'on ne le pense. Nous espérons que M. de Haulleville, qui a déjà rendu de grands services à l'art en Belgique, mettra bientôt son projet à exécution : qu'il craigne sinon de voir sa généreuse initiative reprise par d'autres mains.

Quant à notre théâtre lyrique, dont les dernières campagnes doivent être sévèrement critiquées, il faut qu'il devienne un Bayreuth de langue française et qu'il en arrive à donner des représentations modèles des vrais chefs-d'œuvre. Il faut qu'on joue l'opéra durant l'été. Il est hautement désirable dans l'intérêt de l'art que le gouvernement accorde à ce théâtre un subside important, à la condition qu'il supprime toute espèce d'abonnement, ce qui constituerait une réforme éminemment démocratique et sagement artistique : le théâtre y trouverait la liberté qui lui manque.

Bref, nous avons l'ambition de tenter, dans la mesure de nos forces, de faire de Bruxelles ce que fut à la fin du siècle dernier la petite ville de Weimar, qui devint l'un des grands centres intellectuels de l'Europe.

Nos relations avec les puissances sont excellentes.

Nos ministres des littératures étrangères donneront de nombreuses traductions d'œuvres russes, anglaises, allemandes, italiennes, portugaises, etc.

A l'œuvre donc et souvenons-nous de notre devise : « Ne crains! »

LA JEUNE BELGIQUE

LE BEAU ROI CHARLES NEUF

I

Du fond de la nuit fausse et cruelle où tu plonges,
Roi sans sceptre, du fond de ce puits de mensonges
Que creusèrent pour toi des siècles envieux,
Tu montes, ô mon prince aux yeux fiers, aux grands yeux
Pleins de baisers ardents et de combats farouches!
Et, soulevant l'épais manteau des ombres louches,
Tu surgis de la mort comme un pâle flambeau.
Mes vers, ces lévriers couchés sur ton tombeau,
Bondissent d'allégresse et hurlent à la vie.
Et tu renais en moi, chère âme inassouvie!
Te voilà. Je me couche au pied de ton fauteuil.
Dis-moi ton mâle amour et ton sauvage orgueil,
Tes langueurs et ton mal, et ta hâte de vivre.
Verse à flots sur les fleurs magiques de mon livre
Les laves de ton sang tigré d'or et d'azur,
Et penche longuement le splendide fruit mûr,
Penche vers le désir de ma bouche féline
Le splendide fruit mûr de ta jeune poitrine
Et laisse-moi sucer et savourer ton cœur!

II

Pour colorer mon rêve et fleurir ma rancœur,
O beau roi Charles neuf, penche vers moi ton cœur!

Cœur de haine et d'amour, gorgé d'un sang rapide,
Pré d'herbe rouge, empli d'agnelles et de loups,
Cœur de haine et d'amour, gorgé d'un sang rapide,
Cœur de haine et d'amour, gorgé d'un sang jaloux;

Cruel jardin d'enfance, où, parmi les poupées,
Les berceaux puérils, les femmes au rouet,
Pour le deuil imprévu des mères au rouet,
Soudain jaillit du sol un parterre d'épées;

Violon de langueur, de joie et de bonté,
Violon frémissant de joie et de tendresse,
Qu'au lieu d'un mol archet de joie et de tendresse,
Caresse, archet de reître, un glaive ensanglanté;

Théâtre de bravade où d'étranges spectacles
Mêlent si bien le prince et le roi des truands
Que Paris prend le roi de la Cour des Miracles
Pour son prince, et le roi, pour le roi des truands;

Charnier puant, nourri par des meurtres célèbres,
Où, l'aiguille à la main, d'hystériques remords,
Penchés, les yeux en pleurs, sur des martyrs célèbres,
Recousent vainement les blessures des morts;

Volière roucoulante où de souples reptiles
D'or et d'ambre, lovés sous des rires de fleurs,
Gueule bée et pareils à d'innocentes fleurs,
Charment les colibris et les oiseaux des îles;

Lit de pourpre, jonché de ventres blonds et roux,
Lit farouche, étoilé de ventres roux et roses
Que lacère, enivré par l'haleine des roses,
Des serres et du bec un long vol d'aigles fous;

Douce chambre de paix, d'ombre et de solitude,
Oratoire pensif aux vitraux merveilleux
Où, le front incliné sur des livres très vieux,
Un beau poète enfant chante sa solitude;

Forge de frénésie où, jusqu'au bleu matin,
Echappé du festin, dans la flamme avinée,
Un frêle forgeron, du soir jusqu'au matin,
A grands coups de marteau forge sa destinée;

Forêt vertigineuse aux arbres flagellés
Par le vent d'un galop furieux, chasse blême
Où, dans un tourbillon de chevaux flagellés,
Le chasseur se pourchasse et se traque lui-même!

Pour colorer mon rêve et fleurir ma rancœur,
O beau roi Charles neuf, penche vers moi ton cœur!

III

Du fond de la nuit fausse et cruelle où tu plonges,
Roi sans sceptre, du fond de ce puits de mensonges
Que creusèrent pour toi des siècles envieux,
Tu renais dans mon âme, ô mon prince aux grands yeux!
Je te vois, fatigué des jeux et de la chasse,
Sur d'onctueux coussins poser ta tête lasse.
Ta bouche, impérieuse et rouge, garde encor,
Façonnée à la mâle embouchure du cor,
Le pli victorieux des fanfares sonnées,
Et le rêve agité de tes mains décharnées
S'accroche à la crinière éparse des chevaux.
Pauvre roi chevalier, captif des temps nouveaux,
Tu veux être Roland, Xaintrailles ou Lahire,
Et désespérément tu sens fondre la cire
Du flambeau de tes jours qui n'a rien éclairé!
O vigueur enchaînée, ô courage ignoré,
Qui descendrez bientôt dans la terre profonde,
Quel soleil vous auriez allumé sur le monde,
Quel renouveau de sève ardente, quel printemps
Magnifique de cœurs flambants et palpitants
Vous auriez fait jaillir d'une race épuisée,
Si, loin de cette cour trop fine et trop rusée,
Vous aviez exercé votre jeune vertu!
Pauvre roi chevalier, de quoi te plaindrais-tu?
Va! Tout effort est vain : caresse ta chimère.
Laisse passer ton siècle et rends grâce à ta mère
Dont le viril esprit te fait des jours oisifs.
Cisèle des sonnets pleins de beaux vers pensifs
Et laisse, au lieu d'agir, la rime dérisoire
Jeter sur le vélin d'un poème sans gloire
L'ironique reflet de tes gestes rêvés,
Car le jeu de Ronsard sied aux rois énervés.
Ou bien, pour apaiser tes désirs de bataille,
Construis-toi dans ton Louvre une forge à ta taille,
Où tes bras emportés par le poids des marteaux
En ennemis vaincus traitent les durs métaux.

Ou bien encor, du sang de ta frêle poitrine
Rougis le cor de chasse et la trompe marine;
Et si tu n'es pas mort avant la mort du jour,
Ne te désole pas : il te reste l'amour!
L'amour, ô cœur amer, ailé de cantharides,
O cœur vertigineux, ô cœur des Danaïdes,
Gouffre avide et sans fond, jaspé de feux obscurs,
Où pêle-mêle avec des grappes de seins mûrs
Coule et roule, fouetté de vastes chevelures,
Un fleuve de baisers mordus par leurs morsures!
La luxure, ô mon roi, n'est pour toi qu'un combat.
Eros, avec des yeux de lévrier qu'on bat,
Lève en vain vers tes yeux un regard qui supplie.
Mange ta faim et bois ta soif, cœur en folie!
Soûle-toi, trébuchant sur tes manteaux foulés,
Du vin de ta vigueur, plein de soleils brûlés!
Offre un festin de proie à ta jeune énergie!
C'est dans un pré livide, au sortir de l'orgie,
Que tes vœux haletants, sous l'arbre du Péché,
Finiront par cueillir le trèfle tant cherché,
Le trèfle aux feuilles d'or de la force assouvie!
Mais tu verras briller ce trèfle de la vie
Sur le rire édenté d'une tête de mort!
Saute en selle et galope au devant de ton sort!
Hâte-toi, car le temps, sur ses ailes sonores
Emporte dans son vol tes plus belles aurores,
Tes matins les plus clairs et tes soirs les plus doux.
Hâte-toi, hâte-toi! Déjà tes cheveux roux,
Tes longs cheveux ardents, lustrés aux mains des femmes,
Brûlent de leur splendeur et lèchent de leurs flammes
Ton front pâle, griffé par un mal inconnu.
Déjà le rouge œillet de ton rire ingénu
S'étiole et bleuit sur tes lèvres crispées.
Donne un dernier baiser à tes sœurs, les épées,
Et dans la crypte obscure où reposent les rois,
Allonge-toi, rigide et fier, les bras en croix,
A jamais prisonnier de ton geste immobile,
O beau glaive de chair, ô beau glaive inutile!

ALBERT GIRAUD

FRAGMENTS [1]

BANLIEUE

L'enfant soulevait la fenêtre en tabatière, montait sur une chaise et regardait s'étendre la banlieue :

Les rouges et basses maisons faubouriennes s'agglutinaient en îlots compactes. La ville grandissante ayant crevé sa ceinture de remparts, menaçait et guignait les ravières d'alentour. Les rues étaient déjà tracées au cordeau à travers les cultures. Les trottoirs bordaient des terrains exploités jusqu'à la dernière minute par le paysan exproprié. Du milieu des moissons émergeait au bout d'un pieu, comme un épouvantail à moineaux, un écriteau portant cette sentence : Terrain à bâtir. Et, véritables éclaireurs, sentinelles avancées de cette armée de bâtisses urbaines, les estaminets prenaient les coins des voies nouvelles et toisaient, du haut de leurs façades banales, à plusieurs étages, neuves et déjà d'aspect sordide, les chaumes trapus et ramassés semblant implorer la clémence des envahisseurs. Rien de crispant et de suggestif comme cette rencontre de la cité et de la campagne. Elles se livraient de véritables combats d'avant-postes.

La mine pléthorique, contrainte, sournoise de ce paysage offusqué par des talus de fortifications, des portes crénelées et sombres comme des tunnels, des murailles percées de meurtrières, écrasées sous des terre-pleins, des casernes dont les clairons plaintifs répondaient à la cloche de l'usine.

Trois moulins à vent, épars dans la plaine, tournaient à pleine volée, jouissaient de leur reste en attendant de partager le sort d'un quatrième moulin dont la maçonnerie dominait piteusement le blocus auquel le soumettait un tènement de bicoques ouvrières et à qui ces assiégeants de mine parasite et d'allure canaille, quelque chose comme des oiseleurs ivres, avaient amputé les ailes.

Laurent compatissait au pauvre moulin démantelé, sans toutefois parvenir à en vouloir à la population des ruelles qui l'étreignaient, tape-durs et vauriens déterminés, héros de faits-divers sinistres, race obsédante que la police n'osait pas toujours affronter dans ses repaires.

---

(1) Ces fragments sont extraits de chapitres complètement remaniés de *la Nouvelle Carthage*.

Ces meuniers du Moulin de Pierre comptaient parmi les plus renforcés ruffians de l'écume métropolitaine.

Mais, même en dehors de cette nichée d'irréguliers et de mauvais garçons que Laurent apprendrait à connaître de plus près, le reste de cette population moitié urbaine, moitié rurale, la gent active et traitable suffisait pour intriguer et préoccuper le spéculatif enfant.

D'ailleurs, ces meuniers très montés de ton déteignaient fatalement sur leur voisinage; ils pimentaient, enfarinaient de mouture populacière et poivrée les transfuges du village : valets de ferme tournés en gâcheurs de plâtre, en terrassiers, en débardeurs ou, réciproquement, les pseudo-campagnards : artisans devenus maraîchers, ouvrières de fabrique converties en laitières. En grattant l' « abatteur » on retrouverait le vacher; le garçon boucher avait été pâtre. Étranges métis, peuple composite, farouches et fanatiques comme au village, cyniques et frondeurs comme à la ville, à la fois expansifs et hargneux, truculents et lascifs, religieux et politiques, croyants au fond, blasphémateurs à la surface, patauds et futés, patriotes exclusifs, communiers chauvins, leur caractère hybride et mal défini, leur complexion musclée, charnue et sanguine flattait peut-être, dès cette époque, la brute vibrante et impressionnable que serait Paridael.

Longtemps ces affinités dormirent en lui, vagues, instinctives, à l'état latent.

Debout sur sa chaise, devant la topique étendue de banlieue, il se saturait pour ainsi dire de nostalgie et ne s'arrachait à sa morbide contemplation que sur le point d'éclater, et, alors, tombant à genoux ou se roulant sur sa couchette, il éjaculait en fontaines lacrymales, tous ces navrements et ces sourdes postulations. Et le bruit guilleret des moulins et le grondement bougon et rogue de l'usine accompagnaient et stimulaient la chute lente et copieuse de ses pleurs, tièdes et énervantes averses d'un avril compromis. Et cette berceuse narquoise et bourrelante semblait répéter : Encore... encore... encore...

LE FOSSÉ

Aussi longues, aussi mornes que lui parussent ses vacances, à peine retourné en pension, Laurent se surprenait à les regretter, à se reporter aux heures maussades. De son séjour chez ses tuteurs c'étaient précisément les circonstances mélancoliques qu'il se rappelait avec le plus de complaisance et, de la Fabrique, c'étaient aussi les objets les moins gracieux, les moins aimables, les choses frustes ou rêches qui le hantaient pendant l'étude ou

l'insomnie. En aversion des jacinthes qui lui symbolisaient la dureté de sa belle cousine Gina pour les pauvres gens, il eût collectionné des bouquets fanés et des fleurs rustiques. Aux coûteux brugnons réservés à sa tutrice, il préférait une pomme sure, craquant sous la dent.

De même il gardait dans les narines l'odeur rien moins que suave de la Fabrique, surtout cette odeur du fossé bornant l'immense enclos et dans lequel se déchargeaient les résidus butyreux, les acides pestilentiels provenant de l'épuration du suif. Ce relent onctueux et gras, relevé d'exhalaisons pouacres, le poursuivait continuellement à la pension, avec l'opiniâtreté d'un refrain canaille. Cette odeur était corrélative de la population ouvrière, des pauvres gens aveuglés par l'acréoline, déchiquetés par les machines à vapeur, proscrits par les maîtres ; elle disait à Laurent la « coulerie » et ses femmes dépoitraillées ; elle lui suggérait l'excentrique banlieue autour du Moulin de Pierre, les clameurs des gaupes violentées et des galants bourrus qu'il entendait de son lit, le soir, après l'expiration du travail, et qui tournaient des coins de ruelle, s'étranglaient au fond des culs-de-sac, s'éparpillaient peu à peu dans les méandres et les impasses, jusqu'à ce que tout retombât dans un morne et menaçant silence, complice de ces ténèbres, propice aux embuscades et aux accouplements. Cette odeur c'était celle de la nuit soûle et lubrique autour du Moulin de Pierre...

Lorsqu'il remettait les pieds sur le pavé de sa ville natale, c'était par ce fossé que le domaine de sa cousine Gina s'annonçait à lui. De tout ce qui appartenait et vivait à la fabrique, ce fossé seul venait à sa rencontre, de très loin, le prenait même à la descente du train, le saluait avec un certain empressement, bien avant que le collégien eût vu poindre au-dessus des remparts, des toits et des moulins, les hautes cheminées rouges et rigides, agitant leurs panaches fuligineux en signe de dérisoire bienvenue. Il était aussi le dernier, ce fossé corrompu, à lui donner la conduite le jour du départ, comme un chien galeux et perdu qui se traîne sur les pas d'un promeneur pitoyable.

Sa surface sombre striée de couleurs morbides, l'égout affreux s'écoulait à ciel ouvert, tout le long de la voie lépreuse conduisant à l'usine. Il mettait comme une lenteur insolente à regagner le bras de rivière dont il déshonorait les eaux. Les riverains, toutes petites gens, dépendant de la puissante fabrique, murmuraient à part eux, mais n'osaient se plaindre trop haut. Une épidémie de choléra qui éclata en plein mois d'août faillit cependant les pousser à la révolte. Amorcé et stimulé par les miasmes du fossé, le fléau éprouvait les parages de l'usine plus cruellement que n'importe quel autre quartier de l'agglomération. Les faubouriens tombaient comme des mouches.

Par un soir opaque et cuivreux, Laurent regagnait la maison. En s'engageant dans la longue rue ouvrière éclairée sordidement, de loin en loin, par une lanterne fumeuse accrochée à un bras de potence, son attention très effilée, plus subtile cncore qu'à l'ordinaire, fut surprise par un murmure continu, un bourdonnement traînard. Il crut d'abord à un concert de grenouilles, mais il songea aussitôt que jamais bestiole vivante ne hantait la vase du fossé ! A mesure qu'il avançait, ces bruits devenaient plus distincts. Au tournant de la rue, près d'un carrefour proche de la Fabrique, il en eut l'explication.

Au fond d'une petite niche à console, ornant l'angle de deux rues, à la mode anversoise, trônait une madone en bois peint à laquelle une centaine de cierges et de chandelles formaient un nimbe éblouissant. La totale obscurité du reste de la voie rendait cette illumination partielle d'autant plus fantastique. Au pied du tabernacle étincelant devant lequel ne brûlait en temps ordinaire qu'une modique veilleuse, sous ce naïf simulacre de l'Assomption, si bas que les languettes de feu, dardées avec un imperceptible frisson, dans la nuit immobile et suffocante, parvenaient à peine à rayonner jusque-là, grouillait, se massait prosternée la foule des pauvresses du quartier, en mantes noires et en béguins blancs, défilant des rosaires, marmottant des litanies avec ces voix dolentes ou cassées des indigents qui racontent leurs traverses au ciel ou aux passants.

Elles s'étaient cotisées pour l'offrande de ce luminaire, dans l'espoir de conjurer par l'intercession de sa mère le Dieu qui déchaîne et retient à son gré les plaies dévorantes.

Il était à prévoir que l'illumination ne durerait pas aussi longtemps que les psalmodies. L'auréole se piquait déjà de taches noires. Et chaque fois qu'un cierge menaçait de s'éteindre, les suppliantes redoublaient de prières, se lamentaient plus haut et plus vite. Sans doute les âmes bien-aimées d'un frère, d'une épouse, d'un enfant, correspondaient à ces flammes agonisantes. Celles-ci cesseraient de frémir en même temps que les moribonds achèveraient de râler. C'étaient comme autant de derniers soupirs que soufflaient une à une ces lueurs tremblotantes. Et les ténèbres s'épaississaient chargées des mortuaires de la journée.

A quelques pas se dressait la Fabrique plus noire encore que cette ombre, semblable au temple d'une divinité malfaisante. Surcroît de calamités ! A cette heure équivoque, le terrible fossé, plus effervescent aussi que de coutume, neutralisait par ses effluves homicides l'encens de ces prières et l'eau bénite de ces pleurs !

Pour renforcer cette impression d'angoisse et de désespoir, il parut à

Laurent, dont les yeux scrutaient le visage souriant de la petite madone, que ce visage reproduisait peu à peu le masque impassible et trop régulier de sa cousine Régina. Se pouvait-il que pour mieux faire avorter ces dévotions, le génie de l'usine Dobouziez se fût substitué à la Reine du Ciel! Justement les pauvres mères, les épouses, les sœurs, les filles, les bambines et les aïeules entonnaient à la suite du vicaire en surplis, dirigeant leur neuvaine, un pressant et lamentable *Regina Cœli*.

Laurent n'en pouvait plus douter: il reconnaissait cette moue avantageuse, ce regard hautain et moqueur. Il aurait même juré qu'un souffle s'échappait à présent des lèvres de la fausse madone et qu'elle prenait un plaisir mauvais à éteindre elle-même les derniers lumignons!

Le collégien fut tenté de se jeter entre l'idole et la foule et de crier à toutes ces misérables femmes, vouées au veuvage et à l'orphelinat : « Arrêtez! Vous vous abusez cruellement, ô pauvresses, mes sœurs! Celle que vous invoquez c'est l'autre Reine, l'aussi belle mais la plus impitoyable!... Arrêtez! c'est Régina, la nymphe du Fossé, la fleur du cloaque ; le Fossé l'enrichit et la fait saine et superbe; et vous, il vous empoisonne ; et vous, elle vous tue! »

Mais le cantique se fondit subitement dans une explosion de sanglots. Aucun cierge ne brûlait plus. La petite madone se dérobait aux regards conjurateurs de ces humbles femmes. Le dernier cholérique venait d'expirer.

GEORGES EEKHOUD

LES RIDEAUX

Sur mes rideaux comme des cieux,
Les chimères des broderies
Tordent un firmament silencieux.

Les chimères des railleries.

Elles flagellent de leurs queues
La paix plane des laines bleues
Et le sommeil des laines tombantes et lentes
Sur les dalles,
mais aussi sur mon cœur.

En ces plaines de laines,
Dites, me bâtirais-je un asile aux douleurs?

Les douces laines comme des mains
Réchaufferaient les cœurs
Que transissent les pleurs humains.

Les douces, les bonnes laines sont sûres :
Elles feraient le tour de nos blessures
Et nous seraient l'apaisement
De nos peines d'interminablement,
Brusques, n'étaient ces railleries
Des chimères des broderies
Et leurs croupes cravachant l'air
Et leurs ongles et l'or au clair
De leurs ailes diamantaires.

Sur mes lentes tapisseries
Les chimères de haine et de méchanceté
Se buissonnent en pierreries.

Elles dardent la cruauté des yeux,
Qui m'ont troué de leurs regards,
Aux jours d'erreurs et de hasards;
Elles ont des ongles aigus et lents
Et leurs caprices sont volants
Comme des feux à travers cieux;
Bêtes de fils et de paillettes,
Faites de stras et de miettes
Et de micas de nacre et d'or,
Comme j'ai peur de leur essor
Et crainte et peur de leurs yeux,
Couleur d'éclair parmi la mer!

A quoi riment les tissus et les laines
Pour les douleurs et pour les peines?
Les lentes laines pour les peines?

Je sais de bleus de ciel rideaux,
Avec des fleurs et des oiseaux,

Avec des fleurs et des jardins
Et des oiseaux incarnadins;
De beaux rideaux si doux de joie,
Aux mornes fronts profonds
Qu'on roule en leurs baisers de soie.

Les miens, ils sont hargneux de leurs chimères,
Ils sont, mes grands rideaux, couleur de cieux,
Un firmament silencieux
De signes fous et de haines ramaires.

A quoi riment leurs traînes et leurs laines?
Mon âme est une proie
Avec du sang et de grands trous
Pour les bêtes d'or et de soie;
Mon âme, elle est béante et pantelante,
Elle n'est que loque à morsures
Où ces bêtes, à coupables armures
D'ailes en flamme et de rostres ouverts,
Mordent leur faim par au travers.

A quoi riment les tissus et les laines
Pour y rouler encor mes peines?
Les jours des douleurs consolées,
Avec des mains auréolées,
Et la pitié comme témoin,
Ces jours de temps lointains, comme ils sont loin!

Mon âme est désormais : celle qui s'aime
A cause de sa douleur même,
Qui s'aime en ces lambeaux
Qu'on arrache d'elle en drapeaux
De viande rouge.

Les chimères de soie et d'or qui bouge,
Qu'elles griffent les laines
De mes rideaux à lentes traînes,
Il est trop tard pour que ces laines
Me soient encore ainsi qu'haleines.

ÉMILE VERHAEREN

L'ÉTAPE

Arrête-toi,
Ecoute-moi, mon frère qui passes;
Tais-toi :
Je sais notre âme tendre et lasse,
Que tu marchais sans regarder, ni voir,
Vers quelque espoir
Ancien et cher — ou jeune, à peine aimé
(Comme un rire entrevu qu'on suit, moqueur,
Ou comme un lent regard perdu qu'on va cherchant
Marchant,
Toujours marchant — d'octobre en mai);
Je sais ton cœur, mon cœur.

Vois; pense avec mes paroles choisies;
Malgré le lourd flux de ton sang
Qui bat ta tempe, flots sur flots,
Rêve en mes paroles choisies :
Avec ton gai sifflet par les genêts
Et tout le blond soleil éblouissant
(Si bien que tu marchais les yeux mi-clos
Sur la route qui te menait)
Tu n'étais joyeux que de cet espoir?

C'est d'elle? avec son baiser à cueillir?
Je sais ton cœur — on n'est pas gai à moins;
Vers son baiser qui sait vieillir
Marche ivre, donc, au long des jeunes foins :
On n'est pas ivre à moins.

Si ce n'est elle — assieds-toi; tu es triste;
Hors celle-là, il n'est pas d'autres joies;
La vie est grave et la mort est sinistre;
Avec son envergure au vol démesuré
Son ombre sur la vie est d'un oiseau de proie.

Certes, tu n'auras pas désespéré :
Serrant ta volonté autour de toi
(Comme on serre un manteau trempé de pluies)
Tu marches droit,
Tu te sais immortel et tu défies
Le temps que tu sais leurre;
Mais tu as peur de mourir, même une heure
— Une heure!... tu le vois bien, l'heure t'étreint,
Mon frère humain.

Tu es triste;
Tout souvenir est un tombeau sans Christ;
La route qui t'a mené jusqu'ici
D'un vieux souci vers un jeune souci
(Si tu te retournais, la main au front,
Ainsi que celui qui regarde au loin,
Ainsi que font
Aux portes des tombeaux les hauts veilleurs de marbre)
La route est toute de croix bordée,
Et d'arbre en arbre...
Ton bel amour, ta jeune idée!

Si bien que tout rire d'un sanglot se fausse
Et que ton cher espoir se fait atroce.

O crois moi, qui me souviens de demain :
La haute joie est douloureuse et telle
Qu'en sa douleur l'âme exulte immortelle,
Pleurer est doux par-dessus toutes choses;
Assieds-toi, près de moi;
Quand j'ai pleuré, la tête entre les mains,
J'ai vu, entre mes doigts, ce lent jour gris tout rose;
Alors, mon âme eut foi.

Et toi, ma sœur qui passes,
Je te sais triste, aussi, bien que tu fasses,
Bien que tu pares de gaîtés l'inquiétude,
Bien que tu traînes aux cailloux, fleurdelysés,
Les pans altiers de ta robe de prude,

Ou, — bien que tes lèvres soient pleines de baisers
Que ta main prend et lance (ainsi qu'une pauvrette
Qui, pour se croire riche, vide à poignées
Aux autres mendiants sa sébille d'aumône);
Ton âme est en détresse,
Fille de l'homme.

Hors ta petite fièvre
Jolie au gré du désir, ton miroir,
Que sais-tu de ta grâce? si, même, elle est?
La tristesse t'a fait signe, chaque soir,
Montrant la vie, aussi, et ce qu'elle valait;
Si bien qu'en tremble un peu ta pauvre lèvre
Et que ton long regard s'en est voilé.

Assieds-toi là, ma sœur, et pleure :
Pleurer est beau par-dessus toutes choses;
Il n'est qu'une heure, elle demeure
Eternelle en métamorphoses,
L'heure de pitié sainte et d'amour surhumain
Qui pleure jusqu'à sourire... enfin!

(Extrait des *Cygnes*.) FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

LA CITÉ MORTE DANS L'OR

A JULES DESTRÉE

uthée, un bienheureux du moyen-âge, errait dans les plaines du Jourdain par un jour superbe.

Il s'était embarqué avec les croisés pour Jérusalem, mais son désir de prière et de solitude, en ces régions sublimes où les fleuves et les lacs faisaient passer sous ses yeux d'extase des galères aux rames mystiques, lui fit abandonner les bannières des ducs occidentaux et les voiles latines aux croix rouges.

Il marcha à travers le pays du Nouveau Testament, évitant les villes au-dessus desquelles flottaient les emblèmes des chérifs et se levaient, entre

des créneaux, les croissants hérétiques; et il traversa des défilés de rochers qui lui parurent magnifiés par les souvenirs d'anciens miracles. Se reposant sous les palmiers, il se lavait à des sources baptismales du sable des déserts qui souillait son front et mangeait des dattes et des grenades fraîches comme les glaces du Nord.

Après avoir erré longtemps ainsi par des routes que seul le soleil traçait à travers des terres inconnues, Euthée se trouva dans une plaine d'une douceur et d'une clarté infinies.

Et il s'arrêta surpris, car le spectacle était magnifique :

Des parcs de buis, aux bosquets disposés sur des pentes de clairs gazons et pleins de fleurs, faisaient une immense ceinture à une ville bâtie en or, pareille à un gigantesque trésor de cathédrale, brillante et silencieuse comme un astre arrêté dans son orbe.

Quelques sentiers couraient sur le flanc émeraudé de collines plantées de rosiers; des ifs pleins de ferveur se dressaient sur des prés ondulants aux reliefs aussi mols que les vagues alanguies des jours qui suivent les orages; des sapins aux aiguilles enchantées par la lumière prenaient des airs de fête aérienne; et des lisières lointaines simulaient des roues de paon tout émerveillées.

Dans le fond, la cité étageait des tours pensives et des tourelles : on eût dit des masses d'or tombées du firmament, glorieuses des messes chantées et des pompes célestes, et qui étaient comme toutes les anciennes prières magnifiquement condensées dans les trésors gardés par les archanges. Des clochetons, flanquant les tours, étaient précieusement ouvrés sur un ciel saupoudré de carat et tout vibrant des flèches que les toits radieux et les beffrois illustres lançaient à son infini resplendissant.

Euthée descendit vers la ville par un chemin très doux. Celui-ci passait entre des vignes et des buissons où s'offraient des raisins, des mûres et des marguerites. Cette route était vierge, soignée par un jardinier mystérieux et prudent qui entretenait la fraîcheur adamantine des plantes et laissait les amènes gazons se parsemer de fleurs. On devinait qu'en un jadis de piété extrême s'y étaient promenées, en devisant des joies canoniques du martyre, de grandes saintes en robe de soie ou de velours, caressant de leurs mains pâles les papillons des roses. Peut-être ces princesses aux yeux d'agneau et à la plate poitrine s'étaient-elles assises sur des trônes, au milieu de ces arbustes qui exhalaient encore leurs parfums bienheureux d'encens, de laurier et de buis, — tandis que là-bas quelque blanc saint Georges, près d'un moulin à eau, perçait de sa lance un dragon crachant des flammes, et que ces tours maintenant aurées murmuraient aux saintes les matines de leurs carillons.

Mais dans ce spectacle sans égal tout était muet. Le moindre souffle ne vivifiait les branchées ; nul rossignol et nulle fauvette.

Euthée s'étonnait de ce silence plus profond que celui d'une abside et plus grave que les calmes hermétiques qui ensommeillent les océans assoupis. Comme il était très pieux, il avait joint les mains sur la bure blanche de sa poitrine et marchait ainsi lentement, pénétré de l'aspect extraordinaire des choses, sur un sol qu'avaient probablement foulé jadis les héros des légendes dorées.

Nulle trace de ses pas ne restait sur le sable du chemin ; les bouquets de buis lui paraissaient d'énormes encensoirs, et au loin, à travers la plaine magique, autour de la Cité Morte dans l'Or, l'horizon s'enivrait toujours de poussières de joyaux et il semblait que des éventails magnifiques se fussent arrêtés dans un couchant de pierreries à bercer le rêve énigmatique du zénith.

∴

Euthée fut bientôt aux portes de la Ville.

Les murailles étaient givrées d'intailles et se miraient dans une eau noire de passé et qui paraissait fatiguée, comme l'œil d'un vieillard où s'obscurcissent les choses, de réfléchir un ciel aussi pur et des pierres aussi merveilleuses. Des nénuphars, tels qu'on n'en vit jamais dans les plus prestigieux contes de fée, éclairaient cette mort de l'onde, parmi de vagues et profonds reflets d'or.

La porte par où Euthée pénétra dans la cité était rayonnante et triomphale comme une porte de paradis. Avait-elle été bâtie par des anges?

Mais les rues étaient également éblouissantes, d'ailleurs. Les maisons et les monuments dont elles étaient bordées, s'élevaient pareils à de grandes châsses qui mordaient l'azur de la bijouterie de leurs tourelles, et dont les reliefs, représentant des anges, des martyrs et des évêques, s'accusaient avec de chaudes vigueurs d'ambre, le long des voies précieuses ainsi meublées d'opulents reliquaires. Les enseignes de ces demeures, scellées d'extraordinaire, rivalisaient en art avec les plus fiers camées. Certaines toitures, ourlées de dentelles aurées, étaient enluminées de blancs séraphins, musiciens de rosaces peintes à délicats pinceaux, à l'instar des pages des missels ; d'autres s'échauffaient de rouges de cire en fusion, et servaient à rehausser l'éclat et la finesse de leurs voisines. Toutes ces façades étaient d'une richesse inouïe et faisaient songer, par leur style sévère en même temps que royal, aux périodes les plus sombres et les plus fanatiques des chrétientés, et aussi aux clairs et pieux travaux des moines, dont les artistes mains cares-

saient d'une ferveur émue les objets magnifiques qu'ils créaient pour e culte de leur abbaye. Tout baignait dans une pensée mystique, mais s'enorgueillissait de gloire et de lumière : ainsi, les gargouilles des églises semblaient faites de diamant et l'on avait sans doute fondu des ducats pour amenuiser ces fines colonnettes aux fenêtres closes par des volets de vermeil.

Il y avait, — sur des grand'places entourées d'auberges, où l'on aurait logé des rois mages, de maisons de corporations chargées de richesse et pareilles à des groupes d'arbres ployant sous les fruits de l'automne, — de grandes cassolettes en guise de fontaines et qui contenaient des parfums refroidis.

La cathédrale, elle, était énorme, dans son vieil or, avec ses vitraux à travers lesquels étaient passés les rayons et les musiques de pompes archi-épiscopales. Surchargée de tourelles, flanquée de niches vermoulues et de statues innombrables qui avaient rêvé sous des firmaments d'étranges époques historiques, elle avait l'air d'être un morceau fervent d'une tour de Babel adoptée par le ciel.

Les beffrois s'érigeaient haut dans le zénith, tout chantants de lueurs d'orfroi, avec des pierres aussi avides de reflets que des torsades et ils étaient des échelles de Jacob attendant des anges et reflétant la magie étrange et douce des rêves de toute la région.

Euthée marchait émerveillé le long de ces galeries miraculeuses de saints lingotés de miracle, qui s'érigeaient, encastrés en des murailles où luisaient de vétustes émaux et de limpides cabochons. Dans des niches surmontées de gâbles ouvrés, c'étaient de lents gestes niellés d'apôtres bénissant à la manière latine. Des agneaux mystiques, aux toisons resplendissantes, se laissaient adorer aux coins des ruelles. Des vierges joignaient les mains dans des constellations de pierreries. Au milieu d'un grand calvaire, terrible emmi ces opulences célestes, un Christ saignait du sang de rubis sur ses maigres chairs de nacre : un saint Jean vêtu de chrysocale recueillait dans un ciboire orné de larges émeraudes le vin céleste ainsi jailli des lèvres ineffables de la plaie du crucifié.

Quand les rayons du soleil se brisaient sur les façades, pareils à des faisceaux de lances sur des armures de princes ou d'archiducs, c'était, autour d'Euthée, un éblouissement de chatois dont les mille nuances d'opale, d'escarboucle, de corail, de jaspe, pleuvaient en pluie de gemmes et d'orbes magnifiques, jetant des aqueducs d'arc-en-ciel à travers le cortège fabuleux des maisons alignées. Alors le silence devenait sublime, un silence profond et terrifiant, et sans l'onctueuse caresse du firmament, on se fût cru dans une cathédrale en interdit. Euthée se demandait, d'ailleurs, s'il n'était pas dans

quelque temple, dont il avait ouvert le trésor et dont les absides étaient formées par l'espace bleu. Il avait visité les catacombes de Rome et les chapelles romanes du Nord ; savant, il avait ouï les mystères sacrilèges des derniers druides, dans les forêts séculaires de Germanie ; mais, sous les voûtes aux noires pénombres d'aucune nef, sous aucun chêne sacré par les faucilles des sacrifices, il n'avait éprouvé une si grande ferveur religieuse et ne s'était senti aussi proche d'un dieu. Des cigognes blanches, debout sur les cheminées, s'envolaient à son approche, sans un cri et sans qu'il entendit le battement de leurs ailes. C'étaient les seuls habitants de cette étrange cité morte au fond d'un golfe de lumière, de religion et de richesse. Et cela avait l'air d'être, au bout du monde, un autel impérial et sauvage de solitude, érigé en face de l'éternité et de l'infini.

*
* *

Mais ce qui rendait la cité plus merveilleuse et plus énigmatique, c'étaient de vieux drapeaux de fête arborés par les rues. Ils pendaient immobiles comme des voiles quand les vents se sont tus, ou comme des éperviers qui planent, et ils étaient tellement anciens qu'il y avait une sorte de nuit autour de leurs étoffes fanées. Le voisinage des magnificences de la ville les rendait, d'ailleurs, plus ténébreux, et leur vétustes tapisseries semblaient prêtes à tomber en poussière et à s'éparpiller dans l'espace ainsi que les cendres des encens refroidis. Il y avait, le long de leurs plis raides, une sorte de halo de passé lointain et mystérieux, et ils se souvenaient de s'être balancés jadis à des souffles célèbres et sacrés. Ils étaient, d'ailleurs, superbes, pareils aux bannières serrées des chevaliers et des barons, dans le chœur des églises, les jours des messes nobles et reconnaissantes de grandes victoires.

Il en était de solennels, avec de prétentieux blasons où l'on voyait des aigles à deux têtes dont les serres agrippaient des mondes, ou des lions aux langues héraldiques et couronnés comme des comtes de Flandre. D'autres montraient des castels entourés de fleurs de lys, des casques flamboyants, panachés d'orgueil, des licornes aux cornes d'or, — mais d'autres encore rappelaient les métiers des corporations, depuis les truelles brodées sur de la soie jusqu'aux fins outils des bijoutiers, qui s'entrecroisaient en un délicat arrangement. On voyait aussi des saint Georges, de beaux saint Georges blancs, qui pâlissaient dans les laines tissées par quels artisans d'époques trépassées ! Et des sainte Cécile, assises à leurs clavecins et des Jésus de gloire descendant des nuées. Le long de la cathédrale tombaient des flammes et des oriflammes aux couleurs papales, blanches et jaunes,

pareilles à des langues de neige et de soleil, mais muettes sur l'or ancien du temple, et tranquilles. Sur la place, à des balcons fameux, restaient à l'air des tapis magnifiques, des soies rayonnantes à l'égal des chasubles, avec des pélicans saignant pour leurs petits.

Tous ces personnages des drapeaux et des bannières, immobiles dans leur passé, pareils à des rêves arrêtés dans les nues, fabuleux comme des chimères, — avec les cigognes qui s'envolaient et les saints illustres figés au cœur des tabernacles gigantesques, — formaient l'unique population de la cité lointaine et sans vie.

Et Euthée songea aux saintes mortes le jour de leurs épousailles, et en allées du monde pour ne pas ressentir le baiser de la chair. On les mettait dans leurs tombeaux avec leurs couronnes de perles, avec leurs fleurs et leurs bijoux et leurs robes de fête, et après des siècles on les retrouvait parées de leur sourire de vierge et de leurs bagues nuptiales.

Puis, en réfléchissant ainsi, le bienheureux du moyen-âge arriva au bord d'un large fleuve qui se jetait dans une mer d'argent. Et là il s'assit sur les quais, à l'ombre orfévrée d'entrepôts magnifiques et il regarda les tourelles aux coqs étincelants, ou aux croix somptuaires, et écouta le silence profond de l'espace. Comme il avait des yeux de rêve, il s'imagina l'événement qui avait changé Nazareth en une ville d'or.

*
* *

C'était par une belle matinée de mai et les aubépines étaient en fleurs dans les jardins de Nazareth.

Il faisait un temps de soie bleue; les rues s'étaient réveillées pleines de gaietés d'alouettes et de soleil.

Les girouettes miroitaient auprès des pigeons blancs qui volaient sur les toits; des fauvettes chantaient dans les cages pendues aux façades, près des fenêtres ornées de géraniums.

Oh! la douce ville! Il y avait des bouquets au marché, de tendres bouquets de printemps, en masses touffues et fleurant l'odeur des prés et le parfum des bois, des bouquets d'idylle pour les jeunes bourgeoises, pour les ouvrières et pour toutes les fleurettes. Il y avait des violettes et des pâquerettes, des muguets et des muguettes, — ô la douce ville que c'était, la douce ville!

Les chansonniers y eussent trouvé des refrains partout, sous les treilles qui échauffaient les façades de leur or jaune, dans les cabarets, où l'on buvait des bières cordiales, sous les marronniers aux verts clairs des places, où des enfants tournaient en jolies rondes.

Un vent frais venait de la mer et faisait s'agiter les pavillons des mâts, au port lumineux.

Des jeunes filles trottinaient, les bras nus, avec des boucles d'oreille. Et elles rougissaient en rencontrant une troupe de lansquenets dont les musiciens jouaient du fifre.

Ah ! la douce ville ! la douce ville ! C'était comme un grand nid au soleil, un grand nid tout chantant, et les maisons blanches et rouges avaient des sourires pour ceux qui passaient. Les volets verts des auberges s'étaient ouverts : on entendait le beuglement des vaches et le clairon des coqs. Des marchands criaient dans les rues, des marchands d'osiers, de harengs, de citrons, de caramels et de plies sèches. Ils s'arrêtaient aux portes et les ménagères venaient, en béguin matinal, leur acheter pour quelques sols de marchandise. Sur les canaux qui rêvaient sous les ponts de la ville, des bateaux glissaient lentement, en reflétant dans l'eau leurs proues joyeuses.

On avait été à la première messe ; et maintenant les églises étaient vides, et on entendait seulement, par leur porte ouverte, comme un dernier écho des fugues qui tantôt avaient résonné à l'orgue.

Mais la population réveillée travaillait. Il y avait des rouets aux fenêtres, des coussins de dentelières aux portes. Les métiers des tapissiers s'étaient mis en train, et cela faisait à la ville une voix laborieuse. Les maréchaux ferraient dans leurs forges, auprès de feux criants et de fers rougis, et sur les enclumes les marteaux résonnaient clair. Les orfèvres étaient dans leurs boutiques où ils ciselaient minutieusement, et le long du fleuve des tanneurs raclaient et salaient des peaux de bœufs et de taureaux. De toute cette vie, sous ce ciel de mai, allaient surgir, n'est-ce pas? filées, tissées, niellées, aurées, brodées, sculptées, des œuvres magnifiques. Car on faisait à Nazareth les dentelles les plus précieuses et les plus fines, les ciboires et les ostensoirs les plus éblouissants, les cuirs gaufrés les plus ensoleillés, les tapis les plus fleuris, avec des scènes de l'Histoire sainte tissées dans la laine, et on y sculptait le chêne de façon à rivaliser avec tous les artistes des Flandres. C'était comme une grande et noble ruche, où l'on venait chercher tout ce qui orne les cathédrales, depuis les bénitiers que les marbriers polissaient avec des soins dévots, jusqu'aux crucifix immenses et glorieux qu'on pend au-dessus des chœurs où ils étendent, comme des ailes de souffrance et de rédemption, les branches sanglantes de leurs croix orfévrées. Les nappes des autels et des tables de communion, les surplis aux marguerites d'or et aux saints nimbés d'amandes mystiques, les candélabres, les chandeliers, les huiliers et les burettes, tout l'attirail des vêpres et des grand'messes, — puis les châsses et les tabernacles, aux

beaux émaux couleur de ciel, les phylactères, les chrismatoires, les reliquaires, les calices, les encensoirs et les bassins d'offrande, les chaires de vérité et les statues de Vierge — tout cela se fabriquait avec ferveur à Nazareth. Les bannières aussi, les bannières qui flottent au-dessus des processions, — et il y avait toute une école de peintres très distingués qui s'occupaient à décrire de merveilleux chemins de la croix et de prodigieux calvaires.

Comment s'étonner dès lors que Nazareth fût la ville la plus douce, la plus chaste et la plus pieuse?

C'est elle qui faisait sortir les plus beaux cortèges de sa cathédrale aux jours des grandes fêtes — et nulle part les cloches n'étaient écoutées avec tant de recueillement.

∴

Or donc, Nazareth était joyeuse et douce ce beau matin, et non loin de Jérusalem, cette cité orgueilleuse de pierre et de donjon, et babylonienne de dômes de temples, et superbe ainsi comme une prêtresse en armure, la ville claire avait au contraire l'aspect ineffable d'une vierge pieuse au rouet.

Et les métiers étaient en plein labeur, quand soudain retentit étrangement, au sommet du beffroi, la trompe du veilleur.

C'était une trompe d'or qui avait été donnée à la ville par un duc de Bourgogne.

Les habitants tressaillirent à cet appel, qui leur tombait des cieux, et ils se mirent aussitôt à orner leurs façades de drapeaux, d'oriflammes et de riches tapis.

Les métiers s'étaient tus, les rouets s'étaient arrêtés, les enclumes ne résonnaient plus, les bateliers quittaient leurs barques.

Il se passait quelque chose de céleste.

∴

Et voici ce que le vieux veilleur avait vu du haut de son beffroi.

Et voici ce que sa trompe avait corné aux oreilles des gens de Nazareth accoutumés aux choses divines.

Tandis qu'il regardait les cicognes passer dans le ciel, un groupe d'hommes s'était approché dans la plaine. Ils marchaient par les prés et traversaient les ruisseaux. Ils portaient des robes blanches et l'un d'eux avait de longs cheveux blonds qui semblaient faits de lumière. Celui-ci paraissait le maître. Devisant sur des sujets profonds, ils allaient lentement, avec une allure de pâtre derrière des brebis. Ils paraissaient prendre

plaisir à écouter le murmure de l'eau sous les saules, les chants des fauvettes, à contempler des fleurs sous le soleil. Des troupeaux s'éparpillaient par les champs, et les pommiers des prairies étaient blancs. Cela leur causait une joie aussi pure que celle d'un rayon qui réveille des roses, ou que celle d'un enfant qui voit des tourterelles.

Les jours où les archiduchesses et les infantes allaient chasser le papillon, le vieux sonneur avait certainement contemplé des grâces ingénues et de parfaites sereinités.

Il avait d'ailleurs vu Dieu sait combien d'aurores sur la mer, — mais une aube aussi blanche n'avait encore enchanté ses yeux.

Il s'était penché pour mieux voir auprès des gargouilles et des chimères de sa tour, et il avait entendu le jeune homme aux cheveux de lumière dire :

— Allez à la bourgade qui est vis-à-vis de vous, et y étant entrés, vous trouverez un ânon attaché, sur lequel jamais homme n'est monté ; détachez-le et amenez-le moi. Si quelqu'un vous demande pourquoi vous le détachez, vous lui direz : C'est parce que le Seigneur en a besoin.

Deux apôtres allèrent donc vers la bourgade dont les petites maisons blanches riaient dans le soleil, tandis que Jésus s'asseyait sur une pente de gazon.

Les deux apôtres revinrent bientôt avec l'ânon. Ils y mirent Jésus et il dit :

— Je vais à Jérusalem pleurer sa ruine prochaine. Mes apôtres et ceux qui croient en moi me suivront. Ils jouiront à jamais de félicités sans pareilles.

Alors les disciples crièrent :

— Béni soit le roi qui vient au nom du Seigneur ! Que la paix soit dans le ciel, et la gloire dans les hautes régions !

Or, il se trouvait là des soldats de Jérusalem qui regardaient en riant l'âne et qui pressaient des gouges aux jupes rouges qu'ils avaient emmenées pour les saoûler dans les auberges de la campagne par ce superbe jour.

Et ils dirent :

— Jésus ! Jésus ! Fais donc taire tes disciples !

Et Jésus répondit :

— Je vous dis que si ceux-ci se taisent, les pierres même crieront.

Alors l'ânon se prit à trottiner le long des sentiers et se dirigea vers Nazareth.

Et le vieux sonneur saisit sa trompe et sonna étrangement.

De sorte que, lorsque Jésus eut dépassé les portes de Nazareth, les rues

étaient pavoisées et les Nazaréens connaissaient l'intention du Seigneur d'aller, avec tous ses disciples, vers Jérusalem.

Ils savaient depuis longtemps, d'ailleurs, qu'un être blanc était descendu du ciel. Ils se rappelaient la nuit de Noël où ils étaient allés à Bethléem, le long des chaussées couvertes de neige et de givre ; ils se souvenaient des baptêmes d'or qu'ils avaient vus aux bords du Jourdain et le bruit des miracles était parvenu jusqu'à eux.

Jaïre, l'orfèvre d'Yperdamme, qui venait leur acheter des ciboires et des croix processionnaires, avait conté comment sa fille morte avait ressuscité par un matin de fête, tandis qu'Yperdamme recevait des gildes et des rhétoriciens. Ils avaient ouï l'histoire des noces de Cana et de la belle-mère de saint Pierre. Et le jour de la pêche miraculeuse, des pêcheurs étaient venus dans leurs murs en parlant de marées bénies et de la gloire du Seigneur. Ils avaient aussi vu des mendiants, jadis privés de la vue, et qui avaient traversé leur ville, plus tard, avec de la lumière en leurs prunelles. Et des boiteux marchaient très bien, et des muets parlaient, et des sourds entendaient, et des possédés du démon avaient, en un crachat de flamme, rejeté l'esprit malin logé dans leurs entrailles.

Les Nazaréens s'étaient pénétrés des doctrines spirituelles de l'homme vêtu de blanc, qu'ils croyaient avec ferveur le fils de Dieu. Habitués à ouvrer le mobilier splendide qui orne les cathédrales du Seigneur sur la terre, ils parlaient souvent des légendes célestes. Les vieilles au rouet les contaient chaque soir aux enfants; les artisans les taillaient dans le chêne, dans le marbre et dans l'or. Et comme tous étaient ainsi préparés aux extases et aux apostolats, ils attendaient qu'il plût à Jésus de visiter leur ville.

— Le voilà! Le voilà!

Les orgues résonnaient dans les églises et leurs fugues s'exhalaient par les portails ouverts, comme des plaintes joyeuses, tendres et héroïques des grands temples qui semblaient prendre de la vie à l'approche d'un dieu.

Alors, les cloches se firent entendre, comme au couronnement d'un prince, battant l'air bleu à toutes volées, avec des voix extraordinaires de douceur, oh! si douces que les sons qui volaient sur des ailes de bronze étaient tels que des tourterelles, et ils s'éparpillaient en bandes claires dans l'espace. Les carillons brodaient des dentelles d'argent au ciel et faisaient, au-dessus de la ville, un dôme de voix angéliques, élevé sur la mêlée des bourdons et des tocsins aux enthousiastes et vibrantes clameurs.

Et dans ce chœur déchaîné de profondes chansons triomphales et de clartés suaves, où l'on devinait des exaltations de prophètes et des babillages de chérubins, il faisait un soleil éclatant, qui semait dans le champ

résonnant des cloches les lys de sa lumière et les oranges de son incendie, et qui disputait, à coups de flèches d'or, à l'azur éternel, l'espace hosannique en ce jour.

Les bannières se déroulaient et flottaient aux fenêtres, aux pignons et aux tours, déployant leur lyrisme au-dessus de la foule. Tous les drapeaux et les tapis de Nazareth avaient été arborés aux balcons. Un vent d'ivresse les faisait serpenter et se balancer comme des encensoirs ; il y en avait avec des têtes de christ couronnées d'épines, d'autres avec des vierges au cœur saignant transpercé de glaives. Aux hôtels nobles flottaient des lions héraldiques, aux couvents des images de saintes et de martyres. Et les bateliers avaient hissé, comme à Noël, leurs oriflammes des grands jours.

C'était un triomphe de soierie et de velours, et les hampes accrochées aux façades étaient les mâts dressés de voiles cinglant vers des pays de ferveur et de richesse. Toutes les couleurs, belles comme des princesses, opulentes comme des rois, douces comme des aurores, ou superbes ainsi que des gestes d'empereur, avec des chatoîments dérobés aux soleils couchants et des caresses empruntées au printemps des grandes prairies, — toutes, jeunes ou graves, sanglantes ou vierges, organisaient dans la lumière une splendide harmonie, dont les échos se prolongeaient le long des rues, s'arpégeaient aux flancs des tours de la cathédrale, encombraient les perspectives vibrantes de matin et de joie, d'un paradis de fleurs glorieuses et d'emblèmes mystiques. C'était un festival d'étoffes heureuses et croyantes, où l'on entendait comme le frisselis des bleus calmes des mers, le souffle des vents à travers les roses, les tournesols, les primevères, les trémières, où s'écoutaient les orgues blancs des plantations de lys et le réveil des tulipes. Le soleil faisait chanter les oiseaux tissés dans les plis des bannières, et généreux, il ouvrait ses trésors au ciel pour en laisser tomber des couronnes, des écus, des paillettes et des globes ignés qui se fondaient dans la liesse des décorations de cette kermesse auréolée de soies, de satins et de moires.

Les habitants de Nazareth eux-mêmes étaient étonnés de l'effet prodigieux de leurs draperies, de leurs gonfalons, de leurs bannières, de leurs guidons et de leurs étendards battant comme des tambours. Ils se disaient que le ciel se mêlait à eux et les aidait à dresser des haies de fête au Seigneur. Il avait envoyé des bouquets de lumière, des gerbes d'espace et d'infini, dont les pistils et les épis s'éparpillaient à travers les rues encombrées. Des jubés célestes descendaient des torrents de musiques invisibles et aériennes, dont les mélodies, les marches et les gammes chromatiques faisaient dans la ville le plus merveilleux concert qui eût jamais retenti au-dessus de ses toitures festales.

Puis les Nazaréens étaient allé dévaster leurs jardins, et il avaient jeté par poignées des fleurs de printemps sur le sol de la rue principale, des fleurs dodues, aussi innocentes que des yeux d'enfant, avec leurs chairs imbibées de la fraîcheur des rosées. Les fleurettes ainsi cueillies à l'aube de leur âge, pour servir à la célébration de Jésus, étaient bien des jeunes martyres, et elles prenaient, dans cette apothéose et cette foule, l'air radieux de celles qui vont mourir au milieu de cirques de soleil, d'aigles romaines et de fanfares.

On en avait semé partout et elles étendaient un grand voile nuptial sur la rue, éblouissant et pareil à une rivière qui refléterait des âmes de vierges et qui passerait sous des ogives emplies de cantiques, de gloire, de lumière et d'azur.

*
* *

Jésus, escorté de ses disciples, dit aux Nazaréens :

— Votre ville est la ville de la prière.

— Ils en eurent une grande joie, car ils étaient tous venus avec des rameaux pour saluer le Seigneur.

Depuis les riches chevaliers, qui possèdent assez de ducats pour en combler le Jourdain, jusqu'aux bateliers des canaux, qui avaient délaissé leurs cabines fleuries de fleurs de beurre et sentant le goudron ; depuis les nobles dames, qui se rendent aux matines un missel à fermoir d'argent à la main, jusqu'aux pêcheuses de crevettes, dont les jupes rouges goûtent la marée — tous étaient là, rangés comme aux jours des processions, et l'on trouvait parmi eux des mendiants, aux feutres rapiécés, et des barons porteurs d'étincelantes cuirasses et beaux comme des saint Georges.

Les tisserands, les tapissiers, les orfèvres, les ciseleurs, les drapiers, les sculpteurs et les peintres étaient dans leurs habits de travail. Des jeunes filles, aux coiffes blanches pareilles à des ailes de mouettes, illuminaient la foule de leurs frais visages et tous les yeux étaient brillants et doux, les mains se joignaient, les palmes s'agitaient lentement, comme un champ de blé que baise l'espace, et l'on entendit le vieux sonneur, avant de descendre de sa tour, lancer une dernière fanfare aux quatre points cardinaux.

— Gloire au Seigneur ! Gloire au Seigneur !

Jésus, sur son âne, avançait lentement. Son visage était comme une source de lumière. On a dit de saint Paul et de saint Jacques que, lorsqu'ils passèrent un jour à travers une ville de pestiférés, leur ombre, au cours de leur marche, guérissait les malades. Jésus, lui, répandait, au reflet de son personnage, de la ferveur et de la foi. Son ombre était blanche

comme l'hostie et ses cils d'or semblaient le fermoir de l'écrin des célestes clartés. Dans son geste bénisseur, au doigt levé vers le zénith flamboyant, on devinait la candeur des âmes élues, la flamme des flambeaux de neige qui éclairaient le ciel, les cantiques des voix éternelles, le pardon lilial des péchés et les amours d'ivoire des chérubins. Ses yeux appelaient les enfants et les pauvres, et ses lèvres murmuraient les tendres paraboles des légendes bibliques, aussi belles que des cygnes. Il s'auréolait de grâce et de pitié, et il portait en lui la résignation des pêcheurs qui s'embarquent vers des horizons de tonnerre, et la passion des agneaux désignés pour les sacrifices.

— Gloire au Seigneur! Gloire au Seigneur !

Jésus allait, magnifiant la foule et les édifices. Quand les étoiles filantes traversent le ciel, elles laissent un resplendissément au long de leur route céleste. Jésus vivifiait encore la lumière en lui versant l'ambroisie de sa présence surnaturelle. Et l'âne gris marchait, ses sabots foulant des fleurs, et il agitait les oreilles au son des cloches et des hymnes.

— Gloire au Seigneur ! Gloire au Seigneur !

Et voilà le fils de David et d'Abraham, qui descend aussi de Zorobabel et de Jacob, mais qui est né de Marie et qui a été conçu par l'Esprit !

Les Nazaréens jetaient leurs manteaux sous les pas de l'âne; des jeunes filles vêtues de blanc sortirent d'une église pour chanter des cantiques et quand Jésus passa sur la Grand'Place, des enfants grimpés dans les marronniers lui en lancèrent les fleurs.

Alors, l'enthousiasme enfla les drapeaux qui s'exaltèrent comme les âmes. Le long de la tour de la cathédrale des frissons étranges coururent. Le peuple se précipitait derrière Jésus. A peine avaient-ils, en leurs yeux avides, reçu la lumière du Christ, que les gens de Nazareth le suivaient, en balançant leurs rameaux — et il était le jardinier qui recueille des hommes, après avoir semé de son geste blanc quelle semence de grâce et de vérité ! Il faisait surgir au soleil des moissons de croyances, où brillait, comme des coquelicots, le sang des martyrs et où les cœurs des saintes s'ouvraient en fruits d'extase. Les gens agenouillés, filles aux cheveux de blé, chevaliers en armure, mendiants aux lèvres tremblantes, se relevaient après son passage, touchés au front par une langue de Pentecôte. La foule suivait, avec des drapeaux qu'on enlevait aux sacristies, et cela faisait un cortège d'exaltation extraordinaire, empli de douceur et de joie bleues et serpentant au loin par les rues décorées de bannières.

Euthée les vit en rêve sortir de leur ville à la suite de Jésus monté sur son âne, et prendre à travers les plaines de Judée la voie du martyre et de

l'apostolat. L'horizon vers où ils cheminaient était radieux et plein d'apothéose, mystérieux comme une aurore boréale au-dessus des régions où les palmiers et les dattiers croissaient, — et la Palestine parut gardée à ses frontières par des archanges.

*
* *

La ville était donc devenue déserte. Les cloches exhalèrent la dernière plainte de leur branle ; les horloges, dans les maisons vides, tictaquèrent un jour encore, puis elles se turent et la cité fut muette pour l'éternité. Les tours, veuves de sonneries, n'eurent plus qu'à contempler les levers et les couchers du soleil, et la corne, qui avait été donnée par un duc de Bourgogne, resta inerte dans la loge du vieux veilleur, auprès du crâne sur lequel il méditait et de la Bible où il faisait ses lectures.

Les drapeaux cessèrent leurs envols et furent immobiles. Les orgues des églises finirent leurs fugues, et les hôtels des barons et des chevaliers ne furent plus habités que par leurs trésors et par leurs cuirs de Cordoue, nostalgiques des reîtres partis pour des croisades et des nobles dames devenues des saintes. Les rouets et les métiers étaient sans voix.

Un silence plus profond que l'océan régna.

Nazareth était devenue grave et sublime. Elle avait pris soudain la beauté de la mort des justes. Les volets s'étaient clos comme on ferme des paupières, et les pigeons blancs s'étaient envolés du côté de Jérusalem. Nulle ride sur le fleuve et sur les canaux, et les pêcheurs ne venaient plus errer le long des quais.

Et Nazareth fut de longs siècles ainsi.

Mais, comme elle avait eu dans ses murs Jésus et des personnages du ciel, et que ses habitants avaient souffert au loin le martyre, peu à peu elle se prit à ressembler à des châsses et à des tabernacles, et ses églises devinrent des cathédrales d'or. Elle mourut de ce trépas éblouissant, au fond de son golfe argenté, entourée de parcs mystiques et sous un ciel miraculeux de profondeur et de silence. Elle se coucha lentement dans un cercueil orfévré ouvert au firmament, et les bannières qui avaient salué le Jésus triomphant demeurèrent fixées à jamais aux façades.

EUGÈNE DEMOLDER

TEL QU'EN SONGE [1]

EXTRAIT

Les fruits du passé, mûrs d'ombre et de songe,
En leur écorce où jutent des coulures d'or
Pendent et tombent
Un à un et un encor,
Dans le verger de songe et d'ombre.

Le crépuscule doux décline et se ravive,
Parfois d'un soleil pâle à travers les arbres.
Et l'heure arrive
Où un à un et d'arbre en arbre
Le vent touche les beaux fruits qui oscillent
Et heurtent leurs tièdes ors pâles
Et tremblent encor,
Quand le vent a passé et que l'ombre est tranquille,
Et tombent, un à un et un encor.

L'ombre a mûri les fruits d'ombre
Aux doux vergers de notre songe,
Où le passé sommeille, tressaille et se rendort,
Au bruit de ses fruits mûrs qui tombent,
A travers l'oubli dans la mort,
Un à un et un encor.

HENRI DE RÉGNIER

(1) A paraître prochainement

VERS

POUR UNE CHÂSSE

Dans les lointains légers d'un brouillard vert et rose,
Sous les rochers s'ouvrant sur d'enfantins rivages,
S'éveillent peu à peu les pieux paysages
Et les gazons glacés où la Ville repose.

L'azur mouille les champs et les collines bleues
Qu'embaument de fraîcheur des jardinets naïfs,
Dessinés avec art par les buis et les ifs
Qu'allument de lapis les brusques hochequeues.

Sous les berceaux de fleurs et les tilleuls taillés
De belles dames d'or avec leurs chiens fidèles
Agréent en mimant les propos et les zèles
D'un groupe étincelant de brillants cavaliers.

Et là-bas, sur le roc isolé dans les plaines,
Où le blanc château-fort enroule ses circuits,
Le Seigneur casqué d'or, en de sombres déduits,
Sonne pour les combats ses rouges capitaines.

Mais un Enfant, le fils sans doute du Seigneur,
Ses beaux yeux abreuvés de bonté, s'achemine
A travers la prairie que sa grâce illumine,
Par le calme sentier qui lui descend du cœur.

Or le Malin, pour l'enchanter d'un soin perfide,
Suscite sous ses pas de fabuleux bosquets,
Où de vifs écureuils parmi les perroquets
Agacent des choucas dans le feuillage humide;

Des renards patelins poursuivent une hermine,
Des macaques moqueurs du haut des cerisiers
Jettent des fruits vermeils et des paradisiers
Eparpillent leur queue en neige adamantine.

Mais l'Enfant, ayant clos ses beaux yeux sur son âme,
S'en va, tranquille et bon, sans voir vers lui les daims,
Déchirés par des ours, tourner leurs yeux humains
Près d'un cerf terrassé qui l'appelle et qui brâme.

Il a vaincu le charme : un ange tutélaire
L'a conduit parmi les bocages de velours
Dont les lierres touffus en ferment les contours
De silence, de calme et de sage mystère;

Des pommiers ténébreux, chargés de fruits vermeils,
Veillent de leurs rameaux son cœur qui se recueille,
Tandis que la rosée en feu de chaque feuille
Semble dans l'ombre encor des larmes de soleils.

Près d'un trône, ajouré de fragiles dentelles
D'or, d'émail et d'argent par de fervents artistes,
Où la Vierge ondulante au manteau d'améthystes
Offre le lys taché de rouges coccinelles,

A genoux, humble et doux, les mains droites et jointes,
Sur le gazon nocturne où de blanches stellaires
Ouvrent en fleurs d'amour leurs yeux d'étoiles claires,
Il se consacre en rêve à la Sainte des Saintes.

Un trop doux crépuscule ouvré de feuilles d'or
Dans les berceaux épais étoile ses lumières
Et les roses du soir parmi l'ombre des lierres
Mystérieusement entr'ouvrent leur trésor.

Et soudain, aux clartés de plus riches mirages,
Un calice s'anime et se métamorphose,
Un bel ange bientôt sourit dans chaque rose,
Dans un vivant jardin de candides visages.

Mais ces enfants nouveaux aiguisent leurs beaux yeux
De sourires subtils pleins de fausses paresses;
Ils ont pourtant trouvé de si douces tendresses
Pour satisfaire encor leur esprit curieux.

Et comme ils savent bien que les heures sont brèves,
Que l'espoir du présent se meurt de l'avenir,
Ils contemplent, moqueurs, du fond d'un souvenir,
Leur frère succomber aux langueurs de ses rêves.

FLEUR D'HIVER

Dans le beau parc crépusculaire,
Sous les bosquets de velours noir
Où s'attarde encore le soir
En ombres d'or parmi le lierre,

O ton si pâle et fin visage
Et sa blanche mélancolie,
Triste fleur d'hiver trop jolie,
Dans la nuit bleue de ce feuillage!

Ta chevelure de fils d'or,
Ton col mourant de trop de grâce,
Ta main frêle déjà trop lasse
Mais tes doux yeux plus las encor!

Tes lèvres, ô bouton d'amour!
Tes lèvres! nul printemps vermeil
De baisers d'or et de soleil
Ne les a fait éclore au jour,

Et tes seins, boutons plus fragiles,
Trésor secret des cœurs farouches,
Jamais ne fleuriront les bouches;
Roses closes, boutons stériles!

Mais ton âme tant simple et belle,
Infant des lointaines Norwège!
Ton âme d'azur et de neige
Tant simple et belle où donc est-elle?

LÉGENDE

Dans la blanche forêt d'argent
où l'ombre mauve des clairières

s'ouvre en nuages de lumières
dans un brouillard de diamant,

Autour des fontaines gelées,
parmi les fougères de givre
où le rosier de neige livre
aux vains miroirs ses fleurs ourlées,

Leurs robes lilas éployées
autour de leurs bras en guirlandes,
les pâles reines des légendes
sur des urnes sont appuyées.

Mais nul n'ayant sonné l'éveil
dans la blanche forêt de givre,
les princesses n'ont pu survivre
et sont mortes de leur sommeil.

VALÈRE GILLE

UN RÉVEILLON

J'avais accompagné mes parents dans une ferme située au bout du village, où l'on faisait, ce soir-là, le réveillon de Noël. Les invités arrivaient par petits groupes. On les entendait de loin, car il avait gelé, et leurs sabots ainsi que leurs souliers cloutés faisaient un grand vacarme dans les rues silencieuses. Quand ils ouvraient la porte, une bouffée d'air froid pénétrait dans la maison. Les femmes enlevaient leurs capelines et leurs châles, les hommes détachaient leurs écharpes et tous tiraient hors de moufles en laine des mains rougies. Ils s'asseyaient ensuite autour d'un énorme poêle qui ronflait et au-dessus duquel la fumée des pipes s'amassait en nuage.

On nous avait placés, Marie et moi, auprès d'une petite table, dans un coin. Nous avions, devant nous, l'Almanach de Liège et une Bible merveilleusement illustrée. Après avoir longuement contemplé l'astronome coiffé d'un chapeau pointu à rebords constellés d'étoiles, qui regarde le ciel à travers une grande lunette, nous avions successivement admiré les naïves gra-

vures qui symbolisent les saisons. Marie me demandait à tout moment des explications et, pour mieux les comprendre, inclinait sa tête espiègle sur mon épaule ; je sentais contre ma joue le chatouillement de ses fins cheveux blonds, sa bouche carminée me souriait avec tendresse et ses yeux bleus plongeaient hardiment dans les miens leurs regards caressants. Nous allions passer à la Bible, quand la conversation engagée entre les personnes groupées autour du poêle, cessa tout à coup. « Chut ! me dit Marie, en posant un doigt sur ses lèvres, on va conter une fable. »

Nous croisâmes les mains sur la table, en nous tournant du côté d'un vieillard que tout le monde contemplait avec curiosité, et qui paraissait réfléchir, la tête appuyée sur son poing fermé. A la fin, il redressa son maigre buste et, après avoir promené sur les assistants un regard malicieux, il commença : « Il y avait une fois...

A ce moment la porte s'ouvrit, une tête apparut dans l'entre-bâillement et une voix effrayée cria :

— On vient de trouver un mort dans la campagne !...

Tout le monde fut saisi de terreur et nous nous précipitâmes hors de la maison, à l'exception de quelques femmes. La rue était pleine de gens qui couraient au galop. La lune venait de se lever ; son mince croissant, aux bords légèrement irisés, brillait comme du cristal dans les profondeurs du ciel, des milliers d'étoiles scintillaient, et deux rangées de peupliers, qui dressaient leurs maigres squelettes le long des prairies, répandaient sur la route des ombres bizarres et mystérieuses. Devant nous, les têtes de la foule ondulaient dans un grand bruit sourd ; ce tumulte monotone était parfois rompu par un appel strident auquel répondait une voix enfantine et apeurée. Au bout d'un quart d'heure, nous étions en plein champ, et bientôt nous aperçûmes un attroupement au milieu d'un chemin de terre. Des gens, disposés en cercle, se penchaient au-dessus du cadavre d'un homme, étendu sur le flanc. Un des assistants, qui s'était mis à genoux, tirait de temps à autre une allumette de sa poche, la frottait contre sa cuisse, puis la promenait devant la figure du mort. On voyait alors son visage pâle et immobile, ses yeux blancs entre leurs paupières mi-fermées, ses lèvres pincées, les rides de ses joues et de son front ; il avait les cheveux chenus ainsi que la barbe, qui s'étalait largement sur sa poitrine ; son bras gauche était replié sous lui, tandis que sa main droite pendait au-dessus du sol, la paume en l'air ; avec son corps énorme, qui barrait tout le chemin, il ressemblait à un guerrier des vieux âges.

— Y a-t-il quelqu'un parmi vous qui connaisse ce mort, demanda, en se relevant, l'homme qui s'était agenouillé auprès du cadavre ?

— Non, répondirent en chœur toutes les personnes présentes.

— C'est un mendiant, dit quelqu'un. Voyez, ses vêtements sont déchirés, voilà son bâton, là, dans l'ornière, et voici sa besace, ajouta-t-il, en ramassant par terre quelque chose qui ressemblait à un sac vide.

Un silence extraordinaire succéda à ces paroles, tout était calme autour de nous, on n'entendait que la respiration haletante des gens. Les plus peureux se tenaient derrière, immobiles et pensifs; de temps en temps, ils allongeaient la tête par-dessus l'épaule de leur voisin, pour jeter un rapide coup d'œil sur le mort. De tous côtés, la campagne, nue et plate, s'étendait à l'infini, comme un désert.

Tout à coup, un homme m'interpella :

— Tu n'as jamais vu de morts, petit?

— Non, dis-je, je n'en ai jamais vu.

— Alors il faut le toucher, sinon *il* t'apparaîtra toutes les nuits, dans tes songes.

J'eus un instant l'idée de m'enfuir, mais la peur de me trouver seul au milieu des champs solitaires me retint. Je m'approchai en tremblant de tous mes membres. Si ç'avait été pendant le jour, je ne me serais sans doute pas trop effrayé, mais toucher à ce corps immobile et colossal dans l'obscurité, sous les regards de ces figures vagues qui se balançaient en silence autour de moi, me paraissait quelque chose d'épouvantablement dangereux. Je me décidai, cependant. J'étendis la main... mais je la retirai aussitôt. Finalement, dans une résolution extrême, je la posai sur le front du mort. Dieu ! qu'il était froid ! J'en frissonnai de la tête aux pieds, une foule d'idées bourdonnèrent dans mon cerveau, et pendant quelques minutes, je ne vis plus rien qu'une masse noire qui se confondait avec la terre.

Cependant des pas résonnèrent dans le lointain, nous vîmes une petite lumière qui s'approchait en se balançant, et bientôt un homme, muni d'une lanterne, nous écarta pour arriver jusqu'au cadavre, auprès duquel deux ouvriers placèrent une civière.

A eux trois, d'un air dégagé, ils retournèrent le mort, le mirent sur le dos, soulevèrent sa tête, puis approchèrent la lanterne de sa figure, qui apparut tout à coup violemment éclairée comme si elle se dressait au-dessus d'un brasier. Après l'avoir examiné avec attention, ils déclarèrent unanimement qu'ils n'avaient jamais vu cet homme dans le pays. Ils parlaient presque bas et très lentement; dans ce morne silence, au milieu des gens terrifiés, leurs paroles acquéraient une solennité extraordinaire; il me semblait, par moments, entendre des voix surhumaines qui sortaient des

profondeurs de la terre. Ils prirent ensuite le cadavre par les épaules et par les pieds. Le froid l'ayant raidi, il se détacha du sol tout d'une pièce et les hommes gémirent comme pour soulever un tronc d'arbre. Quand il fut sur la civière, on lui croisa les mains sur la poitrine et, après avoir relevé sa tête qui se penchait en arrière, on se mit en marche.

Un homme cheminait devant, avec la lanterne dans sa main ; nous suivions en silence. Bientôt quelqu'un remarqua qu'il serait convenable de prier. Une vieille femme, courbée et maigre, commença le chapelet. Nos voix formaient un bourdonnement lugubre, le bruit de notre marche inégale était rythmé par les pas cadencés des porteurs, la lumière de la lanterne, se réfléchissant dans la glace des ornières, projetait quelquefois sur nous un jet de clarté, et quand les inégalités du chemin forçaient les gens à s'écarter les uns des autres, je voyais le cadavre qui tremblait sur la civière.

Lorsqu'on fut arrivé aux haies du village, quelqu'un cria tout à coup :

« Halte ! »

Tout le monde s'arrêta. Où allait-on porter le mort ? On ne s'était pas encore posé cette question, et bien que chacun fût plein de compassion pour le malheureux et se considéra obligé, par un sentiment naturel d'humanité, de lui rendre les derniers devoirs aussi décemment que possible, personne ne se souciait de recueillir chez soi le cadavre d'un homme qu'on ne connaissait pas. Nul donc ne répondit, et les porteurs, rangés à droite et à gauche de la civière, attendaient inutilement l'ordre d'avancer. Finalement, le fermier, chez qui nous étions allés passer la soirée, s'approcha et dit :

— Il y a, chez moi, une étable vide ; on pourrait l'y déposer provisoirement.

Le cortège reprit sa marche. Nous étions maintenant sous les peupliers dont les branches nues se profilaient sur le ciel où la lune continuait sa lente et sereine ascension.

Quand nous pénétrâmes dans la cour de la ferme, trois chiens se précipitèrent en aboyant. La porte de la maison s'ouvrit et des femmes parurent sur le seuil. Il se produisit ensuite un grand va-et-vient, des lanternes coururent de-ci, de-là, car il fallait débarrasser l'étable des harnais et des instruments aratoires qu'on y avait remisés. Pendant ce temps, le cadavre reposait toujours sur la civière, au milieu du fumier.

Enfin, on le transporta dans l'étable, où on le plaça sur un tas de paille qu'on avait arrangé en manière de plan légèrement incliné. Une femme enleva des toiles d'araignée qui pendaient dans un coin, une autre apporta un christ qu'on déposa sur la poitrine du mort, tandis qu'une troisième

nouait un chapelet autour de ses pouces. On récita ensuite trois *Pater* et trois *Ave*. Avant de se retirer, chacun le contempla longuement : malgré l'écorchure qu'il s'était faite à la joue en tombant, sa figure était sereine et digne, et sa grande taille, ainsi que sa longue barbe, le rendaient majestueux comme un évêque.

Lorsque nous fûmes de nouveau réunis dans la maison, nous éprouvâmes d'abord un sentiment de bien-être ineffable. Tout en jouissant de la douce chaleur du foyer, nous regardions avec plaisir les figures de nos voisins, qui nous apparaissaient rayonnantes de vie et débarrassées de tout mystère, et chacun se félicitait intérieurement de ce que ni lui, ni aucun de ses proches ne fût la victime d'un malheur qui aurait pu nous atteindre aussi bien que cet inconnu, qu'on venait de trouver sans vie au milieu des champs. Nos pensées s'assombrirent bientôt. Le mort nous obsédait, nous nous sentions incapables de parler d'autre chose, mais comme nous ne voulions pas engager une conversation lugubre, tout le monde se taisait et un silence pénible régnait dans la maison.

Nous entendîmes des voix dans la rue : des gens, sans doute, s'étaient groupés devant la ferme, pour discuter l'événement.

Tout à coup, notre hôte se tourna vers un domestique :

— Faites entrer les chiens, dit-il, car ils vont hurler si on les laisse dans la cour.

Les trois chiens entrèrent l'un après l'autre, la tête basse ; ils se glissèrent entre les chaises et s'étendirent docilement sous le poêle.

Mais qui était donc cet homme qu'on n'avait jamais vu dans le pays? D'où venait-il? A quoi avait-il pensé avant de mourir?

— Il doit avoir souffert terriblement, dit quelqu'un ; avez-vous remarqué comme il avait gratté le sol autour de lui?

— Oui, répondit un autre, les extrémités de ses doigts étaient rongées jusqu'à l'os.

Cependant, au dehors, les voix s'étaient tues, un grand calme planait sur la ferme, mais bientôt des airs de violon et d'accordéon se firent entendre dans le lointain; d'autres gens, réunis comme nous, pour se divertir en cette nuit de Noël, faisaient de la musique, ils chantaient aussi et des lambeaux de couplets s'élevaient de-ci, de-là, dans le silence. Cette joie qui, en d'autres temps, n'aurait pas manqué de nous égayer, nous enfonça plus profondément dans nos pensées sombres ; elle ne semblait pas pure, d'ailleurs ; une sorte de tristesse vague s'y mêlait, elle avait quelque chose de funèbre qui s'accordait avec nos mélancoliques réflexions sur la fragilité de la vie humaine.

— Tu as touché le mort, me demanda soudain Marie.

— Oui, dis-je.

— Avec cette main-là ?

— Oui, avec cette main-là.

Elle la prit dans les siennes, l'examina curieusement, puis la repoussa avec dégoût.

— Voyons, s'écria le fermier sur un ton gai, nous ne sommes pas ici pour nous ennuyer. Cet homme est mort, nous aurons beau songer à lui, nous ne le ressusciterons pas. Il meurt, du reste, des gens tous les jours. Les cimetières en sont pleins... Tout à l'heure, on avait commencé une fable, ajouta-t-il, c'est le moment de l'achever. Puisque nous sommes bien portants, jouissons de la vie car, nous aussi, nous devrons mourir un jour ou l'autre.

De nouveau, le vieillard au maigre buste promena sur l'assistance son regard malicieux et dit, après avoir toussoté pendant quelques instants : « Il y avait une fois...

Mais, les paroles du fermier ayant impressionné une petite vieille femme, celle-là même qui avait conduit le chapelet, derrière le mort, elle murmura d'une voix faible et tremblante, sans se préoccuper du narrateur :

— Dieu veuille que ce soit dans un lit, sans trop de souffrances, au milieu de notre famille, et après avoir reçu les derniers sacrements.

HUBERT KRAINS

VERS

CHANSON DE MENDIANT

Le monde est un vieil enfant.
Donnez à sa main tremblotante
Une semblance de raison.

Versez l'aumône aux mains quêtantes.
Le monde est un vieux chambellan
Sans apparat de raison.

Il chevrote de vieux cantiques,
Ce pèlerin sans rémission;
L'obole de la raison.
Donnez au pauvre vieux monde.

Il a froid sous le ciel d'été
Et pleure aux misères de novembre.
Un peu de ses forêts pour chauffer ses pauvres membres.
Il glousse et tousse au soleil d'été,
Ce vieux pâtre, le monde.

Ses dieux sont partis vers l'oubli,
Ses amours sont infécondes.
Ah! vieux monde, immortel vieux monde,
Vos veules parques émondent
Les vierges chantantes de printemps,
Puis vous délaissent à votre abandon
De vieux mendiant quêtant aux porches des prisons.

Il a de vagues destriers,
Des apparences de chevalier,
Il a d'illusoires ermites,
Ce vieux mendiant, le pauvre monde.

Ses colères se sont passées,
Ses pensées se sont terrassées,
Il dort sa demi-mort glacée
En un ronron des épouvantes,
Le vieux monde, le pauvre monde.
Donnez à sa main tremblotante.

La nuit mène dans son cortège
De joyeux figurants de neige,
Danseurs muets au fond d'eux-mêmes,
Donnez à sa main tremblotante
Puis tarissez vos coupes incertaines.

Tarissez vos coupes incertaines,
La danseuse luit pour les yeux du dieu.
Voici passer entre le deuil et l'épouvante,
Intimes commères de prison,
Les fantômes futurs de ses enfançons,
Au vieux monde, au pauvre monde,
Tarissez vos coupes incertaines.

LE CHEF SANGLANT

Sire roi, donnez-moi mon amant
Mort ou vif, pâle ou sanglant.
Sire roi, mon amant dément,
Donnez-le moi, pour mes tristes moments.

Ma fille, ma fille, votre souci
S'enfuit trop loin du sceptre où fleurit
Ma justice — votre cœur épris
Gardez-le pour d'autres paradis.

Sire roi, j'ai souvenir que sa parole
Au bord du fleuve épandait les paraboles
Sur des milliers d'attendris,
Sire roi, sa voix a des puissances
Comme les banderoles de vos lances.
Ah! donnez-moi
Cet autre roi, puissant comme vous, Sire roi.

Ma fille, te donnerai
Le chef de ton amant décapité,
Aussi ses membres garrotés,
Une cruche pleine du sang de ses plaies.

Les haches ont fait leurs corvées,
La tête est là décapitée.
Voici, ma fille, la bouche de ton amant,
Puissant comme le charme et le tourment.
Voici la face nègre où ta bague scella
L'éternel silence vers la figure qui se voila
De franges en caprices omnicolores,
Flores des faunes et des idoles des temps d'aurore.

LE HÉRAUT

Le héraut est glabre,
Mîtré d'or vert en tour tronquée,
Sa dalmatique cinabre
Emerveille de fauves éduqués.

Ce sont onces, servals, guépards,
Lévriers, chacals, charlatans,
Médicastres, Médées, argents
Et tous les fleuves pléonasmes
S'amusant des fleurs en maillechort d'astres.

Sa trompette est ciselée
Des exploits de Lohengrin,
La harpe de la verte Erin,
Il la réserve à sa portée.

Il dit le bénédicité
Sur la concorde de la terre,
Ah! Seigneur, ah! Seigneur père,
Donnez-nous le pain et le chagrin
Pour douloir et pour manger.
A tous les bons messagers
Donnez le pain et le chagrin.

Tutélaire accordez,
Votre aveu peut n'être pas signé,
Ah! qu'importe, vers votre porte qui s'empresse?
Se signe et genuflexe, Accordez
La paix du monde que vous avez.

Le héraut clame :
« Je clame en vain.
L'inattendu des horizons s'abat sur rares planètes.
L'inattendu des horizons fume au passage des comètes,
Le héraut clame :
« Je clame en vain ».

Le héraut dépose sa dalmatique,
Sa dalmatique de cinabre.
Le héraut dépose son sabre,
Son sabre des épopées.
Le héraut dépose sa trompette,
Sa trompette en fer blanc ciselé.
Le héraut dépose sa mître,
Sa mître d'or vert tronquée.
Le héraut s'étend flegmatique,
Morphée endort le héraut.

ANCIENNE CHANSON

A Madame E. K.

Vous mes extases, vous ma voix,
Vous ma part de fête et le musée de ma mémoire,
Vous savez où les fées cachèrent notre coffret
Avec toute mon âme et votre gloire.

Les sacerdotes et les soldats de mon rêve,
Ont vainement vécu la quête en la forêt.
Les exorcismes et les lances sont piètres armes
Contre les yeux de fées qui rient sans bruit dans la forêt.
Mes soldats et mes sacerdotes, vous les fatiguâtes sans trêve
Et j'implore la paix de la lisière de la forêt.

Je vous donnerai pour rançon mes chansons
Et les clefs de ma patrie, votre terroir.
Que puis-je vous donner que vos lèvres ne prirent
Sans parole et d'un baiser au premier soir,
Où j'appris que mon rêve et vivait et m'aimait.

Gustave Kahn.

AVÈNEMENT

A Paul Tiberghien.

Tristan.
Quel drapeau flotte au mât?
Kourwenal.
Le drapeau d'allégresse!
(*Tristan et Yseult.*)

peine émancipé, l'Héritier orphelin de ces plantureuses provinces souffleta toutes les promesses d'une docile enfance, les sagaces prophéties de ses tuteurs et de ses collatéraux.

Sa famille et ses précepteurs relégués aux confins sauvages de l'Empire colonial, il se rua au travers le monde, ainsi qu'en une ville conquise, au galop épique de ses appétits refrénés et de ses rancunes, par la brèche! Gaspillant et vilipendant les dons généreux de la Terre magnifique et la féauté de ses peuples, il sévissait, parmi ses sujets et la domesticité terrifiée du Palais, comme une bourrasque; — dans son humeur farouche, exigeait d'idolâtriques marques de respect, outrait les minuties de l'étiquette, se complaisait à bafouer les serviteurs caducs de la dynastie et

— fantasque bravade et forfanterie — s'acoquinait et compagnonnait avec les palefreniers, les goujats des chenils et les mercenaires du corps de garde.

Ce prince, le plus fier et le plus pur des êtres, un soir, après une dernière chevauchée éperdue et forlongée au milieu des forêts domaniales, à l'abri de l'exultation hérétique du jour, arrêta, à la fin, sa monture sur la rive désolée d'un lac, splendeur abolie d'un parc royal, depuis des règnes, abandonné; devant un extraordinaire paysage d'arbres séculaires et de silence, que les nobles rayons du soleil suprême teignaient de haute et poignante mélancolie... Et, prêt à résigner le diadème, — autant, certes, que ses durs joyaux, stérile! — et la vie, le cœur submergé de tendresse inutile, les yeux humides de vaines larmes et de se sentir une âme, à tout jamais inconnue et calomniée, (la confuse rumeur des équipages de chasse, les abois des meutes haletantes, les rappels maladifs et navrés du cor entrecoupant ces affres des échos d'une majesté presque évanouie), il songeait :

« Ah! s'insurger violemment contre ce soi-même contrefait! se redécouvrir le natal enfant de soumission et d'amour, qui s'est masqué de sincère légende et de préjugés banals. Se libérer, allègrement, de sa liberté, des entraves de son indépendance, du joug, par trop humiliant, de son insupportable libre arbitre... Vivre! sans préméditation, vivre! et sans malice...

« Ambition risible! Avoir vendu son corps à la débauche irrémissible et meurtrière; aux fétides appas de dépravations sacrilèges, aux impures joies, — d'où l'on s'évade, avili, sans même le spasme du remords, — et fades, jusqu'à la nausée, et obtuses...

« Combien ils laissaient, chaque fois, plus étranger, ces spectacles, le complice que j'y figurais, indifférent presque et taciturne!... Et rien jamais ne put dévoyer ou obscurcir la clairvoyance blasée, sans blâme et sans louange, de l'impartial témoin que je m'étais à mes propres turpitudes.

« Las, à la longue, sans lassitude; assouvi sans jouissance; calme sans quiétude, une torpide science — haïe et maudite — énerve mon âge viril et l'accable... — Sur l'excès de la Mer, les inconséquentes fougues des eaux, les brisants et le remous furibonds, où je dirigeais, avec le désir véhément et la prière du naufrage, l'esquif désorienté de mes caprices, luisait toujours, protection impassible, la très claire et rigoureuse lumière du fanal abhorré, illuminant le fatidique chenal du devoir, l'inévitable entrée du port de détresse et d'ennui... »

ARNOLD GOFFIN

TEMPLA SERENA...

Bois sacré du laurier céleste, et vous, sommets!
Les Muses vous ont fuis; vos échos sont muets;
Le chant divin des sœurs emplit au loin la grève!

« O trop aimé mortel en allé sur la mer!
La paix même des dieux pesait à ce cœur fier :
A qui veut l'action c'est trop d'un si long rêve.

Et nous t'avions admis dans l'immortel essaim!
Las du rameau béni dont les Muses l'ont ceint,
Quel moins noble souci distrait ce front tranquille?

Malheureux qui nous fuit vers l'orageux labeur!
Ne tente pas la vie! Epargne à ta valeur,
Il en est temps encore! une lutte inutile.

Mais déjà tu nous fuis, enfant! Et, pourtant, vois :
Nous avons délaissé nos temples et nos bois,
O mortel, et, pour toi, les Muses sont en larmes!

Hélas! l'hydre a frémi dans le limon natal.
Va, chanteur, et combats, de ton glaive inégal,
La bête au cœur épais qui déjoua tes charmes.

Ah! reviens nous! Reviens! Les Muses sont tes sœurs!
Et, parmi les baisers, les rires et les pleurs,
Bien longtemps, comme des amantes et des mères :

Enfant! gémirons-nous, ne t'aimions-nous donc pas?
Où fuyais-tu? Quel trouble emportait ton cœur las,
Loin des Muses, hélas! vers quelles éphémères?

Mais un plus fier désir a guidé ton exil!
Ce cœur trop confiant qu'appelle un beau péril
Ne cherchait que la gloire aux pays de la vie!

Rentre enfin dans la paix des songes! Laisse-nous
Clore tes yeux vaincus sous des baisers plus doux,
Oublie entre nos bras une aussi folle envie.

Si ton sang a rougi les chemins de l'erreur,
Ah! qu'importe? Un Léthé d'ineffable langueur
Baigne les vallons bleus où t'ont pleuré les Muses.

Que tardais-tu, dis-nous, parmi le peuple vain?
La lyre t'a bercé, dans un calme divin.
Là-bas gronde à jamais la vie, aux voix confuses!

Mais toi, chanteur paisible, à l'ombre de tes bois,
Silencieux pour tous, pour toi peuplé de voix,
En quel bienheureux songe, enfant, tu te recueilles!

Reviens-nous! Et, fidèle au rêve familier,
Ravis le bois céleste où grandit ton laurier,
D'un chant simple et nouveau comme le bruit des feuilles. »

FERNAND SEVERIN

MAISON PATERNELLE

Vieille maison, vieille maison où je suis né, que je vous aime. Vous êtes vieille, ô chère maison et bâtie simplement; vos briques et le mortier qui les rejoint ont été battus par les vents et les bourrasques, usés par les pluies, noircis par les fumées du pays industriel.

Et pourtant comme vous êtes heureuse encore, les premiers jours de printemps avec vos grandes fenêtres au large ouvertes comme pour respirer des forces et de la vie, — tandis qu'un clair soleil luit au travers des nuages gris, que votre toit d'ardoise fraîchement lavé de pluie, reflète les nuages qui passent par-dessus lui, et de clairs gouffres d'azur formés par les nuages qui s'écartent. — Les brises pénètrent dans la maison par les fenêtres larges ouvertes, les murs des corridors peints à la colle suintent et laissent échapper l'humidité des longs mois d'hiver, les escaliers craquent, des voix joyeuses retentissent, la maison tout entière revit, — tandis qu'au jardin qui l'entoure de pâles bourgeons verts s'entr'ouvrent aux tiges des lilas noirs, et que bordant les chemins les douces violettes embaumées s'épanouissent en la terre rajeunie.

Mais comme vous êtes triste aussi l'hiver, vieille maison ; — vos briques semblent alors plus sombres et désolées, les crevasses de vos murailles paraissent vous menacer de ruine, le vent s'engouffre lugubrement dans les encadrements de pierre disjointoyés des fenêtres et des portes, et vos trois grandes fenêtres refermées, regardent comme des yeux tristes, les lilas noirs et desséchés, les blancs chemins, les blancs gazons gelés, la campagne nue, et le pâle ciel mort où grondent et s'apprêtent des tourmentes de neige.

Pourtant, si vous semblez alors si triste et désolée du dehors, et si vous reflétez alors pour moi l'image de toutes les choses tristes que nous avons vues tous deux, ô chère maison, la vie s'écoule toujours calme et heureuse en vos murs. — J'aime à me rappeler vos chambres tranquilles, familiales et douces comme la vie qu'on y menait, vos chambres paisibles, — palais de mon souvenir, peuplés de voix et d'ombres qui me sont chères. — J'aime à me rappeler votre salon démodé, les meubles revêtus de velours bruns encadrant des tapisseries anciennes aux croix violettes sur champ jaune, la massive cheminée de marbre noir aux bronzes sévères, lourds et luisants, les portraits qui ornaient les murs, et le piano en bois de palissandre devant lequel on m'apprenait à chanter. J'aime votre salle à manger, les vieux vases roses de la cheminée, les chaises hautes et droites le long des murs et surtout j'aime cette tapisserie où des herbes de marais et des roseaux bleus disposés régulièrement entourent de leurs gerbes de larges et rouges fleurs décolorées.

Je me rappelle aussi vos bruits, vos rumeurs et vos voix, ô vieille maison ; — dans tous les pays que je traverse je les entends quand je veux et depuis que je vous ai laissée, nul bruit, nul chant, nulle musique ne m'a ému comme ces simples bruits, qui disaient la vie de la maison et de ceux qui l'habitaient.

Je sais le bruit que font les portes des armoires lorsqu'on les ouvre et les referme, je sais le bruit soudain, inquiétant que font pendant les longues nuits d'hiver les escaliers qui tressaillent ; je sais le bruit du vent pleurant dans les cheminées, et la plainte des branches de glycine qui sans cesse — comme un oiseau blessé qui voudrait entrer en la chambre — gémissent et pleurent contre les vitres du bureau de mon père ; je connais le chant de la pluie tombant sur les toits et revois mes rêves d'enfant bercés au chant de la pluie, et dans le monotone gargouillement des gouttières trop pleines. Je revois les longues soirées passées autour de la même lampe, j'entends sonner les heures, je revois les regards se dirigeant vers la pendule et l'impatience avec laquelle nous attendions l'heure du retour de mon père. J'entends encore s'ouvrir la grille, je reconnais ses pas dans

le chemin, — devant la porte j'entends la plaque de fer qui sourdement résonne, j'entends la porte de la rue qui s'ouvre et sa voix joyeuse nous crier : « Bonsoir, mes chers petits ».

Vieille maison, combien m'est cher votre souvenir, maintenant que je suis loin de vous, et quelle douce émotion ces pensées font revivre en moi ; — maison qui m'avez protégé, maison qui m'avez aimé et m'avez vu grandir, je voudrais vous revoir toujours et vous garder éternellement telle que je vous ai connue. En mon cœur dormez, ô vieille maison, et que toujours votre image bénie m'accompagne gravée en mon cœur et me rappelle le calme et le bonheur des jours passés.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

LES VERGERS ILLUSOIRES

O l'Endormie en une terre de magie!

Tu ne Te souviendras de notre nuit silencieuse
Jadis sur la terrasse ouverte au jardin cher,
Ni de la lune mélodieuse
Et de ses perles en jets d'eau par les brumes d'hiver.
Des fleurs étranges et captieuses
Et l'ardeur d'aromes mystérieux
Mouraient vers la lune mélodieuse
Sous la brume de la lune
Vers la terrasse où nous étions penchés au jardin clair
Que fleurissaient d'étranges fleurs en cet hiver.

Cette nuit, de Ta chère présence abolie
Le glacial terroir d'hiver vrai se dénude,
Et des fleurs seules de Ta chère présence abolie
L'hiver dur s'est durci d'une désuétude,
Et de Ta présence abolie
Tout arome en l'hiver de mes yeux se dénude.

Tu T'es penchée un jour sur la fraîche terrasse
Vers l'exil deviné de mon âme amoureuse,

Et l'appel tendre dans la nuit doucereuse
A captivé Celui de qui la joie en l'âme lasse
Du jeu des vains baisers à des lèvres fugaces
Vers le rêve de nulle âme d'une joie éblouie
En l'hiver âpre s'était enfuie.
Et tous deux sur la terrasse de délices
Et dans l'orgueil de floraisons dernières
Nous buvions les subtiles blandices
D'aromes frissonnants vers une lune printanière.
Endormie en un terroir de la magie
Tu n'es plus qu'un vestige de rêve
Qui me hante en mes soirs sans trêve
Par l'hiver vrai de glace où je me réfugie.

Loin du mirage et des folles ardeurs
Et des jardins d'illusoire Ta présence
S'est brusque déniée à l'espoir de mes désirs,
Les doigts tendus vers le triomphe de saisir
Le faste blond de Ta chevelure d'indolence.
Et le sol fut de glace où la bise courait
Et Ta présence dont la douceur m'attirait
Ne me fut plus qu'un leurre!
Et par les nuits et dans les nuits de l'année
Mon âme se souvient de Tes jardins et pleure
Vers Ton âme d'amour, Ame prédestinée!
Mais sous la lune mélodieuse
Où Tu éludes l'étreinte de mon désir,
Magicienne trop oublieuse,
De la brume et de la lune en la nuit silencieuse
Sur la terrasse d'illusoires délices
Et de Ta mauvaise magie
Tu n'as gardé nul souvenir,
O l'Endormie en un terroir de maléfices!

ANDRÉ FONTAINAS

VERS

COIN D'AME

Jardin comme à jamais d'un même ciel hanté
Où nulle ne se mire au miroir des fontaines —
Orgueilleuse, fût-ce un instant, d'avoir été
Le charme ravivant les minutes lointaines!...

Quel rêve cependant les lys ont suscité
Qui, sur l'ancien balcon triomphant des verveines,
A l'inconnue élue en mainte affinité
Offriraient leurs blancheurs que l'attente rend vaines.

Las! aucun pas, soudain d'un émoi reconnu,
Ne glisse au taciturne détour des allées
Annonçant qu'un règne meilleur est advenu;

Et que, parmi les gloires enfin révélées,
Frémit le véridique réveil du printemps
Disant l'heur de s'ouïr aux oiseaux hésitants.

SUJET DE FOIRE

La cloche qu'alerte elle sonne
Point n'appelle au passe-temps vain
Que ce rire ameuté soupçonne
Après, peut-être, un doigt de vin.

Sa beauté, lys sous la tiare
Des cheveux fauves la ceignant,
Butiner laisse un tintamarre
De jeunes fous se passionnant.

Ni faconde, ni manifestes;
Seul, mais savamment entr'ouvert,
Ce rideau pourpre à fleurs agrestes
Est ce dont sa cause se sert.

Pourtant l'authentique folie
D'entrer sous les quinquets fumeux
Où, sans un geste qui le plie,
Gît le phénomène adipeux!

Rêve mué sitôt en leurre
Elle *est qu'il sied de ne scruter*
Lorsque, sournoise, incite l'heure
A davantage le hanter.

ENVOI

Ce n'est pas que pour tes cheveux,
Flot d'astres parmi la ténèbre,
Qu'un mode équivoque d'aveux
Voulut cette offrande funèbre.

D'où que les fleurs viennent ce soir
Quérir un soupçon de caresse,
Qu'en nul jeu furtif d'encensoir
Elles n'induisent ta paresse ;

Mais, avec la subtilité
Dont ta langueur déconcertante
A peine d'un souple doigté
Suscite un inconnu qui tente,
Unanimes qu'elles dédient
Leur deuil à tes lèvres qui rient!

ALBERT ARNAY

LA VIERGE DANS LA TOUR

La Vierge dans la tour,
La Vierge est enfermée,
Loin du ciel, loin du jour,
Loin des fleurs parfumées.

Parfois des passants passent,
Des passants qui la plaignent.
« Que tu dois être lasse,
O triste, ô pauvre Reine. »

Pourtant une voix chante
Dans la cruelle tour :
C'est la Vierge qui chante
Son glorieux amour.

« Doux Chevalier de rêve,
Doux Archange Michel,
Tu viens des belles grèves
Et des flots immortels.

En ton armure pure
Dont les rais t'auréolent,
Tu viens, et tu murmures
De joyeuses paroles.

Et moi, je te regarde
De mes yeux éblouis,
De mes yeux que tu charmes,
Clair vainqueur de la nuit.

Tu m'apportes des voiles
De lumière et de feu
Et tu fleuris d'étoiles
Ma robe et mes cheveux.

Mon manteau est de lune
Ou de matin vermeil;
Tes mains chères m'allument
Des torches de soleil.

Et, le soir, tu m'envoies
Les Saintes pour berceuses :
Oh, je connais les joies
Des Vierges bienheureuses. »

Alors les passants passent
Et louent le Seigneur.
« Roi d'amour et de grâce,
Louange à toi, Seigneur. »

A.-FERDINAND HEROLD

FRAGMENT [1]

Il semble que ces gens ne sentent pas la vie ou ne savent pas ce qu'ils doivent en faire. La vie chez eux s'est arrêtée à la période florale; c'est le fruit qui manque ou bien le fruit a séché pendant qu'il était vert. Leur être ne mûrira jamais. Ils sont des morceaux de matière qui se survit. Ils n'ont gardé que le brutal instinct du corps en croissance.

Ne pouvant plus croître, ils font croître autour d'eux les choses. Ils répètent, ils ajoutent, ils amassent. Ils font de la quantité. Ce ne sont pas des jouisseurs. La jouissance opère une transsubstantiation et l'homme par elle se parfait et s'affine. La jouissance trahit une crise, une évolution, un mouvement. Ils sont l'arrêt au pied de la borne. Ils ne passent pas la vie au crible de leur être. S'il leur arrive, par malheur, d'avaler un peu d'âme, ils lui trouvent si mauvais goût qu'ils la recrachent. La vie rebondit à leurs corps; l'entrechoc de ses parcelles affolées fait la bruyance et le désarroi des foules. Ils se rejettent comme des paquets d'eau, les paquets de vie et la vie glisse et coule aux parois de tous ces vases fermés, les frappe, en rejaillit, les enveloppe et tombe parmi eux, autour d'eux, avec le fracas de l'eau sur les dalles.

C'est par ces hommes que se fait la déchirante désharmonisation du monde. Pendant que l'afflux divin se profluidifie lentement au sable uni de la grève ces hommes solidifiés, ces hommes de matière inerte s'offrent en écueil à la vie et bien des élans d'être viennent y échouer et mourir.

Songe à la clameur en révolte des flots d'enthousiasme et de joie puissante; comme ils se cabrent de souffrance et retombent transbrisés! Les colères et les désespoirs ne sont que le ressac de la vie à l'inertie de ces cœurs et de ces esprits de pierre.

---

(1) *Quelqu'un d'aujourd'hui.*

La société en est faite, elle en est maçonnée ! Elle s'est formée par eux ; étant née de leur force d'inertie et de la tendance qu'ils ont à redevenir des choses. Les corps attirent les corps ; des blocs d'êtres sans profondeur se précipitent les uns sur les autres et s'agglutinent et ainsi se forment à la surface de la vie ces îlots, ces îles, ces continents qui rongent et trouent d'énormes plaies les nappes d'eau spirituelles.

— Les sociétés se forment toutes seules. Les hommes ne peuvent que les perfectionner, en les traitant par le détail, en commençant le travail par le sommet, en cultivant et en propageant peu à peu ce qu'elles ont de rare et d'exceptionnel, en entretenant en elles « l'esprit de renaissance ».

Les sociétés sont des associations et des reformations de la matière contre l'esprit ; elles sont la réaction ; c'est l'esprit qui fait la vie. Elles sont en état paradoxal et révolutionnaire devant la vie essentielle, ayant pour raison d'être de la détruire en la fixant. Elles sont un kyste, une tumeur au corps de l'humanité, un caillot qui deviendra caillou ; de la mort en formation ; l'agitation qu'on y voit n'est qu'un grouillement de décomposition.

S'il semble aujourd'hui que les rôles soient changés, et si la réaction prend un aspect d'action, c'est que les grosses masses d'hommes qui se meuvent sur l'horizon interceptent par instant les rayons. Mais des rayons qui se brisent sur ces masses la lumière se reflète jusqu'à nous.

Il y a de part en part, dans le temps, de splendides irruptions de vie, de géniales pulsations d'être par lesquelles la renaissance demeure perpétuelle. Les forces en sont dispersées dans la société trop puissante. On ne retrouve qu'une à une aujourd'hui les ramilles issues des grandes floraisons. Ce sont des ramilles délicates qui ont échappé à l'écrasement. Chaque fois qu'on en retrouve une, il semble qu'on retrouve un miracle. Elles vivent esseulées entre un peu d'eau et de ciel ; elles sont là comme un rappel d'ailleurs. Leur parfum autochtone nous surprend de son charme nouveau comme un parfum exotique et, réveillant notre sensibilité, nous apporte la nostalgie d'un pays qui était le nôtre, que nous n'avons pas quitté, où, pourtant, nous ne vivons plus.

*
* *

Les âmes qu'anime le désir de renaissance sont des âmes d'humanité meilleure que la civilisation a refoulées ; elles demeurent à ses abords, cherchant ce qui peut survivre des débris de la perpétuelle collision ; elles s'augmentent de ce qu'elles sauvent. Ce sont des âmes de province ; pourtant ces âmes ont un corps, comme dit Flaubert ; si elles se sont écartées

d'un monde où les hommes s'entrechoquent en faisant crier de la matière, c'est qu'elles ne s'y entendaient pas vivre. Elles ne pourraient se détacher tout à fait de ce qui s'attache à elles.

Nous avons les pieds dans la terre et nous sommes les rameaux d'un corps multiple ; çà et là des tiges dépassent le champ de floraison portant des têtes de fleurs qui s'isolent ; si elles étaient séparées du tronc, ces tiges se dessécheraient et leurs fleurs de spiritualité se faneraient. C'est pourquoi il faut que nous descendions au fond de cette société pour en dégager la vie qu'elle étouffe. Nous ne pouvons la combattre que par elle-même, car nous en participons.

Nous portons tous le vêtement social et cela est nécessaire pour que le vêtement ne nous porte pas. Faisons donc nôtre ce vêtement afin de le modeler à notre personnalité, afin de lui rendre sa signification et sa valeur humaine. Créons de la substance et les clichés tomberont. Puisque nous ne pouvons empêcher cette société de matière de figer l'être en ses formes, tâchons que ces formes s'animent, qu'elles rouvrent aux dépaysés les yeux et la pensée en leur rappelant, comme une promesse de renaissance, leurs origines de vie.

∴

Le rappel des origines, les hommes en ont besoin, pour retrouver une direction, car ils ont terriblement dévié de leur destinée et ils demeurent trop en deçà des points que leur assigne notre conception de l'humanité. C'est la faute de la civilisation. Chaque fois qu'une course en avant distance à nouveau les hommes, selon la nature, les gendarmes de la civilisation se font un cordo de leu rsfusils mis bout à bout et refoulent la troupe à l'alignement du troupeau. Depuis un siècle, cette civilisation, impatiente de répéter un mouvement nouveau, a trop tassé, trop égalisé, trop ratissé pour ne pas troubler les plantes dans leur croissance, de sorte que la marche à l'être est en atonie, en dépression, en recul. La masse des têtes s'arrière à des lieues de temps de quelques têtes épargnées qui ont accompli seules le trajet et par lesquelles le plant se maintient en communication avec Dieu, par lesquelles la vie se conserve.

Des soirs tristes on les voit qui tantôt se dressent chargés de prières, tantôt, faisant ployer de compassion leur longue tige, se courbent vers le champ où les têtes basses se frôlent, frissonnent et chuchotent. C'est d'elles seules que le champ tire son aspect d'humanité ; ce n'est pas prendre trop haut la norme que la prendre à leur taille, car elles demeurent bien souffrantes, bien défaillantes ; elles sont où le plus grand nombre devrait être. On a dit aux

autres : « Vous êtes des hommes ! » Comme on le dit aux enfants pour qu'ils deviennent des hommes. Ils ont cru que c'était vrai et ce sont mis à faire des grimaces de spiritualité. On a monté trop tôt sur leur petit théâtre, l'Art, la Religion, le Droit, la Science, et leurs aspirations trop débiles pour atteindre à l'esprit de ces choses se sont atrophiées. Il fallait les laisser jouer et leur raconter des histoires naïves pour dessiller leurs yeux et attendrir leur âme. Il fallait leur apprendre à voir et à sentir, leur apprendre à ignorer, à douter, à craindre. Qu'on refasse bien vite de l'enfance et qu'on rallume par les groupes d'hommes ces foyers de tendresse qui empêchent les âmes de se durcir à mi-chemin.

Tous les hommes sont masqués aujourd'hui, grimés, travestis. Combien en vois-tu dont les gestes ne déguisent pas la peur, dans cette mêlée de vivants et de morts, où les morts font tant de bruit, remuent tant d'obscurité, que les vivants parmi eux sont forcés de s'envelopper de silence et de marcher à tâtons ?...

∴

Quand on dit que la société moderne est une dégénérée du christianisme, on veut dire qu'elle est retombée de son idéal avant de l'avoir atteint, car le règne du Christ, le règne de *l'homme-enfant* est encore à venir. Sans doute depuis des siècles de ce qu'on appelle comiquement l'ère chrétienne, les plus hauts peuples en ont subi l'influence. Mais ces formes morales qu'ils ont transportées d'étape en étape sans jamais les remplir se sont tellement desséchées et recroquevillées faute de substance, qu'elles ne sont plus que le débris déformé de la pensée mère. Le fruit n'a pas repoussé. Il ne reste que l'écorce. La morale d'aujourd'hui est un décor de paravent. La société qu'elle abrite des rhumes, ne voit que l'accidentel, oubliant que le fait n'est déjà qu'une conséquence, un entour de la vie. Cette société de droit écrit a tué la vie à force de l'ordonner. Elle l'a garée dans un camp retranché de systèmes ; elle l'a cachée dans on ne sait quelle étroite forteresse de philosophie sociale, où cette vie jaunit et se momifie doucement, devenant quelque chose de parcheminé qui parle encore mais ne pense plus guère. Elle refait conventionnellement des gestes naturels, mais elle les refait mal, les ayant mal compris. Elle parle une langue qu'elle n'entend pas ; sa voix n'est plus qu'un écho, elle-même n'étant plus qu'une ombre et le matérialisme s'est mis en elle comme les vers dans un cadavre.

Vois ce pays nouveau-né, ridé de politiquaille, dont les citoyens à quinze ans font de l'économie sociale et manifestent un esprit cracheur pour les poètes. Aucun pays qui soit comme celui-ci champignonné de parlementa-

risme, pays par excellence de la doctrine passive où toute la religion consiste à enrouler des prières et toute la politique à dérouler des lois. La bobine de la stupidité humaine tourne et détourne. Qu'elle crie! C'est à peine; on la graisse et c'est tout. Quant à la vie, en n'en parle plus, ou si quelqu'un en parle les gens ne comprennent pas.

Il semblait que ce pays fût l'aboutissement d'une ère d'émancipation. Sa constitution était le coffre-fort des immortels principes. Nulle part les droits de l'homme n'avaient reçu pareille consécration. Reprends-les en détail les droits de l'homme et tu verras à quelle distance de l'humanologie on se trouve au bout d'un siècle de sociologie abstractive.

Nulle part ailleurs, en effet, les formes de la doctrine ne pouvaient s'ajuster à un corps plus massif. Aussi, quelle réussite: rien ne flottait, rien ne plissait, la doctrine adhérait de toutes parts. Jamais pays n'avait eu un aussi bel emballage de lois. Ça tient! se disaient les grandes puissances, en ouvrières qui viennent de réussir le modèle nouveau. Ça tenait si bien que lorsqu'on y revint cinquante ans après rien n'avait bougé; la nation modèle avait les traits immobilisés et les membres glacés d'une nation morte ou tombée en syncope.

Ah! les immortels principes! En décapitant Dieu on les a coupés nets où l'idéal commence.

L'éternité! les aristocrates l'ont vue par la lunette de la guillotine; elle était du côté où les têtes tombaient. On a séparé les principes de la source de vie et le phare d'idéal à cessé de tourner; les rouages en sont brisés; ses rayons ne se déplacent plus; leur attitude dans le passé marque l'heure de naissance du positivisme. Le peuple est sorti de la zone de lumière. Les lueurs qui l'éclairaient ne sont plus que des lueurs historiques et la nation modèle a beau vouloir garder devant l'objectif européen sa pose de liberté!...

Vois comme chez les jeunes Russes s'allume partout la spiritualité. Ce sont des mystiques, mais le mysticisme fait les hommes supérieurs, car il les tient en émoi devant ce qu'ils ignorent; il empêche leur âme de se fermer à l'inconnu. L'homme, à leur pensée, est tout un enfant; un enfant d'ingénuité et de sincérité. C'est ce qui les sauve et c'est à cette enfance qu'ils devront revenir tous pour retrouver à la Noël le bon chemin perdu. Mais comme ils en sont loin de ce côté-ci du vieux monde! Car avant de comprendre l'enfant, il faudrait qu'ils comprissent la femme. Lis leur code de lois et vois ce qu'il y a pour elle dans ce livre de justice qui est l'évangile de la civilisation contemporaine. L'évangile selon Bonaparte! C'est ici que l'état de barbarie prend figure et s'avoue.

Non, vois-tu, on ne libère les peuples qu'en les ramenant sans cesse à leur

jeunesse, comme à un recommencement; en leur réapprenant de nouveaux points de départ, en les apurant de la matière morte qui s'attache à eux, alourdit leur marche et les enlise. Les révolutions qui ne font pas ce mouvement-là sont malfaisantes et le bien matériel qu'elles apportent est un appoint de mort.

Le cri de liberté que pousse le troupeau sur la chaussée est un appel à la servitude.

La liberté n'est pas dans la rue où la masse descend pour y traîner de vieux cris, de vieux chants et de vieux drapeaux; car elle est le ferment de la vie et de toute initiative. Elle fuit les foules qui l'étouffent et l'éteignent. Elle a la couleur des matins purs, elle effleure les sommets; les hommes s'y avancent à une si grande distance les uns des autres que s'ils s'aperçoivent dans l'espace, leurs voix ne se touchent plus...

HENRY MAUBEL

PAR L'AUTOMNALE NUIT...

Par l'automnale nuit la terre se résigne,
Muette sous le faix des ombres tumulaires.
Nul astre en qui survive un espoir d'aubes claires,
Un espoir de matin brisant son œuf de cygne.

Les soleils disparus fermentent dans la vigne.

Cependant au galop de noires haquenées,
Sans faire gémir l'herbe ou résonner la roche,
Tel qu'une chevauchée inexorable, approche
Le troupeau saccageur des suprêmes journées.

Un parfum triste vient des grappes condamnées.

Demain l'or et le sang des étoiles sublimes
Seront déshonorés par la soif de la horde :
Mais voici qu'une pluie invisible déborde,
Frémit et lentement ruisselle des abîmes.

Serait-ce pas les dieux qui pleurent leurs vieux crimes?

Je ne sais pas, ô dieux, quel Léthé vous enivre
De poisons plus amers que le fiel des Lémures :
Que vous importe, à vous, la mort des grappes mûres
Et leur viol raillé par le bruit vil du cuivre?

Les pampres desséchés ne veulent pas revivre.

PIERRE QUILLARD

LIED

Elle était à sa fenêtre, très pâle,
Au jardin des lys fleurie,
La noble dame en sa rêverie,
L'ombre de ses cils sur son visage pâle.

Elle était à la fenêtre du manoir,
Au jardin des lys fleurie,
La châtelaine, et sa rêverie
Au ciel clair de son espoir.

Sur la soie pâle de sa vie
Elle brodait la rêverie,
La noble dame, son espoir
D'encore en la fanfare du couchant, le voir!

Il arriva cuirassé d'or en le soleil
Vers la dame en rêverie,
La châtelaine aux grands yeux vermeils
Qui se levèrent de la broderie.

Il s'en vint en sonnant du cor,
Eblouissant, vers le manoir,
Tandis que les vitraux s'allumaient d'or
Et les murs se vêtaient de soir.

« Je t'ai cherchée, ô dame bien aimée,
Pendant des années et des années
A travers les contrées et dans mes pensées
Je t'ai cherchée.

— J'attends beau chevalier, dit-elle,
Depuis des années et bien des années
En rêvant, sur la dentelle
Du preux qui changera ma destinée.

Et c'est aujourd'hui le dernier jour
Que le soir tombe sur ma peine
Avec l'ombre des grandes tours
Sur l'alentour et dans la plaine. »

Mais c'est un jardin de fleurs fanées
Son âme, aux parterres jonchés de feuilles mortes,
Son âme morte
Aux voix chantantes des jeunes années.

La châtelaine à sa fenêtre, très pâle,
Au jardin des lys fleurie,
A penché la tête, plus pâle,
Sur la broderie.

Le chevalier cuirassé de fer
Levant encore son cor
Sonna si fort aux étoiles d'or
Du ciel clair,

Que las alors et si las
Il s'étendit auprès de la dame,
Tandis qu'avec la sonore voix,
Fraternelles s'en allèrent leurs âmes.

MAURICE DESOMBIAUX

PRIÈRES D'APRÈS LES PRIMITIFS

LA MORT DE SAINT FRANÇOIS

D'après Giotto.

Tout se taisait; c'était un soir d'automne mélancolique et doux. Une vague lumière flottait encore par le ciel d'un indéfinissable azur verdâtre, comme un adieu prolongé du soleil disparu. Les cloches de Sainte-Marie-des-Anges avaient éparpillé sur l'alentour les bénédictions allègres de leurs carillons. Et plus un bruit ne venait des champs vers l'église du monastère. Cette paix profonde l'isolait immensément et rendait auguste la marche lente de la nuit qui tombait.

Dans la cour du couvent aux murs gris et pauvres, sur un lit de cendres étendu, vêtu seulement de la robe et du capuchon de son Ordre, et allongé déjà dans l'attitude du définitif repos, son profil pâle nimbé de clarté, calme d'un calme qui n'est point d'ici, il attend joyeux la mort qui dans la nuit approche, le Saint au cœur magnifique. Et l'entourent ceux qu'il a rassemblé dans son rêve sublime d'amour et de bonté, figures roses et rondes sans âge, d'où l'acceptation de la Pauvreté chassa le souci et les rides, clairs yeux candides, miroirs purs n'ayant reflété que de simples et de bonnes pensées, une tristesse infinie les étreint et ils se sentent défaillir comme de petits enfants. Ils sont agenouillés des deux côtés de la couche, et buvant leurs larmes, murmurent des prières folles; l'un d'eux tient pressée sur ses lèvres, pour un baiser qui ne se résigne pas à finir, la main inerte du mourant; d'autres, debout, immobiles dans les plis uniformes de la bure, attachent leurs regards anxieux à celui du Saint comme pour y retenir désespérément la clarté qui y vacille et s'éteint. Au pied du lit, — comme il a voulu, devant ses yeux jusqu'au dernier instant, le signe de rédemption, — un groupe de frères lui présente la bannière de la communauté qui s'incline un peu vers lui, en salutation. (La Croix qui la surmonte brille, brille miraculeusement des feux dorés du crépuscule.) Et à son chevet, d'autres, d'une voix que malgré son désir, ils ne peuvent faire résonner courageuse et ferme, lisent le Cantique au Soleil et l'Evangile de Jean.

Ineffablement heureux, au milieu des oraisons fraternelles, il s'en allait vers la Lumière. Une paix souveraine ennoblissait son front, le couronnait d'un pressentiment d'éternité.

A ce moment du soir solennel, des alouettes — qui ne chantent que dans le soleil — vinrent voleter dans la cour du couvent et montèrent vers le ciel, très haut, avec des trilles éperdus.

La sérénité suprême passa. Les frères qui lisaient se turent. La bannière s'inclina, et les moines dolents virent dans les airs le Saint transfiguré, les bras ouverts et tendus vers les hauteurs, soutenu par des anges diaphanes, s'élever resplendissant et glorieux, au milieu d'un grand frémissement d'ailes et de rayons.

JULES DESTRÉE

LE MODÈLE

A MON CHER MAITRE JOSÉ-MARIA DE HÉRÉDIA

Cambrant superbement sa taille sinueuse,
Le regard alangui d'amoureuse beauté,
Elle étoilait le sol de la splendeur neigeuse
De son pied ferme et blanc dans le marbre sculpté.

Les seins roses d'aurore et de soleil emplis
Impérialement dressaient pour les caresses
Leurs globes liliaux, coupes du paradis
Où bouillait la liqueur des suprêmes ivresses.

Et tout son corps flottait dans l'or de la lumière
Comme un rêve d'albâtre, unique et glorieux,
Et l'artiste eut devant son torse impérieux
La blonde vision de la Beauté première.

JEAN ITIBÉRÉ DA CUNHA

FATIGUE

Voici ma triste chair et mon cœur ignorant
D'avoir été bercé par ses rêves d'aurore :
Entends la voix de ma fatigue qui t'implore,
Esprit sombre du Mal au geste consolant!

J'ignore la bonté discrète du Péché,
Car mon cœur, jeune et doux comme un matin d'enfance
Qui s'écoute mourir dans l'ombre du silence,
Se fanait d'être ainsi sur son rêve penché.

Et comme un frêle enfant, d'un songe l'âme pâle,
Mon cœur aura pour lui des grâces virginales
En pleurs parmi les cœurs ivres de leur espoir.

Et dans les beaux jardins voués aux cœurs funèbres,
En voyant le Péché glisser dans les Ténèbres,
Mon âme chantera doucement dans le soir!

FERNAND ROUSSEL

LITTÉRATURE ANGLAISE

TROIS OMBRES

Je regardai et vis vos yeux
dans l'ombre de vos cheveux,
comme un voyageur qui voit le cours d'eau
à l'ombre de la forêt.
Et je dis : « Mon faible cœur aspire
hélas! à languir ici,
à boire éperdument et à rêver
en cette douce solitude ».

Je regardai et vis votre cœur
dans l'ombre de vos yeux,
comme un chercheur voit l'or
dans l'ombre de la rivière.
Et je dis : « Hélas, quel art
gagnerait le prix immortel
sans lequel la vie doit être froide
et le ciel un rêve creux »

Je regardai et vis votre amour
dans l'ombre de votre cœur,
comme un plongeur voit la perle
dans l'ombre de la mer.
Et je murmurai, — non sur
mon souffle, mais à part moi :
« Ah! vous pouvez aimer, fille sincère,
mais votre amour est-il pour moi? »

ADIEU

Arbres ondoyants, chuchotants,
que dites-vous au vent
et que vous dit-il, le vent?
Pour des âmes qui passent mal à l'aise,
arbres mouvants, murmurants,
voudriez-vous faire un signe d'éternel adieu?

Turbulentes mers agitées,
vents qui luttez avec elles,
écho entendu dans la conque,
au milieu de la vie s'enfuyant mal à l'aise,
dévorantes mers sans repos,
l'écho soupirerait-il farewell?

Somptueux ciels mouvants,
— surprise toujours nouvelle,
nuages éternellement nouveaux, —
chaque flocon qui s'envole est-il,
ô larges ciels voyageurs,
le signe d'un farewell ou d'un adieu?

Cœur qui sombre, cœur souffrant,
qui sais combien tu es fatigué, —
âme si faible pour une fuite,
hélas, étends tes ailes pour partir,
âme triste, cœur chagrin.
adieu, farewell, bonne nuit.

DANTE GABRIEL ROSSETTI
*Traduction littérale d'*OLIVIER-GEORGES DESTREÉ

RIMES

LUMEN

Des ténèbres de ta nocturne chevelure,
Lourde et profonde comme une chaude fourrure,
Ton visage jaillit, jeune, frais et vermeil,
Ainsi qu'un triomphant et flamboyant soleil.

Beaux yeux illuminés d'une aube fraternelle,
Rouges lèvres qu'embrase une aurore charnelle,
Météores divins des vierges Orients,
Incendiez mon cœur de vos feux souriants!

Ils ne sont, cependant, ces doux charmes de flamme,
Que le rayonnement terrestre de ton âme,
Soleil miraculeux qu'implore mon espoir!

En un jour solennel sans nuage ni soir,
Nous rendras-tu l'éclat des Essences premières,
Ivresse de mes yeux, Lumière des lumières?

PAYS DE RÊVE

Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour laver les remords de mon cœur ulcéré?
Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour rafraîchir ce cœur amer et nostalgique,
Qui pleure les pays où jamais je n'irai?

Beaux pays, caressés de lumières soyeuses
Fuyant sous des forêts mystiques de tilleuls,
Beaux pays, caressés de lumières soyeuses,
Qui de frais baisers d'or frôlent les eaux joyeuses
Des ruisseaux enfantins, heureux de leurs glaïeuls.

Sur le velours songeur des gazons et des mousses,
Aux palpitations lumineuses des fleurs,
Sur le velours songeur des gazons et des mousses
De purs adolescents et des vierges très douces
S'enivrent du silence ingénu de leurs cœurs.

Nus ou vêtus un peu de flottantes ceintures,
Les uns suivent des yeux de rouges papillons;
Nus ou vêtus un peu de flottantes ceintures,
Quelques-uns, agitant d'odorantes verdures,
Eparpillent dans l'air leurs légers tourbillons.

Des vierges, tendrement l'une à l'autre enlacées,
Rencontrent en chantant sous les bosquets fleuris
Des vierges tendrement l'une à l'autre enlacées,
Et le vol des chansons suit le vol des pensées
Sous le vol gazouilleur des oiseaux favoris.

Là, des adolescents dans la fraîcheur des ondes
Baignent en souriant leur sereine beauté.
Là, des adolescents dans la fraîcheur des ondes
Caressent du regard leurs chairs roses et blondes
Et leur visage ami dans les eaux reflété.

D'autres, autour d'un frère aîné, qui les adore,
— O curiosité charmante et noble espoir! —
D'autres, autour d'un frère aîné, qui les adore,
De sa lèvre au sang pur qu'un duvet léger dore,
Recueillent les fruits mûrs de son divin savoir.

Les plus doux, les plus fiers, les plus mélancoliques
Contemplent longuement le paysage aimé.
Les plus doux, les plus fiers, les plus mélancoliques
Regardent dans leur cœur leurs rêves magnifiques
Fleurir comme un rosier splendide et parfumé.

Ah! rêver avec eux l'infini de leur rêve,
Sourire à leur sourire et pleurer à leurs pleurs!
Ah! rêver avec eux l'infini de leur rêve,
Vivre l'éternité divine en l'heure brève,
Le cœur enfin guéri du passé des douleurs!.....

Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour laver les remords de mon cœur ulcéré?
Est-il une eau lustrale, est-il un bain magique
Pour rafraîchir ce cœur amer et nostalgique
Qui pleure les pays où jamais je n'irai?

ARBRE DE JESSÉ

Au jardin rêvé croît un arbre de vitrail.
Un cadavre nourrit ses racines cruelles.
Symétrique espalier ouvert en éventail,
Ses rameaux, étoilés d'amples feuilles d'émail,
Roulent en longs rinceaux leurs vrilles sensuelles.

Arbre miraculeux de Jessé, tu fleuris
En rouges fleurs de chair aux pétales meurtris,

Tulipes sublimant la pourpre de leurs urnes,
D'où surgissent, le front à jamais douloureux,
De beaux enfants princiers aux lèvres taciturnes,
Qui, pâles et craintifs, entre leurs bras fiévreux
Serrent maint effroyable instrument de tortures
Rougi par le sang frais de leurs larges blessures.

Sur les glaives, les crocs et les peignes de fer,
Les tenailles, les coins, et le gril et la roue,
Le carcan de fer rouge et la vrille qui troue,
Et les pinces où pend encore un peu de chair,
Epanouis parmi les suaves pétales,
Si tristes et si doux, les chers visages pâles
Laissent parfois couler l'eau vive de leurs pleurs.

Et quand la brise passe, alors toutes les fleurs
Gémissent, et quels longs murmures, quelles plaintes,
Quels sanglots et quels cris vers les étoiles saintes!

C'est l'arbre de la vie, où croissent les douleurs,
L'arbre dont chaque fleur qui s'ouvre est un supplice.
Du fond rouge et meurtri de leur morne calice,
Vase de chair, béant, palpitant et sanglant,
La souffrance jaillit comme un parfum troublant,
Un parfum capiteux, aux puissantes ivresses,
Qui berce les cerveaux en d'étranges caresses,
Pleines de charité, pleines de cruauté,
Où la mort se marie avec la volupté.

Sur la cime de l'arbre, en des cieux de vertige,
Dans la plus triste fleur qui saigne sur sa tige,
Rayonne un frêle enfant, divinement vêtu
De neige lumineuse. O mon cœur, le vois-tu?
C'est le suprême enfant de la douleur du monde.

Que promet son sourire en sa pitié profonde?
Au fond de la souffrance, ah! pourrons-nous jamais
Trouver l'amour céleste et l'éternelle paix!

LE POSSÉDÉ

Ne crois point me tromper par ton calme sourire,
Enigme de science et de sérénité,
Par la bonté si douce et par la majesté
De ton calme visage où Dieu même se mire!

Sombre maîtresse au cœur de plomb, aux yeux d'onyx,
Qui tends à mes baisers ta bouche empoisonneuse,
O Rose de l'Enfer, ô Vénus vénéneuse,
Née, en un froid minuit, des flots bourbeux du Styx,

Ton manteau violet, ta lourde robe verte,
Qui semblent te vêtir de jusquiame en fleur
Sous les tulles de deuil qui chantent ta douleur,
Tes bijoux d'améthyste aimantés pour ma perte,

Tout l'étrange appareil où se plaît ta beauté
Comme un ciel sulfureux où pleure un soir d'automne,
Fascine mon cœur fou, qui s'épeure et s'étonne,
Et qui sent défaillir toute sa volonté.

Tu respires le mal. Ta bouche et ta narine
Exhalent avec l'air brûlant de tes poumons
Le souffle magnétique et pervers des démons
Qui peuplent l'enivrant enfer de ta poitrine.

Il pénètre mes os, ce fluide mauvais;
Ton âme satanique en mon âme s'infiltre;
Mon cœur boit ta présence impure comme un philtre
Et je ne connais plus les dieux que je servais.

Des instincts malfaisants la monstrueuse flore,
Aux effluves de tes vices contagieux,
Dans les marais pourris de mon cœur spongieux
Fermente, grouille, monte et s'exalte d'éclore.

Et voilà qu'asservi par ton charme fatal,
Je suis de tes péchés l'esclave et le complice;
Je deviens le reflet vivant de ta malice
Et l'incarnation de ton Verbe infernal.

Un jour j'accomplirai les forfaits que tu rêves,
Tout cela, je le sais. Mais que sert de savoir?
J'ai fait de tes baisers ma prière du soir,
Notre-Dame des chairs aux délices trop brèves!

Hosanna! Ton front chaste est le jardin des lys!
Hosanna! Tes yeux clairs sont l'azur peuplé d'anges!
Tous mes sens prosternés célèbrent tes louanges
Et retrouvent en toi les édens abolis!

Et toujours tu seras pour moi l'Impératrice,
Sur les cœurs ruinés bâtissant ton pouvoir,
La Prêtresse vouée au dangereux savoir,
L'Infirmière, l'Epouse et la Consolatrice!

TRANSFIGURATION

I

Prodige où le démon s'avère,
Ta chair et ta peau de satin,
Très chère, deviennent soudain
Transparentes comme du verre.

Pareille aux rouges écorchés
Des estampes d'anatomie,
Tu n'es plus, adorable amie,
Qu'un tas de muscles rattachés.

Dans leurs viandes sanguinolentes
Ton torse, tes jambes, tes bras,
Marbrés de filets blancs et gras,
Tordent les veines somnolentes.

Et leurs tuyaux flasques et bleus
Aux rouges tubes des artères
Emmèlent leurs visqueux mystères
En longs réseaux vermiculeux.

Sous ces rougeâtres transparences,
(Est-ce un cauchemar d'opium?)
— Comme en un trouble aquarium
Avec d'ignobles tumescences

Se bombent les poulpes bulbeux,
Gonflés de haines et de ruses,
Ou les ballons mous des méduses
Et les mollusques sirupeux,

Ainsi, tes horribles viscères
S'enflent d'un hideux mouvement,
Hélas! à l'épouvantement
De mes pauvres yeux trop sincères!

Eponges rouges, tes poumons
Palpitent dans la liqueur rouge;
Un paquet de membranes bouge
Comme un bouquet de goémons.

Ta vessie irise son globe
Comme un acalèphe opalin;
Ver monstrueux, ton intestin
Tourne, retourne et se dérobe.

Tout est baveux, tout est gluant,
Dans cet amas d'horreurs immondes,
Dont, ô pestilences profondes,
Sort un hoquet rauque et puant.

— Voilà donc ta beauté divine
Et ton sourire adamantin,
Et ta chair où le frais matin
Fleurit, parfumé d'aubépine!

Voilà l'aimant de mes baisers,
Voilà le vin de mes ivresses,
O toi, les pleurs et les caresses
De mes désirs inapaisés!

II

Tout à coup, comme en la tourmente,
Passe un cri d'oiseau sur les flots,
Sur la houle de mes sanglots
Ta voix souffrante se lamente.

Tu dis : « Les divins paradis
« Sont à jamais perdus pour l'âme
« Qui les nie et qui les diffame ;
« Les cœurs curieux sont maudits.

« Ta vie est désormais flétrie :
« Tu perds tout espoir pour avoir
« Vu ce qu'il ne fallait point voir,
« Et pour toi la terre est pourrie.

« L'envers des choses est affreux?
« Pourquoi chercher l'envers des choses?
« Il suffit d'adorer les roses
« Et le soleil pour être heureux.

« Jouir ou savoir! La sentence
« Divine ordonne de choisir.
« Qui n'a pas vaincu le désir,
« Doit s'abstenir de la science.

III

Cette voix, était-ce ta voix
Ou le verbe de la Sagesse?
Ah! voici ta voix qui m'oppresse,
Ta voix puissante d'autrefois,

Ta voix qui me hait et qui m'aime,
Ta voix qui mêle affreusement,
Pour mon délice et mon tourment,
La prière avec le blasphème :

« Ah! combien tu m'as fait souffrir,
« Moi ton esclave et ta martyre,
« Bourreau, qui m'étends sur ta lyre
« Pour charmer ton cruel loisir!

« Tu me déchires et tu railles
« Ce pauvre corps qui n'est plus moi.
« Vois donc! Mon cœur est plein de toi,
« Pleines de toi sont mes entrailles!

« Que mon âme emplisse tes yeux
« Comme une clarté printanière!
« Ce pur baptême de lumière,
« Ami, va te rouvrir les cieux.

« Me voici noble et radieuse,
« Reine de fleurs et de bijoux,
« Levant sur l'or des satins doux
« Ma main miséricordieuse.

« Dans mes yeux où fleurit la mort
« Des religions et des races,
« Meurt en lueurs douces et lasses
« Le dernier reflet du Thabor.

« Je suis la déesse éternelle.
« Vers moi brûlent les cœurs en feu.
« Oublie et les hommes et Dieu!
« Adore-moi, car je suis belle! »

IV

Rouge, rouge, saigne le soir
Sur un merveilleux paysage.
J'ai vu le terrible visage
D'un majestueux ange noir.

IWAN GILKIN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Episodes, Sites et Sonnets, par Henri de Régnier. Paris, Vanier. — *Reliquaire*, par Arthur Rimbaud. Paris, Genonceaux. — *Poèmes*, par Arthur Rimbaud. Paris, Vanier. — *Journal des Destrée*, par Jules Destrée. Bruxelles, Lacomblez. — *Etude de jeune fille*, par Henry Maubel. Bruxelles, Lacomblez. — *Les Apparus dans mes chemins*, par Emile Verhaeren. Bruxelles, Lacomblez.

Notre ami et collaborateur M. Henri de Régnier publie chez Vanier, en une édition définitive, augmentée d'une kyrielle de sonnets inédits, ses *Sites* et ses *Episodes*. J'ai exprimé ailleurs (1) mon admiration pour l'auteur des *Poèmes anciens et romanesques*. J'attends sa nouvelle œuvre, *Tel qu'en Songe*, pour lui consacrer une étude sans redites. Parmi les jeunes poètes de l'école récente, M. Henri de Régnier est assurément le plus français dans le sens latin et classique du mot. Il est français par la belle ordonnance de ses poèmes, par sa vision harmonieuse et par la couleur franche de ses vers. Sa caractéristique imaginative est une sorte de richesse mélancolique, qui s'apparente un peu, tantôt aux joailleries de M. Gustave Moreau, tantôt aux compositions allégoriques de M. Puvis de Chavannes. Une haute aristocratie de pensée s'accuse dans la moindre de ses œuvres. Son art est solitaire, dédaigneux, presque hautain, mais sans nulle effusion d'indignation ou de colère. Un sourire à demi méprisant s'esquisse parfois entre deux strophes, mais le poète ne se livre pas, et même, lorsque, dans les *Entretiens politiques et littéraires*, il passe de l'ode à la prose de propagande, sa phrase a le geste rare et réservé.

Quelques modifications apportées au détail du texte primitif, par exemple la suppression de certains mots de couleur souvent répétés, démontrent la rigide probité de l'écrivain.

***

A peu près en même temps, quelques semaines avant le retour en France et la mort soudaine d'Arthur Rimbaud, parurent, chez Genonceaux, le *Reliquaire*, et chez Vanier, sous le titre inexact de *Poèmes*, une réimpression des *Illuminations* et d'*Une Saison en enfer*. L'édition du *Reliquaire* fut saisie à la requête du préfacier, M. Rodolphe Darzens, et menace de devenir rare. Il serait regrettable qu'il en fût ainsi, car l'édition Genonceaux ne mérite guère un tel honneur. La préface renferme, à elle seule, plus de coquilles qu'une plage à la marée basse. Et non seulement bon nombre de vers sont défigurés, mais il est établi, par le témoignage de MM. Laurent Tailhade, Ernest Reynaud et Maurice Du Plessys, que Rimbaud n'est pas l'auteur du *Limaçon*, de *Doctrine* et des *Cornues*, les trois sonnets qui ferment le *Reliquaire*. La réimpression, chez Vanier, des *Illuminations* et d'*Une Saison en enfer* échappe heureusement à de telles critiques.

Arthur Rimbaud a été placé par M. Paul Verlaine dans le Panthéon des

(1) Voir *la Société nouvelle* du mois de septembre.

Poètes maudits, à côté de Tristan Corbière. J'ai naguère, ici même, expliqué la fortune imméritée de l'auteur des *Amours jaunes*, un « poète pour prosateurs ». Aucune désillusion n'attend les lecteurs d'Arthur Rimbaud, s'ils consentent, non pas à considérer le *Reliquaire* comme une œuvre, mais comme un monument élevé à la mémoire d'un enfant génial, qui dissipa sa force dans des aventures et des entreprises lointaines.

Le génie éclate à chaque page dans ces vers étranges, écrits au hasard par un « gosse » mal peigné, mal élevé et méchant, dans ces poèmes disparates, striés de mille influences, à la fois jeunes et vieux, naïfs et roués, malpropres jusqu'à la plus puante scatologie, et parfois éclairés d'un rayon du plus haut ciel. Et le génie qui éclate dans ces essais de « potache » ce n'est pas l'espèce d'éloquence qui passe à tort, en de rares endroits des *Amours jaunes*, pour de la poésie, mais c'est un génie poétique dans l'acception absolue du terme. Dès ses premières improvisations d'écolier, Rimbaud est poète : il écrit *naturellement* en vers. Je n'en veux pour preuve que *le Dormeur du Val*, qui date du mois d'octobre 1870 :

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Ce sonnet banal, écrit par un gamin de seize ans, l'emporte, par la science innée du vers, sur les meilleurs morceaux de prose chevillés par Tristan Corbière. Avant de savoir quelque chose, Arthur Rimbaud a tout deviné.

Il n'est pas de strophe du *Reliquaire* qui, à travers des puérilités, des grossièretés et des extravagances, ne dénonce un enfant miraculeux. C'est dans l'inepte sonnet rimé à Mazas, le 3 septembre 1870, que scintille ce vers sur les morts de Valmy et de Fleurus :

O million de Christs aux yeux sombres et doux!

Partout jaillit l'alexandrin royal, flexible et sonore, tigré d'images éclatantes :

... I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles,
Dans la colère ou les ivresses pénitentes;
U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux...

Et, dans *le Bateau Ivre* :

Je sais les cieux crevant en éclairs, et les trombes,
Et les ressacs, et les courants, je sais le soir,
L'aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir.

Et cet autre, merveilleux, fleur éclose sur un fumier de mystification puérile :

Mille rêves en moi font de douces brûlures.

Et cent autres encore du même jet, du même rhythme et de la même couleur. Ajoutez, enfin, que *le Reliquaire* contient *les Effarés*, *les Assis* et *les Chercheuses de Poux*, troix chefs-d'œuvre parfaits, absolus, qui sont destinés à étinceler comme des joyaux dans le fatras des anthologies futures.

Le visionnaire des *Illuminations* et d'*Une saison en Enfer* n'est pas moins génial que le poète. Ces kaleidoscopes sont d'une richesse aveuglante et folle. Jamais, pas même chez Lautréamont, torrent plus splendide d'images énormes et féeriques ne roula. plus éperdument, au travers d'un cerveau de proie. Mais, au rebours des beaux poèmes du *Reliquaire*, ces admirables divagations ne sont que des ébauches, des cris sans suite lancés au passant par un frénétique qui poursuit son ombre.

Arthur Rimbaud ne fut pas seulement, dans certaines de ses œuvres, un poète enfant de la plus haute race. Il fut père, intellectuellement, d'une lignée nombreuse et bariolée. Ce gamin a influencé M. Paul Verlaine, qui sans lui n'aurait peut-être écrit ni les *Romances sans paroles*, ni tant de poèmes où l'auteur des *Fêtes galantes* a mis en jeu des formes prosodiques plus molles et plus négligées. Ce gamin, dans les *Illuminations* et dans *Une Saison en Enfer*, a prêché, en 1875, toutes les petites religions d'aujourd'hui. Ce gamin, par son sonnet des *Voyelles*, a suscité les Cagliostro les plus récents. Il n'y a presque pas, en France, de prétendu novateur qui ne doive quelque chose aux recettes et aux imaginations d'Arthur Rimbaud. De même que ses beaux poèmes attestent la puissance embryonnaire de son génie, cette postérité témoigne de la force de son esprit. Mais je doute qu'il eût été ravi de sa descendance, lui qui, dans *Une Saison en Enfer*, dénonçait la vanité de ses recherches, étudiait en pathologiste la crise littéraire qu'il venait de subir, et traçait sous certains de ses poèmes destinés à devenir célèbres, cet aveu que nul ne paraît avoir lu : « *Cela s'est passé. Je sais aujourd'hui saluer la beauté.* »

*
* *

M. Jules Destrée nous envoie, en guise de carte de visite, une jolie parodie du *Journal des Goncourt*. Fantaisie ironique mais sans fiel, qui est une sorte de critique à sa manière. Le *Journal des Destrée*, qui émane de M. Jules Destrée tout seul, se passe, encore plus que celui de M. Edmond de Goncourt, à table. On dîne énormément à Marcinelle, et la lecture de ces pages spirituelles pourrait être conseillée comme apéritif. Et les langues, à ces dîners-là, sont aussi aiguisées que les couteaux.

M. de Goncourt est gentiment plaisanté en quelques phrases :

« 25 *janvier*. — On comprend le suicide, un dimanche soir. »

« 25 *juin*. — J'ai connu un petit garçon qui aimait à se placer près du cocher, ou sur l'impériale des omnibus : il y était bien mieux pour cracher sur les passants. » Et celle-ci surtout, qui clôt une description de maison provinciale : « Faire avec cette donnée une nouvelle dans le genre des *Diaboliques* de Barbey d'Aurevilly, mais plus belle. »

Pour compléter mon opinion sur le *Journal des Destrée*, je transcris ici quelques fragments du *Journal de Pierrot* :

« 7 *novembre*. — C'est étonnant comme Jules Destrée, dans ce *Journal*, tripatouille la vérité historique. L'histoire, je n'y crois plus, du moins chez les historiens wallons.

Ainsi, Jules Destrée prétend qu'il a été visiter Desombiaux à Bruges, en 1885. Or, en 1885, Desombiaux était à Charleroi. C'est en 1889 qu'il est parti pour Bruges. On voit bien que Jules Destrée a été naturaliste.

« 9 *novembre*. — De mieux en mieux! Il prétend avoir lu, en 1885, les beaux vers de Fernand Severin. Or, en 1885, Severin n'avait publié ni *le Don d'Enfance*, ni *le Lys*, et un seul poème de lui avait paru dans *la Jeune Belgique : Les Étalons*. Ces étalons-là n'annonçaient pas un lys!

« 10 *novembre*. — Encore plus fort! Caïn de Goncourt attribue à son frère Abel des théories sur la reconstitution de l'ancien duché de Bourgogne. Pauvre Georges!

« 12 *novembre*. — L'histoire du dîner du 3 juin est travestie. Gilkin et moi nous étions arrivés la veille. M. de Goncourt père était absent. La Germinie Lacerteux de la maison m'offre à dîner un œuf à la coque. Mon indignation ramène cette pie-grièche à un sentiment plus juste des égards qu'on doit à un Bruxellois. Mais le lendemain, autre guitare : Jules nous fait poser jusqu'à trois heures pour déjeuner. La Germinie Lacerteux défend l'entrée de la cave. Nous lui donnons l'assaut, — à la cave! Et après un repas horrible, — l'amphytrion lisant le *Journal de Charleroi*, — nous allons chez Dourain, et nous nous vengeons en dînant avec autant d'appétit que d'ostentation. Jules est furieux. Nous rentrons à Bruxelles en jurant que nous n'irons plus à Marcinelle en l'absence de M. de Goncourt père, qui est plus civilisé que son fils aîné. L'orage s'apaise quand Georges nous écrit que la Germinie Lacerteux a été congédiée. Notre dignité est sauve. Nous reviendrons. »

*
* *

Étude de jeune fille, la comédie en trois actes de M. Henry Maubel, relève à la fois de la critique dramatique et de la critique littéraire. Il y a peu de pièces d'auteurs belges qui méritent cette fortune-là. On verra plus loin quelle a été l'impression produite par l'œuvre de M Henry Maubel, sur le public du théâtre. Mais la comédie imprimée m'appartient un peu, et j'entends la critiquer comme un livre.

Dans l'*Etude de jeune fille*, M. Henry Maubel s'est souvenu, et il a eu raison, de cette délicieuse nouvelle qui s'appelle *Miette*. « *Miette*, écrivais-je naguère (1), est une étude de jeune fille. C'est l'histoire d'une passionnette, contée au jour le jour, au cœur le cœur, par un conteur malicieux et attendri. Une échappée de pension, cette Miette, un exquis projet de femme, un gamin de l'autre sexe, une enfant gâtée qui s'ignore, une petite âme qui bondit en essayant la vie, une dauphine de la bourgeoisie riche et cultivée, jouant à colin-maillard avec le premier amour de l'amour. » C'est cette Miette-là dont M. Henry Maubel a fait l'héroïne de son *Etude de jeune fille*. Seulement — la remarque a son importance — la Miette du livre est plus âgée, — fi! le vilain mot! — ou plutôt moins jeune que la Miette de la comédie. Dans la nouvelle, Miette n'est *plus* une pensionnaire. Dans la

(1) Voir *la Jeune Belgique* d'octobre 1890.

pièce, au contraire, elle est pensionnaire *encore*. Si bien que j'engage fort les curieux d'impressions délicates et profondes, à lire d'abord l'*Etude de jeune fille*, qui, malgré le mensonge des dates, est une préparation à *Miette*.

La Miette de l'*Etude* est donc plus petite fille que la Miette de la nouvelle. Mais c'est la même petite âme capricieuse, vaillante et douce. Dans *Miette*, M. Henry Maubel la raconte. Dans l'*Etude*, il la fait agir. La version dramatique est aussi fine, aussi charmante, aussi personnelle que la version du conteur. Mais elle est plus nette et plus franche. Le dialogue, loin d'avoir desservi M. Henry Maubel, — il y a d'ailleurs beaucoup de chapitres dialogués dans *Miette*, — lui a permis de dessiner aux yeux le délicieux personnage qu'il avait si joliment dessiné à l'esprit. Un mathématicien dirait que la comédie est la *preuve* de la nouvelle.

Je parierais bien que M. Henry Maubel nous montrera quelque jour une Miette tout à fait jeune fille. Ce jour-là, il pourrait réunir en un petit bréviaire d'analyse les trois portraits écrits de Miette. Ah! la charmante trilogie que cela ferait!

*
* *

Après sa trilogie farouche et grandiloquente, — *les Soirs*, *les Débâcles* et *les Flambeaux noirs*, — M. Emile Verhaeren, nous donne *les Apparus dans mes chemins*. Le poète désordonné que l'on connaît s'y révèle sous un aspect nouveau, mais qui, pour les familiers de son œuvre, n'est pas imprévu. Après les soirs tumultueux, reflets d'un cerveau fébrile et tourmenté, prêt à se tourner, comme un héliotrope, vers le soleil de la démence, après la débâcle de toutes les croyances et de tous les dogmes, après l'illumination tragique des flambeaux noirs, qui projettent leur clarté sombre et contagieuse jusque dans les derniers abris de la quiétude humaine, voici tout à coup que le poète, à demi calmé, mais pantelant encore de son mal, ressuscite en un livre étrange, plus inégal peut-être que les précédents, dans lequel, sur le paysage foudroyé des drames antérieurs, se lève une blanche et frissonnante aurore. En vain il a mâché et remâché son hypocondrie, en vain il a bu les mauvais alcools de la maladie égoïste, en vain il croit avoir creusé toutes les passions, tous les vices et toutes les vertus jusqu'à leur fond commun d'absurdité misérable et grotesque, voici que ses yeux aimantés par une clarté surhumaine se lèvent malgré lui vers le ciel. Oui, l'amour charnel est un leurre, l'orgueil, un fruit des rives de la mer Morte. Savoir, à quoi bon? Ce n'est « qu'ajourner ses doutes. » Toute force est vaine, et se meurtrit le front contre une porte de marbre. C'est la banqueroute de l'action et du rêve. Ils sont là tous,

Les bâtisseurs d'orgueil avec des blocs de fer
Si lourdement rejoints que ni les fleurs ni l'herbe,
N'y trouvaient place où remuer leur printemps clair;
Et les Flamels tombés des légendes gothiques,
Et les avares blancs qui se mangent les doigts,
Et les guerriers en or immobiles, la croix
Escarbouclant d'ardeur leurs cuirasses mystiques
Et leurs femmes dont les cheveux étaient si doux,

Ils sont là tous, réclamant la certitude et la paix. Le poète les écoute, confronte leur détresse avec la sienne, et regarde s'écrouler la tour de Babel de ses ambitions et de ses rancunes :

Mes bras sont vains,
Toute ma tête est vaine !
Et mes ardeurs, même ma haine,
Ils ont glissé dans le fossé.

Alors, dans le fond de sa mémoire, un point blanc s'allume. Le poète se rappelle son enfance, les jours de foi simple et de pratiques endormeuses. Des ombres aimées se lèvent en lui. L'une d'elles, surtout, la moins morte des mortes, plane sur sa tête comme un oiseau de clarté. Et à l'ombre radieuse de ses ailes rédemptrices, le poète se sent renaître. Saint Georges fond sur lui et transperce le dragon de la vie impure :

Il m'a rempli de son esssor
Et tendrement d'un effroi doux ;
Devant sa vision altière
J'ai mis en sa pâle main fière
Le sang épars de ma douleur ;
Et lui s'en est allé, m'imposant la vaillance
Et, sur le front, la marque en croix d'or de sa lance,
Droit vers son Dieu, avec mon cœur.

Et le retour du poète au Dieu des ignorants et des simples s'achève, à la fin du livre, dans un cantique de joie chrétienne et d'espoir pascal.

La morte, le doux profil de lumière, l'ange gardien, la sainte et familière servante d'un cœur orageux et noir y est glorifiée par de calmes et blanches prières :

Elle est ce qui fleurit de joie,
Dans ma demeure et dans ma voie,
Elle est le son chantant de l'heure.

Elle est là doucement assise
Dans la tranquillité de mon église,
A mes côtés, sur des chaises amies.

Elle est, durant mes nuits de fièvre,
La goutte fraîche sur la lèvre
Et la lampe qui toujours veille.

Elle est ma ferveur réorientée,
Ma jeunesse ressuscitée,
Un flot d'aurore en une aurore.

Et tel, conclut le poète,

Et tel vivrai-je en elle, afin d'y bien mourir !

Ainsi ce violent, ce frénétique, mordu par toutes les bouches de sa violence et de sa frénésie, ce casseur de bronze et de fer, ce sonneur des derniers tocsins qu'enivrait le vin rouge des incendies, finit par se blottir, fri-

leux d'une candeur renaissante, dans le giron d'une foi enfantine, la foi des humbles, des ignorants et des saints.

La transfiguration ne m'étonne pas. Ceux d'entre nous qui savent lire — il ne suffit pas de savoir écrire pour savoir lire — se rappelleront certaines strophes des *Flamandes* et maints poèmes des *Moines*, où, sous des truculences et des déploiements de vigueur, se dénonce l'implorateur d'aujourd'hui. N'est-ce pas dans *les Débâcles* que chante et détonne délicieusement le *leitmotiv* de l'ange gardien ? Mais le poète lutte encore avec lui :

Hélas! doux, tranquille et clair, il ne ferait
Qu'un bruit, sur mon cerveau, de blanches étincelles,
Que mon absurdité bougonneuse viendrait
Lui déchirer les yeux et lui casser les ailes.

La transformation de M. Emile Verhaeren ne doit donc pas nous surprendre. Je ne sais si elle est définitive, et si le poète ne reviendra pas un jour à ses fureurs et à ses iconoclasties d'antan. Quoi qu'il en soit, même si le livre d'aujourd'hui devait être démenti par le livre de demain, félicitons M. Verhaeren d'avoir traversé une crise mystique, puisqu'elle nous vaut une œuvre savoureuse et personnelle.

M. Emile Verhaeren serait surpris — et il aurait le droit de l'être — si je ne lui reprochais pas le débridement de sa langue et l'incorrection de ses vers. Il rudoie la prosodie — même la plus récente — d'une façon par trop cavalière, et je ne veux pas lui laisser croire qu'il aît besoin, pour s'imposer, d'avoir recours à des pétarades de phrases et à des excentricités de forme absolument inutiles. Ce n'est pas d'elles que lui viennent son talent ni son originalité.

ALBERT GIRAUD

Les Charneux, mœurs wallonnes, par GEORGES GARNIR. Bruxelles, Lacomblez.

Henriette Charneux, l'héroïne de ce roman, n'a pu se faire aimer de son mari. Olivier Charneux rencontre une jeune veuve, Jeanne Vallier ; ils s'éprennent à jamais l'un de l'autre. L'épouse ne tarde pas à découvrir l'adultère ; mais Olivier est une sorte de grand enfant malade, pour qui Henriette se sent plus de pitié encore que d'amour. Elle souffre et se tait. Il meurt sans qu'elle se soit vengée ; la haine s'est amassée au cœur de l'épouse. Or, voici que Gaston, leur fils, rencontre à son tour, par une fatalité, Adrienne, la fille de Jeanne Vallier ; ils s'aiment ignorants du crime qui les sépare. Mais Henriette n'a que trop souffert ; l'épouse s'est tue, la veuve peut enfin se venger. Gaston n'épousera pas Adrienne. Un malheur divers mais également cruel opprime les mères et les enfants. La haine de Henriette ne désarme que le jour où Jeanne, se croyant le seul obstacle au bonheur des enfants et pensant ainsi expier l'ancienne faute, tente de se tuer. L'auteur laisse entrevoir alors un avenir de paix et de pardon.

Telle est la donnée simple et riche des *Charneux*. L'action se déroule dans un décor belge et prête à des épisodes.

Nous avions assisté à l'éclosion de ce livre. Nous craignions de ne pas lui trouver le charme de la nouveauté, cet imprévu des œuvres qu'on n'a pas vu croître et qu'on admire, tout à coup, comme les mystérieux pro-

duits de la nature, dans une floraison dont les secrets sont ignorés. En somme, cette lecture nous laisse une impression assurément diverse, mais souvent excellente : elle remue profondément et nous sommes convaincus de l'apparition d'une œuvre forte et vivante.

Pourtant l'auteur est trop notre ami pour que nous lui taisions les défauts de son livre. Certains nous blessent réellement ; d'autres nous sont chers à l'égal des plus belles qualités.

Il nous semble que cette œuvre, par bien des côtés indépendante comme pas une, est parfois trop servilement coulée dans le moule naturaliste. Telles descriptions sont fort longues et pourraient être supprimées sans que l'ensemble en souffrît. Il n'est que le peintre pour nous faire embrasser d'un coup d'œil tous les détails d'un tableau. L'écrivain, s'il ne peut résumer d'un mot son décor, doit du moins en faire saillir le détail suggestif.

Il faut reprendre, çà et là, aussi, un certain romanesque assez déplaisant moins dans la mise en scène que dans l'exposé de l'action et des caractères. Ces amants sont parfois d'une grâce un peu fade. Enfin, puisqu'il s'agit ici de « mœurs wallonnes », nous avouons ne trouver guère chez les héros de ce roman le caractère particulier qu'annonce le sous-titre. Il n'y a de wallon, pensons-nous, dans *les Charneux*, que les pages descriptives du début et quelques portraits de personnages secondaires. C'est là, d'ailleurs, la moins bonne partie de ce livre.

Mais faut-il s'en plaindre si ce livre est d'une portée plus large, si *les Charneux*, au lieu d'être une étude locale, sont une œuvre universelle et humaine ? Car cette valeur humaine est incontestable. On peut regretter le début assez impersonnel, l'artificiel et la vulgarité voulue de certaines pages, un moment vient où l'auteur devient enfin lui-même ! L'éloquence profonde et poignante des chapitres fait oublier l'art inférieur de quelques autres. Le cœur est touché dans ses fibres les plus nobles. C'est l'attachement au sol natal, exprimé en des lignes impressionnantes ! C'est l'amour ingénu des adolescents, l'ardente passion des cœurs purs, la sainte amertume du devoir, les entraînements de la nature, l'amour maternel et l'amour filial, tout ce qu'il y a d'humain et de primitif. Et, par-dessus tout, on ne sait quel don de pleurs, une sympathie, une pitié sans bornes.

Ces pages sont écrites de verve, comme les pages heureuses qui naissent d'un jet, quand le cœur est plein. Et l'auteur ne s'est pas compliqué à plaisir ; rien n'est plus simple que son livre. Il a cru que la pure expression de ses sentiments serait toujours assez belle ; rien n'est plus franc ni plus naïf.

Aujourd'hui les plus grands éloges, à force d'être prodigués, perdent leur valeur. Mais peu d'écrivains méritent ceux-ci. Un tel livre se fait moins admirer qu'aimer ; il révèle moins un artiste qu'un *homme*. Plutôt touchante que belle, sans pose et sans artifice, l'œuvre de M. Garnir s'affirme par la profondeur et la sincérité vraiment rares des sentiments qu'elle exprime.

FERNAND SEVERIN

Thulé des Brumes, par ADOLPHE RETTÉ. Bibliothèque artistique et littéraire de *la Plume*, 31, rue Bonaparte, Paris. Un vol. petit in-12 carré, tiré à 312 exemplaires, avec un portrait à l'eau forte par E.-H. MEYER. — Prix : 3 francs.

Thulé des Brumes, sous ce titre joli, un coquet volume de M. Adolphe Retté qui s'était affirmé il y a quelques années par une notable suite de poèmes : *Cloches en la Nuit*, nous invite à de chimériques et subtiles songeries. Multiples stances, proses rutilantes et imprévues ainsi que des joyaux bizarres, parfois des vers de forte et de souple cadence, pour chanter à nouveau l'hymne par lequel Baudelaire glorifia les vertiges des paradis artificiels, « Circé radieuse et ses philtres opiacés ». Mais la Lune étant devenue par trop fréquentée, des étoiles impossibles requirent la fantaisie complexe de ceux d'aujourd'hui que tourmentait un désir d'être ailleurs. Au surplus étaient venus Rimbaud, Mallarmé, Laforgue et cet incohérent splendide Maldoror, des contrées du rêve les plus récents et magnifiques suzerains. M. A. Retté est le cousin de tous ces seigneurs. Il a traversé leurs domaines et y cueillit quelques graines dont il ensemença ceux qu'à son tour il élut dans l'espace, pour y être Prince, lui aussi : « Ecoute, il est un île si perdue au fond de la mer boréale... »

Et quels délicieux et précieusement tarabiscotés spectacles auxquels mon esprit se complut, l'on peut voir dans les brumes, les crépuscules et les automnes de cette île de féerie ! Quelles agitations charmantes, adoucies et voilées de tristesse, de marionnettes un peu falotes ! Exquise scène, entre toutes, la danse des petites princesses en « robe d'espoir flambant », aux yeux inéclos, à qui un personnage écarlate tranche si fatalement le col ! (*Un autre soir.*) Et les promenades sans lassitude dans

Les bleus jardins du doux rien faire et du dormir
Où des Chimères crachaient de l'or
Dans le sang figé des porphyres.

Et d'autres, sans fin variées, d'autres aux images abondantes dont le lyrisme çà et là se casse d'une ironie brusque ; beaucoup de notations sentimentales déliées et alertes ; avec cette particularité que l'auteur atteste l'inanité de Thulé et s'en exile :

« Ah ! l'étrange Pauvre s'éloigne qui vécut cette année néfaste... Je pressens des clartés inconnues qui m'éclaireront vers l'Idée bonne, avoue-t-il et il termine par ces vers :

Aujourd'hui, je connais quelle fut ma démence,
Mon âme d'autrefois sommeille en son tombeau
Et riche d'infini et vêtu d'innocence,
Je vais comme un enfant par des chemins nouveaux.

JULES DESTRÉE

Le Sourire de Ramsès, par GÉRARD LELONG. Typographie Siffer, à Gand, in-8° ; extrait du *Magasin Littéraire*, tiré à 27 exemplaires (25 hollande, 2 japon).

La nouvelle de M. G. Lelong est remarquable et vraiment curieuse. Elle suffit à démontrer un tempérament artiste et raffiné, une réelle origi-

nalité de concepts. Et c'est chose si rare, en ces époques où la personnalité est le plus souvent une virtuosité spéciale, si rare qu'une notation imprévue des aspects des choses, si rare et si délicieux! On se prend à regretter que M. Lelong se soit contenté d'indiquer seulement, en s'excusant presque de sa hardiesse, une théorie qui n'est point aussi paradoxale qu'il l'expose, en sa nouvelle habilement et nerveusement narrée. Pour les vibrants et les sensitifs, ce n'est pas de l'hallucination que les « volontés » irradiant des œuvres d'art, les sympathies et les antipathies qu'elles peuvent révéler les unes pour les autres à l'observateur attentif; ce n'est pas de la fantaisie pure que de croire que l'artiste a pu marquer la forme par lui créée au point de prolonger pour les siècles, suivant son intensité et sa hauteur, son vœu, et assez pour agir *réellement*, par ce vœu perpétué, sur des organismes réceptifs. Cette esthétique-là s'explique même fort bien en occultisme.

J. D.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION MEUNIER

L'importante exposition d'œuvres de Constantin Meunier qui récemment inaugurait la *Galerie moderne*, a manifesté avec une évidence nouvelle la haute valeur d'un artiste loyal et tenace, dont la carrière déjà longue n'a été qu'un perpétuel et opiniâtre grandissement. Aux yeux de tous, sa puissance et son originalité se sont affirmées d'une manière décisive.

Pris dans son ensemble, son œuvre de ces dernières années est un et neuf. Le premier, le seul, pensons-nous, de tous les contemporains, à quelque école qu'ils appartiennent, Meunier a su dresser, en des tableaux ou des statues à la fois réalistes et synthétiques, le Travail industriel saisi dans son vrai caractère moderne et dans sa spéciale beauté. Des peintres en foule ont reproduit au hasard des scènes empruntées à n'importe quel métier, n'ayant d'autre pensée que de montrer un fait quelconque qui suffisait à leurs yeux par cela même qu'il était un fait, insoucieux d'en extraire la signification ou d'en dégager l'émotion. Meunier, élargissant le thème, a pris le Travail par son aspect le plus tragique. Il a peint et sculpté le Travail des métiers collectifs et machinaux, le Travail forme de la Douleur, aspect de la Damnation. Par là. tout en restant vrai et documenté, tout en analysant avec exactitude des milieux précis, il a traduit toute une face de la vie et de l'humanité, et il s'est trouvé avoir, instinctivement sans doute, imposé à ses personnages un sens qui les dépasse.

La géhenne, le cercle dantesque dont il a fait une province vassale de l'art, c'est le pays des usines, des puits à houille, des fabriques de verre ou de fer. C'est là que l'ouvrier est le plus destitué de sa qualité d'homme, le plus réduit à l'état de chiffre, de rouage, d'outil, de bielle, de chose, mais de chose que les autres choses, fatalement conjurées, font souffrir dans sa chair, harassent, exténuent, en attendant qu'un jour, subitement, elles

l'écrasent. Avec un pareil sujet, il était facile de glisser du sentiment esthétique à la revendication. Meunier a été retenu par son amour profond de la simplicité, de la nature, par sa répugnance pour tout ce qui est outré et convenu. Il a vu dans l'ouvrier moins le geste transitoire, que l'attitude essentielle. Son ouvrier n'est pas en colère, il ne hait pas, il ne récrimine pas. La souffrance même n'est pas au premier plan, mais l'effort, et la misère apparaît plutôt dans la musculature décharnée et déformée, dans la dégradation de la plastique, dans la physionomie habituelle que dans l'expression momentanée. Le personnage ne dit pas : je souffre; ce sont tous les traits de son visage, toutes les lignes de son corps qui racontent sa vie de souffrance sourdement et confusément.

Certes, l'œuvre de l'artiste s'imprègne de tendresse et de pitié ; il n'en demeure pas moins désintéressé des thèses rétrécissantes. A un monde horrible, il prend les éléments d'une beauté sombre, mais pure et noble, et s'il se prosterne devant la statue qu'il édifie, c'est qu'il s'agenouille, comme le héros de Dostoïevsky, devant toute la douleur de l'humanité.

Tel est l'art de Meunier. Dans ses tableaux il s'occupe surtout de situer, d'envelopper son personnage; dans ses œuvres sculptées, il le réalise directement.

Ce sont d'abord des paysages effrayants et mystérieux. Dans ces vues panoramiques du *pays noir*, dans ces échappées, dans ces horizons, tout a disparu de ce qui fait la verdoyante beauté de la terre. Les éruptions de fumée des hauts fourneaux salissent perpétuellement les cieux; pas d'arbres, ni de plantes, mais de vagues verdures lépreuses; on ne voit pas, comme ailleurs, courir ou dormir les eaux ; les collines sont des *terris*, des tas de décombres ; les ruisseaux des vallées sont des rubans de fer où roulent des wagons, surplombés par des plans inclinés, aux lignes heurtées, où roulent d'autres wagons ; les constructions sont des usines de formes bizarres et inconnues, qui ont l'air vieux, sale, de hangars en ruines. Tout est gris, noir, fuligineux, d'un vert sombre et trouble, avec çà et là une note d'un rouge sanglant. La couleur de certains tableaux plus anciens de Meunier est lourde, souvent criarde, et manque de charme; mais ici, comme cette gamme spéciale convient, comme elle se trouve un admirable instrument d'expression! C'est à croire que l'œil du peintre avait été prédestiné à de tels spectacles et que la joie des rayons clairs, la caresse des nuances fondues n'y pouvaient entrer.

Puis, c'est l'intérieur de ces forges cyclopéennes, les vastes halls indistincts, où se courbent des arches inquiétantes, où l'on devine béantes les gueules des puits, où dans le jour crépusculaire flambloient d'éblouissantes fournaises. Ou bien les villages de mineurs, aux rues montueuses, bordées de souffreteuses petites maisons aux toits rouges, naïvement coloriées de vert, de jaune ou de bleu; et ce n'est plus tragique, ceci, mais c'est indiciblement triste et obsédant.

Dans maints tableaux, le personnage humain, traité, comme tout le reste, à grands coups de pinceau fiévreux et sommaires, apparaît : l'ouvrier en action, les muscles tendus; l'ouvrier au repos, affalé; la hiercheuse qui garde, sous le costume masculin de grossière toile, une grâce féminine et garçonnière ; la glaneuse de charbon, ployée sous son fardeau, et surtout, dans *le Soir*, la bande des mineurs qui s'en retournent la besogne faite, hâves, maigres, les reins cassés, muets, sous un ciel qui est l'image de leur vie et pèse sur eux comme une fatalité.

Mais c'est Meunier sculpteur qui a érigé ses types définitifs. Les *Ouvriers*, un fragment de haut-relief qui représente deux hommes, l'un criant dans l'effort, l'autre impassible en apparence et concentré dans la contention, est une œuvre de premier ordre, une splendide synthèse de la force.

Nul sculpteur ne donne plus que celui-ci la sensation de la vie, des attitudes, des mouvements observés, dérobés à la fuyante nature, nul ne donne moins la sensation du modèle à tout faire mis en pose à l'atelier. Comme les sujets sont nouveaux, la plastique est renouvelée, sans trace de système académique de profils et de lignes. A l'impression de vérité s'ajoute celle de grandeur, de large unité qui se dégage de masses fortement accusées, que le détail sert et ne contrarie pas. On retrouve ces qualités dans chacune des statuettes ou des réductions de statues exposées ; nous ne pouvons les rappeler toutes, mais tirons hors de pair *le Puddleur* assis, *le Grisou* et le geste sublime de la mère qui reconnaît le cadavre de son enfant, *la Glèbe* et ses traîneurs de charrue courbés vers la terre comme des bêtes de somme, *le Faucheur* qui a dans le corps le rythme de son mouvement machinal et enfin *le Christ* que nous avons signalé ici lors de l'exposition d'Anvers, vrai Christ des ouvriers humiliés et offensés, pauvre corps anguleux tel qu'en peignirent les vieux maîtres allemands, tête lourde de toutes les souffrances assumées, penchée dans un immense accablement comme si elle ne devait jamais voir luire une promesse de rédemption. Par là, en ce suprême aboutissement, s'affirme le caractère noir, pessimiste, désespéré de l'œuvre de Meunier, tel qu'il se présente dans son ensemble aujourd'hui.

Quelques lithographies récentes d'Odilon Redon.

L'album de six planches intitulé *Songes* (1) se rattache au groupe de publications d'Odilon Redon auquel appartiennent *Dans le rêve*, *A Edgar Poe*, *les Origines*, *Hommage à Goya*, *la Nuit* et les *Pièces modernes*. Débarrassé du souci d'interpréter la pensée d'autrui, parfois antinomique à sa manière propre, Redon s'y manifeste plus pur, plus essentiel, et l'impression de son art s'en dégage intégrale, non plus contrariée, comme dans ses deux tentations de saint Antoine et dans ses *Fleurs du Mal*, par l'impression discordante d'une œuvre préexistante inégalée.

De nouveau les lithographies sont soulignées d'une épigraphe qui indique vaguement l'orientation du rêve.

I... *c'était un voile*, UNE EMPREINTE... — A deux hautes colonnes d'un temple de nuit, un voile est suspendu, semblable au linge miraculeux de Véronique, où s'empreignit la face de Jésus-Christ. Spectrale, elle apparaît, et c'est un visage de souffrance, un visage de lucide pitié, mais de reproche aussi. Entre les boucles flottantes de la chevelure, le plan d'un front pensif, griffé d'épines, s'agrandit en descendant sur l'arête droite du nez. La ligne mince de la bouche barre de silence le bas imprécis de la figure où la volonté

(1) 80 exemplaires, 1891.

ne se marque d'aucun trait. Le regard stagne dans les énormes lacs noirs des pupilles dilatées qui se détournent obliquement.

Nous connaissons deux autres têtes de Christ d'Odilon Redon : *le Christ* hagard et monstrueux des *Pièces modernes* (1), et celui qui, à la fin de *la Tentation de Saint-Antoine*, rayonne dans le disque du soleil, triste, doux et bon, celui-ci, et rappelant curieusement le merveilleux portrait d'Albert Dürer par lui-même, du Musée de Munich, dans son côté visionnaire, sans ce quelque chose de pondéré, de positivement scrutateur et d'actif qui s'y ajoute en Dürer et en fait un type d'homme complet et souverain. Le Christ de *Songes* diffère autant des deux premiers que ceux-ci entre eux, et semble un symbole de désespérance inscrit au seuil d'un édifice de dogmes lourds, irréfragables.

II. — *Et là-bas*, L'IDOLE ASTRALE, *l'apothéose*. — Une sphère gigantesque, une planète éclatée tourbillonne sinistrement sur l'infini d'une mer sans limites. A l'intérieur de la sphère, se dresse un sagittaire aux bras puissants, à la petite tête longue, dure, méprisante et menaçante, encapuchonnée d'une tiare de feutre, le carquois à l'épaule, vêtu d'une sorte de froc ou de sayon de cavalier nomade, comme un guerrier touranien des armées de Xerxès. Dieu violent, dieu de terreur et de force, vénéré de ces rois exterminateurs qui érigeaient des stèles de triomphe sur l'emplacement des villes, c'est l'inflexible dominateur du monde, c'est Nemrod, c'est le potentat des peuples apocalyptiques de Gog et de Magog.

Ces deux premières planches atteignent une netteté, une intensité d'expression que nous ne retrouvons pas au même degré dans les deux suivantes.

III. — LUEUR PRÉCAIRE, *une tête à l'infini suspendue*. — Au premier plan, en clair, des rochers stériles. En recul, la silhouette d'une sierra de ténèbres et l'horreur d'un site indéfini. Dans la nuit plus dense vers le haut, éclate le rayonnement d'une lanterne carrée suspendue au zénith par une chaîne de fer. C'est un profil qui s'y illumine, comme un astre captif et bizarre, abaissant des regards méditatifs. Et n'est-ce pas comme la raison humaine, îlot de clarté dans les ténèbres hostiles, solidement rattachée à la margelle inconnue du puits nocturne où elle s'immerge, mais impuissante à en percer les sombres parois?

IV. — *Sous l'*AILE D'OMBRE, *l'être noir appliquait une active morsure*. — On pense à la lutte de Jacob et de l'ange, mais ici c'est Jacob qui va succomber. Un esprit à face de démon projette sur le ciel la noire envergure de ses ailes. D'un mouvement de lutteur, il saisit à bras-le-corps une femme nue, vue de dos, et la mord au flanc, semblable au vautour dévorant le foie de Prométhée. Sur un sol indistinct, roule une sphère problématique.

V. — *Pèlerin du* MONDE SUBLUNAIRE. — Cette cinquième planche est d'une grande beauté. A droite, un astre blanc ceint de rayons noirs. Sur une plage déserte, fermée au fond de falaises escarpées, un fantôme pâle chevauche lugubrement un cheval qu'il retient, hagard, par la bride, sans le maîtriser. Rien de plus fier que le mouvement de galop, ni de plus noble que la courbe de l'encolure, dont la tête abaissée développe la

(1) Dont le dessin appartient à l'éditeur Deman.

ligne. A ne voir que cet avant-train et la jambe du cavalier qui pend sans étriers, on se reporte aux souvenirs classiques des dompteurs de chevaux du Parthénon; mais la petite tête angoissée de l'homme, voilée d'un linceul qui tombe à longs plis, détermine la signification de cette chevauchée fatale, — vers où, vers quoi, vers quels lointains sinistres, vers quel pèlerinage de malédiction? Une autre analogie surgissant alors dans l'esprit nous ramène vers Dürer et son estampe *le Chevalier et la mort*, à laquelle la planche de Redon, si différente de métier et d'aspect, confine spirituellement.

VI. — LE JOUR. — Mais les larves des cauchemars, crevant comme des bulles, s'évanouissent soudain. Le mur d'un noir profond où elles rampaient tout à l'heure se troue d'une fenêtre carrée; l'enchantement victorieux de la lumière dissipe les mauvais songes. Au dehors, deux troncs d'arbres jumeaux s'élancent, joyeux d'une légère feuillaison d'aurore et de printemps. Et l'âme rassérénée, convalescente, s'envole dans une souriante mais éphémère chanson d'avril. Avec les moyens les plus simples, cette planche, symétrique à la première, qui en est comme la correspondance nocturne et hallucinatoire, suggère l'impression la plus exquise et la plus intense.

Outre cet album, Odilon Redon a publié récemment deux lithographies séparées. La première s'intitule *Druidesse* et représente une tête de femme, couverte d'une coiffe peu distincte, avec une belle retombée de voile glissant de la pleine clarté aux plus fastueuses ténèbres. Dans la ligne du front et du nez, dans le resserrement des lèvres, dans la carrure du menton, s'avère un despotisme dur, renfrogné et perspicace, avec des arrière-pensées de politique froide, d'astuce discrète. Cette physionomie, qui semble recéler maint secret hiératique et gouvernemental, conviendrait en effet à une druidesse ou encore à l'abbesse que Villiers de l'Isle-Adam introduit dans la première partie d'*Axël*.

L'autre planche est titrée *Parsifal*. Malgré la difficulté qu'il y avait à réaliser la promesse d'un tel titre, elle nous a paru superbe et l'une des meilleures de Redon. Parsifal ici n'est pas l'adolescent ignorant, le chasseur juvénile et naïf. Il a surmonté les épreuves, vaincu les tentations. Le baiser de Kundry lui a apporté la révélation de la Douleur; il a compris la souffrance universelle et l'universel cri vers la Rédemption. Il a reconquis la lance qu'il tient à la main, et sous le signe de la croix qu'il a tracé dans l'air, les œuvres maudites de Klingsor se sont effondrées. Sa tête a été ointe, ses pieds arrosés de parfums; il a été sacré roi du Graal, maître des rites augustes, initié du Christ. La promesse mystique s'est réalisée en lui; il est « le pur, l'âme sainte rendue voyante par la pitié » et c'est pour cela que ses yeux s'agrandissent d'une fièvre surnaturelle et s'aimantent vers l'éternité.

Seule de ces œuvres nouvelles, la dernière est une interprétation, et, chose rare chez Redon, elle ne vaut pas moins comme telle qu'elle ne vaut en elle-même. D'ordinaire, lorsqu'il a voulu transposer dans son art ce qui avait été adéquatement formulé dans tel autre, il a échoué. Rien de plus périlleux que pareille entreprise. Il y faut, outre l'invention plastique, la pénétration, la compréhension sympathique et la puissance de synthèse, grâce à quoi Rembrandt — et Rembrandt seul peut-être — a pu rendre visible l'Évangile, ou, pour prendre un exemple contemporain, Rops a pu interpréter Barbey et Baudelaire. Cette réalisation fidèle, nous la demandons avant tout à l'interprète qui dessine, comme à l'interprète qui joue,

à l'acteur qui doit manifester la pensée d'un autre, proférer un drame et un personnage qu'il n'a pas créés, s'installer au centre d'une conception étrangère et la recommencer avec des moyens différents. Il peut y avoir des œuvres qui existent à côté d'autres qu'elles détournent de leur signification, comme les fables de La Fontaine illustrées par Gustave Moreau, mais ce ne sont plus des illustrations, ce sont des œuvres indépendantes et autonomes, inexactement dénommées. Ainsi que les fables de La Fontaine mêmes, les dessins de Moreau sont des interprétations personnelles et directes de fictions populaires traditionnelles. Il en est de même par exemple pour *les Contes de Perrault* de Gustave Doré, qui n'équivalent en aucune manière aux contes de Perrault. Mais si ce procédé peut s'admettre vis-à-vis de La Fontaine ou de Perrault qui n'en ont pas eux-mêmes employé d'autre, on doit le critiquer dès qu'il s'agit de la version ou de la glose proprement dite d'une œuvre littéraire, et c'est ce qui arrive parfois chez Redon. Ainsi ses interprétations du *Juré* de M. Edmond Picard, s'appliquent inexactement au texte et n'en traduisent guère l'esprit. *La Tentation de saint Antoine* et l'album *A Gustave Flaubert* sur des légendes de *la Tentation* renferment des planches magnifiques; mais s'ils ont parfois l'ampleur sonore, il leur manque la magnificence précise, l'architecture de marbre et d'or des visions de Flaubert. Les dessins pour *les Fleurs du Mal*, médiocres en eux-mêmes, n'ont presque pas de rapport ni avec les textes rappelés ni avec l'essence du livre. Le frontispice pour la *Damnation de l'artiste* d'Iwan Gilkin, ne pénètre pas comme il faudrait le sens général de l'œuvre. La *Brünnhilde* fait pour la *Revue wagnérienne*, ne réalise la Brünnhilde de Wagner, ni dans l'ensemble ni sous aucun de ses aspects. Nous avons conservé un souvenir analogue de la *Valkyrie*, dessin exposé aux *XX* en 1890. C'est seulement dans les trois frontispices que Redon fit pour des poèmes d'Emile Verhaeren, qu'à notre avis le dessinateur s'est rencontré avec le poète, et cela tient sans doute à ce que dans toute la littérature Verhaeren est peut-être l'artiste qui ait la plus étroite parenté avec Redon : même énormité d'imagination, même vision fruste et brusque, même rendu abrupt, même soudaineté d'opposition, même sens du funèbre et du grandiose.

Ici, dans le *Parsifal*, la superposition des deux arts ne s'opère pas avec la même rigueur : cela va de soi; et cependant, s'il n'y a nul sensible parallélisme dans les moyens d'expression, le *Parsifal* de Redon ne nous apparaît pas moins comme l'authentique Parsifal de Wagner saisi dans son moment le plus essentiel. A en juger d'après cette œuvre, comme d'après la série des *Songes*, l'art de Redon est dans une période de pleine possession de lui-même. Anormal, exceptionnel toujours, il semble moins enclin à l'incohérence, à la bizarrerie envisagée comme telle; il ne blasphème plus, comme il le fit parfois, celle qu'il appelle, dans une de ses légendes, « la déesse de l'Intelligible, au profil sévère et dur. » Il n'a pas dû pour cela abdiquer son royaume, son monde de soleils noirs, de rayons épars, de sphères tournoyantes, d'eaux stygiennes, de nuits de déluges et de cataclysmes, de temples écrasants, de monstres et d'archanges. Moins préoccupé d'énigmes, il garde son mystère et ne rétrécit pas son horizon vertigineux.

Les récentes créations d'Odilon Redon démontrent, plus que telles autres déjà anciennes, l'erreur de ceux qui n'ont voulu voir en lui qu'un coloriste pur, habile seulement à tirer de la vibration de ses blancs et du moelleux

de ses noirs des effets de lumière violente, et qui ne sont pas éloignés d'attribuer à la collaboration du hasard certaines de ses réussites. Assurément, des œuvres de lui ou des parties d'œuvres vont au delà ou restent en deçà de la conception et parfois il ne remplit que de trop confuses mélodies les oreilles qui l'écoutent chanter. Mais d'autres œuvres affirment un tempérament très réfléchi, capable de discipliner son emportement, et une science du dessin et du modelé très stricte, très ferme, sans une défaillance, sans rien de lâché. Qu'on examine à ce point de vue dans LA NUIT la planche intitulée *A la vieillesse*, dans les PIÈCES MODERNES, celle qui se titre *Yeux clos*, dans LA TENTATION DE SAINT ANTOINE, *le Diable portant sous ses deux ailes les sept péchés capitaux*. Il est évident que seul un grand dessinateur peut arriver à une exécution aussi parfaite, d'où cette conclusion que les bizarreries de formes, les manques de proportion, les gaucheries apparentes qu'on observe çà et là dans ses albums proviennent non de l'insuffisance, comme on l'a dit, mais de la volonté de l'artiste, qui au risque de choquer a voulu parfois accuser outre mesure le caractère irrationnel et dévié propre aux hallucinations.

Le hasard n'a jamais pu induire personne à trouver les expressions de physionomies d'une si rare subtilité qu'on observe dans les beaux morceaux de Redon et font de lui, avant tout, un révélateur d'âmes, un peintre de mentalités. Le sens et la science physiognomoniques éclatent en lui. Ni Léonard de Vinci, ni Goya, ni Cruikshank n'ont analysé avec plus de soin et de perspicacité les variables éléments des visages, les rapports aux multiples combinaisons des muscles, des organes, des dimensions, qui correspondent mathématiquement à telles significations spirituelles. Il a cela de commun avec les caricaturistes, à tel point que des observateurs superficiels, exprimant leur première impression sans la vérifier, n'ont vu en lui qu'un caricaturiste involontaire, ce qu'il est en effet quelquefois, quand il rate son effet, le plus souvent pour l'avoir outré.

Mais c'est un trait de son art que jamais le dessin de ses figures ne signifie un état momentané, ni un type d'une catégorie sociale, ni quoi que ce soit de contingent. Il ne retrace que le définitif, l'immuable, l'irrémédiable. C'est l'homme universel, situé hors des catégories du temps, de l'espace, qui le sollicite seul, et qu'au milieu des ténèbres massives et souterraines où il s'incarcère, il auréole d'une étrange solennité. Ce qu'il symbolise, c'est, par exemple, parmi tant d'attitudes synthétiques de la douleur et de la noblesse humaines, la souffrance de la pensée (*Visage de mystère*), l'égarement de la démence (*un Fou dans un morne paysage*), la détresse d'une âme déchue vouée à l'ignominie (*la Fleur du marécage*), le désespoir épouvanté de la curiosité (*et le Chercheur était à la recherche infinie*), la sérénité rayonnante, la candeur lumineuse (*Profil de lumière*), la résignation grave et bonne, la réclusion de l'âme en elle-même à jamais (*Yeux clos*). Et sur tout cela pèse une écrasante sensation d'infini et d'éternité. L'homme de Redon est comme un contemporain des âges du chaos, un habitant solitaire de la nuit vierge et glacée des espaces, semblable aux Mères dont Faust visita les limbes.

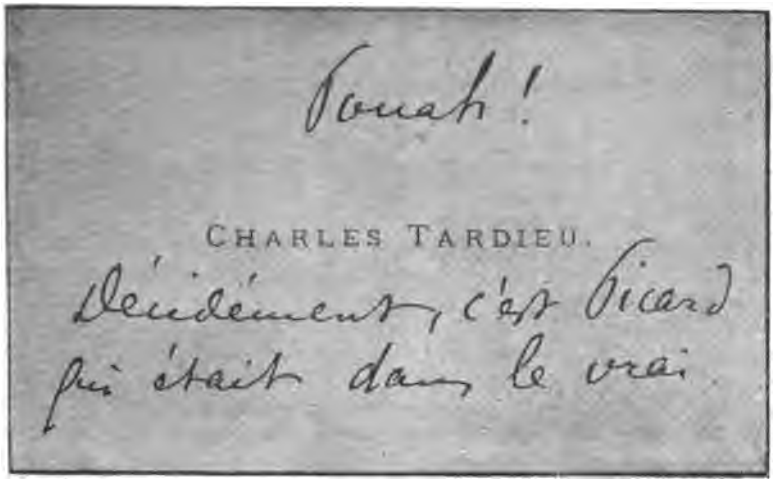
On voudrait deviner de quelle vie, de quel atavisme inconnu, de quelles circonstances de formation intellectuelle, de quelle intime et absolue désolation sort un pareil idéal d'art, dont rien, en France surtout, n'apparaît comme la cause exemplaire. On peut invoquer les sculpteurs gothiques,

prononcer les noms de Moreau, de Goya, de Blake, de Baudelaire, d'Edgar Poe, on ne peut établir de filiation, à peine indiquer quelques-uns des éléments antérieurs qui ont pu, se fusionnant en Redon, collaborer à son œuvre alchimique, à cette anormale distillation d'élixirs formidables e ténébreux.

ERNEST VERLANT

LA RÉPONSE DE M. TARDIEU

A la suite du dernier article de notre collaborateur M. Albert Giraud, M. Charles Tardieu lui a envoyé une carte, dont voici le fac-simile obtenu par la zincographie :


Bouah !

CHARLES TARDIEU.

Décidément, c'est Picard qui était dans le vrai.

M. Giraud a aussitôt envoyé à M. Tardieu sa carte portant les mots suivants :

« A la bonne heure ! Voilà un droit de réponse digne de vous : nous le publierons. »

C'est fait.

MEMENTO

Le deuxième Concert populaire a obtenu un très grand succès. Au programme : L'air d'Elisabeth de *Tannhäuser*, les *Rêves* et *la Mort d'Isolde*, chantés par Mme Rosa Sucher, la symphonie en *si* de Schumann, la scène de la Forêt de *Siegfried* et *la Kaiser-Marsch*.

Mme Sucher est, comme on sait, une admirable tragédienne lyrique. Au concert, elle n'est elle-même qu'à demi. Son interprétation des *Rêves* et de *la Mort d'Isolde* ne lui ont pas moins valu un triomphe.

L'orchestre, sous la direction de M. Joseph Dupont, s'est vaillamment comporté, surtout dans la *Kaiser-Marsch*, exécutée d'une manière prestigieuse.

Le Conseil communal de Bruxelles, tout joyeux de voir le Théâtre de la Monnaie dégringoler au rang du Théâtre de Toulouse en Toulousain, a renouvelé, pour trois ans, le privilège de MM. Stoumon et Calabrési. Ce renouvellement a eu lieu à l'improviste, sans tambour ni trompette, et sans nul appel aux aspirants directeurs.

C'est un véritable escamotage.

Il est entré récemment au Conseil communal quelques jeunes conseillers qui promettaient de défendre les intérêts artistiques.

Seraient-ils déjà encroûtés ?

Voici la liste des artistes invités à prendre part au prochain Salon des *XX*, qui s'ouvrira au début de février : A. Bartholomé, A. Besnard, Miss Mary Cassatt, Henri Cros, A. Delaherche, M. Denis, L. Gausson, Herbert Horne, Selwyn Image, M. Luce, X. Mellery, C. Meunier, L. Pissarro, Ch. Serret, feu George Seurat, H. de Toulouse-Lautrec.

Comme les années précédentes, des concerts et des conférences initieront le public à l'évolution de la musique et des lettres.

Le père Sarcey, sorti furieux de la représentation d'*Hedda Gabler*, a écrit ceci :

« Savez-vous que l'on commence à nous ennuyer ferme avec tous ces prétendus chefs-d'œuvre qu'on nous apporte à grand bruit de Belgique, d'Angleterre, d'Allemagne, de Scandinavie, de tous les pays possibles et impossibles, et devant lesquels on se pâme d'autant plus qu'on les comprend moins. Tout ça c'est de l'affectation et de la pose. Si un de nos auteurs dramatiques s'avisait de proposer à un directeur *Hedda Gabler* ou quelque chose dans ce genre !...

Mais Ibsen est un Norvégien, voilà qui change la thèse.

« J'espère qu'après cette épreuve on va nous laisser tranquilles. Ibsen est liquidé cette fois, et l'on s'adressera, si l'on veut des œuvres nouvelles, aux jeunes gens nés en France, qui frappent à la porte des théâtres sans pouvoir se les faire ouvrir. Les étrangers ne doivent avoir entrée chez nous que s'ils nous apportent des œuvres de génie indiscutables. »

Ce bel appel aux gabelous littéraires a été entendu par *la Revue indépendante*, qui, dans son numéro de décembre, exécute de la manière suivante trois œuvres venues de Bruxelles :

« *Pierrot-Narcisse*, par Albert Giraud, Lacomblez, Bruxelles.

D'un Banville belge, c'est-à-dire légèrement cul de plomb et de gestes sans grâce, pâteux quant au verbe, cette fantaisie, où manque par trop la fantaisie.

Loth et ses Filles, par Paul Lacomblez, Lacomblez, Bruxelles.

Parnassien médiocre, M. Lacomblez a

peut-être eu tort de toucher à cette âpre scène de la légende biblique où seul pourrait se jouer le génie âpre et tourmenté d'un Swinburne.

Les Sept Princesses, par Maurice Maeterlinck, Bruxelles, Lacomblez.

Des personnages radoteurs et séniles, une Reine et un Roi dont les sept filles sommeillent au fond d'une salle aux larges baies.

Le prince revient qui était fiancé à l'une d'elles qu'il trouve morte. C'est toujours le même procédé, simple et presque mécanique déjà employé dans *l'Intruse* et *les Aveugles*. M. Maeterlinck manque à coup sûr de variété dans les moyens, de complexité dans les sentiments. La langue est simple, simple, simple, elle fatigue par l'enfantin des tournures, le chevrotement des exclamations. Au premier abord M. Maeterlinck surprend, à y regarder de près on s'aperçoit que le génie lui manque. »

N B. Il est question de jouer les trois œuvres dont il s'agit au Théâtre d'Art. Chose piquante, *la Revue indépendante* prend Paul Lacomblez pour un Belge. Il est vrai qu'il édite des Belges, et qu'éditer des Belges, c'est presque plus grave que d'être Belge !

Trois jours après l'apparition de ces articulets, d'ailleurs anonymes, le rédacteur en chef de *la Revue indépendante* adressa à l'éditeur Savine le petit poulet que voici :

Paris, le 11 janvier 1892.

Mon cher Savine,

Quand j'ai accepté la rédaction en chef de *la Revue indépendante*, c'était une publication littéraire d'une certaine valeur artistique.

J'aurais voulu, dans la faible mesure de mes moyens et secondé par des amis et des collaborateurs tels que Jean Ajalbert, Paul Adam, Lucien Descaves, J.-K. Huysmans, J.-H. Rosny, etc., etc., continuer cette tradition ; mais depuis plus d'un an, sous un prétexte ou sous un autre, vous refusez de me communiquer les sommaires mêmes de vos numéros, me mettant ainsi dans l'impossibilité de les contrôler, comme c'était mon droit absolu de rédacteur en chef.

Aujourd'hui encore, vous opposez un refus formel à ma dernière sommation ; ne voulant pas accepter la responsabilité de ce qui peut être écrit dans votre périodique, je vous adresse ma démission de rédacteur en chef de la *Revue*.

Agréez, mon cher éditeur, l'expression des sentiments que j'ai pour vous.

François de Nion.

C'est complet !

Pour paraître, en février, chez Godenne, à Malines, *le Jardin de l'Ame*, de M. Fernand Roussel.

Les souscriptions, au prix de 2 francs, sont reçues chez l'éditeur, rue Notre-Dame, à Malines.

Paraîtra le 8 février : *le Mouvement littéraire*, revue bi-mensuelle « littéraire, critique et documentaire ». Directeur : M. Fernand Roussel.

L'Exposition du *Voorwaarts* a obtenu un grand succès. Nous tenons à le constater avant de passer la plume, le mois prochain, à notre chroniqueur artistique. S. M. le Roi a acheté plusieurs toiles. Félicitations sincères.

En décembre a eu lieu l'exposition des Aquarellistes, avec ses ordinaires attractions annuelles. A noter un progrès dans l'arrangement et dans la toilette générale du salon. Les Italiens sont en baisse : nous parlons bien entendu du nombre des envois, car, pour la qualité, ce n'était guère possible. Beaucoup de jolies choses, principalement de MM. Uytterschaut, Stacquet, Binjé, Hannon, Den Duyts, Eugène Smits, Marcette, Saintenoy. De Constantin Meunier, des *Panthères*, d'allure sinistre, et des *Barques de pêche*, notation grande et émue de la vie des ouvriers marins. De beaux dessins, d'un art patient et sûr, pleins de calme et de franchise ingénue, de Xavier

Mellery. Des œuvres précises, rigides, de sentiments et de nuances rares, de Fernand Khnopff. Parmi les artistes étrangers, Besnard, représenté par deux têtes de femmes, *Lumière*, des chairs rousses resplendissantes et voluptueuses, *Novembre*, des chairs fanées et tristes, comme macérées de larmes : deux chefs-d'œuvre fougueux et puissants.

M. Michel Abadie publie, chez Vanier, *Sanglots d'extase*, un recueil de vers amoureux, faciles et sonores, en *bleu* majeur.

Beaucoup d'aisance, de virtuosité innée, et aussi quelques ressouvenirs de M. Paul Verlaine :

> Elle dévale en des airs nonchalants
> Quasi hautains par les escaliers blancs.
> Toute en velours sa longue robe à queue,
> Froufroute comme une musique bleue.

Nous attendons M. Abadie à son deuxième volume de vers.

L'*Etude de Jeune Fille*, de M. Henry Maubel, dont il est question dans notre chronique littéraire, a été jouée au Théâtre Molière, d'abord en matinée, puis le soir, avec *Griselidis*, avec un retentissant succès. Mlle Villiers-Miette s'est révélée comme une comédienne charmante et originale.

M. Armand Silvestre, dans sa conférence, a rendu hommage au mouvement littéraire de *la Jeune Belgique*. Il nous a particulièrement félicités de rester fidèle à notre devise : l'Art pour l'Art.

La vieille fille du rez-de-chaussée de *l'Indépendance* a salué la pièce de M. Henry Maubel par des rires jaunes, et insinué que le conférencier parlait des livres belges sans les avoir lus.

Gageons que M. Armand Sylvestre, auquel nous présentons ici l'expression de notre gratitude, sera charmé de la petite « interprétation » de M. Gustave Frédérix.

M. de Laveleye, l'économiste bien connu, est mort. *La Flandre libérale* l'appelle « un admirable artiste » et prétend que « personne, en Belgique, n'a mieux écrit que lui ».

Nous sommes d'accord. Le véritable économiste, pour *la Flandre libérale*, c'est M. Maurice Maeterlinck.

Rendant compte d'une conférence de M. Edmond Cattier sur *la Mode*, M. Gustave Frédérix a flué ceci :

Sur les modes littéraires, les mots à la mode, ou les tendances nouvelles, M. Cattier a eu de très justes remarques et d'une spirituelle raison. Il a bien indiqué comment l'esprit scientifique, les recherches infinitésimales de notre temps ont mis à la mode les études réalistes. Et n'est-ce pas aussi la mode des Sociétés coopératives, des Associations démocratiques d'intérêts, qui a donné l'idée de ces syndicats de jeunes écrivains, où l'on travaille en commun à se pousser à la notoriété, et où on organise l'abatage des prédécesseurs ou concurrents ? Cette petite digression de M. Cattier a été piquante et d'une malice sans âcreté.

Nous ne savons pas si M. Cattier a dit ces choses. Mais il est piquant de voir M. Gustave Frédérix, qui a été nous répondre à Gand, se cacher derrière M. Cattier pour nous les dire. M. Frédérix prendrait-il M. Cattier pour une grande ville de province ?

Le ridicule procès intenté à *l'Éventail*, le jeune et vaillant journal de notre ami M. Fritz Rotiers, par les deux marchands d'opéras du Théâtre de la Monnaie, s'est piteusement dénoué... pour les demandeurs. *L'Éventail* n'est condamné qu'à une insertion — dans *l'Éventail* — et les « attendus » du tribunal sont autant de giroflées à cinq feuilles pour les directeurs du plus grand café-concert de Bruxelles.

Le canon Reyer a fait long feu.

Les deux révolutionnaires qui dirigent le Théâtre de la Monnaie viennent de jouer une grosse partie : ils ont repris *Lohengrin*. Grand succès pour M. Seguin, un vrai et noble artiste. M. Lafarge et Mlle Wolff se sont distingués. Mme de Nuovina est une Elsa lamentable.

M. Candeilh, directeur du Théâtre du Parc, décline, dit-on, le renouvellement de son mandat. Souhaitons qu'il soit remplacé par un directeur entreprenant et résolu, et que le Théâtre du Parc, convenablement subsidié, puisse nous épargner le répertoire du Palais-Royal auquel il se résignait depuis des années.

M. Philippe Gille, dans *le Figaro*, s'occupe des *Charneux* de M. Georges Garnir :

« Un « jeune », vraiment jeune, qui n'est pas entré dans la quarantaine, comme la plupart de ceux qui s'intitulent avec acharnement : les jeunes, vient de produire un livre ni trop gros ni trop petit, un roman qui n'est pas trop un roman, une étude qui est plus qu'une étude et qui a pour titre : *Les Charneux*. Ce livre, signé Georges Garnir, nom jusqu'ici inconnu pour moi, a paru à Bruxelles, chez Lacomblez, et me paraît devoir appeler l'attention sur son auteur qui, à vingt ans (on m'a assuré qu'il n'avait pas davantage), a écrit un livre plein de charme, de foi et de jeunesse, trois qualités qui se font rares, surtout chez les commençants. Cet apprenti vient, selon moi, de faire une œuvre de maître, ou peu s'en faut, prenant à l'école nouvelle ce qu'elle a de meilleur, la puissance descriptive et le secret du relief.

. . . . . .

L'impression maîtresse de ce livre est le charme qui en émane à chaque page : M. Garnir est non seulement un romancier, mais aussi un poète, et aussi un paysagiste de premier ordre ; nul mieux que lui ne sait donner l'impression de l'étendue des champs, de la sévérité d'une lande ou de l'émotion ressentie devant les choses immuables et pourtant sans cesse renouvelées de la féconde nature. »

Lire dans le numéro du *Journal des Tribunaux* du jeudi 3 décembre 1891 un croquis judiciaire de notre ami Jules Destrée : *Le Manteau*.

Les Revues :

Lire : dans *la Revue blanche* de décembre *les Sexualités*, de M. Romain Coolus :

Et je m'épanouis doucettement la rate
A suivre en leurs componctions
Les abdomens bourgeois trimant à l'œuvre ingrate
De ces classiques fonctions.

et, comme antidote, *le Gué*, de M. Fr. Vielé-Griffin ; dans les *Entretiens politiques et littéraires*, de curieuses notes sur Arthur Rimbaud, mort jusqu'à nouvel ordre ; dans *la Revue indépendante*, des vers de notre compatriote M. Charles Sluyts ; dans *le Mercure de France*, des poèmes de M. Pierre Samain et un article sur *Vers de l'Espoir* ; dans *l'Art moderne*, les études de M. Jules Destrée sur *les Primitifs italiens* ; dans *la Revue générale*, *le Magasin littéraire* et *la Société nouvelle*, les traductions du Parnasse anglais par Olivier-Georges Destrée, et dans *la Société nouvelle* aussi la suite de *l'Histoire des Lettres belges*, par M. Francis Nautet, des *Strophes en prose* de M. Emile Verhaeren et une remarquable étude sur James Ensor, par M. Eugène Demolder ; enfin, dans le récent numéro de *la Wallonie*, de nombreux extraits du *Miroir des Légendes*, de M. Bernard Lazare.

Bonne année à *la Revue rose*, de Liége, qui promet d'être vaillante, au *Réveil* de Gand, dont le premier numéro contient mieux que des promesses, et à *Floréal*, une revue liégeoise dont la première livraison ne nous est pas encore parvenue, et qui nous aidera dans le bon combat. Cette éclosion de revues, qui rappelle les beaux jours de 1884, nous prouve que nous

entrons dans une nouvelle période d'expansion, de propagande et de batailles.

Hardi, les jeunes de partout! Et tapez dru : ça vous fera grandir!

Notre ami Gustave Kefer, aidé de quelques musiciens de talent, parmi lesquels il faut surtout louer un artiste de tout premier ordre, M. Van Herck, avait organisé le mois passé, au cercle de *l'Essor*, un très intéressant concert, auquel les artistes présents ont fait un éclatant succès.

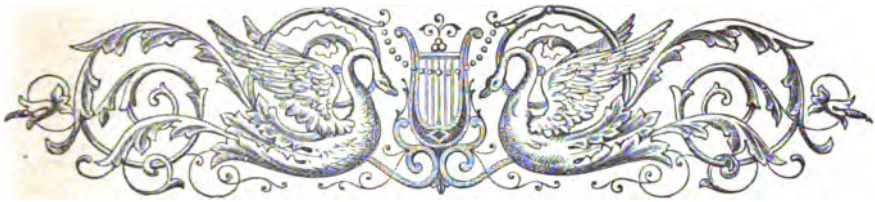
Le programme, très artistement composé, comprenait, outre des œuvres de Dvorak, de Malling, de Bach, de Tartini, de Vincent d'Indy, *les Adieux de Wotan*, chantés par M. Van der Goten, et des œuvres nouvelles de Gustave Kefer, une Berceuse, entre autres, et une Romance, qui ont été très applaudies.

Gustave Kefer songe, paraît-il, à organiser, dans le courant de janvier, une nouvelle séance de musique de chambre, où l'on entendra des fragments du merveilleux oratorio de Jean-Sébastien Bach : *La Passion*.

Nous félicitons chaleureusement le sympathique pianiste et compositeur d'avoir songé à nous faire entendre d'aussi belle musique et souhaitons pour ce deuxième concert une exécution aussi parfaite que celle du précédent.

L'abondance des matières nous force, à notre grand regret, à renvoyer au prochain numéro des traductions de chansons populaires de la Petite Russie, par L. Wallner, un article sur *les Sept Princesses*, un article sur *Lohengrin*, etc., etc.

Annonçons aussi l'apparition d'un livre de vers de L. Dumur et une comédie de G. Mourey. — Au prochain numéro les articles.



LA DIRECTION GÉNÉRALE

DES BEAUX-ARTS

Il y avait une fois une *Revue flamande* (!) *de littérature* (!!) *et d'art* (!!!).

Cette revue, qui n'est pas flamande et qui n'a absolument rien de commun avec la littérature et l'art, a, en cette triple absence de qualités, trouvé bon de défendre la candidature de M. Ch. Tardieu au poste de directeur général des beaux-arts.

Son plaidoyer est plat comme une limande. Comme il est bon que le public lettré connaisse les ennemis de l'art et de la littérature, nous allons citer quelques extraits de cette estimable revue :

Commençons par relever ce passage :

> D'aucuns, qui s'étaient fait jusqu'ici un point d'honneur d'exclure toute politique en matière d'art et de littérature, s'efforcent aujourd'hui de l'introduire dans une sphère administrative, la seule, peut-être, où la politique n'ait jamais été de mise.
>
> M. Tardieu serait le candidat de M. Woeste !...
>
> Mais alors, qu'attend-on ?
>
> Ce n'est pas le parti libéral qui protestera.

La Jeune Belgique s'est toujours fait et se fait encore « un point d'honneur d'exclure toute politique en matière d'art et de littérature ». Ce n'est pas elle qui juge une candidature excellente en alléguant ce motif : « Ce n'est pas le parti libéral qui protestera ».

Nous, les écrivains et les artistes, nous protestons. Et nous ne faisons point de politique, nous dénonçons une basse manœuvre politique, une manœuvre louche et torve, qui veut, grâce à la plus étonnante collusion, transformer une nomination d'où dépendent exclusivement des intérêts d'art en une opération politique.

Voilà ce que nous avons fait et ce que nous faisons encore.

M. Tardieu, polémiste libéral, est le candidat de M. Woeste, catholique pointu. Or, M. Woeste est absolument étranger à l'art et à la littérature. C'est un exclusif politicien. Dès lors, la candidature de M. Tardieu, préconisée par M. Woeste, n'est plus qu'une candidature politique. Et nous avons le droit de l'examiner et de la dénoncer à l'indignation des artistes.

Des faits sont là qui prouvent l'alliance politique de ces messieurs. M. Tardieu a lancé dans son journal quotidien une idée qui n'avait d'autre but que d'ennuyer le gouvernement pour faire plaisir à M. Woeste. C'est lui qui a proposé de rattacher à l'art. 69 de la Constitution la disposition relative au *referendum royal;* quelques jours plus tard, on voyait avec surprise la section de la Chambre présidée par M. Woeste voter la proposition « inventée » ou lancée par M. Tardieu.

C'est un allié de M. Woeste que l'on projette de caser à la direction des beaux-arts pour assister le ministre et, au besoin, pour le combattre.

Et dans quel but catholiques tricornards et libéraux melliflus conspirent-ils pour placer à la direction des beaux-arts un homme qui ait leur confiance mixte?

C'est qu'ils sont d'accort pour combattre l'*Art*.

L'art, l'art vivant, l'art qui agit et qui produit, l'art d'aujourd'hui et de demain fait peur à ces vieilles chouettes. L'art, pour ne point gêner leurs petits calculs, doit n'être qu'une inoffensive conserve. Tout ce qui fait penser, tout ce qui émeut en faveur d'autre chose que les vieilles formules politiques, est dangereux et doit être étouffé. Voilà le secret de la coalition que nous avons révélée !

Lisez maintenant et jugez l'incroyable article de la *Revue flamande de littérature et d'art* :

M. Charles Tardieu vient, dit la presse quotidienne, de poser sa candidature. Nous en sommes étonnés et ravis. Etonnés, parce qu'il veut quitter une situation de journaliste de premier ordre, dans laquelle il ne peut que faire honneur à notre pays ; ravis, parce que si sa nomination se réalise, toutes les opinions d'art seront sauvegardées.

Et, en effet, MEMBRE CORRESPONDANT DE NOTRE ACADÉMIE, il possède l'estime de ce corps savant, dont on ne peut pas méconnaître les préférences.

Comme directeur de *l'Indépendance belge*, à laquelle il a donné une largeur de vue

littéraire qu'aucun organe français de cette importance ne possède, il s'est toujours montré bienveillant, favorable, serviable à toutes les manifestations d'art, quel que fût leur caractère.

Rien ne l'obligeait, cet homme, de donner aux œuvres des auteurs belges une publicité et une sanction qu'aucun autre organe de presse, en Belgique, n'eût pu leur donner. Et il n'est pas un de nos écrivains nationaux qui n'ait joui de cette large, féconde et généreuse publicité.

Assez de flagorneries, n'est-ce pas? Nous allons voir de quoi la *Revue flamande*, etc., est « étonnée et ravie ».

Voici un échantillon de la « publicité » et de la « sanction » données par *l'Indépendance belge* à l'un des plus remarquables poètes de notre pays, M. Emile Verhaeren :

Jeudi soir, conférence de M. Emile Verhaeren, poète, avocat, professeur au cours supérieur pour dames, critique littéraire et artistique; sujet : *les Esthétiques littéraires modernes, la Critique;* public très clairsemé, où quelques frères et amis et quelques bons prudhommes, ambitieux de paraître des passagers du dernier bateau, ont applaudi spécialement les violences traditionnelles, les naïves et lourdes invectives aux critiques.

. . . . . .

Il est tout à fait plaisant que M. Verhaeren, qui appartient à un groupe de chourineurs de l'écritoire, jouant hebdomadairement au jeu du massacre, vienne dénoncer sans rire les prétendus outrages de critiques, ayant toujours dédaigné les gros mots, comme trop faciles . . . . . .

Ceux qui lisent certaines publications hebdomadaires ou mensuelles savent quelles plumes, exaspérées de n'être pas assez louées, crachent abondamment l'injure personnelle. Il est vrai que ces lecteurs sont rares, et que les associés de l'invective pour la notoriété en sont réduits à se lire entre eux. Mais cela n'empêche pas que les « paquets de linge sale », dont M. Verhaeren a parlé délicatement — c'était le mot spirituel de sa conférence — soient exclusivement déballés dans les sous-sols littéraires, où travaillent quelques jeunes auteurs. . . . . .

Ne blâmons pas cependant cette péroraison surprenante de la conférence de M. Verhaeren. Il aurait été ennuyeux, malgré d'ingénieuses explications littéraires, sans ce morceau final, qui est arrivé à être amusant, sans un trait fin, et même sans un mot pittoresque.

Telles sont la « sanction » et la « publicité » de *l'Indépendance belge*, qui, presque le même jour, se pâmait d'aise à la conférence de Coquelin.

Mais M. Coquelin est Français. On sait que *l'Indépendance* a reçu d'en haut la mission d'octroyer sa « sanction » et sa « publicité » à tout oiseau qui vient de France, cet oiseau fût-il le plus vilain canard, — car on y néglige un peu les aigles et même les rossignols.

Et s'il faut un nouvel exemple de l'amabilité de M. Tardieu envers la jeunesse artistique et littéraire, on le trouvera plus loin. Nous publions, en

effet, la lettre que M. Tardieu nous adressa, au mois de novembre dernier, en réponse (!) à un article de notre collaborateur, M. Albert Giraud.

Cette lettre, aussi sotte que malveillante, nous en avions épargné la publication à M. Tardieu. Il n'était pas alors candidat à la direction des beaux-arts. Nous la reproduisons aujourd'hui afin que l'on voie de quels sentiments est animé, vis-à-vis d'un groupe littéraire qui sera un jour la gloire de notre pays, l'homme qui brigue, avec la complicité de tous nos ennemis, la direction de nos intérêts artistiques.

Ah! qu'on la supprime, cette place inutile! Qu'on supprime un à un tous les « rouages » de l'antique machine officielle des beaux-arts. L'art ne s'en portera que mieux.

Et vive la liberté!

LA JEUNE BELGIQUE (1)

AU CARREFOUR DE LA MORT

I

Hélas, ton corps! — ô ma longue et pâle malade,
Ton pauvre corps d'orgueil parmi les coussins blancs...
Les maux serrent en toi leur nerveuse torsade
Et vers l'éternité tournent tes regards lents.

Tes yeux, réservoirs d'or profond, tes yeux bizarres
Et doux, sous ton front plane, ont terni leurs ardeurs,
Comme meurent les soirs d'été dans l'eau des mares
Mélancoliquement, dans ces grands yeux tu meurs.

Tes bras qui s'étalaient au mur de ta jeunesse,
Tel qu'un cep glorieux vêtu de vins et d'ors,
Au long de tes flancs creux lignent leur sécheresse,
Pareils aux bras osseux et sarmenteux des morts,

---

(1) Nos plus chaleureux remerciements à *l'Impartial* de Gand, qui a vaillamment attaqué la candidature que nous combattons.

Tes seins, bouquets de sève étalés sur ton torse,
Iles de rouge amour sur un grand lac vermeil,
Délustrés de leur pulpe et vidés de leur force,
Sèchent, eux que mon rut levait à son soleil.

Et maintenant, qu'aux jours de juin, pour te distraire,
On t'amène, là-bas, dans les jardins t'asseoir,
Comme on t'assied dans l'herbe, je crois te voir
Tout lentement déjà t'enfoncer sous la terre.

II

A voir si pâle et maigre et proche de la mort,
Ta chair, ta grande chair, jadis évocatoire,
Et que les roux midis d'été feuillageaient d'or
Et grandissaient, mes yeux se refusent à croire

Que c'est à ce corps-là, léché, flatté, mordu,
Chaque soir, par les dents et l'ardeur d'une bête,
Que c'est à ces deux seins pâles que j'ai pendu
Mes désirs, mes orgueils et mes ruts de poète.

Et néanmoins je l'aime encor, quoique flétri,
Ce corps, horizon rouge ouvert sur ma pensée,
Arbre aux rameaux cassés, soleil endolori,
Ce corps de pulpe morte et de chair effacée,

Et je le couche en rêve au fond du bateau noir,
Qui conduisait jadis, aux temps chanteurs des fées,
Vers leurs tombeaux ornés d'ombre, comme un beau soir,
— Traînes au fil des eaux et robes dégrafées, —

Les défuntes d'amour dont les purs yeux lointains
Brillent dans le hallier, les bois et dans les landes,
Et dont les longs cheveux d'argents et de satins
Comme des clairs de lune ardent dans les légendes.

Et comme elles, je veux te conduire à travers
Les fleuves et les lacs et les marais de Flandre,
Là-bas, vers les terreaux et les paccages verts
Et les couchants sablés de leur soleil en cendre,

Là-bas, vers les grands bois obscurs et pavoisés
Avec des grappes d'ombre et des fleurs de lumière,
Où les rameaux noueux se tordent enlacés
Dans un spasme muet de sève et de matière.

Et telle, une suprême et magnifique fois
Mon rêve aura voulu ta beauté rouge et forte;
Pauvre corps! pauvre chair! pauvre et douce voix
Morte!

III

La mort peindra ta chair de ce beau ton verdâtre
Délicatement jaune et si fin, qu'on dirait
Qu'à travers le cadavre un printemps transparaît
Et qu'une lueur jeune en avive l'albâtre.

Et recueilli du cœur, des yeux et du cerveau,
Sentant pâlir en moi, comme un feu de lumière,
Le souvenir trop net de ta beauté plénière,
J'irai m'agenouiller devant ce corps nouveau.

Je lui dirai les grands versets mélancoliques
Que l'église, ta mère, épand aux trépassés,
Et je lui parlerai de nos amours passés
Avec les mots fanés des lèvres catholiques.

Je fixerai dans mon esprit ses traits humains,
Ses yeux scellés au jour, au soleil, à la gloire,
Et rien n'effacera jamais de ma mémoire
La croix que sur ton cœur auront formé tes mains.

Et pour réaliser ton suprême souhait,
Le soir, dans la piété des chrétiennes ténèbres,
Je sortirai ton sein de ses voiles funèbres
Et je le baiserai tel que la mort l'a fait.

IV

Depuis que te voilà dissoute au cercueil sombre
Et que les vers se sont tordus dans ta beauté,
Et que la pourriture habite avec ton ombre
Et mord en toi les nids de sa fécondité,

Qu'il fasse aurore ou soir, mon âme est douloureuse
Et stérile aux splendeurs des sites et des airs.
Le jour, ta forme est là passante et vaporeuse,
La nuit, ton long fantôme emplit mes bras déserts.

Il m'apparaît dans un orgueil pâle et candide,
Debout, mais sèchement retouché par la mort,
Peignant je ne sais quoi de triste et de splendide
Dans le lissage en feu vivant de ses crins d'or.

Il me regarde et ses regards semblent des plaintes
D'un exilé lointain, doux et silencieux,
Et telle est la douleur de ces clartés éteintes,
Que chaque soir mes mains lui ferment les deux yeux.

EMILE VERHAEREN

Vers d'un volume (1885) resté inédit.

HENRI DE BRAEKELEER (1)

Henri De Braekeleer, dont se font honneur, maintenant que la mort l'a consacré dans la gloire, ceux qui dédaignaient naguère son génie trop ingénu, nous apparaît comme un grand maître, le dernier probablement de la pure tradition flamande. Car un déplacement d'axe et d'attractions s'est déjà depuis longtemps opéré et

(1) Du 6 au 20 décembre 1891, cinquante-trois œuvres de Henri De Braekeleer furent exposées au Cercle artistique d'Anvers. Trente-huit d'entre elles, avec treize autres, furent exposées au Cercle artistique de Bruxelles, du 30 décembre 1891 au 17 janvier 1892. — Voir sur De Braekeleer l'article ému que G. Eekhoud publia dans *la Jeune Belgique* du 1er septembre 1888 peu de temps après la mort de l'artiste.

sous l'influx, de jour en jour plus puissant, des courants français et anglais, la sève nationale s'adultère en des mélanges d'où surgira peut-être une nouvelle fleur de vie.

Grand maître, disons-nous, et non petit maître, comme nous dirions s'il ne dépassait pas la perfection du métier qu'on a coutume d'admirer exclusivement en lui. Nous ne saurions louer un virtuose pur qu'en nous rattrapant par des épithètes ravalantes, insuffisante compensation pour la méconnaissance du principe même de l'art et des subordinations essentielles.

Mais chez De Braekeleer l'art de peindre fut l'art d'exprimer l'invisible par le visible, et c'est bien l'âme de sa race qui a chanté en lui son plainchant retrouvé, dont un pressentiment de silence futur semble intensifier encore la tristesse natale. Inconscient sans doute de l'exacte portée de son œuvre, il n'en a pas moins été le siège d'une incarnation, le centre d'une polarisation, l'instrument presque instinctif d'une sublimation. Il a reçu la royale investiture de toutes les vertus déjà latentes et résorbées en ceux de son peuple, qui auraient reconnu en lui le vrai sang des aïeux, s'ils n'étaient eux-mêmes anémiés.

Dès le premier regard jeté sur l'ensemble des œuvres de Henri De Braekeleer, cette impression s'empara de nous. Tout d'abord, une émotion nerveuse nous étreignit, une volupté presque douloureuse du regard ébloui où convergeaient de toutes parts des effluves d'or. L'or s'allumait, brasillait, ruisselait; nul peintre ne s'était jamais revêtu de pareille splendeur fauve, de cette rutilance ardente et passionnée. Dans sa lumière à base d'or et d'ambre, c'était comme un étincellement de joyaux et d'orfèvreries, l'éclat des émaux, l'orient des perles, le luxe des nielles et des ciselures, les gemmes translucides des verrières. N'était-ce pas là le vrai peintre anversois de l'époque impériale de Charles-Quint, mais venu trop tard, n'était-ce pas un Renaissant superbe transporté hors de son siècle, tout épris de la gloire solaire, des rayonnements et des flamboiements? Et le despotisme de cette sensation s'imposa, en même temps que le souvenir analogique des beaux vers où Albert Giraud a enfermé avec elle, comme De Braekeleer dans ses tableaux, la nostalgie d'une âme exilée de son temps :

O cuirs couleur de feu, d'automne et de victoire!
Qui flambez dans la nuit d'un antique oratoire
Où la lourde splendeur des jours passés s'endort,
Mystérieux et roux comme de grands lacs d'or;
O cuirs couleur de soir, de faste et d'épopée!...

Le Joueur de cor, *l'Atelier*, *la Femme à la portière*, *la Toilette*, *le Repas*, *le Géographe*, *la Salle de la corporation des brasseurs*, *la Partie de cartes*, partout De Braekeleer affirme le même amour de la couleur exaltée, orgueilleuse, dans l'extraordinaire profusion des choses colorées puissamment, des étoffes éclatantes brodées d'or, des merveilleux tapis chatoyants, des tentures de vieux cuir fleuri d'or, dans l'harmonie large de leurs vibrations, dans l'énergique retentissement des notes fondamentales reliées par l'infinie délicatesse des demi-teintes les plus rompues, des plus instables dégradations. Avant de penser aux lignes, au sujet, à l'atmosphère, à n'importe quoi, impossible de ne pas entrer sympathiquement dans la vision du peintre. Fasciné comme lui par l'indicible et adorable beauté des teintes vermeilles, saturées d'or, on écoute à l'intérieur de soi l'ample musique qui sort de ce monde élu par lui et qui submerge l'âme pâmée sous le déroulement de ses nappes sonores.

De Braekeleer a aimé la couleur pour elle-même et préféré la couleur chaude entre toutes : il n'a jamais, croyons-nous, sauf en quelques paysages négligeables au regard de ses autres œuvres, établi les bleus, les verts, les violets, comme dominantes d'un tableau. En général, chez lui le tableau est issu d'une impression spéciale de couleur ; le sujet et la composition ne viennent qu'après et s'y subordonnent. Cela est un trait, le trait le plus net peut-être, de la peinture flamande et de la peinture hollandaise, qu'il ne faut pas, sur ce point, séparer. C'est peu de dire ici que De Braekeleer est de sa race, il faut ajouter qu'il la résume.

De cet amour contemplatif et jamais rassasié de la couleur et de sa couleur de prédilection, procède sa constante fraîcheur de sensation : l'amour revient à son objet avec des yeux toujours neufs, toujours éblouis. Jamais De Braekeleer ne s'est ennuyé sur un tableau ; après une ébauche où il pose en une séance le thème fondamental (voyez *la Servante*, *la Dame en jaune*, qui sont restées dans cet état), il reprenait chaque partie pour la pousser d'un coup à fond, sans défaillance d'enthousiasme : pour rappeler un mot assez plaisant, nous n'en savons rien, mais nous en sommes sûr. Le travail n'est pas trop nourri, sauf peut-être dans certaines parties du *Joueur de cor* et de la *Femme à la portière*. La facture est calme, savante, impertubable, chaque détail inspiré par le sentiment et traduit en une touche heureuse. Jamais De Braekeleer n'a recommencé le même tableau, bien qu'il ait peint vingt fois le même tapis, la même tenture de cuir gaufré d'or, le même tabouret d'atelier, les mêmes étoffes, le même corsage jaune rayé de noir : s'il se reprend, comme Jordaens, Rubens et tant d'autres aux mêmes sujets, faiblement modifiés, il y apporte un entrain

entier, il peint à nouveau, avec une évidente jouissance, il ne se recopie pas. Et jamais le détail ne le fatigue; il l'aime, parce qu'il aime à peindre, à communiquer à chaque objet sa vie propre et complète : s'il trichait, il se tricherait de son plaisir. Jamais son procédé n'a été plus large que dans sa dernière période, jamais De Braekeleer n'a été plus minutieux. Son tableau, il ne le fait pas pour qu'on l'admire ou pour qu'on l'achète, ou pour étonner quelqu'un, auxquels cas seulement les trucs seraient de mise : il le fait pour satisfaire une passion et un besoin. Il a toujours été sincère, dépourvu de ruses : car quelles ruses eussent pu le tromper lui-même? A chaque fois, il a l'air d'inventer son procédé et il l'invente, de toute sa force accumulée et concentrée, c'est-à-dire d'inspiration.

La sensation de couleur opulente étant recherchée par De Braekeleer, c'est dans ce sens que son imagination interprétait la nature prise moins comme modèle que comme excitatrice de rêve. Car ce réaliste prétendu ne fut rien moins qu'un copiste désireux de reproduire la stricte réalité. Loin de là. D'abord il choisit sa réalité, celle qui lui convient, tournant le dos de parti pris à tout le reste, étranger par exemple à tout le tohu-bohu d'importation, à tout l'inharmonique et transitoire décor de l'Anvers contemporain, se réfugiant, se barricadant contre ce désarroi antipathique au fond des maisons du passé. Inquiet non de ce qui vit, mais de ce qui survit, il a peint les vieux quartiers, les vieux meubles, les vieilles étoffes, non seulement à cause de la suggestion et du mystère dont toute chose s'imprègne à venir de loin, mais aussi certes à cause de la supérieure beauté de ces intérieurs anciens dorés de lumière douce et semblables à des sanctuaires ou à des châsses pour la vivante relique de son pieux amour. En ces formes permanentes, son âme d'autrefois s'est objectivée ; comme elles, il temoigne d'un autre temps, il persiste et se souvient. Avec elles seulement il se sent en accord. Ainsi que tout grand artiste, il n'a formulé que ce qui lui est identique.

Et la réalité même qu'il a choisie, il la transfigure pour l'accomoder à sa prédilection. A quel point, c'est ce qu'on ne peut croire si l'on n'a visité par exemple cette étonnante Maison hydraulique, dont il a peint divers aspects et où il a notamment exécuté cette merveille, *la Salle de la corporation des brasseurs*. Hélas! la fastueuse demeure édifiée par Gilbert van Schoonbeke, l'ingénieur qui agrandit, assainit, embellit, dota d'un canal d'eau douce l'Anvers du XVIe siècle, est bien déchue de son ancienne splendeur. Les murs chancellent de vieillesse, le pavement s'affaisse, les boiseries vermoulues se disjoignent; dans la grande salle la tenture de cuir abîmée,

noircie, morte, est abandonnée aux outrages des passants stupides qui y inscrivent leur nom et l'entaillent à coups de canif pour en emporter des lambeaux. Dans une chaise, sous la statue de Saint-Arnulphe, patron des brasseurs, et son haut cierge de cire séculaire, De Braekeleer a accoudé la vague rêverie d'un vieux bonhomme, ce lent songeur désœuvré qu'on retrouve ailleurs descendant l'escalier de cette même maison, qui reparaît dans *l'Homme à la fenêtre*, dans *l'Amateur de tableaux*, dans *la Salle des évêques*, et qui est, ce hanteur des logis de silence, comme le peintre lui-même enfoncé dans sa morose méditation visionnaire. Mais il n'a pu se résigner à l'attristante vétusté de cette salle devenue morne aujourd'hui. La lumière même, si belle, d'un blond si chaud, quand elle passe à travers les carreaux des hautes fenêtres, ne peut voiler d'une illusion de magnificence l'irréparable délabrement; mais De Braekeleer n'a pas consenti à cette décrépitude : allumant les ors les plus riches de sa palette, évoquant l'âme endormie de la couleur, il a ressuscité la chambre, et lui a restitué sa vieillesse solennisée.

L'éclat prestigieux, le rendu surprenant de justesse et de puissance, une aisance incomparable dans la manœuvre, une exactitude sans petitesse, toutes ces qualités de l'œil et de la main, De Braekeleer les a eues autant que quiconque des vieux Flamands et des vieux Hollandais, ses authentiques ancêtres. Mais il n'a pas, comme d'autres qui furent injustement placés à un rang supérieur et que l'avenir remettra à leur place, comme les Meissonier et les Willems par exemple, refait froidement l'œuvre des anciens; il a fait, comme les anciens, ce qu'il a vu autour de lui, ce qu'il a senti lui-même, et par là il est moderne, tout en se nouant fortement à la tradition.

De l'âme flamande, il a la somnolence, le recueillement et l'intimité. Ce n'est pas un peintre du mouvement et de l'action, comme Rubens par exemple, qui, dans l'école, est l'artiste le plus retentissant, mais aussi, à notre sens, le plus exceptionnel, le plus éloigné du tronc central, le plus éclectique, le plus hybride, et parmi les tout grands, le moins représentatif. Les personnages de Henri De Braekeleer, ses *Liseuses*, ses *Hommes à la fenêtre*, *l'Amateur de tableaux*, l'homme de *l'Atlas*, *la Fleuriste*, *le Ménétrier*, l'homme de *la Salle des évêques*, tous les autres, sont pris au repos, immobiles et souvent désoccupés. S'il en est qui ébauchent un geste, comme dans *le Carillon*, dans *le Repas*, dans *la Femme à la portière*, le geste demeure suspendu. Les deux portraits qu'on put voir à Anvers, les portraits des sœurs, toutes jeunes, de l'artiste, sont de vrais gothiques flamands, non seulement par l'exécution, mais encore dans la composition, dans le moment où il a arrêté les lignes : ils ne parlent pas, ils rêvent, et l'un d'eux surtout

nous a fait songer à quelque Vierge retrouvée de Van Eyck, très réelle et très mystique à la fois.

Dans ses intérieurs silencieux à un seul personnage, l'atmosphère spirituelle de la race est rendue palpable. Elle vit, presque autant que le personnage lui-même, d'une vie sourde et chuchotante. Et l'artiste affirme ce que les choses balbutient. Tous les objets, les meubles, vastes bahuts de chêne, vieilles commodes chargées de bibelots, vieux sièges de cuir luisant à clous dorés, évoquent une existence calme, familiale, recluse, sédentaire, avec, pour seul horizon, les toits rouges et gris, souvent entrevus par les fenêtres des petites maisons de la vieille ville que surmonte le clocher gothique où l'on entend chanter la voix toujours égale des heures. La fenêtre, c'est l'un des éléments les plus caractérisques des tableaux de Henri De Braekeleer. Emile Verhaeren l'a noté excellemment : « La fenêtre, avec son intimité d'un côté et de l'autre son échappée sur l'infini, devient comme le personnage multiple et un de tout son œuvre. Il l'a peinte partout. Derrière elle, sont enfermées les existences pâles et tranquilles de ses femmes cousant, brodant, songeant, de ses types de travailleurs solitaires : géographes, amateurs d'estampes, fouilleurs de parchemins et d'in-folio. Devant elle, se déploient les rues étroites, anciennes, calmes, les coins à pignons et à tourelles, les cathédrales immenses, les places et leurs fontaines, le ciel bleu et blanc et irisé de la Flandre ».

A l'imposante impression de silence qui plane sur toute cette vie provinciale, traditionnelle et figée, s'ajoute, trait nouveau, un sentiment mélancolique de la décadence de la race, inconscient peut-être, mais réel. Dans des décors de luxe héréditaire, le personnage oisif, inutile, végète, traîne une existence humble, appauvrie, courbé sous le poids d'un passé magnifique. Une tristesse vague se marie à la splendeur, évoquant le faste douloureux d'un coucher de soleil automnal.

Il y a une nostalgie dans l'éclat de toutes ces choses qui s'en vont lentement, déjà sommeillantes, vers la mort. Elle s'exhale avec l'appel que *le Joueur de cor* essaie dans une chambre muette aux riches tentures ; elle plane sur les toits de la ville et descend dans le cœur de *l'Homme à la fenêtre ;* elle alourdit le front du vieillard qui s'absorbe accoudé dans la chaise de *la Salle des brasseurs ;* le corridor fuyant de *la Maison hydraulique*, le vide majestueux, sévère, épiscopal, des deux *Salles de l'école Terninck*, s'en pénètrent et la suggèrent discrètement. Les hommes actifs, énergiques, puissants, qui ont créé ces demeures ont disparu pour toujours et ne seront pas remplacés. Les demeures elles-mêmes lentement s'abolissent ; on dirait qu'elles le sentent et qu'il y a de la résignation et de la désespérance dans leur recueillement.

L'existence d'autrefois, De Braekeleer, qui ne la représente pas directement, l'évoque somptueuse et seigneuriale, et ce caractère ressort d'autant plus par le contraste avec la race déchue qu'il introduit dans ses vestiges désertés. Il peint aussi les choses d'aujourd'hui, mais celles-là seules qui sont des survivances de l'autrefois perpétué : la vie tranquille des quartiers humbles, conservateurs des vieilles mœurs, les vieux cabarets flamands, les intérieurs de petites gens, d'artisans de métiers domestiques, de travailleurs à la Hans Sachs, à la mode du bon vieux temps. C'est un *Cordonnier* à son établi, un *Chaudronnier* dans sa boutique, un atelier de *Potiers*, la vieille femme de *l'Echoppe*, celle de *la Fête de la grand'mère* ou de *la Leçon*, dans son école gardienne à la vieille façon, *la Frileuse* dans son intérieur plein de « souvenirs » où bat comme un cœur le tic-tac d'une horloge. A un degré plus haut, ce sont des artisans presque artistes, vivotant dans de calmes travaux, comme *le Peintre-copiste*, *le Broyeur de couleurs*, *le Ménétrier*, *le Graveur*. Ces vies précaires et cachées, il les aime, il les étudie avec amour, avec une sollicitude attentive, et c'est un trait nouveau par lequel il se rattache aux vieux peintres néerlandais. Dès le début, il s'affirmait dans ce sens avec *la Blanchisserie*, doux jardinet si paisible qu'il ressemble à un intérieur de béguinage. Dans un enclos de petites maisons aux toits de tuiles, aux vieux murs moussus, avec des pots de fleurs et des plantes grimpantes aux fenêtres, deux femmes et un bonhomme en camisole rouge étendent des nippes multicolores avec une candeur où l'on sent l'ancestrale religion du linge. Ce tableau, dont le coloris, pour n'avoir pas l'éclat de ses productions ultérieures, n'en est pas moins merveilleux, De Braekeleer le fit à vingt et un ans, en même temps sans doute que *le Jardin de fleuriste*. Or, déjà le peintre s'y trouve tout entier; c'est une œuvre décisive, déjà certes un chef-d'œuvre, qu'un Breughel avoisinerait sans déroger.

Au point de vue du sentiment général, De Braekeleer est d'une persistante identité. Ses tableaux forment un ensemble inséparable, avec des harmonies secrètes, des correspondances, des rappels, des raccords qui en marquent l'unité fondamentale, semblable à celle d'un livre de poèmes bien composé, telle qu'un titre unique pourrait les envelopper tous. De Braekeleer s'est cloîtré en son âme, sans se laisser envahir. Il vivait sur lui-même et son esprit n'a jamais changé. Sous le rapport du métier, s'il a varié davantage, ses diverses modifications procèdent de sa nature propre.

On peut distinguer chez lui, en effet, plusieurs phases successives, et ce mot convient mieux que celui de manières. Car il n'eut pas de transformations subites, de révélations comme il arrive à ceux qui, les yeux fixés

sur l'art du voisin, abandonnent soudain la voie dans laquelle ils étaient engagés pour couper par les traverses et se lancer dans une autre direction. Les manières marquées nettement décèlent souvent l'absence d'un guide intérieur, vue réfléchie ou instinct puissant, et l'introduction fortuite d'une influence dans la vie d'un peintre. Or, De Braekeleer n'a jamais regardé ce que l'on faisait à côté de lui. Il a suivi sa ligne, sans se préoccuper, sans s'inquiéter. Ce n'est pas un agité, c'est un assuré, un tenace, qui va comme quelqu'un qui sait où il a reçu mission d'aller. Sans doute, des peintres ses contemporains qu'il a vus, il n'a vraiment aimé que Leys, avec qui il communiait dans sa race, et non pas le Leys romantique, mais le Leys de la plus belle période, le Leys en possession de ses propres facultés. Parmi les anciens on cite justement Pieter De Hooghe et Van der Meer de Delft, mais on ne doit pas croire qu'il les ait imités. Ces deux peintres, très divers entre eux dans la composition du coloris, il en diffère profondément. Il s'est seulement rencontré avec leur âme, aboutissant par de tout autres moyens à une expression analogue, avec en plus la nuance de sentiment que nous avons essayé de caractériser.

Le principe des transformations de Henri De Braekeleer est en lui-même, disons-nous, dans sa nature foncière. Ses toiles de début attestent un peintre amoureux des teintes pleines et fortes, à preuve *le Jardin de fleuriste* et *la Blanchisserie*, en même temps qu'un observateur analytique, épris du détail, s'appliquant au scrupuleux rendu de la forme et de la physionomie de chaque objet : voyez *le Cordonnier*, *le Chaudronnier*, *la Frileuse*, un *Intérieur de cabaret*. Mais la lumière, généralement égale, ne joue encore aucun rôle, ou aucun rôle important dans le tableau. La précision aiguë du contour entraîne parfois la sécheresse, la dureté, et ce défaut persiste dans quelques tableaux de l'époque suivante, comme dans *le Montreur d'oiseaux*. Mais ici s'est révélée l'intervention d'un facteur nouveau, la lumière, qui est un élément fondamental de composition dans *le Graveur*, *le Broyeur*, *le Fumeur* et d'autres toiles de cette famille, où l'on peut observer la lutte entre l'instinct qui cherche l'exaltation des teintes et l'observation qui constate, dans l'éclairage très vif, la froideur et la décoloration. De Braekeleer a vite fait de choisir et d'établir l'équilibre nécessaire; il échauffe sa lumière, la tamise, la sature de pulvérin d'or, multiplie les tentures et les étoffes orfévrées, les objets de matière luisante, verreries, cristaux, porcelaines, argenteries, où s'iriseront des miroitements, où flamboieront des éclairs. C'est la période d'éclat, de splendeur triomphante, qui commença tôt, mais dont il nous est difficile de préciser le moment, les tableaux de De Braekeleer n'étant que rarement

datés. Cette période dura jusqu'à la fin, De Braekeleer tendant toujours avec plus d'exaspération vers l'intensité et transformant sa facture vers l'époque où il peignit *l'Amateur de tableaux*. Elle avait été lisse jusque-là, un étalement de couleur à plat, sans le truellage brutal du couteau à palette dont il a l'air de ne s'être jamais servi, un vrai dessin au pinceau. Or, dans *l'Amateur*, dans *l'Ecole Terninck*. dans *la Toilette*, et surtout plus tard dans l'une de ses *Liseuses*, dans *le Repas*, dans *la Partie de cartes*, dans *la Sieste*, dans *les Accessoires*, De Braekeleer introduit et adopte une facture fragmentaire, virgulée, variable et souple, adroite et sûre à miracle, avec laquelle il réalise des ensembles de l'éclat le plus vibrant, le plus violent qu'il ait atteint : rien ne dépasse sous ce rapport *le Repas* et *la Partie de cartes* qui, pour l'habileté et la personnalité du métier, sont ce que De Braekeleer a produit de plus parfait. La verve s'y discipline par la science, sans que la science y alourdisse la verve, et c'est la dernière expression de la dextérité du maître. Mais on n'y retrouve pas l'éloquence d'impression, l'indéfinie puissance de suggestion qui sort d'œuvres comme *le Joueur de cor*, *la Salle de la corporation des brasseurs*, *la Place Teniers*, *l'Homme à la fenêtre*, dans lesquelles De Braekeleer a formulé d'une manière complète et victorieuse l'idéal d'art auquel sa vie se voua religieusement.

ERNEST VERLANT

LES LABYRINTHES TUTÉLAIRES

PRÉLUDE

Hospice de fous — oh! murs impassibles
Où s'attarde la nuit alors que tout frémit
Aux alentours paisibles
Dont l'horizon rit —
Oh! murs indéfectibles!

Des êtres à allures suspectes
Que je connus je ne sais où,
Y passent en parlant d'étranges dialectes...
Mais quand les femmes de céans découvrent leur cou,

Par un geste d'amour qu'elles n'ont oublié,
Mainte beauté savoureuse engage
A se les souhaiter sur quelque rivage
De Mai familier.

Leurs vêtements d'ailleurs —
Quoique les genoux et les coudes percent —
Attestent qu'ils vécurent des lustres meilleurs :
Car sur les pourpoints clairs salis par les averses,
Sur les satins naguère orgueilleux de leurs fleurs,
L'or cherche encore à sonner la grandeur
D'une jeunesse aventureuse,
D'une jeunesse ardente au fil de l'aube heureuse;
Car de féeriques diamants, de bizarres rubis
Se fondent au miroir d'émeraudes virides
Sur les corsages amatis
De ces Phrynés d'hier à présent que pallides!

Et vraiment (tous parlent à la fois
De vieilles choses)
Elles se croient des reines, ils sont des rois.
Nos plus riches apothéoses
Seraient, à les ouïr, indignes de leurs vœux;
Et pertinemment ils élisent d'autres cieux
Pour les impérissables rêves
Peuplant l'infini de leurs heures brèves.

Souvent, le soir, alors que tout s'endort,
J'en abordai d'aucuns dont le silence
Descendait avec moins de constance
Les marches trébuchantes de la Mort,
Et je leur demandai :
O Vous, énigmatiques formes,
Vous, errant mornes là, par d'anciens deuils courbés,
Qui êtes-vous et quelles Normes
Tiennent perfidement votre trésor caché?
Quel espoir, dites-moi, tourne le gouvernail
Des navires perdus sans voiles de vos songes;
Quelles étoiles de mensonge
Vous éloignèrent du bercail?

Et tous, des yeux seuls, répondirent d'abord :
Nous allons résignés vers le sort
Attendant toute enfance
Qui n'a plus la rayonnante Espérance
A ses côtés pour ange-gardien...
Puis l'un d'eux soupira : ne nous demande rien,
Tes rives désormais nous sont étrangères;
Notre règne a chu sous les noires colères
Que sacraient d'infernaux tocsins
Sonnés en fureur par ta main démente,
Va, passe ton chemin!

Hélas! hélas! pourquoi
— Maligne certitude qui tourmente —
L'idée depuis est-elle au fond de moi,
Que toutes les portes sont closes,
Sont closes pour eux, des jardins de roses
Où jadis ils goûtaient d'angéliques émois...
Ah! pourquoi leurs paupières
Obstinément s'abaissent-elles vers la terre,
Dédaignant la clarté joueuse aux alentours?

Parfois cependant — les jours
Où c'est sur les jeunes landes plein soleil,
Une femme dont le regard s'éveille
Radieux et fier, tel un pur bonheur,
Une femme comme une grande sœur —
Très pâle et d'or sous son réginal diadème,
Et qu'ils nomment la Foi —
Une femme doucement les mène
Loin d'eux-mêmes.

Son bras, d'un geste fort, écarte le vieux bois
De la porte s'ouvrant sur la lumière
Musante des bruyères;
Et ce serait la Joie aux multiples orfrois
Pour ces tristes fous en effroi,
S'ils pouvaient comprendre la fraîcheur lucide
Mirée à s'éblouir aux ruisselles limpides.

S'ils pouvaient seulement... mais ils ne savent pas
La floraison en avalanches sous leurs pas,
Les oiselles éprises d'elles, dans les saules
Dont la caresse souple effleure leurs épaules;
Mais ils ne savent plus la saison à venir.
Ils ne sont que des souvenirs
Marchant vers d'autres souvenirs!

Néanmoins la douce Foi les mène au loin;
Et cueillant d'aventure une branche
Qui frôle ses hanches,
Puis la piquant avec soin
Dans la lumineuse chevelure épandue
Autour de sa poitrine nue,
Maternelle, elle se prend à dire :

Comment ne pas sourire
Tandis que tout sourit et se retrouve encor;
Tandis que toute chose exalte un essor,
Pourquoi rester parmi les brumes
Que nul matin n'allume?...
O mes chétifs, qui me suivez ainsi,
Sortez de vous, voyez! voyez la vie ici
Eperd ses liesses;
L'avrilée pour vous plaire a dénoué ses tresses
Où brillaient ses doigts,
Les Voix
Parmi l'extase des berges
Rêvent divines d'heures roses
Et la libellule enivrée se pose
Sur les roseaux des eaux d'où le bonheur émerge.

Mais tous obscurément restent à leur souci;
Tous demeurent fermés au jour joli,
A la sérénité virginale des prées
Parées comme des fiancées;
Et le soleil agile par les bois
N'est qu'un rappel de l'Autrefois
Stérilisé
Pour leur esprit toujours voilé.

Les fous de mon cœur ne savent plus rire.
Ce sont des taciturnes aux pensers amers,
Et quand à la fin de la promenade la mer —
La triomphante mer à leurs regards s'étend,
Faisant jaillir de mille lyres
Son hymne éclatant,
Pas un pli fugace ne bouge
Sur ces fronts de vivants trépassés;
Aucun d'eux ne salue hélas! le couchant rouge,
L'astre qui disparaît, de tous ses feux baignés,
Vers d'autres continents dont l'écho marin
Nous répète le los à son lever soudain!

Pas un d'eux n'est touché
Par cette splendeur majestueuse,
Car chacun la voit à travers l'impérieuse,
A travers la cruelle nonchalance
De son propre passé.
A peine est-ce un instant de mutisme plus dense,
Après lequel d'un unanime bond
(Comme si cette vie suprême,
Comme si cette mer plus belle qu'un poème
Augmentait la folie buttant leurs pauvres fronts)
Tous s'élancent d'un coup vers l'hospice invincible,
Vers les murs opprimant les alentours paisibles.

Tous! et pas un, pas un seul
Ne s'arrête ni se détourne...
Les œillets, les glaïeuls
Ils les foulent aux pieds lorsque la route tourne,
Car la terreur farouche de vivre
De tout ce qui croît, de tout ce qui bruit
Si tenacement les poursuit,
Qu'ils ne savent quel direct chemin suivre
Pour retrouver l'hospice aux murs ostensibles.

Et les fous de mon cœur ne redeviennent paisibles,
Ils ne recouvrent leur calme égarement
Que lorsqu'ils se sentent entre les murs jusqu'aux nues
De l'hospice clos aux bruits de la rue.

Alors de nouveau — parlant doucement
De vieilles choses —
Elles sont des reines, ils sont des rois;
Alors de nouveau par d'étranges lois
Ils ordonnent de plus riches apothéoses
Pour leurs tacites vœux.

Si lentement, si doucement ils parlent que la Foi
Docile mais si triste, avec en ses yeux bleus
Des larmes perlant sur sa main,
Docile dolemment referme le vieux bois
De la porte s'ouvrant sur la lumière
Musante des bruyères...
Et sa voix, mourante, profère,
Pour la quantième fois! ces mots prestigieux :
Je reviendrai demain!

ALBERT ARNAY

REGRETS LOINTAINS

A IWAN GILKIN

I

Par des soirs amis, après de longues causeries, j'ai souvent, pendant de simples musiques émouvantes, senti le désir aigu d'elle. Celles que j'ai connues étaient trop précises pour ma pensée inquiète et j'adorais ses contours flottants d'espérée. Toi qui m'es venue depuis, déjà m'apparaissaient tes yeux lourds de bonté!

Ce serait une nuit vivante où de laineux nuages passeraient vite vite sur le globe blanc de la lune : il n'y aurait que le charme immense de l'ombre pour te dire mon amour dans le vent fou des grèves, pleureuses du titillement de leurs herbes et du bruissement du sable qui vole. Ta tête échevelée serait sur mon épaule, ta tête attristée dont les baisers tomberaient comme résignés vers mes lèvres...

La nuit m'est intime et bienveillante; auprès d'elle je retrouve mon âme blonde d'enfant ému d'aimer toutes choses, auprès d'elle je pleure des crimes imaginaires pour des tendresses méconnues et le clair de lune fouille mon cœur et l'ouvre. Ma voix, sous un voile de ténèbres amies, paraît être la

brutale et vierge diseuse de mes pleurs et de mes désirs, seulement rythmée des battements d'ailes du silence.

Et j'aime en toi plus que ta mauvaise beauté, la nuit sombre de tes cheveux et les étoiles de tes yeux.

II

Sèvres, mai...

Ce soir en vain les fenêtres éclairées de sa chambre resteront ouvertes jetant étrangement vers les chemins où leur lumière se perd un signal d'appel mystérieux. La chère maison est toute silencieuse, sans doute, enfouie sous les avalanches vertes, et la mignonne que j'aime, adorablement décoiffée par hasard et fraîchement parfumée, se leurre, étendue en son lit, d'un sommeil inquiet et léger; bien sûr, elle écoute tomber les feuilles du jardin et s'émeut, tandis que la veilleuse rouge, dont les rayons de tulle saignent un peu sur les draps de son grand lit, use vainement son mystère secret.

Maintenant, la porte a bougé, mais c'est le vent méchant et railleur... Je la vois se levant, m'accourant toute, frileusement joyeuse dans sa folle chemise et me grisant déjà du cher contraste intime de son être et de ses parfums d'avec les fraîches brises du chemin... Non, écoute, il ne viendra pas le méchant; c'était bien tentant pourtant, il a bien hésité à sa fenêtre, car il fait beau et la lune se lève très grande et conseilleuse de folies! Mais je suis trop malade, vois-tu, et je voudrais tant venir! Comme je l'aimerais maintenant cette route blanche de lumière, si je filais vers toi!... Et quand viendra minuit, mon amour, tu seras déçue, n'est-ce pas? et lasse d'espérer, car ce beau ciel t'aura fait croire à ma venue et puis tu me sais si fou, si amoureux, malgré tout, contre tous!... Alors tu iras doucement fermer les volets de bois à ferrures et, en te remettant au lit, ton parfum et les fraîches dentelles de ta chemise te feront sourire de toi et te prendre en pitié; car sûrement tu penseras en ce moment que je n'ai pu m'arracher à quelque fête et tu me verras sous les folles lumières, tout inquiet de mille riens joyeux, tandis que mes yeux et mon cœur sont pleins de langueurs et de regrets...

III

Longtemps, longtemps, des semaines et des semaines, j'étais resté enfoui en la sombre tristesse de ma chambre. Parfois, alors que le pâle soleil de mai étendait la nostalgie de ses ors blancs, la croisée restait ouverte et une lointaine rumeur de vie et de mouvement venait troubler mon paisible

silence de malade : des cris, des chocs de briques heurtées pour construire, des abois, des sifflets de trains venaient heurter l'atmosphère teintée de douceur de mes rêveries ; et cette force de travail continu avait comme une ironie et un reproche. Le chant des oiseaux me laissait tout affaibli d'extase.

Le chaud été venu, Elle m'attendit là-bas, et moi, dans ma pensée, je composais bellement le cher cadre de notre bonheur à nous revoir : ce serait sans doute auprès de quelque bois aux feuillages bleus d'ombre et où des mousses d'émeraude baiseraient étroitement les pieds des grands arbres.

Alors je vins en août. C'était un midi quand j'arrivai et de suite, loin de la maison, elle m'emmena vers les champs. Nous nous assîmes auprès d'un pré jaune dont on avait fauché et emporté les épis et où seulement restaient les tiges à ras du sol. L'anémie de l'heure fauve régnait partout et la chaleur vacillait lourdement au-dessus de la terre. Dans l'air brûlant passait, pareille à de lointains pleurs, la fuite bourdonnante des grosses mouches. Moi je souffrais d'un mal bleu et torturant et je disais à ma mignonne : « Pardonne si je suis triste, si je pleure même : je ne t'ai pas encore retrouvée. Il me semble que j'attends quelqu'un de très aimé dans une gare affolante de force et de bruit. Je nous voudrais dans quelque terre aride dont j'ai la poignante nostalgie, ou en quelque blanc Sénégal dont la végétation fut moins lourde de sève et moins hostile à mon inquiète joie... »

Quand la nuit fut venue, nous sortîmes encore du parc et, par les routes grises, sous la blanche lumière, nous marchions doucement liés. D'immenses pâturages prenaient les prés d'un côté et des chevaux immobiles, leurs tristes têtes appuyées aux barrières de bois, nous regardaient passer, tandis que flottaient doucement leurs crinières blanches sous les rayons. Elle s'arrêta près de l'un d'eux et unit à sa lourde tête, aux yeux penseurs presque, son précieux front auréolé de cendres d'or. Elle le tenait longtemps caressé, tout heureuse de se trouver bonne et l'appelant : « Mon pauvre ami ! »

Et puis, quand nous vînmes près du fleuve tranquille tout purifié de blanches nappes, Elle eut le caprice de dormir dans l'herbe devant le mutisme de ses flots ; sur nos visages et parmi nos cheveux baignés de brises, venaient comme en une caresse les mains lustrales des rayons immenses.

Avant de s'étendre en mon manteau, elle regarda les champs noyés de brumes et les lointaines buées des horizons de mystère, et elle écouta, attentive au moindre bruissement, le large battement du silence grandiose, puis sa voix d'air laissa tomber ces mots :

— « On dirait que la terre respire... »

Ensuite elle se coula dans la sombre étoffe étendue sous elle et s'endormit un peu ; agenouillé près d'elle, je la veillais tendrement sous les froides

étoiles. Je regardai le fleuve traître et glacial et le lointain ciel de lumière; je contemplai un long instant la grâce de son être chéri... et je sentis que je l'avais retrouvée toute.

GUSTAVE STEVENS

CHRONIQUE ARTISTIQUE

EXPOSITION DU *VOORWAARTS*

Aux grandes expositions, d'où les artistes de talent se retirent parce qu'ils n'y sont pas traités selon leurs mérites, où les peintres arrivés ne se soucient plus d'adresser leurs envois, devenus inutiles, où les jeunes sans appui sont noyés dans l'indifférence universelle, on a vu se substituer petit à petit les expositions de cercles et les expositions particulières, mieux organisées, mieux installées, plus libres de toute ingérence extra-artistique.

Le public y afflue chaque année davantage, et l'on peut prévoir le moment où l'initiative privée sera assez puissante pour se passer de l'intervention de l'Etat, réduit au rôle de fournisseur gratuit de salles et de murailles, destitué des vaines fonctions de douanier d'art, de tapissier, de distributeur de couronnes, qu'il a toujours assez mal remplies et dont il n'est pas possible ni qu'il s'acquitte ni qu'il semble s'acquitter bien. En matière d'expositions, l'Etat devrait se borner, pensons-nous, à faire construire un palais, composé de grandes galeries et de petits salons, où chaque individu et chaque collectivité pourrait, en dehors de toute censure et de tout contrôle, inviter le public à venir voir ce qu'il lui plairait de montrer, sous sa propre responsabilité, à ses risques et périls. L'association libre ou l'isolement libre pour ceux qui le préfèrent remplacerait ainsi l'agglomération forcée, la promiscuité anti-naturelle, l'aplatissement trop souvent nécessaire. La situation actuelle tend à l'établissement de ce régime, qui triompherait déjà universellement si des difficultés d'argent, que l'Etat peut seul facilement lever, n'y venaient mettre obstacle. Peser d'une manière quelconque sur l'appréciation des œuvres envoyées aux expositions, les pouvoirs publics ont évidemment tort d'y prétendre; leur mécénat doit se borner à rendre aussi aisée que possible la rencontre du tableau et de l'amateur de tableaux, comme dans un autre ordre celle du livre et de l'amateur de livres.

Ces graves réflexions qui ne sont pas d'une déconcertante nouveauté, mais qu'il est néanmoins opportun de rééditer de temps en temps, nous reviennent dans l'esprit quand nous considérons à quels résultats peut arriver un cercle comme le *Voorwaarts*, composé d'éléments très dissemblables, issus de milieux artistiques divers, indépendants les uns vis-à-vis

des autres, sans doctrine commune, sans même un nom sollicitant violemment l'attention du public.

Le *Voorwaarts* n'est pas une école, ni même un groupe de camarades, c'est simplement un syndicat, une association conclue en vue de la présentation des œuvres de ses membres au public. Pas de credo, pas d'intolérance ni d'exclusivisme. Or, cette association atteint pleinement son but; elle s'acquitte parfaitement du genre de service pour lequel elle a été constituée. Avec des œuvres qui ne sont pas toutes intéressantes, elle compose un salon intéressant, de bonne tenue, d'aspect favorable, sur le plan du salon des XX, le plus rationnel, qu'on finira par adopter partout. Et le public vient, voit, regarde, se rend compte, achète, et c'est un succès. Aux expositions triennales, c'est à peu près le contraire. Avec des œuvres qui ne sont pas toutes mauvaises, on y compose un salon ennuyeux, accablant, où l'on ne peut rien voir, d'où l'on sort avec une immense migraine et un immense dégoût.

Le *Voorwaarts* a adopté le système des invitations, et il en use discrètement et éclectiquement. Citons : deux paysages, *En Provence* et *En Auvergne*, du français Gagliardini, un peu bien italien tout de même, ou peut-être du Tessin, patrie des confiseurs? toiles extraordinairement claires, — nous disons claires, et non lumineuses, car la lumière vibre davantage, — d'un rendu et d'un métier étonnants. *La Récolte du lin* de M. Claus vibre, elle, et marque bellement les qualités de ce peintre en plein développement, de même qu'un effet de lumière dans la neige, *Fin du jour*, impressionnant à la manière de certaines œuvres de M. Verstraete, avec qui M. Claus a quelque parenté. Puis : de M. Heymans, un frais *Effet de soleil après la pluie*, avec l'atmosphère d'une irréprochable justesse; de M. Kamerlingh, une nature morte d'un maçonnage puissant, très semblable à celles qu'exposa l'an dernier aux XX un autre Hollandais, M. Verster; de M. Gari Melchers, *A l'Eglise*, une petite paysanne debout, lisant dans son livre d'heures, d'un goût charmant, d'une simplicité entière; de M. Pointelin, une plaine ondulée, à l'horizon infini, sous un ciel fuyant et triste; de M. Vanaise, un portrait qui ne comptera pas parmi ses meilleurs; de M. Alfred Verhaeren, des intérieurs truculents, harmonisés en rouge majeur, des paysages rugueux, brossés presque avec colère, nullement « nature », mais très impressifs, de la coloration la plus intense et la plus saturée.

Arrivons aux membres du Cercle. Parmi les paysagistes, très nombreux, comme partout, s'y distinguent particulièrement MM. Van Doren, Blieck, Delgouffre, Gilsoul. A M. Van Doren, qui a de la vigueur et d'intéressantes recherches de lumière, et qui expose notamment un *Clair matin d'automne* très séduisant, on peut reprocher trop de complication parfois et trop peu de souci des lignes et des formes. M. Blieck semble un improvisateur tumultueux, qui ne s'est pas encore appliqué à se dégrossir. Certains de ses tableaux s'alourdissent de bruns déplaisants; mais il faut lui reconnaître un œil de coloriste, que dénotent par exemple : *le Coin de faubourg* et *Heures suggestives*. *La Nuée* atteint une grande impression d'ensemble.

M. Delgouffre, le dévoué secrétaire du Cercle et l'infatigable organisateur de ses succès, amoureux plus que jamais des jolis petits coins de solitude et de silence, a mis de la poésie dans son *Calme du soir* et de l'éclat lumineux dans les feuillages de son *Chemin couvert*.

L'un des meilleurs peintres du *Voorwaarts* est assurément M. Gilsoul, qui a une prédilection marquée pour les effets crépusculaires et nocturnes, où éclatent vivement de soudaines notes claires : nous espérons cependant que son grand succès de cette année ne lui persuadera pas de recommencer trop souvent le même tableau. *La Nuit naissante*, un des bassins de Bruxelles dont les quais au loin s'illuminent; *Silence*, un fleuve avec un bateau endormi dans les ténèbres; *Nuit de juillet*, un canal éclairé par la lune; *la Courbe*, l'approche terrifiante d'un train de nuit dans une tranchée, sous un ciel farouche; *Harmonie d'automne*, une symphonie de rouge et de bleu, autant de pages amples et puissantes, d'un sentiment largement épandu. Les ciels particulièrement sont grands, aérés et profonds; mais quelquefois on observe trop de lourdeur dans les gammes sombres et une certaine pauvreté dans les noirs, qui font trou.

Ni M. Gouweloos ni M. Ottevaere ne se prouvent coloristes dans leurs uniformes paysages imaginatifs, baignés dans des ombres opaques. Mais le *Portrait de Mlle M. G.* du premier, le *Portrait de ma mère* du second sont des recherches attentives et pénétrantes de physionomies et d'ensembles, qui dépassent la reproduction exacte des modèles. M. Jules Du Jardin a un portrait d'enfant d'un grand charme, où il a mis quelque chose du style et de la manière de M. Khnopff. L'harmonie des chairs, du vêtement, du mur blanc et uni qui sert de fond est tout à fait délicate; la pose très étudiée, est vivante, gracieuse et nouvelle; le dessin, d'une grande précision. Un pastel de M. Rotthier, un dos de femme avec une draperie, attire l'attention par sa coloration savoureuse.

Une certaine tendance littéraire s'affirme chez plusieurs peintres du *Voorwaarts*, comme aussi chez un sculpteur, M. Puttemans. Elle domine presque exclusivement dans l'envoi de M. Middeleer : une allégorie, trop compliquée, des vices, qui s'intitule *les Fleurs du mal*, sans justifier précisément une aussi audacieuse usurpation; l'illustration de la scène finale du *Saint Julien l'hospitalier* de Flaubert, qui n'est qu'un essai malheureux ; une *Mort* inutilement encombrée d'accessoires puérils et d'une mise en scène macabre. M. Middeleer à d'évidentes ressources d'imagination, mais jusqu'à présent il étale ses intentions au lieu de se concentrer, il aigrit et anémie sa couleur sous prétexte d'en faire un moyen d'expression; dans les physionomies il n'arrive pas à dépasser la banalité; au mysticisme il joint un réalisme très analytique qui le contrecarre et introduit dans l'œuvre un élément de désharmonie. On dirait qu'elle ne procède pas chez lui d'une impression ou d'une série d'impressions visuelles, mais tout au rebours d'une idée nue, qu'il s'efforcerait de concrétiser. Quoi qu'il en soit, M. Middeleer est un artiste chercheur, intelligent, qui tente de mettre dans ses œuvres quelque chose de plus que l'apparence des objets, une signification intellectuelle et un reflet d'âme; cette tendance n'est assurément pas de celles qu'il faut décourager.

Dans le domaine de l'art abstrait et synthétique, la meilleure chose du salon, c'est dans l'envoi de M. Colmant que nous la rencontrons : nous voulons parler d'un dessin intitulé : *Rancœur*, qui représente une vieille femme dont le regard fixe et méchant semble ensorceler un paysage mauvais. Ici l'effet voulu est atteint, par des moyens simples, bien disposés pour le faire ressortir dans toute son âpreté.

De tous les artistes du *Voorwaarts*, M. Laermans promet le plus, et semble, par un ensemble de qualités très diverses, pouvoir s'élever le plus haut. Des dessins : *Fin de siècle*, *Etre poète*, aux intentions trop soulignées dans les accessoires, témoignent cependant d'une propension vers la synthèse dont l'expression n'est pas encore bien personnelle. A côté de cela, *Réflexions et reflets*, une étude de jeune femme vêtue de blanc, est une analyse serrée de près des modifications de ton et de lumière. Dans *le Village qui sommeille*, dans *l'Idylle campagnarde*, dans *les Harmonies du silence* surtout, un peintre très spécial s'affirme, avec le sens du coloris expressif et décoratif à la fois et le don naturel de l'unité. D'autre part, dans ces mêmes *Harmonies du silence*, dans *Prélude*, dans *Plain-chant*, dans *les Politiques du village* par-dessus tout, s'accuse une aptitude à saisir sur le vif les types, les attitudes caractéristiques, qui ne va pas sans brutalité, sans outrance caricaturale, mais où l'on sent l'emportement, la verdeur d'un tempérament audacieux. Une eau-forte, parmi d'autres, *la Prière*, des paysans groupés à la porte d'une église, joint à cette crudité d'observation une grande largeur de sentiment. Parmi les œuvres de M. Laermans, qui sont presque toutes fragmentaires, incomplètement réalisées, c'est la plus nette et la plus significative d'un talent dont il est permis, sans doute, d'espérer beaucoup.

ERNEST VERLANT

LETTRE DE M. CH. TARDIEU

A Madame veuve Monnom, imprimeur de la Jeune Belgique,
32, *rue de l'Industrie, à Bruxelles.*

MADAME,

La revue que vous imprimez a publié, dans sa livraison de novembre 1891, un article dont le mauvais ton n'excuse pas les inexactitudes.

J'aime les gosses, et qu'est-ce que *la Jeune Belgique*, sinon la Ligue des Gosses? A ce titre elle me serait plutôt sympathique. Mais il est certaines gamineries qui appellent une réprimande. Et puis les gosses sont faits pour être mouchés et remouchés.

Vous permettez?

Je prétends prouver à l'auteur de *Pierrot Narcisse* — un titre qui est un portrait — qu'il ne sait ce qu'il dit. Rassurez-vous, Madame, je ne songe pas, épuisant mon droit de réponse, à vous infliger le double de la tartine si laborieusement beurrée d'invectives par

« le Scribe » de *Pierrot lunaire*. Quelques mots seulement, quelques faits et documents.

Mon wagnérisme? Laissons cela. Sujet usé, si c'en est un. Il est amplement traité, et avec une compétence qui manque aux poètes des *Dernières Fêtes* — suis-je assez gentil? je les cite toutes — par M. Edmond Evenepoel en son *Wagnérisme hors d'Allemagne*, un livre que je prends la liberté de vous recommander, bien qu'il ne sorte pas de vos presses. Le wagnérisme, qui, du moins, devança la vogue et la mode, le genre et le chic, est peut-être d'érudition médiocre. Giraud assure que celui de Maurice Kufferath est plus profond. Pense-t-il me l'apprendre? Je l'ai dit moi-même, écrit et signé. Quand Georges Eekhoud en fera autant!... Mais, chose inavouable, ce wagnérisme se complique de gounodisme. Et pourquoi pas? Mon admiration pour Wagner n'exclut guère que ses imitateurs.

Elle ne m'oblige à écarter aucune personnalité dissidente, aucune tendance à côté, intéressante à un titre quelconque; mais elle ne m'oblige pas davantage à surfaire un tas de petits pierrots de lettres ou à musique qui ne viennent pas à la semelle du maître de Bayreuth.

Mon vaudevillisme? Il paraît que mon humeur acariâtre et vaniteuse l'a fait avorter. En voilà une chance, par exemple! J'en félicite Valabrègue.

Ma critique d'art. Ici, souffrez que je vous arrête un instant.

Mon ami Pierrot écrit ceci :

« ... En littérature et en art, les opinions de M. Charles Tardieu passent d'un air dédaigneux devant les grandes œuvres, pour saluer jusqu'à terre les œuvrettes de Lilliput. Ah! ces *Salons*, où les petits lécheurs de toiles élégantes et musquées sont préférés aux Rodin et aux Moreau! »

Vraiment, c'est mal tomber...

« Il n'est pas de haute vision d'art au bas de laquelle M. Charles Tardieu n'ait déposé une plaisanterie, un de ces mauvais bons mots que les amuseurs de dixième ordre fabriquent à la grosse pour les infirmes et les impuissants. C'est là l'hommage ordinaire que les plaisantins rendent au talent. »

Cette appréciation est contraire à la vérité. Sans doute, il m'est arrivé de déposer quelques plaisanteries plus ou moins dédaigneuses « au bas » de certaines visions ou prétentions d'art où je ne voyais qu'œuvrettes et machinettes sans grande portée. Et il est naturel que certains œuvrettistes d'art ou de littérature trouvent mon enthousiasme un peu froid, comparé à l'ardeur de leur Narcissisme. Tel un Jean-Paul Choppart qui serait furieux de n'être pas égalé aux héros de l'Iliade. Mais vienne la forte impulsion, l'initiative hardie et féconde, l'idée neuve et vraiment grande, je vous jure que je m'emballe, gaiement, sans plus d'érudition que de pose, — c'est peut-être une pose de le constater — mais enfin de bon cœur et pour le plaisir. Seulement ces fêtes-là sont rares. Et voilà ce que nos gosses ne veulent pas comprendre.

Tenez, Madame, puisque Giraud cite Gustave Moreau, veuillez prendre la peine de lire ces passages d'une étude consacrée à l'artiste original et captivant que mon confrère et ami, Louis de Fourcaud, appelait un jour « le maître sorcier » :

Ici un long groin surgit, comme dit Henri Conscience, et M. Tardieu cite un long article de sa composition.

Il y a treize ans que j'écrivais cela (1) et je vous ferai remarquer qu'à cette époque, celle de l'Exposition universelle de 1878, où il n'obtint qu'une deuxième médaille, Gustave Moreau, toujours discuté, voire contesté, n'était pas encore membre de l'Institut. Je n'ai donc pas attendu sa consécration officielle pour lui rendre hommage.

---

(1) Dans *l'Art*, 4e année, tome II, pages 288 et 319, où vous pourrez contrôler et compléter la citation, si le cœur vous en dit.

La citation est un peu longue encore qu'incomplète. C'est pourquoi je vous épargne Auguste Rodin. Je le réserve pour une autre livraison, si notre ami Pierrot insiste. Et je le préviens que je tiens à sa disposition une liste d'artistes qui ne sont pas du tout de Lilliput, que je me flatte d'avoir mis à leur rang, que je me fais honneur d'avoir salués, et précisément parce qu'ils ne sont pas des œuvrettistes.

Voulez-vous que je vous dise? Giraud ne m'a pas lu. C'est peut-être humiliant pour moi, mais ce n'est pas une absolution pour lui, pour ses jugements téméraires et sa critique calomnieuse.

Ma critique littéraire? Mon Dieu, j'en fais bon marché. Ce n'est pas ma spécialité, si toutefois j'en ai une, ma spécialité étant plutôt de n'en point avoir. Je ne suis pas un critique littéraire : je tiens *aussi* la critique littéraire. Giraud me traite de chroniqueur frotté de littérature et d'art, détestant dans chaque écrivain l'artiste que j'aurais rêvé d'être. Que signifie ce charabia? Je ne sais pas si je suis ou ne suis pas un artiste. Je sais que je suis un journaliste, un professionnel, faisant tout ce qui concerne son état, un polémiste politique s'ouvrant des jours de différents côtés pour aérer sa polémique et esquiver l'asphyxie électorale. Je sais que j'ai toujours ambitionné la maîtrise de mon métier, et je sais que dans ce métier qui est le mien et que j'aime — alors que d'autres qui en vivent affectent de s'y résigner en déclassés du Parnasse pour avoir déposé de-ci de-là sur de rares papiers de Hollande quelques vers huileux et transpirants — j'ai obtenu déjà quelques succès, notamment certain jour où je vis mon ami Pierrot, après avoir raillé, turlupiné, flétri une incartade de votre serviteur, s'y rallier au lendemain du succès, avec une souplesse et une platitude que j'admire encore. Êtes-vous sûrs là-bas, vous autres, que je ne suis pas un artiste à ma manière dans les données de ce métier-là? Et si je l'étais, pourquoi diable vous envierais-je votre art de petite lècherie versiculaire dont je n'ai jamais rêvé pour mon compte et pourquoi vous empêcherais-je de vous y épanouir à votre aise? Qu'est-ce que ça peut me faire, je vous le demande? Mon métier est mon art, mon talent si j'en ai.

Mais il y a *la Princesse Maleine*, la grande obsession de notre fin de siècle!

Il est certain que je ne l'ai pas faite.

Mais permettez : Giraud non plus.

Verhaeren pas davantage.

Eekhoud encore bien moins.

Il paraît qu'ils sont ravis tout de même.

Moi, ça ne m'étonne pas que je ne l'aie pas faite. Alors pourquoi serais-je plus agacé qu'eux?

Il est certain aussi que dans le supplément littéraire de *l'Indépendance belge*, citant une scène de *la Princesse Maleine*, et rappelant l'article sensationnel d'Octave Mirbeau et le célèbre « plus fort que Shakespeare », j'ai osé risquer cette parenthèse : « Est-ce un pavé? » On me le reproche ce pavé, échappé sans doute de mon volcan au vinaigre — une trouvaille de Pierrot en goguette. — On me le reproche, mais on le ramasse. De l'inoubliable pavé, d'habiles exploitants tirent toute une carrière. Désormais, ce n'est plus assez de s'entrelouer, si l'on ne jette, aux pieds des idoles de l'admiration mutuelle, les cadavres de quelques-uns de ces morts qu'il faut qu'on tue. C'est ainsi qu'à Maeterlinck plus fort que Shakespeare, ont succédé Demolder plus fin que Rabelais, Hubert Krains rival heureux de Flaubert et Mérimée, sans parler de Georges Eekhoud plus fort que Zola, naturellement. Encore un mort! C'est ainsi que l'orphéonisme littéraire de la Ligue des Gosses s'est annexé un Quenast en syndicat pour lançage de pavés d'ours. Et c'est ainsi enfin qu'après tant de *plusfortquistes* — le mot est de Maurice Kufferath plus fort que Tardieu — nous verrons bientôt ce comble énorme, invraisemblable : Iwan Gilkin plus fort que Giraud.

Impossible!

On peut être plus fort que Shakespeare.
On peut, à la rigueur, être plus fort que Tardieu
On n'est pas plus fort que Giraud !
Et on appelle ça de la solidarité?
Laissez-moi rire!
Et maintenant, comme dit Giraud, finissons-en.

Mes enfants, je ne vous dois rien. A la différence de Giraud, si je parle de l'un de vous, je ne suis pas homme à lui prêter une opinion contre laquelle proteste tout ce qu'il a écrit. Mais j'ai le droit de ne pas m'occuper de vous. Je vous suivais de loin en curieux qui a autre chose à faire. Vous aviez là un signaleur, un peu gouailleur comme il convient pour affranchir l'éloge de toute apparence complaisante, un rééditeur bon garçon quoi qu'en dise votre porte-parole. Du moment que ses sourires sont pris pour des mépris hostiles et vindicatifs, sa bonne volonté pour de la vanité acariâtre et sa bonne humeur pour de l'imbécillité ou à peu près (1), bonsoir! N, I, ni, fini! Et passons à d'autres exercices. Si vous croyez que la clientèle s'en plaindra!...

Veuillez, Madame, insérer cette lettre dans votre livraison de décembre à la même place et dans le même caractère typographique que la lettre ouverte à laquelle je réponds. Je vous en prie et au besoin vous en requiers suivant la formule. C'est bien le moins qu'une fois en ma vie j'exerce le droit de réponse si souvent invoqué contre le journal où j'opère. Vos jeunes gens paraissent tenir énormément à la publicité de *l'Indépendance belge*. Plus modeste, je me contente de celle de *la Jeune Belgique*. Et j'ose leur conseiller de suivre mon exemple. Il faudra bien. Au fait, il leur restera la ressource de la Librairie belge à Paris, et celle de l'intimidation électorale, préconisée en un banquet fameux. Les candidats n'ont qu'à bien se tenir. Gare au nouveau wagnérisme : *Les Maîtres Chanteurs de Kaeyenberg*.

Agréez, je vous prie, Madame, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

CHARLES TARDIEU.

---

(1) C'est évidemment par inadvertance qu'on me suppose « capable de lire un livre et d'en soupçonner la valeur ». Cette concession trop flatteuse est en contradiction manifeste avec le reste.

MEMENTO

Depuis que M. Charles Tardieu nous a fait savoir que *l'Indépendance belge* ne s'occuperait *plus jamais* des écrivains de la jeune école, les deux vieilles filles ont entretenu leurs lecteurs des *Sept Princesses*, d'*Etude de Jeune Fille*, des *Charneux*, des *Lourty*, etc., etc. Elles ont éreinté la conférence de M. Emile Verhaeren, annoncé *les Apparus dans mes chemins* et *Loth et ses filles*.

Ce n'est plus : « N-i-ni, c'est fini ! » mais « N-i-ni, ça commence ! »

C'est encore timide, hésitant et intermittent, mais il y a progrès. Encore deux ou trois volées de bois vert, et ce sera parfait.

L'Indépendance belge a pour correspondant théâtral, à Pontoise, M. Marcel Fouquier, le fils de celui qui a si peu de talent. Ce jeune homme a écouté avec intérêt, au Théâtre d'Art, *le Bateau ivre* de Rimbaud. Il y a découvert de « fort jolis vers à la José-Maria de Hérédia ».

Après Marcel, Henry. M. Fouquier père apprécie ainsi *les Flaireurs*, le drame de M. Van Lerberghe, joué avec grand succès au Théâtre d'Art :

« *Les Flaireurs*, qu'on a joués vers une heure du matin, sont un simple cauchemar. Une mourante entend venir les hommes qui apportent l'eau pour la toilette funèbre, le linceul, le cercueil. C'est macabre, inutile et — je n'insiste que sur ce point, d'un effet facile. »

M. Fouquier a tort : il n'est jamais plus amusant que lorsqu'il insiste.

A preuve : ce jugement sur *Macbeth :*

« Puisque le théâtre russe est à la mode, je dirais volontiers que l'âme de ce Macbeth, être faible qu'un premier crime entraîne à des crimes sans nombre et qui dépasse dans le mal celle qui l'y a poussée la première, est *une âme slave*, comme nous les aimons aujourd'hui. J'admire *donc* profondément *Macbeth*. Mais, même dans cette œuvre, je n'accepte pas tout de Shakespeare sans réserve et sans discussion. J'ose penser qu'il faut choisir et que c'est se montrer véritablement respectueux du maître de corriger les imperfections grossières dont il est plein. Je préfère l'adaptation à la traduction littérale, en dépit des criailleries. »

On annonce un Shakespeare corrigé, dû à la collaboration respectueuse de M. Henry Fouquier et du jeune décadent russe Marméladoff.

De *l'Indépendance*, à propos de la mort du cardinal Manning, du duc de Clarence et du général Chazal :

« ... Cette série macabre ne s'arrêtera donc jamais ?... »

Nous avons interviewé Calino : Il a répondu que ses renseignements particuliers confirment ceux de *l'Indépendance*, et nous a prié de remercier son confrère M. Tardieu, qu'il a, paraît-il, beaucoup « cultivé » naguère.

La Jeune Belgique ayant souhaité que Bruxelles devienne un petit Weimar, *le Guide musical*, guidé par M. Maurice Kufferath, qui est guidé lui-même par M. Charles Tardieu, nous décoche le petit teutonisme que voici :

« Très noble, cette ambition, mais un peu naïve. Ça ne se reconstitue pas tout seul, le Weimar de 1775. Il faudrait avoir Schiller, Gœthe, Herder, Wieland. Et nous n'avons même pas Charles-Auguste ! »

Pardon, c'est vous qui l'avez ! M. Tardieu s'appelle Charles, et il est Auguste.

Petit maladroit ! Gageons que vous serez moins.... spirituel le jour où votre candidature à la succession de MM. Stoumon et Calabrési deviendra sérieuse.

Le *Courrier de Bruxelles* a parlé du *Voorwaarts*. Oyez :

« MM. J. Middeleer, Laermans et quelques autres, non sans tapage et avec des toiles à prétentions injustificables, sacrifient au « parisianisme » décadent, se livrent à ce qu'on a appelé de la « peinture littéraire », mettent les Flaubert en couleur.

Le parisianisme de Flaubert? Flaubert décadent ! Et ce n'est pas tout, car « ni la *Légende de saint Julien* de Flaubert, ni les *Fleurs du Mal* de l'infâme Baudelaire, ne sont faits pour la peinture flamande, pour l'artiste soucieux de sa pensée, de son art et de son public ».

Nous demandons le nom de la vieille conserve qui a écrit ça !

Avec ses *Coups de Plume*, dont nous parlerons bientôt, M. Firmin Van den Bosch a fait un miracle.

Le Bien Public ayant publié, sur ces pages alertes et batailleuses un article sévèrement « gaga », *la Flandre libérale* l'a reproduit le lendemain.

Pour réconcilier ces deux fossiles ennemis, il a suffi de l'apparition d'un jeune écrivain !

C'est plus belge que nature. *Catholiques* et *libéraux* sont des prénoms. *Cuistres* est le nom de famille.

De M. A. Dosogne, dans *la Libre Critique* :

« Zola même, bien que sa simple, forte et impersonnelle peinture soit plus puissamment fructueuse de vraie philosophie morale que les thèses, l'ergotisme outré, vaniteux et paradoxal des Tolstoï, — Zola n'est pas suffisant. »

Prenez feu Léopold Stapleaux. Il vous suffira !

Les Revues françaises :

Lire, dans les *Entretiens politiques et littéraires*, l'article de M. François Vielé-Griffin sur *les Apparus* de M. Emile Verhaeren ; dans *la Plume*, des vers de M. Edouard Dubus et une correspondance bruxelloise très intéressante, dans *la Revue Blanche*, des poèmes de MM. Thonnar et Kenlio ; dans *la Revue indépendante*, un mirifique René Ghil : « Le vœu de vivre » et un plus mirifique poème de MM. Gaston et Jules Couturat ; dans *Art et Critique*, des études sur les impressionnistes, par M. Georges Lecomte et des calembours de Willy ; dans *le Mercure*, après une proclamation de M. Saint-Pol-Roux, des sonnets de M. José-Maria de Hérédia et un joli poème de M. A.-Ferdinand Hérold.

Les Revues belges :

A signaler, dans *la Revue générale*, qui se réveille, des articles de M. Firmin Van den Bosch et les intéressantes et courageuses chroniques littéraires de M. Eugène Gilbert ; à signaler aussi un bon numéro du *Réveil* de Gand, et l'apparition de *Floréal*, la revue liégeoise annoncée dans notre memento de janvier, et qui arbore à son sommaire, avec des noms nouveaux auxquels on s'habituera vite, ceux de MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Albert Mockel, P.-M. Olin et Quillard.

Nous avons reçu aussi le premier numéro du *Mouvement littéraire*, fondé par MM. Fernand Roussel, Raymond Nyst et Léon Donnay. Bon début. Collaborateurs du numéro : MM. Picard, Verhaeren et Lemonnier pour la Belgique ; MM. Barrès, Vielé-Griffin, Drumont et Lemaître pour la France.

M. Emile Verhaeren a fait, au *Cercle Artistique et Littéraire* de Bruxelles, une bonne et vaillante conférence sur *les Esthétiques modernes et la Critique*. Il s'est attaché à démontrer que les différentes écoles littéraires, qui ont surgi depuis

trente ans, sont autant de rameaux du romantisme. Cette première partie de la conférence est un excellent morceau de critique. Dans la seconde partie de sa lecture, M. Verhaeren a mis les critiques en morceaux. Devant M. Frédérix, rouge de colère, il a lu des extraits de *l'Indépendance*, qui ont provoqué des fusées de rire. Après cette exposition en public, M. Frédérix est rentré chez lui. Le lendemain *l'Indépendance* contenait une petite Sainte-Beuverie de M. Frédérix, écrite d'une plume sénile et rageuse.

Tous nos compliments à M. Verhaeren.

L'Intruse de M. Maurice Maeterlinck a été représentée à Londres et à Copenhague. Succès à Londres, malgré la mauvaise qualité de la traduction et l'étrange inspiration de l'interprète principal, M. Beerbohm-Tree, qui, dans une conférence, a, paraît-il, éreinté le drame avant de le jouer. Très grand succès à Copenhague, où les comédiens ne conférencient pas encore.

La Chronique, journal perspicace, a trouvé la raison de ce grand succès : « M. Maeterlinck devait être compris dans la patrie d'*Hamlet* ».

Cette remarque est évidemment de l'onagre.

Daisy, la dernière œuvre de Max Waller, paraîtra sous peu, en un volume in-18, chez notre éditeur Paul Lacomblez.

Paul Lacomblez vient d'éditer une excellente Grammaire en Portefeuille, de format élégant et commode et de prix très minime (50 centimes). Ce memento très clair et très précis des plus grandes difficultés de la syntaxe française est résumé de la *Grammaire Da Costa* adoptée exclusivement, après concours, pour les écoles de la ville de Paris.

La *Grammaire en Portefeuille* rendra de réels services aux écrivains de tout ordre que peut, à chaque instant, embarrasser une lacune de mémoire.

Pour paraître prochainement chez E. Deman, éditeur à Bruxelles : *Ténèbres*, par Iwan Gilkin.

Les Revues. — Sommaires : La Revue blanche. — Maurice Barrès, Lettre à un lecteur familier. — Gabriel Séailles, Sur la « Cène » du Vinci. — Thadée Natanson, *Vent de Novembre.* — Romain Coolus, *Thèmes d'évocation.* — Louis-Alfred Natanson, *Fêtes.* — Pierre Quillard, *La Mort d'un dieu.* — Charles-Henri Hirsch, Notes sur des peintres. — Lucien Muhlfeld, Chronique. — Calendrier.

La Plume : Adolphe Retté, *Ecoles.* — Bulletin de la quinzaine : Paul Vérola, *Sonnets accouplés ; Epicure.* — Raoul Gineste, Chattes et Chats (*extraits inédits*) — Claude Lauzanne, *Floridor-Célestin Prudhomme.* — Louis d'Eristal, *La Psychycologie chez Guy de Maupassant.* — Léon Dequillebecq, *A propos d'un Livre récent.* — Léon Deschamps, Petits Portraits : *Paul Vérola.*

L'Ermitage : La Décoration de l'intérieur, Alphonse Germain. — Le Rêve de vivre, Charles Morice. — Fantômes, Pierre Quillard. — L'Ivresse verbale, Remy de Gourmont. — Tentation, Louis Le Cardonnel. — Les passants dans l'allée des peupliers, Hugues Rebell. — La Censure morale, G. Bernard-Kahler. — Pages Sereines, Paul Redonnel. — Les trois Rois, Henri Mazel. — Dédicaces pour *Thulé des Brumes*, Adolphe Retté. — Pour violoncelle, Karl Boès. — Vers l'impossible, René Tardivaux. — Rondels, Joseph Declareuil. — D'azur au chef d'or, Hadrien Merle. — Chroniques et Variétés, Les Ermites.

FRAGMENT [1]

Qu'est-ce qui te fait croire que ce pays soit ta patrie?

— La tristesse que j'y ressens.

Les mélancolies de ma toute jeunesse avaient raison; elles me montraient le chemin par lequel j'étais destiné à passer. Mon imagination pressentait mon être. La vie réelle ne m'a repris ces sentimentalités d'adolescence que pour les affermir et les élever, les transformer en un sentiment d'homme qui m'enveloppe maintenant tout le cœur. C'est par la tristesse que j'ai pris possession de moi : la tristesse me garde.

Tu sais quand disparaissent ceux qui marchaient devant nous en nous cachant l'avenir, quelle effrayante impression d'enfant perdu nous ressentons ; quel affolement devant l'espace où notre ligne de direction s'est tout à coup brisée. Tu m'as bien aidé alors de ta bonne humeur, de ton rire, et en jetant devant nous à la volée, d'un geste amusant, de la graine d'espoir. La graine retombait, ça germait, ça poussait... Sans t'en douter tu as tracé quelques chemins de fleurs à l'entrée de mon désert.

---

(1) *Quelqu'un d'aujourd'hui.*

Mais la mort de tant de choses accompagne cette mort d'êtres ; la brèche faite, le mur s'écroule par morceaux ; c'est toute une première vie qui s'arrache lentement.

Tu partis par une fin de jour enténébrée de pluie. Te souviens-tu, c'était un mardi. Nous étions venu dîner ensemble ici, comme aujourd'hui, moins allègrement. La pluie bientôt se mit à tomber désespérément et autour de moi se fit l'esseulement, le vide, comme si l'on venait de me retrancher les trois quarts de la vie.

Cette sensation ne me quitta plus de longtemps. Des jours de temps lugubre, la désolance du paysage m'enveloppait de si près que je ressentais intimement la mort des choses auxquelles mon être était lié. J'allais sous une impression de froid et d'infini silence ; j'étais si lâche que j'avais la peur de moi-même ; peur de mon fantôme noir ; peur de cette ombre de spleen qui s'attache à nous et marche dans nos pas. Tes lettres même ne me ranimaient plus ; ça ne sentait plus la vie, ça venait de trop loin. Il y avait trop longtemps que ces choses que je lisais avaient été pensées et je me disais que pour toi c'était déjà du souvenir, de la vie détachée de toi, que tu laissais derrière toi en t'en allant de ville en ville ; je visitais tes pensées comme on visite une maison dégarnie de ce qu'on aime. Et puis tes lettres étaient rares. Moi je n'y répondais pas, je n'aimais pas me plaindre... ou je n'en avais pas le courage.

J'eus de ces moments d'abattement où, trop las, on se laisse tomber au fond de sa douleur, de ces moments où l'on ne distingue plus la mort de la vie et où l'on se remet à prier des lèvres ceux auxquels on ne croit plus : des lèvres la prière descend au cœur ; on retrouve dans les mots des pensées d'enfance ; et l'on oublie tout ce qu'on souffrait de savoir, dans cette ferveur retrouvée d'un temps où l'on ignorait la souffrance, et le poème reconstitué des prières revit en ses images et l'on prie avidement comme si le chant répété de la prière pouvait évoquer là-haut une figure compassionnelle qui vous aide et vous relève.

J'étais comme un homme qui ne sait plus quel chemin prendre pour éviter ce qui brûle et ce qui écorche. J'attendis, car je ne désespérais pas ; je n'étais pas abattu jusqu'à la passiveté. Il me semblait bien avoir en moi quelque chose à garder.

Sans en rien dire, je m'accrochai à mon être, je m'y réfugiai, espérant y trouver ce que je ne voyais plus au dehors. Bientôt je sentis la chaleur de vie remonter dans mon silence. J'entendis se lever du fonds même de ma tristesse une vie nouvelle. Jadis, en voulant échapper à la tristesse, je m'y étais heurté. Je ne cherchai plus à fuir et je me sentis plus libre ; libre par la

pensée qui se nourrissait de pensée et épanouissait à mes yeux d'infinies contrées. En des voyages spirituels, j'oubliai ce qui endolorit et les vilains obstacles aux mines de cauchemars. Je commençai à ressentir cette rude volupté morale par laquelle on revient à la route directe et logique.

Alors ces cruautés de l'existence m'apparurent comme des causes secondes, des conséquences de l'évolution qui s'était faite en moi, la débâcle des mirages. J'entretins cette tristesse ; j'entretins ce silence : ils avaient des causes profondes, de saintes raisons ; je les cultivai comme on cultive de l'être. Ils m'ont fait naître à une vie nouvelle aux pieds de laquelle est toute ma vie passée.

Ma vie passée !... J'y resonge. Je me dis qu'un à un, brutalement, des souffles que je n'ai pas vu venir ont éteint les cierges d'illusion de ma chapelle. Pour quelques-uns la mort a été lente et presque irressentie ; la flamme s'est couchée longuement, doucement, toute bleuie, puis elle s'est tordue dans un spasme et éteinte sans secousse. Il en est monté une légère fumée de mélancolie sous laquelle j'ai cru voir peut-être un reste de lueur. Maintenant la fumée s'est dissipée. Un matin se lève moins bruyant, moins éclatant, plus pur.

Ce n'est pas la tristesse qui fait mal, c'est la crise par laquelle on y arrive. Ce qu'on nomme la perte des illusions, c'est l'éclipse momentanée du rayon de vie qui change de couleur et de place. Si l'on *savait*, on ne s'affolerait pas à la poursuite du rayon dans « le noir ». C'est la mauvaise modulation qui fait dissonner l'accord. Il suffit de prendre le ton et d'harmoniser notre âme comme nos yeux au jour environnant. La vie est chromatique. Les uns voient très bien où d'autres ne voient pas et ce qui est douloureux à ceux-ci est si naturel à ceux-là qu'il leur semblerait enfantin de se plaindre. On peut faire de très beaux paysages avec du noir ombré d'un peu de blanc.

Quel fou a tenté d'amener le bonheur à soi croyant que c'était un objet à saisir ? Quel fou a tenté de passer la main dans le rayon qui l'a retirée vide ? Le bonheur, comme le paradis, est-il autre chose qu'un aspect de Dieu, un idéal de consolation ? Ce que l'on appelle ici « du bonheur », c'est un trompe-l'âme ; c'est l'avenir qu'on a mis dans le présent comme en rente viagère. Ce qui nous souriait et nous attirait en avant est à côté de nous ; cela n'attire plus et l'on se croit satisfait. Cela aide à marcher dans une griserie et l'on se croit heureux ; cela fait oublier, en retournant les idées noires la face contre le mur ; mais qu'on s'attarde seulement ; que la réalité nous accroche un instant et le bonheur repartira au petit galop, tout loin là-bas, en avant de nous et les idées noires reviendront nous rire au nez.

Les idées noires ne sont qu'un jeu d'ombres et c'est le soleil bas qui fait les ombres grandes. Il ne fallait pas tenter d'abaisser le bonheur jusqu'à nous. Le bonheur est au bout de la route. Il faut qu'il éclaire intact une route infinie. Nous devons le chasser loin, plus loin toujours, en avant de nous, sous peine de l'éteindre en l'atteignant et de rouler dans ses cendres.

Je sens en moi une petite mare de tristesse qu'on ne voit que de tout près, et qui grossit les jours d'orage et m'inonde l'être. Un soleil nouveau aurait beau l'assécher toute, la place en demeurerait aride et noire et aucune fleur n'y repousserait plus. C'est ma place de sensibilité et de perfectibilité : je l'ai reconnue, je prétends l'entretenir, car ceux qui ne sont plus capables de tristesse ne sont plus capables de vie. La tristesse est en accord permanent avec la nature. La tristesse est belle; elle est le suprême état de vie. Je ne veux pas que le bonheur m'entraîne. J'aime mieux ma tristesse; elle me calme et m'éclaire. Le bonheur est mauvais, le bonheur est faux et veux-tu que je te dise... Maintenant, quand un élan de bonheur me saisit, il me semble que je fais mal, et j'ai peur !...

HENRY MAUBEL

ÉPILOGUE (1)

FRAGMENTS

... La Princesse en deuil étendue auprès de l'âtre,
Entend les voix obscures parler. Elle se hâte
Vers l'Etranger et ceux qui, groupés sur le seuil,
L'insultaient avec les rires de leur accueil.

— « Si nul factice feu ne flambe aux glorioles,
Si nul chant d'espoir vain ne leurre mon espoir,
C'est un appel étrange et doux parmi le soir,
C'est une fièvre étrange à ouïr des paroles.

Des paroles d'espoir parlent à mon espoir,
N'est-ce l'espoir vieilli d'illusoires paroles,
N'est-ce pas le frisson mourant aux glorioles
D'un revenir rêvé parmi l'aube d'un soir?

(1) De : *les Vergers illusoires*, à paraître en avril prochain, à la librairie de l'*Art indépendant*.

Oh! les étranges! oh! les si douces paroles :
C'est l'ombre de la voix qui s'éteignit un soir,
C'est l'ombre de la voix qui me fut tout l'espoir,
Jadis aux soirs mentis de neuves glorioles.

Est-ce Lui revenu m'apporter dans le soir
Tout ce rêve éperdu des mortes glorioles,
Et dans sa voix parmi les anciennes paroles
La pâle opale de l'Exil et de l'Espoir? »...

ANDRÉ FONTAINAS

LA PARABOLE DES VIERGES

Le zénith était vibrant de rayons, les pommiers étoilaient les vergers de pétales et de pistils, et sous leurs branches, pareilles à de lumineux chapelets égrenés pour les chérubins, Jésus vêtu de lin contait des paraboles. L'atmosphère était tendre, et la rosée perlait au cœur des marguerites qui s'étaient faites plus belles que des bijoux de reines. Du bout de son pied nu le Christ caressait ces fleurettes amoureuses tandis qu'un ruisseau passant sous ses regards faisait hommage à toute sa personne d'un reflet clair où chantait l'âme de l'onde. Les bouquets aux roses sourires des arbres, parsemés de soleil, élevaient par-dessus le prophète un dôme auroral où les oiseaux : des rouges-gorges, des pinsons, des fauvettes, des rossignols venaient triller magnifiquement. Et lui-même était pur comme un hymne de printemps, avec le diamantin éclat de ses yeux, ivres des éthers et des extases et dont chaque regard semblait avoir ravi un rayon des espaces bleus. Des colombes passaient parfois, avec des palpitations d'ailes, dans le luminaire céleste de la prairie emplie du prestige d'un dieu de jeunesse, puis elles disparaissaient après avoir cueilli un de ses sourires qu'elles rapportaient au ciel comme un trophée de gloire enfantine. Il était assis sur un tas d'herbes, et des brebis venaient caresser ses genoux de leur laine, car n'avait-il pas dit : « Je suis le repos des brebis »? Alors il laissait sa main errer sur elles, dans les lueurs douces de leurs toisons et, se tournant vers les pâtres groupés autour de lui sur le sol chatoyant, avec leurs houlettes brillantes et leurs manteaux larges afin d'y réfugier les agnelets blessés, il narrait de sa voix mélodique :

« Le royaume de Dieu rappellera alors la fable des dix Vierges.

C'était le soir de leurs noces et au sortir du temple où elles avaient prié, elles cheminèrent vers leurs lits nuptiaux par des jardins fleuris.

La nuit tombait superbe : dans une salle de fête voisine on célébrait leur mariage en un festin plein de musique, et les étoiles, suaves comme des yeux d'anges, envoyaient au cœur des épousées des vœux de lumière éternelle.

Elles avançaient lentement, dans leurs longues robes blanches, et les fleurs des parterres s'illuminaient pour elles d'éclats radieux, car le bonheur vêt de magnificence et de lumière tout ce qui s'allume à ses regards. De grandes marguerites s'ouvraient ainsi en cœurs d'or dans la nuit, les roses brillaient comme des baisers de vierge mystique, et les lys au col frêle s'élançaient avec la précieuse fragilité de prières d'infantes. Les épousées étaient donc les reines de leur rêve, sous leur diadème nuptial; elles étaient pâles dans les ténèbres, et ne savaient, en écoutant les chants multicolores des rossignols, si c'était leur âme ou les bosquets qui exhalaient des musiques divines.

Leur cortège candide arriva sous un porche où elles prirent des lampes.

Mais parmi elles se trouvaient cinq sages et cinq folles.

Et les folles, en prenant leurs lampes, négligèrent de se pourvoir d'huile.

La pâle orfèvrerie des étoiles éclairait seule les détours du jardin et les vierges entrèrent dans leurs chambres et attendirent leurs époux.

Il régnait un grand silence, et bientôt les rayons de la lune vinrent réveiller de leur songe les choses de la nuit et mirent comme de blanches couronnes aux meubles taciturnes et vêtirent les murs de ruisselantes draperies.

Les Vierges rêvaient d'or dans ce pâle décor, leur main attendrie sur leur poitrine, quand à minuit il se fit un cri :

Voici l'Époux ! Sortez au devant de lui !

Mais les folles durent aller chercher de l'huile, et l'Époux ne les ayant pas trouvées, quand elles revinrent frapper à l'huis, répondit :

En vérité, je ne vous connais point !

Alors, pareilles à des brebis blessées ou à des lys frappés par la grêle, elles furent pleurantes parmi les jardins. Sur les plantes, à leurs yeux de douleur, un voile noir était descendu. Les marguerites au cœur d'or s'étaient rouillées comme des crapauds, les roses leur semblaient des paupières d'aveugles, et le grand scintillement des astres ne s'ouvrit plus dans les espaces en avenues illuminées sur leur bonheur. Elles s'enfoncèrent dans les ténèbres, aussi tristes que des veuves, et elles errèrent ainsi en fées

déchues jusqu'au lever ironique du soleil qui éclaira leurs faces sillonnées de pleurs.

Les prévoyantes, au contraire, virent rayonner pour elles des joies ineffables. Comme l'innocente Elsa, elles regardèrent, par la fenêtre de leurs chambres, les parcs nocturnes et les étoiles, et dans le magique miroir de ce paysage, elles entendirent vibrer les reflets de leurs enchantements. Les bosquets s'argentaient à leurs yeux avides de se mirer dans l'espace et assoiffés de la poésie des peupliers et des parterres immobiles, et les perles de la nuit firent des diadèmes aux forêts lointaines et sertirent les fleuves de l'horizon d'une mystérieuse orfèvrerie : des tabernacles d'or éclairés de faibles lampes sacrées au chœur dormant des cathédrales. »

Jésus se tut un instant, puis il dit aux bergers :

« Aussi veillez tous, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure à laquelle le Fils de l'homme viendra.

Alors ceux qui auront prudemment recueilli l'huile odorante des bonnes actions sentiront, ainsi que le cœur des vierges sages, leur âme resplendir.

Le Fils de l'homme sera sur un trône rayonnant : les anges, autour de lui, sonneront en de longues trompettes qui enverront comme des fusées d'or à travers le ciel bleu, — tandis que leurs ceintures traîneront dans l'azur, pareilles aux rêves de ceux qui font leurs prières, — et dans le fond des paysages célestes, l'infini sortira ses mystérieuses splendeurs.

Toutes les nations seront là, ressuscitées de leurs cercueils, et Dieu séparera les bons des méchants.

Ceux-ci s'engouffreront dans les grottes du Démon, avec des hommes habitués aux flammes et dont les figures simuleront des têtes de boucs ou de vautours. Ils y souffriront en compagnie des monstres et des filles folles : mais les innocents monteront, la main dans la main, les escaliers de lumière conduisant aux cieux. »

EUGÈNE DEMOLDER

JETTATURA

Quelle ténébreuse puissance
A de ses monstrueuses mains
Sacré ma chétive naissance
Pour de redoutables destins?

Je sais qu'un astre satanique
A versé, des sinistres cieux,
Sa malfaisance tyranique
Dans l'azur naissant de mes yeux.

Sa protection infaillible
Me revêt d'un pouvoir fatal,
Dont l'effet certain et terrible
M'a créé ministre du mal.

Dans le secret de ma pensée,
Dans le silence de mon cœur,
Qu'un jour ma volonté blessée
Tout bas forme un souhait vengeur,

Sans répit, l'arrêt s'exécute :
Le deuil, la ruine et la mort
Mènent sûrement à leur chûte
Le plus superbe et le plus fort.

O ma pernicieuse étoile,
Funeste jeteuse de sorts,
Ta flamme froide me dévoile
L'obscur secret de mes remords ;

Car ta lumière vénéneuse
Coule avec mon sang dans ma chair
Et dans ma cervelle vineuse
Allume un effroyable enfer !

Et seul je sais quelles victimes
Frappa mon tribunal secret
Et quels désastres et quels crimes
Font mon incurable regret !

Puissé-je, par ma patience,
Anéantir tes tristes dons,
Et sur l'injure et sur l'offense
Verser la paix de mes pardons !

IWAN GILKIN

LITTÉRATURE RUSSE

POÉSIES DE TUTCHEW (1)

I

La nuit de juillet scintillait — Toute chaude encore des feux du jour, — Et au-dessus de la terre assombrie — Le ciel plein d'orage frémissait, — Lançant des éclairs muets.

Il semblait que de lourdes paupières — Se soulevaient par intervalles inégaux, — Et qu'à travers ces fugitifs éclairs — Apparaissaient des prunelles menaçantes, — S'enflammant au-dessus de la terre.

II

Soirée d'automne

Il est dans le lumineux des soirs d'automne — Un charme intime et mystérieux : — Cette splendeur de mauvais augure, cette bigarrure des arbres, — Ce bruit des feuilles rousses léger et langoureux, — Cet azur si calme et si voilé — Au-dessus de la terre triste et orpheline, — Et — comme le pressentiment des tempêtes descendantes, — Parfois ce vent froid et saccadé... — Quelle avarie, et quel épuisement! — et sur le tout — Quel doux sourire de l'étiolement, — Que dans un être doué de raison — Nous appelons la pudeur élevée de la souffrance.

III

Comme l'Océan qui entoure la sphère terrestre, — La vie ici-bas est de toute part entourée de rêves; — Arrive la nuit — et en flots sonores — L'élément bat son bord.

---

(1) Tutchew, fils d'une noble et opulente famille russe, est né en 1805 et mort à Saint-Pétersbourg en 1873. Il appartient à la pléiade d'écrivains brillants qui entouraient le soleil poétique d'Alexandre Pouchkine. Tutchew n'est qu'un poète lyrique, mais son originalité et sa haute valeur artistique sont incontestables. Il est à peine connu dans l'Europe occidentale; en Allemagne il n'est connu que par une traduction en vers parue à Munich en 1861. On a comparé Tutchew à Pouchkine : Son vers possède, en effet, une concision, une force, une éloquence merveilleuse, avec cela une grâce, une légèreté et une transparence cristalline.

L. W.

C'est sa voix : elle nous contraint et nous prie. — Voilà que dans le port ressuscite l'esquif magique; — La marée monte et nous emporte rapidement — Dans l'immensité des ondes sombres.

La voûte céleste, brûlant de sa gloire étoilée, — Regarde mystérieusement de sa profondeur — Et nous voguons entourés de toute part — D'un abîme incandescent.

IV

L'insomnie

J'entends la sonnerie uniforme des heures, — Ce conte fatigant de la nuit! — Cette langue pour tous également étrangère — Et distincte pour chacun comme sa conscience.

Qui peut écouter sans tristesse — Au milieu du calme universel, — Ces sourds gémissements du temps, — Cette voix des adieux prophétiques?

Il nous semble alors que le monde orphelin — Est frappé par un sort inéluctable, — Et que nous, en guerre avec la nature entière, — Sommes abandonnés à nous-mêmes;

Et notre vie est là devant nous, — Comme une vision aux confins de la terre, — Et elle pâlit dans un lointain assombri — Avec notre siècle et nos amis.

Une nouvelle et jeune génération — Entre temps s'est épanouie au soleil, — Mais nous, nos amis et notre temps, — Nous fûmes tous voués à l'oubli!

Et accomplissant de temps à autre, — En pleine nuit, la cérémonie douloureuse, — La voix funèbre du métal — Pleure parfois en se souvenant de nous.

V

La Villa abandonnée

Disant adieu aux tribulations du monde — Et se couvrant d'un bosquet de cyprès, — Sous l'ombre bienheureuse — ombre élyséenne, — Elle s'endormit en une heure propice.

Et voici, enclose d'une rêverie magique. — Reposant dans son infortune fleurie, — Elle s'est confiée à la volonté du ciel. — Il y a de cela déjà deux siècles ou plus.

Mais le ciel est ici si clément pour la terre : — Beaucoup d'années et de chauds hivers — Passèrent au-dessus d'elle à moitié rêvante — Sans seulement l'effleurer de leur aile.

Comme autrefois la fontaine murmure dans le coin, — Sous le plafond se promène le zéphyr, — Et l'hirondelle y entre et y gazouille. — Mais elle dort — et son sommeil est profond.

Nous y entrâmes; depuis des siècles tout y était — Si calme, si paisible et si ombreux : — La fantaisie bruissait; immobile et élancé, — Le cyprès voisin regardait par la croisée...

Tout à coup tout se trouble! une agitation fébrile — Parcourt les branches du cyprès; la fontaine se tait — Et un certain murmure curieux chuchote — Imperceptiblement comme à travers le sommeil.

Qu'est-ce, ami? — Est-ce cette méchante vie, — Cette vie, hélas, qui coulait en nous, — Cette vie méchante, avec son trouble ardent — Qui peut-être passa, non en vain, ce seuil bienheureux?...

VI

Envoie, Seigneur, ta consolation — A celui qui par un jour d'été étouffant et chaud, - Comme un pauvre mendiant, à côté d'un jardin, — Traîne ses pas sur le pavé brûlant;

A celui qui contemple à travers la grille — L'ombre des arbres, l'herbe des vallées, — Et la fraîcheur inaccessible — Des prés opulents et lumineux.

Ce n'est pas pour lui que les arbres hospitaliers — Etendirent leurs rameaux ombreux, — Ce n'est pas pour lui que le jet d'eau — Comme un nuage fumant se suspendit dans l'air.

La grotte d'azur, à travers un brouillard, — En vain attirera ses regards, — Et la poussière humide de la fontaine — Ne rafraîchira point son front.

Envoie, Seigneur, ta consolation — A celui qui dans le chemin de la vie — Comme un pauvre mendiant, à côté d'un jardin, — Traîne ses pas sur le pavé brûlant.

VII

Un rêve en mer

La mer et la tempête balançaient notre barque; — Assoupi, j'étais livré au gré des flots, — Et deux infinis étaient en moi — Et ils jouaient avec mon être comme ils voulaient. — Tout alentour, les rochers résonnaient comme des cymbales — Et les vents sifflaient et les ondes chantaient... — Dans le chaos des sons je volais abasourdi; — Mais au-dessus de ce chaos glissait mon rêve... — Maladivement lumineux, magiquement muet, — Dans les rayons de la fièvre chaude il épanouissait son monde, — Et la terre ver-

doyait et l'éther brillait... — Des jardins, des palais, des colonnes, des labyrinthes... — Et l'on entendait le bruit d'une foule innombrable. — J'y ai rencontré beaucoup de figures inconnues; — J'y ai vu des monstres fantastiques et des oiseaux mystérieux, — Sur les hauteurs de la création je marchais fièrement, — Et sous moi le monde luisait immobile... — A travers le rêve, comme le hurlement du sorcier, — Le tonnerre des abîmes de la mer arrivait jusqu'à moi, — Et dans le domaine tranquille des visions et des songes — Sautait l'écume des flots hurlants.

VIII

Hier, au sein des rêveries ensorcelées, — Les paupières éclairées langoureusement — Par les derniers rayons de lune, — Tu t'oublias dans un sommeil tardif.

Le silence s'est apaisé autour de toi, — L'ombre s'est renfrognée plus sombre, — Et la respiration égale de ta poitrine — Ondoyait dans l'air plus distinctement.

Mais à travers la tenture des fenêtres — Les ténèbres de la nuit ne coulaient pas longtemps, — Elles, qui jouaient avec la rêverie invisible — En soulevant ta boucle somnolente.

Car voici que, sans bruit et en tapinois, — Comme apporté par le zéphyr, — Vaporeusement léger, laiteusement pâle, — Quelque chose pénétra par la croisée.

Voici que cela courut invisiblement — Sous les tapis vaguement estampés, — Voici que, s'accrochant à tes couvertures, — Cela grimpa le long de leur bord.

Voici que, ondulant comme un petit serpent, — Cela atteignit le haut de la couche — Et qu'à l'instar d'un ruban — Cela se développa entre les rideaux de ton lit.

Et, tout à coup, touchant ta jeune poitrine, — Avec un rayonnement palpitant de vie, — Rouvrit la soie de tes paupières, — Par une exclamation éclatante et vermeille.

IX

Oh! ne me déposez pas — Dans la terre humide;— Cachez, enfouissez-moi — Dans l'herbe épaisse; — Que le souffle du zéphyr — Agite le gazon, — Que la syringe chante de loin, — Et que les nuages, calmes et ensoleillés — Volent au-dessus de moi.

X

J'aime le service divin des protestants, — Leur liturgie est sévère, imposante et simple; — De ces murs, de ce temple vide, — Le haut enseignement m'est compréhensible.

Car, voyez-vous, prête à partir, — C'est pour la dernière fois que la Foi est là devant vous : — Elle n'a pas encore franchi le seuil — Que déjà sa maison est vide et nue; — Elle n'a pas encore franchi le seuil, — La porte ne s'est point refermée sur elle... — Mais l'heure a sonné... Priez Dieu, — Car c'est pour la dernière fois que vous priez maintenant.

XI

Les Alpes

A travers l'obscurité azurée de la nuit — Les Alpes neigeuses nous contemplent; — Leurs yeux trépassés nous frappent — De leur épouvante glaciale. — Sous le charme d'une puissance occulte, — Elles sommeillent menaçantes, nébuleuses, — Jusqu'au lever de l'aurore. — L'on dirait des souverains déchus.

Mais que l'orient rosisse à peine, — Et la fin des sortilèges est proche : — C'est la couronne du frère aîné — Qui devient lumineuse la première; — De la tête du grand frère — Descend l'onde sur les cadets, — Et toute la famille renaissante — Brille dans ses couronnes en or.

XII

La soirée est pleine de brouillard pluvieux... — Chut! n'entends-je pas le chant de l'alouette? — Est-ce toi, hôte charmant de la matinée, — En cette heure tardive et mortelle?

Souple, enjoué, sonore et clair, — En cette heure mortelle et tardive, — Il a ébranlé tout mon être — Comme le rire effrayant de la démence!

XIII

Le soir d'été

Déjà la terre a secoué de sa tête — La chaleur incandescente du soleil, — Et l'onde marine vient d'engloutir — L'incendie paisible du soir. — Déjà les astres clairs ont apparu, — Et de leurs têtes humides — Ils ont soulevé la voûte céleste — Qui pesait sur nous. — Entre la terre et le ciel

— Le fleuve éthéré coule plein, — La poitrine débarrassée de la chaleur — Respire plus librement et plus légèrement. — Un doux frisson, comme une onde, — A parcouru les fibres de la nature, — Comme si ses pieds échauffés — Étaient effleurés par les eaux des fontaines.

XIV

Le crépuscule

Les ombres bleues se déplacèrent, — La couleur pâlit, le son mourut, — La vie, le mouvement se résolurent — En une obscurité vague, en un écho lointain... — Du papillon le vol invisible — Se perçoit dans l'air nocturne... — C'est l'heure d'une mélancolie inexprimable! — Tout est en moi, et moi en tout!... — O crépuscule calme, ô crépuscule rêveur, — Doux, attendri, aromatique, — Coule, ô coule dans la profondeur de mon âme, — Pour y noyer tout et me tranquilliser! — Les sentiments, du brouillard de l'oubli — Remplis-les jusqu'au bord... — Ah! laisse-moi savourer le charme de l'anéantissement — Et mêle-moi au monde endormi!

XV

Mon âme voudrait être une étoile, — Mais non quand du haut du ciel de minuit — Ces lumières, comme des yeux vivants, — Contemplent le monde terrestre qui sommeille.

Mais durant le jour quand, voilées par la buée — Des rayons incandescents du soleil, — Elles brûlent plus claires, comme des divinités, — Dans l'éther pur et invisible.

XVI

Vision

Il est une heure de silence universel; — En cette heure d'apparitions et de miracles, — Le char vivant de l'univers — Roule ouvertement dans le sanctuaire des cieux!

Alors la nuit s'épaissit comme le chaos au-dessus des flots; — La défaillance oppresse le continent comme l'Atlas... — Et seule l'âme virginale de la Muse — Est troublée par des songes prophétiques que lui envoyent les dieux.

XVII

Ce jour, j'en ai souvenance, était pour moi — La matinée d'un jour plein de vie : — Elle se tenait debout devant moi, — Sa poitrine se sou-

levait comme une vague, — Ses joues rosissaient comme l'aube, — Et de plus en plus rougissaient et s'enflammaient.. — Et tout à coup, comme un jeune soleil, — L'aveu d'or et d'amour — S'arracha de sa poitrine, — Et j'entrevis un monde nouveau !

XVIII

O cheval ardent, ô cheval marin, — Avec ta crinière vert pâle, — Tantôt calme, se laissant caresser de la main, — Tantôt rageusement enjoué ! — Tu fus nourri par le tourbillon impétueux —. Dans le vaste champ de Dieu, — Et il t'a appris à bondir, — A jouer, à courir à ta guise !

Je t'aime quand, tête baissée, — Dans ta force superbe, — Ebouriffant ton épaisse crinière, — Tout fumant et couvert de blanche sueur, — Tu diriges vers le rivage ta course effrénée — En faisant retentir ton joyeux hennissement ; — Bientôt tu lanceras tes sabots contre le rivage sonore — Pour éclater aussitôt en une poussière humide.

XIX

Cache-cache

Voici ta harpe dans le coin habituel, — Les roses, les œillets fleurissent à la fenêtre, — Le rayon du midi s'endormit sur le plancher : — Heure convenue !... mais où donc est-elle ?

Ah ! qui m'aidera à trouver l'espiègle ? — Où donc s'est blottie ma charmante sylphide ? — La proximité magique, je la sens, — Comme un bienfait répandu dans l'air.

Est-ce en vain que les œillets regardent narquoisement ? — Est-ce en vain que sur vos feuilles roses, — Votre rouge est plus chaud et votre arome plus frais ? — Ah, je comprends qui se cache, s'enfouit dans les fleurs !

N'est-ce point de ta harpe que je perçois le son ? — Ne rêves-tu pas de te cacher dans ses cordes d'or ? — Animé par toi, le métal frémit — Et son trouble délicieux se trahit encore !

Les atomes de poussière dansent dans le rayon solaire — Comme les étincelles vives dans le feu natal ! — J'ai vu cette flamme dans des yeux adorés, — Son enivrement m'est si bien connu !

Un papillon vient de pénétrer par la croisée — Et il voltige de fleur en fleur avec une feinte insouciance. — O, cesse de tournoyer, mon hôte bien aimé ! — Puissé-je, aérien, ne point te reconnaître !

XX.

Je regarde comme au-dessus de la cendre chaude, — Fume ce rouleau et se consume, — Et comme le feu sourd et latent — Dévore les mots et les lignes.

Ainsi se consume tristement ma vie — Et chaque jour elle s'en va en fumée, — Ainsi je m'éteins peu à peu — Dans une monotonie insupportable...

O ciel! si une fois seulement — Cette flamme pouvait se développer librement, — Et si, sans languir ni me tourmenter davantage, — Je pouvais flamboyer et m'éteindre!

Traduit du russe par L. WALLNER

QUELQUES SCÈNES D'IBSEN

LES PRÉTENDANTS A LA COURONNE

Le yarl (1) Skule s'est révolté contre son gendre, le roi Hakon Hakonson, et a remporté un premier avantage sur lui. Une partie du royaume des Birkebeinern reconnaît Skule pour souverain. Hakon rêvait de réunir sous un même sceptre les différents royaumes scandinaves et confia autrefois ce projet à Skule. Celui-ci, ambitieux, jaloux, mais de caractère irrésolu, voudrait reprendre cette idée pour son compte. Ces quelques lignes permettront de comprendre intégralement les scènes suivantes du quatrième acte :

LE ROI SKULE — LE SKALDE IATGEIR

IATGEIR. — Pardonnez-moi, Seigneur Roi, mon entrée...

SKULE. — Tu viens à propos, Skalde!...

IATGEIR. — J'entendais les gens de la ville s'entretenir si mystérieusement dans les auberges et j'ai démêlé qu'il s'agissait...

SKULE. — Brisons là pour le moment. Dis-moi plutôt, Skalde, toi qui as parcouru tant de pays étrangers, as-tu jamais rencontré une femme qui aimât l'enfant d'une autre. Par aimer je n'entends pas aimer simplement, mais aimer de l'amour le plus intense ?

IATGEIR. — Il n'y a pour aimer de cette façon les enfants que les femmes qui n'en ont pas...

---

(1) *Yarl, earl* en anglais; comte en français.

SKULE. — Celles-là seulement?

IATGEIR. — Et encore, le plus souvent, celles qui sont stériles.

SKULE. — Celles qui sont stériles, dis-tu? Elles aiment les enfants des autres de l'amour le plus intense?

IATGEIR. — Cela arrive souvent.

SKULE. — Et n'arrive-t-il parfois, que cette femme stérile tue l'enfant d'une autre, parce qu'elle même n'en a pas?

IATGEIR. — En effet. Mais elle n'agit pas sagement de la sorte.

SKULE. — Pas sagement?

IATGEIR. — Non; car elle procure à celle dont elle tue l'enfant, le don de la douleur...

SKULE. — Estimes-tu que le don de la douleur soit un tel bien?

IATGEIR. — Oui, Seigneur.

SKULE *(le regarde bien en face)*. — Deux êtres habitent à la fois en toi, Islandais. Lorsque tu es assis parmi les autres convives du joyeux festin, tu retires prudemment le voile sur chacune de tes pensées; si l'on se trouve seul avec toi, tu ressembles plus d'une fois à celui qu'on voudrait élire pour ami. Comment cela se fait-il?

IATGEIR. — Lorsque tu vas te baigner dans la rivière, tu ne te déshabilles pas à l'endroit par où doivent passer les fidèles sortant de l'église, mais tu te ménages une mystérieuse cachette...

SKULE. — Naturellement.

IATGEIR. — J'ai la pudeur de l'âme; c'est pourquoi je ne me déshabille pas quand tant de gens sont rassemblés dans la halle.

SKULE. — Hum! *(Courte pause.)* Dis-moi, Iatgeir, comment devins-tu skalde? Qui t'apprit la poésie?

IATGEIR. — On n'enseigne pas la poésie.

SKULE. — On ne l'enseigne pas? Alors comment l'appris-tu?

IATGEIR. — Je reçus le don de la douleur, et je devins skalde.

SKULE. — Le don de la douleur est donc celui qui fait le skalde?

IATGEIR. — J'avais besoin du don de la douleur; il en est d'autres peut-être qui ont besoin de la foi, de la joie ou du doute.

SKULE. — Du doute aussi?

IATGEIR. — Oui; mais alors il faut que le douteur soit fort et sain.

SKULE. — Qu'entends-tu par un douteur malsain?

IATGEIR. — Celui qui doute de son propre doute.

SKULE *(lentement)*. — C'est la mort que tu veux dire?

IATGEIR. — Pis encore : le crépuscule...

SKULE *(rapidement, comme s'il secouait ses pensées)*. — Où sont mes

armes? Je veux combattre et agir, ne plus penser. Que voulais-tu m'apprendre à ton arrivée?

IATGEIR. — Je voulais te faire part de ce que j'ai entendu dans les auberges. Les citadins s'entretiennent mystérieusement; ils ricanent et demandent si nous sommes si sûrs que cela de la présence du roi Hakon à l'ouest du royaume ; ils se réjouissent d'un événement caché...

SKULE. — Ce sont des habitants du golfe et ceux-là m'ont toujours été hostiles...

IATGEIR. — Ils te raillent parce que la châsse sainte du roi Olaf ne fut pas portée devant toi dans la prairie du *thing*, lorsque tu fus élevé sur le pavois; ils voient en cette conjoncture un mauvais présage pour toi ..

SKULE. — La prochaine fois que j'irai à Nidaros, je retirerai cette châsse de l'église; je la ferai exposer en plein vent, dussé-je pour cela raser le temple même et faire croître l'herbe du *thing* sur l'emplacement qu'il occupait.

IATGEIR. — Une action violente, pour sûr; mais je chanterai une chanson aussi violente que cette action.

SKULE. — Prépares-tu beaucoup de chants inédits, Iatgeir?

IATGEIR. — Non. Mais beaucoup naîtront encore; l'un après l'autre est conçu, s'anime et vient au jour...

SKULE. — Et si moi qui suis le Roi et qui possède le pouvoir, te faisais mettre à mort, chaque pensée de poète que tu cèles sous ta poitrine, périrait-elle avec toi?

IATGEIR. — Seigneur, c'est un péché énorme que celui de détruire une belle pensée...

SKULE. — Je ne demande pas si la chose est criminelle ; je demande si elle est possible?

IATGEIR. — Je l'ignore.

SKULE. — N'as-tu jamais possédé un ami qui fut skalde comme toi, et ne t'a-t-il jamais décrit un chant fier et sublime, qu'il se proposait de composer?

IATGEIR. — Oui, Seigneur.

SKULE. — Et n'as-tu jamais souhaité de pouvoir le tuer, ton ami, afin de t'approprier sa pensée et de chanter toi-même son chant?

IATGEIR. — Seigneur, je ne suis pas stérile; j'ai mes propres enfants. Je n'ai pas besoin d'aimer ceux des autres. *(Il se retire lentement par la porte du fond.)*

LE ROI SKULE — ENSUITE UN VARLET

SKULE *(après une pause)*. — Cet Islandais est bien un skalde. Il exprime, à son insu, la plus profonde vérité de Dieu. Je suis comme une femme stérile. C'est pourquoi j'aime la pensée royale conçue par Hakon, et l'aime du plus ardent amour de mon âme. O! que ne puis-je l'adopter! Mais l'enfant mourrait sous ma tutelle. Vaut-il mieux qu'il meure sous ma main ou qu'il vive sous la sienne? Et si ce dernier est le cas, mon âme trouvera-t-elle jamais le repos? La renonciation m'est-elle permise? Puis-je consentir, en simple témoin, à ce que Hakon se conquière un pareil titre à l'admiration de la postérité? Quelle mort, quel vide en moi — et aussi autour de moi! Pas un ami — l'Islandais! *(Il va vers la porte du fond et s'écrie :)* Le skalde a-t-il déjà quitté le palais?

UN VARLET *(au dehors)*. — Non, Sire, il parle aux gardes dans l'antichambre.

SKULE. — Dis-lui de venir me trouver. *(Il s'assied devant la table.)*

LE ROI SKULE — IATGEIR

SKULE. — Il m'est impossible de dormir, Iatgeir; vois, toutes ces graves pensées royales prolongent ma veille...

IATGEIR. — Je constate qu'il en est des pensées du roi comme de celles du skalde. Lorsque règnent le silence et la nuit, leur essor est le plus puissant et leur floraison la plus glorieuse...

SKULE. — Il en va donc de même du skalde?

IATGEIR. — Oui, Seigneur, aucun chant ne naît à la clarté du soleil; c'est tout au plus si on l'ébauche pendant le jour; pour l'achever, il lui faut le silence de la nuit.

SKULE. — Qui te procura le don de la douleur, Iatgeir?

IATGEIR. — Celle que j'aimais.

SKULE. — Elle est morte?

IATGEIR. — Non, elle se détacha de moi.

SKULE. — Et tu devins skalde?

IATGEIR. — Alors je devins skalde.

SKULE *(le prenant par le bras)*. — Quel don me manque pour devenir Roi?

IATGEIR. — Ce n'est pas le doute, pour sûr; sinon tu ne m'interrogerais pas.

SKULE. — Dis, quel don me manque alors?

IATGEIR. — Mais, Sire, vous êtes Roi.

SKULE. — Est-on certain à toute heure d'être Roi?

IATGEIR *(le considère un instant en silence, puis lui demande :)* — N'avez-vous jamais aimé?

SKULE. — Oui, une fois — avec ardeur, avec tendresse — jusqu'à l'adultère...

IATGEIR. — Vous avez une épouse...

SKULE. — Je la pris dans l'espoir qu'elle me donnerait des garçons.

IATGEIR. — Vous possédez tout au moins une fille, Seigneur, — une douce, une adorable fille.

SKULE. — Si ma fille était un garçon, je ne te demanderais pas quel don me manque. *(En criant, sauvage.)* Il me faut auprès de moi quelqu'un qui m'obéisse sans avoir de volonté propre, — qui croie inébranlablement en moi, qui tienne pour moi quoique je fasse de bien ou de mal, qui ne vive que pour répandre dans ma vie des rayons de lumière et de chaleur, et qui doive mourir lorsque je tomberai! Donne-moi un conseil, skalde!

IATGEIR. — Achetez-vous un chien, seigneur.

SKULE. — Ne suffirait-il pas d'un homme?

IATGEIR. — Il vous faudra chercher longtemps un homme de cette espèce.

SKULE *(subitement)*. — Sois-moi cet homme, Iatgeir. Sois-moi ce fils! La couronne de Norwège sera ton héritage, tu posséderas le pays et le royaume, si tu consens à m'être un fils, à vivre pour mon œuvre et à croire en moi?

IATGEIR. — Et quelle garantie pourrais-je te donner, que je ne joue pas la comédie?

SKULE. — Renonce à ta vocation; ne rime plus — et je croirai en ta sincérité.

IATGEIR. — Non, seigneur, — ce serait là acheter trop cher la couronne.

SKULE. — Réfléchis bien. Être roi, c'est être plus que skalde!

IATGEIR. — Pas toujours.

SKULE. — Je ne te demande que le sacrifice de tes chants inédits...

IATGEIR. — Ceux qui restent à chanter sont toujours les plus beaux!

SKULE. — Et pourtant il me faut un homme, — il me le faut, entends-tu, — qui croie en moi! Un seul! L'indispensable! Je le sens, — si je tiens cet homme, je suis sauvé!

IATGEIR. — Croyez en vous-même, et vous serez sauvé!

LES PRÉCÉDENTS — PAUL FLIDA, PARTISAN DE SKULE

PAUL FLIDA. — Roi Skule, c'est le moment de vous défendre! Hakon Hakonson a jeté l'ancre avec toute sa flotte près de Elgjarnaesz!

SKULE. — Près d'Elgjarnaesz! Alors il n'est pas loin.

IATGÉIR. — Allons, qu'on me donne ma cuirasse et mon bouclier! Si la bataille et le massacre font rage cette nuit, je tomberais volontiers le premier pour vous!

SKULE. — Toi, qui ne voulais pas vivre pour moi!

IATGEIR. — L'homme peut tomber pour l'œuvre d'autrui, mais s'il doit vivre, il ne le doit que pour son propre ouvrage! *(Il se retire.)*

Traduction de GEORGES EEKHOUD

TROIS POÈMES DE KEATS

LA BELLE DAME SANS MERCY

Ah! qu'as-tu, pauvre malheureux,
seul et pâle attardé?
les roseaux du lac sont desséchés,
aucun oiseau ne chante plus.

Ah! qu'as-tu, pauvre malheureux,
si hagard et si désolé?
le grenier de l'écureuil est rempli,
et la moisson est faite.

Je vois un lys sur ton front
moite de douleur et de la rosée des fièvres,
et sur ta joue pâlit une rose
presque desséchée elle aussi.

Je rencontrai une dame dans les prés.
très belle, une fille des fées;
sa chevelure était longue, ses pieds légers,
et ses yeux étaient étranges.

Je l'ai prise sur mon cheval marchant au pas,
et tout le jour je n'ai vu qu'elle;
car elle se penchait vers moi et chantait
une chanson des fées.

J'ai fait une guirlande pour sa tête,
et des bracelets, et une ceinture parfumée;
elle me regardait comme si elle m'aimait,
et elle se lamentait doucement.

Elle me donnait des herbes de saveur douce,
et du miel sauvage, et de la rosée,
et certes, en son langage étrange elle me disait :
je t'aimerai fidèlement.

Elle me mena dans sa caverne d'elfe,
et me regardait, et soupirait profondément
et je fermai ses yeux tristes et étranges,
et les baisant, je les endormis.

Et nous dormions là sur la mousse,
et je rêvais, hélas!
le dernier rêve que je rêverai,
sur le versant froid de la colline.

Je vis les rois pâles et les princes,
de pâles guerriers — d'une pâleur de mort tous;
ils criaient : « la belle dame sans mercy
te tient en esclavage ».

Et je voyais dans l'ombre leurs lèvres mortes
s'ouvrir au large pour l'horrible avertissement,
et je m'éveillai, et me trouvai ici
sur le versant froid de la colline.

Et c'est pourquoi je demeure ici
seul et pâle attardé,
bien que les roseaux du lac soient desséchés
et qu'aucun oiseau ne chante plus.

UN RÊVE

(Après la lecture de l'épisode du Dante : Paolo et Francesca.)

Comme Hermès autrefois eut recours à ses ailes rapides
quand Argus s'assoupissant, trompé, fut endormi;
ainsi, sur un roseau delphique, mon esprit indolent
avait joué, avait charmé, ravi
le dragon du monde privé de ses centaines d'yeux;
et le voyant endormi, s'envola —
non vers l'Ida aux cieux de neige,
ni vers Tempé, où Jupiter un jour souffrit —
mais vers le second cercle du triste enfer,
où dans les rafales, les tourbillons, et le flot
de la pluie et de la grêle, les amants n'ont pas besoin de dire
leur douleur. Pâles étaient les lèvres que j'y ai vues,
pâles étaient celles que je baisai, et belle la forme
avec laquelle je flottai parmi la tempête mélancolique.

Ecrit sur l'espace blanc d'une page, à la fin du conte de Chancer : *La fleur et la feuille :*

Ce gracieux conte est comme un petit taillis;
les lignes parfumées de miel s'entrelacent si fraîches
pour retenir le lecteur en un si doux endroit,
qu'ici et là il s'arrête, le cœur gonflé;
et souvent il sent les gouttes de la rosée
et leur fraîcheur subite contre sa face;
et suivant la mélodie capricieuse, il peut indiquer
par où sautille la linotte aux pattes délicates.
O force de la blanche simplicité!
force puissante de ce doux conte!
moi qui toujours fus assoiffé de gloire,
en ce moment je serais heureux d'être couché
mollement sur l'herbe, comme ceux dont les sanglots
furent entendus seulement des rouges-gorges attristés.

Traduction littérale d'OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Rêves et Nostalgies, par PAUL DELHAYE. Tournai, Vasseur-Delmée. — *Les Chansons naïves*, par PAUL GÉRARDY. Liége, Vaillant-Carmanne. — *Les Cygnes*, par FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN. Paris, Léon Vanier. — *Coups de plume*, par FIRMIN VANDEN BOSCH. Gand, Siffer. — *En Vacances*, par le baron DE HAULLEVILLE. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Ames fidèles au mystère*, par ADOLPHE FRÈRES. Bruxelles, Paul Lacomblez.

J'ai là, devant moi, sur ma table, trois volumes de vers, d'accent différent, et dont la fortune sera diverse.

Le premier, *Rêves et Nostalgies*, porte la signature de M. Paul Delhaye, et m'arrive du Tournaisis. Ces rêves et ces nostalgies sont assurément d'un débutant, et d'un très jeune débutant. M. Paul Delhaye rime, avec une facilité déplorable, des poèmes qui n'ont pas la moindre horreur du lieu commun.

Exemple :

Voici que le ciel, à flots onduleux,
S'emplit de brouillards aux masses pesantes,
Et que dans les airs, comme agonisantes,
Les feuilles tournoient en essaims frileux.

Les grands vents d'ouest, soufflant leurs ravages,
Font gémir d'effroi les pins desséchés,
Puis, sur les flancs bleus des vastes rochers,
Sèment le duvet des chardons sauvages.

Mon cœur, attristé par les jours nombreux
Dont le flot s'encourt sombre et monotone,
Comme la nature en ce mois d'automne,
Sur lui sent tomber un deuil douloureux.

Il voit s'effeuiller l'arbre de ses rêves
Au souffle qu'émet la réalité,
Et comprend enfin la fragilité
Du bonheur, brisé par les heures brèves.

Voilà des vers musicaux, d'une allure aisée, qui prouvent que, si M. Paul Delhaye a des dons estimables, il se contente de l'à peu près et ne cherche pas le mieux. Croit-il, en qualifiant les *flots* d'*onduleux*, *les masses*, de *pesantes*, et le *deuil*, de *douloureux*, qu'il crée des rapports nouveaux et qu'il fasse œuvre de poésie? Et la veulerie de cette tournure : *Au souffle qu'émet la réalité*, ne démontre-t-elle pas que M. Paul Delhaye ne se surveille guère? Eh bien! puisqu'il ne se surveille pas, c'est à ses aînés qu'il appartient de le surveiller. Je voudrais à la fois le décourager et l'en-

courager : le décourager de rimer encore des *Rêves et Nostalgies*, et l'encourager à écrire des vers de poète, non des improvisations d'amateur.

***

L'auteur du deuxième livre, M. Paul Gérardy, est aussi un débutant. Mais ce débutant débute, sinon par une œuvre égale et une, du moins par quelques poèmes bien venus, d'une veine déjà personnelle, qui annoncent un écrivain. Je ne prise pas beaucoup la série intitulée *Les Croix*, ni la *Nuit d'hiver*, mais, en revanche, je suis ravi des petites chansons qui ouvrent le livre :

A la façon de Henri Heine,
Je dis des chansons tristes et douces,
Je dis de méchantes chansons
A la façon de Henri Heine.
. . . . . .
. . . . . .
Rêvez vos rêves doucement
Et laissez les choses aller,
Et laissez vos larmes couler
Pour être heureux infiniment.

J'aime aussi *Ce fut un trouvère qui chanta*, une inspiration charmante, et, par-dessus tout, *la Tour*, un exquis paysage enchanté, exprimé par des strophes naïves et chevrotantes :

La vieille tour a la parole,
— La vieille tour est bien bavarde! —
Depuis des siècles qu'elle est là,
La vieille tour a la parole.

J'attends beaucoup de M. Paul Gérardy, qui vient de révéler une vraie sensibilité de poète, et dont les chansons, naïves sans trop de naïveté apprise, ont de la grâce, du trait, et un joli tour d'esprit et de sentiment, qui est très français.

***

Le troisième livre de vers me vient de Paris. Notre collaborateur M. Francis Vielé-Griffin publie, sous un titre qu'il affectionne, *Les Cygnes*, une série de nouveaux poèmes, auxquels je voudrais avoir le loisir de consacrer une longue étude, car ils me sollicitent non seulement par leur valeur esthétique, qui est réelle, mais encore par certains problèmes qu'ils soulèvent, et devant lesquels la critique ne peut point passer sans s'arrêter.

Les lettrés qui savent lire saisiront facilement le lien subtil qui rattache ces nouveaux poèmes, et ce serait leur faire injure que de le leur expliquer. Quant aux autres, je crains fort que l'explication la plus claire ne parvienne pas à les convaincre. Ce n'est pas pour eux que j'écris ces lignes.

Après des strophes sans titre, qui évoquent les premiers *Cygnes*, *l'Etape* (1) nous montre le poète célébrant la fraternité des âmes dans une généreuse et féconde tristesse :

Assieds-toi là, ma sœur, et pleure :
Pleurer est beau par-dessus toutes choses ;
Il n'est qu'une heure, elle demeure
Eternelle en métamorphoses :
L'heure de pitié sainte et d'amour surhumain
Qui pleure jusqu'à sourire... enfin.

Viennent ensuite *le Gué*, mélancolique éloge d'une Ophélie anonyme, et *Au Seuil*, poignante paraphrase d'une pensée de Carlyle, puis, après le dyptique connu : *Le Porcher* — *Eurythmie*, qui acquiert ici son entière valeur, *Au Tombeau d'Hélène*, un groupe de chansons à voix basse et d'évocations chuchotées par un nouveau Faust à la fille du Cygne légendaire. Le livre se ferme sur cette grande image.

M. Francis Vielé-Griffin a raison de chanter la pitié qui pleure jusqu'à sourire. Il est naturellement le poète des joies graves et des larmes heureuses. Rien n'est plus loin des lamentations de commande que ces couplets long voilés, où l'on devine l'aristocratie d'une âme tendre et fière. Et l'atmosphère même de l'œuvre, avec son pâle brouillard qu'irise un soleil mouillé, est comme l'émanation de ces strophes mélancoliques et silencieuses.

Comme on le pense bien, une telle poésie ne se plaît guère aux images nettes, aux formes précises, aux couleurs royales ni aux fanfares retentissantes. Elle est plus psychologique que descriptive, et plus éolienne que plastique. A ce point de vue, malgré de belles fiertés d'art, qui leur sont communes, la poésie de M. Vielé-Griffin est aux antipodes de la poésie de M. Henri de Régnier. Dans *les Cygnes*, les êtres apparaissent à demi, pareils à des ombres, et les choses, toujours lointaines, baignent dans de fines et changeantes vapeurs. Ça et là, le reflet, en songe, d'un beau paysage sylvestre, où les fleurs « vivent de vieilles vies pensives », et où l'odeur du chèvrefeuille parfume le vent. Et c'est ici que se révèle chez M. Vielé-Griffin, en même temps que la noblesse de la pensée, une ravissante fraîcheur de sensation. Et il n'y a guère que certains poètes anglais qui soient doués d'un charme semblable et d'une pareille sensibilité.

J'ai envie, pour finir, de chercher à M. Vielé-Griffin une légère et confraternelle querelle, et aussi de lui soumettre, à propos de la forme prosodique des *Cygnes*, les doutes qu'elle a fait naître dans mon esprit.

La querelle sera vite vidée. Il me semble que M. Vielé-Griffin, de-ci, de-là, force un peu, dans l'expression, le génie de la langue française. Je n'admire pas beaucoup le « beau bleu fleuve », le « grand doux jour », ni

(1) Voir *la Jeune Belgique* de janvier 1892.

l'emploi, au moins inutile, de « en l'autrefois » pour « dans le passé », ni des vers comme celui-ci :

Tourné vers quelque vieil hier de vie enfuie.

L'oreille proteste, et je ne vois pas ce que M. Vielé-Griffin peut gagner à la contrarier ainsi.

Quant au doute que j'ai, le voici. Je me demande si le poète des *Cygnes*, en prodiguant les longs couplets en vers polymorphes très distendus, n'enlève pas à ses imaginations le caractère définitif sans lequel il n'est point de poésie. Le rhythme et la musique de M. Francis Vielé-Griffin ne sont pas toujours perceptibles dans la lecture à voix haute. Et certaines strophes des *Cygnes* pourraient-elles se graver dans la mémoire et s'imposer au souvenir, comme les vers de *l'Après-midi d'un faune*, des *Romances sans paroles* ou certains poèmes des *Chansons d'Amant?* A rompre avec l'ancienne prosodie mnémotechnique, ou à négliger d'en établir une nouvelle, ne risque-t-on pas d'enlever à la poésie ce qui est son gage de durée et sa splendeur d'éternité?

***

Après les poètes, les prosateurs.

Voici les *Coups de plume* de M. Firmin Van den Bosch, un petit pamphlet très alerte, dirigé contre les vieilles routines de notre enseignement moyen, et qui porte en épigraphe cette pensée éminemment subversive : « L'irrévérence en littérature, c'est toujours délicieux, et parfois utile... »

Il a raison, M. Firmin Van den Bosch, et nous comptons avec plaisir les bonnes lances qu'il rompt contre ses adversaires, qui sont aussi les nôtres et ceux de tout art jeune et vivant. Il ne se ménage pas, M. Firmin Van den Bosch. Il plume le doux « cygne de Cambrai » au pas de course et dit son fait à Télémaque. Je crois même, qu'emporté par son élan, il bouscule un peu *Athalie*. Peu importe! L'essentiel, c'est que certaines choses soient dites, et bien dites, écrites et vaillamment écrites, pour les aveugles et les sourds qui cuisinent nos programmes d'enseignement. M. Firmin Van den Bosch connaît mieux que personne les préjugés séculaires et les niaiseries solennelles encore en honneur dans certains milieux. La croisade qu'il commande est non seulement irrévérente, mais elle est utile. Nous le félicitons de tout cœur, et nous l'engageons à recommencer.

***

Sans être irrévérentes, les notes et les impressions que M. le baron de Haulleville publie, sous le titre : *En Vacances*, chez l'éditeur Paul Lacomblez, révèlent cependant un esprit curieux, rétif aux opinions reçues et aux lieux communs officiels. On retrouve dans ces pages familières l'homme indépendant qui naguère, aux débuts de notre mouvement littéraire, nous défendit courageusement contre les mépris de la gérontocratie et

la mauvaise foi de certains journaux. On y retrouve aussi le lettré qui ose préférer, en public, l'art d'Irving et des Meininger à celui des grands cabotins qu'encense notre basse et moutonnière critique. L'humouriste y apparaît gaillard et franc, et sa bonhomie est doucement contagieuse. J'ai noté surtout quelques jolis portraits, qui forment une galerie originale, où Mme Adam fait face au cardinal Manning, le fougueux journaliste Moressée au duc d'Aumale et Mistral à Arthur Stevens.

***

Ames fidèles au Mystère, de M. Adolphe Frères, est un recueil de contes en prose écrit par un poète. Nos lecteurs n'ont certes pas oublié les vers par lesquels M. Adolphe Frères débuta naguère dans *la Jeune Belgique*, et peut-être cette infidélité à la langue natale du jeune écrivain les surprendra-t-elle un peu. J'espère bien qu'elle sera passagère, et certaines pages du livre en prose me renforcent dans cet espoir.

Ce n'est pas que j'aie le moindre mépris pour le conte ou pour la nouvelle. Au contraire : j'adore les récits légers, la prose agile qui court sur la pointe de la plume et qui ne pèse pas sur le papier. Mais pour manier cette langue-là, il faut un esprit vif et prime-sautier et une désinvolture native qui manquent souvent à nos poètes. Une des tentatives de M. Frères : *Le Dernier mot d'Albin Barbassou*, n'est pas très heureuse. La phrase en est lourde et l'esprit laborieux. Par contre, les pages où l'écrivain se rapproche du poème en prose se recommandent par une écriture plus nette, plus souple et plus caractéristique. Telles *la Tristesse de Jésus* et surtout *le Massacre des Innocents*, qui me semble le meilleur morceau du livre. Mais quoi qu'il en soit, des habitudes de poète transparaissent sous les périodes du prosateur. Chaque fois que M. Adolphe Frères dessine une jolie phrase, chaque fois qu'il accroche un sentiment ou une idée au clou d'or d'une image choisie, on se surprend à regretter qu'il ne se soit pas servi de la rime et du rhythme. Et comme les trouvailles abondent, comme l'écrivain est d'une belle richesse imaginative, et que sa délicatesse d'oreille et de doigté se révèlent à chaque instant, le regret s'accentue et domine l'impression de l'œuvre.

Ames fidèles au Mystère — ce titre n'est guère justifié par l'ensemble du livre — renferme deux ou trois contes remarquables, d'une langue exquise et fine, et qui nous promettent de très beaux poèmes. J'espère que M. Adolphe Frères ne nous les fera pas trop longtemps attendre.

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

Nous publierons dans notre prochain numéro un article sur l'exposition des *XX*.

Au prochain numéro aussi le compte rendu des livres de MM. G. Trarieux et C. du Fay.

Pour paraître fin mars chez l'éditeur Kistemaeckers : *Cycle Patibulaire*, par Georges Eekhoud.

Un volume de nouvelles sorti des presses de Mme veuve Monnom.

Prix : 5 francs.

Les revues :

Lire dans les *Entretiens politiques et littéraires*, l'article très intéressant de M. Vielé-Griffin : *Encore de M. Zola ;* — un article intitulé : *La Vérité sur la Russie* et, de M. Valéry : *Purs drames*. Dans le même numéro un très pessimiste Paul Adam et une consciencieuse chronique de M. Bernard Lazare.

Lire dans *le Magasin littéraire*, un récit mystique de M. Hector Hoornaert, *Le Larcin des Mages*, intéressant par son symbolisme et qui prête à une curieuse comparaison par dissemblance avec les contes de M. Eugène Demolder, dont *la Société nouvelle* publie un conte savoureux. Lire aussi les derniers numéros du *Réveil*, de *Floréal* et du *Mouvement littéraire*, trois périodiques qui font preuve d'initiative. La *Revue indépendante* contient des notes éparses de M. Camille Mauclair sur le Barrésisme, et des jugements, assez étranges, de M. Georges Bonnamour, sur la poésie et les poètes. M. Alfred Ernst continue ses études musicales dans *Art et Critique*, et *la Plume* publie le portrait de M. Jules Renard. Lire aussi *le Mercure*, qui contient des traductions d'un nouveau *Parnasse* anglais, et *la Revue blanche*, où nous trouvons des vers de M. Thonar.

M. Charles Tardieu publie, dans *l'Indépendance belge*, en guise d'étude critique sur le Salon des *XX*, une vingtaine de lignes truffées de plaisanteries séniles. Il est regrettable, — ah! oui! vraiment regrettable! — que cet éclectique et impartial M. Tardieu ne soit pas encore nommé directeur des beaux-arts!

Mme Madeleine Lemaire a donné un bal travesti. Les invités avaient tous des déguisements en papier. M. Bérardi, le directeur de *l'Indépendance*, était en Lohengrin, et en papier. M. Gustave Frédérix avait revêtu le costume d'Elsa.

Notre excellent mentor, M. Gustave Frédérix, a fait, au *Cercle artistique et littéraire*, une lecture des lettres inédites de George Sand, obligeamment prêtées par M. le vicomte de Spoelbergh de Lovenjoul. Rolla et Lélia ont naturellement fait les frais de cette conférence. Naturellement aussi, M. Frédérix a pris parti pour George Sand contre Musset. George Sand étant un écrivain très inférieur à Musset, M. Frédérix devait nécessairement se prononcer comme il l'a fait.

Dans la même conférence, M. Frédérix, citant l'exemple de George Sand demandant des conseils littéraires à Sainte-Beuve, a eu des mots amers pour les jeunes écrivains d'aujourd'hui qui n'imitent pas la modestie du bas bleu célèbre.

Cette amertune est d'un comique irrésis-

tible. M. Frédérix oublie qu'il n'est Sainte-Beuve qu'à demi, et qu'au lieu d'écrire *Joseph Delorme*, il s'est contenté d'une brochure sur le banquet des *Misérables*. Quand il aura débuté en littérature, on le consultera volontiers.

L'idéal des libéraux de l'école protestante, formulé par feu M. de Laveleye, le plus grand écrivain belge, pour *la Flandre libérale :*

« Consacrer des millions à bâtir des théâtres est un impardonnable attentat à la démocratie, car c'est d'abord faire payer par le peuple entier l'agrément de quelques privilégiés : injustice sans excuse. C'est en second lieu favoriser les dépenses de luxe, ce qui empêche la formation du capital et par conséquent l'accroissement des salaires. C'est en troisième lieu créer un enseignement public de mauvaises mœurs, alors que les bonnes mœurs sont le plus sûr fondement des institutions libres. »

On lit dans *la Chronique* le délicieux article que voici :

« POÉSIE

M. Maurice Rollinat vient de publier un volume de vers intitulé *La Nature* et qui obtient en ce moment un très vif succès dans le monde littéraire.

Voici un sonnet extrait de l'œuvre nouvelle du poète :

LA BONNE BÊTE.

Sa léchade à tel coin du gîte ou du chemin
Me semble le baiser de la bonté suprême ;
Et sa patte qu'il vient de me tendre de lui-même
Est pour moi le meilleur des serrements de main.

Dans sa fidélité je vois le pur emblème
Du dévouement obscur et presque surhumain;
Ce qu'il était hier, il le sera demain :
Toujours flattant, naïf, aimant sans statagème.

C'est pourquoi, quand je l'ai battu, comme aujourd'hui,
A propos d'un méfait tout naturel pour lui,
Sur le champ j'en éprouve un regret, j'en frissonne,

Car il n'a pas compris mes coups, je le sens bien !
L'ébahissement règne en cette âme de chien,
Qui, navré, me regarde, ainsi qu'une personne.

Cette poésie simple — et naturelle, c'est le cas de le dire — mais d'une forme nette et d'un sentiment aussi juste que profond, est bien faite pour nous dédommager de tous les arrière-faix décadenteux fluant du Parnasse moderne. »

La bonne bête, n'est-ce pas, la bonne bête!

Extrait des *Rimes de Combat*, du vaillant poète M. Muny :

Chénier ! c'en était trop. Quel était ton délire!
Pour les maîtres du jour tu plaças sur ta lyre
Une corde de fer au lieu de cordes d'or ;
Et ta tête, vouée au tigre sanguinaire,
Tomba sous le couteau révolutionnaire,
La veille du neuf thermidor.

Tu ressentis, sans doute, une douleur extrême!

Les médecins les plus savants sont d'accord, sur ce point, avec les historiens les plus dignes de confiance. Chose bizarre, Chénier mourut de la même blessure que l'infortuné Louis XVI.

De *la Chronique :*

« Ses aquarelles sont pures, car M. Uytterschaut *se passe de la gouache*, la craie humide n'empâte point ses lavis, il excelle à ménager les blancs du papier, ce qui donne à ses productions une légèreté, une transparence et une franchise de plus en plus rares dans les œuvres de ses confrères de la palette de porcelaine. »

De *la Gazette :*

« Deux aquarellistes, l'un puissant, robuste, sachant accuser la forme et faisant une brosse de son blaireau, c'est Victor Uytterschaut; l'autre, gracieux, fin jusqu'à la ténuité, fidèle à l'aquarelle classique *que son ancien rival ne craint pas de gouacher*. »

Nous sommes perplexes!

Nous rendrons compte prochainement des *Lourty*, du *Miroir des Légendes*, des *Feuilles détachées* de M. Ernest Renan, du dernier *Journal des Goncourt*, de *l'Idée de Dieu*, de M. Goblet d'Alviella, de *la Dame de la Mer*, d'Ibsen, etc., etc.

Le Sar Peladan envoie aux critiques le Mandement autographe suivant :

« Geste esthétique dite :

SALONS ET SOIRÉES DE LA ROSE-CROIX

Grande Maîtrise | Au Seigneur | Grand Prieuré

Devant le Graal, le Bauséant, la Rose Crucifère officiellement.

Le Salon de la Rose † Croix, dans les galeries Durand-Ruel, *ouvriera* (*sic*) ses portes *le* 11 *mars*.

Le 10, vernissage par invitations nominatives.

Le 9, la critique entrera.

Le soir du même jour, réception d'honneur.

La première soirée, probablement pour le 15, se compose de :

La Messe Marcelle, de Palestrina, chantée *à Capella ;*

Le Fils des Etoiles, comédie wagnérienne en trois actes, du Sar Peladan ;

Un fragment de *Clair de lune*, opéra de Benedictus. »

Qu'est-ce que ça peut bien être, une comédie wagnérienne?

La Société nouvelle, dont les deux derniers numéros sont remarquables, nous a fait connaître *le Cas Wagner*, de l'Allemand Friedrich Nietsche.

Ce pamphlet ridicule, d'une incohérence frénétique, ne mérite qu'un haussement d'épaules. Quelques semaines après l'avoir écrit, Nietsche envoya à tous ses amis une circulaire débutant ainsi : « Décidément, c'est moi qui ai créé le monde ! » Il est aujourd'hui dans une maison de santé.

Dans une remarquable conférence donnée au *Cercle artistique* de Bruxelles, le 4 décembre 1891, M. Adolphe Prins prononçait les paroles suivantes :

« Nous assistons, en ce moment, à l'éclosion d'une littérature nationale. Ce qu'elle a de meilleur ne lui vient-il pas de la race, des traditions, du sol? N'est-ce pas à nos traditions artistiques que nos poètes, nos littérateurs doivent d'être surtout des peintres, des descriptifs? Je ne voudrais pas citer de noms; mais enfin, pour donner des preuves, est-ce que l'auteur de *la Princesse Maleine* ne rappelle pas la grâce mystique des vierges pâles, mélancoliques et résignées de Van Eyck et de Memling, comme l'auteur des *Flamandes* et l'auteur des *Kermesses* rappellent l'exubérance réaliste de Jordaens ou de Teniers, comme nos charmants conteurs wallons, l'auteur de la *Closière*, celui des *Charneux*, ou celui des *Contes de mon village* rappellent la saine et robuste fraîcheur qui semble émaner de la Meuse ou de l'Ardenne?

Je n'ai pas l'intention de prolonger ici une étude de ce genre; je désire seulement montrer que nous pouvons puiser en nous-mêmes la source de l'inspiration.

Il y a un proverbe arabe qui dit : « Ce n'est jamais en vain qu'on a erré sous les palmiers ». Eh bien, chez nous aussi, ce n'est jamais en vain qu'on erre aux bords de la Meuse ou de l'Escaut, ce n'est jamais en vain qu'on erre dans nos campagnes.

Quand, au printemps, on chemine dans les grasses prairies brabançonnes, par exemple entre Dry Toren, où Teniers avait sa maison de campagne, et Ellewyt, où Rubens résidait souvent; quand on parcourt les sentiers qu'ils ont sans doute foulés l'un et l'autre; quand à travers le rideau des peupliers on voit se dresser les fermes séculaires avec leurs toits à pignons et leurs fenêtres à meneaux; quand la neige des vergers resplendit sur la verdure renaissante, et que dans la lumière intense des grand'routes, les vieux arbres, les vieilles fermes, et les vieilles gens eux-mêmes semblent redevenir plus jeunes; il semble aussi que l'âme rajeunie du passé surgisse à l'horizon, et avec elle le souvenir des générations d'artistes, de savants, d'écrivains, de penseurs qui ont brillé aux époques illustres de notre histoire

On songe alors que dans les milliards d'êtres qui viennent, passent et disparaissent, pour ne plus revenir, comme de flottants atomes, il en est qui appartiennent à ce petit coin de terre, y ont puisé leur indi-

vidualité et nous l'ont transmise, pour qu'à notre tour nous la transmettions à nos descendants.

Et l'on a la conscience d'aimer son pays d'un amour en quelque sorte physique ; et on le sent bien, ce n'est pas une pure illusion que le lien qui, dans le tourbillon tumultueux de l'univers, dans l'agitation perpétuelle des choses, rattache l'homme au sol natal et lui donne un point d'appui!

Et de même, ce n'est pas une pure illusion qu'une culture nationale, un art national, une littérature nationale.

C'est, au contraire, la plus forte des réalités ; c'est à cela que tout doit aboutir, c'est la loi suprême des peuples dignes de vivre.

C'est pour cela que nos écrivains ont raison de relever le drapeau d'un art national; c'est pour cela qu'ils doivent à leur pays d'être de plus en plus eux-mêmes, de fortifier en eux les qualités qui leur viennent des grands ancêtres.

Et c'est pour cela que nous, Mesdames et Messieurs, nous avons à les saluer avec joie et que nous leur devons notre protection, notre appui et notre sympathie! »

Tous nos remerciements à M. Prins. Sa grande réputation et la haute position qu'il occupe dans le monde scientifique et politique, où l'on n'a guère l'habitude de s'occuper de nos travaux, nous rendent ses encouragements particulièrement précieux.

La galerie Lequime.. — On annonce la vente prochaine de l'une des plus intéressantes galeries particulières de Bruxelles. Il y a quelque trente ans, le Dr Jules Lequime commença à réunir quelques toiles; connaisseur délicat, il sut discerner, parmi les jeunes artistes d'alors, ceux qui étaient destinés à porter les plus beaux noms parmi les peintres belges contemporains : Joseph et Alfred Stevens, Dubois, Boulenger, Artan, H. De Braekeleer, Verwée, Agneessens, Meunier, maint autre encore. L'ambition de M. Jules Lequime était d'affirmer que les paysagistes belges pouvaient lutter avec les meilleurs paysagistes français.

Une trop rapide visite nous a à peine permis d'entrevoir cette superbe collection, dont nous reparlerons. Signalons d'admirables paysages de Courbet,— l'un surtout : des rochers d'où s'échappe une source, — d'une couleur admirable et d'une véritable grandeur ; — de très beaux De Braekeleer, l'un surprenant : c'est un bouquet de roses blanches, fleurs et feuillages d'une tonalité étrange, presque mystique ; — une *Plage* d'Artan, l'une des toiles les plus parfaites et les plus parlantes du maître mariniste; — *le Canal* de Dubois, dont *la Jeune Belgique* a fait, l'an dernier, un ardent éloge; — un très attirant Alfred Stevens, tout rose et gris-perle, où flamboie la chevelure rousse d'une jeune femme singulière; un paysage de Félicien Rops; de très beaux Verwée, des Jongkind, un Daubigny, etc., etc.

Question : L'Etat, monsieur l'Etat, daignera-t-il songer qu'il y a là quelques-unes des toiles les plus intéressantes pour l'histoire de la peinture belge?

L'*Art moderne* consacre à notre collaborateur et ami M. Eugène Demolder, un très bel article, dont nous reproduirons des extraits dans notre prochain numéro.

Le mardi 8 mars M. H. Carton de Wiart a donné au Cercle de l'Institut Saint-Louis, une très intéressante conférence sur Barbey d'Aurevilly.

PROSES LYRIQUES

I

STATUETTE

A André Fontainas.

Comment, dis-je à ma petite mendiante grêle, dont le regard fiévreux ardait sous le chaste diadème de son front éburnéen, bombé par l'effort d'un cerveau voué à d'inéluctables encéphalites ; comment ? toi qui, à la svelte grâce ébouriffée et vierge d'Artémis joins la vertu réfléchie et la sagesse d'Athènè Panthée ; toi ! installée en ces banlieues populeuses et dispensant à l'asiatique barbarie de ces plèbes, l'ambiguë douceur ailée de tes chants lydiens ? Quel ostracisme impérieux t'exila donc, ma chère, des hautes régions urbaines ?

— Monsieur, pardonnez-moi, répliqua la pauvresse ingénue, me fixant de ses grands yeux sérieux, mes ressources minimes m'interdisent, au cours de la saison hiémale, d'exercer mon art dans les quartiers nobles... Oh ! oui, objecta l'enfant érudite à la surprise de mon sourire ; il existe encore, — ne croyez-vous pas ? — des conséquences que vous ignorez, vous autres, poètes !... Ainsi, certes, la pitié des gens est en raison inverse, l'hiver, du luxe de leurs vêtements !... Pour fouiller dans sa poche, en extraire sa bourse, il faut être doué d'une imperturbable énergie à la Stanley ! et, d'ailleurs,

n'est-il point, comme l'affirmait M. Charles Baudelaire, « toujours très difficile de se décider à n'importe quoi », mais surtout, à ce que je pense, un jour d'âpre froidure sonore, à s'imposer l'inouïe résolution impromptue d'ôter ses gants, pour aumôner une grelottante et fluette musicienne étrangère, telle que je suis...

Or, les très magnifiques indigents qui hantent ces parages crapuleux ne possèdent ni porte-monnaie, ni monnaie souvent et, en tout cas, — cela est sûr et certain ! — ils marchent comme les Enfants et les Dieux, les mains nues !

Aussi, conclut-elle en agitant sa docte tête romanesque, la Fortune me paraîtrait-elle assez indulgente et propice, si parfois, hélas ! cette imagination insubordonnée ne m'évoquait le pur azur païen de mon beau littoral adriatique... Larmoyante, alors, et désolée, je me retrouve au milieu des noires intempéries et des dégels, sous le ciel aquatique de votre vilain Occident pessimiste, et, à force de contempler fuir et giroyer tous ces mornes et blêmes faciès faméliques, je m'illusionne, tout à coup, transportée au delà du fleuve Océan et de l'Achéron redoutables, — tremblante et inquiète, parmi les mânes transis et les trépassés craintifs, sur les rives probatoires du Marais Achérusiade !

II

LE PALADIN

Pleurez, pleurez, fleur de chevalerie !
(Ballade pour le trépas de Du Guesclin.)

— Beau chevalier, à l'hommage de qui viens-tu, je te prie, rompre ta ance ?

— Cher sire, mon écu et mon pennon portent les insignes de ma Dame jolie.

— Et ta Dame, de qui donc arbore-t-elle les couleurs ? Chevalier, bon chevalier, sur ta foi, hardiment, dis-nous en l'honneur de qui tu entres dans la lice ?

— Noble prince, mon héraut défiera les ennemis du Roy, notre Sire !

— Notre gracieux et redouté suzerain t'en saura un piètre gré, peut-être, chevalier loyal !

— Gentil juge, la Croix, aussi, consacre ma bannière et la glorifie ! Ce sera pour l'amour de la justice très haute, alors, que je jetterai mon gant, — de la justice et de la splendeur de Dieu !

— Qu'Il soit en aide à ta courtoisie, chevalier candide, et te favorise! car la céleste merci est capricieuse, tu le sais, et infidèle...

L'âme ébahie, toute sa vaillantise déconfite, le preux rejoint sa gent bruyante, se figurant ouïr retentir de noires fanfares de peur et de marasme, tandis que le Seigneur Ironique, donnant nonchalamment le signal de la joute, déverse parmi l'assistance exaltée et ravie, sur cette jeunesse valeureuse et naïve et le garbe héroïque des armes, — le dédain désenchanteur de ses yeux sceptiques...

III

MERS

Calme plat; sur les vagues amorties des brumes s'épaississent, violâtres, infusées, comme un miroir terni, de sourdes lueurs par les rayons du soleil triste. — Au large, de tardives chaloupes filent, lentes, voilées de pourpre humide ou, à contre-jour, découpent leur compliquée silhouette d'ombre... Etalée en larges nappes huileuses et moirées, émue à peine de molles ondulations, rêveusement, la mer caresse l'extrémité polie des brise-lames... — Sous le deuil, désormais résigné, et le mystère du ciel, le paysage s'indécise, anonchali de vapeurs et de brume...

— Brusque, une dissonante musique éclate, scandée par de démoniaques coups de cymbales : Au coin d'un quai, véhiculés par le coursier poussif, le posthume pur-sang qui, ce soir, évoluera, au prestige des lumières, « dressé en liberté » — le directeur et le personnel du cirque, après une parade magniloquente et poissarde, soulignée d'inouïes fanfares, expectorent quelques notes finales de leurs cuivres anarchistes...

Et, tandis que cet équipage lamentable et burlesque transfère, au prochain carrefour, son mélodieux boniment, — sur la plage, le laid cadavre putréfait d'un suicidé s'est échoué, — épave que la marée refluante lave encore...

— ... Cinglant dans la nue, vers les polynésies nébulaires, au travers les voûtes incendiées de sombre malachite, pavoisée de délirantes oriflammes, la pompe triomphale et funèbre, dont les draperies violettes, larmées de noir, traînent à longs plis désolés dans le sillage, s'évanouit à l'horizon tout pâle et constellé de cierges...

— Alleluia! à l'Orient nocturne, la lune, soudain, a jailli, — jeune guerrière pure et fière, cuirassée d'argent vierge!...

ARNOLD GOFFIN

POÈMES

L'ILE HEUREUSE

I

En vain Eldorado surgit des mers! En vain,
Plein des parfums ailés d'un renouveau divin,
Un vent mélodieux souffle vers l'île heureuse!
Détournant, malgré lui, sa tête langoureuse
De ce monde inconnu, suave et parfumé,
Il pense aux délaissés, il pense au plus aimé!
Et, devant ce pays de rêve, au seuil de l'île
Idéale, où l'attend un bonheur si tranquille,
S'étonne tristement de n'être pas comblé...

« Oh! dit-il, en sondant, d'un regard exilé,
L'orient, déjà sombre, où se meurt son sillage,
A quel trouble inconnu mène un si long voyage?
Pourquoi vous ai-je fuis, vous tous? Et quel destin
M'a fait chercher sans vous ce paradis lointain?
Quel arrêt m'a banni sur ce rivage extrême?

Hélas! j'ai voulu fuir! Nul autre que moi-même
Ne m'a fait de l'exil un si cruel destin!
Seul mon cœur m'a troublé! Seul un rêve enfantin,
Un rêve, et rien de plus, tu le sais, toi, mon frère,
Ornait ces horizons d'un mirage éphémère!
Je m'exilai... Vous tous, en des adieux sans pleurs,
Acclamiez, ce soir-là, mon vaisseau tout en fleurs;
Toi seul, de qui mon cœur n'a voulu rien entendre,
Tu m'as suivi de loin d'un regard triste et tendre...

Oh! ne repousse pas un cœur trop châtié,
Et qui, dès à présent, ne veut que ta pitié!
On se fait, de l'amour lui-même, une habitude :
Hélas! il m'a suffi d'un peu de solitude
Pour sentir, à jamais, combien tu m'étais cher! »

II

« Le soir, triste et trop beau, s'élève sur la mer.
Là-bas c'est l'heure... Hélas! comme autrefois, sans doute,

C'est toi le plus discret, et c'est toi qu'on écoute.
J'y pense maintenant d'un cœur mal résigné :
Un charme grave et tendre est dans ta voix d'aîné!
Là-bas vous vous aimez! Là-bas l'âme, autour d'elle,
Sent errer, même seule, une âme fraternelle!

Mais un regret si doux rend l'exil plus amer :
C'est en vain que mes yeux s'égarent sur la mer.
Je le sais, je le sens... Mais en moi tout s'écrie :
Qu'on est seul, loin de toi! Que cette île fleurie
M'offre d'étonnement, de tristesse et d'effroi!
De quel élan meurtri le cœur s'en va vers toi! »

DOUX PAYS

Loin de ce monde, loin même
De vos songes les plus fiers,
Comme une Thulé suprême
Oubliée au bout des mers,

Dans cet ouest où la gloire
Du soleil d'été s'endort,
S'édifie un illusoire
Et lumineux pays d'or!

Nul vent rude ne l'effleure,
Tout n'est que sérénité!
La fuite même de l'heure
Apporte une volupté.

Une brise musicale,
Comme un luth éolien,
Berce d'une haleine égale
Son feuillage élyséen.

Le soir n'est qu'une caresse;
Là-bas tout est selon nous :
C'est pour flatter ma paresse
Que le zéphyr est si doux.

Tout est loisir, tout est fêtes.
Les nuages merveilleux
Ne s'attardent sur les faîtes
Que pour contenter les yeux!

Une eau chaste d'où s'exhale
L'haleine des clairs matins
Traîne ses replis d'opale
Vers de fabuleux lointains.

Vers quelle mer pacifique,
Quel flot de sérénité,
S'en va le cours magnifique
De ce paresseux Léthé?

Là-bas, sans doute, murmure
Le mélodieux soupir
O songes! d'une mer pure
Comme un frissonnant saphir...

Nulle splendeur importune
Et nuls soleils indiscrets!
L'éclat même de la lune
N'effleure pas ces bosquets.

Mais un divin crépuscule
Caresse de sa clarté
Ces bocages où circule
Comme un souffle de bonté.

L'ABSENT

L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux... »
LA FONTAINE. *Les deux Pigeons.*

I

« La joie même chez toi m'est amère... O mon île,
Un vœu trop châtié dans tes jardins m'exile.
Sois moi douce à souhait; j'ai tout quitté pour toi!

Tout! sans même un regret! Tout! sans même un effroi!
La jalouse amitié des âmes les plus fières,
Mille attraits partagés, mille joies familières,
Et jusqu'aux entretiens d'un cœur si généreux
Que ce souvenir seul empêche d'être heureux!

Dans quel beau livre clos ma vie était écrite!
Une communion de sentiments d'élite

En ces instants perdus nous unissait toujours!
Aimer était bien doux, mais mêler ses amours!
Se consoler d'un rêve était digne d'envie,
Mais partager à deux le rêve de sa vie!
Mon rêve était le sien, mes vœux étaient ses vœux,
Et nous n'avions qu'un cœur, bien que nous fussions deux!

II

Accords secrets de l'âme! O noces idéales!

III

Mais la pudeur étrange, et presque virginale,
Qui présidait toujours aux entretiens charmants,
Prêtait un prix suprême à nos épanchements!
Nous nous mêlions en vain dans toutes nos pensées :
Un amour si discret les avait fiancées
Que nul lien, vraiment, ne semblait les unir!
Je m'en allais... Hélas! loin de m'en retenir,
Loin, enfin, d'invoquer, en cet instant suprême,
Cette prochaine absence, amère quand on aime,
« Allez, disait l'ami trop tendre, et qu'un beau jour
Fête votre arrivée en ce nouveau séjour!
Puissiez-vous être heureux, là-bas! Puissent les rêves
Dont le lointain éclat dore à vos yeux ces grèves
S'écouler, désormais, au gré de vos désirs,
Loin de nos troubles vains, en de divins loisirs! »
Nul regret n'effrayait tant de sollicitude!
Rien ne devait troubler en son ingratitude
Cet oublieux bonheur d'un cœur aimé qui fuit!
Aveugle que j'étais! Je le sais aujourd'hui!
La bouche disait : va! Le regard disait : reste!

Ah! qu'en puis-je? Et pourquoi cette bonté funeste?
Détrompant d'un seul mot un désir puéril
Il fallait m'arrêter au bord de mon exil.
Mais non! Malgré ces yeux dont la douceur m'implore,
Fuis, disais-tu. — J'ai fui. Mon cœur en pleure encore... »

FERNAND SEVERIN

LITTÉRATURE RUSSE

CHANSONS POPULAIRES DE LA PETITE-RUSSIE

I

là, aux champs, où la fontaine — Epand son eau, — Un tout jeune tchoumak (1) — Abreuve ses bœufs gris.

Les bœufs mugissent, refusent de boire, — Ils sentent le chemin de la Crimée... — Dieu sait, Dieu voit — Où les tchoumaks vont passer la nuit.

Les tchoumaks passent la nuit — Dans la steppe, au bord du chemin. — Ils ont lâché les bœufs gris — Sur la verte prairie.

Le tout jeune tchoumak — Mourut au bout d'une semaine : — Ils ont enterré le pauvre tchoumak — Là-bas, au milieu des touffes de verdure.

Ils lui ont élevé — Une haute tombe, — Et à sa tête ils ont planté — Le rouge obier.

Arriva un oiselet. — Il dit : coucou ! — « Tends-moi, cher, tends-moi, mon aigle, — Ne fût-ce que ta main droite. »

« Que je serais heureux, ô ma chérie, — De te tendre mes deux mains, — Mais la terre humide pèse sur moi, — Ah ! je ne puis les lever ! »

II

Le fin houblon — Entoure le hêtre, — Une belle enfant — S'enamoura d'un cosaque.

Mains dans les mains, pieds unis, — Et bouche à bouche, — En se rencontrant, ils se baisent. — Ah ! que leur entretien est délicieux !

« Notre cher entretien eut lieu — A voix basse, derrière la fontaine. — Ah ! voyage, voyage, — Voyage donc avec moi ! »

« Je voudrais bien te suivre, — Mais ne puis me montrer avec toi. — Et si je me montre — je ne me montre pas — Ton égale. »

« Et si je me montre — je ne me montre pas — Ton égale. — Et je ne serai ton égale — Que lorsque nous marierons. »

« Et je ne te dirai toute la vérité, — O mon cher cosaque, — Que lorsque ma blanche main — Sera liée à la tienne. »

---

(1) Charretier.

« Or, déjà ma blanche main — Est liée à la tienne, — Et cependant, mon pauvre cosaque, — Je ne t'ai pas dit toute la vérité. »

III

Le vent souffle de la montagne, l'obier ne mûrit pas, — Le cosaque aime sincèrement la fille, n'ose la posséder. — « Je n'ose te posséder, car je crains les mauvaises langues. » — « Ne les crains pas, ne les crains pas, ne crains pas la médisance : — Je lui tiendrai tête, et trouverai contre elle de bonnes raisons. — De la crête de la montagne se lèvent des aigles, — Ne connaîtrai-je donc jamais la volupté, — Voilà des années qui passent? » — « Attelez les chevaux, attelez les fougueux, — Courez après mes années, mes années de jeunesse... — Les avez-vous atteintes ou non sur le pont en obier? » — « Revenez, ô mes belles années, ne fût-ce que pour me revoir en passant! » — Nous ne reviendrons pas, nous ne reviendrons pas, ne sachant chez qui. — Tu ne savais pas nous ménager comme ta propre santé!

IV

Par le fond de la vallée — Une veuve chemina en s'appuyant sur un bâton; — Une veuve chemina en s'appuyant sur un bâton, — Et tenant sur son bras un tout petit enfant. — Voilà qu'une fine pluie commença à tomber; — La veuve s'assit pour se reposer; — La veuve s'assit pour se reposer, — Pour soigner son petit enfant — Et pour lui parler : — « O mon fils, toi qui es mon seul, mon unique, — Ah! que tu es malheureux! — Maintenant te voilà orphelin — Et moi, jeune veuve. » — Un corbeau arrive des contrées étrangères, — Il s'assoit sur l'arbre au-dessus de l'eau, Et il parle à la veuve : — « Ne te tourmente pas, ma petite veuve, — Car je connais ton mari; — Car je connais ton mari, — Et vais le voir trois fois le jour; — Je me repose sur sa tête — Et y déjeune, et y dîne : — Je dépouille son corps blanc, — Et transporte ses petits os jaunes — Sur les montagnes, dans les vallées, — Jusque dans les contrées étrangères. » — « Maudit sois-tu, noir corbeau! — Je te souhaite de crever — Pour t'être repu de mon mari. »

V

Sur la montagne les villageois moissonnent, — Et au bas de la montagne, — Au bas de la montagne verdoyante, — Les cosaques sont en marche, — Hey, hey, les cosaques sont en marche.

En avant, c'est Dorochenko — Qui conduit son armée, — Celle des Zaporguis, — Et la conduit bien, — Hey, hey, et la conduit bien.

Au milieu de la troupe, monsieur le porte-drapeau — Sous lui un coursier, — Sous lui le moreau — Qui piaffe beaucoup, — Hey, hey qui piaffe beaucoup.

Et derrière lui le chef de l'arrière-garde, — Celui qui échangea sa femme — Contre du tabac et une pipe, — L'imprévoyant! — Hey, hey, l'imprévoyant.

« Eh, retourne donc, chef — Et va reprendre ta femme — En rendant le tabac et la pipe, — O imprévoyant, — Hey, hey, ô imprévoyant! »

— A quoi bon traîner sa femme avec soi, — Mais le tabac et la pipe — Pour le cosaque qui est en route — Sont nécessaires, — Hey, hey, sont nécessaires.

« Que celui qui est dans la forêt nous réponde! » — Battons le briquet — Allumons nos pipes... — Ne te tourmente pas, chef, — Hey, hey, ne te tourmente pas.

VI

C'est l'heure de rentrer, c'est l'heure, — C'est l'heure, il est grandement temps! — Ma mère va me battre — Et personne pour me défendre, — C'est l'heure de rentrer, c'est l'heure, — C'est l'heure, c'est l'heure, — C'est l'heure de rentrer, c'est l'heure!

Je retourne à la maison — Voguant comme un poisson — Et derrière moi, jeune fille, — Une escorte de sept douzaines de garçons... — Les cymbales pincent, pincent, pincent, — Les cymbales pincent.

Les maudits cousins chantent — Et m'empêchent de dormir; — J'enfoncerai ma tête — Dans la paille fraîche...— Mais ils piquent mes pieds, — Ils piquent, ils piquent, — Mais ils piquent mes pieds.

Je suis couchée dans la paille — Et regarde par la lucarne les garçons — Et je joue de la prunelle, et leur fais des signes, — Et les appelle vers moi pour leur dire — Que je suis couchée ici, ici, ici, — Que je suis couchée ici.

VII

Le dimanche de très bonne heure — Le fils chasse sa propre mère : — « Sortez, mère, quittez ma maison, — J'attends des invités chez moi, — J'attends des invités : mes frères et mes beaux-frères. — Or, ta pelisse, mère, est toute rapiécée. » — « N'as-tu pas, cher fils, une autre chaumière? — Alors tu pourrais dire que je suis ta fileuse; — Je te filerais de la blanche laine — Tout en berçant ton petit enfant. » — « Eh! non pas, mère, tu

me gâterais ma laine — Et ne saurais endormir mon petit enfant. » — La mère partit — partit comme égarée... — Elle rencontra sa propre fille : — « Que fais-tu là, ma mère, pourquoi erres-tu ainsi? — N'aurais-tu pas d'asile? » — « Aussi longtemps, ma fille, que j'élevais mes enfants,— Aussi longtemps aussi j'avais un foyer, — Et maintenant que j'ai marié mes enfants — Je n'ai même plus d'asile. » — « Viens, ma mère, viens donc chez moi; — Seulement, mère, j'ai une vie bien dure; — Aussi, quand mon mauvais sort voudra me battre, — Ne te jette pas, mère, entre nous pour me défendre! » — Quelque temps après, un temps pas bien long, — Voici que le fils va prier sa mère : — « Reviens maintenant, mère, chez moi, — Car je suis dans une mauvaise passe; — Mon sort est maintenant changé; — Ma femme est morte, le petit enfant reste seul. » — « Même ta chaumière brûlerait, mon frère, — Que j'empêcherais encore la mère de l'aller éteindre. »

VIII

Le rouge obier — Se penche sur l'eau du marais, — La jeune femme s'attristait — D'être née avec une mauvaise chance, — De s'être mariée sans bonheur. — « Ah! j'irai toujours en clamant — Pour chercher mon bonheur; — J'irai jusqu'au Danube — Et là je clamerai de toutes mes forces. — Mon sort me répondit — De ce côté de la mer bleue : — Ne te tourmente pas, mon amour, — Car me voici, ton sort; — Ne te tourmente pas, ma chère belle, — Car me voici, ton sort infortuné... — Flotte, flotte le long du courant — Et je serai derrière toi; — Nous aborderons ensemble le rivage, — Nous nous asseyerons sur le sable — Et nous écrirons chacun une lettre — A la famille, aux amis. »

IX

Oh! je creuserai une fontaine chez moi, dans la cour, — Oh! je conquerrai l'amour d'une jeune fille. — Déjà à cette fontaine les aigles viennent boire, — Déjà ma bien-aimée on la conduit à l'autel; — Le premier la conduit par la main, le deuxième par la manche, — Le troisième reste à l'écart souffrant du cœur : — il l'aime et ne la prit point. — Je ne regrette pas les cadeaux que je lui ai donnés, — Mais je regrette les superbes petites lèvres que je baisais; — Je ne regrette pas les bagues que j'ai achetées pour elle, — Mais je regrette ces blanches petites mains que je serrais si tendrement; — Je ne regrette pas le mouchoir que je lui ai rendu, — Mais je regrette la chère petite dont je suis si épris.

X

Ah! quel malheur que de vivre dans une contrée étrangère. — Mais il en est un plus grand encore: une amie infidèle. — C'est elle qui m'a desséchée et aigrie, — C'est elle qui m'a jetée à bas. — Ah! j'irai m'asseoir pour filer au coin de la croisée, — De celle qui donne sur le marché, et j'en ouvrirai le volet, — Pour voir qui se promène sur la glace. — Mais, voici que mon bien-aimé se promène sur le marché, — Il conduit une belle par la main, — Il la cajole, il l'embrasse, — Et pour moi, il prépare un fouet! — Prépares-en un, mon chéri, même deux, même quatre, — Je suis, quoi que tu fasses, ta femme légitime.

XI

Les montagnes sont encore couvertes de neige, — Les vallées sont sous l'eau, — Sur les côteaux fleurissent les pavots, — Sur la route battue cheminent les tchoumaks; — Le brouillard couvre les champs... — La mère tâche de persuader son fils: — « Retourne, mon fils, à la maison, — Je laverai, je peignerai ta chère petite tête. » — « Lave ta propre tête, — Et ne me donne pas de regrets; — Les brumes vont laver ma tête, — Les ronces épaisses vont peigner mes cheveux, — Les vents impétueux vont les démêler — Et le clair soleil va les sécher. »

Traduit du petit-russien par
LÉOPOLD WALLNER

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Feuilles détachées, par ERNEST RENAN. Paris, Calmann-Lévy. — *Toute Licence sauf contre l'Amour*, par MAURICE BARRÈS. Paris, Perrin. — *Les Lourty*, par ALFRED LAVACHERY. Liége, Bénard. — *Automnales*, par CARLOS DU FAY, Gand, Van Melle. — *La Chanson du Prodigue*, par GABRIEL TRARIEUX. Paris, Librairie de l'Art indépendant. — *Le Journal des Goncourt*, par EDMOND DE GONCOURT. Paris, Charpentier. — *La Dame de la Mer*, par HENRIK IBSEN. Paris, Savine.

la demande de feu Calmann-Lévy, dont l'oraison funèbre ouvre le livre, M. Ernest Renan publie, chez les héritiers de cet éditeur, quatre cent quarante-trois pages de *Feuilles détacheés*.

Après une préface où l'on passe avec facilité de Jules Sandeau à saint Antoine, et de Dieu à Calmann-Lévy, M. Ernest Renan nous offre, dans un désordre qui n'est pas sans apprêt, une nouvelle, des

souvenirs sur le *Journal des Débats*, une foule d'allocutions, de discours et de toasts retrouvés, paraît-il, dans des journaux, une réponse au discours de réception à l'Académie de M. Jules Claretie, quelques réflexions critiques sur George Sand, sur Cousin, sur Mme Cornu et sur Victor Hugo, une étude sur Amiel, et, en guise de conclusion, un examen de conscience philosophique, dont la *Revue des Deux Mondes* eut la primeur, et qui est le morceau caractéristique de ce livre modeste, papelard et insinuant.

On connaît les opinions littéraires de M. Ernest Renan, qui professe qu'il faut se contenter de la langue du XVIIe siècle. L'auteur de *l'Abbesse de Jouarre* s'imagine que son « écriture » onctueuse, déliée, dont les fleurs pâles n'ont aucune vigueur, et qui a parfois le joli bruit monotone d'une fontaine jaillissant d'un bénitier, se rattache à la langue de La Bruyère, de Racine et de Saint-Simon. Cette rhétorique blanche de séminariste ou de prêtre replet ne ressemble en rien à la manière nerveuse et forte des classiques. Le vocabulaire de M. Ernest Renan est du XVIIe siècle, peut-être; mais son style n'est qu'une application, d'ailleurs très adroite, du style de la décadence de l'Eglise catholique à la fin du XIXe.

Les pages critiques des *Feuilles détachées*, sauf l'étude sur Amiel, ne méritent guère qu'on les analyse. L'opinion de M. Ernest Renan sur l'œuvre de Hugo n'intéresse personne, car on sait, depuis longtemps, qu'il tient George Sand pour un grand génie.

Ses effusions oratoires sont plus intéressantes que ses critiques. M. Ernest Renan parle de tout, sur tout, à propos de tout, avec une abondance féminine. Il est Breton, et rien de ce qui arrive en Bretagne ne lui est étranger. Si les Bretons inaugurent une statue, M. Ernest Renan tire de sa poche le discours que l'on attendait. Si les Bretons se réunissent pour dîner, M. Renan, au dessert, célèbre les réunions où l'on mange. Les Bretons jeûneraient, M. Renan ne serait pas embarrassé : il vanterait les repas où l'on ne mange point. Si quelque étranger de distinction traverse la Bretagne, M. Renan le guette à Rosmapamon, et lui adresse une allocution écrite. Partout où M. Quellien dine, M. Renan parle. Les Bretons sont célèbres par leur entêtement. Ce que M. Renan a de plus breton, c'est son entêtement à discourir. Aussi ce Breton bretonnant se fait-il entendre au banquet des Félibres qui, dans son toast, devient une manière de Cronstadt entre le royaume d'Is et le royaume d'Arles.

Je n'insisterais pas sur cette manie, en somme innocente, et que M. Ernest Renan partage avec de belles âmes, si je n'y voyais l'indice d'un curieux état d'esprit. M. Ernest Renan, pour lequel il n'est pas de petites choses, sauf quelques grandes, éprouve non seulement la démangeaison de parler en public, mais il désire porter la parole d'une manière officielle, au nom de l'art, de la science, ou de la philosophie. Il aime à *représenter*. Ils s'est donné le mandat de représenter les lettres françaises, la pensée française, et la France elle-même, dont il se croit à la fois l'avoué et le directeur de conscience. Il a son balcon, sa tribune ou sa chaire où il apparaît avec joie, pour donner le diapason de France à tous les violonistes de l'esprit français. Il rêve l'espèce de magistrature suprême exercée naguère par

Hugo. Mais Hugo, dans ses revendications sonores, plaidait pour l'humanité. M. Renan n'a point sauvé de Barbès, que je sache, et je le soupçonne de plaider pour le plaisir, avec le désintérêt absolu de tout ce qui n'augmente pas la volupté intérieure de la plaidoirie.

Le malheur des orateurs — je prends le mot au sens le plus large — c'est que, pour jouir de leurs précieuses facultés, ils doivent *comprendre* leur auditoire, l'auditoire qu'ils n'ont pas choisi. Et dans ce sens-là, hélas! *comprendre*, c'est *égaler*. Pour porter officiellement la parole devant des foules, même au figuré, il faut descendre jusqu'à elles, et, si l'on n'a pas la force aquiline de les ravir pour les élever, il faut leur plaire, leur sourire, leur faire de doux yeux et devenir miroir. M. Ernest Renan est un miroir à foules. Et c'est le désir de n'être pas brisé qui le rend si indulgent, si passif, si prêt à excuser les choses basses, si pas à les colorer. C'est pour ce motif qu'il s'est fait le théoricien de l'incertitude, le négateur de toute négation, le philosophe à deux masques, le chanteur de cantiques qui finissent sur une impiété voltairienne, et le flûtiste d'ironies qui s'achèvent en acte de foi. Il donne des gages à tous, et il n'appartient à personne. Les uns sont charmés par le cantique laïc, les autres par l'air de flûte voltairien. Il est toujours sur le point d'être de notre avis. Il le sera peut-être demain. Et quel esprit charmant, toujours en fuite sous les saules! Et quel jeu pour lui de se laisser poursuivre, et comme il est gentiment femme, cet exégète qui porta la robe, et dont le rêve serait de changer de sexe! Comme il s'en laisse conter par toutes les doctrines, sans les décourager, et comme il flirte avec les pensées contradictoires! Le cerveau de M. Renan est un cerveau courtisan. Lorsqu'il est forcé d'affirmer la dixième partie d'une affirmation, avec quel soin ne se range-t-il pas du côté de la majorité, c'est-à-dire de la moyenne des intelligences! Il sourit encore, il cligne de l'œil et de la plume, mais il se rallie à l'opinion de la masse, sur laquelle il s'est promis de régner. Quelques petites malices pour les initiés ne l'empêchent pas, alors, d'enguirlander de termes philosophiques et scientifiques le dieu des bonnes gens chanté par Béranger. Il n'y croit pas, je le pense bien, mais il fait semblant d'y croire, et il caresse l'idéal bourgeois. Au fond, M. Renan est le philosophe du centre gauche et du juste milieu. Il le sait, et n'en rougit pas; et si les générations nouvelles manquent du sens héroïque des choses, M. Ernest Renan, dont l'influence à été considérable, n'est pas étranger à ce résultat.

M. Ernest Renan se glorifie humblement d'avoir été chaste. Cet argument est fait pour les Pharisiens. Si l'auteur des *Feuilles détachées* n'a pas commis le péché dont les naïfs curés de campagne accusent fougueusement les défroqués et les « hérétiques », il a fait pis : il a péché contre l'idéal, il a péché contre l'Esprit.

***

M. Maurice Barrès descend à coup sur de M. Ernest Renan, dont il voudrait bien, dit-on, être l'héritier présomptif. L'auteur du *Jardin de Bérénice* a-t-il ce calcul? Je ne le crois pas. En général, jusqu'aujourd'hui, — malgré son enrôlement dans le boulangisme — M. Maurice Barrès a

manifesté, à demi-mot, un tranquille mépris pour la religion des imbéciles. Il ne s'adresse pas à tous, officiellement, revêtu d'un uniforme, comme son père spirituel. Il recherche l'attention de quelques-uns, sans ameuter la masse, et il leur chuchote à l'oreille l'évangile confidentiel qu'il a composé. M. Ernest Renan, s'il lisait par-dessus son épaule, ne manquerait pas de le faire remarquer : rien n'attire mieux l'attention que certaines conversations à voix basse, et il est des chuchotements de propagande qui sont d'un effet plus sûr que les plus pompeux boniments. M. Maurice Barrès a-t-il cette arrière-pensée? Je n'oserais pas répondre non.

Quoi qu'il en soit, même s'il usait de cette méthode malicieuse, et si son idéal, malgré les apparences, était mélangé d'égoïsme savant, cet idéal dépasserait encore, de beaucoup de têtes, l'idéal médiocre et mesquin de M. Renan. Non que je prétende mettre en balance les travaux de ce dernier avec les petits catéchismes de M. Maurice Barrès; mais l'influence du jeune docteur évangélique ne sera jamais aussi désastreuse que celle de M. Renan. Les doctrines de M. Barrès sur l'existence du Moi et sur sa perfection désirable sont des effusions fort nobles, mille fois plus élevées que les coquetteries philosophiques de M. Renan. Et elles ne perdraient pas ce caractère d'élévation et de noblesse, même s'il était démontré que M. Maurice Barrès manque parfois de sincérité.

Toute licence sauf contre l'amour est un petit bréviaire, très coquet, où M. Barrès examine les prétendues antinomies de la pensée et de l'action. Il conclut que ces antinomies n'existent pas, puisque le *moi* seul existe, et que la pensée est la seule action. C'est pourquoi il met la jeunesse en garde contre *l'enrégimentement*, funeste à tout individualisme, à tout développement de conscience, et par conséquent à tout perfectionnement intellectuel et moral. M. Barrès conclut par un éloge du scepticisme, qui est un acheminement vers l'affirmation et vers la formule qui sert de titre au bréviaire: *Toute licence sauf contre l'amour*.

M. Maurice Barrès ajoute, en traduction : « Ne chagrinez aucun être ». La leçon est malheureuse, et elle rapetisse singulièrement l'idée de l'amour. « Chagriner » est ici d'un emploi déplorable, et la philosophie qui réduit l'Amour au scrupule de « chagriner » me paraît un peu puérile. C'est une conception de jolie femme ou d'enfant gâté.

M. Maurice Barrès a souvent de ces conceptions lilliputiennes. Même dans la meilleure partie de son dernier évangilet, un éloge du scepticisme qui ne manque ni d'éloquence ni de justesse, il tombe parfois dans des puérilités anecdotiques, et risque, de-ci, de-là, une vocalise malicieuse, mais diminuante, et qui pourrait émaner d'un boulevardier de M. Meilhac, si elle ne semblait appartenir à un clubman de M. Halévy.

C'est ainsi que M. Maurice Barrès caresse son ironie à cette délicieuse invention d'un membre de l'Institut :

« Ayant une maîtresse, il ne lui donne pas un sou de l'année, mais il la fait couronner à chaque séance annuelle des cinq académies: une année, cinq mille francs par l'Académie des sciences morales (prix des vieux serviteurs), et l'autre année, trois mille francs (prix de poésie). Cela est, ajoute-t-

il, d'une bien jolie intelligence, car dans l'amour il y a en effet une part de domesticité et une part de poésie ; c'est en outre d'une merveilleuse économie sociale. »

Le petit morceau est charmant, et j'en suis ravi. Mais mon ravissement ressemble fort à celui que j'éprouve devant un joli bavardage de salon. J'entends d'ici les Bélises et les Philaminthes des deux sexes se pâmer délicieusement, et je vois toute une volière de « perruches infectieuses » célébrer les grâces du spirituel narrateur.

M. Maurice Barrès s'excuse d'avance, il est vrai, en plaignant les malheureux qui n'ont pas « le don du sourire. » Mais son enseignement abuse un peu de ce don-là. Et puis, M. Barrès est-il certain que ses anecdotes ne convertissent pas au sourire ceux que sa propagande idéologique était en passe de persuader ?

L'auteur du *Jardin de Bérénice* parle avec complaisance de son dégagement d'esprit. Les hommes ordinaires, dit-il, entourent le sceptique, mais « le sceptique en tire des jouissances extrêmement fines ». Je pense que M. Barrès a tiré quelques jouissances de cette nature de son incorporation dans la bande boulangiste, de son séjour au Palais-Bourbon, et de l'organisation du banquet Moréas. Il a beaucoup d'esprit et de finesse, M. Barrès, même quand il laisse entendre qu'il le sait ; il en a trop, malheureusement, pour le rôle qu'il veut jouer. Quand ils ont tant d'esprit, les apôtres ne convertissent guère, et leur enseignement n'est qu'une forme nouvelle du dilettantisme. S'imagine-t-on Tolstoï dans une potinière, et s'inquiétant de la façon plus ou moins ingénieuse dont un vieux roquentin fait entretenir sa maîtresse par l'Académie ?

M. Barrès s'est déshabillé dans son petit bréviaire. Il m'apparaît à la fois comme un naïf et comme un roué, et sa rouerie consiste à tirer parti de sa naïveté. Au fond, il s'amuse, et comme il l'avoue lui-même, il a trouvé un joujou. Il est vrai que, dans sa pensée, ce joujou est destiné aux esprits légers qui ne peuvent se satisfaire que dans le monde des apparences. Mais de ces esprits-là, même pour le meilleur philosophe, il y en a toujours un de plus qu'il le croit.

***

M. Alfred Lavachery, l'auteur des *Lourty*, n'a aucun dédain pour le monde des apparences. Les études de mœurs wallonnes visent à l'exactitude matérielle la plus scrupuleuse. Il a la même conscience à noter les détails les plus insignifiants de l'existence que les peintres de l'école néerlandaise. Mais il lui manque la volupté de la couleur. M. Lavachery a la vision sèche, nette et sans fièvre. Il dessine avec une remarquable probité linéaire des choses et des êtres auxquels il donne, par sa sincérité d'observateur, une réalité de vie.

Ils existent, ces Lourty, ces personnages presque fongibles, et dont la médiocrité même était un obstacle pour le romancier. Simon Lourty, je l'ai rencontré mille fois sans le remarquer. Aujourd'hui, je me le rappelle. Ce fils de paysan devenu rond-de-cuir, et sa mère, l'âpre et osseuse fer-

mière, sont marqués, dans la prose de M. Lavachery, par des traits caractéristiques et justes.

Ce roman wallon nous annonce un romancier. Malheureusement, M. Lavachery, sous prétexte d'être naturel, est parfois vulgaire, et sa langue est gâtée par des expressions incorrectes et veules. On lui a fait un mérite de ces incorrections et de ces veuleries. Nous espérons bien que l'auteur des *Lourty* ne méritera pas deux fois un pareil éloge.

***

Je ne sais trop quel éloge décerner à M. Carlos du Fay, le poète des *Automnales*, qui publie sous ce titre des vers printaniers, moins libres que les illustrations qui les accompagnent, et dont il convient de citer un échantillon :

Nous jaserons en vrais amants,
Ma bien-aimée!
Ainsi dit le petit oiseau...

C'est fort bien, et je n'y vois aucun inconvénient grave. Mais que le petit oiseau ne recommence pas.

M. Carlos du Fay a de l'abondance et de la verve. Le jour où il sera convaincu que l'art des vers n'a aucun rapport avec le ramage du petit oiseau, ni même avec le plumage de la « petite oie », il travaillera pour devenir un bon ouvrier, et nous verrons alors s'il a l'étoffe d'un poète. Et quoi qu'il arrive, il ne publiera plus les *Automnales*. C'est déjà un résultat.

***

M. Gabriel Trarieux, l'auteur de *la Chanson du Prodigue*, n'en est pas à ses débuts. Je connais de lui un *Confiteor* qu'il n'a pas eu de peine à se faire pardonner. Il nous offre aujourd'hui une série de poèmes d'un accent pénétrant et d'une belle richesse de vision, qui ne peuvent passer inaperçus, et qui dénoncent un artiste capable d'atteindre un jour à la maîtrise.

Le prodigue qui chante dans les vers de M. Gabriel Trarieux est-il l'enfant de la légende, ou bien symbolise-t-il l'âme humaine, et ses regrets nostalgiques du bonheur qu'elle a dédaigné?

Je crois bien que l'interprétation la plus large est la meilleure. Le poème intitulé *Prélude* ne me donne pas tort :

Ah! le vieux mal de vie errante, et la folie
De faire de l'amour candide et grave, un jeu!
Mal du Bonheur tout juste effleuré qu'on oublie!...

L'opulent cortège des poèmes qui suivent évoque tour à tour des sites d'enfance, des idylles mortes, les gloires et les amertumes de la chair, et le navrement de l'exil dans les vulgarités de la vie banale et de la rue. L'œuvre s'achève avec *Le Livre de Béatrice*, un cantique d'amour d'une haute et poignante tristesse.

Sans doute, on pourrait relever dans *la Chanson du prodigue* quelques réminiscences d'œuvres très récentes, et M. Gabriel Trarieux apparaît, dans

certaines strophes, comme un frère spirituel de M. Henri de Régnier. Mais il a déjà sa marque personnelle, et j'incline à signaler parmi les poèmes où il se révèle le mieux, de luxuriants paysages ruisselants de lumière et de vie, qui fleurent bon la terre, les forêts et le vent. M. Gabriel Trarieux est un poète de plein air.

***

Il me reste à signaler l'apparition du sixième volume du *Journal des Goncourt*, où le psycho-physiologue de *la Faustin* continue à mésuser de la patience des lecteurs et de la déplorable facilité sténographique dont la nature l'a doué, et la publication, chez Savine, de deux drames d'Ibsen, traduits par MM. Chenevière et Johansen : *La Dame de la mer* et *Un Ennemi du peuple*. Le premier, qui compte parmi nous des admirateurs enthousiastes, n'ajoutera rien à la gloire du poète, et le deuxième, moins vanté mais plus puissant, démontre que si l'acariâtre, le bilieux et le bizarre écrivain norwégien excelle à remuer d'irritants problèmes de conscience, il est avant tout un homme de théâtre, dont la force s'exerce, en des formes très diverses, sur des personnages d'une humanité nombreuse et complexe.

ALBERT GIRAUD

Le Miroir des Légendes, par BERNARD LAZARE. — Paris, A. Lemerre, éditeur.

Je ne sais l'antique vallon, l'orée sans doute d'alourdies et chantantes sylves, aux rivages de quel étang, comme d'aigrettes fières çà et là piqué du frêle orgueil de candides nénufars, où selon peut-être la majesté d'allure des cygnes indolents qui vont superbes, les sages d'autrefois, pour se délasser des longues marches voyageuses, ont dans l'hymne des arbres aux cimes balancées surpris le secret rhythme des paroles sonores et subtiles qui font l'oubli en leurs soucieuses âmes pour y dès lors instaurer la sérénité hardie.

C'est en un pareil solitaire apaisement de jour ardent, ainsi que j'aime à le voir parfois apparu au magique vouloir d'un Puvis de Chavannes, près des sources où les ânes des caravanes boivent, que le crépuscule ami berça le rêve de M. Bernard Lazare avec le prestige précis et musical de tels souverains contes.

Où vont ces contes et ce rêve? A de hautes affirmations philosophiques parfois, comme aussi à l'exquis charme de simplement charmer, mais toujours à la suprême proclamation de l'initiale et essentielle puissance, de « la Gloire du Verbe », selon l'impérieuse expression par quoi Pierre Quillard naguères résumait son œuvre propre, en même temps que la consciente volonté de quiconque a souci de penser. Qu'est en effet le Verbe, sinon l'attestation même de notre originalité en tant qu'espèce zoologique, et si nous considérons en lui, justement je pense, l'unique agent et le seul ressort des savoirs et des songes que l'art fixe en images précises ou vagues, n'est-ce le devoir éternel pour toute intelligence de s'en montrer jaloux un peu et

d'apporter tous les soins à le magnifier, fût-ce au prix d'en souffrir et de s'affoler à l'inépuisable angoisse du mystère divin ?

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité,
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité.

M. Bernard Lazare va logiquement à l'extrême. Le Verbe étant la vie même, qu'importe que celui qui l'apporte y ait foi, pourvu que le verbe révélé en effet vivifie? Et de même — tel pourra prêcher que le salut et le seul but de l'humanité c'est la Mort (comme l'évidence en est à nos yeux humains qui encore s'y refusent) et, par la parole pénétrés et sûrs, des milliers autour de lui mourant, lui, s'il élude la Purificatrice ne se pourra taxer d'illogisme, car la Mort qui serait la Vie heureuse, il l'a renoncée afin que soient persuadés les hommes. Encore — et selon d'ailleurs une hérésie que Tertullien combattit — Judas est digne de louanges et il est l'apôtre aimé entre les élus puisque par sa vilenie seulement l'œuvre salvatrice eut lieu et sans celle-là le Dieu n'eût péri de la mort des larrons, si bien peut-être que le mal humain n'eût pu être rédîmé.

Nettement aussi, l'angoisse devant les éternels et supraterrestres mystères qu'ont devinés les plus savants anciens en des récits tels que « l'Agonie des Esprits » sollicite qui sait lire. Mais d'autres contes encore et non les moins délicieux charment, et ce sont les légendes tour à tour gracieuses et terribles du Narkissos plaintif, de Néanthès audacieux, de Marsyas martyr ou des glorieux et tendres descendants d'Iskender; enfin « les Fleurs » qui naquirent sur le lac consacré du sang des vierges par les barbares vainqueurs en leur saccageuse furie misérablement sacrifiées, peut-être — comme aussi « la Vie sans effroi » — la plus parfaite de toutes ces belles et fières légendes que nous dit avec sa haute sûreté d'artiste M. Bernard Lazare.

ANDRÉ FONTAINAS

Le Parnasse des jeunes poètes anglais.

Sous ce titre : *The Book of the Rhymers' Club*, l'éditeur Elkin Mathews — Vigo Street, à Londres — vient de publier en un élégant volume à tirage restreint, un Parnasse des jeunes poètes anglais. — Le Rhymers' Club qui n'est vieux que d'un an, et tient ses réunions dans la vieille taverne poétique du Cheshire Cheese, est composé des poètes dont les noms suivent : Ernest Dowson, Edwin Ellis, G.-A. Greene, Lionel Johnson, Richard le Gallienne, Victor Plarr, Ernest Radford, Ern. Rhys, W. Rolleston, Arthur Symons, John Toathunter, W.-B. Yeats, plusieurs d'entre eux déjà honorablement connus du monde littéraire.

La belle « Chanson des forgerons de la Chanson », de G.-A. Greene — qui clot le volume et célèbre le culte de la rime « de la rime d'or, de la rime royale, de la rime sonore » et la plupart des poèmes du volume, sem-

blent indiquer un idéal plus parfait, plus parnassien que celui des poètes modernes de l'Angleterre. — Le critique du *Mercure de France*, leur introducteur en France, en indiquant cette tendance, les déclare aussi affranchis de toute influence de leurs illustres prédécesseurs : Tennyson, Swinburne, Browning et Rossetti. Tout en ne partageant pas absolument son avis à ce point de vue nous pensons que quelques-uns d'entre eux, MM. Greene, Plarr, Arthur Symons et Lionel Johnson, ont fait dès à présent leurs preuves comme poètes, avec les pièces qu'ils publient aujourd'hui. et resteront. Les poèmes de Victor Plarr, « In a Norman Church » et « Twilight Piece » sont d'un très beau et pur sentiment et ses vers « A une gemme grecque » artistement évocatifs ; les poèmes d'Arthur Symons et de Greene qui me semblent comme forme les plus parfaits du volume, sont, les premiers, de très douce et mélodieuse musique, les seconds, clair, sévocateurs de poétiques paysages; Lionel Johnson, l'un des directeurs de la revue jeune de là bas, le *Hobby Horse*, et l'un de ceux qui ont le plus « contribué » à ce volume, a des pièces d'une grande distinction et d'une belle noblesse, comme son poème « A la statue du roi Charles Ier » et un autre poème intitulé « The last Music », pour n'en citer que deux.

Nous donnons en tête de cette note l'adresse de l'éditeur pour ceux de nos lecteurs qui connaissent l'anglais et renvoyons les autres aux fort bonnes traductions que le *Mercure de France* a données de quelques-unes de ses pièces dans son dernier numéro.

O.-G. D.

CHRONIQUE THÉATRALE

LE CANARD SAUVAGE

On vient de représenter, pour la première fois à Bruxelles, *le Canard sauvage* de H. Ibsen.

Nous ne parlerons guère du drame ni de ses mérites, non plus que du très grand talent de son auteur. Contentons-nous d'affirmer ici notre admiration pour l'illustre dramaturge. C'est d'autre chose que nous voulons entretenir nos lecteurs.

Le Canard sauvage est un drame à thèse et à prédications. Ce n'est point de notre faute. De tels drames ne relèvent pas seulement de la critique d'art, puisque, à côté de l'art, il y a la thèse. Celle-ci appelle un jugement philosophique ou moral. Nous nous proposons de formuler ce jugement.

Précisons d'abord le terrain sur lequel nous nous plaçons. Notre but n'est point de rechercher les intentions de l'auteur ; ces intentions peuvent être ceci ou cela, peu nous importe. Le dramaturge qui expose une thèse ressemble à un plaideur ; sa plaidoirie produit tel ou tel effet sur les gens qui l'écoutent. C'est cet effet produit que nous allons analyser, sans nous

inquiéter de rechercher s'il est conforme ou non aux intentions du plaideur. Que celui-ci soit habile ou maladroit, qu'il transmette exactement sa pensée ou qu'il s'exprime mal et dise autre chose que ce qu'il veut dire, ce n'est point ici notre affaire. Nous examinerons la pensée d'Ibsen non telle qu'elle est en elle-même, mais telle qu'elle se présente aux spectateurs assemblés au théâtre.

Le thème général de la pièce peut se résumer comme suit : Dans un milieu d'une parfaite médiocrité intellectuelle et morale, deux influences entrent en conflit : L'une d'elles est représentée par Grégoire Werle, un exalté maladif, possédé, comme le dit justement son antagoniste, de « la fièvre de l'honnêteté ». Grégoire Werle veut combattre le mensonge partout où il le trouve. Et précisément, dans le ménage de son ami Hjalmar Eckdal, il trouve le mensonge installé à la base de l'union conjugale. La femme d'Eckdal a jadis été la maîtresse du père de Grégoire, mais elle a caché sa faute à son mari et, sans qu'elle éprouve la moindre révolte dans sa conscience, elle laisse son ménage profiter des libéralités du vieux Werle. Grégoire sait tout cela. Et comme il voit faux et qu'il s'imagine que son ami Hjalmar possède une grande âme alors que celui-ci jouit d'une lâcheté de caractère des mieux conditionnées, Grégoire veut tenter l'expérience : il dira tout à Hjalmar, persuadé que la vérité épurera l'atmosphère empoisonnée de cette maison et y apportera le véritable bonheur moral. Il arrive ce qui devait arriver. Au lieu d'apporter le bonheur, la vérité maladroitement dévoilée ne cause que des catastrophes.

En face de Grégoire Werle se dresse le médecin Relling, un bon et solide positiviste, un peu buveur, un peu coureur, mais, au fond, un brave garçon, qui voit le monde tel qu'il est, qui comprend les misères humaines, et qui, au lieu de tuer les gens à coups de vérités, les fait vivre à l'aide de salutaires mensonges. Il entretient, comme il dit, « le mensonge vital ». Mot profond ! Car comment intéresser à la vie, si ce n'est par un attirant mensonge, les âmes médiocres, les cœurs bas, qui n'attachent de prix qu'aux « phénomènes immédiats », pour parler le langage des philosophes, et qui sont incapables de porter leur vue au delà des « apparences » qu'agite devant leurs faibles yeux le voile de la Maïa ? Les réalités contingentes qui seules excitent leurs appétits sont, au contraire, pour les sages, de grossiers mensonges. Quand donc Relling offre à ces gens vulgaires une espérance trompeuse, mais susceptible de les intéresser fortement à la vie, il entretient et surexcite leur énergie vitale, leur « volonté de vivre » ; il cache plus profondément à leur conscience la laideur de leur vie et en un certain sens, il travaille à les rendre heureux. Pour être exact, il conviendrait peut-être de dire qu'il les empêche de souffrir de leur vie, car véritablement il ne s'agit que de cela.

Jusqu'ici Relling a raison. Mais l'effet du drame ne se borne point là. Nous allons voir qu'au lieu de dégager une impression juste et morale, il suscite, au contraire, dans le public des sentiments bas et révoltants.

C'est que, dans la pièce, Grégoire Werle, avec sa « fièvre d'honnêteté » apparaît comme un malfaiteur et un monstre. Réformateur maladroit, il

accumule autour de lui les catastrophes. Et en face de lui, Relling, qui le combat et le bafoue, surgit comme le représentant de la saine et bienfaisante raison.

Qu'on ne vienne point nous dire qu'il n'en est point ainsi. Qu'on n'essaie point de soutenir que Relling ne représente pas plus que Grégoire Werle, la véritable pensée d'Ibsen. Et quand cela serait, qu'importe? Relling, aux yeux du public, est l'homme raisonnable. Sa voix est celle de la conscience publique. Elle dit la vérité. Elle est sympathique. Aussi se fie-t-on à elle et croit-on tout ce qu'elle dit. Le public applaudit Relling quand il prononce ses sentences et ses maximes, parce que Relling dit tout haut ce que le public pense à la vue des événements. Il parle pour le spectateur et dans sa parole le spectateur reconnaît sa propre pensée.

Eh bien, Relling, à côté d'incontestables vérités, profère des paroles monstrueuses. Et il les profère dans des moments tels que ses blasphèmes passent pour des vérités. Voilà ce qui constitue l'immoralité révoltante de la pièce. Voilà du même coup le vice esthétique de cette œuvre d'art boiteuse et louche.

Grégoire Werle est un exalté et un malade, soit! mais il a faim et soif de justice. C'est par maladresse, par défaut de jugement qu'il cause des malheurs, et Relling accuse « la fièvre d'honnêteté ». Que doit penser le public? Il pense que l'honnêteté est un poison, puisque en prêchant l'honnêteté un maladroit vient d'empoisonner le bonheur de toute une famille.

Grégoire Werle est prosterné dans l'adoration de la Vérité, de la Justice, du Sacrifice. « Tu as le délire de l'admiration ». lui crie Relling; « le délire de l'admiration, qui te fait roder sans cesse avec un besoin inassouvi de toujours te prosterner devant quelque objet en dehors de toi-même » ! Voilà ce qu'ose dire Relling à ce pauvre homme qui répond humblement : « Ce n'est pas en moi que je le trouverais ».

Ce n'est pas tout. Grégoire Werle est un assoiffé d'idéal. Qu'il soit un peu fou, qu'il ait le cerveau détraqué, je l'accorde; mais est-ce la faute de l'idéal? Ecoutez Relling : « Monsieur Werle fils, ne vous servez donc pas de ce terme élevé d'*idéal* quand nous avons pour cela, dans le langage usuel, l'excellente expression de *mensonge*.

GRÉGOIRE. — Croyez-vous donc qu'il y ait quelque parenté entre ces deux termes?

RELLING. — A peu près la même qu'entre les termes *typhus* et *fièvre putride* ».

Est-on suffisamment édifié? Le Mephistophélès de Goethe ne désavouerait pas les paroles que prononce cet homme, le seul raisonnable, le seul honnête, le seul bienfaisant de toute la pièce!

Qu'importe qu'Ibsen n'ait point voulu que Relling soit son porte-parole si le public le prend pour tel? Le drame est construit de telle sorte que le public ne peut pas voir dans le langage de Relling autre chose que le jugement impartial et supérieur que l'artiste prononce sur les événements qu'il vient de peindre. Cela est si vrai que pour jouer le rôle de Relling, à ce que rapporte M. Prozor, un acteur norwégien s'est composé le masque d'Ibsen!

Et quelle conclusion pratique le public tirera-t-il des théories de Relling? Il se dira : « Vivons! Aveuglons-nous, attachons-nous au mensonge, puisque le mensonge fait vivre. Les affamés de justice sont des criminels! Les altérés de vérité sont des criminels! Les adorateurs de l'idéal sont des criminels! Haro sur eux! Malheur à qui viendra remuer la boue où nous vivons! Malheur à qui tentera d'éclairer nos intelligences ou d'élever nos cœurs! Enfonçons-nous de plus en plus dans notre bourbe, puisque la bourbe fait le bonheur! Et mort à qui nous dérange! »

Le poète Emile Verhaeren a vu, comme nous, l'impression produite sur le public par la représentation du *Canard sauvage*. Il écrit ceci dans son feuilleton :

« La conclusion du drame se dénoue donc en faveur de l'apparence contre la vérité, de la médiocrité contre la sublimité, du néant contre l'être. L'homme moyen ne peut vivre qu'à condition de se laisser faire par le hasard. Veut-il s'affirmer grand, immédiatement la dégringolade se produit et la vertu s'impose plus dangereuse que le vice.

Mais est-ce là la conclusion ultime? Nous ne le croyons pas. Ibsen n'a mis en scène qu'un milieu : milieu veule, milieu bourgeois, milieu médiocre.

Si Gregers Werle a tort dans le *Canard sauvage*, du moins reste-t-il debout, grand et peut-être heureux de lui-même Ses paroles n'ont pas trouvé le vrai champ à ensemencer — mais ailleurs? »

Emile Verhaeren dit aussi que l'on « admire immodérément » le drame d'Ibsen. Nous partageons cette opinion. Selon notre sentiment ce drame est mal construit. Le fameux symbole du *Canard sauvage*, matérialisé en un pharamineux volatile qui vit dans un grenier, est d'un enfantillage ridicule. Ce canard gâte quelques scènes, qui, sans lui, seraient profondément émouvantes. On pourrait, sans trop d'injustice, définir la pièce : un drame réaliste dans l'atelier d'un photographe, avec une allégorie dans le grenier.

Mais le plus grave défaut du *Canard sauvage* est son manque de « point de vue ». On dirait d'un tableau où trois ou quatre systèmes de perspectives se contrarient. Cela fait songer à la célèbre caricature d'Hogarth, où l'on voit à une fenêtre se pencher un personnage qui pêche à la ligne et qui tire un poisson d'un étang situé à plusieurs kilomètres de là, tandis que l'enseigne de l'hôtellerie, construite au premier plan, est cachée à demi par un arbre qui se dresse à l'horizon!

Dans le *Canard sauvage*, Ibsen a mis en scène une maisonnée de fous, de détraqués, de vicieux, de faibles, de lâches et un homme qui formule les vérités qu'il faut dire sur ces démences, ces vices et ces défaillances. Or, cet homme débite, en même temps et sur le même ton, d'odieux mensonges. C'est un gredin. Il y a là, outre l'immoralité que nous avons signalée tout à l'heure, une grossière faute d'esthétique.

Nous avons écouté respectueusement *le Canard sauvage*, nous rappelant qu'il sort de la même main qui a écrit d'admirables chefs-d'œuvre. Mais nous devions à la vérité de faire entendre notre protestation au milieu du concert « d'admirations immodérées » que le seul charme de la nouveauté a valu ici à ce drame très imparfait et très dangereux.

IWAN GILKIN

CHRONIQUE ARTISTIQUE

I

LE SALON DES *XX*

La neuvième exposition annuelle des *XX* a paru aussi intéressante que les huit précédentes, ou peu s'en faut. Cette constatation, qui n'a l'air de rien, est, croyons-nous, un grand éloge. Il n'est pas facile à un groupe restreint et assez stable d'artistes d'occuper pendant un laps de temps passablement long le premier rang dans l'attention d'un public dont la curiosité a été trop vivement excitée pour qu'elle ne réclame pas, à tout coup, des aliments nouveaux. Il leur faudrait presque pouvoir dire, comme disait récemment, en se calomniant un peu, M. Chéret à un Huret de la peinture : « Mon grand désir, c'est de toujours trouver un an d'avance la mode de l'année qui suivra ». Heureusement pour eux, nos peintres n'en sont pas encore là. Plusieurs même, ayant en eux leur principe de direction, marchent avec confiance sans se détourner. D'autres continuent exactement l'œuvre entreprise dès leurs débuts. Mais il en est aussi qui s'éprennent sincèrement de tentatives neuves, sans se continuer, comme s'ils sacrifiaient quelque chose de leur personnalité à l'intérêt de l'exposition collective.

Cet intérêt, un choix judicieux et varié d'invités le rehausse, y ajoute un goût piquant d'inédit Nous n'aurions garde de reprocher aux *XX*, comme on s'en est donné le ridicule, le talent de leurs invités, qui fait honneur à leur talent autant qu'à leur discernement. D'un côté, leur salon nous offre en raccourci le tableau impartial des recherches les plus originales de l'art contemporain; de l'autre il nous présente le résultat de leurs propres efforts. Qu'on y sympathise ou non, on ne peut méconnaître que ce qu'il y a dans les jeunes générations de plus indépendant, de plus artiste, de plus désintéressé, de plus vivant, c'est aux *XX*, parmi les membres actuels et anciens, qu'il faut le chercher. Et si parfois, dans l'ensemble du mouvement, les facultés critiques, l'intelligence et le goût semblent l'emporter sur la simple spontanéité, n'est-ce pas une marque de plus qui les atteste vraiment contemporains? Mais de telles assertions générales, synthèses de souvenirs peut-être erronés, voudraient une vérification que pourrait faciliter, l'an prochain, une exposition rétrospective et décennale. Cet examen de conscience public, que les *XX* peuvent affronter sans crainte, serait instructif à tous les points de vue, sans qu'il fût même nécessaire d'y ajouter une exposition rétrospective de la critique, ce qui serait instructif aussi et surtout joyeux.

Il y aurait grande utilité pour les observateurs de bonne foi et sans parti pris, ce que nous nous efforçons d'être, à ce que l'on fît pour tous ce qui

s'est fait cette année, en hommage funèbre, pour Georges Seurat. A quoi bon discuter encore le procédé qu'il inaugura et les théories sur la signification des tons, des teintes et de la direction des lignes qu'il ne fit qu'ébaucher? Certes son esprit compréhensif et délié ne se fût pas contenté longtemps des aphorismes non dégrossis, présentés en blocs compacts, sur lesquels il tenta d'édifier des compositions comme *le Chahut*, *le Cirque*, *la Parade*, qui ne sont pas ce qui nous satisfait le plus chez lui : car tout à la fois l'intention dogmatique s'y manifeste trop et le résultat obtenu y est trop mince. Nous ne mentionnons ces œuvres que par ce qu'elles décèlent de science, de rigueur, de froide volonté. On sent chez Seurat la patience tenace des croyants et des passionnés d'art. Il fut un consciencieux dans toute la force du terme, qu'on a si souvent employé comme un compliment pas trop flatteur à l'adresse des peintres dont on ne sait que dire : et pourtant le mot mériterait d'être nettoyé de la banalité qui le rouille et réservé aux probes artistes, durs critiques d'eux-mêmes, recommenceurs jamais lassés, obstinés laborieux qui ne se pardonnent pas une défaillance, tels que fut Seurat.

Ses nus, comme ses *Poseuses* et sa *Baignade*, qui ne fut pas exposée à Bruxelles, mais dont on a pu voir une étude excellente, affirment un dessinateur, un modeleur de grand style et d'une irréprochable précision. Que Seurat se soit prouvé dessinateur du mouvement, nous ne le croyons pas : dans *le Chahut*, dans *le Cirque*, où tout devrait tourbillonner, tout apparaît suspendu, figé, comme dans un instantané photographique. Le calme et l'immobilité lui conviennent beaucoup mieux, et il y a en lui de la ligne statuaire d'un Ingres et d'un David. S'appliquant à des sujets naturalistes, en faveur au moment où il survint et où il n'eût sans doute pas persisté, il cherche, au delà de la reproduction de la nature telle quelle, un système de formes nobles, une impression d'ensembles gracieux. La femme assise vue de dos, la femme montrée de profil dans les *Poseuses* sont des figures délicieuses, et même dans la femme debout qui est au milieu, bien que la tête soit vulgaire et les genoux cagneux, il y a un charme d'ingénuité gauche, de simplicité discrète que l'artiste a profondément ressenti.

Les paysages maritimes de Seurat, qui expriment tous la paix mélancolique des larges espaces, marquent moins de préoccupations géométriques, empruntées à M. Charles Henry, que ses derniers tableaux de figures. Il y apparaît coloriste froid et sec si on le compare aux Flamands, mais très exact et juste notateur des colorations du pays qu'il a peint : les rives de la Seine, les embouchures, les rades, les ports, les canaux de Normandie et de Picardie. Dans *le Soir à Honfleur*, avec ses eaux lustrées de lumière, dans *le Crotoy*, dans *Port-en-Bessin, marée haute*, dans *le Chenal de Gravelines, un soir*, dans d'autres œuvres encore, il atteint à des effets étonnants de finesse, de limpidité, de transparence, de recul d'horizon.

M. Signac est membre des *XX* ; mais en sa qualité d'étranger et de protagoniste du mouvement néo-impressionniste français, on doit le ranger parmi les invités. Aux teintes tendres, affaiblies et mourantes de Seurat, s'oppose chez lui une énergie retentissante, une accentuation vigoureuse ;

il a quelque chose de plus plein, de plus nourri, de moin anémique et de plus rouge. Ses marines sont d'une belle fluidité d'air et de lumière, particulièrement l'*Adagio* et le *Larghetto*; on sent chez lui l'observation toujours en éveil de l'aspect des eaux, dont il saisit les modifications les plus fugaces. Quant à son portrait de M. Félix Fénéon, *sur l'émail d'un fond rythmique de mesures et d'angles, de tons et de teintes*, nous n'y voyons qu'un essai tenté pour plaire à M. Charles Henry, et un essai décisivement mauvais.

Les quelques toiles de M. Luce ne présentent qu'un intérêt secondaire et prouvent que le système néo-impressionniste n'est pas incompatible avec la lourdeur. Légers au contraire et printaniers, parés d'une grâce d'avril, deux paysages de M. Lucien Pissarro charment les yeux. Fixé en Angleterre en ce moment, M. Lucien Pissarro s'y adonne à la gravure sur bois, et y fait preuve d'un goût irréprochable, avec une tendance vers le style anglais et ancien. Deux artistes anglais exposent des travaux analogues: M. Selwyn Image, archaïque, byzantin, M. Herbert Horne, inventeur plus personnel.

L'art proprement décoratif domine d'ailleurs chez les invités de ce salon. Voici miss Mary Cassatt, transformée en Japonaise, appliquant avec une dextérité étonnante les procédés, le dessin, les colorations, les conventions de l'art japonais à des scènes familières de la vie occidentale. Voici M. Delaherche avec une série de grès flambés, vases et plats, aux formes bien choisies, aux teintes changeantes fondues l'une en l'autre en des mélanges de saveur rare.

Revenons aux peintres. MM. Serret et de Toulouse-Lautrec sont deux spécialistes. M. Serret dessine au crayon de petites scènes de la vie des enfants, gracieuses, un peu vagues dans l'exécution, mais d'une observation attentive et émue. M. de Toulouse-Lautrec, le peintre des filles, qui se répète parfois, demeure cependant intéressant par son dessin net, caractéristique, et les colorations sobres et harmonieuses dont ses formes cernées s'enveloppent.

M. Maurice Denis est pour nous un nouveau venu. Souffrira-t-on que nous hésitions à le saluer maître? Pour accentuer l'expression d'idéalité qu'il recherche, associant ses tableaux à des souvenirs de poèmes, il a recours aux déformations, aux simplifications les plus audacieuses, à un mélange des caractères extérieurs des Japonais et des Primitifs. Certes, il y a une belle langueur calme de teintes fanées dans le *Soir trinitaire;* mais la signification de l'ensemble ne s'impose pas. Dans les autres toiles, nous avons noté les mêmes qualités, moins évidentes, et les mêmes défauts, plus marqués.

Après avoir noté les œuvres les plus importantes des invités, faisons de même pour les *XX*. L'exposition de cette année montre une fois de plus chez MM. Dubois, Van Rysselberghe, Ensor, Khnopff, les remarquables qualités que l'on est accoutumé à louer en ces artistes. M. Dubois a des bustes et des bas-reliefs de bronze du style le plus élégant et le plus distingué. M. Van Rysselberghe, dans ses portraits, a en même temps que le souci de l'exactitude, l'amour de la couleur fraîche, claire, puissamment joyeuse, composée en harmonies vigoureuses et vibrantes. La physionomie

chez lui est très vivante, sans être très expressive; la ligne est belle et souple, l'allure grande, le dessin très juste et très étudié.

M. Ensor apparaît sous tous ses aspects, très divers, qui font de lui un peintre difficile à classer. Naturaliste, il est en même temps imaginatif et fantaisiste. Tantôt brutal, tantôt raffiné, ici très simple, là très retors; il embrouille dans un symbolisme vague et parfois peu cohérent des sensations, des idées, des rancunes, des plaisanteries grasses, des imaginations folles. Toujours il demeure un beau peintre : ses natures mortes, son *Baptême des Masques* et un autre petit cadre du même genre en font foi; à la finesse exquise de la couleur s'ajoutent dans ces dernières œuvres, une élégance charmante de composition, un tour spirituel dans les attitudes. Le grand tableau de masques, *l'Intrigue*, où l'artiste a, comme dans d'autres de la même série, exprimé le mystérieux, l'hostile et le laid de la vie, nous plaît moins avec ses teintes violentes, ses couleurs d'affiche inapaisées. En un paysage féerique, M. Ensor a voulu transcrire l'impression de la magnifique description d'Edgar Poe, *le Domaine d'Arnheim*; mais nous connaissons de lui dans ce genre des choses plus légères, moins opaques, où la matérialité de la couleur n'empêche pas l'effet de surgir. *Le Théâtre des Masques*, allégorie de la vie, où des masques assistent à une représentation donnée par d'autres masques, a au contraire des trouvailles de nuances rares, d'irisations vaporeuses. Puis ce sont des caricatures enragées, à la manière anglaise, comme *les Bons juges*, des drôleries à la Bosch, comme *les Musiciens terribles* et *la Bataille des éperons d'or*, et, à côté de cela, des morceaux très équilibrés, comme l'incisif *Portrait d'Emile Verhaeren* et un portrait de femme lisant, sous une madone italienne en relief, d'un dessin magistral.

I lock my door upon myself, j'ai clos ma porte sur moi-même, tel est le titre, anglais et préraphaélite comme l'œuvre, du principal tableau de M. Khnopff. Et cette tête délicatement douloureuse, aux yeux clairs, au regard fixe d'ange extasié de Burne Jones, exprime bien, dans le silence étrange de cette chambre close où s'éternisent des souvenirs comme des lys figés, la claustration résignée en soi, le reploiement de l'âme sur elle-même, en une solitude inviolable et volontaire. Des études et des portraits permettent d'apprécier l'impeccable rigueur du dessin de M. Khnopff, qui nous montre encore, parmi d'autres œuvres de moindre intérêt, un de ses impressionnants petits paysages vides, une pelouse unie, comme lavée, et, dans une eau rêveuse, un reflet d'arbres tristes et de ciel gris.

Il ne nous semble pas que MM. Finch, Vande Velde et Dario de Regoyos aient développé leurs qualités, ou même leurs défauts. Mlle Boch a des pages véridiques et lumineuses. L'exposition de M. Lemmen n'attire pas du premier coup, dominée qu'elle est par une certaine *Fête foraine*, logiquement imitée de Seurat, et pour laquelle nous essayerions en vain de dissimuler nos mauvais sentiments. Mais la première impression vaincue, on doit reconnaître chez ce peintre, en dépit de ses duretés et de ses aigreurs, une patience d'observation obstinée, des scrupules minutieux de conscience.

Nous n'avons que des éloges à adresser à MM. Vogels et Minne, deux

artistes aussi différents l'un de l'autre qu'il est possible de l'imaginer, mais qui l'un et l'autre affirment énergiquement leur personnalité. Fidèle à lui-même, M. Vogels, que nous croyons médiocre théoricien, n'a pas essayé de s'assimiler des raisonnements auxquels sa nature serait rebelle, et son exemple tendrait à montrer que la meilleure théorie du monde ne vaut pas un instinct vigoureux. Ses paysages sont d'une rare fraîcheur et d'un merveilleux éclat. Mettons à part *Feuilles mortes*, *Novembre*, aux colorations éblouissantes, un *Brouillard* fin et très juste, un aspect d'orage et de soleil de la *Place de Furnes*, un pont de la Seine par une sereine nuit de lune, d'une transparence, d'une légèreté, d'une ampleur étonnantes.

M. Minne n'a envoyé qu'un dessin, vraiment intense et poignant. Au bord d'une plaine immense, couverte d'épines entrelacées, coupée de canaux où se reflète la tenture funéraire d'un ciel larmé d'étoiles illusoires, se penchent, exténuées, deux têtes jumelles, comme de deux christs gothiques, que des épines couronnent d'une royauté de souffrance.

Ce n'est pas la personnalité qui frappe chez M. Toorop. A ses riches dons naturels nuisent une certaine inconsistance et une trop grande réceptivité. Les tendances les plus opposées l'ont requis tour à tour ou même à la fois. Cette année-ci, il s'est tourné principalement vers la peinture idéologique, à préoccupations littéraires. Malheureusement, sa *Génération nouvelle*, écaillée de vert cru et du rose spécial aux planches d'anatomie, est un rébus très compliqué, et ses *Vieux songeurs crédules*, où il y a des détails bien venus, très gothiques, ne sont guère moins bizarres. *L'Hétaïre* au moins n'est pas énigmatique. C'est une femme au visage dur et immobile d'idole ou de poupée, qui s'avance, vêtue d'une robe couleur de soleil, inconsciente de sa cruauté envers ses proches qui la supplient, loin de la mer pure vers la forêt perverse où de beaux oiseaux descendent fascinés vers la gueule des serpents. Un éclat extraordinaire rehausse ce tableau, qui fait penser à la fois à Monticelli, aux émaux cloisonnés d'Orient; et certaines parties, trop confuses, trop abandonnées au hasard, y détonnent cependant. Plus complètes, d'une belle vérité synthétique, apparaissent d'autres œuvres : *Homme et femme du village*, le paysan et la paysanne des côtes, avec leur chien et leur cheval, d'un grand caractère; *le Cimetière*, une page monochrome, très émouvante, de la vie des misérables; *la Mariée*, une gracieuse procession de paranymphes. Somme toute, malgré ses défectuosités, l'exposition très variée de M. Toorop était l'une des plus attirantes du Salon des *XX*.

II

Parmi les nombreuses expositions particulières qui ont eu lieu dans ces derniers temps, mentionnons brièvement celles de MM. Léon Dardenne (au *Cercle artistique*), Frans Melchers (au *Cercle des Arts et de la Presse*), Frédéric (au *Cercle artistique*) et de Mlle Marguerite Hollmann (à la *Galerie Moderne*, avec l'atelier Blanc-Garin).

Ce qui domine dans l'exposition de M. Dardenne, c'est la note idyllique et tendre. Après les pizzicati moqueurs et les scherzos endiablés qu'il sou-

lignait d'une gambade, voici les airs de flûte et les soupirs du galoubet pastoral. Deux *Printemps*, une prairie en pente douce toute fleurie, avec du linge sur les haies, un verger épanoui avec un pommier couché, chantent la chanson des jeunes sèves et la griserie du renouveau. Une vue de village égaie l'œil de ses couleurs claires, tandis qu'à l'avant-plan, au bord des eaux limpides, se nuance délicatement le rose fané des eupatoires. Sous des blancs légers d'un *Effet de neige* des verts curieux transparaissent à peine. Et dans les gris très fins des deux toiles peintes à Mariakerke flotte une mélancolie passagère qui s'envole plus loin dans la joie d'un rayon de soleil.

M. Frans Melchers est un débutant, et un débutant d'avenir. Certes, ses œuvres ne sont pas exemptes de réminiscences. Telles d'entre elles, soit par l'inspiration, soit par l'exécution, font penser à Rops, à Schlobach, à Toorop, à d'autres encore. Mais des qualités très remarquables s'y avèrent : une intellectualité raffinée, une subtile sensitivité de poète, un instinct d'art suggestif, une capacité de concentration et de simplicité. Quelques œuvres nous ont spécialement séduit : un portrait de jeune fille, d'une expression singulière et profonde; *Province*, une synthèse nette, complète, sans surcharge; *London*, un groupe de marchandes de violettes, si tristes, si douces et si résignées; *Laus Veneris*, un groupe de passion éperdument coupable avec tout le funèbre des enlacements mauvais; *Langueur*, un parc désolé défendu par une vieille grille, où le rêve s'arrête interdit; *Promenade*, un paysage de longs arbres dépouillés et de petite ville crépusculaire où passent, exquises et mystérieuses, deux petites figures de femmes vêtues de vert et de mauve; *Solitude*, un étrange parc où pleure un jet d'eau près d'une serre miroitante au crépuscule; *Là-Bas*, un vallon de verdure acide et de végétations touffues, insolites et hostiles; *Marée basse*, sous la courbe d'un bateau échoué, une ronde de toutes petites pêcheuses aux jupes ballonnantes, une ronde adorable et puérile, dont l'idée est peut-être empruntée à M. Mellery. Partout la couleur est belle, rare, parfois artificielle, toujours intelligemment composée.

De M. Frédéric, un seul tableau, un tableau vraiment religieux, et qui n'est pas un pastiche. Dans une plaine onduleuse, découpée en carrés par les cultures, s'avancent deux anges blonds aux ailes ocellées, magnifiques et soyeuses, drapés seulement de voiles de crêpe, portant le suaire de Véronique avec l'empreinte de la face du Christ. Sous leurs pas, sous la rosée de sang qui découle de la tête couronnée d'épines, voici que les épines du sol et les ronces desséchées refleurissent, et c'est derrière eux jusqu'à l'horizon une traînée de roses qui serpente, comme un ruisseau de grâces et de bénédictions. En vain, les vipères cachées dans les herbes se redressent et tentent de souiller de leur venin les lys aux mains des anges. La visitation du Christ a renouvelé la face de la terre et au loin dans la campagne les pâtres et les laboureurs adorent agenouillés.

La couleur de M. Frédéric, qui a des aigreurs et des crudités, ne nous plaît guère. D'autre part, nous trouvons la tête du Christ, trop modelée pour une empreinte, et où l'expression idéale est offusquée par la réalité du

modèle, peu réussie. Mais la composition est noble et belle, le fond de paysage est charmant, les fleurs sont d'une merveilleuse fraîcheur, et l'on ne peut que louer le dessin, le mouvement et l'expression des deux figures d'anges, traitées dans le style réaliste des primitifs flamands, dont M. Frédéric a fait le sien. Les têtes des anges, de douces têtes d'enfants pauvres, l'une qui lève vers le ciel de beaux yeux extatiques, l'autre au regard abaissé vers la terre, sont des morceaux admirables, d'une haute valeur.

A l'exposition de l'atelier Blanc-Garin, les visiteurs remarquaient, la plupart pour s'en esclaffer, des dessins et des peintures d'une jeune fille, Mlle Marguerite Hollmann, d'un caractère en vérité peu mondain, Mlle Hollmann est une nature inculte et désordonnée ; son art visionnaire est souvent incomplet, incohérent, peu conscient peut-être de ce qu'il s'essaie à proférer. Mais elle possède un instinct extraordinaire de l'expressif et de la signification spirituelle de la forme. Ses compositions à multiples personnages sont confuses et sans équilibre, pleines cependant de détails trouvés qui affirment une artiste de race. Il faut mettre hors de pair un portrait de jeune fille au crayon, d'une interprétation libre et originale et deux têtes peintes d'un très mince frottis de couleurs : l'une qui symbolise l'immortalité, une calme assomption d'âme qui garde encore l'assoupissement du tombeau ; l'autre, un masque sauvage et tragique où des attributs de mort renforcent une expression de mystérieuse menace. Cela est d'un sentiment personnel et d'une réalisation presque parfaite, et cela prouve chez Mlle Marguerite Hollmann des dons d'artiste rares et hauts.

ERNEST VERLANT

MEMENTO

Grand et légitime succès, aux *Concerts populaires*, pour *La Mer*, esquisses symphoniques de M. Gilson, d'après un poème de M. Eddy Levis.

M. Gilson est un musicien d'une rare richesse de tempérament, et dont on peut attendre de très belles œuvres.

Le Théâtre de la Monnaie — de la monnaie de MM. Stoumon et Calabresi — joue en ce moment *Cavalleria Rusticana*, de l'illustrissime signor Mascagni.

C'est très amusant!

M. Antoine est arrivé à Bruxelles avec un assortiment complet de tranches de vie et d'entre-côtes dramatiques du jeu le plus nouveau. Il nous a offert *l'Envers d'une Sainte*, de M. Curel, *la Dupe*, de M. Ancey, *Seul*, de M. Guinon, *le Canard sauvage*, d'Ibsen, etc., etc.

M. Antoine n'a pas joué *Madame Lupar*, M. Camille Lemonnier ayant retiré sa pièce après des incidents qui tendent à prouver qu'Antoine est le pseudonyme de M. Porel.

On lit dans un journal bruxellois, à propos de la mort de Walt Whitman, l'articulet que voici :

« Un souvenir curieux à propos du grand poète américain Walt Whitman, dont nous avons annoncé hier la mort.

C'est lui qui composa typographiquement d'un bout à l'autre son premier recueil de poèmes, *Leaves of Grass*, qui déconcerta les classiques de la littérature par ses dédains des formes classiques de la prosodie, et qui scandalisa certaines pudibonderies par la franchise ingénue de certaines descriptions et expressions auxquelles Walt Whitman ne voyait aucun mal, parce qu'elles répondaient à la « nature » des choses. Un poète confectionnant matériellement ses livres, c'est peut-être unique.

Ce qui l'est encore davantage, c'est que de la première édition de *Leaves of Grass*, œuvre dont la puissante originalité est aujourd'hui universellement reconnue, pas un seul exemplaire ne se vendit. *Les journaux en parlèrent, mais en des termes si méprisants qu'ils en dégoûtèrent le public acheteur*. Seul le grand écrivain Emerson, auquel l'auteur avait envoyé un exemplaire, en comprit immédiatement la beauté, et écrivit à Walt Whitman une lettre déclarant qu'il n'avait jamais lu d'aussi incomparables choses écrites de façon aussi incomparable, et prédisant, pour terminer, au poète : « un illustre avenir ».

On voit qu'il peut arriver à M. de Voltaire d'avoir plus d'esprit que tout le monde. »

Quel est ce journal?

C'est... L'INDÉPENDANCE!!!

L'Ordre de la Rose + Croix du Temple, dont le Salon, très curieux, a mis en évidence, à Paris, des œuvres de MM. Fernand Khnopff, Delville, Ciamberlani, etc., est déjà déchiré en deux.

Le Sar a les plus cruels démêlés artistiques : Il professe en effet une vive admiration pour l'Ecole florentine, tandis que l'un de ses archontes, des plus aimables d'ailleurs, le comte de La Rochefoucauld, est pour l'Ecole impressionniste. De là des discussions qui ont dégénéré en scission!

Bref, l'archonte a donné sa démission d'archonte, se réservant de fonder peut-être un autre Salon. La Société qu'il avait formée avec le Sar est dissoute depuis hier.

Quant au Sar, il continue sa « mission » et, de par acte dûment notarié, il conserve à son œuvre sur cette terre la dénomination

déjà célèbre de : « Ordre de la Rose + Croix du Temple ».

La Jeune Belgique rappelle avec la modestie bien connue des bons prophètes, qu'elle a prédit la guerre des deux Roses + Croix.

M. Francisque Sarcey ayant publié, chez Ollendorff, un volume intitulé : *Souvenirs d'âge mûr*, M. Gustave Frédérix a profité de cette aubaine pour écrire, dans *l'Indépendance belge*, un magistral article sur... M. Gustave Frédérix.

Eloge du critique dramatique « le plus populaire, le plus attaqué et le plus lu », de l'homme qui « a jugé, pratiqué, retourné tous les auteurs dramatiques et tous les comédiens », du chroniqueur « qui s'est expliqué sur tant de questions contemporaines, qui a connu les hommes de la politique comme ceux de la littérature et de l'art, du maître journaliste, qui a fait tout ce qui concerne son état ». Ereintement des « abstracteurs de quintessence et des impatients de notoriété à qui le critique n'a pas été assez complaisant », et enfin, le petit rébus que voici, qui est notre prime du mois d'avril :

« Les écrivains, qui ont eu une allure particulière, même des tics ayant réussi, ont tous quelques imitateurs. Il n'est pas nécessaire d'être célèbre, pour retrouver des formules, des tours de phrase, qu'on a mis en circulation, repris par des camarades, des voisins, parfois emprunteurs involontaires. Mais autour des vrais possesseurs de la notoriété, les disciples, les copistes poussent tout naturellement. La familiarité de Sarcey, sa façon de se raconter, de faire son ménage littéraire, de dire s'il a perdu ou non sa soirée, et le détail et l'espèce de ses plaisirs ou de ses ennuis, plusieurs ont évidemment pioché cet abandon copieux. Il y en a même qui usaient du style et des gestes de Sarcey, mais en les appliquant à de tout autres idées, à la défense des œuvres supercoquentieuses. Cela fait un singulier mélange, de la rondeur affectée cherchant à prêter de l'abandon à des opinions à angles aigus et à tarabiscotages. »

Qui est-ce qui a employé les génitifs de papa ?

Décidément, avant de s'adoniser dans les yeux de M. Sarcey, M. Frédérix ferait bien de méditer le titre du roman de Paul de Kock : *Gustave ou le mauvais sujet*.

Pour un panégyriste qui s'appelle Gustave, Gustave est, en effet, un mauvais sujet.

Fleurs de critique :

Voici comment M. Gustave Frédérix apprécie *l'Envers d'une Sainte*, la belle étude dramatique de M. de Curel :

« Tout déconcerte le spectateur dans ces conversations de femmes pieuses, — il n'y a qu'une seule scène où un homme apparaisse et parle... »

Après M. Frédérix, M. Edmond Cattier :

« Le roi Dagobert s'est acquis une réputation considérable en mettant sa culotte à l'envers. C'est à une sainte que M. de Curel a fait subir la même opération... »

Et puis, « il n'y a qu'un rôle d'homme pour six rôles de femmes ».

Enlevé, c'est pesé !

A-t-on idée d'une pièce dont le titre fait penser M. Cattier au roi Dagobert ! Et cet homme tout seul, entre six femmes, est-ce assez ridicule ?

Il n'y a encore rien de tel que la haute critique. Celle dont nous donnons des échantillons s'élève à la hauteur d'une pyramide, d'une pyramide du sommet de laquelle on serait harangué par quarante baudets !

Lire, dans les *Entretiens politiques et littéraires*, de nouvelles notes de Jules Laforgue, dans *la Plume*, un éloge de Maurice Du Plessys par Jean Moréas, dans *Art et Critique*, d'innombrables calembours, les uns vengeurs, les autres, rongeurs ; enfin, dans *le Mercure* et *la Revue bleue*, les débuts dans l'interview littéraire, à table, d'un Hollandais qui répond au nom de W.-G.-C. Byvanck, et dont la très vive compréhensivité est doublée d'une certaine candeur.

Aucune nouvelle école n'a surgi pendant le mois de mars.

Chronique du règne de Mahomet II

EMPEREUR OTTOMAN

La douzième fois depuis l'an premier de l'Hégire, l'Asie déchaînait un ouragan de Turcs sur le vieil empire Byzantin.

Une armée d'Osmanlis tombée comme une nuée de sauterelles assiégeait Constantinople du côté de la terre, tandis que d'innombrables pavillons au croissant d'azur ondulaient sur les eaux bleues du golfe; les galères ottomanes, pénétrant dans le nord du Bosphore, enlevaient au rempart de la chrétienté tout espoir de secours.

Une querelle religieuse avait suscité la discorde dans la ville et, pendant que les barbares se ruaient contre les remparts, la guerre civile règnait parmi les défenseurs.

Néanmoins Dracosès, avec dix mille hommes, tenait vaillamment tête à l'assaut; mais c'était en vain que, déployant un reste d'énergie, ces guerriers espéraient sauver encore les derniers vestiges de l'antique Rome. Bysance, la reine efféminée du Bas-Empire, chancelait sous la poussée d'une race jeune et fougueuse.

Bientôt la flotte turque pénétra dans *la Corne d'or* et, par la route de planches qu'elle jeta sur une longueur de deux lieues derrière les collines de Péra, les assiégeants entrèrent dans la ville.

Bysance râlait. Le sang coulait en ruisseaux dans les rues, éclaboussant les murs sur lesquels il dessinait d'étranges images. La sombre voix de fer des tocsins se taisait, mais l'air vibrait encore des houles qu'elle avait soulevées dans ses clameurs éperdues.

Le pillage s'achevait. Gorgés de dépouilles, ivres, les vainqueurs essuyaient à leurs tuniques claires leurs cimeterres rouges. Et rouges aussi apparaissaient des traces de mains sur leurs bras, sur leur poitrine, sur leur visage et beaucoup d'entre eux étaient rouges jusqu'aux genoux, comme s'ils avaient revêtu de grandes chausses pourpres.

Sur les ruines de tant de gloire, sur les débris pantelants du vieux monde les pillards se partageaient le butin. Parmi celui d'un cheik se trouvait une vierge grecque. Elle était d'une beauté rare et pure et tous ceux qui la virent, l'admirèrent et la contemplèrent comme un être miraculeux. Et chacun, pour la posséder aurait abandonné sa part de richesses. Oui, malgré leur effrénée cupidité, ils auraient renoncé à tous leurs biens pour acquérir cette perle merveilleuse.

Mais le cheik, sachant bien que rien au monde ne pouvait être plus agréable à son seigneur, lui en fit présent.

L'empereur Mahomet, jeune et lascif, pénétré de la beauté d'Irénée, ordonna à ses eunuques de la garder étroitement pendant qu'il achèverait d'apaiser le tumulte de la guerre.

La retraite fut sonnée, l'empire pacifié. Alors, se souvenant de la vierge qui avait déjà fait brèche à son cœur, il la fit paraître devant lui. L'ayant contemplée longuement, il se sentit surpris d'une nouvelle flamme et se mit à la chérir, à la caresser avec un plaisir extrême. Et l'amour prenant possession de ses esprits le traita si cruellement qu'il ne se reposait ni jour ni nuit. Il se donnait tellement en proie à sa nouvelle esclave qu'il n'avait plus d'autre contentement que celui qu'il recevait d'elle.

Pendant trois ans cette passion acquit une telle vigueur qu'il laissait à ses pachas l'entière administration de son Etat, et grande était sa nonchalance pour ce qui concernait l'ornement et la gloire de son empire.

Voyant ce désordre, le peuple se lamentait de la cupidité des ministres qui voulaient s'enrichir de ses dépouilles. Les Janissaires, gens belliqueux et fortifiés par le continuel exercice des armes, ne se cachaient plus pour médire à gorge déployée de leur seigneur. Publiquement ils se plaignaient de sa vie efféminée qui ne rapportait plus aucune gloire à l'Ottoman. Petit à petit les murmures devinrent une sédition. Toutefois, il n'y avait pas d'homme assez hardi pour en entretenir l'empereur; on le connaissait d'une nature si terrible, cruelle et farouche, que d'un mot il eût fait perdre la vie

au téméraire qui lui en aurait parlé ; on le savait également si enivré de la beauté de la Grecque que la moindre parole, lui adressée pour l'en distraire, eût suffi à le jeter dans une inexprimable fureur. Car il était si bien énamouré, le pauvre empereur ; il consumait les jours et les nuits avec elle et brûlait d'une continuelle jalousie. La beauté d'Irénée était si bien gravée en son âme qu'il eût plutôt consenti à laisser ruiner l'empire qu'à se séparer d'elle.

Pendant qu'il était enseveli dans ses délices, on conspirait contre lui, avec l'intention de ne plus lui obéir. On proposait même d'élire quelque empereur plus martial, dont la bravoure conserverait aux Turcs les pays conquis et reculerait encore les bornes de l'empire.

Mustapha, le frère lai de l'empereur, d'un caractère généreux et loyal, et d'une telle familiarité avec son maître qu'il pouvait entrer dans sa chambre, même en présence de la Grecque, ayant saisi l'occasion qu'il souhaitait, accosta Mahomet qui, solitaire et pensif, se promenait dans les allées bordées de cèdres de son parc. Il lui fit une grande révérence selon la coutume et lui dit :

— Monseigneur, sans une crainte servile qui me retient et la peur d'encourir votre disgrâce, je vous dirais volontiers une chose qui concerne votre salut et celui de tout l'empire.

A quoi Mahomet, le visage joyeux, répondit : Chasse la froide peur qui te retiens et dis avec hardiesse ce qui me concerne.

— « Monseigneur, dit Mustapha, je ne doute pas que je vous doive sembler présomptueux et téméraire en vous faisant si librement part des conceptions de mon âme. Mais le lait qui nous a été commun, le devoir de ma conscience et ma fidélité dont vous avez toujours eu l'expérience m'ont si bien talonné, que ne pouvant plus commander à moi-même, je suis contraint à vous manifester des choses que le temps et la nécessité vous feront trouver judicieuses, quoique ayant peut-être maintenant les yeux voilés par votre affection désordonnée, vous ne puissiez les admettre ou prendre en bonne part.

La vie que vous avez menée depuis la prise de Constantinople et les délices excessifs dans lesquels vous êtes, depuis trois ans, plongé, ont suscité les murmures de la populace et la conjuration des plus puissants pachas de votre royaume.

Pardonnez-moi, Seigneur, si je parle si irrévérencieusement de votre salut ; il n'y a personne qui ne soit grandement étonné de cette transformation ; vous vous êtes amolli et, dégénérant de votre ancienne grandeur, vous vous êtes si bien donné en proie à une simple femme que vous dépendez entièrement de ses caresses et mignardises sans que raison ou conseil puisse trouver place en votre cœur passionné.

Je vous en supplie, Monseigneur, rentrez en vous-même et voyez la vie que vous avez menée depuis trois ans.

La gloire de vos ancêtres acquise par tant de sang, entretenue avec si grande prudence, conservée par si heureux conseils, ne se représente-t-elle pas quelquefois devant vous. Le souvenir de leurs victoires n'a-t-il pas encore touché le marteau de votre conscience?

La magnanimité et la valeur par laquelle ils ont fait retentir leur nom par le monde est-elle éteinte en vous? Les trophées et les monuments qu'ils ont édifiés à tous les coins de la terre sont-ils effacés de votre mémoire? Où est donc maintenant l'ardent désir qui bouillonnait en vous, dès votre enfance, de rendre l'Italie tributaire et de vous faire couronner à Rome, empereur d'Orient et d'Occident. Si Ottoman, le premier tronc de votre illustre famille, se fût ainsi laisser manier par les femmes et corrompre par l'oisiveté, vous n'eussiez pas hérité du superbe empire de la Grèce, ni subjugué la Galatie, la Bythinie et plusieurs autres provinces qui environnent la mer Majeure. Ni semblablement son fils Orcan, vive image de son père et continuateur de ses valeureux faits, n'eût triomphé de la Licaonie, de la Phrigie, de la Carie, ni dilaté les bornes de ses conquêtes jusqu'à l'Hellespont. Que dirai-je d'Amurat, successeur d'Orcan, qui passa son armée turque en Europe, conquit la Thrace, la Sirie et la Bulgarie.

Et Bajazet, ne tint-il pas tête au grand Tamerlan, appelé le fléau de Dieu, qui menait en campagne un déchaînement de quatre cent mille cavaliers scythes et de six cent mille fantassins.

Passerai-je sous silence les magnifiques exploits de votre aïeul Mahomet qui s'empara de la Macédoine, fit sentir le tranchant de ses armes jusqu'à la mer Zonique, sans tenir compte de ses admirables expéditions contre les Lydiens et les Ciliciens.

Maintenant je ne puis évoquer sans douleur le souvenir de votre père Amurath qui, pendant quarante ans, fit trembler la terre et la mer sous la fureur de sa main forte et tira si cruelle vengeance des Grecs que leurs plaies saignent encore à présent, et qui, jusqu'au mont de Thomao et de Pinde, dompta les Phocenses, rendit tributaire l'Attique, la Béotie, l'Etolie, la Catmanie et toutes les autres nations barbares depuis la Morée jusqu'au détroit de Corinthe. Il n'est pas besoin que je déduise par le menu la cruelle bataille qu'il livra à Sigismond et à Philippe, duc de Bourgogne, où il mit en déroute toutes les forces des chrétiens, retint prisonnier leur empereur et le Bourguignon qui fut mené à Andrinople; je ne parlerai pas davantage des autres furieuses armées qu'il conduisit victorieusement en Hongrie.

Jugez donc, Monseigneur, quelle a été la diligence et l'indomptable labeur de votre père. Pensez-vous que s'il fût demeuré oisif, en son palais, avec les dames, vous eussiez hérité de l'empire et seriez maintenant le maître de tant de provinces auxquelles il ne suffit pas de commander, pour celui qui ne les a pas conquises.

Il y a tant de vos sujets qui vous obéissent et vous honorent, par crainte et non par amitié, qui prendraient les armes contre vous si la fortune se détournait de vous. Les chrétiens ont, comme vous le savez de longue date, juré votre ruine On dit même que le grand pontife de Rome a convoqué tous ses prélats pour réconcilier et unir les monarques chrétiens dans le but de vous courir sus, ravir le sceptre de vos mains et s'emparer de votre empire. Et savons-nous s'ils ne joindront pas leurs forces à celles du shah de Perse, votre capital ennemi, ou bien à celles du soudan d'Egypte, votre ancien adversaire. Si cela advenait, ce qu'Allah ne permette, votre pouvoir s'en irait en fumée.

Reprenez donc désormais vos esprits et rappelez la raison que vous avez bannie depuis si longtemps. Eveillez-vous de ce profond sommeil qui vous a sillé les yeux, suivez, suivez la trace de vos prédécesseurs qui ont toujours préféré une journée d'honneur à cent ans de vie méprisable. Laissez cette vie efféminée et rentrez dans le sentier de votre ancienne gloire. Si vous ne pouvez d'un seul coup éteindre cette ardeur amoureuse qui ronge ainsi votre cœur, modérez-la peu à peu et donnez quelque espérance au peuple qui vous croit perdu. Ou bien, si cette Grecque vous plaît tant, qui vous empêche de l'emmener avec vous aux expéditions? Pourquoi ne pourriez-vous jouir à la fois de sa beauté et de l'exercice des armes? Vous aurez plus de jouissance à la tenir entre vos bras après avoir remporté quelque victoire et subjugué quelque province, qu'en restant dans une perpétuelle infamie, au milieu des murmures de vos sujets.

Mais faites-en l'essai, je vous en conjure, et séparez-vous d'elle pendant quelques jours. Vous jugerez alors combien les plaisirs interrompus sont plus intenses que ceux que l'on reçoit à toute heure.

Dites-vous que toutes les victoires de vos ancêtres ou les conquêtes que vous avez faites sont de peu de valeur si vous ne les gardez et augmentez, la gloire de garder une chose acquise n'étant pas moindre que celle de la conquérir.

Soyez donc maintenant victorieux de vous-même. »

Mahomet, après avoir entendu le long discours de son esclave, demeura immobile comme un tronc. Les yeux fixes vers la terre, changeant soudainement de couleur, il donnait un témoignage assuré des diverses agitations

de son âme. De sorte que le pauvre Mustapha, le voyant en cette alternative, doutait pour sa vie. Car ses paroles avaient tellement empoigné le cœur de l'empereur, que celui-ci ne savait à quoi se résoudre. Il sentait une furieuse bataille dans son âme : d'un côté, il voyait clairement que Mustapha lui avait parlé comme un serviteur dévoué à son maître 'Mais d'un autre côté, la beauté de la Grecque se représentait à ses yeux et l'appréhension de l'abandonner lui donnait une telle alarme qu'il lui semblait que son cœur lui était arraché de la poitrine à l'instant même. Ainsi, bouleversé par diverses tempêtes, sans autrement y penser, les yeux étincelants de colère et de fureur, il dit à l'esclave :

Mustapha, quoique tu aies parlé fort irrévérencieusement à ton seigneur, le lait que tu as sucé avec moi et la fidélité que j'ai éprouvée en toi dans le passé te garantiront, pour cette fois, la vie. Au reste, avant que le soleil ait fait le tour du Zodiaque, je ferai sentir à toi et aux autres la puissance que j'ai sur moi-même et comment je sais me dompter. Donne l'ordre à tous les pachas et aux princes de mon armée de se trouver demain réunis dans la grande salle de jaspe de mon palais.

Cela dit, l'empereur se retira près d'Irénée. Tout le jour et la nuit, il lui prodigua les plus délicates caresses, lui témoigna plus que jamais sa passion insensée. Et pour la mieux favoriser, il voulut dîner avec elle. Alors il la para lui-même de ses plus riches joyaux, les plus lumineuses et flamboyantes pierreries de l'Orient, et des plus somptueux habits tissés de soie et d'or qu'elle eût jamais portés. Il l'orna jalousement, pieusement, avec une ferveur égale à celle de ses prières.

Mustapha, ne sachant quelle était la volonté de son maître, à l'heure déterminée, assembla toute la seigneurie. Chacun s'émerveillait de ce qui avait décidé le maître à donner cet ordre après être resté si longtemps reclus.

Ils étaient donc assemblés, devisant chacun diversement, selon que l'affection les guidait.

L'empereur entra dans la salle de jaspe de son palais, conduisant par la main la Grecque, si splendide en ses vêtements royaux, que l'on ne s'était jamais figuré les déesses aussi belles.

Mahomet, après que les seigneurs lui eurent fait la révérence, tenant toujours la belle Grecque par la main gauche, s'arrêta brusquement au milieu d'eux. Puis, leur ayant jeté des regards furieux, cria d'une voix tonnante :

A ce que je puis entendre, vous murmurez tous de ce que, vaincu par un violent amour, je ne puisse rester un instant éloigné de cette Grecque.

Mais je ne connais, si continent ou si refroidi, personne d'entre vous qui ayant en sa possession beauté si rare, ne réfléchisse trois fois avant de l'oublier ou l'abandonner. Que vous en semble?

Mais tous, tremblants et pénétrés d'une incroyable admiration pour une telle beauté, s'écrièrent que Mahomet avait grandement raison de passer son temps avec elle.

A quoi l'empereur, de colère écarlate, répondit :

Or, maintenant je vous ferai connaître à tous qu'il n'y a rien au monde, pour si bien lier ou captiver mes sens, que je ne suive la trace de mes aïeux, car j'ai si fort la gloire et la valeur des Ottomans gravée dans mon cœur, que la mort même ne m'en retirerait pas la mémoire.

Et prenant incontinent, d'une main, la Grecque par les cheveux, il tira le cimeterre qu'il avait au côté, et d'un seul coup lui trancha la tête, faisant jaillir au loin les rubis et les améthystes des colliers arrachés.

Alors, aspergeant de sang ses vasseaux épouvantés, il hurla : « Voyez maintenant si je suis ou non votre maître à tous ».

Aussitôt, pour calmer la fureur dont son cœur pantelait, il rassembla cent mille hommes avec lesquels il traversa, aussi redoutable que la lave d'un volcan, toute la Bosnie et mit le siège devant Belgrade.

MAURICE DESOMBIAUX

D'après BANDEL, écrivain italien

L'ADORATION DES MAGES

A PAUL TIBERGHIEN.

Dans une mensongère étable orientale
Dont les murs sont crépis d'émeraudes en feu,
Sur le trèfle d'argent de sa crèche natale
Luit comme un astre neuf le nouvel enfant Dieu.

Roide dans son manteau de pourpre enjoaillée,
Et caressant des yeux le nourrisson vermeil,
Un lys entre les doigts, la Mère émerveillée
Sourit pieusement à son premier sommeil.

Près d'elle, voici l'âne : à ses oreilles mornes
Grelottent des bijoux sonores et légers;
Et le bœuf, dont ils ont doré les vieilles cornes,
Regarde par-dessus la tête des bergers.

Le silence est profond. Par la fenêtre ouverte
Entre, avec la chanson des lointains chameliers,
Tout le faste étoilé d'une nuit bleue et verte
Où des dos de chameaux frôlent les grands palmiers.

Et dans leur palanquin, porté par des esclaves,
Sur des peaux de lion, d'once et de léopard,
Dans un brouillard de myrrhe et d'encens, lents et graves,
S'avancent Balthazar, Melchior et Gaspard.

Leur front vaste est griffé de rides solennelles;
Contre l'absurde espoir leur cœur est cuirassé;
On voit naître et mourir dans leurs froides prunelles
L'avenir monotone et semblable au passé.

Sans curiosité, sans trouble, sans surprise,
Ils contemplent le frêle enfant prédestiné,
Et, pliant les genoux, laissent leur barbe grise
Baigner les cheveux roux du divin nouveau-né.

Ils versent devant lui les trésors séculaires
Dont la gloire pensive embrase leurs palais :
Iris couleur de jour, rubis crépusculaires,
Olivines de l'Inde et saphirs violets,

Tout un fleuve enflammé de folles pierreries,
Péridots de Ceylan, diamants d'Alençon,
Tourmalines, béryls, sardoines, astéries,
Lèche de sa splendeur les pieds de l'enfançon.

Et puis, ayant rendu ce culte obligatoire
Au Messie annoncé, le dernier Dieu des Dieux,
Les Rois Mages, dans l'ombre éblouissante et noire,
Se lèvent en silence et se parlent des yeux :

« Jésus! Nouveau Jésus! O toi vers qui nous mène
Le doigt mystérieux d'un astre ensanglanté!
Jésus! Suprême espoir de la folie humaine,
Nous adorons ta grâce et ta divinité.

Ton royaume est trop beau pour être de ce monde!
Crains ceux par qui ton nom serait glorifié,
Car ils tendraient la main, dans une étreinte immonde,
A ceux par qui le Christ mourut crucifié!

En vain tu sèmerais, miraculeux trouvère,
Le ciel bleu de tes chants dans les cœurs ténébreux;
Entre les deux larrons, sur l'arbre du Calvaire,
En vain tu murirais comme un fruit douloureux,

Les enfants les plus chers de ton Verbe adorable,
Pour mieux le travestir et pour mieux t'insulter,
Changeant ta Croix sublime en glaive misérable,
Dans la chair de l'Agneau s'en iraient le planter!

Ce n'est pas les pieds nus, montés sur une ânesse,
Par des chemins jonchés de fleurs et de rameaux,
Que sans armes, et forts de la toute faiblesse,
Ils prêcheraient ta gloire aux barbares nouveaux,

Mais en fils de Caïphe et de Ponce-Pilate,
Escortés de soudards et d'infâmes bouchers,
Et traînant dans les plis de leur robe écarlate
Avec l'âme des morts le reflet des bûchers!

Les ailes du Démon empanachent leur tête
Et de l'empanacher s'allongent d'un empan!
Leur tiare a des dents et mord comme la Bête!
Leur crosse est un aspect de l'antique Serpent!

Regarde-les, Dieu pâle et couronné d'épines!
Le meurtre éclôt du sol foulé par leurs manteaux
Et leur ville d'orgueil, la Ville aux sept collines,
Offre un temple à chacun des péchés capitaux,

Et poussant vers le ciel ses mille dômes rouges,
Ses palais de prélats vautrés sur leur trésor,
Ses cirques, ses jardins, ses cloîtres et ses bouges,
Crève sous le soleil comme un grand abcès d'or!

Et maintenant, dis-nous, toi qui dors dans tes langes,
Dieu du faible, du pauvre et du déshérité,
O fils du charpentier, Jésus, miroir des anges,
Dis-nous, que penses-tu de ta postérité? »

Tout se tait. Les joyaux abdiquent leur lumière
Et les brûle-parfums, leurs nuages neigeux;
Le silence absolu de cette nuit plénière
Palpite à coups pressés comme un cœur orageux,

Quand soudain minuit sonne, et le Dieu qui s'éveille,
Devant son œuvre morte et son règne fini,
D'une voix à la fois enfantine et très vieille
S'écrie : Eli! Eli! Lamma Sabacthani!

Et les mages alors, poussés par leur génie,
Veufs de haine ou d'amour, de joie ou de douleur,
Marchent vers le Jésus de cette Epiphanie
Et lui tranchent le cou comme on cueille une fleur!

ALBERT GIRAUD

LA MORT DE L'ÉVÊQUE NICOLAS

(LES PRÉTENDANTS A LA COURONNE)

Hakon, le roi des Birkebeinern, en Norwège, n'est peut-être pas le souverain légitime ! Ce doute, l'évêque Nicolas, un prélat astucieux et méphistophélique, l'entretient dans l'esprit de l'ambitieux Iarl Skule, beau-père du roi Hakon. S'il y avait eu substitution d'enfants, si le véritable Hakon était mort ou avait du moins été écarté, le prétendu roi ne serait qu'un intrus, qu'un usurpateur, et dans ce cas le trône reviendrait de droit à Skule. La confession écrite d'un prêtre à qui fut confié autrefois le jeune Hakon éclaircirait ce mystère. Or, l'évêque a promis à Skule de lui procurer cette pièce. Sur ces entrefaites, Nicolas tombe gravement malade. Il a fait appeler Skule et Hakon à son lit de mort.

Ceci, pour aider à la compréhension des scènes suivantes traduites du chef-d'œuvre d'Ibsen :

TROISIÈME ACTE

Une salle dans le palais épiscopal à Oslo.

Porte d'entrée à droite. Au fond, une petite porte entrebâillée communique avec la chapelle illuminée comme pour un office solennel. A gauche, une autre porte revêtue d'une tenture donne accès dans la chambre à coucher de l'évêque. Sur le devant, du même côté, un lit de repos capitonné. Vis-à-vis de ce lit, un pupitre couvert de documents, de lettres et d'une lampe allumée.

SCÈNE PREMIÈRE

PAUL FLIDA, vassal de Skule. — SIRA VILJAM, chapelain de l'évêque.

(Au lever du rideau, la salle est vide et derrière la tapisserie résonnent des chants de moines.)

PAUL FLIDA (entre par la droite, en costume de voyage ; il s'arrête un moment sur le seuil, regarde autour de lui, puis frappe trois fois le sol de son bâton).

SIRA VILJAM (entre du côté gauche et s'écrie d'une voix contenue). — Paul Flida ! Dieu soit loué ! Alors le Iarl n'est plus loin.

PAUL FLIDA. — Les navires ont déjà dépassé la côte d'Hovedö ; mais j'ai pris les devants. Et l'évêque ?

SIRA VILJAM. — Il vient de recevoir l'extrême-onction.

PAUL FLIDA. — Le danger est donc grave.

SIRA VILJAM. — Maître Sigard de Brabant dit qu'il ne passera plus la nuit.

PAUL FLIDA. — Je crains alors qu'il nous ait fait appeler trop tard.

SIRA VILJAM. — Non, non, il possède encore sa connaissance complète, et même ses forces ne l'ont pas tout à fait abandonné. A chaque instant, il demande si le Iarl n'arrivera pas bientôt.

PAUL FLIDA. — Vous l'appelez encore le Iarl ; ignorez-vous donc que le roi lui a donné le titre de duc?

SIRA VILJAM. — Oui, oui, je sais cela. Mais l'habitude ! Silence !

SCÈNE II

(Sira Viljam et Paul Flida se signent et s'agenouillent. Deux enfants de chœur sortent de la chambre de l'évêque, avec des cierges. Deux autres, avec des encensoirs. Derrière, des prêtres portant le calice, le viatique, le crucifix et la bannière ; et encore un cortège de prêtres et de moines ; enfin d'autres acolytes avec des cierges et des encensoirs. Ils se rendent lentement à la chapelle, dont la porte se referme derrière eux.)

SCÈNE III

PAUL FLIDA. — SIRA VILJAM.

PAUL FLIDA. — Ainsi, le vieil homme vient de terminer ses affaires terrestres.

SIRA VILJAM. — Toutefois, je pourrai encore lui dire que le duc Skule fait diligence pour se rendre auprès de lui.

PAUL FLIDA. — Du débarcadère il marchera directement au palais épiscopal. Portez-vous bien !

(Il se retire par la droite.)

SCÈNE IV

SIRA VILJAM. — Plusieurs prêtres, parmi lesquels PETER, fils d'une femme mariée, maîtresse de Skule.

(Des valets étalent des tapis ; d'autres apportent des coussins et un réchaud allumé.)

SIRA VILJAM. — Que signifie cela ?

UN PRÊTRE (en donnant ses instructions aux serviteurs). — L'évêque désire se retirer ici.

SIRA VILJAM. — Quelle imprudence ! Dans son état !

LE PRÊTRE. — Maître Sigard nous a ordonné de suivre ses volontés. Le voilà !

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS. — L'ÉVÊQUE NICOLAS. — SIGARD.

NICOLAS (arrive par la porte de gauche, appuyé sur maître Sigard et un prêtre. Il porte le costume épiscopal, mais sans la crosse et la mitre). — Qu'on allume plus de cierges ! (On le conduit au lit de repos sur lequel il s'étend, près du réchaud. On l'enveloppe de couvertures.) Viljam ! A présent toutes mes fautes m'ont été pardonnées ! Rien ne pèse plus sur ma conscience et je me sens si léger.

SIRA VILJAM. — Monseigneur, le duc vous envoie un messager; il est éjà de ce côté d'Hovedö.

NICOLAS. — Bien! Très bien! Le roi aussi arrivera bientôt. Je fus toute ma vie un grand pêcheur, Viljam; je me suis conduit comme un chien à l'égard du roi. A l'instant les prêtres me disaient que j'étais lavé de toutes erreurs. Possible, mais il leur est facile à ceux-là de me promettre l'absolution; ce n'est point eux que j'ai offensés. Non, non; le plus sûr est de tenir mon pardon de la bouche même du roi. (En s'impatientant.) De la lumière, vous dis-je! Il fait trop sombre ici.

SIRA VILJAM. — On vient pourtant d'allumer les cierges.

SIGARD (lui fait signe de se taire et s'approche de l'évêque). — Comment vous sentez-vous, seigneur?

NICOLAS. — Assez bien; oui, passablement, j'ai les mains et les pieds gelés.

SIGARD (à mi-voix, en rapprochant le réchaud). — Hum! Le commencement de la fin.

NICOLAS (avec effroi à Viljam). — J'ai donné ordre que huit moines prient et chantent cette nuit pour moi dans la chapelle. Ayez l'œil sur eux, car il y a des fainéants dans le nombre.

SIRA VILJAM (désigne, du geste, la chapelle où des chants résonnent qui se prolongent durant toute cette scène).

NICOLAS. — Tant de choses encore inachevées, et devoir m'en aller à présent! Tant de choses inachevées, Viljam!

SIRA VILJAM. — Seigneur, songez au ciel!

NICOLAS. — J'ai le temps; ce sera vers le matin seulement, à ce que dit Maître Sigard.

SIRA VILJAM. — Seigneur, seigneur!

NICOLAS. — Donne-moi la mitre et la crosse! Songer! Songer! Cela t'es facile à dire.

UN PRÊTRE (apporte les objets demandés.)

NICOLAS. — Non, reprends la mitre, elle est trop lourde! Mais donne-moi la crosse. Bon, je suis armé, à présent. Un évêque! Le démon osera-t-il bien s'en prendre à moi!

SIRA VILJAM. — Y a-t-il encore quelque chose à vos ordres?

NICOLAS — Non... Oui, pourtant. Ecoute, toi, Peter, fils d'Andres Skjaldarband. Tous font un si grand éloge de lui!

SIRA VILJAM. — C'est vraiment une âme sans tâche.

NICOLAS. — Peter, tu veilleras près de moi jusqu'à l'arrivée du roi ou du duc. Vous autres, retirez-vous en attendant, mais ne vous éloignez pas.

(Tous se retirent à l'exception de Peter.)

SCÈNE VI

L'ÉVÊQUE NICOLAS. — PETER.

NICOLAS (après une courte pause). — Peter!

PETER (s'approche de lui). — Oui, seigneur.

NICOLAS. — As-tu déjà vu mourir de vieilles gens?

PETER. — Non.

NICOLAS. — Tous ont peur, je le jurerais bien! (Il fait un geste du côté droit.) Là sur la table est déposée une grande lettre cachetée; donne-la moi.

PETER (lui tend la lettre).

NICOLAS. — Elle est adressée à ta mère.

PETER. — A ma mère?

NICOLAS. — Il te faut partir pour le Nord, pour Halogaland. J'informe ta mère d'une grave, d'une importante affaire; on a des nouvelles de ton père.

PETER. — Il combat pour la cause du Seigneur en Terre Sainte. S'il tombe, il tombe sur un sol béni; car là-bas, il n'est pas un pouce de terre qui ne soit sanctifié. J'implore Dieu pour lui dans toutes mes prières.

NICOLAS. — Andres Skjaldarband t'est donc cher?

PETER. — C'est un homme vénérable; mais un autre homme existe encore dans la vénération duquel ma mère m'a élevé.

NICOLAS (vivement, anxieux). — Le duc Skule?

PETER. — Oui, le duc! Skule Bordson! Ma mère le connut lorsqu'elle était jeune. Vraiment, le duc représente le plus noble personnage de tout le pays!

NICOLAS. — Voici, prends cette lettre, et en route vers le Nord. — Ne chantent-ils plus, ceux-là, dans la chapelle?

PETER. — Oui, seigneur.

NICOLAS. — Quatre forts gaillards, doués de gosiers sonores comme des trompettes; voilà bien de quoi me procurer une intercession efficace?...

PETER. — O seigneur, seigneur, à votre place je prierais moi-même!

NICOLAS. — J'aurais tant de choses à achever, Peter! La vie est par trop courte; du reste, le roi m'accordera bien son pardon, lorsqu'il arrivera. (Le mal le fait tressaillir.)

PETER. — Vous souffrez beaucoup?

NICOLAS. — Je ne souffre pas; mais les oreilles me tintent; des éclairs et des flammes passent devant mes yeux.

PETER. — Ce sont les cloches célestes qui sonnent votre bienvenue là-haut; et ces lumières sont les cierges allumés à votre intention par les anges de Dieu.

NICOLAS. — Possible. Mais il n'y a rien qui presse; ceux qui chantent dans la chapelle suffisent pour le quart d'heure, pourvu qu'ils n'interrompent point leurs prières. Adieu, fais diligence avec cette lettre.

PETER. — Ne dois-je pas avant de partir...?

NICOLAS. — Non, va seulement; je ne crains point de rester seul.

PETER. — Au revoir, alors; lorsque les cloches célestes me rappelleront à mon tour.

SCÈNE VII

L'ÉVÊQUE NICOLAS, seul.

NICOLAS. — Les cloches célestes! On en parle à son aise, aussi longtemps que l'on tient bien debout sur ses jambes! Tant de choses à faire encore! Pourtant, plus d'une de mes œuvres me survivra! Je jurai sur mon salut éternel de remettre au duc la confession du prêtre Trond, si elle me tombait entre les mains. Heureusement elle ne m'est point parvenue. S'il acquérait cette certitude de l'illégitimité du roi, il lutterait pour triompher ou mourir. Alors l'un des deux serait le plus puissant chef qui ait existé en Norwège. Non, non, ce que je n'ai pas atteint, un autre ne doit pas l'atteindre. L'incertitude! Entretenir l'incertitude du duc. Aussi longtemps qu'elle l'accablera, les deux rivaux s'acharneront sans répit; des villes s'écrouleront dans les flammes; des villages seront rasés; aucun des deux ne profitera de la défaite de l'autre. (Terrifié.) Grâce, pitié! C'est moi le coupable, moi qui, dès le début, ai préparé ces discordes! (Il se calme), Oui, oui, oui! Mais voici venir le roi; c'est lui que mon œuvre éprouvera le plus! Et pourtant il me pardonnera! On dira des messes et des prières! Il n'y a pas de danger, alors! Ne suis-je pas un évêque? Puis, je n'ai jamais tué personne de mes propres mains. Mais quel bonheur que la confession du prêtre ne me soit point parvenue. Les saints sont avec moi. Ils refusent de me tenter, de me pousser à rompre mon serment. Qui frappe là? Le duc, sans doute. (Il se frotte joyeusement les mains.) Il me mendiera les preuves de ses droits à la couronne, et je n'ai pas de preuves à lui donner!

INGA. (Elle entre vêtue de noir, en manteau à capuchon.)

SCÈNE VIII

INGA DE BARTEJG, mère de Hakon (1). — L'ÉVÊQUE NICOLAS.

NICOLAS (reculant d'effroi). — Qui êtes-vous?

INGA. — Une femme de Bartejg dans le Borgasyssel, révérend seigneur.

NICOLAS. — La mère du roi!

INGA. — Autrefois on m'appelait ainsi.

NICOLAS. — Partez! Laissez-moi. Ce n'est pas moi qui conseillai à Hakon de se séparer de vous.

INGA. — Ce que le roi fait, est bien fait! Je ne viens point me plaindre.

NICOLAS. — Et quel motif t'amène alors?

---

(1) Pour prouver le droit divin de son fils, elle a subi, au premier acte, victorieusement, l'épreuve des fers brûlants. Reconnu comme roi, Hakon, sur les conseils de l'évêque faisant le jeu de Skule, exila sa mère sous prétexte de sacrifier à la raison d'Etat la personne qui lui était la plus chère.

INGA. — Mon frère Gunnvelf est revenu de sa mission en Angleterre...

NICOLAS. — De sa mission en Angleterre?

INGA. — Vous saurez qu'il demeura absent plus d'un an et qu'il visita de nombreuses contrées. Or, il apporte une lettre de là-bas...

NICOLAS (haletant). — Une lettre?

INGA. — Du prêtre Trond. Elle vous est adressée, révérend seigneur! (Elle lui remet le pli.)

NICOLAS. — Et c'est vous qui me l'apportez?

INGA. — Trond le désirait. Je lui dois beaucoup de reconnaissance, car c'est lui qui éleva Hakon. J'ai appris que vous étiez malade; voilà pourquoi je me suis mise en route sans perdre du temps; et je suis venue à pied jusqu'ici.

NICOLAS. — Pourtant la chose ne pressait pas tellement, Inga.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS. — DAGSINN BONDE, maître des écuries du roi.

DAGSINN BONDE (entre par la droite). — La paix de Dieu soit avec vous, vénéré seigneur!

NICOLAS. — Le roi vient-il?

DAGSINN BONDE. — Il descend à cheval des montagnes de Ryen, accompagné de la reine, du prince royal et d'une suite imposante.

INGA (se précipite vers Dagsinn). — Le roi! Le roi! Il se rend ici?

DAGSINN BONDE. — Inga! Vous ici! Femme tant éprouvée?

INGA. — Non, elle n'est pas éprouvée, celle qui possède un fils si glorieux!

DAGSINN BONDE. — Ah! son cœur de pierre se fondra en vous sachant ici.

INGA. — Non, pas un mot de ma présence au roi. Mais je veux le voir sans être vue. Dites-moi, c'est bien ici qu'il va venir?

DAGSINN. Oui, sur le champ.

INGA. — La soirée est sombre. On l'escortera sans doute avec des flambeaux?

DAGSINN. — En effet.

INGA. — Alors je me tiendrai dans le vestibule qu'il devra traverser. Puis, en route pour regagner Bartejg. Mais au préalable je ferai une station à l'église d'Hallvard; des cierges y brûlent cette nuit; je veux y prier pour le roi, pour mon auguste fils. (Elle se retire par la porte de droite.)

SCÈNE X

L'ÉVÊQUE NICOLAS. — DAGSINN BONDE.

DAGSINN BONDE. — J'ai rempli ma mission; je retourne auprès du roi.

NICOLAS. — Porte-lui mes plus affectueuses salutations, bon Dagsinn.

DAGSINN BONDE (en se retirant). — Je ne voudrais pas être l'évêque Nicolas demain.

SCÈNE XI

L'ÉVÊQUE NICOLAS, seul.

NICOLAS. — La confession du prêtre Trond! Elle m'est donc parvenue! Ici, je la tiens en cette main! (Il regarde, préoccupé, devant lui.) On ne devrait jamais rien jurer sur son salut éternel, lorsqu'on est aussi âgé que moi. Si j'avais encore des années devant moi, je trouverais bien moyen de me dégager d'un pareil serment; mais ce soir, ce dernier soir... Non, la chose n'est pas prudente. Mais me faut-il tenir ce serment? Ne serait-ce pas compromettre ou même détruire l'œuvre à laquelle j'ai travaillé toute ma vie? (A voix basse) Ah! si je pouvais tromper une dernière fois le diable! (Il écoute) Qu'est cela? (Il appelle.) Viljam! Viljam!

SCÈNE XII

SIRA VILJAM. — L'ÉVÊQUE NICOLAS.

NICOLAS. — Quels mugissements, quelles épouvantables rumeurs!

SIRA VILJAM. — L'orage augmente de violence.

NICOLAS. — L'orage, c'est l'orage!... Et pourtant je tiendrai mon serment! L'orage, dis-tu? Ils ne cessent point de chanter, les autres, n'est-ce pas?

SIRA VILJAM. — Non, seigneur.

NICOLAS. — Dis-leur de ne négliger aucune peine. Surtout ce frère Aslak. Non seulement, il dit les prières les plus courtes, mais il en avale la moitié; il saute des versets entiers, le misérable! (Il frappe le parquet de sa crosse.) Entre dans la chapelle et dis-lui bien que celle-ci est ma dernière nuit, que je compte sur son zèle, ou sinon, que mon fantôme le visitera.

SIRA VILJAM. — Seigneur, permettez que j'appelle Maître Sigard.

NICOLAS. — Non, entre d'abord là, te dis-je.

(Sira Viljam entre dans la chapelle.)

(A suivre.) GEORGES EEKHOUD

CHANSONS D'AMOUR

mon enfant, o ma jolie enfant, que je voudrais pouvoir t'aimer et te donner mon cœur, tout mon cœur.

Je t'aime, o mon enfant, mais mes malheureux yeux trop clairvoyants voient trop bien que tu n'aimes personne et que tu ne seras jamais qu'amusée de mon amour.

Quand j'entends raconter de belles actions, quand je rencontre en mes

chers livres de grands cris d'amour, de grands élans, de grands tourments d'amour, mon cœur se gonfle en ma poitrine, les larmes me viennent aux yeux d'admiration et d'amour, et je voudrais t'aimer ainsi, toujours, t'aimant et t'adorant jusqu'aux larmes.

Car je ne vaux pas mieux qu'un autre à présent; mais si tu m'aimais, chère enfant, si j'étais sûr de ton cœur et que ton amour ne pût changer jamais, je marcherais illuminé dans la vie, les yeux fixés seulement sur ce qui est beau et noble, et je pourrais faire à mon tour quelque grande action remplissant d'admiration et d'amour ceux qui l'entendraient raconter.

***

Au ciel bleu, au profond et pur ciel bleu scintille la magie des étoiles changeantes et les clairs feux réguliers des constellations innombrables.

Epandues par le ciel, de flottantes nuées transparentes, guirlandes interrompues de fleurs géantes et divines, s'entr'ouvrent en neigeuse mousseline, brodées aux spacieux manteaux de la nuit; et dans le cœur de ces fleurs géantes, comme des gouttes de rosée au cœur des fleurs terrestres, brille, meurt et scintille le feu miraculeux des étoiles inaccessibles.

Ta chevelure est profonde et sombre et toute étoilée d'amour comme les manteaux célestes de la nuit printanière, et dans les pierreries qui s'enflamment et s'enorgueillissent au sein de ton amoureuse chevelure, comme dans les feux changeants incertains des étoiles, je vois briller, resplendir et trembler mon amour, mon fier amour, mon jeune amour, tremblant de passion, de crainte et d'espérance.

***

Cruelle et chère enfant, o mon amie, ma joie, mon seul espoir, folle, espiègle comme un enfant, sans transition, rieuse et gaie, triste ou fâchée, désenchantée comme un enfant, mon amie aux yeux fous, aux cheveux fous, mon amie aux belles lèvres rouges, chaudes et parfumées, m'aimes-tu vraiment quand tu dis que tu m'aimes?

Si je pouvais le croire, je vivrais plus heureux que le roi le plus heureux, et je le crois parfois lorsque je suis auprès de toi et que mes yeux troublés plongent dans tes grands yeux passionnés amoureux, semblables à des fleurs vives et parfumées, ouvertes dans la nuit printanière, humides miroirs voluptueux où se reflètent et passent de calmes paysages nocturnes, des forêts grises, des forêts bleues, des bois pleins d'ombre et de longs chants d'oiseau, de tendres arbres penchés sur des routes blanches et des prairies semées de fleurs sous de grands ciels bleus endormis où tremblent et pal-

pitent de pâles étoiles, de lointaines étoiles changeantes, comme les feux incertains de ton amour.

Mais d'autres fois aussi, surtout quand vient le soir, et que des ombres emplissent notre chambre, des ombres descendent dans tes yeux, et des rêves inconnus s'y poursuivent, jusqu'à ce que tes yeux deviennent fixes et durs, et passant par-dessus mes yeux, s'obstinent à suivre les capricieux, obscurs détours de tes pensées désenchantées ; et tes chers yeux ne sont plus pour moi que de froids abîmes où je me désespère et je me perds, sans que tu veuilles même songer à t'en apercevoir; et tu me dis parfois de ton plus gai sourire que ton amour a fui, que notre amour est fini, et il me semble alors que l'on m'arrache le cœur de la poitrine, que l'on me remplit les yeux de ténèbres et je ne vois plus rien ensuite que des espaces noirs et désolés à l'infini, dans lesquels le bruit seul de mes pas résonne lugubrement à mes oreilles, et me rappelle ce que j'avais, bonheur, oublié pour un jour, — que je suis ici, inexorablement seul et pour toujours.

***

Ah! quel heureux sort, ah! quel triste sort, ah! quel heureux sort que d'être amoureux.

Quand je te vois, c'est le matin ; quand je te vois, c'est le printemps : — frais baisers, fraîches fontaines, cœur nouveau, saison nouvelle, — flammes de tes yeux, rayons de soleil, — bourgeons éclos, vivants poèmes, — claire et verte chevelure des arbres traversée de soleil, luxure de ton ondoyante chevelure, — fleurs de pêcher toutes blanches pâmées sur le ciel bleu, fleur de ta bouche rouge, riante et passionnée,—étang bleu où se mire l'azur des cieux, — bleus, larges et profonds étangs amoureux de tes yeux, toute la nature est en fête, toute mon âme est en fête quand je te vois, quand je t'ai vue.

Mais si je te perds, o chère inconstante, quelle triste saison, quelle froide saison, quel funèbre, glacial et dur hiver. Sombres ciels gelés, blanche terre gelée, cœur glacé, désert, abandonné ; le vent souffle, pleure et s'engouffre et je suis seul au fond d'un gouffre. Les ramures des arbres se plaignent dans les rafales, la pluie tombe, le ciel se voile, plus de chansons de longs sanglots, dans mon âme délaissée comme au rivage délaissé, longue plainte du vent et des flots.

Mais que veux-tu, volage enfant? Veux tu l'hiver ou le printemps? Te reverrai-je, te reverrai-je, et comme je t'aime, m'aimeras-tu? Sort bienheureux, sort inclément, quel triste sort, quel heureux sort, sort incertain, divers, changeant d'être amoureux sans être amant.

OLIVIER-G. DESTRÉE

LITTÉRATURE RUSSE

POÉSIES DE POUCHKINE

Le Prophète.

Tourmenté par la soif spirituelle, — j'errais dans le désert sombre, — lorsqu'un séraphin aux six ailes — m'apparut où les routes se croisent. — Avec des doigts, légers comme un songe, — il toucha mes prunelles : — Elles s'agrandirent, toutes voyantes, — comme celles d'une aigle effrayée. — Il toucha mes oreilles : — Elles furent remplies de bruit et de sons. — Et j'entendis le frémissement du ciel, — le vol élevé des anges, — la marche sous-marine des monstres, — la germination du brin d'herbe dans la vallée. — Et il se baissa vers mes lèvres — et arracha ma langue pêcheresse, — ma langue perfide et verbeuse, — et dans ma bouche meurtrie — il mit de sa main ensanglantée — le dard du sage serpent. — Et il me fendit la poitrine avec le glaive, — et arracha mon cœur palpitant, — et dans la plaie toute béante — il introduisit un charbon incandescent. — Comme un cadavre j'étais étendu sur le sol. — Et la voix de Dieu parla vers moi : — « Lève-toi, ô prophète, vois et écoute, — sois « rempli de ma volonté, — et, visitant les mers et les terres, — avec ton « verbe, brûle le cœur des humains. »

L'Ange.

Aux portes de l'Eden, un ange tendre, — à la tête penchée, rayonnait, — et le démon, sombre et révolté, — volait au-dessus de l'abîme de l'enfer. — L'esprit de négation, l'esprit de doute — contemplait cet esprit parfait — et, malgré lui, vaguement il ressentait — la chaleur d'un attendrissement... — « Merci, dit-il, car je t'ai vu, — et tu ne luisais pas en « vain pour moi : — Non, dans l'Univers, je n'ai pas tout détesté ! — Non, « je n'ai pas, dans l'Univers, méprisé tout ! »

Le Poète.

Aussi longtemps qu'Apollon — n'appelle pas le poète au sacrifice sacré, — dans les soucis du monde éphémère, — on le voit plongé très pusillanime, — sa sainte lyre est muette, — son âme goûte un froid sommeil, — et, parmi les enfants nuls de la terre, — peut-être est-il le plus nul.

Mais aussitôt que le verbe divin — pénètre son ouïe délicate, —

son âme tout à coup se secoue — comme un aigle réveillé. — Il s'ennuie alors au sein des distractions mondaines, — indifférent au bavardage des gens, — et il n'incline pas, non plus, sa tête — aux pieds de l'idole de la masse. — Sauvage et sévère, il s'enfuit, — plein de trouble et de chants, — vers les bords des ondes solitaires — ou vers des forêts aux murmures grandioses.

POÉSIES DE LERMONTOFF

Le Prophète.

Dès le moment où le Juge éternel — me donna l'omniscience du Prophète, — je lus dans les yeux des hommes — des pages de vice et de méchanceté.

Je me mis à proclamer et de l'amour — et de la vérité les purs enseignements : — Mais tous ceux qui m'étaient proches — jetèrent des pierres sur moi avec rage.

Semant alors des cendres sur ma tête, — mendiant, je fuyai les villes, — et voici que je vis dans le désert, — comme des oiseaux, du don de la pitance divine.

Observant le commandement de l'Eternel, — toute créature terrestre m'est soumise, — Et les étoiles même m'écoutent — Et leurs rayons scintillent avec allégresse.

Mais lorsqu'il m'arrive que d'un pas furtif — je traverse une cité bruyante, — les vieillards là-bas disent aux enfants — avec des sourires infatués :

« Regardez, voici un exemple pour vous ! — cet homme étant fier, il n'a pu s'entendre avec personne, — ce sot voulut nous faire accroire — que Dieu parlait par sa bouche.

« Regardez, enfants, regardez-le, — Comme il est sombre, pâle et maigre, — Regardez donc comme il est pauvre et nu, — et comme tout le monde le méprise. »

L'Ange.

Sur le ciel de minuit volait un ange — et il chantait une calme mélodie, — et la lune, les astres et les nuages en foule — écoutaient ce chant divin. — Il chantait la béatitude des esprits impeccables — sous les buissons du jardin de l'Eden. — Il chantait le Dieu grand, et sa louange — était bien sincère. — Il portait dans ses bras une jeune âme — pour le monde de douleur et de larmes, — et les sons de son chant dans cette âme enfantine

— Sont restés sans paroles mais vivaces — Et longtemps dans ce monde elle se tourmenta, — pleine d'un désir merveilleux, — car les sons des cieux ne pouvaient remplacer — les ternes et tristes chants de la terre.

Le Poète.

Incrusté d'or, mon poignard scintille; — la lame solide est sans défaut; — Son acier d'Elamos étant préservé par une trempe mystérieuse, — l'héritage de l'Orient guerrier. — Au cavalier montagnard il servit mainte année, — ne réclamant aucun salaire pour des services rendus. — Ce n'est point sur une seule poitrine qu'il traça son effrayant sillon, — et il ne déchira point une seule armure seulement; — Il partageait les jeux, plus obéissant qu'un esclave, — et sonnait en réponse aux paroles offensantes. En ces jours une luxueuse incrustation — eût été pour lui une parure étrange et honteuse. — Il fut conquis derrière le Terck par un cosaque intrépide — sur le froid cadavre de son maître. — Vendu, il gisait enfoui quelque part — dans la boutique nomade de l'Arménien. — Maintenant, du fourreau natif abîmé à la guerre, — et du héros est privé le pauvre voyageur. — Comme un bijou précieux il brille sur le mur, — Hélas! inoffensif et sans gloire. — Personne, d'une main habile et soucieuse — ne le nettoie, ne le caresse, — sa devise, en priant avant l'aurore, — Personne ne la lit avec ferveur. — Dans notre siècle efféminé, n'as-tu pas, ô poète, — perdu ta réelle destination? — Pour de l'or tu as échangé cette puissance que le monde — reconnaissait jadis avec une muette vénération. — Autrefois, le son cadencé de tes fortes paroles — enflammait le guerrier pour la bataille; — il était nécessaire à la foule comme la coupe aux festins, — comme l'encens aux heures de prière. — Ton vers, comme l'esprit de Dieu, planait au-dessus de la foule, — et l'écho de toutes les nobles pensées — résonnait en toi comme le bourdon du beffroi, — aux heures de gloire ou de calamités nationales. — Mais ton langage simple et fier est ennuyeux pour nous. — Le clinquant et les trucs parviennent seuls à nous amuser. — Comme une vieille beauté, notre monde vieilli s'est habitué — à cacher ses rides sous le fard... — Te réveilleras-tu encore, prophète ridiculisé, — et se peut-il que jamais, en réponse à la voix de la haine, — tu n'arrache du fourreau doré — ta lame couverte de la rouille du mépris?

Traduit du russe par L. WALLNER.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Daisy, par MAX WALLER. Bruxelles, Lacomblez. — *Dominical*, par MAX ELSKAMP. Anvers, Buschmann. — *Cycle patibulaire*, par GEORGES EEKHOUD. Bruxelles, Kistemaeckers. — *Le Théâtre contemporain*, par JULES BARBEY D'AUREVILLY. Paris, Quantin. — *La Vie littéraire*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy. — *Le Théâtre vivant*, par JEAN JULLIEN. Paris, Charpentier. — *Un Hollandais à Paris*, par W.-C. BYVANCK. Paris, Perrin. — *L'Année fantaisiste*, par WILLY. Paris, Delagrave. — *L'Entraîné*, par MAURICE QUILLOT. Paris, Perrin. — *L'Habit d'Arlequin*, par le baron ARNOLD DE WOELMONT. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Liturgies intimes*, par PAUL VERLAINE. Paris, Bibliothèque du Saint-Graal. — *Synthèse de l'Antisémitisme*, par EDMOND PICARD. Paris, Savine.

L'éditeur Paul Lacomblez, à qui nous devons déjà *la Flûte à Siebel*, a eu la bonne et pieuse pensée de donner la forme définitive du livre à la dernière œuvre de Max Waller, *Daisy*. Nos lecteurs connaissent cette exquise nouvelle, écrite en Angleterre, dans la calme solitude de Northiam, à l'ombre des ailes invisibles de la mort. M Francis Nautet nous a dit, ici même, le charme de ce rêve d'amour, murmuré à voix basse, par un noble cœur d'enfant étonné de vieillir, et qui avait la pudeur des larmes.

Je n'ajouterai rien à ces pages de M. Francis Nautet. Max Waller vit toujours parmi nous, d'une vie contre laquelle nul oubli ne peut prévaloir. il vit parmi nous et en nous, et c'est à cause de sa chère présence spirituelle que nous avons eu le courage de continuer son œuvre. Non, il n'est pas mort, ce charmant gamin d'Athènes, qui lutta comme un homme contre des circonstances plus fortes que lui et qu'il brisa sans que sa native élégance eût l'air d'avoir fait un effort. Et son rire vole encore autour de nous, comme un bel oiseau, l'oiseau qui chante aux heures noires, pour nous réconforter dans la lutte et nous rappeler le devoir.

***

L'année littéraire est fertile en révélations heureuses. J'ai signalé ici le début de M. Paul Gérardy, un poète d'une inspiration exquise et bellement française. Voici que m'arrive aujourd'hui d'Anvers, — de la nouvelle Carthage, — un livre mystérieux, qui nous a surpris de la bonne façon, qui déborde de talent, et dont l'auteur, la veille encore, était pour la plupart d'entre nous un inconnu *Dominical*, par M. Max Elskamp, n'est pas le banal début d'un jeune rimeur, c'est l'affirmation, en quelques pages, d'un poète admirablement doué, colorant déjà les choses à la lumière de sa pensée.

Dominical est une sorte de kaléidoscope curieusement et savamment rimé, où, dans le décor pittoresque d'une vieille ville, — celle que vous voudrez, près de la mer ou d'un fleuve puissant, — passent, associées aux sentiments de l'évocateur, les images de très anciens et de très enfantins

dimanches. Kaléidoscope, je ne m'en dédis pas, car chaque poème mêle, pour la volupté de nos yeux, comme de chatoyants verres de couleur, des sensations rares et fortes. Souvent ces évocations s'apparient à des lambeaux de chansons démodées, de complaintes naïves et de rondes d'antan. Frère Jacques oublie ses matines; on entend les rouets rouant: sœur Anne regarde et ne voit rien venir, et toute une enfance s'éveille en nous, naïve et chantante :

Et la ville de mes mille âmes,
Dormez-vous, dormez-vous;
Il fait dimanche, mes femmes
Et ma ville, dormez-vous?

. . . . . .

Clochers, l'on a volé vos heures,
Dormez-vous, dormez-vous;
Frères Jacques aux demeures
De quel sommeil dormez-vous?

La note moderne sonne sans blesser l'oreille à travers ces phrases chevrotantes, où le profil et la couleur des choses s'accentuent avec une netteté toute gothique. La strophe, dont l'irrégularité apparente est ici une grâce de plus, garde avec un soin jaloux son rhythme et sa cadence. Et les expressions d'un seul jet, les inventions et les trouvailles abondent et scintillent de vers en vers.

Qu'importe, dès lors, si M Max Elskamp n'a pas tout à fait évité certaines réminiscences, et s'il tombe parfois, à force de tendre à la netteté et au raccourci, à des excentricités inutiles? Un poète, un vrai poète nous est né. Et sa personnalité se révèle déjà tout entière dans quelques poèmes d'une étonnante intensité de lumière et de relief. Réjouissons-nous donc, et saluons le nouveau-venu. Nous n'avons pas trop souvent l'occasion de chanter Noël.

***

Tranquille, isolé dans sa pensée, confiant en sa force, sans même s'inquiéter du petit tapage d'égoïsme, de vanité et de sottise que mènent autour de lui d'éphémères écoles artistiques, sans cesse préoccupées des manies qui seront à la mode demain, M. Georges Eekhoud complète son œuvre. Il marche droit devant lui, avec un bel entêtement farouche, comme quelqu'un qui sait où il va, et que personne ne détournera de la route choisie, cette route qui n'est en somme que le prolongement de sa conscience et de son cœur. Après *Kees Doorik*, *les Kermesses*, après *les Kermesses*, *les Milices de saint François*, après *les Milices de saint François*, *les Nouvelles Kermesses*, et puis *la Nouvelle Carthage*, et puis *les Fusillés de Malines*, et puis ce *Cycle patibulaire* qui vient d'éclore chez Kistemaeckers, et qui m'apparaît comme la première terrasse de l'édifice qu'il se construit. La ténacité et la probité littéraires de M. Georges Eekhoud, son effort toujours accru, son heureuse et invincible intransigeance lui assurent, chez nous, la sympathie de tous les libres esprits. Son labeur obstiné, poursuivi malgré mille obstacles, dans le milieu le plus bassement hostile que l'on puisse

imaginer, à une époque où la bassesse belge semble défier l'imagination, est pour nous un enseignement et un exemple. Les écrivains de cette trempe ont droit non seulement à notre admiration, mais à la forme la plus haute de notre estime et de notre respect. Ils réhabilitent leur pays natal, en proie à de mesquines querelles et à d'ignobles convoitises. Ils nous réconcilient avec lui, et leur œuvre est pour nous comme une patrie, la vraie, la seule, celle qui, pour nous consoler du présent misérable, mêle, dans la réalité d'un rêve, les prestiges du passé aux espérances de l'avenir.

Le *Cycle patibulaire* nous promène, sans autre guide que la toute indulgence de l'Amour, dans les cercles d'un épouvantable enfer. Vous qui voulez entrer, mais dont le cœur est pusillanime, contentez-vous de lire *Communion nostalgique*, cette transfiguration de l'idyllique et inoffensif Conscience, et fermez le livre, car si vous alliez plus avant, vous sortiriez de cette géhenne l'âme à jamais pâle d'un effroi que vous n'êtes pas de taille à porter !

Le *Cycle patibulaire*, le livre le plus tendre et le plus corrosif de M. Georges Eekhoud, loin d'être un accident de son œuvre, en est, au contraire, l'aboutissement logique, l'exaspération et le couronnement. Le personnage principal de *Kees Doorik*, celui qui donne son nom au roman, n'est-il pas un irrégulier, un enfant trouvé? N'est-ce pas dans les *Las d'aller*, des *Nouvelles Kermesses*, que résonne pour la première fois, comme un *leitmotiv* étrange et troublant, la phrase fatidique qui symbolise les reclus et les pénitentiaires d'Hoogstraeten? La comtesse d'Adembrode, dans *les Milices de saint François*, ne succombe-t-elle pas, entre les bras d'un rustre, à la nostalgie de la déchéance? Et le Paridael de *la Nouvelle Carthage* ne se plonge-t-il pas, avec une âpre volupté panthéiste, dans les bas-fonds équivoques de sa ville d'Anvers? Ah! M. Georges Eekhoud devait écrire ce livre, il ne pouvait pas ne pas l'écrire, il le portait en lui, comme un fruit, et ce livre, qui est pour lui un livre de soulagement et de délivrance, est marqué à l'empreinte des œuvres durables : il porte la griffe de la fatalité.

Cette maladie mystérieuse, qui est moins rare qu'on le pense dans la société bourgeoise d'aujourd'hui, et qui ne peut s'attaquer qu'à de généreux et nobles cœurs, cette nostalgie de la déchéance, que M. Georges Eekhoud a si minutieusement et si amoureusement décrite dans son œuvre, et dont le *Cycle Patibulaire* est le suprême épanouissement, nul écrivain avant lui ne l'avait étudiée. M. Georges Eekhoud n'est pas seulement un artiste d'une personnalité absolue et retorse, mais il apporte un élément nouveau aux psychologues et aux penseurs.

D'où vient cette nostalgie de la déchéance, et cet inépuisable amour pour les irréguliers, les réfractions et les hors-la-loi?

Puis-je répondre à cette question par les confidences involontaires que M. Georges Eekhoud a éparsemées dans son œuvre? Clara Mortsel, comtesse d'Adembrode, subit des influences héréditaires. Mais Paridael, qui est un patricien d'Anvers, n'est pas une victime de l'atavisme. Or, c'est le héros de *la Nouvelle Carthage* qui détient la clef de l'œuvre de M. Georges

Eekhoud. Laurent Paridael l'éclaire tout entière et, pour celui qui ne l'a pas compris, elle demeure obscure et fermée.

De tous les héros de M. Georges Eekhoud, Paridael est celui auquel il a le mieux caressé son cœur. Il aime, comme s'il était son fils selon la chair, cet enfant frêle et gauche, cet orphelin naguère trop choyé, incapable de vivre au milieu de la bonté banale et indifférente des uns, et de l'hostilité ouverte et savante des autres. La sensibilité refoulée s'amasse lentement en lui, l'oppresse et l'étouffe, et se raffine en s'amassant. Et comme ses égaux le glacent, qu'un abîme de malentendus et de froissements les sépare de lui, son amour sans objet se retourne vers les inférieurs, vers ceux qui saignent comme lui, vers ceux que ses égaux ignorent ou dédaignent. C'est ici que le germe du *Cycle patibulaire* apparaît. C'est M. Georges Eekhoud qui l'a écrit, mais c'est Laurent Paridael enfant qui a commencé à le penser et à le souffrir. Et l'homme qui est éclos de l'enfant n'a fait que couver ces souvenirs. Cette société carthaginoise qui l'opprime, et qu'il a plutôt maudite que décrite, personnifie à ses yeux toute médiocrité, toute lâcheté et toute laideur. Il aime ce qu'elle hait, il hait ce qu'elle aime. Ceux qu'elle rejette et qu'elle vomit il les recueille et les console de leur abjection. Eux seuls sont beaux, eux seuls méritent la bénédiction de l'Art. Cri d'amour et cri de guerre, poussé par une âme passionnée, qui se soulage et se tue en le poussant! C'est parce qu'il a eu soif et faim de justice que cet irrassasié se proclame injuste! S'il est partial, c'est pour rétablir l'équilibre, et s'il est des choses et des êtres auxquels il ne pardonne pas, c'est parce qu'ils n'ont pas été assez charitables ni assez cléments! M. Georges Eekhoud est un évangéliste révolté, et son amour se venge parfois par la haine.

Non seulement il déteste la société, mais il déteste aussi les fleurs qui éclosent sur le fumier de la civilisation L'art, cette revanche de l'homme sur la nature, je crois qu'il l'a bravement et sincèremnt en horreur. Il célébrerait avec des transports de joie la reprise de l'homme par la nature inculte et sauvage, et son mépris de la littérature doit être profond. Heureusement, l'Art ne lui a pas rendu la pareille, et c'est avec les fleurs de cette civilisation blasphémée qu'il la fouette et qu'il la punit !

Ajoutez que M. Georges Eekhoud est un Flamand, un Flamand outrancier et intolérant. Cette société bourgeoise qu'il insulte n'a gardé ni la langue ni les mœurs des aïeux. Peu importe que cette transformation soit fatale : l'esprit de la race, resté vivace et vibrant dans le cœur de l'écrivain, proteste et se cabre. Et il crie plus haut que la voix de la raison, comme son amour crie plus haut que la voix de la justice!

Ces irréguliers qu'il excuse, qu'il loue et qu'il glorifie, portent encore sur leur chair brûlée, comme un manteau usé, un lambeau de la patrie flamande. Ces réfractaires sont en lutte contre la société qu'il abhorre. Et leur libre vie, luisante de vice et empourprée par le crime, est à ses yeux plus belle que la plus belle œuvre d'art.

Telle est la genèse du *Cycle patibulaire*, cette œuvre enflammée et sulfureuse où M. Georges Eekhoud s'est exprimé tout entier. Par cette clef, chacune des nouvelles s'ouvre à deux battants, *le Jardin*, et *Partialité*, et

Gentillie, et *Blanchelive !... Blanchelivette !...*, et ce terrible et visionnaire *Quadrille du Lancier*, qui commence comme un roman d'observation, et qui finit à travers la frénésie d'un rêve grandiose, dans un symbolisme altier, planant à mille ailes au-dessus de toute réalité.

Le *Cycle patibulaire* est une de ces œuvres dont on explique la naissance, mais qu'on n'essaie pas d'analyser. Lisez-la, et vous admirerez, en frémissant, le fanatique qui l'a procréée. Ce n'est pas seulement un beau livre, c'est *le* livre de M. Georges Eekhoud. Livre qui, je le crois bien, restera unique et solitaire dans son œuvre, car la passion d'un cœur ne saigne pas deux fois de pareils jets de sang, et le panthéisme de l'Amour n'éclate pas deux fois en un tel spasme, en un tel orage de sanglots et de baisers.

***

Il me reste à signaler, en m'excusant d'être laconique — *la Jeune Belgique* n'a que 32 pages, hélas ! — une série de livres récents dont la plupart mériteraient une longue étude. L'éditeur Quantin poursuit la publication des feuilletons dramatiques de Jules Barbey d'Aurevilly, véritables chefs-d'œuvre de critique indépendante, aquiline et fière. J'ai noté certaines pages du *Théâtre contemporain* qui, après un quart de siècle, demeurent frémissantes de jeunesse et de vie. Et le grand et clair bon sens, le bon sens héroïque qui s'y révèle, est la condamnation sans appel de notre critique abaissée et dévoyée, démangée par les plus petits insectes de Lilliput. Je ne dis pas cela pour M. Anatole France, mais ce n'est pas lui qui m'empêchera, ma foi ! de le dire, ni même l'auteur du *Théâtre vivant*, M. Jean Julien, le critique honnête, et pas trop partial, de ses propres essais dramatiques, et qui s'échine, de midi à quatorze heures, à dégager le symbolisme du naturalisme, ou le naturalisme du symbolisme, je ne sais trop lequel ; ni surtout cet excellent et sympathique *interviewer* batave, M. Byvanck. Son livre est intitulé : *Un Hollandais à Paris*. A Pontoise, Monsieur, à Pontoise ! Combien je préfère les à peu près de Willy, car le calembour, surtout lorsqu'il est, comme les équations, du deuxième ou du troisième degré, constitue, si j'ose employer le jargon parlementaire, une présomption de capacité ! J'aimerais même à voir quelques calembours dans *l'Entraîné*, le roman de M. Maurice Quillot, qui, sans être David, met dans sa fronde les petits livres de M. Maurice Barrès, ce qui n'est dangereux pour aucun Goliath.

Force m'est de citer, plus brièvement encore, *l'Habit d'Arlequin*, un livre alerte de M. le baron Arnold de Woelmont, l'apparition, dans la Bibliothèque du Saint-Graal, des *Liturgies intimes* de M Paul Verlaine, éloquents retours de *Sagesse*, ornés d'un magnifique portrait de Pauvre Lélian, par M. Louis Hayet, et la *Synthèse de l'Antisémitisme*, de M. Edmond Picard, un livre dont je puis louer la forme pittoresque et nerveuse, mais dont la critique n'est pas de la compétence d'une revue d'art.

ALBERT GIRAUD

CHRONIQUE THÉATRALE

Au Parc, après Ibsen, Maurice Maeterlinck. Bruxelles après Paris, Londres, Copenhague.

Tous nos lecteurs, sans avoir lu pourtant *l'Indépendance*, connaissent *l'Intruse*. D'ailleurs, la seule discussion s'est faite autour de l'interprétation. Celle-ci a été louée entièrement par quelques-uns : l'auteur a félicité et remercié le directeur ; d'autres, et de nombreux, ont critiqué très vivement, expliquant ainsi la froideur du public. On a parlé de la maison Usher, d'une vieille demeure de ville morte, de quelque antique maison bourgeoise de Balzac, etc. Toutes ces hypothèses n'ont fait d'ailleurs qu'augmenter l'enthousiasme des amis du poète qui ont applaudi de grand cœur l'auteur de *la Princesse Maleine*. Mais pourquoi n'aurait-on pas tenté de faire jouer *l'Intruse* par les Martinetti actuellement en représentation à *l'Alcazar?* Ces mimes, d'un art parfait, étudié dans les moindres détails, donnent les frissons du tragique shakespearien, saisissant l'âme brutalement et la tenant dans l'angoisse de la comédie et du drame. Ils ont fait de *Robert Macaire* une admirable création, donnant ainsi à la pantomime sa véritable valeur d'art. Nous devons, pour ce régal, des félicitations à Luc Malpertuis, qui saisit toutes les occasions qui se présentent entre les paulussonneries à la mode, pour tenter d'acclimater le public spécial fourni par l'Alcazar à quelques soirées vraiment artistiques.

En terminant, quelques mots d'Andromaque et de Polyeucte interprétés par Mounet-Sully. On connaît le jeu de Mounet : gestes câlins et arrondis, élévations pieuses de ciboire, caresses nonchalantes à des ombres auxquelles il semble enlever des voiles, attitudes antiques, etc. (on pourrait aller jusqu'à dix), le tout accompagné d'une belle voix qu'il manie avec une souplesse très méritoire. Mettez donc un personnage ainsi constitué dans le chef-d'œuvre de Racine et vous aurez une idée de la représentation. En somme, Mlle Dudlay a été très bonne dans Hermione.

Quant à Polyeucte, nous n'en parlerons pas ; il faut que notre public soit bien bonasse pour accepter de pareils spectacles. On nous annonce Mounet et c'est le souffleur qui joue. Et dans les quelques moments où Polyeucte a bien voulu esquisser son rôle, il s'est montré un mondain très parfumé, calamistré avec soin, précieux et très ridicule. Ça un briseur d'idoles qui ne demande que les supplices! allons donc. Gageons que Mounet se sera fait expliquer Polyeucte par Renan.

Et consolons-nous en songeant que peut-être nous aurons bientôt un théâtre d'art classique à Bruxelles, et que le grand succès de la saison a été *Lohengrin*.

X.

RENÉGHILADE TERTIAIRE

Bloc à bloc, roc à roc, flic, flac, floc, tout un stock
Minéral battu d'eau fluviale, flic, floc,
S'érige en blocs de rocs où, flic, floc, déferlante
Et volutive, floc, floc, hurlante, hurlante,
L'eau.
Floc, floc, roc en blocs.
Par chute en l'abyssal
Cascadant, roc à roc, chu le flux colossal,
L'eau, l'eau, l'eau, l'eau, l'eau, l'eau pouf! Bout, bouffe et rebouffe
Et s'engouffre, l'eau, l'eau, sous l'oscillante touffe
D'écume et mousse et pousse autre mousse, floc, floc,
Roc à roc, et déferle, et déferle par bloc.

Cycas!!!
Panache à stipe et d'écailles caillés,
Nés pour palmes, cycas, par losange éraillés
De cicatrices, tels, haut verdure! et amies
Aux rocs anfractueux flirtent, palmes amies,
En légers — à la brise adéquate — abandons.

Patapon! Patapon! Bonds! Bonds d'iguanodons!

Bloc à bloc, roc à roc, flic, flac, floc, déferlante,
Déferlante, l'eau, l'eau bouffe en mousse croulante
Et flic, floc!
Patapon! Patapon! Patapon!
Bonds! Bonds d'iguanodons! Le bond au bond répond!
Patapon! roc à roc, bloc à bloc, bouffe et bouffe
L'eau sous les bonds squameux. Remous d'écume en touffe
Puis, plus rien sur le stock de blocs, que roc à roc.
L'eau.
Toujours l'eau, l'eau, l'eau.
Solitude et flic, floc.

TÉLESPHORE TABIBITTE.

MEMENTO

Notre collaborateur Maurice Desombiaux a fait, au Cercle littéraire de Gand, une conférence sur les Lettres belges contemporaines. Voici comment le *Journal de Gand* apprécie la conférence et le conférencier :

« M. Desombiaux a débuté franchement en administrant une volée de bois vert à MM. Frédérix et Potvin, les deux critiques qui ne voient — il faut bien l'avouer — que par les yeux des journalistes français. Pour eux la littérature est « un oiseau qui vient de France ». M. Desombiaux a caractérisé la nature spéciale et nationale du mouvement littéraire de ces dernières années, mouvement qui a commencé avec Octave Pirmez, De Coster, qui s'est continué avec Waller et *la Jeune Belgique*. L'apparition de cette revue a provoqué une pluie de railleries et le public — toujours très charitable — a tenté tout pour décourager et dessécher l'initiative de ces jeunes hommes.

Avec beaucoup de sagacité, le conférencier a examiné les différents talents qui s'épanouirent chez nous : Camille Lemonnier, Edmond Picard, G. Eekhoud, E. Verhaeren, A. Giraud. M. Maeterlinck, Valère Gille, Eug. Demolder, Henry Maubel, Hubert Krains, Gilkin, etc., écrivains dont les œuvres affranchies des poncifs sont d'une marquante personnalité, mais que d'aucuns — sans les avoirs lues — prétendent hiéroglyphiques.

Enfin le conférencier a établi, en quelques phrases incisives, la différence qui existe entre les écrivains réalistes belges et l'école de Médan, entre le vers belge purement descriptif et le vers français presque toujours musical.

C'est en rendant hommage à tous ces talents et en signalant la floraison de nouvelles revues belges que M. Desombiaux a terminé cette toute franche et sincère conférence.

Le même public qui l'autre soir applaudissait M. G. Frédérix a applaudi M. Desombiaux. »

Est-ce un effet de cette conférence? *La Flandre libérale*, naguère si hostile à notre mouvement. se livre, à propos du *Jardin de l'Ame*, de notre collaborateur Fernand Roussel, à un acte de contrition assez inattentu.

Voici un extrait de l'article de *la Flandre*. Nos lecteurs comprendront notre étonnement :

« Depuis quelques années, il s'est édité en Belgique et spécialement chez M. Lacomblez à Bruxelles, une quantité de volumes de prose ou de vers ayant tous un même caractère : le souci de la perfection artistique. Ce mouvement, provoqué par *la Jeune Belgique*, est un véritable honneur pour notre pays. Il faut bien l'avouer, les jeunes écrivains ne sont guère prisés chez nous : Nul n'est prophète en son pays, et, comme le faisait remarquer ici même tout récemment mon confrère M. Gustave Abel, le Belge lit peu, et si tant est qu'il le fasse, il préfère la littérature de cape et d'épée ou les romans graveleux de quelques auteurs sans scrupule aux écrits toujours remarquables et parfois charmants uniquement inspirés par le culte du Beau.

Le Français, né malin, en agit autrement: il apprécie à leur valeur les talents de nos jeunes poètes et prosateurs, il s'est même chargé parfois de nous faire connaître des beautés de volumes écrits en Belgique et publiés à Bruxelles. C'est un Français, M. Octave Mirbeau, qui s'est chargé, dans *le Figaro*, de nous révéler Maurice Maeterlinck; Camille Lemonnier, notre grand romancier, auteur de ces chefs-d'œuvre qui s'appellent *le Mâle*, *la Belgique*, est lu davantage par nos voisins du Midi que par

nous-mêmes. J'en passe, et des meilleurs. Je citerai : Emile Verhaeren, Valère Gille, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Grégoire le Roy, et cet artiste délicat, fondateur de *la Jeune Belgique*, Max Waller.

Pour le grand public, les jeunes auteurs forment un cénacle de farceurs sans talent, dont l'unique but est d'épater le bourgeois par une longue suite d'assemblages plus ou moins grotesques de vocables bizarres, de propositions aux allures révolutionnaires. Remarquons en passant que *la Jeune Belgique* compte douze printemps, et qu'une mystification âgée de deux lustres est une personne déjà très respectable.

Si plusieurs écrivains de cette école, par un subjectivisme trop exclusif, sont ce que M. Catulle Mendès appelle spirituellement des auteurs difficiles, la plupart sont très compréhensibles et leurs ouvrages peuvent être entendus par tous. Voici quelques exemples pris au hasard : *les Moines*, de Verhaeren, *Hors du Siècle*, de Giraud, les vers de Georges Rodenbach, Max Waller, Valère Gille, Iwan Gilkin, et les proses de Demolder. Au surplus, la lecture de ces œuvres constitue une préparation excellente pour comprendre les autres productions de l'école. »

L'article est signé L. D. B. Nos félicitations à l'auteur et à *la Flandre libérale*.

A qui le tour?

Pelléas et Mélisande, le nouveau drame de Maurice Maeterlinck, vient de paraître chez Paul Lacomblez.

N.-B. — Ce drame n'a pas été écrit par M. Charles Tardieu.

L'histoire des lettres belges d'expression française (tome premier), de Francis Nautel, vient de paraître dans la *Bibliothèque belge des connaissances modernes*, chez Charles Rozez.

Nous rendrons compte dans notre prochain numéro du *Jardin de l'Ame*, le recueil de vers de Fernand Roussel.

Les Revues d'avril :

Lire dans *le Réveil* de Gand, une étude d'Hubert Krains sur les poèmes en prose de Rimbaud et un fragment de Maurice Desombiaux, *la Fenêtre*; dans le remarquable numéro de *la Société nouvelle*, des études de Georges Eekhoud, de Francis Nautet et d'Hubert Krains, dans *l'Art moderne*, un vibrant éloge du *Cycle Patibulaire*, dans *le Mouvement littéraire*, des vers d'Adolphe Frères : *Epiphanie*, et dans *la Revue générale*, les vaillantes et intéressantes chroniques de M. Eugène Gilbert.

Nietzsche continue à faire grincer les plumes. *La Société nouvelle* publie des fragments de *Zarathustra*. Triste, triste! Et *la Revue blanche* insère un exposé de la philosophie de Nietzsche par Jean de Néthy. Il paraît qu'il y a un Nietzsche norwégien beaucoup plus fort que l'allemand : il s'appelle Ola Hansson. Un poème en prose de supernietzsche, *l'Evangile de l'ouragan*, est une page éloquente, qui ressemble un peu aux poèmes d'Hector Chainaye.

Le *Mercure de France* contient des poèmes signés Ferdinand Hérold et Pierre Quillard, et un curieux article de Charles Morice sur le livre d'Edouard Dubus. *La Plume* de mai reproduit une allocution fort opportuniste d'Emile Zola, prononcée *inter pocula*.

Aucune nouvelle école n'a surgi pendant le mois d'avril.

Un joli tour de Whistler : le merveilleux symphoniste a publié un catalogue de sa dernière exposition, intitulé : *La Voix d'un peuple*.

Après le titre de chacune des toiles vient, sans nul commentaire, un article de la presse anglaise, conspuant l'œuvre et le peintre. Puis une date : celle de l'achat, par le gouvernement français, du fameux portrait de Mme Whistler. Puis un article du *Figaro*, très élogieux pour l'artiste. Et enfin, séparé de ces citations par cette simple rubrique, *Morale*, les récents articles de la

presse anglaise reconnaissant, après *le Figaro*, le génie du peintre.

On ne dit pas si *l'Indépendance belge* a trouvé le trait exquis !

Au prochain numéro, le compte rendu du livre de Camille Lemonnier : *Dames de volupté*.

Extrait d'un très bel article de Léon Bloy dans le *Saint-Graal :*

Voici donc le tableau d'Henry de Groux, dans sa très puissante simplicité. L'*Homme des douleurs* est debout sur le Mont fameux que la tradition désigne comme le tumulus du premier Désobéissant.

A sa droite, une impassible et raillarde brute prétorienne surmontée d'un panache éclatant et qui pourrait être le berger de ce bétail militaire, d'un abrutissement si complet, qu'on aperçoit à l'arrière-plan.

A sa gauche, un individu inexprimable, mélange d'eunuque et d'équarrisseur, qu'on croirait l'ostensoir vivant ou le reliquaire de plusieurs mille ans de crapule humaine.

Celui-là, c'est le cornac du lamentable Seigneur qu'on va crucifier, le cicerone indiciblement abject des ignominies, des malédictions et des épouvantes.

Il vocifère en désignant la Victime à la multitude. Et tel est le signal de la plus démoniaque poussée de canailles qu'un peintre brûlant sur lui-même comme un solfatare, ait jamais eu l'audace de représenter.

La rage de cette populace aux poings crispés paraît avoir, selon l'esprit des quatre Evangiles, quelque chose de prophétique et de surhumain. Les petits enfants eux-mêmes, — détail panique ! — hurlent à la mort et brandissent leurs faibles bras contre la poitrine saccagée de l'Agneau divin.

Clovis et ses Francs sont diablement loin, oui certes ! et plus on regarde, plus on s'aperçoit qu'ils sont loin, indiscernables au delà des siècles, dans le fourmillement du chaos barbare !

Jésus est seul, absolument seul et face à face avec ce monde condamné par lui, qui n'est rien que la balayure de l'antique Paradis perdu nettoyé par les Chérubins.

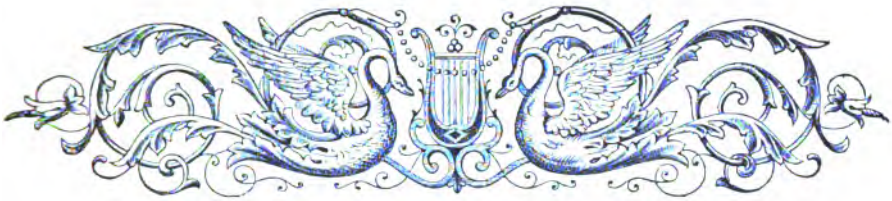
Ce Dieu fait homme s'est si complètement dépouillé lui-même qu'il n'a pas voulu garder seulement l'atome de divinité qui

lui eût été nécessaire pour n'avoir pas peur. Il souffre et tremble dans sa chair, ainsi que les faibles d'entre les plus faibles.

Qu'il se soutienne maintenant comme il pourra. Les Anges même ont décampé, les Anges brillants descendus des cieux pour son réconfort. Il est temps que cela finisse, car il ne lui resterait plus de sang à répandre pour ces possédés sur la pauvre Croix salutaire.

Il saigne, en effet, terriblement, par toutes les piqûres de sa Couronne et surtout par les innombrables plaies de cette Flagellation miraculeuse que la franciscaine Marie d'Agreda évaluait à plus de cinq mille coups de lanières plombées. Il est tellement rouge sous la pourpre de son haillon qu'on croirait, en vérité, que c'est lui qui est le bourreau des autres...

Mais ses Mains qui seront percées tout à l'heure, ses mains exsangues de supplicié, si brûlantes par la douleur qu'on les devine capables de consumer le firmament, — je les recommande particulièrement aux explorateurs d'abîmes qui ne craignent pas de se pencher sur la Misère infinie !...



CHŒUR D'ANGES [1]

uyez! Fuyez! Quittez le pays des bruyères! La lune est rousse au-dessus des marais : elle est pareille à de la chair d'agneau sanglante et strie le couchant d'une lueur de meurtre!

« Fuyez! Les villages pauvres ont éteint leurs âtres : le râle des terriens qui sommeillent sonne avec les refrains des crapauds!

« Fuyez sous les croix des moulins à vent, sous les clochers des frustes églises des Campines qui tremblent, comme aux jours des jacqueries, mais pour Jésus, leur fils à l'auréole!

« Fuyez! Les fermes sont muettes sous les étoiles, et les chaumes se sont vêtus de crêpes noirs, ainsi que les tambours des armées au jour de deuil des princes!

« Fuyez! Les bruyères sont ouvertes devant vous. Là-bas, sous la dernière étoile, vous trouverez des prés : et leurs fleurs auront soif d'être foulées par vous, et toutes les bonnes choses de la terre protégeront votre exode!

« Mais fuyez! Car Hérode est cruel! Ses soldats portent de grands

(1) Extrait d'un conte inédit : *La Fuite en Egypte*.

glaives clairs; ils s'abattent sur les berceaux et se font donner en guise d'écus des gouttes du sang des enfants!

« Fuyez! Ils cherchent le petit qui est né dans l'or et la lumière à Bethléem! Ils fouillent le giron de la vieille Flandre! Allez et gagnez les dunes! Là-bas vous trouverez des fruits suaves qui germeront pour le Christ et vous découvrirez de l'eau lustrale. Ici il pleut du meurtre sur le sein des mères et Jésus ne peut mourir que sur le Golgotha!

« Fuyez! Et que la fleur mystique s'épanouisse! Elle brille dans la nuit. Cachez, Vierge, sous votre grand manteau couleur de ciel, ces chairs trop lumineuses et trop fragiles! Passez doucement à travers les haies: le temps des épines n'est pas encore venu.

« Fuyez! Demandez aux bergers qui passent le chemin qui conduit aux dunes de la mer! Là-bas des moulins flambent, les villes pleurent au fond de la province et les lueurs des incendies allument des crêtes de colère à l'horizon!

« Fuyez! Le glaive et la hache ne sont parmi les instruments de la Passion! Fuyez! Nos gorges sont haletantes et nous voudrions regagner le ciel! »

Ainsi, du haut des peupliers et des sapins, parlaient des anges éplorés. Ils avaient délaissé leurs harpes et leurs guitares aux cordes d'argent et leurs chapelles d'ivoire pour se mêler au bruit des feuilles.

EUGÈNE DEMOLDER

MON CŒUR

DANS LA CAVERNE DE LA HAINE

A LOUIS DELATTRE.

Mon cœur dans la caverne de la Haine,
Mon cœur dans la grotte, parmi les serpents,
Mon cœur sous les parois qui dégouttent de haine,
Mon cœur pantelant,

Mon cœur prisonnier comme l'or du Rhin,
Mon cœur piqué par le dard des vipères,
Mon cœur enflammé de leur venin
Dans l'antre du dragon Fafner,

Mon cœur sous des dos de reptiles tressés,
Mon cœur tuméfié comme un corps
Noyé, mon cœur enjeu du monde est gardé
Par le monstre ainsi qu'un grand trésor.

Les heures tombent sur mon cœur,
Le venin coule goutte à goutte
Et tout saignant mon cœur écoute
Goutte à goutte tomber les heures.

Il se souvient du temps très lointain
Des roses aurores et des flots chanteurs
Et des rives bordées de fleurs
Et de soleil il se souvient.

Il se souvient des filles aux voix d'or
Aux longs ondulements dans l'onde amoureuse
Qui frôlait de caresses langoureuses
Les beaux corps veloutés d'un duvet d'or.

Il se souvient des frêles châtelaines,
Parmi les nénuphars mirant leurs grands yeux purs
Dans le cristal fleuri des fontaines,
Etoiles oubliées par la Nuit dans l'azur.

Oh! vers quel pays de lumière ivre
Mon cœur cinglerait, vieux navire sans mât;
Vers quel là-bas, mon cœur, vers quel là-bas
Se traîner et quelle demeure où vivre!

Mais les heures tombent sur mon cœur,
Le venin coule goutte à goutte,
Et pantelant et bourdonnant mon cœur écoute
Goutte à goutte, perverses, tomber sur lui les heures.

Quel saint Michel cuirassé de fer
Viendra, rayonnant de lumière,
Quel Siegfried vierge et fol, ignorant de la peur,
Tuera le dragon crachant du soufre et des vipères,
Qui veille dans son antre, accroupi sur mon cœur.

MAURICE DESOMBIAUX

VERS

Mon cœur est doux, mon cœur est sage
Il est simple comme mes yeux,
Il est naïf comme une image,
C'est un enfant insoucieux.

Pourquoi sonder les grands problèmes?
Va! le mystère est éternel.
Viens avec moi puisque tu m'aimes,
Je connais la route du ciel.

Médite le secret des choses,
Crois, désespère tour à tour,
Le soleil s'est fleuri de roses,
Je n'apporte que mon amour.

LE CHATEAU DES MERVEILLES

Dans de délicieux jardins
Parés ainsi que des madones,
Enrubannés de beaux chemins,
Qui font des cœurs et des couronnes,

Son joli Château des Merveilles,
Aux tourelles de diamant,
Avec ses balcons en corbeilles
Et ses doux carillons d'argent,

Comme un fin joyau de Bohême,
Ciselé si jolivement,
Semble un fragile diadème
De quelque beau prince Charmant.

RÉVEIL

Tout l'amour de mes yeux ravis,
N'est-ce pas ce matin limpide,
Ces paysages que je vis
Avec un ange comme guide?

Les fleurs aux oiseaux enlacées
Dans ce feuillage des lumières,
Ce sont sans doute mes pensées
Naïves comme des prières?

Et si mes doux yeux sont en fleur,
A mon chaste et joyeux réveil,
C'est qu'Elle est entrée en mon cœur,
Toute blanche, avec le soleil.

VEILLÉE

Un doigt sur leurs lèvres mi-closes,
De leur amour même épeurés,
Dans le jardin où tu reposes,
Les anges d'or se sont groupés.

Si maternels et si fidèles,
Ils ont, autour de ton enfance,
Etendu leurs fragiles ailes
Comme des palmes de silence.

Et ce fut si doux que, parmi
Les roses que le vent balance,
Ton cœur simple s'est endormi
A leur seul geste de silence.

VALÈRE GILLE

LA MORT DE L'ÉVÊQUE NICOLAS

(Suite et fin.)

SCÈNE XIII

NICOLAS. — UN PRÊTRE.

NICOLAS. — Le ciel veut donc que je réconcilie le roi et le duc. C'est à cet effet qu'il m'envoie la lettre de Trond. Une tâche ingrate pour toi, Nicolas. Renverser, d'une seule secousse, l'œuvre que tu a mis toute ta vie à édifier. Mais il n'y a pas d'autre alternative : cette fois je dois accomplir

la volonté du ciel. S'il m'était seulement possible de lire ce que contient ce pli; mais je ne parviens plus à déchiffrer le moindre mot! Des brouillards obscurcissent mon regard; les lettres papillottent et dansent. Et je n'ose me faire lire cet écrit par un autre! Ah! prononcer un pareil serment! La prévoyance de l'homme est donc nulle à ce degré que telle action qui lui paraît sage entraîne les conséquences les plus funestes! Ainsi j'entrepris si bien et si longtemps Begard Väradal, qu'il persuada au roi de se séparer d'Inga. Cette séparation nous parut d'abord une chose excellente, et pourtant si je ne l'avais pas conseillée, Inga ne se serait pas trouvée à Bartejg pour y recevoir la lettre du prêtre Trond, celle-ci ne serait point parvenue assez tôt entre mes mains et je n'aurais point dû tenir mon serment. Au moins si le temps me restait encore! Si on me garantissait de vivre cette nuit, ou seulement une partie de cette nuit! Je dois, je veux vivre encore. (Il bat de la crosse contre le parquet.)

(Un prêtre se présente.)

NICOLAS. — Appelez Maître Sigard.

(Le prêtre obéit.)

NICOLAS (froissant la lettre entre ses doigts). — Ce pli, fermé par ce sceau fragile, contient toute l'histoire de la Norwège durant des siècles à venir! Elle dort et rêve, ici, cette histoire, comme l'oisillon dans son œuf! Oh, si j'avais plus d'une âme, à présent, ou plutôt, si je n'en avais aucune! (Il presse la lettre contre sa poitrine.) Oh, si la fin n'arrivait pas si vite — et le jugement, et la punition — je couverais cet œuf de manière à en faire éclore un vautour qui étendrait l'ombre funeste de ses ailes sur tout ce pays et qui plongerait ses serres aiguës dans le cœur du dernier de ses habitants! (Il retombe sur sa couche.) Mais l'heure suprême est proche. (Il se récrie.) Non! Non! C'est un cygne, un beau cygne blanc que je vais faire éclore de cet œuf! (Il jette la lettre à terre et appelle.) Maître Sigard! Maître Sigard!

SCÈNE XIV

SIGARD. — NICOLAS.

SIGARD. — Comment vous sentez-vous, vénéré seigneur?

NICOLAS. — Maître Sigard, vends-moi pour trois jours de vie!

SIGARD. — Je crois vous avoir dit...

NICOLAS. — Oui, oui; mais vous ne parliez pas sérieusement; vous vouliez me punir de mes accès d'humeur, n'est-ce pas? Je me suis comporté à votre égard en tyran maladroit; et voilà pourquoi vous vous êtes amusé à me faire peur. Fi, que c'était méchant... Non, non, — je ne méritais pas mieux! Mais soyez bon à présent et faites-moi ce plaisir! Je vous récompenserai royalement... Trois jours de vie, Maître Sigard, seulement trois jours!

SIGARD. — Et s'il me fallait expirer au même moment que vous, il me serait impossible encore de reculer ce moment des trois jours que vous me demandez!

NICOLAS. — Alors un jour; un jour seulement! Ou du moins qu'il fasse

clair, que le soleil brille, lorsque je devrai partir! Ecoute-moi, Sigard! (Il l'attire à lui, sur la couche.) J'ai abandonné à l'église presque tout mon or et mon argent, afin qu'on célèbre de grandes messes pour le repos de mon âme. Mais je reviendrai sur ces dispositions. C'est à vous que retourneront ces trésors. Oui, vous aurez le tout! Hein! Sigard, le bon tour que nous jouerons à ceux qui chantent et prient ici, à côté? Hi! Hi! Hi! Vous serez riche alors et vous pourrez quitter le pays; moi, ayant obtenu un répit, je m'amenderai et me tirerai d'affaire avec moins d'oremus. Hein, Sigard, voulons-nous?

(Sigard lui tâte le pouls.)

NICOLAS. — Eh bien, pourquoi ne réponds-tu rien?

SIGARD (se lève). — Il n'y a pas de temps à perdre, seigneur. Je cours vous préparer une potion qui vous allège les dernières souffrances...

NICOLAS. — Non, attendez, attendez encore! Attendez et répondez-moi.

SIGARD. — Le temps presse; avant une heure, il faut que le breuvage soit prêt. (Il se retire.)

NICOLAS. — Avant une heure! (Il frappe furieusement de la crosse.) Viljam! Viljam!

SCÈNE XV

SIRA VILJAM, sortant de la chapelle. — L'ÉVÊQUE NICOLAS.

NICOLAS. — Appelle plus de chantres encore à la rescousse! Ces huit ne suffisent pas.

SIRA VILJAM. — Seigneur?

NICOLAS. — Il en faut d'autres encore, te dis-je! Kolbejn le Croisé a gardé cinq semaines le lit; durant ce temps, il n'aura pas péché beaucoup.

SIRA VILJAM. — Il s'est confessé hier.

NICOLAS (avec vivacité). — Oui, celui-là convient; prends-le.

(Sira Viljam rentre dans la chapelle.)

SCÈNE XVI

L'ÉVÊQUE NICOLAS, seul.

NICOLAS. — D'ici à une heure. (Il s'essuie la sueur du visage.) Ouf, qu'il fait chaud ici! Le misérable chien! A quoi lui sert toute sa science, s'il ne peut même pas m'assurer une heure de plus! Il se renferme depuis des jours dans sa chambre et assemble des roues, des poids et des leviers; il veut créer un ouvrage qui marchera et marchera toujours sans jamais s'arrêter : il l'appelle *perpetuum mobile*. Au lieu d'appliquer son art et son ingéniosité à convertir les hommes en ce *perpetuum mobile*. (Il se tait, médite; ses yeux brillent.) *Perpetuum mobile*... Sans être grand clerc je devine qu'il s'agit de quelque chose qui possède la force d'agir, éternellement, jusqu'à la consommation des siècles. Si moi même...? Voilà qui ferait une riche invention, pour finir! Cela s'appellerait accomplir sa plus grande action à sa dernière heure! Mettre en mouvement dans les âmes du

roi et du duc un mécanisme de roues, de poids et de leviers; les mettre en mouvement de façon qu'aucune puissance terrestre ne parvienne à les arrêter ; si je réussis, je continue à vivre, à vivre dans mon œuvre — et en y réfléchissant bien, ce qu'on appelle immortalité n'est peut-être pas autre chose. Pensée consolante et reposante, quel bien tu fais au vieillard ! (Il respire profondement et s'étire avec une expression de bien-être.) Diabolus m'a serré de près ce soir. Ce sont là les suites de mon état d'oisiveté; *otium est pulvis — pulveris* — le latin n'importe ! Diabolus n'aura plus de prise sur moi ; je veux agir jusqu'à la dernière minute ; je veux... Quel vacarme font ceux-là ! (Il appelle, de la crosse. — Sira Viljam sort de la chapelle.)

SCÈNE XVII

SIRA VILJAM. — L'ÉVÊQUE NICOLAS.

NICOLAS. — Dites-leur de se taire ; ils me dérangent. Le roi et le duc approchent ; j'ai à méditer sur de graves sujets.

SIRA VILJAM. — Faut-il, seigneur... ?

NICOLAS. — Ordonnez-leur de s'interrompre quelque temps, afin que je puisse me recueillir. Tiens, ramasse cette lettre, là, par terre, et donne-la moi. (Sira Viljam obéit.) Bien. A présent, donne moi ces papiers.

SIRA VILJAM (se plaçant à droite du pupitre). — Lesquels, seigneur?

NICOLAS. — N'importe lesquels. Cette lettre cachetée, là. (Sira Viljam fait comme Nicolas l'ordonne.) A présent, va-t'en et commande-leur de se tenir tranquille.

(Sira Valjam rentre dans la chapelle.)

SCÈNE XVIII

L'ÉVÊQUE NICOLAS, seul.

NICOLAS. — Mourir, et pourtant régner en Norwège ! Mourir, et faire en sorte qu'aucun chef ne puisse s'élever d'une tête au-dessus des autres. Mille chemins pourraient conduire à ce but ; mais il n'en est qu'un seul qui vaille : il s'agit de découvrir celui-là... il s'agit de m'engager dans ce chemin-là. Ha ! ce chemin est tellement près, tellement près ! Oui, il en sera fait ainsi. Je tiens mon serment; je remettrai la lettre au duc ; quant au roi... hum ! je lui enfoncerai l'aiguillon du doute dans le cœur. Hakon est honnête, comme on dit ; s'il perd sa foi en lui-même et en son droit, il perdra bien d'autres vertus encore. Il faut que tous deux doutent et croient, qu'ils soient ballottés entre la confiance et l'incertitude; il faut que le terrain se dérobe constamment sous leur pieds... *perpetuum mobile !* Mais Hakon croira-t-il ce que je lui raconterai ? Certes, ne suis-je pas un mourant ! D'ailleurs, je commencerai par lui dire des vérités. Les forces m'abandonnent, mais mon âme se ranime ; je ne gis plus sur mon lit de mort, je suis assis dans ma chambre de travail, je veux passer ma dernière nuit à travailler, à travailler, jusqu'à ce que s'éteigne la lumière.

SCÈNE XIX

LE DUC SKULE. — L'ÉVÊQUE NICOLAS.

SKULE (s'approchant de Nicolas). — Je vous salue et vous souhaite la paix, vénérable seigneur ! J'apprends que vous allez mal.

NICOLAS. — Je suis un cadavre en bourgeon, mon cher duc ; cette nuit même je m'épanouirai et demain on s'apercevra de mon parfum.

SKULE. — Cette nuit, dites-vous ?

NICOLAS. — Maître Sigard dit même dans une heure.

SKULE. — Et la lettre du prêtre Trond ?

NICOLAS. — Vous y songez toujours ?

SKULE. — L'idée ne m'en sort pas de la tête.

NICOLAS. — Le roi vous a fait duc; personne n'a encore porté ce titre avant vous, en Norwège.

SKULE. — Cela ne suffit pas. Si Hakon n'est pas le vrai maître, il me faut tout le pouvoir.

NICOLAS. — Hou ! Hou ! Quel froid, ici, j'ai les membres glacés.

SKULE. — La lettre du prêtre, seigneur ! Pour l'amour du Dieu tout-puissant... avez-vous cette lettre ?

NICOLAS. — Je sais du moins où la trouver.

SKULE. — Où cela? Dites-moi, parlez !

NICOLAS. — Attendez !

SKULE. — Non, non, les moments sont précieux; je le vois, la fin approche — et, comme on me l'a dit, le roi va venir ici.

NICOLAS. — Oui, le roi s'est fait annoncer; cela vous démontre quel souci je prends de vos affaires... même en ce moment.

SKULE. — Que comptez-vous faire ?

NICOLAS. — Devinez. Ne m'avez-vous pas dit, lors du mariage du roi, que c'était son inébranlable confiance en lui-même qui faisait la force de Hakon?

SKULE. — Eh bien ?

NICOLAS. — Si je me confesse de façon à éveiller le doute en lui ; aussitôt sa foi est perdue et, avec elle, sa force.

SKULE. — Mais s'il est le roi légitime, seigneur, vous chargez votre conscience d'un péché, d'un affreux péché !

NICOLAS. — Il sera toujours en votre pouvoir de lui rendre sa foi. Car avant de mourir je vous dirai où se trouve la lettre du prêtre.

SCÈNE XX

LES PRÉCÉDENTS. — SIRA VILJAM.

SIRA VILJAM. — Le roi s'approche avec sa suite et ses porteurs de torches...

NICOLAS. — Qu'il soit le bienvenu !

(Sira Viljam se retire.)

SCÈNE XXI

LE DUC SKULE. — L'ÉVÊQUE NICOLAS.

NICOLAS. — Duc, un dernier service. Vengez-moi de tous mes ennemis. (Il lui remet une lettre.) En voici la liste. Si j'en avais eu le pouvoir, j'aurais fait décapiter ceux inscrits en tête.

SKULE. — Ne pensez pas à la vengeance, en ce moment; il ne vous reste que peu de temps.

NICOLAS. — Je ne pense pas à la vengeance, mais au châtiment. Promettez-moi de brandir le glaive du justicier au-dessus des têtes de mes ennemis, lorsque je n'y serai plus. Ils sont vos adversaires autant que les miens; lorsque vous serez roi, il faudra les exterminer; me le promettez-vous?

SKULE. — Je vous le promets, je vous en fais même le serment... Mais la lettre du prêtre Trond...?

NICOLAS. — Vous saurez où la trouver; mais voici le roi : cachez-lui la liste de nos ennemis.

SKULE (cache la liste).

HAKON (fait son entrée par la porte de droite).

SCÈNE XXII

LES PRÉCÉDENTS. — LE ROI HAKON.

NICOLAS. — Soyez le bienvenu au banquet funèbre, seigneur roi!

HAKON. — Vous avez été de tout temps contre moi; mais que ceci soit oublié et pardonné; la mort balance les comptes les plus importants.

NICOLAS. — Cette parole me soulage! Elle est merveilleuse, la clémence du roi! Seigneur, ce que vous faites ce soir pour un pauvre pécheur vous sera rendu au décuple...

HAKON. — Qu'il ne soit plus question de cela... Mais je vous l'avoue, j'éprouve une profonde surprise. Vous m'appelez ici afin d'obtenir mon pardon, et vous me ménagez pareille rencontre?

NICOLAS. — Une rencontre, seigneur?

SKULE. — C'est à ma présence que le roi fait allusion. Seigneur évêque, vous pouvez affirmer sur l'honneur au roi Hakon que je n'ai appris son arrivée qu'en mettant le pied sur le pont d'Oslo.

NICOLAS. — Hélas! Hélas! Toutes les peines m'accablent! Voilà plus d'un an que, malade et impotent, je n'ai rien appris de ce qui se passait dans le pays; je croyais tout différend apaisé entre les membres de la famille royale.

HAKON. — Je me suis aperçu que l'amitié entre le duc et moi n'est jamais aussi sincère que lorsque nous sommes loin l'un de l'autre. Je vous dis donc adieu, l'évêque Nicolas! Dieu demeure avec vous au pays où vous allez vous rendre! (Il s'apprête à sortir.)

SKULE (à voix basse et inquiet). — Évêque, évêque, il s'en va !

NICOLAS (avec un éclat de voix, impérieusement). — Demeurez, roi Hakon.

HAKON (s'arrête). — Que me voulez-vous ?

NICOLAS. — Vous ne sortirez pas de cette chambre avant d'avoir entendu la dernière parole de l'évêque Nicolas !

HAKON (met instinctivement la main à son épée). — Peut-être vous êtes-vous fait accompagner de nombreux hommes d'armes à ce rendez-vous, seigneur duc ?

SKULE. — Je ne suis pour rien dans ceci.

NICOLAS. — Je saurai vous retenir par la seule puissance de la parole. Dans la maison où se prépare un trépas, le mort a la préséance ; il a le droit de faire ce qu'il lui plaît... bien entendu pour autant qu'il en ait la force. A cette fin, je veux prononcer ma propre oraison funèbre ; jadis, je redoutais toujours que le roi Sverre l'eût prononcée !

HAKON. — Ne parlez pas avec cette colère, seigneur.

SKULE. — Vous abrégez les précieux instants qui vous restent !

HAKON. — Votre œil se trouble déjà.

NICOLAS. — Oui, mon regard se voile ; c'est à peine si je vous vois encore, tels que vous vous tenez là devant moi ; mais devant mes yeux intérieurs, ma vie défile, nette et lumineuse. Les images se succèdent. Ecoutez, roi, et que ceci vous serve d'enseignement : Ma famille était la plus puissante dans le pays ; plus d'un chef fameux en est issu ; de tous je voulais être le plus grand. Dès le berceau, j'aspirais à des actions d'éclat ; il me semblait impossible d'attendre, pour me distinguer, jusqu'à l'âge d'homme. Des rois s'élevèrent au-dessus de leurs guerriers, qui avaient moins de droits que moi : Magnus Erlingsson, le prêtre Sverre. Moi aussi je voulais devenir roi, mais d'abord chef de guerriers, ce stage étant indispensable. Une grande bataille, celle sur les Illewällen, allait être livrée ; c'était la première fois que j'assistais à une bataille. Le soleil levant se refléta dans des milliers de glaives qui semblaient, en s'entrechoquant, forger des éclairs. Magnus s'élança en avant avec ses hommes, comme s'il s'agissait d'un simple jeu ; de tous ceux qui se trouvaient là j'étais le seul dont le cœur se fût contracté. Alors que notre petite troupe poussait courageusement en avant, moi seul m'abstenais de participer à la victoire : j'avais peur ! Tous les autres chefs du roi Magnus combattirent virilement, et plus d'un tomba pour ne plus se relever ; mais moi je m'enfuis, à travers la plaine, par-dessus les rochers, je courus, je courus toujours, jusqu'à ce que j'atteignis les rives du golfe. Ce soir-là plus d'un lava ses vêtements ensanglantés dans le golfe de Drontheim. J'y lavai aussi les miens... mais non à cause du sang. Oui, roi, j'avais peur ! Créé pour conduire des guerriers... et avoir peur ! Cette découverte me foudroya ; à partir de ce jour j'en voulus à tout le monde ; j'allais prier en secret dans les églises ; je m'agenouillais en pleurant devant les autels ; je prodiguais de riches offrandes, je faisais des vœux solennels. Je pris part à de nouvelles batailles, je renouvelai l'épreuve aussi souvent que l'occasion s'en présenta, près de Saltösund, sur les Ionswällen, cet été où les Bagler menacèrent

Bergen : tout fut inutile. Sverre s'en aperçut le premier; il publia mon infirmité et me railla sans merci ; et à partir de ce jour, dans l'armée, chaque guerrier éclatait de rire en voyant apparaître Nicolas Arnesson dans sa cuirasse. J'avais peur, j'avais honteusement peur; et malgré cela je voulais devenir chef des guerriers, je voulais devenir roi, je me sentais né pour la couronne, oui, je sentais que j'aurais pu fonder le royaume de Dieu sur la terre! Mais ce furent les saints eux-mêmes qui barrèrent ma route !

HAKON. — N'accusez pas le ciel, évêque! Vous n'avez que trop nourri de haine!...

NICOLAS. — Oui, j'ai beaucoup haï ; j'ai haï toute tête qui s'élevait en ce pays au-dessus de la foule. Mais je ne haïssais que parce que je ne pouvais aimer. Les jolies femmes... aujourd'hui encore je voudrais les dévorer de mes yeux flamboyants! J'ai quatre-vingts ans et je ne n'ai pas encore satisfait mon désir d'exterminer les hommes et de posséder les femmes ; je fus aussi piteux devant l'amour que sur le champ de bataille. Vouloir et désirer, mais être impuissant de naissance! Une dévorante ardeur amoureuse... en un avorton ! Ainsi je devins prêtre ; car il faut que l'homme qui aspire au pouvoir souverain soit prêtre ou roi. (Il rit.) Un prêtre, moi! Un homme de l'Eglise, moi! Pourtant, le ciel m'avait créé pour remplir une des fonctions du sacerdoce, — j'étais constitué de façon à pouvoir atteindre les notes les plus aiguës, — j'avais la voix de femme nécessaire pour chanter dans les grandes solennités de l'église. Et dire que ceux de là-haut exigent de moi — l'eunuque — ce qu'ils ont le droit d'attendre de celui qui a reçu toute la force nécessaire pour accomplir l'œuvre de sa vie! Il y eut un temps où pareille exigence me paraissait légitime; ici même, étendu sur mon lit de douleur, la peur du jugement et de la damnation s'ajoutait à mes tortures physiques! Mais cette peur-là m'est passée à présent; je sens de nouveau courir la moelle dans le squelette de mon âme! Je n'ai rien fait de mal; c'est envers moi qu'on a des torts; c'est moi qui suis l'accusateur!

SKULE (angoissé). — Seigneur, la lettre! Il ne vous reste plus beaucoup de temps.

HAKON. — Songez au salut de votre âme et repentez-vous!

NICOLAS. — L'âme de l'homme, ce sont ses œuvres, et nos œuvres continuent de vivre sur la terre. Quant à vous, roi Hakon, tenez-vous sur vos gardes; car de même que le ciel s'étant déclaré contre moi, je m'abstins de faire le bien et compromis même sa cause, vous êtes l'adversaire de l'homme qui tient, dans sa main, le bonheur du pays.

HAKON. — Ha! duc, seigneur duc! Je m'explique à présent cette rencontre.

SKULE (violemment, à l'évêque). — Plus un mot de ce genre!

NICOLAS (à Hakon). — Aussi longtemps que sa tête demeurera sur ses épaules, il sera contre vous! Partagez avec lui! Je n'aurai point de repos dans ma bière, je reviendrai tant que vous n'aurez point partagé! Nul de vous deux ne doit augmenter du pouvoir et de la grandeur de l'autre l'étendue de son propre pouvoir; sinon, il ne tarderait pas à naître en ce pays un véritable géant; et il ne faut pas qu'un géant règne jamais ici,

parce que je n'ai pu moi-même devenir ce géant! (Il retombe épuisé sur sa couche.)

SKULE (se jette à genoux dans le lit de repos et crie à Hakon.) — Appelez du secours! Au nom de la divine miséricorde, il faut empêcher à toute force que l'évêque meure déjà!

NICOLAS. — Il fait de plus en plus noir! Roi, pour la dernière fois, consentez-vous à partager avec le duc?

HAKON. — Je ne me séparerai pas d'une obole de ce que m'a donné Dieu!

NICOLAS. — Le sort en est jeté, alors! (Plus bas.) Tout au moins, abandonnerez-vous la foi. (Il appelle.) Viljam!

SKULE (anxieux). — La lettre! La lettre!

NICOLAS (appelant encore sans entendre le duc). — Viljam!

SCÈNE XXIII

LES PRÉCÉDENTS. — SIRA VILJAM.

NICOLAS (attire à lui Viljam et lui murmure à l'oreille). — Lorsque je reçus l'extrême-onction, il est bien certain que toutes mes fautes me furent remises?

SIRA VILJAM. — Toutes, depuis l'heure de votre naissance jusqu'au moment où vous avez reçu les saintes huiles.

NICOLAS. — Et non pas jusqu'au moment d'expirer?

SIRA VILJAM. — Seigneur, cette nuit vous ne pécherez plus.

NICOLAS. — Hum! Qui sait? Prends cette coupe en or que j'héritai de l'évêque Absalom; j'en fais don à l'église... Puis, récite encore sept grandes oraisons...

SIRA VILJAM. — Seigneur, Dieu vous recevra en sa miséricorde!

NICOLAS. — Encore sept prières, m'as-tu compris, pour les péchés que je commets cette nuit! Va-t'en, va!

SIRA VILJAM (rentre dans la chapelle).

SCÈNE XXIV

L'ÉVÊQUE NICOLAS. — LE ROI HAKON. — LE DUC SKULE.

NICOLAS (se tournant vers Skule). — Duc, si, lisant la lettre du prêtre Trond, vous découvriez que Hakon est le roi légitime, que feriez-vous?

SKULE. — Au nom de Dieu, qu'il règne alors en paix!

NICOLAS. — Songez-y bien; la chose en vaut la peine. Sondez tous les replis de votre cœur; répondez-moi comme si vous vous trouviez devant votre juge éternel! Que ferez-vous s'il est le roi légitime?

SKULE. — Je m'incline et le sers loyalement.

NICOLAS (en grommelant). — Oui-da! Alors, subissez-en les conséquences! (A Skule.) Duc, ma faiblesse et ma fatigue sont grandes; je me sens tout attendri, tout disposé à la conciliation.

SKULE. — C'est la mort! La lettre du prêtre! Où est-elle?

NICOLAS. — Autre chose, d'abord; je vous ai donné la liste de mes ennemis.

SKULE (impatient) — Oui, oui; je vous vengerai, reposez-vous sur moi.

NICOLAS. — Non, je suis devenu clément; je veux pardonner comme le prescrit l'Evangile. Vous renoncez au pouvoir, j'abdique la vengeance. Brûlez cette liste.

SKULE. — Bon, bon! Comme vous voulez.

NICOLAS. — Ici, dans ce réchaud. Que je la voie brûler.

SKULE (jette le papier au feu). — Voilà qui est fait! Et maintenant, parlez, mais parlez donc! Il y va de la vie de milliers d'hommes si vous ne parlez pas à présent!

NICOLAS. — La vie de milliers d'hommes! (Il crie.) De la lumière! De la lumière!

SCÈNE XXV

LES PRÉCÉDENTS. — SIRA VILJAM. — SERVITEURS, MOINES, qui se précipitent vers le moribond.

SKULE (secouant l'évêque par le bras). — Cette lettre! La prospérité de la Norwège en dépend pour des siècles; la grandeur de la Norwège en dépend peut-être pour l'éternité!

NICOLAS. — Pour l'éternité! (Triomphant.) *Perpetuum mobile!*

SKULE. — Au nom de votre salut éternel, la lettre de Trond.

NICOLAS (s'écrie). — Sept prières encore, Viljam!

SKULE (hors de lui). — La lettre! La lettre!

NICOLAS (avec un sourire sardonique). — Vous l'avez brûlée, à l'instant, mon bon duc! (Il retombe sur sa couche et expire.)

SKULE (pousse un grand cri et recule en se couvrant le visage de ses mains). — Dieu puissant!

LES MOINES (se précipitent hors de la chapelle). — Sauve qui peut!

DES VOIX. — Tout le mal a été déchaîné cette nuit!

D'AUTRES VOIX. — Des rires ont éclaté dans les coins! On a crié: « Nous le tenons! » Les cierges se sont éteints!

HAKON. — L'évêque Nicolas vient de mourir!

LES MOINES (s'enfuyant par la porte de droite). — *Pater Noster! Pater Noster!*

. . . . . .

Traduction de GEORGES EEKHOUD

VOCATION

Il avait entendu le Temple épouvanté
Retentir jusqu'au fond des abîmes funèbres
Et redire en l'horreur des tombales ténèbres :
« Homme, que feras-tu de ta divinité? »

Le doux sage, le frêle et pur Enfant-Prophète,
Les mains jointes, descend par les chemins fleuris
Vers les villes, laissant sur ses beaux pieds meurtris
Flotter les longs baisers de sa robe de fête.

Ses yeux clairs, où sourit la bonté du matin,
Attirent tout le ciel dans leur azur candide,
Et sa bouche aux langueurs de large rose humide
Fait pâmer les fraîcheurs du Désir incertain.

Emblème virginal, de neigeuses jacinthes,
Des lys miraculeux, des narcisses troublants,
Des tubéreuses et de lourds daturas blancs
S'échappent de ses mains enfantines et saintes.

Quand son geste bénit, on peut voir à son cou
Palpiter une opale en flamme qui succombe;
Alors dans la lumière une blanche colombe
Rayonne et vient baiser le magique bijou.

Doux Prince du Printemps, il a vu tous les êtres
Jouer, rire et chanter au milieu des douleurs;
Mais les rires, les chants et les jeux sont les fleurs
Trompeuses de la Mort; tous les bonheurs sont traîtres.

L'univers n'est-il pas un immense martyr
Que sans trève secoue et torture la vie?
Naître, mourir, renaître, éternelle agonie!
Lutter, aimer, penser, tout cela c'est souffrir.

Un redoutable aimant attire à l'existence
Tous les êtres, les leurre et les garde captifs.
L'enfant sacré connaît les mirages lascifs
Qui font désirer vivre et cachent la souffrance.

O bûcher dont nos chairs sont les vivants charbons,
Terre, où le plaisir ment, où les douleurs sont vraies,
Tu n'es qu'un hôpital de cancers et de plaies
Où sans cesse les morts font place aux moribonds!

La mort refait la vie et nous sommes la proie
De l'éternel retour pour l'éternel départ.
Un suaire sanglant, voilà notre étendard!
Des cercueils pleins de vers, voilà nos lits de joie!

Mais il vient, le Sauveur qui doit vaincre le Sort!
Du mal de l'existence il délivre les âmes.
O divin Guérisseur, verse-nous les dictames
De tes blancs daturas vierges comme la mort!

Marche vers l'amoureux qu'enlacent les chairs folles,
Vers l'avare accroupi sur son vil monceau d'or,
Vers la femme qui pleure et vers l'enfant qui dort,
Vers le poète plein d'inutiles paroles,

Va vers l'homme sans cœur, va vers l'homme sans foi,
Viens vers nous et souris de ton sourire tendre,
Dis-nous que tout nous trompe, hélas! et fais entendre
La Loi sainte, dis-nous à tous : « Voici la Loi!

« Sache tuer en toi la volonté de vivre;
« Aime sans désirer; supporte sans souffrir;
« Libre de tout espoir, toujours prêt à mourir,
« Va, consolé console et délivré délivre ! »

Nous t'écoutons! Nous te croyons! nous te suivons!
N'es-tu pas la lumière éternelle du monde?
Ah! parle! Sauve-nous! Et laisse dans l'immonde
Cloaque où, malgré nous, encore nous vivons,

Sur leurs grabats d'ordure et leurs couches de soie
Hennir les cœurs lascifs, hurler les cœurs haineux,
Criant : « Maudit soit-il, l'ennemi de nos Dieux !
« Qu'a sauvé ce Sauveur? Il a tué la joie! »

— Et voici qu'on entend le Temple épouvanté
Retentir jusqu'au fond des abîmes funèbres
Et redire en l'horreur des tombales ténèbres :
« Homme, que feras-tu de ta divinité? »

IWAN GILKIN

LA DANSE DES RYTHMES

FANTAISIE ITALIENNE

A LINA PRANDI

Semblable à une musique vertigineuse branle dans le cerveau du poète la danse des rythmes, roule, tourne, se déroule, redouble, lente, rapide, précipitée, furibonde.

Douces, limpides, claires et vibrantes, sourdes, sonores, dures, harmonieuses, les rimes s'élancent, se rencontrent, luttent, s'accouplent, murmurent comme le flot se brisant sur le lointain rivage; bruissent comme le vent dans les forêts; sifflent comme la tempête; résonnent comme le tintement des coupes de cristal; à deux, à trois, strophes à strophes, poèmes à poèmes, les sons et les vers se brouillent, se heurtent, s'entrelacent...

Couverts de fer, comme les anciens chevaliers, ils se meuvent lents et graves avec la majesté des héros. Ils bondissent fiers et superbes comme le gladiateur dans l'arène qui connaît ses triomphes. Ils sont couronnés d'or, ornés de très fines pierres précieuses.

Regardez-les, vêtus de brocart, de soie et de pourpre; ne semble-t-il pas qu'une main enchantée ait dessiné leurs *costumes?* Murmurants comme une harmonie plaintive, mélodieux comme les frémissements de la harpe touchée par les doigts d'un maître, doux comme le miel d'Himette, les vers d'amour racontent à *Elle* les suaves choses qui la font s'abandonner aux rêves dorés.

O femme qui inspires au poète des vers si purs, si suaves, combien tu dois être jolie et grande! Comprends-tu la mission qui te charge d'aimer, de

soutenir le génie qui t'exalte? Quels étranges et grandioses poèmes, quelles œuvres sublimes en sortiraient, si la parole n'était pas quelquefois impuissante !

Mais le cerveau de l'homme est trop faible pour soutenir la lutte. Et un bruit quelconque, une voiture qui passe, un voyageur qui se hâte, rappellent le poète à la réalité implacable de la vie.

FRANÇOIS ACCINELLI

LETTRE A M. ANATOLE FRANCE

C'est à vous que j'adresse cette lettre, Monsieur, mais ce n'est pas à vous que je l'écris. Il est probable, d'ailleurs, que ces lignes ne tomberont jamais sous vos yeux, car, s'il est de règle, selon la politesse ordinaire, qu'on fasse parvenir aux auteurs les gazettes où il est question de leurs œuvres, il me semble que, dans l'occasion présente, la politesse suprême m'interdit de vous envoyer réellement cette lettre.

Je viens, longtemps après d'autres, de lire *Thaïs*. Il n'y a que les méchants romans qu'il faille lire à leur heure. Les bons viennent toujours de paraître, et ils ne cessent jamais d'être actuels.

Avant cette lecture, Monsieur, je vous connaissais un peu, par vos poèmes, par vos *Noces Corinthiennes*, et par vos articles du *Temps*. Vos vers me semblaient beaux, *quoique parnassiens*, — comme ne manqueraient pas d'ajouter certains de mes jeunes confrères, qui s'imaginent qu'un mauvais poème est nécessairement parnassien lorsqu'il est composé en vers de douze pieds, avec des rimes plus fortunées que *hallebarde* et *miséricorde!* — et comme peut-être vous l'ajouteriez vous-même, si vous pensiez un mot de votre article sur M. Jean Moréas! Pardonnez-leur, Monsieur, ainsi qu'à vous. Ils ne savent pas ce qu'ils écrivent, et vous, vous le savez trop! Quant à vos études du *Temps*, je les détestais à plein cœur, et je les déteste encore. Votre critique a beaucoup de science, de grâce et d'esprit, mais elle est punique, et c'est de Carthage que vous devriez dater vos articles. Vous prenez un singulier plaisir à contredire, avec des raisons élégantes et boiteuses, — comme La Vallière! — la justice et la vérité. Quand une chétive grenouille pousse un pauvre *brè-kè-kè-koax*, vous la recueillez, vous l'adoptez, vous la gonflez, et vous dites à vos clients : « Voilà le bœuf le

plus grec que j'ai rencontré! » En revanche, vous essayez souvent de réduire à la plus simple expression — et vous n'êtes jamais plus charmant — des artistes un peu plus imposants que vos chères grenouilles.

Ce joli jeu vous a rendu très impopulaire parmi la jeunesse. Depuis quelques années, je ne puis pas ouvrir une revue littéraire ni un journal d'art sans que votre nom y figure, à l'ombre des mêmes adjectifs, avec les noms des plus vilains grimauds de la nouvelle Béotie. On vous lapide, à la lettre, et je crois que j'ai apporté des pierres à vos lapideurs. Ici même, le mois passé, à propos de votre *Vie Littéraire*, je vous ai décoché une phrase fort impertinente. Je ne la retire pas, Monsieur, pas plus, sans doute, que mes jeunes confrères ne regretteront leurs projectiles. Mais dorénavant, — et j'espère qu'ils feront comme moi, — chaque fois que je lancerai ma pierre au critique du *Temps*, je saluerai très bas l'auteur de *Thaïs*.

Thaïs est un chef-d'œuvre, et l'un des rares romans de notre temps qui aient quelque chance de lui survivre. En le lisant, Monsieur, on oublie que Bouvard et Pécuchet sont à Patmos, et qu'ils en abusent pour nous inonder de rapsodies frénétiques, où le délire de la platitude impuissante s'allie au goût esthétique des Botocudos. Car, si vos études critiques sont de Carthage, *Thaïs* est d'Athènes, et je m'étonne que des ombres illustres ne soient pas encore venues vous présenter l'hommage de Platon. Vous êtes un Grec de France, un des derniers, et vous l'êtes d'autant plus qu'Athènes est envahie par les barbares, qui, au pied des divines statues, traduisent, dans des dialectes d'un provincialisme asiatique, la vieille querelle de Vadius et de Trissotin.

C'est *à eux* que je *vous* écris, et c'est à cause d'eux que je confesse mon admiration pour un livre que je pouvais me contenter d'admirer silencieusement.

Thaïs est une œuvre trop purement belle pour que les barbares puissent en deviner la beauté.

Et maintenant, Monsieur, comme le disait Louis Bouilhet, qui fut un très bon poète, « le tout petit vous salue ».

ALBERT GIRAUD

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Anvers-Bruxelles. — Le Cercle Artistique.

De signification nette, l'exposition *Anvers-Bruxelles* n'en a pas, n'en pouvait avoir. Un petit groupe de membres de l'*Als ik kan* s'y perd dans le nombre des invités, la plupart bruxellois, sans attaches mutuelles: tel un fretin très menu noyé dans une ample sauce assez mal liée. On nous avait alléchés en nous promettant de l'inédit, rien que de l'inédit: il en faut rabattre, et nous sommes un peu dans le cas du monsieur qui ne trouverait que les nouvelles de la veille dans « l'édition spéciale » d'une gazette hurlée à grand fracas dans les rues.

N'importe! ce petit Salon choisi, dirait-on, par une commission où le Bon Goût présidait, avec pour assesseurs la Camaraderie et le Hasard, ne manque pas d'intérêt et quelques œuvres vraiment belles y requièrent le visiteur.

Parmi les Anversois, dont plusieurs s'efforcent méritoirement, dominent les colorations crues, les pâtes crayeuses, la pesante matérialité. De tous leurs paysages, nous ne retiendrons que la *Rentrée tardive* de M. Crabeels, un ancien, et la *Prairie à blanchir*, fraîche et légère, de M. Morren, un nouveau.

M. Delsaux voit largement la terre et la mer de Zélande. La nuit et le crépuscule suggèrent à M. Gilsoul des impressions qu'il traduit en harmonies rêveuses. Puis, voici M. Claus, plus moderne, plus chercheur de clarté. Son *Automne à la Hulpe* surtout donne une vive sensation de lumière limpide et caressante.

La marine de M. Verheyden est un superbe morceau. Elle est terrible. cette mer verte qui danse sous l'œil de sang du fanal, sous le menaçant mystère d'un ciel de tempête et de nuit.

Très jolis, les *Remous* de M. Marcette, très joliment rêvés, car il ne les a pas vus. La *Campagne romaine* est d'un sentiment plus juste, d'une mélancolie grave. Des études de M. Gustave Stevens, délicatement nuancées, des dessins très étudiés de M. Lemmen, notamment un portrait de vieille dame, attirent encore l'attention.

Nous n'aimons guère le Verwée, à part le fond qui est savoureux. Mais l'avant-plan est manqué, et l'eau s'y ride d'une façon choquante.

A côté de ces peintres naturalistes, il en est une série d'autres qui se proposent, avec des succès divers, d'introduire en leurs tableaux un élément de spiritualité. MM. Ciamberlani et Delville, pour grandiloquents qu'ils sont, nous semblent manquer encore d'éloquence. Dans son *Impéria*, M. Delville souligne durement ses intentions et oublie d'y mettre la séduction qu'il fallait à sa dominatrice. Sans faire les grands bras, M. Hannotiau paraît plus sincère et plus pénétré : son *Refuge des affligés* est une composition louable, bien qu'elle ne soit pas exempte de réminiscences.

Hougoumont, un cauchemar de bataille, un sauvage entassement de corps sanglants, de têtes hagardes aux yeux révulsés, proclame l'imagination tragique de M. Henry De Groux, qui expose en même temps une *Tête de femme*, d'allure doucement romantique et funèbre.

Nous avons récemment noté les grandes qualités de MM. Melchers et Laermans. Remarqué du premier *A Vêpres*, étrange impression de dimanche, de petite ville zélandaise, de maisonnette close au seuil barré de silence, et un Minne très réussi; du second, un groupe agenouillé de rustres pitoyables, à la porte d'une église, comme de machinaux mendiants inexaucés.

L'exposition s'honore de deux beaux Mellery : *Frimas*, et un dessin, un intérieur intime et héréditaire où murmure dans les grandes ombres une âme de jadis drapée de deuil solennel; de deux beaux Rops, le frontispice des *Notes d'un vagabond*, de Jean d'Ardenne, et une *Etude de jeune fille*, déjà ancienne, un précieux et rare dessin, avec des noirs semblables à de profondes notes voilées.

***

Il ne nous reste que quelques lignes pour parler de la coutumière exposition du Cercle artistique, et nous regrettons de ne pouvoir même mentionner diverses bonnes toiles qui s'y rencontrent parmi beaucoup de choses nuisibles ou innocentes. Nous nous bornerons à un nom, Heymans, et à une œuvre qui est un chef-d'œuvre : *le Lever du soleil*, une large et puissante symphonie de lumière où sur le frisson des blanches vibrations de l'aube, sonne le triomphal essor des premiers rayons. Des eaux d'un vaste pays de plaines, montent des brumes blondes et violettes, qui ceignent de leurs vapeurs flottantes des îles de mirages. Rien de plus grand, de plus majestueux dans l'impression, de plus léger, de plus souple dans le métier : on dirait que le frémissement de la lumière est fixé sur la toile, par miracle, pour la première fois.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Histoire des Lettres belges d'expression française, par FRANCIS NAUTET. Bruxelles, Rozez. — *Dames de volupté*, par CAMILLE LEMONNIER. Paris, Savine. — *Tel qu'en songe*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, Librairie de l'art indépendant. — *Le Jardin de l'âme*, par FERNAND ROUSSEL. Malines, Godenne. — *Lit de Cabot*, par HENRY KISTEMAEKERS FILS. Bruxelles, Kistemaekers. — *La Vie sans lutte*, par JEAN JULLIEN. Paris, Collection de « la Plume ». — *L'Idée de Dieu*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA, Bruxelles, Muquardt et Falk.

M. Francis Nautet publie, dans la nouvelle collection Rozez, la première partie d'une œuvre critique intitulée : *Histoire des lettres belges d'expression française*.

Ce titre annonce clairement, en une forme heureuse, et dont l'honneur revient, je pense, à M. Francis Nautet, la thèse qui domine le livre. L'intention de l'essayiste est de réagir contre le préjugé national qui décrète que nous n'avons point de littérature nationale. Longtemps ce préjugé a été considéré, chez nous, comme un dogme, un des dogmes fondamentaux de cette religion de la médiocrité satisfaite et du débinage chronique qui est encore, en Belgique, notre religion d'Etat. Jusqu'à ce jour, — et cette méthode simpliste n'est pas encore entièrement abandonnée par certains plumifères de la presse quotidienne, — notre critique journalière, qui régnait sur l'opinion du droit régalien qu'ont les borgnes dans le royaume des aveugles, usait d'un moyen élémentaire pour discréditer les tentatives de nos écrivains. Si le livre belge d'expression française était médiocre, on le déclarait mauvais parce qu'il ne ressemblait pas assez aux livres français, et s'il était bon, on lui reprochait sur le champ de leur ressembler trop.

Jusqu'à ce jour, à d'honorables exceptions près, et que *la Jeune Belgique* à signalées avec une gratitude mêlée de surprise, notre critique officielle n'a point vu, ou n'a point voulu voir, que, si nos bons écrivains de langue française s'appliquent justement à écrire non le patois belge, flandricisé ou wallonnisé, mais le vrai français de France, ils se distinguent nettement des écrivains français par leur façon de penser et de sentir. C'est cette vérité méconnue que M. Francis Nautet met enfin en lumière, et pour la diffusion de laquelle il use de toutes les ressources de son esprit si vivant et si ingénieux. Dans la partie générale de son remarquable essai, il montre, avec beaucoup de sûreté et de force, combien la situation géographique de notre pays est favorable à des sélections intellectuelles et comment notre situation politique a rendu nécessaires, entre des enfants de races diverses, des croisements de génie et d'idéal. Et il conclut avec raison à l'existence relativement récente, en Belgique, d'une littérature mixte, nourrie à la fois par l'imagination septentrionale et par la culture française, et dans laquelle se fondent peu à peu, tout en conservant encore leur caractère d'origine, l'esprit flamand et l'esprit wallon.

Cette démonstration nous est précieuse, et nous en savons gré à M. Francis Nautet, car elle est la justification, formulée par un critique d'une probité et d'un désintéressement incontestables, des efforts et des luttes de la jeune école belge. Qu'il reçoive ici le témoignage de gratitude auquel lui donne droit sa cordiale et clairvoyante sympathie.

Cette démonstration est à nos yeux la partie essentielle de l'œuvre. Mais il ne faudrait pas inférer de cette opinion que les pages suivantes manquent d'accent ou d'intérêt. Bien au contraire : M. Francis Nautet a esquissé, en un chapitre d'allure alerte et pittoresque, la curieuse histoire des mille et une tentatives isolées qui ont précédé et annoncé l'effort d'il y a quinze ans. Tous les lecteurs trouveront dans ce chapitre des renseignements utiles ou piquants, et plusieurs, des rappels déjà lointains des belles batailles de leur jeunesse. Je remercie particulièrement M. Francis Nautet du souvenir ému qu'il accorde à la mémoire de Max Waller et de Charles-Henry de Tombeur. Ce furent deux âmes charmantes et deux vaillants cœurs. Leur nom devait briller dans ce livre.

Il serait difficile, et presque malséant, de critiquer, dans *la Jeune Belgique*, une œuvre consacrée à l'histoire d'un mouvement qu'elle a créé. Il me sera permis cependant de signaler l'étude sur Charles De Coster, une des meilleures inspirations de M. Francis Nautet. Il rend un hommage impartial et mérité à celui de nos écrivains qui eut le plus à souffrir de l'ignorance et de la bassesse nationales.

On connaît la manière de M. Francis Nautet. Nos lecteurs n'ont pas oublié ses *Notes sur la littérature moderne*, d'un tour si vivant et si personnel. Les mêmes qualités s'affirment dans l'*Histoire des lettres belges d'expression française*. Aujourd'hui comme hier, M. Francis Nautet est l'esprit que nous connaissons : esprit curieux, avide de la fleur des choses, mobile à force de finesse, préférant aux déductions patientes une course à bonds inégaux d'hypothèse en hypothèse, de paradoxes en vérités, et surprenant même les familiers de sa pensée par des éclairs soudains et des intuitions inattendues. Je crois qu'il devine et qu'il vérifie après. Il a bien raison de ne pas changer de manière, car c'est à cette manière toute spontanée qu'il doit non seulement le charme et l'originalité, mais aussi la sagacité et la clairvoyance de sa critique.

***

Dans la première partie de son *Histoire des lettres belges*, M. Francis Nautet s'arrête à Charles De Coster. C'est dans la deuxième partie de son essai qu'il étudiera l'œuvre de M. Camille Lemonnier. Cette étude ne peut manquer d'être pénétrante, car il s'en faut de beaucoup, malgré tant d'articles parus à Paris et à Bruxelles, que l'on aît dit sur le talent de M. Camille Lemonnier le mot suprême et définitif. L'écrivain lui-même semble d'ailleurs s'y opposer par de perpétuelles tentatives de transformation et de rajeunissement, où il met une sorte de coquetterie et de fierté. Il s'en explique avec franchise dans les pages très personnelles intitulées *Esthétique*, et qui sont comme le fermoir du bréviaire de nouvelles qu'il vient de publier chez Savine : *Dames de volupté*.

M. Camille Lemonnier ne pense pas, comme on l'a dit ingénieusement, que l'originalité, ce soit de faire toujours la même chose. Son idéal serait, au contraire, d'édifier un art aussi large, aussi varié, aussi contradictoire que la nature et la vie. Et son étonnante abondance lui permet de telles ambitions. Mais il ne faudrait pas en conclure que M. Camille Lemonnier tende vers un protéisme tout à fait impersonnel. Je voudrais voir M. Francis Nautet démontrer que si l'auteur du *Mort* a eu presque autant d'incarnations que de livres, ses livres se ressemblent cependant entre eux, et beaucoup plus qu'il est convenu de le dire, dans les cercles littéraires où le meilleur article que l'on puisse écrire sur l'œuvre d'aujourd'hui, c'est l'article que l'on a écrit sur l'œuvre d'hier.

Certes, M. Camille Lemonnier déconcerte le lecteur superficiel par de multiples métamorphoses. Mais si l'on y regarde bien et longtemps, on s'aperçoit que ces métamorphoses ne sont guère que des costumes de son tempérament et des déguisements de sa pensée. La couleur et la forme des

vêtements changent à chaque instant, et pour aider le vêtement, M. Camille Lemonnier grime avec beaucoup d'art sa figure intellectuelle, mais le geste, les attitudes, la démarche, les plis de la physionomie et le timbre de la voix, tout le dénonce et le trahit. Trahison heureuse et dont l'écrivain n'a pas à se plaindre, car sinon le romancier ressemblerait au comédien et au rhéteur.

Ce que M. Camille Lemonnier recherche avant tout, c'est l'intensité. L'intensité dans la force ou dans la douceur, dans la simplicité ou dans la complexité, dans le noble ou dans le trivial, dans la tragédie comme dans la farce. Cette habitude d'imagination se retrouve dans ses œuvres les plus dissemblables. Et sa prodigieuse richesse verbale — l'expression est, je crois, de M. Célestin Demblon — lui donne, pour atteindre à cette unité dans la variété, des ressources toujours nouvelles. Recherche de l'intensité et richesse verbale, telles sont, me semble-t-il, les deux caractéristiques de M. Camille Lemonnier.

Ces réflexions hâtives me sont suggérées par *Dames de volupté*, un recueil de contes qui présentent entre eux la même diversité d'inspiration et de style que les romans de leur auteur. Et s'il se trouve des incrédules, je les supplie de relire, au double point de vue que je signale, *le Corps de Christ*, *les Trois Rois* et *le Carillonneur*.

***

M. Henri de Régnier n'est pas un inconnu pour les lecteurs de *la Jeune Belgique;* ils ont eu la primeur de quelques-uns de ses plus beaux poèmes, et j'ai eu l'occasion d'exprimer ici même l'estime et la sympathie que j'éprouve pour le visionnaire des *Sites* et des *Episodes*. *Tel qu'en songe*, sa nouvelle œuvre, nous le présente sous le même aspect, dans la même attitude de mélancolie et de rêve. C'est la même voix riche et couleur d'or, le même geste au rhythme lent et grégorien, mais les poèmes que cette voix chante et que ce geste mesure, sont d'une haleine plus longue et d'une plus haute ambition.

M. Henri de Régnier voit les choses sous leur couleur épique et légendaire, et cette vision lui est naturelle. Le chemin qu'il a parcouru depuis les *Sites* jusqu'à *Tel qu'en songe* le démontre éloquemment. Dans ses premiers poèmes, M. de Régnier célébrait les personnages de la fable, et pour les rendre plus fabuleux, s'interdisait parfois de les nommer. Cette tendance s'accentue chez le poète : la mythologie vague où il se complaisait, lui semble encore trop déterminée. Il chante maintenant *le Héros* anonyme, et dans *Tel qu'en songe*, il est son propre héros.

Les divers épisodes qui composent ce livre, nous dit-il dans une espèce d'avertissement laconique, « concourent tous à une sorte d'apologie emblématique du Soi ». Le héros de son livre, c'est le reflet de son rêve intime sur les paysages et les décors qu'il a imaginés :

Fleurs à la chevelure ou serpent qui la ronge,
Que la tête sourie ou saigne sur l'écu,
Et dresse tel que toi, façonné de ton songe,
L'intérieur Destin que tu n'as pas vécu!

Le conseil de ces vers, M. Henri de Régnier y est resté fidèle. Tous les poètes d'ailleurs l'ont plus ou moins consciemment suivi. Et l'on peut donc dire que M. de Régnier a fait, de l'essence même de toute poésie, la matière d'un livre de vers. N'est-ce pas Hugo qui se promène, dans *la Légende des siècles*, sous l'armure d'Eviradnus? Et n'est-ce pas Alfred de Vigny qui déplore, dans *Moïse* et dans *la Colère de Samson*, la solitude de son génie et de son amour? L'invention de M. de Régnier, c'est de supprimer le personnage fictif pour le remplacer par le personnage réel, tel qu'il se songe. Au lieu de s'incarner, le poète se contemple intérieurement.

Tel est la clef de *l'Alérion*, de *la Gardienne* et de *la Demeure*, et des poèmes plus courts harmonieusement groupés autour de ces trois récits, qui commandent le livre.

La forme de M. Henri de Régnier a conservé sa noblesse et sa splendeur.

Son alexandrin demeure royal, et de tous les nouveaux poètes français, c'est assurément l'auteur de *Tel qu'en songe* qui frappe avec le plus d'ampleur ce vers si absurdement calomnié.

Cet éloge m'amène à risquer une critique, dont ma sympathie pour M. Henri de Régnier m'interdit de dissimuler la gravité. Le poète de *Tel qu'en songe* emploie alternativement, — selon quelle règle ou selon quel caprice? — le couplet d'alexandrins traditionnels et la strophe écrite en vers libres. Malgré le talent de M. Henri de Régnier, je ne puis me défendre de penser qu'un tel mélange est adultère et qu'il est déterminé par une prosodie indécise, procédant à son tour d'une poétique empirique. Les plus beaux récits épiques de *Tel qu'en songe* gardent de cette indécision et de cet empirisme un air mi-parti qui ne laisse pas de blesser le goût. Si de propos délibéré je reste, pour ma part, un partisan résolu du vers classique, j'admets cependant le vers libre, tel que M. Gustave Kahn l'a pratiqué dans *les Palais nomades* et dans ses *Chansons d'amant*. Mais si je l'admets, c'est à la condition qu'il soit libre tout à fait. L'avenir nous édifiera sur les destinées de cette forme nouvelle, mais l'expérience nous apprend qu'on ne concilie jamais des formes d'art ennemies et antipodiques. Or, dans les poèmes de M. Henri de Régnier, de M. Vielé-Griffin et de leurs amis, les couplets en vers traditionnels dévorent les strophes en vers libres, quand ils ne sont pas dévorés par elles. Je crois que l'auteur de *Tel qu'en songe* a eu le tort de ne pas choisir.

***

Décidément, il pleut des poètes! Après les *Chansons naives*, de M. Paul Gérardy, et *Dominical*, de M. Max Elskamp, voici *le Jardin de l'Ame*, de M. Fernand Roussel. Cette pluie n'est pas pour me déplaire et, avant même d'examiner si M. Fernand Roussel a du talent, je crois qu'il faut le féliciter d'avoir écrit un recueil de vers.

J'estime, en effet, qu'il y a quelque mérite, aujourd'hui, à tenter l'aventure du poème, et celui qui s'y risque a droit au salut. Il eût été si facile à M. Fernand Roussel de se jeter, soit dans la prose poétique, propice aux indolences et aux paresses, soit dans le roman banal, naturaliste ou pélada-

nesque, dont la médiocrité même est un appât pour les lecteurs. Quoi de plus aisé, en somme, que de donner à la prose des allures et des cadences poétiques? C'est comme si le gymnasiarque, au lieu d'exécuter ses exercices à la hauteur d'un troisième étage, suspendait son trapèze à quatre pieds du sol! Quant au vulgaire roman de mœurs, tel que le comprennent les naturalistes, n'est-il pas à la portée de tous les fils de la Bête... humaine? Et, s'il faut parler de la postérité du Sar Péladan, ne se compose-t-elle pas de quelques Sarewitchs candides dont l'ignorance se mire dans l'éclat des mots qu'ils n'ont pas compris ?

Il n'est point paradoxal de prétendre qu'au point de vue de l'effort, un sonnet suppose une plus grande dépense d'esprit que le *Traité du Narcisse* de M. Gide, et qu'un poème d'une trentaine de strophes exige un labeur plus méritoire que n'importe quel roman de M. Marcel Prévost.

L'effort de M. Fernand Roussel est d'autant plus désintéressé qu'il reste fidèle à la prosodie classique et au vers traditionnel. Or, il est un peu plus difficile d'obéir à la règle que de proclamer qu'il n'y en a pas.

Je ne voudrais pas tromper M. Fernand Roussel sur la valeur de son œuvre. *Le Jardin de l'Ame* révèle une sensibilité très vive, quasi féminine, qui est assurément précieuse et dont le charme est incontestable. M. Fernand Roussel a l'imagination du vers et la musique de ses strophes caresse doucement l'oreille. Malheureusement, le poète est tellement ébloui par les mots et par leur sonorité, qu'il les assemble parfois sans aucun souci d'ordre ou de logique. Il est tel sonnet du *Jardin de l'Ame* où je pourrais à mon gré, sans altérer le sens, modifier la place des quatrains ou des tercets. M. Fernand Roussel a la maladie de l'imprécis et du décousu. Ses poèmes n'ont pas de colonne vertébrale. Le jour où il se donnera la peine, non pas d'entremêler harmonieusement des strophes, mais de les faire servir à l'expression d'une pensée, il sera vraiment un poète. Jusqu'ici, il nous a prouvé qu'une chose, c'est qu'il est capable de le devenir. Mais c'est à condition qu'il travaille et qu'il oublie les éloges dangereux qui ont accueilli sa première œuvre.

***

J'en dis autant, mais pour d'autres motifs, du roman de M. Henry Kistemaekers fils, *Lit de Cabot*. M. Henry Kistemaekers fils entre en littérature avec des facultés très diverses et des aptitudes qui hésitent encore. Il va de la pierroterie funambulesque au drame argotique, et du drame argotique au roman à la Dubust de Laforêt. *Lit de Cabot* est construit selon toutes les règles de l'étude naturaliste, et le plan du roman, malgré l'enfantillage d'un dénouement inutilement dramatique, est d'une fermeté peu ordinaire chez un débutant. Mais l'éloge serait mince, si, derrière les poncifs du roman naturaliste, — il y sont tous! — je ne voyais, très clairement, la trace d'un esprit d'observation que M. Henry Kistemaekers fils ne doit pas à l'école de Médan. Il y a quelques bonnes pages réalistes dans ce roman d'un naturalisme laborieux.

M. Jean Jullien, l'auteur dramatique applaudi à Bruxelles, est aussi un réaliste. Les trois nouvelles qu'il publie dans la collection de *la Plume*,

sous ce titre : *La vie sans lutte*, le prouvent suffisamment. Elles sont d'une belle venue, et leur accent est honnête et convaincu. Mais il leur manque ce relief que M. Jullien a su donner à ses études scéniques, où l'analyse est mille fois plus libre et plus saisissante.

J'aurais voulu consacrer une partie de cette chronique aux *Vergers Illusoires*, de M. André Fontainas, à *Sérénité*, de M. Donnay, et aux *Evocations*, de M. Eugène Landoy. Force m'est de renvoyer ces poètes à trentaine. Il me reste à peine l'espace nécessaire pour signaler la publication, chez Muquardt et Falk, du remarquable livre de M. le comte Goblet d'Alviella : *L'Idée de Dieu*. Je ne suis pas comme feu Buloz et je ne trouve pas que Dieu manque d'actualité. Mais je fais de la critique littéraire et non de la critique historique et philosophique. L'œuvre de M. le comte Goblet, que j'ai lue avec le plus vif intérêt, échappe donc à ma compétence et à celle de *la Jeune Belgique*, qui ne pourrait aborder de tels sujets sans déchaîner tous ses philosophes.

J'aime mieux qu'ils restent enchaînés.

ALBERT GIRAUD

Pelléas et Mélisande, par MAURICE MAETERLINCK. 1 vol. chez Lacomblez, à Bruxelles.

Le nouveau drame de M. Maurice Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*, semble en revenir à la première manière de l'auteur. Les trois pièces qui ont précédé ce drame se rattachent l'une à l'autre par un lien commun. Elles constituent une tentative artistique du plus haut intérêt et d'une singulière valeur. On peut dire d'elles qu'elles ont intronisé dans l'art une formule nouvelle. Avant elles il semble en effet que le *tableau parlant* n'ait été qu'un jeu de société sans autre valeur artistique que le charme ingénu de la spontanéité et de l'improvisation. M. Maeterlinck a triomphalement prouvé que ce genre de pièces, malgré ses apparences inférieures, peut être élevé à la hauteur des plus belles compositions tragiques. De ces trois pièces, *L'Intruse*, *Les Aveugles*, *Les Sept Princesses*, la première est, à notre sentiment, la moins parfaite. Ellle laisse à désirer sous le rapport de l'unité de composition. On y voit, dans un milieu réaliste, se mouvoir des personnages conventionnels, – les trois jeunes filles qui parlent et agissent à l'unisson, comme les personnages du chœur antique. La représentation qu'en a donnée le Théâtre du Parc, d'après les indications minutieuses de l'auteur, a mis en évidence ce déséquilibre : on voyait agir, on entendait chanter dans le milieu le plus réaliste et le moins entaché le lyrisme, trois ravissantes vierges qui semblaient descendues d'un merveilleux tableau du préraphaélite Burne Jones. *Les Sept Princesses* ont réalisé une unité plus parfaite. C'est la mise en scène adéquate d'une splendide composition qu'eût pu faire l'illustre peintre anglais. Ici, plus d'écart, plus de déséquilibre : l'impression est complète. Pourtant, des trois admirables *tableaux parlants* créés par M. Maeterlinck, nous préférons celui qui est intitulé *Les Aveugles :* c'est à nos yeux le plus original et le plus puissant. Quelque difficulté qu'il y ait à mettre à la scène des pièces de ce genre, qu'il faudrait jouer dans de petites salles, devant un public restreint et recueilli, en en

confiant les rôles à des amateurs délicats plutôt qu'à des acteurs de profession, nous croyons que *les Aveugles*, montés avec soin, doivent infailliblement produire un effet intense, une terreur toute particulière, sans pareille jusqu'à ce jour. En somme, M. Maeterlinck a osé créer un genre nouveau. Il a eu la rare fortune de réussir. Mais il a compris que par son essence même ce genre ne peut produire entre ses mains qu'une série d'effets limitée : aussi a-t-il cru devoir en revenir à des compositions plus étendues, permettant une plus grande expansion des sentiments tragiques.

Pelléas et Mélisande est, à nos yeux, l'œuvre la plus belle et la plus parfaite de M. Maeterlinck. Le sujet en est simple. Le roi Golaud a épousé une fillette qu'il a trouvée pleurant au fond d'un bois, au bord d'une fontaine. Mélisande s'éprend du jeune frère du roi. Celui-ci est dévoré d'une jalousie terrible. Il tue son frère et blesse Mélisande qui ne tarde pas à mourir. C'est le drame ordinaire de l'amour et de la jalousie.

La simplicité du sujet débarrassé de toute complication, rappelle fréquemment le *Tristan et Yseult* de Wagner; c'était inévitable.

Mais si la matière de la composition est la même, rien de plus différent que l'esprit qui anime les deux drames.

Tristan et Yseult est une synthèse absolue, non de la jalousie, mais de l'amour fatal et de l'aspiration au néant. Le caractère philosophique de ce chef-d'œuvre est net et indéniable. Le drame de M. Maeterlinck est plus strictement passionnel. Le roi Golaud y tient la première place; la peinture de sa jalousie est le principal objet du drame. C'est la première fois que M. Maeterlinck décrit avec d'aussi amples développements une passion ordinaire. Il y a merveilleusement réussi et il a su faire une œuvre vigoureusement personnelle en peignant l'une des passions qu'on a le plus fréquemment mises au théâtre. Rien n'est plus saisissant que la scène où l'on devine que le roi Golaud voudrait bien, mais n'ose pas faire périr Pelléas dans les souterrains du château; la scène où Golaud questionne nerveusement le petit Yniold qu'il force à espionner, par la fenêtre, les deux amants; enfin, cette scène d'un tragique vraiment grandiose, où Golaud, blessé lui-même, torture de questions jalouses Mélisande qui agonise. Jamais l'égoïsme douloureux de la jalousie n'a été poussé plus loin.

La personnalité de M. Maeterlinck se retrouve tout entière dans *l'atmosphère* du drame. Le sombre milieu légendaire dans lequel se déroule l'action rappelle les paysages terrifiants de *la Princesse Maleine* et des *Aveugles*. Comme dans les autres drames de M. Maeterlinck, sur toute l'action plane un mystère redoutable. A chaque détour du dialogue, à chaque pas de l'action, on a l'impression de marcher dans des ténèbres épaisses et pleines d'angoisses, où flotte parfois une phosphorescence indécise, qui dénonce des précipices où vivent peut-être des monstres. Une puissance invisible mais que l'on devine formidable et malfaisante, dirige à son gré tous les événements. Dans *la Princesse Maleine* d'innombrables prodiges révélaient à tout moment la présence du destin. Ici plus de prodiges, mais les pressentiments des personnages suffisent à dénoncer l'inexorable et toujours agissante fatalité.

A les bien regarder, ces personnages sont tous inconscients et involontaires. L'absence de conscience et de volonté domine tout le drame. Le vieux roi Arkel parle au nom de tous lorsqu'il dit : « Je suis très vieux et cependant je n'ai pas encore vu clair un instant en moi-même; comment voulez-vous que je juge ce que d'autres ont fait?..... Il a dépassé l'âge mûr et il épouse, comme un enfant, une petite fille qu'il trouve près d'une source. *Cela peut nous paraître étrange, parce que nous ne voyons jamais que l'envers des destinées.....* Il n'arrive peut-être pas d'événements inutiles ».

L'INCERTITUDE et sa conséquence l'IRRÉSOLUTION, forment le fond général du drame. « Je ne sais pas » et « qu'allons-nous faire? » sont les paroles qui y retentissent le plus souvent. Ainsi les hommes sont de pauvres aveugles errant dans les ténèbres pleines d'épouvantements. Qui ne reconnaît ici l'idée dominante de M. Maeterlinck, celle qui traverse impitoyablement toutes ses œuvres, depuis les *Serres chaudes* jusqu'à son dernier drame? C'est de là que découle la terreur profonde qui règne dans ces sombres tragédies.

Que dirai-je de la mise en scène de *Pelléas et Mélisande?* Elle témoigne d'une imagination merveilleuse. Il n'existe pas beaucoup de visions aussi poétiques que la rencontre de Golaud et Mélisande dans la forêt, la première conversation de Mélisande et Pelléas au bord de la fontaine, l'idylle nocturne au pied de la tour, les descentes de Pelléas dans la grotte et dans les souterrains du château, et tant d'autres scènes qu'il faudrait citer.

La langue du drame est extrêmement simple. Il y a encore quelque abus dans les répétitions de mots et de morceaux de phrases, mais cet abus tend à disparaître. M. Maeterlinck se rendra compte qu'il ne peut trouver là qu'un *effet* matériel et superficiel qui sera vite usé.

Cette très minime critique est la seule que nous nous croyions en droit d'adresser à l'auteur de *Pelléas et Mélisande.*

IWAN GILKIN

MEMENTO

En souscription chez P. Lacomblez, éditeur, rue des Paroissiens, à Bruxelles : *Les Horizons hantés*, par Jean Delville, 1 vol. in-16, 3 francs.

Pour paraître en juin chez E. Deman, éditeur à Bruxelles : *Ténèbres*, par Iwan Gilkin, 1 vol. in-4°, lithographie d'Odilon Redon, 100 exemplaires dans le commerce, prix : 15 francs.

Chez M. Gomès, à Lisbonne : *Paraiso Perdido*, par Antonio de Oliveira-Soarès, 1 vol. in-4°.

Chez Voss, éditeur à Bruxelles : *Le Fou raisonnable*, par Arnold Goffin.

On lit dans les « Lettres de Berlin » du *Journal de Bruxelles :*

Je viens de recevoir un livre à couverture illustrée sur laquelle un Pierrot d'une esthétique et d'un caractère contestables fait la nique à la lune. Cette image sert de frontispice au *Pierrot lunaire* du « poète belge » Albert Giraud, que M. Otto Erich Hartleben vient de traduire en allemand. Quand je dis vient de traduire, ce n'est pas tout à fait exact. Il y a un an que les premières de ces traductions ont paru dans la revue *Nord et Sud*, et M. Erich Hartleben en a lu quelques-unes en public.

C'est l'ensemble de l'œuvre traduite qu'il donne aujourd'hui. Je suis heureux de pouvoir signaler à vos lecteurs cette apparition à l'étranger d'un poète français de Belgique. Après Maeterlinck, voici Giraud, et l'on verra quel accueil fait à ce poète la presse allemande par cet article du *Journal de Berlin*, que je transcris en soulignant les éloges adressés à M. Erich Hartleben pour sa traduction fidèle et compréhensive :

« La lune allemande est bienveillante et bonne, elle éclaire doucement et aime à verser ses rayons argentés sur les amoureux qui se promènent parmi les fleurs en écoutant les battements de leur cœur et les pleurs mélodiques de Philomèle... » (Est-il nécessaire de rappeler que Philomèle est une pauvre princesse amoureuse devenue rossignol ? C'est le cas de le dire, les Allemands ont le romantisme mythologique.) — « Tout autre, continue le critique, est l'astre nocturne des Français. Méchante et rusée, coquette, adultère est la lune qui éclaire le monde gallique, et quant des poètes de France lui dédient des poèmes, ils ne sont pas tendres, mais humoristiques; pas sentimentaux, mais impertinents; pas timides, mais audacieux et pleins de rires sarcastiques :

Un rayon de lune enfermé
Dans un beau flacon de Bohême,
Tel est le féerique poème
Qu'en ces rondels j'ai rimé.

« C'est ainsi que M. Albert Giraud explique lui-même son *Pierrot lunaire*, qui contient une série de poèmes parfois baroques, mais témoignant d'une nature hautement originale et fortement poétique.

« Le titre en est difficile à traduire. M. Hartleben l'a simplement transcrit; il n'en a apporté que plus de soin à la traduction des poèmes. Cette traduction est complète.

« L'année dernière, à la Société libre de littérature, il a lu quelques-unes des pièces traduites, mais ces poèmes ne peuvent réjouir que celui qui s'en entretient à loisir, dans le calme. Nous avons naguère attiré l'attention sur la beauté de cette œuvre de M. Giraud et fait entendre que, par exemple, la pièce intitulée *Les croix* était une perle de lyrisme.

« Nous en trouvons d'autres aussi belles parmi toutes celles que Pierrot, le penseur profond, le fripon, le coupable, adresse à Son Altesse la Lune, la jaune omelette; tantôt c'est de l'humour qui ricane sous les larmes, tantôt une mélancolie amère, tantôt une insouciance souriеuse, tantôt une mali-

cieuse philosophie, mais toujours la plénitude d'un sentiment, l'entièreté d'une pensée ressortent de ces poèmes. Ils sont aussi tout à fait personnels dans la forme, ces rondels, faisant gracieusement voluter les vers sur eux-mêmes pour les ramener à leur point de départ, de façon à former chacun une image complète d'agréable tournure. Non moins originale est l'édition de la traduction allemande. Le livre n'est qu'autographié. Selon M. Hartleben, c'est la faute des éditeurs allemands, dont aucun n'a osé adopter ce petit livre, mais cette forme exceptionnelle convient à ce livre d'exception. »

Il n'y a qu'une petite erreur à rectifier dans cet article, c'est la qualité de Français attribuée à M. Giraud, mais l'erreur s'explique parce que le livre porte l'uniforme du Parnasse français et que l'édition en est signée Lemerre.

M. Georges Eekhoud a fait deux excellentes conférences, l'une à l'exposition du cercle *Als ik kan*, sur Peter Benoit, à l'occasion du jubilé du maître anversois, et l'autre à l'exposition d'Ixelles, sur Charles De Coster.

M. Discailles publie des souvenirs sur Rogier où nous trouvons ce détail piquant:

« Firmin Rogier, Devaux et Lignac écrivaient également des articles pour *la Récompense*. Chaque article devait être approuvé par tous les rédacteurs, qui consignaient librement leurs impressions dans un cahier *ad hoc*. M. Discailles nous révèle ce fait intéressant que Mlle Rogier y joignait les siennes et que, plus d'une fois, par considération pour elle, le comité renonça à l'insertion d'un article qui lui paraissait irréprochable. Un jour Charles Rogier voulut reproduire les vers de Victor Hugo sur le Bal. Mlle Rogier écrivit sur le fameux cahier : « Je demande formellement le retranchement des deux strophes du milieu que j'ai marquées. Songez que, parmi nos cinq cents lecteurs, il peut s'en trouver, ne fût-ce qu'un seul, chez qui cette peinture voluptueuse peut faire germer des idées dangereuses ». Les rédacteurs n'étaient pas de cet avis, mais ils renoncèrent galamment à l'insertion de la pièce. »

Le monde officiel belge n'a guère changé depuis l'époque de *la Récompense*.

Notre collaborateur Louis Delattre publie dans *le Scalpel*, la revue médicale d'Auderghem, le joli sonnet que voici :

LE CATAPLASME

Flaccidité, tiédeur, mollesse humide et douce!
Cataplasme douillet, topique velouté,
Trésor de bonhomie et de sincérité,
Tu caresses encor la main qui te repousse.

Que tu sois de fécule ou de graine de lin,
Que l'opium t'arrose, ou que le chloroforme
Apporte dans tes plis l'apaisement énorme,
Tu t'appliques toujours, consolant et câlin.

La batiste t'abrite en sa trame serrée;
En dépit du tissu, ton cœur médicinal
S'imprègne avidement de sanie enfiévrée.

A travers le rideau du confessionnal,
Ainsi le prêtre vient, onctueux et banal,
Eponger les aigreurs de notre âme ulcérée!

De Georges Rodenbach, dans le *Journal de Bruxelles*, l'inappréciable recette qui suit :

« Prenez 500 gr. de farine, 250 gr. de mie de pain rassis réduite en miettes, 250 gr. de gras de bœuf avec 250 gr. de moelle, le tout haché très fin, 500 gr. de sucre en poudre *fortement vanillé*, 250 gr. d'écorce de cédrat coupée en très petits morceaux, 250 grammes de raisins de Malaga, 250 gr. de raisins de Corinthe, 500 grammes de sultanes, quelques pistaches coupées en trois, 8 œufs frais battus avec une pincée de sel, un verre de vin de Madère et environ 5 centilitres de lait. Ajoutez de « l'huile de bras » à volonté, c'est-à-dire remuez la masse jusqu'à ce que tous les ingrédients qui la composent soient parfaitement et *uniformément* mêlés. Puis versez ce mélange dans un bol en porcelaine ou en faïence, enveloppez-le dans une serviette hermétiquement fermée au moyen d'une ficelle, et plongez le tout dans un chaudron d'eau bouillante. Laissez cuire pendant six heures, en veillant scrupuleusement à ce que l'ébullition ne s'arrête pas un seul instant et à ce que le bol soit toujours cou-

vert par l'eau. Au moment de servir on peut verser du rhum sur le plum-pudding et y mettre le feu. »

Absolument comme pour *Bruges-la-Morte*.

L'Art moderne publie une lettre de M. Alfred Stevens, dans laquelle brille ce jugement :

« Trois peintres flamands seulement ne doivent rien à l'art français : 1° Leys, très grand artiste, ne s'est inspiré que des maîtres anciens, depuis Ostade, Rembrandt, jusque Grauck ; 2° H. De Braekeleer, grand talent aussi, son élève, faisant des sujets modernes avec l'œil de Leys ; 3° Joseph Stevens, *mon frère, excusez-moi*, est resté entièrement flamand, peignant avec le sentiment de sa nature en ne s'occupant de personne.

Non, mon frère Arthur n'aurait pu admettre que Dubois avait la valeur de Courbet. Sans Courbet, Dubois n'existait pas. Il avait été, je pense, élève de Couture. Non, Boulenger, paysagiste de grand talent, il n'aurait pu le comparer à Th. Rousseau. C'eût été comparer du strass à du diamant. »

Alors, vous aussi, Monsieur, depuis que vous êtes devenu Parisien, vous passez dans l'armée des Belges honteux ?

Sans Courbet, Dubois n'eût pas existé ? Et Courbet, eût-il existé sans les maîtres flamands ? Et Boulenger est du strass en comparaison de Rousseau ?

Allons ! Vous êtes lapidaire, Monsieur Josse !

Quelques phrases de M. Raymond Nyst, dans *le Mouvement littéraire*, à propos de Camille Lemonnier :

« ... Sa nature ne sait rien concessionner de sa virilité... Les pensées sont fixées à toutes parts, dans toute la forte virginité qu'elles sont venues au jour... L'idéal choisi dans les matières parfaites, tangible et qu'on sente possible à s'y frotter la peau... Le scalpel qui nous fatigue de voir des chairs... Heureusement que d'une génération à l'autre la chair orgueilleuse reprenne ses droits, sinon je voudrais dans peu voir les hommes-cerveaux d'aujourd'hui... La langue, ce sont des mots. La phrase seule les baptise... »

Une traduction française est sous presse, nous assure-t-on.

Le Bluet publie un *Epithalame* signé Eugène Thenal.

Quelques strophes *ad gustum :*

Voyez autour de vous, tout est gai : votre mère
En vain retient ses pleurs,
Vos amis attendris prennent part au mystère
En vous offrant des pleurs.

Aimez-vous aujourd'hui, puis demain, puis encore ;
L'amour ne lasse pas ;
Dans vos cœurs l'aube point, vous foulez de l'aurore
Les rayons sous vos pas.

Si contre les méchants dont l'effort vous irrite,
Vous avez un grief,
Allez à votre mère, ô chère Marguerite !
Et toi mon cher Joseph !

Il est évident que si les amis prennent part au mystère, l'époux doit s'appeler Joseph !

Lire dans *la Société nouvelle*, la *Préface dédicatoire* de Colins, des traductions de Tutschew, par Léopold Wallner, et des études d'Émile Vandervelde, Clémence Royer, Merlino et Fernand Brouez ; dans *la Plume*, un sonnet de table de Coppée — exquis ! oui, Monsieur ! — dans *Floréal*, des poèmes d'Albert Thonnar, dans *le Réveil*, beaucoup de vers pleins de pierrots et de princesses, dans *la Revue blanche*, une traduction de *Papa Hamlet*, nouvelle attribuée à l'imaginaire norwégien Holmsen, par deux écrivains allemands, Arno Holz et Johannes Schlaf. On dirait du Laforgue vu à travers un tempérament de bouvier allemand. Lire aussi dans *la Wallonie*, des poèmes de A.-Ferdinand Hérold et dans le *Mercure*, un extraordinaire Saint-Pol-Roux sur la conférence de Camille Mauclair. Exemple : « Les phrases de Maeterlinck ne sont-elles pas courtes et jolies comme des bélements ? »

La Nation a cessé de paraître. Cette éclipse sera profondément regrettée, car M. Victor Arnould faisait la part juste et large aux choses de la littérature et de l'Art.

L'HONNEUR DE L'UTTÉRATH (1)

A Mme Cornélie Eekhoud.

Voilà, depuis le premier jour de l'Avent, au moins la septième fois que le sacristain de Geleen, bourgade en Limbourg, remet au four communal le petit pain de seigle dit *korsbrood*.

A force d'avoir été broyé entre les mains expertes du sacristain, ce pain est devenu dur comme un disque de métal. La veille même de Noël, après une dernière cuisson, le boulanger, tout fier de son œuvre, a dit : « Korsbrood, petit pain de kermesse, à d'autres mains de te pétrir, à présent ! »

Et le second jour de la Noël, au sortir des vêpres, les grands garçons de Geleen et du pays à la ronde s'assemblent sur le parvis, devant la grille du cimetière, afin de se disputer le korsbrood.

Celui-là gagnera la partie, qui s'étant emparé du pain de kermesse, parviendra à le brandir, serré dans sa main, au-dessus de sa tête, en s'écriant : « A moi le korsbrood ! » Sous prétexte de mollir le dur pain de seigle, des flots de genièvre de grain, de bière houblonneuse et de cidre arroseront la luette du vainqueur et de ses compagnons. Leur cortège

(1) Les éléments de la partie documentaire de cette nouvelle ont été empruntés à un épisode du roman flamand, *De Bokkenrijders*, de M. Ecrevisse.

mirifique parcourra le village. Partout on fera plantureux accueil au Roi. A lui gentes commères verseront le plus délectable breuvage.

Et ces honneurs dureront plus d'un jour. Toute l'année, dans les fêtes et les jeux publics, la paroisse victorieuse aura le pas sur les autres. Ses congréganistes porteront le dais du saint Sacrement à la procession de la Fête-Dieu. Partout, même à l'église, le roi occupera la première place et tant qu'un jouteur plus adroit et plus fort ne sera parvenu à lui ravir le korsbrood, la jeunesse de la contrée entière le reconnaîtra pour chef et sa commune natale demeurera le véritable chef-lieu du canton.

Il s'agit même moins d'une victoire personnelle que du prestige de tout un village. Une étroite solidarité rapproche les gars du même clocher. Il importe surtout que le gagnant soit un des leurs.

Cette année les champions se sont divisés en trois camps : le premier, composé de Geleen et de son hameau Geleen-Saint-Jean; le second, des garçons de Krawinkel et Neerbeek, et le troisième, des jeunes gens venus pour soutenir l'honneur de Luttérath. Ces partis se confondent dans la foule par groupes de quatre, de cinq, tout au plus de six joueurs prêts à se renforcer les uns les autres.

Bien longtemps avant que s'engage la partie, des milliers d'étrangers ont envahi Geleen. Auberges et cabarets regorgent de voyageurs. Aucun pèlerinage ne réunit autant de fidèles.

Comme la grand'place et les rues avoisinantes servent d'arène, les curieux s'écrasent dans le cimetière. A toutes les fenêtres se montrent les jolies paysannes de la contrée. Les vieillards n'ont garde de bouder une fête qui leur rappelle tant de belles années de galantes et intrépides prouesses; il n'est pas jusqu'aux invalides et aux impotents qui ne se soient fait trimbaler pour la circonstance, souvent d'une distance de plusieurs lieues, jusqu'au théâtre de ces épiques gageures.

Et en attendant pour y participer qu'ils aient atteint l'adolescence, les gamins affriolés s'accrochent comme des grappes de fruits fabuleux dans les ormes de la place. D'autres chevauchent les murs des jardins; il y en a dont les têtes joufflues s'encadrent dans la lucarne du grenier; il s'en est aligné, tout le long de la bordure des toits, les jambes ballant dans le vide; mais le plus téméraire est celui qui, narguant les vertiges, au risque de se casser le cou, est grimpé le long de la tour pour affourcher le coq doré.

Au balcon du *Grand Cygne*, la principale hôtellerie du bourg, la mieux située pour jouir du spectacle, s'installe la blonde Isa, l'unique héritière du richissime fermier Borlinck, de Luttérath.

Avant qu'il fût marié et qu'il eût pris du ventre, Borlinck régna long-

temps sur le pays comme champion du korsbrood. Après lui, l'honneur de Luttérath ne pâlit pas encore. D'autres jeunes gens s'en firent les intrépides chevaliers. Geleen et Krawinkel ne remportaient plus une seule victoire. Mais il n'y a plus eu de roi du korsbrood à Luttérath depuis que le soldat Alm Vogelsang fut forcé de quitter le pays, sous peine d'être fusillé, pour avoir porté un mauvais coup au sous-officier qui le tourmentait.

Au lieu du glorieux pain de kermesse, le fugitif, excellent ouvrier, gagne en France le pain amer de l'exil !

Et à présent c'est chaque fois Frans, le grand borgne de Krawinkel, qui conquiert la couronne. Ceux de Luttérath ne savent à quelle cause attribuer leur guignon. Alm était fort comme Goliath, mais son frère Willem le vaut bien, pourrait-on croire ; puis, à défaut d'un Vogelsang, Luttérath possède une fournée de vigoureux compères aussi agiles et aussi crânes que les meilleurs des paroisses rivales, que tous les farauds qui les traitent de dégénérés et de femmelettes.

O rage ! Aujourd'hui même, comme le contingent de Luttérath défilait en bon ordre, Willem et les siens n'ont-ils pas entendu ceux de Krawinkel ricaner et se chuchoter l'un à l'autre en se poussant du coude : « Regardez donc ces fanfarons, ne dirait-on pas qu'ils tiennent déjà le korsbrood ! Et cependant, cette fois encore ils s'en retourneront bredouille. Que ne cèdent-ils la place aux filles de leur paroisse ! Peut-être la vigueur de Luttérath a-t-elle passé des culottes aux jupons ! »

La honte de cette constante déconvenue rejaillit même sur tout le village. Les belles en sont arrivées à rougir de leurs galants. Les sœurs renient leurs frères et les pères doutent de leur propre sang. Une si dévorante soif de revanche altère tous les cœurs que dans l'espoir de ragaillardir ceux qui vont courir cette nouvelle aventure pour Luttérath, Borlinck, le riche Borlinck, un fanatique du korsbrood, a juré que sa fille épouserait le vainqueur, ce vainqueur fût-il encore une fois Frans, le vilain borgne de Krawinkel.

Il en fait le serment malgré les larmes d'Isa, qui aime depuis longtemps Willem Vogelsang, le frère d'Alm, le proscrit, Willem le plus beau gars de Luttérath, comme elle en est la plus éblouissante vierge.

De l'avis de tous les jeunes gens de la bourgade, ce Willem l'emporte aussi, en force et agilité, sur ses pays. Tous entretiennent la conviction qu'il sera le seul de la bande, capable de conjurer le mauvais sort jeté contre Luttérath et de rendre son ancien prestige à leur fière et copieuse jeunesse.

« Eh bien, c'est le moment pour Willem de justifier l'opinion flatteuse que ces braves garçons ont de lui ! » a répondu Borlinck à sa fille qui le

priait de revenir sur sa dangereuse résolution. « A ton Willem de profiter de cette belle occasion et de se montrer digne de toi ! S'il échoue, tu es perdue pour lui et je te marie à son vainqueur, oui, celui-ci fût-il laid comme le diable ! »

Willem sait l'implacable entêtement du père de sa bien-aimée. Lui aussi a fait un serment : Ou bien il l'emportera, ou bien il restera sur le carreau. Il a même communiqué cette sinistre alternative dans une lettre à son frère Alm, son meilleur confident.

Il vient de prendre position avec l'élite de ses partenaires, près de l'entrée du cimetière. Non loin d'eux se campe, fier jusqu'à l'arrogance, Frans le Borgne, chef du contingent de Krawinkel, le successeur du digne Alm. Et plus loin encore, non moins présomptueux, se rengorge et parade Jef, l'espoir de Geleen. Il s'agit d'empêcher que, par un coup d'adresse, l'adversaire n'attrape à la volée le korsbrood lancé sur la place et ne décroche d'emblée et par surprise, la couronne après laquelle halète chacune des coteries.

Willem promène une dernière fois les yeux vers le balcon du *Grand Cygne* où il a reconnu l'adorée. Elle, de son côté, ne cessera de le couver de ses ferventes prunelles. De la tête elle lui a fait un signe d'encouragement. A travers l'espace, en dépit des obstacles, quoiqu'il arrive, leurs âmes se promettent une éternelle communion. A présent Willem soulèverait des blocs de rochers et tiendrait tête à une armée entière.

Mais attention ! Subitement le brouhaha s'apaise. Quatre heures sonnent à l'église. La porte latérale du chœur vient de s'ouvrir et le sacristain apparaît sur le seuil. Poings campés sur les hanches, les jeunes rustres ne bougent plus et tous dardent vers un même point de mire, vers la main qui leur montre le korsbrood, des regards plus fiévreux, plus ardents que le four où il fut cuit. Les spectateurs ne sont pas moins anxieux durant quelques secondes et, depuis le dernier coup de l'heure, plus le moindre son ne traverse cette fluide et vibrante atmosphère de gel. Puis, une oscillation, une poussée et une longue clameur : « Voilà le korsbrood ! Le voilà ! »

Lancé du portail, le pain traditionnel roule, presque à ras de terre, non sans ricocher, dans l'étroit sillon que lui ménage la double haie des jouteurs. Tous ceux des premiers rangs se sont penchés à la fois : c'est un moutonnement de croupes houleuses, des centaines de bras plongent vers le sol pour agripper le palet de seigle au passage. Un des féaux de Willem Vogelsang y est parvenu, mais quelque prompte et furtive qu'ait été son action, elle n'échappe pas à la vigilance des autres gars, et avant même qu'il

se soit redressé sur ses hanches, qu'il ait replié son bras vers sa poitrine, une trentaine de lurons du camp ennemi le séparent de ses partenaires, le pressent à l'étouffer, s'attachent à ses vêtements, pèsent de tout leur poids sur ses membres, au risque de l'écarteler, le maintiennent prosterné, le couvrent littéralement de leur masse truculente. Le patient geint et renacle mais sans lâcher sa proie. Il donne à ses pairs le temps de pousser à sa rescousse. Willem, tout le premier, que l'impétuosité et la violence de l'attaque avaient brusquement séparé de son homme, revient à la charge, se rue comme un fauve à travers la mêlée et jouant des reins, des coudes, des genoux, même de la tête, il envoie rouler l'un à droite, l'autre à gauche, jusqu'à ce qu'avec l'aide des camarades qu'il entraîne à sa suite par cette brèche, il soit parvenu à dégager leur ami qui glisse le korsbrood dans la poigne d'un autre des leurs, contre lequel se tourne à présent la furie des meutes rivales.

A en juger par cette entrée en lutte, la compétition sera plus acharnée que jamais.

C'est à croire que tous ceux qui participent à l'épreuve ont fait le même serment que le jeune Vogelsang et qu'ils ont mis, à côté du korsbrood, leur existence comme suprême enjeu de la partie.

Selon la coutume, les chefs se ménagent et attendent pour donner à leur tour, que l'un des trois ait saisi le pain de kermesse.

Qui comptera les mains par lesquelles circule le gage tant convoité! Et pourtant, quelque diligence et quelque énergie que déploient ces détenteurs passagers, aucun ne parvient à remplir les conditions qui décident de la victoire!

Longtemps le korsbrood demeure dans le camp de Luttérath, puis il passe au parti de Geleen, puis il fait encore retour à Luttérath, puis il tombe au pouvoir de Krawinkel. Et suivant qu'il change de possesseur, domine l'un ou l'autre de ces cris de ralliement : « A Geleen! A Krawinkel! A Luttérath le korsbrood! »

Willem estime le moment arrivé de ravir le butin au gars de Krawinkel. Le champion de Luttérath s'empare de la proie avant que Frans le Borgne ait pu défendre son féal.

Les deux chefs vont donc se mesurer. Aussitôt leurs fidèles se massent autour d'eux; ceux de Luttérath s'évertuant pour écarter le terrible Frans, ceux de Krawinkel, au contraire, mettant tous leurs efforts en œuvre pour que leur chef ait ses coudées franches et puisse harceler et tirailler à son aise le détenteur du korsbrood. Frans épuise sur Willem tout l'arsenal des ruses et des pratiques autorisées par les règles du jeu.

L'émotion redouble. Dans la foule des spectateurs les cœurs demeureront étreints jusqu'à la fin de la lutte. L'intérêt se concentre sur Luttérath et sur Krawinkel; tous pressentent que la partie va se décider entre ces deux clochers rivaux, ou mieux entre leurs chefs Willem Vogelsang et Frans le Borgne. Geleen ne donne plus que mollement ou n'intervient que pour contrarier le plus favorisé des deux champions.

On approche de la période critique. Quelque crispantes qu'aient été les péripéties auxquelles les spectateurs ont assisté jusqu'à présent, ils appréhendent, vaguement terrifiés, qu'il va se livrer entre Willem et Frans un assaut impitoyable, un véritable duel à mort.

La mêlée est telle que les deux armées ne semblent former qu'un seul noyau de plus en plus compact, une masse grouillante galvanisée par deux fluides contraires qui la galopent d'un bout à l'autre de l'arène.

A peine l'effort collectif des compagnons de Willem a-t-il fondu la cohue furieuse vers le cimetière, qu'un remous, en sens contraire, provoqué par toutes les forces du Borgne, projette brusquement cette trombe humaine jusque sous le balcon du *Grand Cygne*. On dirait des béliers battant les remparts d'une place assiégée. Les maisons en tremblent dans leurs fondations. On entend craquer les os des joueurs presque broyés contre les murailles. D'aucuns y laissent l'étoffe de leurs vêtements, la peau de leurs mains et de leurs genoux. Puis c'est un mouvement oblique. Place à l'ouragan! Un arbre se trouvait sur leur passage. Le voilà par terre et ils sont déjà loin quand les gamins qui le couronnaient ont à peine fini de se ramasser. Auront-ils aussi facilement raison de ce corps de ferme qui leur barre l'angle de la place? Gare là-dessous! Un grand fracas domine la clameur et le grondement continu des adeptes du korsbrood. La porte charretière vient d'être défoncée sous la poussée des joueurs. Patatras! Elle s'écroule avec les deux piliers maçonnés qui l'encadrent. C'est miracle qu'aucun des casse-cou ne soit écrasé.

Ils n'ont garde d'interrompre le jeu. A qui le korsbrood? Tel est leur unique souci. Attention, dans la cour est une mare gelée. Bon, voilà que tous s'engagent sur la glace. Crac! elle cède sous leurs pieds. On les voit barboter jusqu'aux genoux dans la vase. Ils s'en aperçoivent à peine et ils sortent de l'eau ruisselants, contusionnés, meurtris, sans que leur attention ait été détachée un seul instant de l'objet de cette lutte à outrance.

Rien ne pourrait les rebuter : La bourgade viendrait à flamber, le tocsin les appellerait au secours, un cercle de feu les entourerait, qu'ils n'en auraient cure et l'incendie ne leur représenterait tout au plus qu'un nouveau compétiteur sur lequel il faudrait gagner le korsbrood en le ravissant aux étreintes de la fournaise!

Il ne se sont dépêtrés de la vase que pour ondoyer et turbuler de nouveau sur la place, tellement pressés les uns contre les autres qu'on les croirait agglutinés, soudés ensemble.

Les transes des spectateurs en les voyant sombrer dans la mare sous les débris de la porte, n'ont été que passagères et à présent qu'ils reparaissent stoïques, le cœur toujours à la partie, des vivats réconfortants les saluent de toutes parts. Ah, c'est vraiment une royale fête de korsbrood!

De leurs vêtements mouillés efflue dans l'air glacial une buée grise alimentée aussi par leurs haleines et par l'évaporation de leur sueur, car, quoiqu'il gêle à pierre fendre, tous transpirent et soufflent comme à l'époque de la moisson, et les nippes leur collent encore sur le corps, de manière à modeler leur fière charnure, quand l'eau de la mare s'est depuis longtemps évaporée. La plupart, narguant les embûches et les perfidies de la saison, ont retroussé leurs manches, dégagé leur encolure, relevé leurs chausses jusqu'aux mollets; même, pour être plus lestes, un grand nombre courent pieds nus.

A Geleen, le pain de kermesse! clament encore quelques joueurs, par acquit de conscience. A Krawinkel, le pain de kermesse! vocifère Frans le Borgne. A Luttérath, le korsbrood! s'écrient les tenants de Willem.

A la longue, pourtant, leur fatigue est telle qu'ils ne poussent plus que des appels inarticulés semblables à des plaintes et à des giries de patient et l'anhèlement convulsif de ce millier de poitrines dégénère en une sorte de râle qui suffoque même ceux qui l'entendent.

De plus en plus dense, le nuage de vapeur flotte au-dessus du champclos en suivant les mouvements de la cohue, et s'il existe encore, à deux lieues de là, une âme vivante qui ne se soit rendue à Geleen, elle apprendra, par ce météore, que la lutte approche de son plus haut période, de sa phase décisive. Cette vapeur ambiante accuse tour à tour une teinte roussâtre et livide. On la dirait chargée d'éclairs comme un pelage de félin et l'ozone spécial qui s'en dégage évoque les gymnases, les salles d'armes et les loges de lutteurs.

Le brouillard devient même tellement épais qu'il rend les joueurs méconnaissables et qu'il les dérobe complètement à la vue des spectateurs. Puis les corps cambrés dans des attitudes athlétiques surgissent par tronçons; des têtes émergent comme celles de nageurs qui se débattent au-dessus de l'onde.

A la faveur d'une des éclaircies qui se produisent dans cette brume électrique et dans l'enchevêtrement luxuriant des joueurs, Isa parvient à reconnaître, au centre même de la tourmente, le fiancé de son cœur, son chevalier Willem Vogelsang.

C'est toujours Willem et, avec lui, Luttérath qui l'emporte. En butte à tous les stratagèmes et à toutes les recettes du Borgne, Willem n'a pas encore lâché le précieux enjeu de la partie.

L'état dans lequel les barbares ont mis le noble garçon publie son héroïsme : les vêtements boueux s'effilochent autour de son corps, le sang lui coule du nez et de la bouche ; il semble sortir d'un coupe-gorge.

Le pis c'est que les assaillants redoublent d'acharnement et que le pauvre Willem se sent à bout de forces. Une expression de suprême détresse à laquelle Isa ne pourrait se méprendre un instant envahit son visage qui change continuellement de couleur. Un sourire atroce contracte ses lèvres.

Les yeux des amants se sont rencontrés et la jeune fille a compris que tout est perdu.

Jamais il n'aura la force de soulever le pain de victoire au-dessus de sa tête. D'une seconde à l'autre ses doigts le laisseront choir, mais à cette seconde-là, le sublime enfant laissera aussi s'échapper son âme. Et, en cette extrémité, il n'attendait plus que ce regard d'adieu de la bien-aimée, ce regard qui lui dit qu'il a fait son devoir jusqu'au bout, que malgré la malchance il était vraiment le plus digne de son amour.

Isa se tourne vers baes Borlinck :

— Mon père, pour l'amour de moi, crie à Willem que tu lui accordes ma main. N'a-t-il pas fait largement ses preuves ? N'exige pas plus de lui. Voilà près d'une heure qu'il tient tête à tous ces sauvages ! En connais-tu bien d'autres qui aient jamais résisté comme lui ! Il ne leur reste plus qu'à le massacrer. Est-ce cela que tu veux ?... Père, tu m'entends, je te dis qu'il va mourir !...

Borlinck, appâté par cette lutte, tout entier à l'ivresse de cette tuerie, rabroue l'importune qui trouble sa cruelle extase :

— Je n'ai qu'une parole : la couronne ou pas de mariage !

— Mais il a pris cette parole trop au sérieux, mon père ; il ne sait pas que tu plaisantais et il se fera tuer plutôt que de lâcher cette maudite croûte de pain !

— Tant pis pour lui ! Il en naîtra d'autres qui le vaudront bien !

— Grâce, mon père ! Fais grâce à mon Willem, je ne lui survivrai pas, je te le jure !

Elle se traîne à présent aux genoux du spectateur féroce, elle lui couvre les mains de ses larmes.

— La couronne ou pas de mariage ! grommelle le bourru, sans la regarder, sans détourner les yeux de la place, se repaissant des dernières phases de ce drame.

D'ailleurs, la foule entière prête au spectacle la même attention exaspérée. Tous goûtent l'âpre et lancinante volupté du dénouement qui se prépare, et personne ne prend garde aux supplications d'Isa. Ils ne l'entendent, ils ne la voient même pas, lorsque, se relevant toute droite, elle se penche au dehors du balcon et tend vers la meute ses bras conjurateurs :

— Arrêtez !... Arrêtez !...

Une troisième sommation lui reste dans la gorge. Le ravissement succède à ces affres mortelles Quelle péripétie inattendue, quel élément imprévu est venu corser l'épilogue et démentir l'issue probable de la lutte ! Au déchirant appel d'Isa, voici que répond comme une victorieuse sonnerie de clairons, ce cri de ralliement éteint depuis près d'une heure : « A Luttérath, le korsbrood ! L'honneur à Luttérath ! »

Voyez, sans cesser de répéter le cri de bravoure, un homme de grande taille et de large carrure, à la barbe et aux cheveux noirs, un gaillard que personne n'avait encore remarqué, se fraie, aussi impérieux, aussi irrésistible que la proue d'un navire, un passage a travers cette houle de corps effrénés et véhéments.

Il a bientôt bousculé et balayé tout Krawinkel, et il parvient jusqu'à Willem Vogelsang au moment même où, entrepris pour la dernière fois par le terrible Borgne, il allait s'abattre sur le carreau en lâchant le korsbrood.

— Donne, Willem, donne-moi le pain de kermesse ! murmure l'étranger à l'oreille du pitoyable garçon.

Qu'y a-t-il de péremptoire ou de si insidieux dans la parole de ce partenaire inespéré ? Mais Willem tressaille, écarquille les yeux et, bouche bée, lui abandonne la proie que le Borgne croyait déjà tenir.

Aussitôt Frans et ses hommes de se ruer sur l'intrus. Vaine coalition d'efforts ! Le gaillard, en dépit des enragés qui se cramponnent à son bras, agite victorieusement le korsbrood au-dessus de la multitude.

Déjà un tonnerre de hourrahs ! salue son exploit, sa prouesse providentielle. C'est lui le vainqueur ! *Houzée* pour le Roi ! Mais avant que ceux de Krawinkel soient revenus de leur stupeur, il tire à lui le jeune Vogelsang, lui glisse le trophée dans la main droite, presse dans la sienne et soulève cette main en l'air, et la tient levée ainsi en proférant d'une voix formidable : « Le korsbrood à Willem Vogelsang ! Le korsbrood à Luttérath ! »

Puis, il juche Willem et le met à califourchon sur ses larges épaules, fait, toujours en clamant, trois fois le tour de la place enthousiaste et éblouie, et dépose enfin le nouveau roi tout hébété sous le balcon de l'heureuse Isa.

Tandis que sans cesse Luttérath, Geleen et même Krawinkel acclament

Willem Vogelsang pour roi, comment se fait-il que lui seul demeure confondu, morne, comme honteux et embarrassé de son triomphe? Qu'il soit harassé par les efforts, abasourdi par ce brusque changement de fortune, on le comprend, mais du moins sa physionomie pourrait-elle exprimer l'orgueil et la félicité! Or, c'est presque de la désolation et de la crainte qui se lisent dans ses traits!

Et, lorsque la radieuse Isa, en personne, s'avance vers lui, à la tête du cortège des notables, la coupe de cidre à la main pour être la première à porter la santé du roi de Luttérath, du glorieux roi dont elle deviendra la reine, il fait presque le geste de repousser cette coupe de victoire; c'est à peine s'il répond par un inintelligible balbutiement aux félicitations passionnées de son élue. C'est avec une ostensible répugnance qu'il boit au vase auquel ont cependant trempé les lèvres suaves d'Isa. Tel est même l'inqualifiable accueil de Willem que la débordante jubilation d'Isa reflue en glaçons vers son cœur.

Au moment où elle va demander au fiancé l'explication de cette humeur, Frans le Borgne accourt et interpelle les magistrats : « Halte-là! Qu'on ne remette pas encore la couronne à Willem Vogelsang. Ce serait une usurpation. La partie n'a pas été loyale Il y a du louche là-dessous. Ce particulier, tombé comme de la lune au moment où Luttérath succombait une nouvelle fois, avait-il le droit de prendre parti contre nous? Peut-il prouver qu'il est né à Luttérath? Appartient-il seulement à ce pays? Quel est son nom?

— Frans a raison! Que l'étranger se fasse connaître! approuvent les joueurs de Krawinkel.

Willem sursaute et semble recouvrer sa présence d'esprit. — Un instant, dit-il, je veux interroger moi-même cet homme! et il entraîne l'inconnu à quelques mètres de là; puis d'une voix sourde :

— Toi, ici, toi, malheureux!

— Moi-même!

— Mais c'est la mort!

— C'est la vie, pour toi, c'est ton salut! Ne m'avais-tu pas écrit? Méchant, tu m'as cru capable de rester là-bas et d'attendre les bras croisés la nouvelle de ton mariage ou de ton enterrement. Puis, je n'en pouvais plus, le mal du pays me consume et, supplice pour supplice, je préfère la façon dont on va m'expédier ici. Oui, j'ai voulu en finir avec ma vie de proscrit, en te sauvant, toi, mon cher Willem, le meilleur des deux fils Vogelsang, le seul soutien qui reste à notre mère...

— O! ne parle pas ainsi. Le meilleur des deux c'est toi. Tu le prouves

en cet instant même. Ton crime ne fut qu'un accident. Ta colère était juste. A ta place, chacun en eût fait autant... Et maintenant, pars, va-t'en!... Laissons le prix à ce braillard de Krawinkel... Il le mérite mieux que moi.

— Laissons aussi à ce Borgne la main d'Isa Borlinck?

— Oui, au besoin je lui abandonne Isa... Dépêche-toi de partir. D'autres que moi t'ont reconnu sans doute. Si les gendarmes étaient prévenus de ton retour...

— N'importe. Je les attends de pied ferme... Laisse-moi faire. J'ai gâché ma vie, te dis-je. Je veux mourir au pays. L'agonie est trop cruelle à l'étranger... On y meurt deux fois.

— Tu nous mentais donc, à notre mère et à moi, lorsque tu écrivais que tout allait bien là-bas, et que tu vivais résigné et presque heureux chez les Français... Non, c'est à présent que tu veux nous tromper. C'est pour moi, pour moi seul que tu mourrais...

Longtemps ce combat de générosité se prolonge. Autour d'eux on s'impatiente et on murmure Qu'ont-ils donc, ces deux, à débattre ainsi? Y aurait-il eu réellement tricherie, comme le prétend Frans? Ceux de Luttérath perdent de leur belle assurance, tandis que Krawinkel relève la tête. Frans le Borgne se frotte les mains. Isa souffre plus encore que tout à l'heure, au balcon.

— O pitié, ne parle pas si haut! fait Willem à son frère, chaque fois que celui-ci élève la voix.

Et il leur faut se retenir, faire un effort terrible, se contraindre au point de s'en bourreler la chair, pour ne pas se jeter dans les bras l'un de l'autre. Et les lèvres leur démangent, et leurs entrailles frémissent, et toutes leurs fibres vont éclater. Et leurs voix s'humectent et se troublent autant que leurs prunelles.

— Qu'importent... tu m'entends, n'est-ce pas, cher Alm? — la belle Isa et toutes les belles de ce monde! Aucune femme ne te supplantera, mon doux aimé, mon propre sang, ma chair unique, mon autre moi-même!... Va, même si tu persistais à te trahir, sache bien que ton sacrifice serait inutile. Je ne veux plus de cette couronne, je ne veux plus de la vie, je ne veux plus de mon Isa!... Meurent plutôt alors moi-même, Isa, Luttérath et tout le monde avec nous!

Et il se précipite vers le peuple et s'écrie : « Frans le Borgne a raison. Il y a eu tricherie. Celui-ci est un étranger et un intrus. Que Frans et Krawinkel gardent le korsbrood! Honneur à Frans! »

Mais, écartant son frère, Alm Vogelsang arrache d'un geste brusque sa barbe et sa chevelure postiches; puis, se frappant la poitrine :

— Un étranger! Moi! Quelle dérision! Vous voyez bien que je suis de Luttérath? Est-il encore quelqu'un qui songe à nous contester la victoire?

Alm Vogelsang! Alm Vogelsang! se récrie l'assistance à la fois émerveillée et stupéfaite.

— O, mon pauvre Alm, qu'as-tu fait!

Les deux frères se tiennent étroitement embrassés et, pantelants, poitrine contre poitrine, désormais inséparables, ils oublient l'univers et tout ce qui n'est pas eux et, en attendant de mourir ensemble, donnent longuement carrière à leur accablante effusion.

Les spectateurs se renferment dans un silence funèbre à l'idée du supplice qui guette le contumax.

Mais tout à coup l'unanime commisération cesse de crisper cette légion de cœurs. En la foule équitable s'est manifestée cette seconde vue qui fait parfois de la conscience populaire le miroir de la volonté divine. Du fond de l'abîme de détresse où elle agonisait, Isa même s'est sentie renaître. Tous acquièrent la certitude que le prince accordera une entière amnistie à l'aîné des Vogelsang. Son dévouement fraternel le rend inviolable.

Une immense acclamation salue les deux frères comme une prophétie de félicité.

Et c'est deux rois que Luttérath a couronnés ce jour-là.

GEORGES EEKHOUD

L'APOTRE (1)

J'ai pleuré sur tous ceux dont l'âme inassouvie
A vainement cherché le charme des yeux chers,
Sur ceux qui, de regrets, se meurtrissent les chairs,
Et s'en vont maudissant le néant de la Vie!

Sur tous ceux dont l'esprit avide est torturé
Par les espoirs déçus, la rancune ou le doute,
Sur tous ceux dont le cœur, le long de l'âpre route,
Goutte à goutte a saigné son rêve — j'ai pleuré!

---

(1) Fragment d'un poème en préparation.

Parmi les vastes champs que creusent avec peine,
O Seigneur Tout Puissant, les rustres obstinés,
J'ai vu, comme une plante aux sucs empoisonnés,
Fleurir la rouge fleur de la misère humaine.

Autant que je l'ai pu, j'ai secouru le deuil;
A bien des vaincus j'ai porté le viatique
Et les yeux consolés de mon geste mystique
Ont été, bien longtemps, mon triste et simple orgueil.

Pour conjurer, Seigneur, les trop justes colères
Dont vous nous accablez pour les péchés commis,
J'ai tendu vers le Ciel mes bras appesantis
Et je vous ai prié pour les hommes, mes frères.

Voici les affligés que ma main consola,
C'est elle qui ferma ces blessures anciennes,
Voici les fronts baisés par mes lèvres chrétiennes,
Les âmes que j'ai pu relever, les voilà!

Maintenant j'ai servi vos desseins sur la terre,
J'ai, sans me plaindre encor, fait votre volonté,
Mais, Seigneur, dites-moi, vous la Toute-Bonté,
Ne suis-je pas au bout de mon morne Calvaire?

Je suis las du chemin et j'ai bien mérité,
Ayant ainsi souffert par les péchés des autres,
Que dans mon cœur, gonflé des larmes des apôtres,
Meure enfin la cruelle et douce Charité!

Envoyez-moi, Seigneur, le repos que j'implore,
L'oubli qui calmera mon sang régénéré;
Faites que me devienne à jamais ignoré
Le grand cri de pitié qui dans mon cœur s'éplore.

Détournez loin de moi tout ce qui fut amer;
Apprenez-moi la paix que sait l'âme ingénue
Et que neige sur moi la douceur inconnue
Des soirs de mai, des clairs matins, des nuits d'hiver!

GEORGE GARNIR

LE RÉVEIL DU ROI

Qui me réveille de mon rêve,
Du rêve d'amour et de sang,
Du rêve qui suce la sève
De mon sommeil d'adolescent?

Le jour est faux, malgré sa joie;
Le soleil ment dans le ciel clair;
Et les caresses de la soie
Blessent la douceur de ma chair.

Ruine de mes mains trop frêles
Que flattaient les joyaux épris,
Mes belles bagues infidèles
Tombent de mes doigts amaigris;

Et pour le lever de ma mie,
Maint œillet, de pourpre strié,
Éclot de ma bouche blêmie
Dans mon mouchoir armorié.

Ce matin, la vie est méchante :
Tout se fane sous mon regard;
Les mots sont morts, et rien ne chante
Dans les poèmes de Ronsard.

Ma forge, où les flammes ailées
Semblaient des aras cramoisis,
Muette en ses ombres brûlées
Pleure ses oiseaux de rubis.

A mon poing nul rire d'épées,
Nulle fleur d'acier ne fleurit;
Et les dagues que j'ai trempées
Perdent leur grâce et leur esprit!

Hélas! mon miroir de Venise
Nargue mes gestes éperdus!
Le roi Charles neuf agonise...
Plus ne m'est rien, rien ne m'est plus!

Et je meurs de mes songeries
Pendant qu'à l'appel des clairons
Mes soldats rêvent des tueries,
Et mes chevaux, des éperons.

ALBERT GIRAUD

CROQUIS JUDICIAIRES (1)

UN VIEUX

A M. G. SCHOENFELD.

Tout comprendre, c'est tout pardonner.
Mme DE STAEL.

S'il vous faut réprimander sévèrement quelqu'un, ayez pour lui, au fond du cœur, de l'amour et de la pitié.
LOUIS DE BLOIS, abbé de Liessies.

Un petit vieux vint s'asseoir dans la stalle en chêne, un peu surélevée, que l'architecte avait réservée à l'exhibition des prévenus. L'âge, et plus encore l'émotion, le faisaient tout tremblant. Il avait une bonne et placide figure de grand-père, aux traits ronds disant la simplesse et la probité. Les cheveux blancs, taillés court et plantés dru, contrastaient avec la rougeur de son teint, avec le hâle d'une peau saine longtemps exposée au grand air des besognes rustiques. Sous l'auvent des sourcils forts, en broussaille grise, ses petits yeux s'affolaient, heurtés par le jour cru des hautes fenêtres, et cherchaient avec inquiétude à distinguer, dans les personnages d'ombre silhouettés devant lui sur cette clarté dure, la face, l'aspect, le regard de ceux qui allaient le juger.

Il était vêtu de façon modeste et proprette; son sarrau de toile bleue avait les plis raides et les luisants d'un repassage récent. Autour du cou —

(1) D'un volume à paraître prochainement : *En mon Pays*.

comme il faisait très froid lorsqu'à l'aube terne d'hiver, il était parti de son village, — une grosse écharpe de laine blanche qu'il n'osait pas ôter et qui, à présent, l'étouffait. Toute sa personne soignée et nette évoquait des habitudes d'ordre, une droiture native, une aisance honnête de laborieux économe. A l'interrogatoire, il se nomma Corneille Rouvet, ancien maçon, d'un village agricole des environs, âgé de 78 ans.

Il était prévenu d'attentats à la pudeur. Le huis-clos fut ordonné. Par les soins de deux gendarmes sévères et de l'huissier qui ramait l'air de ses bras avec le geste qu'on a pour chasser doucement la volaille vers un poulailler, la foule, tassée dans le prétoire, s'éloigna lentement, à regret, traînant des pieds, et laissant après elle son âcre et irréductible arôme de dessous malpropres.

Afin de détruire immédiatement l'impression favorable qui pouvait résulter de l'abord décent, et plutôt sympathique, du petit vieux, le ministère public signala aussitôt des antécédents déplorables : une condamnation en 1865, par la Cour d'assises, à dix ans de réclusion, pour attentats à la pudeur sur de petites filles. Cela fut dit sans commentaires, d'un ton agressif et sec, cassant toute pitié. Pour qui savait l'inconsciente soumission des magistrats répressifs au préjugé d'une décision antérieure, la condamnation apparut, de suite, inévitable; le stagiaire, commis d'office à la défense, s'assit d'un air découragé et l'instruction commença, presque superflue...

Mais dans le cerveau de Rouvet, la parole du substitut avait découvert brusquement, ainsi qu'un pansement arraché d'une blessure, d'atroces souvenirs endormis. Il venait de la revoir tout à coup, ainsi qu'une chose actuelle et présente, la solennelle salle des assises où, pendant plusieurs jours, vingt-sept ans auparavant, il avait vécu cette terrible histoire qu'il s'était efforcé d'oublier...

La haute et majestueuse salle aux tentures sombres, avec son grand Christ désolé qu'un hasard ironique place toujours *derrière* la Cour, afin de signifier obscurément que l'image du divin Condamné est là pour l'avertissement et la résignation de l'accusé, et non pour l'importun rappel au juge de la faillibilité de la justice et de la nécessité des miséricordes; les faces sérieuses et ennuyées des jurés, les questions harcelantes du président, l'air hostile et las des assesseurs, et surtout la robe rouge, la véhémente robe rouge aux gestes tragiques qui si implacablement avait affirmé la réalité de faits scandaleux et criminels, et réclamé le châtiment! De l'autre côté, un public confus, indigné, où il n'avait rencontré que des regards méprisants.

Oh ! ce qu'il avait souffert de cette malveillance universelle ! A ces débats il n'avait pas compris grand'chose ; dans sa pauvre tête de rustre, où quelques rares idées simples et régulières avaient suffi à l'activité intellectuelle cinquante ans durant, la perception n'était point suffisamment rapide pour suivre les complications de ces pensées nouvelles. Mais il avait senti profondément combien tout ce noble et pompeux décor lui était étranger et ennemi, hommes et choses, jusqu'aux paperasses gonflées d'inconnu, aux livres rébarbatifs, aux murs dont la solennité l'apeurait, tout, jusqu'à son défenseur dont la superficielle aménité le glaçait et qui, par respectabilité et pour attester une invincible délicatesse de manières, avait parfois des politesses polaires ou de furtives moues dégoûtées, niant toute solidarité avec un client aussi répugnant.

Ce qu'il avait cruellement compris, c'est que trois fillettes, trois gamines du village, auxquelles il avait, parce qu'elles étaient gentilles et câlines, donné d'amicales tapes sur les joues, et fait largesse de quelques centimes pour l'achat de friandises, étaient venues, toutes trois, lui imputer d'infâmes actions. Toutes trois avaient audacieusement attesté, avec des yeux clairs d'innocentes, des détails orduriers si précis et si nombreux, d'une telle apparente sincérité, qu'après vingt-sept ans, Rouvet en était encore confondu.

En désespéré, il avait dénoncé le mensonge ; il avait tenté de prouver l'impossibilité des accusations monstrueuses : las ! dans sa vie monotone, toutes les journées étaient pareilles ; et c'était en vain qu'il torturait sa mémoire pour se souvenir de ce qu'il avait pu faire aux époques, d'ailleurs prudemment incertaines, que désignaient les fillettes : à la saison des foins, lorsque les groseilles étaient mûres... Mais pourquoi, pourquoi l'accusaient elles ainsi, les petites coquines ? Pour elles il n'avait jamais été que paternel et bon. Et c'était le triomphe du président, cette question insoluble. Quand Rouvet multipliait les dénégations, éperdu, le magistrat l'écrasait sous cette interrogation sans réplique : Mais pourquoi ces enfants vous en voudraient-elles ?

A ces catégoriques témoignages s'ajoutait la rumeur publique. Sans doute l'homme était honnête : il avait le respect du bien d'autrui et une vaillance courageuse au travail. Mais c'était un galant intrépide et jamais apaisé. En ses printemps, il s'était gaillardement attaqué à toutes les cottes rencontrées, et malgré le mariage, il ne s'était guère assagi. Sa femme, morte après quelques années, n'avait pas eu d'autres tristesses que certaines infidélités, mais elles avaient été bruyantes et toutes les commères de l'endroit en avaient glosé. Il y avait autour de lui une atmosphère de sexualité, une renommée de don Juan rustique qui suscitait les plaisanteries grasses.

La veille de l'arrêt, la confiance dans la justice le quitta subitement : il se sentit perdu et profitant de la liberté qu'on lui avait laissée, sans doute à cause de sa vie d'honneur et de travail, il disparut. Si des doutes avaient persisté, cette fuite soudaine les eût fait évanouir. Pas un scrupule ne troubla la conscience de ceux qui le flétrirent alors...

Il s'était refugié à l'étranger. Après cette secousse affreuse, l'existence laborieuse recommença, uniforme et régulière. Des entrepreneurs l'embauchèrent, l'apprécièrent pour sa ponctualité, son zèle, sa probité, et lui remirent de notables salaires. Des années paisibles et heureuses coulèrent, comme un réparateur sommeil après un cauchemar. Des années encore, sereines et tranquilles. Puis une nostalgie du village natal le tourmenta. Il écrivit à un neveu qui y était resté. Celui-ci répondit avec empressement, flairant des écus dans un bas de laine. On s'enquit chez des hommes de loi : la peine était prescrite, le vieux pouvait revenir.

Il revint, en effet, et de grosses larmes heureuses tombèrent sur ses joues rudes quand il revit les glèbes patriales, l'église du village, les routes par lesquelles il avait passé, tout ce pays qui lui chantait des souvenirs. En vingt ans, la population s'était modifiée au point que nul ne pensa à remémorer des événements sombrés dans le passé.

Aussitôt adoucies les premières voluptés du retour au pays, Rouvet songea à trouver l'emploi de ses mains actives; bien que son épargne fût suffisante pour lui permettre quelque quiétude, l'oisiveté lui semblait anormale et pénible. Mais seul lui plaisait le labeur hors maisons ou usines; il n'eût pu supporter, au-dessus de sa tête, la permanence oppressante d'un toit, se résigner à ne plus voir la verdure que par les trous des fenêtres; il eût étouffé entre les murailles d'un atelier; et le destin du mineur, loin du jour radieux, lui paraissait quelque chose de sinistre et d'incompréhensible. De ses tâches de maçon, ce qu'il préférait, c'étaient les hautes constructions, quand les chants des compagnons bourdonnaient sur les échafaudages, que les truelles heurtant la brique tintaient en cadences claires : une sorte d'ivresse alors l'étourdissait, une dilatation de tout l'être, un bonheur de se sentir dans le grand ciel vaste, en plein vent, fouetté délicieusement par les caresses rudes de la brise.

Malgré tout son désir, la vieillesse ne lui permettait plus un travail persistant : la souplesse, la force aussi manquaient à ses membres usés. Il dut donc renoncer à ce métier : de temps en temps, pourtant, en amateur, il faisait encore une journée. Le neveu avait loué quelques terres et le vieux fut fort aise de se consacrer aux soins des cultures. Ce n'était plus l'existence

voisine des oiseaux et des nuages, mais c'était encore le bon air vif qu'on pouvait aspirer à pleins poumons, l'horizon large, l'activité indépendante et volontaire. Quand venait la fatigue, l'ancien bâtisseur se reposait; puis, selon sa seule fantaisie, reprenait la bêche ou l'arrosoir. Ses habitudes d'ordre et de minutie rendaient fructueuses ses besognes et le parent, enchanté d'un tel varlet, l'entourait de flatteries et de prévenances, avec l'espoir secret de l'aubaine de l'héritage prochain.

Corneille Rouvet eût été parfaitement heureux s'il eût pu obtenir le repos de sa chair. Mais — lamentable continuation d'énergie — l'esprit de luxure ne l'avait point quitté. Sous ses cheveux de neige, ses sens flambaient comme aux jours lointains de l'adolescence; et l'âge avait pu venir, le marquer de rides au visage, creuser ses joues et effondrer ses lèvres, voûter son dos et casser sa force, jamais il n'avait connu l'apaisement, jamais le calme n'était venu endormir cette ardente vigueur qui, maintenant inassouvie, le tenaillait, l'exaspérait, le tenait éveillé des nuits entières tressautant sur sa couche comme sur des épines, avec d'intolérables sensations de brûlure et des vertiges. Oh! comme il était à présent raillé des belles, le pauvre don Juan fané et ridicule, avec quels effarouchements dans les yeux, quelles cruautés féroces, quels impitoyables gestes, elles repoussaient son dérisoire amour, à la possibilité même duquel elles ne voulaient croire! Des éclats de rire si humiliants, des indignations si violentes l'accueillirent qu'il n'eut plus jamais la hardiesse de se plaindre aux filles. Timide, honteux comme un malfaiteur, il en vint à mendier les faveurs de drôlesses sordides qui le rançonnaient sans mesure. De ces rencontres, il sortait insatisfait, sa fringale encore accrue par ce simulacre de festin. Il se sentait après quelques jours plus terriblement harcelé par la tentation; la tête lui tournait et il allait vaguant par les campagnes, tourmenté et poussé par la force indomptable qui fait craquer les arbres sous l'ascension des sèves. Tous ses nerfs se crispaient, se tendaient dans une vibration irrésolue; des lueurs rouges passaient devant ses yeux et d'imaginaires pointes de feu trouaient ses muscles. L'air lui paraissait embrasé; le rut des bêtes le flagellait de lanières brûlantes; le soleil transformait la campagne en fournaise où l'on ne respirait plus que de la flamme; des cauchemars lubriques dans des incendies le poursuivaient; le malheureux promenait avec lui un inéluctable et monstrueux enfer!

Rouvet avait toujours été religieux, d'une dévotion tiède, conforme à ses allures méthodiques et placides. Il conta ses supplices au confessionnal. Le curé le réconforta avec mansuétude, s'efforça par de droites et douces paroles d'affermir en lui les idées morales; lui conseilla diverses prescrip-

tions d'ordre physique — nourriture, exercice, sommeil — inspirées des règles monacales et visant, selon le joli latin ecclésiastique : *minuere monacum*, à diminuer le moine; puis, enfin, comme le tempérament de feu n'en était point réduit, il lui recommanda le mariage.

Ceci donna quelque inquiétude au neveu. Il parut approuver l'avis du presbytère, mais observa qu'il faudrait des papiers, que les vieilles affaires allaient être exhumées, que peut-être les gendarmes... Il était d'ailleurs assez inutile de dissuader Rouvet, car si le conseil du prêtre était excellent et lui avait paru tel d'enthousiasme, il était d'une exécution malaisée. Se marier? Certes, il ne demandait pas mieux, le valétudinaire; mais où trouver la fiancée? Deux ou trois tentatives le convainquirent bientôt de l'inanité de son espoir et l'irrémédiable enfer le posséda de nouveau.

Le neveu redoutait une maîtresse : quelque intrigante facilement s'emparerait de cette âme vaillante et torturée, et l'héritage alors? Il recommanda à ses fillettes de surveiller le vieil oncle, de lui rapporter s'il parlait à des femmes. Les enfants — treize ans, dix ans — s'attachèrent aux pas du vieillard. Jusque-là, il les avait évitées, avec l'épouvante de l'autrefois, craignant ces petites têtes inconnaissables élaborant avec une si parfaite astuce, une si incroyable candeur, des accusations terribles. Pourtant, ces petites, c'était son sang, ce qui lui restait de famille encore : il ne lui était pas permis de se désintéresser d'elles. Il les laissa venir aux champs rire autour de son travail; parfois, il les prenait par la main pour quelque promenade; d'autres fois encore, elles lui faisaient raconter des histoires, lui posaient d'incessantes questions. Il s'amusait de leur gaieté puérile; mais à certains moments, il voulait être seul, il les écartait quand ses rages charnelles ravageaient son être désemparé. Les petites, perverses et précoces, eurent vite remarqué les troubles du grand oncle et devinèrent, sans effort, pourquoi son teint s'empourprait, son œil devenait hagard et sa main tremblante. Et elles mirent quelque malignité à provoquer ces crises. L'aînée surtout savait des chatteries, de félines interrogations qui bouleversaient le vieillard. Elles étaient toutes deux singulièrement érudites au sujet des rapports des sexes et elles se plaisaient à faire glisser la causerie vers des audaces scabreuses.

Pour elles, il redevint enfant et dévergondé. Ces maigres vauriennes le dépravèrent, lui firent connaître la saveur du simple péché de parole, le plaisir mauvais de proférer des mots obscènes. C'était, à son vice, une satisfaction illusoire.

Puis, par un soir orageux, où des pâmoisons traînaient dans l'atmosphère, sous la tonnelle fleurie, les fillettes voulurent voir. Et le vieux leur

montra sa chair dédaignée, mais toujours frémissante, accepta leurs caresses insidieuses. Les jours qui suivirent, il fut ému de remords et d'effrois ; il sursauta aux paroles brusques, aux claquements des portes, aux bruits imprévus. Mais la vie continuait identique et monotone. Un autre soir, les gamines l'appelèrent à l'étage : de nouveau, les vicieuses réclamèrent des explications circonstanciées; de nouveau, il y eut des attouchements défendus. Des semaines quelconques passèrent ; après ces instants d'oubli, de folles appréhensions avaient obsédé le vieux ; mais insensiblement il se rassurait, apaisait sa conscience par cette considération qu'il s'était abstenu de fornication, quand, un jour de colère futile, les enfants racontèrent tout à leur père.

Après un court accès d'indignation, celui-ci réfléchit qu'il serait peut-être maladroit de se brouiller avec le vieillard ; il réfléchit encore que si l'on pouvait cependant, sans exciter sa rancune, le faire coffrer en une geôle publique, cela hâterait singulièrement l'avènement des écus. Sournoisement il incita une voisine à questionner les petites; celles-ci parlèrent avec cynisme; la voisine alla commenter l'événement chez d'autres bavardes et une clameur de réprobation avertit la justice.

Corneille Rouvet fut arrêté ; et comme il ne songea pas à nier, l'instruction fut brève...

Et à ce moment, devant les juges, bien que confessant sa faute, il espérait encore, vaguement. Dix semaines de détention préventive avaient déjà cruellement expié sa faiblesse : pour son organisme habitué à l'espace et à la liberté, l'emprisonnement avait été terrible et quelques jours avaient suffi à consommer la ruine de sa robustesse et à le vieillir définitivement : les témoins eux-mêmes remarquèrent cet étrange et brusque effondrement... On n'allait pas, n'est-ce pas, le reconduire dans cette affreuse voiture aux compartiments exigus comme des cercueils, dans ces tragiques cellules blanches, oppressantes et froides comme des tombeaux ?... Ces faces d'ombre, adossées au jour, le comblaient d'angoisse...

Le brigadier de gendarmerie avait relaté les préliminaires informations; le juge avait résumé les charges décisives ; tous deux, néanmoins, sur les interrogations d'un stagiaire sans conviction, avaient noté la précoce perversité des victimes, les économies du vieil oncle. Mais à quoi bon après l'aveu ! à quoi bon alors que le neveu avait été si convenable dans ses réponses aux enquêtes, protestant de la pureté de ses filles, protestant aussi de la probité et de l'honneur de Rouvet, déplorant l'incompréhensible, l'incroyable malheur, et démontrant son dévouement par quelques visites

au captif! Le substitut tint à donner lecture de cette déposition : la défense oserait-elle soutenir le banal système de tous les accusés, crier au chantage, dénoncer le guet-apens?

On entendit ensuite la plus jeune des petites filles. L'huissier la hissa sur une chaise, contre le pupitre du président; et dans la lassitude de cette fin d'audience, il y eut un court silence attentif, une flamme de curiosité dans les yeux mornes des assesseurs; mais l'enfant, d'abord étourdie, aveuglée par la clarté du jour, inquiétée par ce personnage en robe noire dont les lunettes seules clinquaient de reflets mobiles, balbutia, dit oui et non au hasard, si bien que le magistrat impatienté quitta soudainement la voix flûtée et doucereuse qu'il s'était cru obligé de prendre pour s'adresser à l'enfance, et ordonna avec un accent militaire de faire revenir le juge d'instruction. (De pareil ton, sans doute, les inquisiteurs de jadis annonçaient aux patients rétifs à l'aveu qu'on allait leur appliquer un supplément de torture.) Dès lors, tout marcha rapidement et à souhait : le président suivant le procès-verbal de l'interrogatoire, le juge confirmant, la petite approuvait.

Rouvet se mit à pleurer; larmes qui furent généralement trouvées de très mauvais goût et que flétrit le substitut en les qualifiant de cynique comédie.

Enfin, sans incident, dans le désintérêt de l'assistance, l'audition de l'aînée, de la voisine. La parole fut donnée au ministère public. Quelques périodes ronflèrent, avec un luxe croissant d'épithètes. Il fut disserté avec attendrissement sur la candeur et la pureté de l'enfance; avec indignation sur les désirs lubriques de ce libidineux vieillard : *turpe senilis amor!* Odieux satyre, abject débauché qu'il fallait arrêter sur la pente des orgies et du crime, monstre qui n'avait pas respecté ses cheveux blancs ni les liens sacrés de la famille pour assouvir sur de frêles créatures ses passions obscènes; misérable destiné à rouler dans un sadisme de plus en plus profond, et qu'on devait punir d'autant plus sévèrement que vingt-sept ans auparavant, la loi n'avait pas été satisfaite!...

Qu'objecter à cette véridique éloquence? L'affaire était à ce point perdue qu'il y avait eu quelque étonnement à entendre le substitut prendre la peine de resservir copieusement au tribunal la collection presque complète, et tant connue! des vitupérations pompeuses des réquisitoires en matières de mœurs.

Dans l'indifférence de tous, avec le sentiment de l'inutilité absolue de son effort, le jeune défenseur insista sur le caractère tout relatif du délit, sur la provocation venue de ces déplorables vauriennes dont la corruption démentait si péremptoirement les conceptions théoriques et conventionnelles de

l'accusation. Il n'osa point parler de pitié. Nul, je crois, n'y songea. Ni parmi les juges dont le cœur se blase, au décours incessant des défaillances humaines et s'habitue à se taire sous la conviction de la nécessité d'une répression, ni parmi le public instinctivement dur pour les malchanceux, ni parmi les avocats prédisposés cependant à être quand même les tenant-bon de l'accusé, nul ne fut effleuré du soupçon des épouvantables tourments qui avaient saccagé l'âme et le corps du vieux. Nul ne s'inquiéta de l'affreux de cette persistance du désir au milieu de la ruine de l'individu; nul ne réfléchit aux longues, aux solitaires souffrances atroces qui avaient préparé — et suivi — l'action coupable. Il eût grandement stupéfié et eût été taxé d'incohérence ou d'outrance paradoxale celui qui eût affirmé le tragique de cette misère, l'horrible de cette géhenne sans nom, la presque impossibilité pour l'infortuné de dompter l'irrésistible impulsion de nature, malgré les plus vaillants efforts et des luttes. Car tous ceux qui étaient là, ignoraient, les uns parce qu'ils étaient de tempérament sobre, les autres pour avoir rencontré des maîtresses ou des épouses, l'appétence formidable du désir inapaisé. Les gens qui régulièrement déjeunent le matin, dînent à midi et soupent le soir considèrent comme fort singulière la rencontre d'un malheureux qui n'a point mangé. Nombre de bourgeois, accoutumés depuis leur plus lointaine enfance à la réapparition quotidienne des repas, veulent bien concevoir que des explorateurs ou des naufragés soient contraints de rompre avec cette immémoriale tradition, mais ils sont vaguement sceptiques quand, par hasard, on leur apprend que dans la plèbe, autour d'eux, il est des créatures humaines ayant mesuré la longueur d'un jour sans pain. Et ces satisfaits deviennent tout à fait incrédules lorsque l'un ou l'autre de ces déshérités, ayant commis un crime, parle des abominables détresses physiques et surtout morales qui ont déterminé la chute, et qui devant la justice absolue, l'absolvent. Comment ceux qui, par chance propice, ont ignoré les affres de la tentation, pourraient-ils comprendre l'amertume du péché? Et n'ayant jamais eu l'occasion de se pardonner à eux-mêmes, comment comprendraient-ils qu'il faut pardonner aux autres?.....

..... L'avocat finissait à peine que déjà le président lisait les articles comminatoires. Dans un murmure confus, on entendit tomber le châtiment : quatre ans de prison.

L'arrestation immédiate fut ordonnée. Et les gendarmes se précipitèrent sur le vieillard accablé, avec cette brutalité professionnelle qu'ils prennent trop souvent pour de l'énergie, lui mirent des menottes et l'entraînèrent.

Vous qui l'avez condamné, avez-vous vu son pitoyable regard? Avez-vous déjà vu des bêtes qu'on assassine? Avez-vous déjà vu mourir dans la

conscience et la lucidité? Portez-vous en vous le regard suprême de ceux qui sont partis et ne reviendront plus? L'adieu désespéré, la palpitation dernière, la douleur infinie de l'irrémédiable, le regret pleurant de ce que l'on guette et l'effroi de l'obscur qui vient, connaissez-vous tout ce qu'il y a dans ces regards-là? Avez-vous compris tout le deuil qu'il y avait dans le regard du pauvre petit vieillard?

JULES DESTRÉE

SATAN [1]

I

HYMNE A SATAN

Tunc filii Satanæ cantabunt :

Dieu du temps, de l'espace et du nombre, enfanté
Dans le mystère par l'éternelle unité,
Pour vivre et pour souffrir contre elle révolté;

Toi, la double énergie en sa lutte profonde,
Flamme exterminatrice et Lumière féconde,
Ame de l'Univers, sperme brûlant du monde;

Père du mouvement, Maître du devenir,
Sombre Seigneur de la douleur et du plaisir,
Mourant pour engendrer, engendrant pour mourir;

Toi l'antique ennemi, toi l'éclair centrifuge,
Multiforme apparence, ubiquité transfuge,
Toi le feu du soleil et le flot du déluge,

Contempteur, Destructeur, Novateur, triple Roi,
Toi notre unique loi, toi notre unique foi,
Satan, nous élevons nos cœurs brûlants vers toi!

---

(1) Ces pièces sont extraites d'un livre en préparation sous ce titre : *Satan.*

Ton esprit inventif ne se peut satisfaire
De la banalité des cieux et de la terre
Et ton ricanement accuse Dieu le Père.

Mais tu sais allumer comme un divin flambeau
Dans les cerveaux humains le désir du nouveau,
Le mépris du réel et le culte du beau.

Sous ton aile de feu, qui frissonne sans trève,
Le saint temple de l'art vers l'idéal s'élève;
Et tu refais le monde et Dieu selon ton rève.

Tu nous apprends les sons, les formes, les couleurs,
Le charme languissant des parfums séducteurs
Et le goût dépravant des perverses saveurs.

Le cri de ton orgueil fut la première rime
Et ton souffle a mêlé, pour embaumer l'abîme,
Les extases de l'art aux voluptés du crime.

Tu jettes des héros à la face des cieux
En faisant miroiter aux feux noirs de tes yeux
L'éloquence, l'histoire et les mythes des dieux.

Pour transplanter l'amour, piteux frisson physique,
Aux jardins merveilleux de la Rose mystique,
Aux filles de Caïn tu donnas la musique.

Dieu, père du bourgeois et du pharisien,
Regarde son ouvrage et dit que tout est bien;
Ton cœur d'artiste n'est jamais heureux de rien.

Mais rongé de pitié pour la maigre Nature,
Tu créas les beaux-arts, le luxe, la parure
Et les rites savants de la grande luxure.

Tu sais, pour pimenter nos ébats sensuels,
Y mêler des plaisirs ténébreux et cruels
Et la perversité des feux spirituels.

Infâmes baisers bus dans des coupes infâmes,
Guirlandes de Lesbos, lèvres jointes des femmes,
Doux lys de la mer Morte, ô chairs aux fraîcheurs d'âmes,

Incestes parfumés dans les palais royaux,
Dans les champs endormis sombres viols d'animaux,
Funèbres passions au fond des hôpitaux,

Et sur tous ces péchés l'affreuse conscience
Qui hurle sans repos : « Pécheur, fais pénitence! »
Voilà qui donne un peu de vie à l'existence!

Non moins que des plaisirs tu nous fais des devoirs.
Pour soûler les soldats de généreux espoirs,
Tu leur verses, ô dieu du sang, tes poisons noirs.

Ton aile rouge passe à travers les tueries
Et sur les fronts martyrs flotte en palmes fleuries
Dans les temples de Dieu changés en boucheries.

Pour stimuler l'ardeur des esprits curieux,
Ta main de flamme écrit des mots mystérieux
Qu'épèle en bégayant le savant anxieux.

Tu caches si bien Dieu sous les décors du culte,
Qu'échangeant à l'envi la torture ou l'insulte,
Les clergés ennemis te servent en tumulte.

De toi, dieu de l'argent, vient la prospérité :
Tu fais puissant l'Etat et riche la Cité;
Tu dispenses la gloire et l'immortalité.

O civilisateur, ta suprême malice
Inventa la morale et l'humaine justice
Qui vers le ciel sanglant font fumer le supplice.

Tu rives tour à tour et tu brises nos fers,
Martelant sans relâche aux forges des enfers
La contradiction, pivot de l'univers.

Sans ta rébellion Dieu n'aurait pu rien faire.
Tous les êtres sont nés du feu de ta colère.
Nous te glorifions, Satan, notre vrai père!

Ne te devons-nous pas notre rédemption,
Toi qui crucifias l'homme-dieu de Sion
Grâce à Judas, ton fils de prédilection?

Satan! Satan! Satan! Toi seul es charitable!
Toi seul es généreux! Toi seul es redoutable!
Il faut connaître Dieu pour adorer le diable!

Satan, écoute-nous! Satan, exauce-nous!
Satan, étends ton bras sur ton peuple à genoux!
Et donne-nous la paix des sages et des fous!

II

LE TE DEUM DU PAUVRE

Nous vous louons, Seigneur, nous vous glorifions,
O Sabaoth, dieu des armées,
Nous, les pauvres, de qui le nom est : légions,
Sombres légions affamées!

Aux riches vous donnez les précieux métaux,
Les femmes, les joyaux, les fêtes
Dans les parcs merveilleux et les divins châteaux
Où chantent d'élégants poètes,

Les jeunes filles au cœur toujours noble et pur
Grâce aux gouvernantes suaves,
Les jeunes gens hardis et savants, au bras dur,
Dressés à la traque aux esclaves,

Les princes, les sénats, les troupeaux d'habits noirs
Et les tribunaux à tout faire,
Les évêques, dorés comme leurs ostensoirs,
Adorant César aurifère,

Les fusils, les canons, les bataillons sacrés
Montant la garde autour des banques,
Enfin les fous hurleurs, démagogues jurés,
Jouant le peuple en saltimbanques.

Vous nous donnez (béni soit votre Nom divin)
L'horrible détresse sans aide,
La faim sans aliment, la faiblesse sans vin,
Le feu des fièvres sans remède,

Les cris de mort au fond des berceaux innocents,
Les pleurs des femmes accouchées
Et les délits honteux de nos adolescents
Et de nos filles débauchées!

Vous qui nous octroyez les prostitutions
Et les déshonneurs et les lèpres,
Seigneur, Dieu des bontés et des compassions,
Depuis matines jusqu'à vêpres

Nous vous adorons, nous célébrons à genoux
Votre sainte munificence;
Vos dons miraculeux sont bienfaisants et doux,
La peste même vous encense.

Que tes séraphins blonds parfument avec soin
D'oliban, d'encens et de myrrhe
Nos prières, de peur qu'elles sentent le foin
Du grabat où l'infirme expire,

La débauche écœurante et les fades graillons
Dans les gamelles refroidies,
L'âcreté du trois-six, le fumet des haillons,
La puanteur des maladies

En commun, les relents du sommeil à plusieurs
Dans les mansardes trop étroites,
Et l'odeur de l'usine où les noirs travailleurs
Fleurent la graisse et les chairs moites.

O Dieu juste, Dieu bon, Dieu sage, Dieu puissant,
Père, ta bonté nous écrase.
Mange, voici nos chairs! Bois, voilà notre sang!
N'entends-tu pas nos cris d'extase?

Perce de clous sanglants nos pieds nus et nos mains!
Couronne d'épines nos têtes!
Nous prions, nous chantons, nos cœurs saignants sont pleins
De tes gloires et de tes fêtes!

— Tels, du fond des douleurs, hurlent au ciel profond
Ces chœurs qui font pleurer les anges
O Christ, pardonne-leur! Sans savoir ce qu'ils font
Les pauvres chantent tes louanges.

IWAN GILKIN

DIALOGUE

Petite maîtresse, ô mon espoir d'un jour, je t'offre mon cœur fou d'amour, ivre d'amour, mon cœur qui ne bat que pour toi, qui bientôt saignera pour toi.

Je t'offre ô mon amant aimant, mon fin sourire, mon doux sourire qui a souri à d'autres, qui sourira pour d'autres.

Petite maîtresse, ô mon espoir d'un jour, mire-toi dans mes yeux pleins de tes yeux malicieux; — vois-y tes boucles folles, ton front très blanc, tes yeux, ta bouche, tout ton riant visage affolant auréolé de l'amour que j'avais rêvé.

O mon amant aimant — miroir clair et délicieux, comme en une vivante fontaine je vois trembler et briller ma chère image dans tes yeux; — je ferai de ton cœur une fleur, rouge fleur pour parer mes sombres cheveux.

Petite maîtresse, ô mon espoir d'un jour — jamais tu ne m'as aimé; tu t'es aimée toi-même en mon amour et t'es trouvée plus belle tout un jour.

O mon amant trop exigeant — que voudrais-tu, que rêves-tu; tu n'aimes toi-même que tes rêves, les nuages, le ciel et les étoiles.

J'aime ton image, petite maîtresse, dans les nuages, le ciel et les étoiles; et je te remercie de l'amour que tu m'as donné; de la peine que tu m'as causée, à moi qui voudrais aimer du plus suprême amour le monde entier.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

Le premier récit du podiatchy [1]

La tradition est de fraîche date, mais l'on n'y croit qu'avec peine.

... « Non, actuellement ce n'est plus ce qui fut jadis; jadis le peuple était plus simple, plus amitieux. Je servais en ces temps au tribunal du district comme assesseur, je recevais 300 roubles papier, j'avais sur les bras une nombreuse famille, et cependant je ne vivais pas plus mal que bien d'autres gens. Jadis on savait que le tchinownik, tout comme un autre homme, doit aussi boire et manger; eh bien, on lui donnait une place telle qu'elle pût suffire à ses besoins... et pourquoi? Pour la bonne raison qu'en toutes choses on était plus simple, la condescendance des autorités existait encore — voilà!

Dans ma vie, j'ai eu beaucoup de cas, des cas, je vous dirai vraiment très curieux. Notre gouvernement est lointain et pas de noblesse pour ainsi dire. Ce fut donc la cause pour laquelle nous vivions ici comme chez Jésus, entre chemise et chair. Une fois par an tu te rendais au chef-lieu du gouvernement, tu y faisais ta cour aux bienfaiteurs en leur offrant ce que Dieu t'avait envoyé et tu n'avais plus à t'inquiéter de rien. Il n'arrivait jamais ou de se voir inculpé dans une mauvaise affaire ou de subir des revisions quelconques, comme c'est maintenant le cas,— tout allait comme sur de l'huile. Tandis que vous autres, jeunes gens, allez! vous vous figurez, n'est-ce pas, que le peuple souffre moins actuellement qu'il y a plus de justice, que les tchinowniks ont appris à craindre Dieu?

Et moi je vous soutiens que tout cela est chose vaine; le tchinownik est resté le même, seulement il est devenu plus fin, plus matois... Lorsque j'écoute ceux d'aujourd'hui quand ils se mettent à disserter sur l'économie politique et le bien public, la colère parfois m'en soulève le cœur.

Nous prenions, nous, c'est vrai que nous prenions, — qui n'a pas péché devant Dieu et qui n'est pas fautif devant le tzar? Mais, façon de dire, vaut-il donc mieux ne pas prendre de l'argent et aussi ne pas faire l'affaire? Si

---

(1) Extrait des *Esquisses provinciales* de Schtchedrine.
Podiatchy veut dire un subalterne employé du gouvernement russe.

l'on prend, on se sent plus gai, on a plus de courage. Et maintenant, lorsque je regarde autour de moi, ils sont tous occupés à disserter sur le désintéressement, mais d'affaires on n'en voit guère.

En ces temps, nous autres, tchinowniks, nous vivions entre nous comme de bons camarades. Point d'envie ou de noirceur quelconque, au contraire, nous nous donnions mutuellement aide et conseil. Il arrive parfois que jouant aux cartes toute la nuit, tu es nettoyé blanc; comment faire? Eh bien! tu t'en vas chez l'isprawnik. — Petit père Demiane Ivanowitch, voici ce qui m'arrive, aide-moi! Demiane Ivanowitch écoute et rit d'un air protecteur : « Vous autres, tas de racailles de scribes, vous ne savez seulement pas remplir votre séquelle; — toujours au cabaret ou jouant aux cartes! » Après quoi il vous dit :« Allons, il n'y a rien à faire, rends-toi dans les bailliages de Charkowo pour y prélever des impôts ». Et voici que tu t'y rends; tu n'y recueilles pas en réalité des impôts, mais, tout de même il y aura de quoi acheter du lait pour ta progéniture. Et comme tout cela se faisait avec simplicité! Ce n'est pas par la voie des sommations, ni par des moyens de violence quelconque, point du tout! Tu arrives et tu rassembles la commune : « Allons, mes enfants, aidez donc! Petit père le tzar a besoin d'argent, aboulez avec les impôts... »

Et toi-même tu rentres dans l'isba et tu regardes par la croisée : les gars restent debout et se grattent l'occiput. Quelques instants après s'opère une vraie confusion : tout d'un coup, tous parlent à la fois et gesticulent avec les mains; ils se donnent de la sorte du frais durant à peu près une heure. Et toi, pendant ce temps, tu restes dans l'isba et t'en fais des gorges chaudes; par intervalles, tu dépêches vers eux ton policier :« Allons, allez-vous bientôt cesser de jacasser, — le maître se fâche. » Alors la confusion devient parmi eux de plus en plus grande; ils commencent à tirer au sort. Cela veut dire que l'affaire s'arrange, qu'ils ont décidé d'aller chez l'assesseur pour lui demander si, eu égard à la bonté divine, il n'y aurait pas moyen d'attendre jusqu'aux époques du gain.

— Hé, hé, hé, mes gaillards, mais comment faire avec petit père le tzar! Mais il lui faut de l'argent; vous devriez au moins, vous autres, avoir pitié de vos supérieurs.

Et tout cela avec de douces paroles et non pas les poings dans leurs dents ou la main dans leurs cheveux : « Moi, sachez-le, je ne prends pas des pots de vin; sentez donc quel chef d'arrondissement vous avez devant vous ». Non, Monsieur, c'est avec de bonnes paroles et de la commisération pour que les gaillards en soient pénétrés d'outre en outre.

— Mais ne pourrait-on pas, petit père, attendre jusqu'à l'intercession de la sainte Vierge?

Naturellement ils tombent à vos pieds.

— Attendre? pourquoi pas, cela est dans nos mains, mais pourquoi voulez-vous que j'assume une pareille responsabilité vis-à-vis de mes chefs? Jugez-en vous-mêmes. »

Les gaillards retournent au lieu de la réunion, discutent, puis se rendent à leurs domiciles. Mais quelque deux heures après, ne voilà-t-il

pas que l'ordonnance t'apporte pour avoir consenti à attendre dix kopeks par âme, et comme dans les bailliages il y a 4,000 âmes, il résulte de tout cela 400 roubles et parfois davantage... Eh bien, tu t'en retournes à la maison avec un cœur plus content.

Nous avions encore un autre truc : c'est de faire des recherches sur la vie de quelqu'un. Ces affaires, nous les ménagions pour l'été, à l'époque des grandes presses. Tu pars pour faire des perquisitions et tu commences à rassembler la population d'alentour; s'il n'y a pas assez d'un bailliage, tu en pinces un autre, — tu les traînes tous. Nos limiers de police étaient un peuple remuant et frotté, bon à tout faire. Ils vous réunissent ainsi 300 hommes; eh bien, ils sont là couchés au soleil. Ils restent couchés un jour, un deuxième; chez l'un parfois la provision de pain qu'il prit à la maison est sur le point de s'épuiser, et toi, tu es assis dans l'isba et tu as l'air de travailler pour de bon. Quand ils voient ainsi que le temps s'en va, — le travail des champs n'attend personne, — eh bien, ils commencent à dépêcher vers moi le policier : « Ne pourrait-on pas nous accorder la grâce de savoir de quoi il est question? »

Ici, tu commences à t'en douter : Si les gars sont devenus plus accomodants, pourquoi ne pas leur faire un plaisir; et s'ils font mine de trop se regimber, eh bien, ils attendront encore un jour ou deux. La chose principale c'est d'avoir du caractère, ne pas s'ennuyer de l'inaction, ne pas être dégoûté de l'isba et du lait caillé. Voyant que l'homme est sérieux, ils céderont et comment encore! Avant, j'aurais peut-être demandé 10 kopeks, mais maintenant, assez de plaisanterie! moins de 15 kopeks, impossible d'y songer. L'affaire ainsi arrangée, tu les questionnes tous ensemble :

— Le nommé Trifon Sidorow est-ce une canaille?

— Une canaille, petit père, rien à dire, une vraie canaille!

— C'est bien lui, mes gars, qui a volé le cheval chez Moréï?

— Oui, petit père, ce doit être lui.

— Et y en a-t-il parmi vous qui ont de l'instruction?

— Non, petit père, quelle instruction voulez vous qu'il y ait parmi nous?

Les paysans disent cela d'un air plus gai; ils savent que tout de suite on leur rendra la liberté.

— Eh bien, allez en paix, mais soyez plus malins la fois suivante.

Tu les laisses aller une demi-heure après. Ceci, en effet, ne donne pas beaucoup d'occupation : en tout quelques minutes Mais jugez vous-même ce qu'on a à souffrir : Rester deux ou trois jours les bras croisés, mâcher du pain bis... un autre maudirait toute son existence; eh bien aussi de cette manière il n'acquerra jamais rien.

Le maître et le boute-en-train de tout cela, c'était notre médecin de district; je puis vous le dire, un homme positivement extraordinaire qui avait pour cette sorte d'affaires une perspicacité prodigieuse! Vu son intelligence, il aurait dû devenir ministre. Toutefois il avait un défaut : pour les boissons fortes ce n'était pas chez lui seulement de la passion, mais une rage en quelque sorte bestiale. Il ne pouvait regarder un flacon d'eau de vie sans trem-

bler de tous ses membres. Naturellement, nous la cultivions aussi, mais en une certaine mesure : tu es attablé et tu te la coules à la douce ; tout au plus une pointe, mais lui, je vous dirai, ne connaissait point de mesure, et il buvait jusqu'à la défiguration de la face humaine.

— Moi, quand j'étais encore enfant, disait-il, ma nourrice, me donnait de l'eau de vie à la cuillère pour que je ne braie pas ; mais quand j'eus sept ans, alors mon père me rationnait déjà avec un petit verre par jour.

C'est donc ce finaud qui nous instruisait en tout.

— Mon mot, mes frères, sera celui-ci : Ne faites jamais une affaire pour rien, fût-elle plus sainte que les Pâques ; ce ne serait que 10 kopeks, mais soutirez-les, ne gâtez pas la main !

Et il vous faisait des tours que c'est amusant d'y songer ! Que quelqu'un se noie dans la rivière ou tombe du haut d'un clocher et se tue : tout cela lui venait à point. Les temps étaient jadis autres ; actuellement, il est défendu de faire une enquête sur des cas pareils, mais en ces temps tout corps mort était un corps mort. Imaginez-vous la chose : eh bien, l'homme se noie ou se tue ; quel gain en tirer, semble-t-il, comment en profiter ? Mais Ivan Petrowitch savait comment s'y prendre. Il arrive dans le village et se met à éventrer le noyé ; les assistants sont, naturellement, présents, et l'aide-chirurgien aussi, un chien tel qu'il fut pire qu'Ivan Petrowitch lui-même.

— Hé, toi là-bas, Grégoire, tiens un peu le défunt par le nez pour que je puisse le disséquer plus à mon aise.

Mais Grégoire (d'entre les assistants) a une venette bleue du défunt, n'ose s'en rapprocher à cinq sagènes de distance.

— Délivre-moi, petit père Ivan Petrowitch, j'en ai une peur mortelle, mon estomac défaille !

Eh bien, on l'en délivre, mais, cela va sans dire, pour une offrande selon ses moyens. Parfois on oblige un autre à tenir les entrailles ; jugez-en vous-même s'il se trouve quelqu'un qui se rejouirait à tenir en main des débris visqueux ; eh bien, ils s'en rachètent peu à peu ; en regardant de près, Ivan Petrowitch a battu monnaie, une dizaine de roubles, et au fond l'affaire n'était que pure futilité.

Toutefois, je vous assure qu'il craignait Dieu : il n'aurait voulu couvrir ni un assassin ni un meurtrier.

— Vous, mes frères, ne prenez jamais pareil péché sur votre âme, nous exhortait-il parfois ; pour des affaires pareilles on peut être soi-même traîné devant la justice. Tâchez par conséquent de découvrir le malfaiteur, mais ne vous oubliez pas non plus.

— Qu'entendez-vous par là, Ivan Petrowitch, lui demandions-nous ?

— Voici ce que j'entends. Le meurtrier est seul, c'est vrai, mais en fait de connaissances et de parents par alliances, il en a tout un district à peu près ; commencez donc à citer toutes ces connaissances et tâchez d'amadouer l'accusé, afin qu'il désigne le plus de gens possible. As-tu été, à telle ou telle heure, chez un certain villageois, et de là n'es-tu pas allé chez un autre ? Choisissez également les heures qu'il faut... Citez ainsi tant et plus.

Si vous êtes malins et que vous connaissez bien votre affaire, vous pouvez de la sorte entortiller beaucoup de gens du bon Dieu; ensuite, commencez à désembrouiller. Cela va sans dire, tous ces racontars n'ont ni queue ni tête et la chose se terminera comme étant nulle et non avenue, mais vous, vous avez fait votre affaire, car vous avez innocenté le bon petit paysan en recevant le prix de sa gratitude et vous avez confondu le malfaiteur tout à la fois.

Nous avions encore une autre manière : Il arrive parfois que tu commences une affaire, par exemple, concernant le vol d'un cheval; tu dépouilles le coquin attrapé et puis tu lui donnes la clef des champs. Voilà qu'un mois après il est pincé de nouveau, tu le dépouilles et de nouveau tu le laisses courir. Et tu agis, mon Seigneur, avec lui de la sorte jusqu'à ce que sur le chérubin il ne reste seulement, pour parler ainsi, que du duvet de grenouille.

— Eh bien, alors, assez plaisanté comme ça, mon cher, marche au cachot, et cette fois c'est pour de bon.

Vous direz : Il est vilain de couvrir ainsi un malfaiteur, et moi je vous soutiens que cela ne s'appelle pas couvrir le coupable, mais profiter des circonstances de l'affaire. Ne savons-nous pas qu'il ne peut échapper à nos griffes; alors, pourquoi ne pas lui donner cette petite fiche de consolation?

Vivait chez nous, dans le district, un négociant, un millionnaire; il avait une fabrique de tissus de coton et faisait de grandes affaires. Eh bien, fais ce que tu veux! point de profit de lui pour nous! Il avait tellement l'œil ouvert, que vas te faire pendre. Si ce n'est que de temps en temps il nous offrait du thé ou débouchait une bouteille de champagne pour trinquer avec nous autres; mais voilà tout le gain. Nous méditions sans cesse comment traquer cette canaille de négociant dans une bonne affaire. Fais ce que tu veux, il n'y mordait pas; c'était enrageant! Mais lui, le négociant, voit tout cela, il n'en rit pas précisément, mais il affecte un calme insultant comme s'il ne se doutait de rien.

Qu'en pensez-vous? Cependant, nous roulons un jour en voiture avec Ivan Petrowitch pour aller instruire une affaire : on avait trouvé un cadavre non loin de la fabrique. Nous passons ainsi à côté de la fabrique et causons entre nous de cette canaille de fabricant, qui ne prétend donner dans aucun panneau.

Mais je remarque que mon Ivan Petrowitch devient tout à coup songeur, et, comme j'eus une grande foi en lui, je me dis à part moi : Il imaginera quelque farce, vraiment il l'imaginera! Eh bien, il l'imagina! Le lendemain nous étions assis, le matin, en prenant un petit verre pour nous remettre de la buverie de la veille.

— Allons, dit-il, me donneras-tu la moitié si le négociant te baille deux mille?

— Hé, quoi! Ivan Petrowitch, tu perds la tête, deux mille!

— Tu le verras bien; assieds-toi et écris :

Avis. Au négociant de première guilde, Platon Stepanowitch Troyekorow. Vu la déposition des villageois, tel et tels (flanques-en le plus grand

nombre), le corps mort sus-mentionné a été caché la nuit précédente, dans l'étang de votre fabrique, par la main d'un malfaiteur. La mort du défunt a dû être violente à en juger d'après les contusions inhumaines dont son cadavre porte des traces irrécusables. Ce pourquoi ayez la bonté de permettre que l'on fasse, dans votre étang, des perquisitions qui sont devenues nécessaires.

— Mais de grâce, Ivan Petrowitch, le corps est déposé dans la tente au bord de la route!

— Fais donc ce que l'on te dit.

Et il s'est mis à siffloter sa chanson favorite : *Elle se tenait debout au bord du sentier*, et, comme il était sensible (il ne pouvait l'écouter sans pleurer), il en versa une larme. J'ai appris ensuite que sans plus de gêne il donna l'ordre aux policiers de cacher momentanément le corps quelque part dans un fossé.

La barbe ayant pris connaissance de notre avis, a failli tomber en syncope. Mais nous, dare dare, nous arrivons dans sa cour.

Tout pâle, il vient à notre rencontre:

— Ne désirez-vous pas prendre une tasse de thé, Messieurs?

— Hé, mon cher! il ne s'agit pas de thé ici, lui répond Ivan Petrowitch, foin du thé, mais toi, ordonne de vider ton étang.

— De grâce, pères de mon sang, pourquoi voulez-vous me ruiner?

— Comment ruiner? Ne vois-tu pas que nous sommes venus pour faire l'instruction? Ordre en a été donné.

Un mot après l'autre, le négociant voit que la plaisanterie est mauvaise, qu'il va falloir vider l'étang, eh bien, il paya trois mille roubles et l'on termina gentiment l'affaire.

Ensuite, nous nous embarquâmes un peu sur l'étang, enfonçant çà et là des bâtons armés de crocs, et nous n'y trouvâmes, comme vous le pensez bien, aucune trace du cadavre. Seulement, je vous dirai que, durant les agapes, quand nous avions déjà tous un plumet, ne voilà-t-il pas qu'Ivan Petrowitch s'avise de révéler toute l'histoire au négociant; le croiriez-vous, la barbe se fâcha jusqu'à en crever. Et dire qu'il y a des gens capables d'une pareille exaspération.

Notre Ivan Petrowitch c'était un homme unique. En tout ce qu'il entreprenait, il réussissait que c'était bon et beau à voir. Il semblerait que la vaccination fût chose sans importance, mais il savait s'y prendre. Il se rend parfois au tribunal institué pour les paysans de la couronne et se met à y étaler tout son attirail: un tour, des scies diverses, des limes douces, des tarières, des enclumes, des couteaux d'un aspect effrayant, à l'aide desquels l'on pourrait dépecer un bœuf; le lendemain, après qu'on a rassemblé les femmes et les enfants d'un bailliage, toute cette fabrique se met en branle : les couteaux s'aiguisent, le tour gronde, les enfants braient, les femmes gémissent, c'est à en devenir fou. Mais lui se promène avec gravité, fumant sa pipe, s'appliquant au verre, et criant aux aides-chirurgiens : « Aiguisez, vous dis-je, avec plus de soin ». Les stupides femmes regardent cela, et de hurler plus fort encore.

— Regarde donc, tante, avec ce couteau-là il sera capable de nous tuer l'enfant, et lui-même est déjà si saoûl.

Elles hurlent, elles hurlent et puis commencent à chuchoter entre elles; une demi-heure après on leur notifie la décision, une et irrévocable : qui donnera un rouble, marche à la maison, sinon on lui coupera le bras tout entier.

Et ce n'est pas que les nouvelles de ces agissements n'arrivaient pas jusqu'aux oreilles des autorités. Elles y arrivaient, Monsieur, et on a essayé de l'attraper, mais on trouva à qui parler. Ce gaillard faisait telles jongleries sous le nez des autorités que c'est à mourir de rire. Un jour on nous avait annoncé une levée de recrues, et bien, cela va sans dire, Ivan Petrowitch y prenait la part la plus vive. De pareils cas, je vous assure, étaient pour lui les plus profitables, et la levée il l'appelait en riant son pré. A cette époque le chef du gouvernement était un animal tel que hou, hou, hou ! (et jadis aussi existaient des vilains de cette espèce). Donc, cette bête fauve s'est mis en tête d'attraper Ivan Petrowitch et il lui envoie un citadin : « Va donc chez ce médecin, dit-il, et explique lui ta situation, dis que tu es mis sur la liste des recrues, mais que c'est pure injustice, que tu as une grande famille, et que si telle était sa bonté paternelle... » et on l'a fourni d'un additionnel d'une éloquente sorte : des demi-impériaux, afin que les entrailles du médecin s'enflammassent à leur vue et, derrière la cloison, on avait posté des témoins; par conséquent, tout fut arrangé comme il le fallait. Notre Ivan Petrowitch était pincé de la plus belle façon ! Seulement, par un certain bienfaiteur, il apprit à temps ce qui se tramait contre lui. Le voilà assis comme si de rien n'était. Eh bien, le citadin arrive chez lui, en effet, expose sa situation et met sur la table l'additionnel. Après qu'il eût tout raconté, mon Ivan Petrowitch devint quasi écumant de rage.

— Coooment ! tu es venu me soudoyer ! Est-ce que j'ai prêté un faux serment ? Suis-je ennemi de mon âme, voudrais-je me fermer le royaume des cieux ?

Sur ce, un vigoureux coup de poing frappé sur la table : les jaunets dégringolèrent par terre, et lui de crier plus fort encore :

— Anathème ! hors d'ici ! Chassez-le, ainsi, ainsi, les poings dans sa nuque, dans son dos !

Le citadin fut jeté dehors, et le lendemain, sans autre forme de procès, on l'a enrôlé et on lui a rasé la tête séance tenante. Quant aux pièces d'or, on les a ramassées sur le plancher ! Mais ce qu'on a ri chez nous !

Il s'est marié de la façon certes la plus curieuse. Son beau-père lui avait promis cinq mille roubles, mais, l'affaire bâclée, il ne les donna point : fais ce que tu veux ! Ce n'est pas que le vieux n'eût pas d'argent, mais le ladre avait peine à s'en dessaisir. Ivan Petrowitch attend un mois, il attend un deuxième mois ; chaque jour il bat sa femme et adresse à son beau-père des dénominations désobligeantes, — cela ne mord pas. Cependant, il a besoin d'argent. Voilà que nous apprenons : Ivan Petrowitch est malade, alité, il a la fièvre chaude — il se jette sur tout le monde, s'il avait un couteau sous la main, il semble qu'il en ferait un mauvais usage. Et il jouait, Monsieur,

cette comédie avec une si grande adresse que nous finîmes tous par le plaindre. Sa femme, il la battait plus que jamais, et Monsieur, il sautait par la fenêtre, courait dans les rues dans un état dévergondé! Après avoir fait de la sorte toutes ces simagrées durant une semaine à peu près, un jour il sort pendant la nuit et se rend tout droit dans la maison de son beau-père, tenant dans chaque main un pistolet.

— Eh bien, dit-il, aboule maintenant avec l'argent, sinon, Dieu m'est témoin, je te prendrai pour cible.

Le viellard eut peur.

— Tu te figures, n'est-ce pas, que j'ai complètement perdu la jugeotte, — il n'en est rien, tout cela n'était qu'une feinte. Aboule, te dis-je, avec l'argent, ou fais tes adieux à la vie; moi, on m'enverra en expiation dans un couvent, comme n'ayant pas mes cinq sens, — il y a des témoins pour cela, — mai toi, tu reposeras dans ta petite tombe.

Eh bien, il est évident qu'ici tout verbiage était inutile : le beau-père jura et sacra, peut-être même toucha-t-il à l'honneur de son gendre, mais en tout cas il bailla l'argent. Le lendemain, Ivan Petrowitch fut dans son état normal, et longtemps il tint cette aventure cachée devant nous, mais un jour, autour d'un punch, il nous conta l'histoire tout au long.

Et que de fois ne nous a-t-il pas, nous pécheurs, tirés hors du pétrin. Un jour arriva chez nous, dans le district, un haut personnage, non pas pour faire précisément une revision, mais simplement pour regarder.

Néanmoins, ce fonctionnaire reçut comme de coutume diverses pétitions et plaintes et surtout contre un assesseur. Le personnage titré, quoique débonnaire, devint féroce.

La bonne étoile a voulu que cet assesseur fût envoyé à la campagne pour instruire une affaire, et justement avec Ivan Petrowitch.

Voici que nous leur faisons savoir que demain son excellence sera chez eux, qu'ils en tiennent bonne note, car telle et telle chose se passe et que son excellence tient tels et tels discours. Notre assesseur gagna une frousse au point d'attraper un relâchement d'intestins.

— Allons, fit Ivan Petrowitch, que me donneras-tu? Je te tirerai de cette mauvaise passe.

— Je ne ménagerai pas pour toi ma vie, Ivan Petrowitch, mais sois mon bienfaiteur!

— Que veux-tu, mon cher, que je fasse de ta vie; parle-moi affaire. Sauver, c'est sauver; sinon, tire-toi de là comme tu le peux

Enfin ils ont conclu le marché. Mais de grand matin déjà son excellence leur est arrivée en voiture. Nous autres, naturellement, nous étions tous là, tout le tribunal de police du district, tous en uniformes; seul, l'assesseur qu'il fallait n'y était pas.

— Et où est l'assesseur Tomilkine? demande son excellence.

— J'ai l'honneur de me présenter, répond Ivan Petrowitch.

Nous sentions un froid qui nous glaçait les os.

« Mais son excellence ne remarque même pas qu'il a devant lui un autre uniforme (le gaillard ne s'est pas même donné la peine de changer l'uni-

forme, tellement il connaissait la nature des gens) : le haut personnage avait probablement la vue basse.

— J'ai reçu, dit son excellence, beaucoup de plaintes sur votre compte et d'une espèce telle que vous pendre pour tous vos agissements serait trop peu encore.

— Je suis innocent, Dieu le voit, je suis innocent! Mes ennemis, votre excellence, m'ont calomnié devant vous; j'oserai vous prier humblement de me donner audience et j'espère me justifier pleinement, mais devant des tierces personnes je ressens de la timidité!

Son excellence a bien voulu condescendre; ils entrèrent dans une autre chambre; là il expliqua toute une heure : quoi et comment, personne ne l'a su; seulement, lorsque son excellence fut sorti de la chambre, plein de bienveillance, il invita Ivan Petrowitch chez lui, à Saint-Pétersbourg, pour y servir, mais celui-ci refusa cet honneur, prétextant qu'il est modeste et qu'il manque du vernis qu'exige la capitale.

Et remarquez qu'il ne connaissait même pas complètement les affaires dont il faisait un rapport à son excellence, mais il eut confiance en sa malice, et non en vain.

Cet homme eut un seul péché sur sa conscience, un grand péché. Il fut cause de la perte d'un *Inorodetz* (1). Voici comment cela est arrivé. Notre district, comme vous le savez, est forestier, habité en grande partie par des *Inorodetz*, peuple très naïf et aisé. Seulement, il se tient très salement, et parmi eux se sont développées des maladies étrangères qui sont devenues héréditaires. Ils vous tuent par exemple un lièvre; ils l'écorchent et, sans le vider, ils le jettent dans un chaudron pour le cuire; et le chaudron n'a jamais été récuré depuis qu'il est fait; en un mot, une puanteur insupportable, mais eux ne s'aperçoivent de rien et mangent cette cuisson avec appétit. D'un côté, un peuple pareil ne mérite pas qu'on y fasse attention : il est bête, non éduqué, malpropre — une vraie buche, quoi! Pour revenir à notre récit, l'un de ces Inorodetz visa un écureuil et, par mégarde, on ne sait comment, il reçut le coup. Bien. De là, cela va sans dire, une enquête. Eh bien, puisque c'est par mégarde, que cela soit ainsi, et le tribunal du district décida qu'il fallait confier cette circonstance à la volonté de Dieu et confier le paysan aux mains du médecin du district. Ivan Petrowitch reçut la décision du tribunal; il trouve que c'est ennuyeux de s'y rendre et que c'est loin en diable! Toutefois il se rappela que le moujik est aisé; il attendit néanmoins trois semaines à peu près, et comme son service l'appelait justement de ce côté-là, il descendit chez ce paysan par la même occasion. Mais chez celui-ci entretemps l'épaule était guérie tout à fait. Ivan Petrowitch arriva et lut la décision.

— Déshabille-toi, fit-il.

---

(1) *Inorodetz* veut dire un homme d'une autre naissance, d'une autre race. Dans l'espèce, il s'agit probablement d'une tribu de race mongole ou finnoise.

— Mais chez moi, batchka (1), l'épaule complètement guérie, cinquième semaine guérie.

— Et cela, ne vois-tu pas cela, payen que tu es, la décision; on a ordonné de te guérir.

Il n'y avait rien à faire, le moujik se déshabilla et lui de tripoter dans la chair vive. L'imbécile crie à tue-tête, mais lui rit et montre le papier. Il n'a cessé la torture que lorsque l'autre se décida à lui donner trois pièces d'or.

— Allons, dit-il, que Dieu soit avec toi.

Ivan Petrowitch ayant un jour eu besoin d'argent, se rendit de nouveau chez *l'inorodetz* pour le guérir, et il le tortura de la sorte bien au-delà d'une année jusqu'à ce qu'il lui eût extorqué tout son argent. Le pauvre paysan devint maigre, perdit le goût du manger et du boire et ne fit que rêver du médecin. Toutefois, Ivan Petrowitch, voyant que les pots de vin sont de ce côté de trop facile acquisition, cessa finalement ses visites. Le paysan respira alors plus librement et sa bonne humeur commençait déjà à lui revenir. Mais un jour, il arriva qu'un tout autre tchinownick passant à côté du village du bonhomme eut l'idée de s'informer auprès des villageois comment se portait le blessé (bien connu par les fonctionnaires à cause de son hospitalité)? Ces villageois n'ont eu rien de plus pressé que de rapporter au paysan qu'un certain tchinownick voulait avoir de ses nouvelles. Le croiriez-vous, Monsieur? Le pauvre diable en reçut martel en tête, se figurant que le médecin allait recommencer son traitement, et, sans rien dire à qui que ce soit, il s'étrangla quelques heures après, durant la nuit.

Eh bien, ceci, je vous dirai, c'est positivement un péché que de perdre une âme vivante de cette manière. Mais, quant au reste, c'était en tout un homme étonnant et hospitalier ; — après, lorsqu'il mourut, il n'y avait seulement pas de quoi l'enterrer : tout ce qu'il avait gagné, il l'avait dissipé! Sa femme, elle mendie, jusqu'à présent, son pain ; mais ses filles — Dieu le sait! — à ce qu'il paraît, elles voyagent, étant jolies, d'une foire à l'autre, vendant leurs charmes.

Vous voyez donc, Monsieur, quelle espèce de gens existait de notre temps ; ce n'étaient point des concussionnaires brutaux ou des brigrands de grandes routes ; non, c'était un peuple — comme qui dirait amateur. Parfois, nous méprisions voire l'argent quand cet argent courait de soi-même dans notre poche ; non, réfléchis d'abord, compose un projet et jouis-en après si tu veux.

Mais actuellement ! Actuellement, on dit : ne reçois rien du fermier. Et moi, je vous certifie que c'est de la libre pensée. C'est simplement comme si en trouvant de l'argent sur la route l'on n'en profiterait pas..... Seigneur Dieu !

— Comment se fait-il donc, Procope Nicolaïtch, que vous aussi vous fûtes attrapé, si jadis tout se passait si heureusement?

---

(1) *Batchka*, corruption de *batiuchka*, petit père : ce peuple parle le russe avec un accent étranger. (Note du trad.)

Ah, ne m'en parlez pas! Je fus attrappé dans une affaire que j'ai honte d'avouer : un corps mort. Cette musique se jouait chez nous à livre ouvert, mais le diable s'en est mêlé! C'était en hiver; il fallait dégeler le cadavre; nous le charriâmes jusqu'à un très grand village, et là, comme c'était notre habitude, nous nous mîmes à prélever dans chaque maison qui ne désirait pas l'héberger. Nous le promenions de la sorte jusqu'à ce qu'il ne restât qu'une seule isba, celle de la veuve d'un soldat; et comme elle n'avait pas d'argent, nous déposâmes chez elle le corps mort. Nous rassemblâmes ensuite, le lendemain, des témoins, et le désir nous vint, cela va sans dire, d'en profiter; et pour que les gars ne se dispersassent pas, nous confisquâmes leurs bonnets, enfermant ces couvre-chef dans l'isba. Malheureusement, cette affaire avait été manigancée avec trop peu de précaution, trop de gens l'avaient remarquée. A cette époque, nous avions un gouverneur de province, je ne vous dis que ça : un chien que je n'oublierai jamais, diantre soit de lui! Aussitôt on m'a chassé du service et les tiraillements commencèrent. On n'a quand même pas réussi à me confondre, mais on m'a sali tout à fait en me livrant à la justice. Et le croiriez-vous, je sais qu'ils seront obligés de m'acquitter, n'ayant pas contre moi des preuves directes — mais non, ces brigands me harcèlent sans cesse. Voici dix ans qu'ils me traînent : tantôt ils font des enquêtes, tantôt ils complètent l'instruction. Et moi, pendant ce temps, je reste sans pain et attends le beau temps qui n'arrive pas! (1) »

Traduit du russe par L. WALLNER.

LA BELLE QU'UNE BARQUE AMÈNE

Sur le fleuve que n'arrête
En son cours idyllique aucune cité
De tumultes heurtés,
Aucune ville en lourde fête
S'affolant de fanfares et de violons,
Lente passe une barque au fleuve d'élection.

La Barque est d'antique structure;
Elle a franchi bien des typhons,
Aventurant sa proue en plus d'une aventure...

---

(1) Schtchedrine est le pseudonyme de Saltykow. Cet éminent humoriste russe naquit dans le gouvernement de Tver en 1826 et mourut en 1891. Tchinownik lui-même, il eut l'occasion belle pour observer de très près ce qu'il décrit avec une vérité si grande, ne gazant aucun détail si effrayant ou si navrant qu'il puisse être.

Mais nul courroux d'obstacles ne put l'ébranler
Car son mât glorieux est debout comme à l'heure
Où mille accents prophétiques l'ont baptisé.

Et voici qu'elle passe du côté du nord
La Barque, en ce midi rayonnant d'or,
Pavoisée de guirlandes qu'effleurent
Des vagues minces au hasard...
Et à l'avant hardi où flotte l'étendard,
Ainsi qu'une promesse au silence de l'air,
Une jeune fille repose
Parmi ses cheveux entr'ouverts
Qu'enlacent de naissantes roses.

Elle dort, cependant que sur son sein d'enfant
Exonéré de toute plainte
Sa main gauche élève, ô sceptre odorant!
Un bouquet de blanches jacinthes;
Et sous sa dive tête indolemment penchée
Sa main droite en un geste de grâce est posée.

Elle dort, et devant ce clair sommeil se tient
Un blond adolescent dont la vigueur maintient
L'allance en la route lointaine à suivre...
Son lilial visage s'enivre
Au frôlis frais du vent égayeur qui accourt
De l'eau ou des chemins mourants aux carrefours,
Son svelte corps d'un feu intérieur s'anime
Et son front de héros a la beauté des cimes.

Et le nautonnier, laissant errer ses doigts
Sur les trous d'un très vieux hautbois
Que son loisir sculpta d'une main filiale,
Joue quelque pastorale;
Et le son ingénu de l'instrument choyé
Passe comme un baiser sur le repos des plaines,
Où la mélodieuse haleine
Propage un bonheur avoué.

Et le nautonnier chante : « C'est la Fée Espoir,
C'est Elle la Fée qui voulut revoir
Par un caprice ami son ancien terroir;
Mais serons-nous avant le soir
Au pays cher qu'elle voulut revoir ? »

Puis son regard revient et s'attarde
Aux éphémères gloires que l'horizon,
Sans cesse fuyant, indécis hasarde;
Ou, sa voix modulant une neuve chanson
Sur un ton de prière énoncée à merveille :
« La Belle, dit-il, ah ! qu'elle s'éveille !

« Hier encor s'avivait l'amour
Dans ses yeux maintenant en exil du jour...
C'est Elle la Fée qui de ses mains fines
Guérit les âmes orphelines
Et les pauvres cœurs
Qu'affligent les philtres de la rancœur.

« La Belle aux colliers de perles qu'elle s'éveille !
Et qu'elle écoute un moment
Les syrinx de l'Eté prédire à l'orient
La maturité imminente des treilles !
Ah ! qu'elle sourie un peu aux essaims
De pourpres roses courtisant ses seins
Où sa main fêtée
Captive pourquoi ses pensées ? »

L'espace torride qui les ravit
Répète les paroles dénonçant cette attente
Et la campagne déroule silente
Ses larges champs épars que peuplent les épis.
Elle déroule vers le Nord, inoubliable,
En un faste tranquille ses halliers profonds,
Ses coins de verdure et ses sentiers de sable
Et ses pâtures d'opulents gazons.

« La Belle aux colliers de perles qu'elle s'éveille ! »
Et la Fée, pressentant que le but est prochain,
Entr'ouvre sourieuse sa bouche vermeille;

Elle dessille ses grands yeux encore pleins
Des mirages gemmés qui s'y reflétèrent
Pendant son sommeil volontaire.

Elle écarte la petite main
Fleurissant de jacinthes ses seins,
Et la petite main sous sa tête posée
Puis elle dit, libérant ses pensées :
« O toi qui me croyais exilée, j'ai vu!
Je sais ce que disait tantôt la Terre
En son idiome inconnu...
Je sais quelles senteurs légères
Montaient des longs guérets éblouis de moissons;
Et ces villages, que nous laissons
Dans leur saine sieste immobiles,
Ils vivent pour toujours en ma mémoire subtile.

« Mais le pays auquel aspire mon désir
Surgira plus beau tout à l'heure
Que ces là-bas qui fleurent
Vers les nuages blancs qu'un zéphir peut sancir.
Mon pays surpasse toute nature
Et toute aventure.

« Ceux qui marchent sans le savoir
Dans des ténèbres mortuaires
Renaîtront éjoyés à seulement me voir,
Car mes mots glisseront tels de vives torchères
Le long des murs sans fin
De leur esprit éteint... »

Or, voici que soudain oblique le fleuve
Du côté où déjà s'entend,
Porté par une brise neuve,
Le chant vaste du large où va le fleuve lent.
Le site soudain vers le nord diffère
Et, contemplative, aux moissons prospères
Succède la bruyère.

La bruyère! et plus loin — néfaste — une Maison
Surgit comme un défi au rêve,
Elle s'érige sombre ainsi qu'une trève
Eternelle à toute raison.
La maison de malheur, telle une despotique
Gardienne au vouloir invincible et hanté,
Menace au cours paisible du fleuve idyllique.

Mais c'est en vue d'elle pourtant
Qu'au son d'une plus sémillante pastorale
Le trajet de la barque s'est arrêté;
Et, laissant à sa chevelure lustrale
Les pourpres roses qui s'y nouèrent,
La Fée à pas menus descend.

« *La Belle aux colliers que parèrent*
Toutes les claires perles du printemps,
La Belle a reconquis ses vaillances d'amour! »
Et comme cet hommage monte dans le jour,
Comme le nautonnier inspire son hautbois,
La jeune fée Espoir va vers sa sœur — la Foi!

ALBERT ARNAY

(Des *Labyrinthes tutélaires.*)

L'INVASION DES BARBARES

WALT WHITMAN

La jeunesse littéraire s'occupe beaucoup du célèbre poète américain qui vient de mourir. Walt Whitman est exalté comme l'un des plus grands génies de ce monde et le plus moderne des poètes de ce temps. On le propose comme un modèle. Et, de fait, les yeux de plusieurs jeunes poètes sont fixés sur son œuvre; et comme ils y découvrent de puissantes séductions, ils sont tout prêts à s'abandonner et à subir l'influence nouvelle.

Cette influence, je la crois profondément dangereuse pour nos écrivains et pour notre public. Mon devoir est donc de la dénoncer à mes compatriotes, quelque répugnance et quelque tristesse que j'éprouve à combattre

une grande gloire, justifiée d'ailleurs par d'éminentes qualités. Ce n'est donc pas à un point de vue général que je me place en écrivant ces lignes : je n'ai en vue que l'état actuel de la littérature française en Belgique. Cette littérature est jeune et frêle encore. Si quelques écrivains ont atteint une maturité suffisante pour admirer sans péril certaines œuvres pernicieuses, les jeunes gens dont l'esthétique est encore faible et peu formée, le public surtout qui n'a pas encore d'éducation littéraire, risquent, au contact de certaines lectures, de se pervertir irrémédiablement le goût. Un tel accident, s'il devait se produire dans notre pays, serait la ruine de tout notre effort artistique. On comprendra donc le mobile qui me pousse et l'on me pardonnera une sévérité qui, en d'autres circonstances, pourrait passer pour un manquement grave au respect qui est dû à un mort célèbre.

Laissons de côté la vie du poète américain. Ses biographes nous en font une peinture admirable et touchante. Il convient de saluer avec émotion une existence véritablement grande et belle. Walt Whitman fut un noble modèle : que sa mémoire reçoive ici notre respectueux hommage.

Mais c'est de son œuvre qu'il s'agit, ou plus exactement, des étranges panégyriques qu'elles a suscités et de la dangereuse propagande à laquelle on la fait servir.

De nombreux fragments de cette œuvre ont été traduits en français, dans *la Vogue* (première série), dans *la Revue Indépendante* (novembre 1888), dans *la Cravache*, dans *l'Ermitage*, dans *la Poésie anglaise* de M. G. Sarrazin, etc. Ces fragments permettent-ils de juger du caractère de la poésie de Walt Whitman? A défaut d'une traduction complète, force est de nous en contenter. Ils suffisent d'ailleurs à la démonstration que nous avons l'intention de faire en les opposant aux théories que nous voulons combattre.

Dans la *Renaissance de la Poésie anglaise*, M. Sarrazin parle ainsi (p. 235 et 236) :

« ... à ce moment même une voix triomphante éclatait, au delà de l'Atlantique. Dans ce chant d'une lumière continue et presque aveuglante, point d'hésitations ni de désespérances ; le présent et le passé, l'univers et l'homme, libres de tous voiles, affrontaient avec une sérénité supérieure le mauvais sourire de l'analyste : là-bas on n'avait plus à se chercher, car on s'était trouvé, et au fort de sa période de croissance une nation s'indiquait du doigt sa future et formidable stature dans le miroir de l'avenir.

« L'homme qui s'annonçait ainsi, lui et sa race, apportait, en même temps qu'une parole absolument nouvelle, une forme instinctivement audacieuse, novatrice, *en dehors des préjugés et conventions littéraires*. Il créait un rythme à son usage, moins étroit que le vers, plus coupé que la prose, un rythme adapté à l'allure de son émotion, avec elle entraîné, précipité, ralenti, éteint. Parfois cependant il calquait presque le verset hébraïque, quitte à bientôt l'élargir ou l'abandonner. Mais, qu'il se servît des moules des autres ou des siens, *les artifices habituels de la phrase écrite lui étaient également inconnus*. S'il faisait, lui aussi, de la littérature, c'était du moins sans s'en douter, en auteur ignorant de la recherhe et de la *gloriole artistique*. Aussi bien le mot littérateur, au sens où l'entendent les civilisations vieillies, ne pouvait en aucune façon s'appliquer à lui. »

Ailleurs (p. 249), M. Sarrazin dit encore : « *Whitman n'est pas un artiste : il est au-dessus de l'art.* Non seulement les mots de son hymne se gardent d'être tous de choix, mais le poète se rit de la proportion et de la composition : on dirait qu'il affecte le décousu, la surcharge et l'encombrement ».

Etrange éloge pour un poète ! Que veut dire ce triple charabia ? Quoi ! « Whitman n'est pas un artiste, il est au-dessus de l'art ? » Voilà une situation singulière que l'art ne connaît pas et qu'il ne connaîtra jamais. On n'est jamais au-dessus de l'art, on est souvent à côté. Et s'il est vrai que Whitman n'est pas un artiste, tant pis pour lui.

C'est pourtant le fait de n'être point un artiste qui lui vaut les suffrages de M. Sarrazin. Celui-ci ne va-t-il pas jusqu'à écrire : « Sans vouloir prendre parti pour l'exubérance ou contre le goût, il me sera permis de dire que ce dernier ne saurait faire loi que s'il s'agit d'écrits qui visent à l'*art pur* et où la *forme tient une place telle qu'elle relègue à peu près le fond au second plan* ».

Nous savons à présent où l'on en veut venir. C'est la vieille querelle du fond et de la forme qui reparaît. On déclare la guerre à l'*art pur*. Et l'on ne se gêne pas pour supposer ce principe : « Tout poème dont la forme est parfaite doit, par là même, manquer de fond ». Car si l'on ne suppose pas ce principe blasphématoire, tout le raisonnement est manqué.

Quant aux gens qui logent cet abominable axiome dans le tréfond de leur cerveau, est-il encore nécessaire de discuter avec eux ? Un véritable lettré se contentera de hausser les épaules : il verra surgir en un instant dans sa mémoire les œuvres de Dante, de Gœthe, et, pour la France, les vers splendides de Victo Hugo et de Leconte de Lisle, où la force de la pensée et la beauté de la forme sont si intimement unies qu'elles semblent n'en faire qu'un.

Mais il est difficile, pour l'artiste, d'acquérir une belle forme, il est difficile pour le public d'apprécier et de comprendre les belles formes, surtout lorsqu'elles sont unies à des pensées un peu étrangères à nos charretiers. Tout démagogue de l'art qui blasphémera la beauté de la forme au nom du fond, — sans d'ailleurs préciser ce qu'il entend par le fond, — a des chances d'être écouté et applaudi par la foule des impuissants et des imbéciles. Le fond de l'affaire est là et il n'en est point d'autre.

Pour nous, notre devoir est de redire sans cesse aux jeunes artistes et au public de tout âge et de toute catégorie : « L'art est difficile. Il n'est point d'art sans forme ; l'art informe est l'art des sots et des ignorants. Après cela, personne ne peut vous empêcher d'aimer les ânes, mais sachez-le bien, ceux-ci ne seront jamais reçus au nombre des aigles. »

En général, c'est le fond qui manque le plus aux détracteurs de la forme. J'en trouve un exemple immédiat dans le passage même que je critique. Voici en quels termes M. Sarrazin continue, et il ne fait que répéter ce que disent tous ses pareils : « Est-il question, au contraire, de ces œuvres autrement larges où se précipiteront toutes les apparences extérieures et toutes les masses humaines, où feront brèche, en même temps que les bataillons des sensations, ceux des sentiments et des idées, où fusionneront

la science, la morale et l'esthétique, l'horizon s'agrandit étrangement : *il n'y a plus d'autres règles que la noblesse et la puissance de l'âme* et elles suffisent amplement à créer l'un des aspects du beau les plus inattendus et les plus grandioses. »

Examinons, s'il vous plaît, *le fond* de ces déclamations pompeuses. L'auteur affirme que, dans les œuvres les plus vastes, « où fusionnent la science, la morale et l'esthétique, il n'y a plus d'autres règles que la noblesse et la puissance de l'âme ». Pour faire ressortir le fond absolument grotesque de cette pensée, appliquez celle-ci à un autre art, à la sculpture, par exemple, ou à la musique. Vous voyez d'ici Michel-Ange, armé seulement de la noblesse de son âme, faire voler à l'aide de cet instrument les éclats de marbre et ciseler son *Penseur* ou son *Moïse*. Vous voyez Wagner, muni de la puissance de son âme en guise de contrepoint, écrire, selon cette méthode inédite, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs!*

Soyons sérieux. Reconnaissons que l'artiste, comme l'artisan, doit posséder à fond son métier. Si le poète ignore la grammaire, ce n'est pas la noblesse de son âme qui le préservera des fautes d'orthographe, et s'il n'est pas rompu à toutes les difficultés de la prosodie, ses plus nobles pensées auront, comme la princesse des légendes, des pieds de canard.

Quant aux œuvres des grands artistes, en elles, toujours, « fusionnent la science, la morale et l'esthétique » et bien d'autres choses encore. Nous n'avons jamais prétendu que les ouvrages d'un sot, fût-il le plus roué, le plus décadent des rimeurs, fussent des œuvres de génie. Mais la science, la morale et l'esthétique font assez bon ménage, nous semble-t-il, dans tous les chefs-d'œuvre, depuis certains hymnes védiques jusqu'à *la Fin de Satan*.

Proclamons donc cette vérité : il y a maintenant en Europe un tel encombrement de productions médiocres, que les esprits faibles désespèrent de notre civilisation et appellent les barbares. La littérature française est l'héritière de l'esprit latin et de l'esprit grec. Elle a reçu de Rome et d'Athènes le culte de la proportion, de la composition, de l'ordre, en un mot de l'harmonie. C'est un dépôt sacré, qu'il faut conserver à tout prix afin de le léguer intact à l'avenir. Et parce qu'aujourd'hui l'art français semble fatigué, parce qu'il paraît trop difficile aux jeunes générations de se mesurer avec leurs aînées, voici qu'on fait appel à l'étranger, pour lui demander quoi? de nouvelles inspirations? des sensations inéprouvées? la fraîcheur un peu sauvage de fleurs exotiques qu'il serait glorieux d'acclimater sur le sol de France? Non. On lui emprunte des exemples, on invoque ses gloires plus ou moins pures pour faire la guerre à la forme, à l'ordre, au goût, à tout ce qui est la chair et le sang de l'art français.

***

Quel est donc ce poète étranger que l'on nous propose et que l'on nous oppose?

Nous allons examiner brièvement l'œuvre de Walt Whitman et analyser ses titres de supériorité, s'ils existent.

Ce que l'on appelle l'art de la composition fait totalement défaut à Walt

Whitman ; ses panégyristes le reconnaissent. Nous avons déjà cité M. Sarrazin; son témoignage est corroboré par M. Havelock Ellis, qui dit : « D'art, dans le sens conventionnel qu'on attache à ce mot, il n'y en a guère chez Whitman ». Et plus loin il ajoute :

« Ce n'est donc pas comme artiste que Whitman nous intéresse particulièrement. Je sais bien qu'il a écrit : *Out of the bradle* et *When the Lilacs* et *This compost*, et d'autres fragments encore dont on peut retirer une simple et pure joie esthétique. Fréquemment aussi nous rencontrons des phrases qui révèlent une perception aiguë du mystère et de la beauté des choses, et s'égalent presque à la simplicité grandiose d'Homère. Mais cette poésie est plutôt la poésie de l'énergie que la poésie de l'art Quant Whitman s'exprime en prose, il est souvent incohérent, impulsif, déséquilibré, avec un sens assez inexact de la valeur des mots ou de la structure logique des phrases. »

Nous voilà édifiés. Il suffit d'ailleurs de lire n'importe lequel des *chants démocratiques*, n'importe quelle pièce des *Brins d'herbe*, pour que nul doute ne subsiste à cet égard.

Nous engageons nos lecteurs à prendre connaissance de ces poèmes afin de se former une opinion positive.

On voit s'il est permis de comparer un pareil sauvage avec le noble génie qui fut, à l'aube de ce siècle, le plus pur écho de la beauté antique. M. Havelock Ellis et M. Sarrazin, sans compter quelques autres, osent mettre Whitman en parallèle avec Gœthe! Une telle aberration crie vengeance au ciel. Est-ce le *Chant de la hache* ou le *Salut au monde* que l'on veut opposer à l'*Iphigénie* du grand poète allemand? Et comme si cela ne suffisait pas, M. Havelock Ellis compare ensuite Walt Whitman à Victor Hugo. Et pas un poète français n'a protesté!

***

Mais il est des poètes lyriques qui ont pu se passer de l'art de la composition. La richesse de leur imagination, la fougue de leur invention y suppléait dans une certaine mesure. Voyons donc si, de ce côté, Walt Whitman a une valeur exceptionnelle, justifiant l'admiration qu'on veut nous imposer pour son talent.

Il faut bien le reconnaître, Walt Whitman a l'imagination pauvre. Ses sentiments sont beaucoup plus démocratiques et patriotiques que poétiques. Quiconque feuillette ses livres est frappé, au premier coup d'œil, par d'interminables énumérations, les plus plates et les plus sèches qu'il soit possible de trouver. Le moindre journaliste d'arrière-province rougirait de les avoir commises. Il paraît que c'est le style biblique d'aujourd'hui. Donnons quelques exemples de ce style biblique Voici le premier chapitre d'une pièce intitulée : *Visages*, traduite par M. Vielé-Griffin (*Revue indépendante*, novembre 1888).

« Flânant par les pavés ou chevauchant par le sentier rustique, ô, ces visages! — Visages d'amitié, de précision, de cautèle, de suavité, d'idéal ; — Le visage de spirituelle prescience, et, toujours bienvenu, le bon visage

du vulgaire ; — Le visage de qui chante une musique, les majestueux visages des avocats de nature et des juges au large crâne ; — Les visages de ceux qui chassent et qui pêchent, aux tempes saillantes, le glabre et pâle visage d'orthodoxes citoyens ; — Pur, exalté en désirs, interrogateur, le visage de l'artiste ; Le visage hideux de telle âme belle, le visage beau et qu'on déteste ou qu'on méprise ; — Le saint visage de l'enfance, le visage illuminé de la mère d'enfants nombreux ; — Le visage d'un amour, le visage d'une vénération ; — Le visage comme d'un rêve, le visage d'un roc impossible ; — Le visage qui n'exprime plus ni bien ni mal, le visage châtré, — Fauve épervier, dont furent rognées les pennes, - Étalon qui dut enfin céder aux pinces et au couteau du châtreur ; — Flânant ainsi par les pavés, ou passant le bac qui ne se repose, des visages et des visages et des visages, — Je les vois, et ne me plains pas, et suis content de tous. »

La belle poésie que voilà ! Je me demande s'il en est de plus niaise. Non que je blâme le procédé de l'énumération, mais dans cette énumération il n'est pas un seul trait intéressant ; par contre, on y voit briller plus d'une sottise. Il m'est difficile de deviner pourquoi le visage du vulgaire est toujours bon, pourquoi les mères qui ont plusieurs enfants possèdent par là-même un visage illuminé, pourquoi les juges sont détenteurs d'un large crâne. Mais le chef-d'œuvre, c'est le visage châtré, avec cette prodigieuse assimilation : « épervier dont furent rognées les pennes ».

Si tel est le style biblique en faveur à New-York ou à Oil-City, notre civilisation arriérée, emplie des souvenirs de Sophocle et de Virgile, n'est pas à même encore d'en saisir les beautés éblouissantes, le lyrisme aveuglant, où, bien plus, n'est-ce pas, que chez Hugo, Gœthe ou Swinburne, gronde la foudre divine !

Mais il y a mieux. Lisez donc la pièce intitulée *Salut au Monde :* c'est le développement du plaidoyer de Petit-Jean : « Quand je vois... quand je vois... » Ce que voit Walt Whitman se réduit à peu de chose, malgré l'effroyable quantité de noms de pays et de villes, d'îles, de montagnes et de lacs, qui se déroule durant une dizaine de pages. Ici le lyrisme devient flambloyant. En Égypte, Walt Whitman voit des Égyptiens ; il voit aussi des obélisques et des pyramides :

« I see Egypt and the Egyptians, — I see the pyramids and obelisks. »

Mais les pyramides et les obélisques, si brièvement décrits, sont déjà un ornement. D'habitude, l'énumération est plus simple ; voici quelques apostrophes :

« Vous, Norvégiens ! Suédois ! Danois ! Islandais ! Vous, Prussiens ! Vous, Espagnols d'Espagne ! Vous, Portugais ! Vous, Français et Françaises de France ! Vous, Néerlandais amoureux de la liberté !... Vous Chinois et Chinoises de Chine ! Vous, Tartares de Tartarie, etc., etc. »

Cela s'étale au long de plusieurs centaines de vers, dans un style assurément biblique.

Soyons de bonne foi. Quelle vision vous donne l'homme qui s'écrie : « Je vois la Chine, je vois le Japon, je vois le Congo, je vois la France, je vois l'Angleterre ? » Il peut s'illusionner lui-même jusqu'à s'écrier (dans la

même pièce) : « Je suis un véritable Parisien ». Mais qui le croira? Surtout qu'il prend soin d'ajouter aussitôt : « Je suis un habitant de Vienne, Saint-Pétersbourg, Berlin, Constantinople; — Je suis d'Adélaïde, de Sydney, de Melbourne; — Je suis de Londres, de Manchester, de Bristol, d'Edimbourg, de Limerick; — Je suis de Madrid, de Cadix, de Barcelone, d'Oporto, de Lyon, de Bruxelles, de Berne, de Francfort, de Stuttgard, de Turin, de Florence ».

... Arrêtons-nous, pour ne pas aller avec l'auteur jusqu'à « Irkoutsk en Sibérie et dans plusieurs rues d'Islande ».

***

Nous pourrions citer encore quelqu'une des pièces que M. Sarrazin déclare admirables, celle, par exemple, qui est intitulée : *O étoile de France!* On y voit la France qui est à la fois une étoile et un bateau, une étoile crucifiée, à laquelle l'auteur accorde un certificat de bonne conduite : l'étoile-bateau a, dans toutes ses *fautes*, toujours eu un but haut placé, elle ne s'est jamais *vendue*, elle se *réveille*, pleurante, de sa mauvaise ivresse, elle a des sœurs, elle *déchire* ceux qui la déshonorent, enfin elle ne veut pas *porter de chaînes*. On conviendra que ces actes sont bien extraordinaires pour une étoile et même pour un bateau. On avouera aussi que ce n'est pas à Whitman qu'il faut demander un peu de suite dans les images. Quant à celles qu'il emploie, nous ne sommes pas assez yankees pour en apprécier l'originalité ni la vigueur.

***

Telle est l'œuvre qu'on nous propose comme le plus beau spécimen de la poésie de l'avenir. Laissons cet avenir aux « Américains d'Amérique » et aux Barnums d'Europe; ne prenons point les vessies pour des lanternes ni l'œuvre de Whitman pour une œuvre d'art. Et quand nous tournerons les yeux vers le Nouveau-Monde, que ce soit pour saluer avec une inaltérable vénération l'un des plus purs artistes qui aient jamais honoré la poésie : Edgar Poe est le fils le plus sublime de l'Amérique. On se demande avec étonnement comment le peuple qui a eu l'honneur d'enfanter l'un des plus merveilleux artistes de ce temps, a pu oublier les hautes leçons d'esthétique qu'il avait reçues de lui et s'amouracher follement d'un écrivain doué d'un style de peau-rouge.

Walt Whitman n'a-t-il donc aucune valeur littéraire? Il reste un cœur chaud, une tête puissante mais encombrée. On peut l'admirer pour ce qu'il a voulu dire sinon pour ce qu'il a dit. Nous reconnaissons d'ailleurs que ce sauvage a parfois le charme profond de la sauvagerie : un sentiment intense de la nature, une émotion profonde devant la grandeur de l'univers, une sorte d'ivresse panthéiste qui suscite la sensation de l'immensité du monde et des espaces.

En finissant, nous renouvelons cet aveu : nous ne connaissons guère l'œuvre de Walt Whitman que par des traductions éparses. Si un jour une traduction complète nous amenait à changer de sentiment, nous saurions

faire amende honorable en toute franchise et rendre hommage à un art et à un artiste devant lesquels, aujourd'hui, il nous est impossible de nous incliner.

IWAN GILKIN

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Les Vergers illusoires, par ANDRÉ FONTAINAS. Librairie de l'Art indépendant. Paris. — *Sérénité*, par LÉON DONNAY. Godenne, Malines. — *Evocations*, par EUGÈNE LANDOY. Lacomblez, Bruxelles. — *L'Adolescent confidentiel*, par MICHEL FÉLINE. Librairie de l'Art indépendant, Paris. — *Les Poésies d'André Walter*. Librairie de l'Art indépendant, Paris. — *Le Fou raisonnable*, par ARNOLD GOFFIN. Vos, Bruxelles. — *France et Belgique*, par VICTOR HUGO. Calmann-Lévy, Paris. — *L'Invisible*, par J. DE TALLENAY. Lacomblez, Bruxelles. — *Les Contes d'Amérique*, par LOUIS MULLEM. Collection des chefs-d'œuvre, Paris. — *La Passante*, par ADRIEN REMACLE. Collection de *la Plume*. Paris.

Le livre de M. André Fontainas, *Les Vergers illusoires*, ne peut manquer d'intéresser, voire de surprendre, les lecteurs qui se rappellent *le Sang des fleurs*. Dans sa première œuvre, — que je le soupçonne fort de renier — M. André Fontainas m'apparaissait comme un artiste d'exception. « Il nous fait penser, écrivais-je alors, à quelque poète de la Pléiade, conçu par Pierre de Ronsard ou Joachim du Bellay, et qui serait né, par ricochet, vers la fin du XIXe siècle. Et de même, ajoutais-je, qu'un poète baudelairien couvé par un décaméron d'artistes du XVIe siècle eût été, à leurs yeux, un phénomène, de même M. André Fontainas s'offre aux artistes de notre temps et de notre race comme un anachronisme vivant. » M. André Fontainas était alors, en effet, le poète de la jeunesse, de la beauté et de l'amour. Il rimait l'Ode à la joie, cette ode que M. Charles Morice demandait récemment aux nouveaux chanteurs français. Aussi pouvait-on le considérer, dans son isolement littéraire, comme un des précurseurs d'une réaction contre le pessimisme victorieux, et d'un retour à une poésie classique. En d'autres termes, on pouvait attendre de lui ce que l'on attend vainement aujourd'hui des archéologues constipés de l'école romane. Si quelqu'un en doute, qu'il lise les odelettes du *Sang des fleurs*.

Après un assez long silence, M. André Fontainas nous revient avec une œuvre hétérogène, qui porte la trace d'un grand nombre d'influences nouvelles. Non qu'il aît tué sa personnalité de naguère. Il lui en reste un lambeau, et c'est tant mieux. Mais ce lambeau ne s'assortit guère avec certaines draperies d'invention récente, et il témoigne d'une curieuse bataille intérieure.

M. André Fontainas, naguère poète plastique, attiré surtout par le spectacle de l'univers physique et par les apparences luxueuses des choses, est aujourd'hui entamé par le pessimisme ambiant. Sa belle voix sonore est voilée par je ne sais quel brouillard, émané de la philosophie en honneur

pour le moment. Lui qui mordait la vie à si belles dents, et pour qui tout abstracteur de quintessence semblait un malade, sonne maintenant, tout comme un autre, l'illusion de la gloire et de l'amour, et nous avertit que

Dans son âme d'ennui jamais ne s'élève
Le désir d'un désir ni le rêve d'un rêve!

et s'insurge contre « l'éternel fardeau des réalités vaines ». Le revirement est inattendu.

Dans la vie mondaine, il est malséant de proclamer que l'on doute de la parole d'un honnête homme. Les mœurs de la vie artistique permettent au critique de révoquer en doute la sincérité de l'écrivain. J'use de la permission et je prétends que M. André Fontainas s'en est fait accroire, et laissé accroire aussi, et qu'il semble pessimiste par persuasion et par contagion.

M. André Fontainas subit des influences communes à presque tous les artistes de sa génération. Jetez dans un mortier les drames lyriques de Wagner, surtout les poèmes, joignez-y les théories et les propos quotidiens de M. Stéphane Mallarmé, certains fragments épars de Schopenhauer et de Hartmann, un petit catéchisme de M. Barrès, beaucoup d'articles de M. Melchior de Vogué et des autres Gambrinus du *Bock idéal* sur la mort du positivisme et la résurrection de l'idéalisme, quelques vieux romans de chevalerie et la *Légende dorée*, pilonnez dru, et vous aurez la pâte bizarre qui sert de substance cérébrale à la plupart des poètes nouveaux. Toutes ces influences vagues, plus ou moins parentes et parfois contradictoires, forment une sorte d'atmosphère intellectuelle et sentimentale qui finit par les imprégner, et qui leur apporte la vérité officielle sur la nature, sur l'homme et sur l'art.

M. André Fontainas subit avec zèle ces influences-là, malgré les révoltes de son tempérament et de son instinct. Aussi, dans maintes pages des *Vergers illusoires*, au tournant de tel poème d'une noblesse suffisamment nébuleuse, voit-on réapparaître, non pas le vieil homme, mais le jeune chanteur d'autrefois. Et la lutte est telle que les pages du livre ont l'air de vouloir se mordre et se déchirer.

Chose piquante, à chacune des deux tendances correspond une forme prosodique particulière. Les poèmes de la veine du *Sang des fleurs* sont écrits selon les règles de la versification parnassienne. Les autres arborent l'étendard mi-parti de MM. de Régnier et Vielé-Griffin.

Je ne surprendrai personne en affirmant que *les Vergers illusoires* abondent en beaux vers et qu'ils renferment d'heureux poèmes, mais je n'étonnerai personne, non plus, en prétendant que l'œuvre manque d'unité, au point de vue de l'idée et au point de vue de l'expression. Il faudra bien que M. André Fontainas décide entre l'Etéocle et le Polynice qui se combattent dans son esprit.

***

Sénérité, le livre de vers de M. Léon Donnay, a provoqué des articles bien surprenants, où le désir de trouver un penseur et un mage ne reculait

point devant la faute de français. On nous a présenté M. Léon Donnay comme un psychologue vertigineux, et comme un poète austère au sourcil professionnellement froncé. Je crois même qu'on se l'est disputé au nom de la philosophie et de la foi.

Quelqu'un qui a dû rire et perdre quelque peu sa sérénité, — celle de la couverture du livre ! — c'est M. Donnay. Je tiens, en effet, l'auteur de cette œuvre pour un fantaisiste aimable, qui ne s'interdit ni la mystification ni la parodie :

Il montrait pour deux sous
seulement
Un amphibie fantastique,
Qui flottait en
ce moment
D'une façon mélancolique,
Dans un aquarium ad hoc.
L'animal était en papier
mâché,
Et paraissait féroce comme
Les animaux très compliqués.
Mais la baraque restait vide !

On n'en voulait pas pour un sou !
Le barnum s'accouda
sur son aquarium,
puis regardant voguer
L'amphibie,
Las et désespéré,
trop seul,
Murmura : « Pauvre bête ! »
Et pleura...

Je m'imagine que si Max Waller avait lu cette improvisation, il aurait ri de bon cœur, complimenté M. Léon Donnay sur son humour et sa verve caricaturale, mais qu'il lui aurait dit, sans trop accentuer le sens interrogatif de la phrase : « Avez-vous *aussi* fait des vers, Monsieur ? »

Je parie que l'ancien Mélek de *Caprice-Revue* est de mon avis.

***

Quelqu'un qui ne sera pas de mon avis, c'est M. Eugène Landoy, l'auteur d'*Evocations*, un respectable volume de poésies qui vient de paraître chez Paul Lacomblez. Je regrette fort de désobliger un galant homme qui nous a maintes fois témoigné sa sympathie, mais je ne puis pas faire l'éloge de ses poèmes. Si M. Eugène Landoy lit les chroniques littéraires de *la Jeune Belgique*, il comprendra pourquoi. Je crois que des nouvelles, pensées en prose, par un prosateur spirituel et très éveillé, ne deviennent point des poèmes par la vertu de la versification, même lorsqu'elle est abondante, correcte et habile :

Six mois s'étaient passés depuis cette aventure.
Notre héros cherchait un motif de rupture,
Car il allait se marier...

Et moi aussi je cherche un motif de rupture, non pour me marier, mais pour ne pas affliger M. Landoy, qui, j'en suis convaincu, prendra sa revanche en prose spirituellement, bientôt. Quant à M. Michel Féline, il a trouvé un titre original et suggestif : *L'Adolescent confidentiel*. Les harmonies de ses vers ne doivent, paraît-il, « s'entendre que surprises en gouttes à travers le souffle même et autre d'une musique instrumentale ». Exemple :

L'amour, l'amour éclatant
Du faubourg Ménilmontant

Du boulevard de Charonne
Emplit la fête du Trône.

Quelle chanson vint s'ébattre
Si douce qu'on dirait d'un pâtre?
Lui *s'oublie à l'écouter;*
*Où est-*Elle *pour chanter?*

Elle, c'est évidemment Mlle Yvette Guilbert.

Il me reste à signaler, pour en finir avec les poètes, *les Poésies d'André Walter*. Mon opinion sur ces vers-là est admirablement exprimée par M. Gide :

Je crois que ce que nous avons de mieux à faire
Ce serait de tâcher de nous endormir.

***

Le Fou raisonnable, le livre de « proses lyriques » de M. Arnold Goffin, me console de ces poésies prétentieusement enfantines, rimées par des entrepreneurs de migraines et de névralgies.

J'ai eu plus d'une fois l'occasion de blâmer ici l'abus que l'on fait du poème en prose. Il est absurde, en effet, de traiter en prose poétique un sujet susceptible d'être exprimé dans la forme du vers. Mais, comme l'a dit excellemment Théophile Gautier, la langue poétique ne se prête guère au détail un peu rare et circonstancié, surtout lorsqu'il s'agit de sujets de la vie moderne, familière ou luxueuse. « Sans avoir, ajoute-t-il, comme jadis, l'horreur du mot propre et l'amour de la périphrase, le vers français se refuse, par sa structure même, à l'expression de la particularité significative. » Or, ce sont précisément des sujets, non pas de la vie moderne, mais d'une vie moderne, familière ou luxueuse, que M. Arnold Goffin s'est proposé de traiter. S'il avait choisi la forme du vers, il aurait dû renoncer à la plupart de ces détails rares et circonstanciés, de ces particularités significatives dont parle Gautier. Il a donc bien fait de se décider pour la prose, pour une prose qu'il appelle lyrique et qui, si elle ne mérite pas absolument cette épithète, a un autre mérite, peu banal, c'est de tendre à la perfection et de l'atteindre presque toujours. *Le Fou raisonnable* renferme une quinzaine de morceaux impeccables, où la précision de l'analyse psychologique trouve une forme absolue et définitive.

Le Fou raisonnable me paraît être le meilleur livre de M. Arnold Goffin.

Non pas que la direction et la couleur de ses idées aient changé, — c'est toujours André, Delzire Moris ou Maxime qui pensent, — mais parce que ses idées sont incarnées avec un art plus libre et plus souple, dans des *épisodes* plus saisissants et plus variés. Naguère, l'écrivain se racontait, directement, d'une voix amère et monotone, sans une inflexion, sur le ton que l'on prend quand on se parle à soi-même, et qu'on n'a pas l'espoir d'être écouté. Ainsi, le *Journal d'André*, *Delzire Moris* et *Maxime* sont-ils moins des œuvres d'art au sens exact du mot que les curieux soliloques d'un observateur enfermé dans sa propre personnalité, toujours en cœur à cœur et en tête à tête avec lui-même, et que le bruit du monde extérieur irrite quelquefois jusqu'à l'envie. Dans ces autobiographies-là, M. Arnold Goffin est le prisonnier de lui-même. Aussi leur principal intérêt réside-t-il dans l'analyse psychologique, et l'art n'intervient-il que d'une façon secondaire, comme un moyen d'expression plus rare et plus juste.

Il en est tout autrement du *Fou raisonnable*. Déjà, dans *Impressions et sensations*, M. Arnold Goffin montrait des velléités de s'évader et de sortir de sa cellule, ne fût-ce que pour la contempler du dehors. Dans l'œuvre d'aujourd'hui, cette tendance s'accentue avec bonheur. M. Arnold Goffin se raconte encore, mais il appelle à son secours toutes les ressources d'une imagination excentrique et opulente, d'autant plus féconde que, jusqu'à présent, il n'en avait guère abusé. Le plus souvent il s'efface et tire de son cerveau des personnages, des incidents dramatiques, des paysages et des décors. Il dresse le théâtre de sa pensée, il agite ses pantins versicolores et les entrechoque pour en faire jaillir des étincelles. Ils portent ses couleurs et c'est lui qui les souffle, sans doute. Mais ils disent des choses que n'oserait pas dire leur impresario. Et ils les disent mieux, dans une forme animée et plastique, dont l'art délicat et puissant est cette fois l'attrait principal. M. Arnold Goffin est demeuré subjectif, mais son subjectivisme s'est objectivé jusqu'à la création littéraire.

Les lecteurs de *la Jeune Belgique* connaissent l'espèce de sensibilité particulière à M. Arnold Goffin, cette sensibilité douloureuse que des refoulements nécessaires changent parfois en une ironie blasphématoire, en une frénésie de faire mal aux autres, ou plutôt de se faire mal dans les autres. Ce sont là des ruses et des sournoiseries de paroles dont la passion est coutumière, et le sarcasme tord la bouche autant qu'un sanglot. C'est ce qu'il convient de se rappeler en lisant *le Paladin*, *Affettuoso*, *Amitié*, *Duplicité* et les autres proses de la même inspiration, cruellement polaires. Seuls quelques morceaux de douceur et de tendresse font la lumière dans ce livre noir.

Dans la prose intitulée *Diablerie*, M. Arnold Goffin nous décrit ainsi les étranges poèmes que lui récite en rêve un personnage mystérieux : « Jamais une strophe n'a refleuri en ma mémoire de ces poèmes dont l'anguleuse facture désabusée, la cruelle maigreur scientifique me sont encore présentes, aussi bien que l'amenuisé contour de leur inspiration retorse, l'ironie de leurs reflets changeants et surtout les escarboucles qu'à la lecture il faisait jaillir de ces miroitantes parures de jais et de dentelles,

du deuil opulent de ces fabuleuses joailleries noires... L'intaille incisive dans l'onyx très dur et résistant, de quelques sonnets érotiques et d'autres, confits et parfumés de péché, de sensualité douce-amère et élaborés avec la préciosité d'un sangfroid imperturbé et sceptique, me firent courir sur la nuque l'haleine glaciaire d'un acier sadique... »

J'ai envie de remplacer « poèmes » et « sonnets » par « proses lyriques ». de faire mes réserves sur l'emploi, au moins inutile, de certains mots ignorés et rébarbatifs, et d'appliquer ce jugement à la manière de M. Arnold Goffin.

C'est proclamer assez haut, je pense, que *le Fou raisonnable* n'est pas seulement la meilleure œuvre de M. Arnold Goffin, mais une des œuvres en prose les plus parfaites qui aient paru, en Belgique et ailleurs, depuis longtemps.

***

De nombreuses lettres, familiales et familières, de Victor Hugo, publiés sous ce titre : *France et Belgique*, méritent l'attention de l'historien littéraire. Sans doute, leur publication n'était pas indispensable; mais, si elles n'ajoutent rien à la gloire du poète, elles nous permettent cependant d'observer, en des pages assurément spontanées, d'intéressants phénomènes de sensibilité.

C'est une opinion reçue — reçue par les gens peu difficiles sur la qualité des opinions qu'ils reçoivent! — que la poésie de Victor Hugo manque de sincérité, qu'elle recherche à tout prix les contrastes, et que les fresques colossales de *la Légende des siècles* sont le résultat d'une contrainte intellectuelle tournée en habitude et en manie

Je le regrette bien pour ces gens-là : le Hugo des lettres intimes, loin de différer du Hugo officiel, lui ressemble étonnamment. Et si l'on remarque que ces lettres datent de 1834 à 1836, en d'autres termes, qu'elles sont contemporaines de *Claude Gueux*, d'*Angelo* et des *Voix intérieures*, on est forcé de convenir que non seulement le Hugo de ces épitres a les mêmes façons de style que le Hugo des œuvres publiques correspondantes, mais que ces billets insignifiants annoncent le Hugo de la dernière époque, celui qui commence aux *Contemplations* pour s'épanouir dans *les Quatre vents de l'esprit* et dans *la Fin de Satan*.

On peut l'affirmer sans paradoxe : les images des *Voix intérieures*, malgré leur magnificence, paraissent presque timides en comparaison de celles qui éclatent dans ces lettres négligées, où le terrible Cyclope se démène avec verve, une audace et une liberté que les lecteurs de ses livres ne lui connaissaient encore pas. Dans cette correspondance il se révèle tout entier, tel qu'il est déjà, et tel qu'il sera plus tard, avec sa sensualité frénétique, son amour des grands gestes éployés, des musiques retentissantes et pleines, des fortes et riches couleurs. L'œil — *l'œil de chair* que dénonçait d'Aurevilly — dévore les choses pour les baigner dans sa propre lumière, et se pâme à la fois, avec les mêmes transports, devant l'infiniment grand et devant l'infiniment petit. Et son *rococo* fantastique, — le maniérisme de Polyphème! — fleurit déjà joyeusement.

La rétine de Victor Hugo ne garde pas les images avec cette fidélité de plaque photographique qui nous surprend dans les récits de voyages de Théophile Gautier. Au contraire, son œil d'exagérateur splendide agrandit ou rapetisse les formes; ses tyranniques prunelles, au lieu de s'imbiber de la couleur des choses, projettent sur elles des couleurs *intérieures*, devant lesquelles toute couleur réelle pâlit et s'évanouit. Hugo voit son rêve, même lorsqu'il écrit ou dessine *d'après nature*. La nature, c'est lui.

« Au loin, écrit-il d'Etretat en 1835, il y avait un navire dont les voiles gris de pierre dessinaient sur la mer une colossale figure de Napoléon » Et il dessine, à son tour, en marge de sa lettre, la silhouette d'un voilier qui ressemble au Petit Caporal. Ainsi s'éveille en lui, devant les formes les plus simples et les plus banales, l'innombrable et superbe troupeau d'images dont il est rempli.

En Belgique, il n'a rien vu, ni en Wallonie, ni en Flandre. Il court de monument à monument, d'hôtels de ville à cathédrales, pour ressusciter en son cerveau l'espèce d'ivresse architecturale à laquelle nous devons *Notre-Dame de Paris*. Le monde extérieur n'est pour lui qu'un prétexte à marier des souvenirs, une occasion d'étaler d'intimes richesses, un moyen de prendre conscience du monde qui s'agite dans son esprit. En d'autres termes, la *curiosité* d'un Baudelaire et *l'intelligence sympathique* d'un Taine lui font défaut, ou, pour dire mieux, lui sont inutiles. Il y aurait à faire de piquantes comparaisons par dissemblance entre les lettres de Victor Hugo d'une part, et les notes de Baudelaire sur la Belgique et les études de M. Taine sur l'art dans les Pays-Bas, de l'autre. J'en suis réduit aujourd'hui à les indiquer.

***

Je devrais analyser longuement certains livres de prose qui se recommandent à la critique par des mérites intrinsèques ou par des tendances caractéristiques. Malheureusement, notre revue du mois de juillet est encombrée et force m'est, en dépit de ma bonne volonté, de remplacer l'analyse par des mentions. Je me contente donc de signaler *l'Invisible*, le curieux roman de M. J. de Tallenay, dont le sujet est original. Il s'agit d'un défunt qui assiste, en esprit doué d'ubiquité, aux comédies et aux drames provoqués par sa mort chez ses héritiers naturels. La forme de ce livre, pour être discrète, n'en révèle pas moins un tempérament d'analyste et de romancier. Il y a plus de mordant et de vigueur dans les *Contes d'Amérique*, de M. Louis Mullem. Les amoureux d'ironies féroces et de plaisanteries à froid se délecteront fort à la lecture de ce petit livre, qui renferme d'excellents morceaux, écrits d'une encre corrosive, par un conteur puissant et verveux.

Ce n'est point par de telles qualités personnelles que l'œuvre de M Adrien Remacle, *La Passante, roman d'une âme*, attire l'attention. M. Remacle ne paraît point pourvu d'une grande faculté de réalisation plastique. Ses poèmes, rimés ou non, ne donnent guère l'impression d'une œuvre d'art. Mais *la Passante* a d'autres mérites et aussi d'autres ambi-

tions. « La moisson des croix, — dit l'épigraphe du roman, — levée sur la terre depuis que le Golgotha a jeté sa semence aux quatres vents du ciel, restera debout plusieurs siècles encore avant d'être toute fauchée; mais, toujours respectueux de ce signe d'une ère, les Justes iront cherchant la nouvelle semence et de plus lumineux symboles. » C'est assez dire que l'œuvre de M. Adrien Remacle se rattache à cet étrange mouvement de renaissance spiritualiste qui se manifeste depuis quelques années dans les jeunes lettres françaises.

J'aurai prochainement, à propos du roman de M. Remacle et d'autres productions animées d'un esprit semblable, l'occasion d'exprimer mon avis sur ces tentatives intéressantes.

ALBERT GIRAUD

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Première exposition de l'Association pour l'Art.

Anvers a eu son salon des XX. En nette opposition avec le goût naturellement régressif de son public et les tendances sagements dépendantes de la plupart de ses jeunes peintres, un comité s'est constitué qui se propose de faire un miracle, et qui par conséquent le fera : il s'agit de susciter des curiosités dans ce milieu fermé comme une coterie mondaine de province, dans cette population de manieurs de pinceaux qu'anime d'ordinaire un seul sentiment vif, le sentiment de ses droits acquis à sa propre admiration Permettre à toutes les manifestations de l'art, surtout aux plus récentes et aux plus actuelles, de se produire librement et dignement, malgré l'orgueilleuse indifférence ambiante, tel est le but de l'association constituée par deux peintres anversois, MM. Henry Van de Velde et Georges Morren, par M. Max Elskamp, le poète de *Dominical*, par deux esthètes, MM. Charles Dumercy et Georges Serigiers. En même temps que l'exposition d'œuvres d'art, l'organisation de conférences et d'auditions musicales sont ses modes d'action.

La première exposition a eu un appréciable succès qui permet d'augurer favorablement de la vitalité de l'institution nouvelle. Elle était parfaite de cohérence, de bonne tenue, d'élégance simple, d'ordonnance logique.

La plupart des œuvres exposées ont été vues récemment aux XX et nous n'avons pas à y revenir. Transcrivons pour mémoire les noms de Seurat, Signac, Lucien Pissarro, Anna Boch, Van Rysselberghe, Finch, Walter Crane, Van Gogh, Minne, Delaherche, de Toulouse-Lautrec, Chéret.

Voici trois paysages de M. Camille Pissarro. Doux et clairs, ils traduisent l'atmosphère avec une irréprochable vérité. L'un d'eux, *Hamptoncourt*, va même au delà : dans les lignes calmes de ses ombrages, de ses amples con-

structions cossues, dans la lumineuse sérénité de ses riches gazons, réside l'essence du seigneurial paysage anglais.

Le néo-impressionnisme très affiné et très réfléchi de M. Henry Van de Velde s'adapte à une vision limpide et légère, et cherche l'intensité dans la synthèse. L'exposition de M. Georges Morren, un nouveau venu, le montre déjà s'appliquant en même temps à l'étude de la lumière dans des paysages peu rigoureux et à l'observation de la physionomie expressive dans un portrait et dans des dessins où s'affirment les tendances intellectuelles qui se font jour dans la génération montante et qui absorbent tout entier l'art ingénu de Mlle Marguerite Hollmann.

M. Toorop se tourne de plus en plus de ce côté : à preuve ses *Vieux songeurs crédules*, nouvelle interprétation, encore exaspérée, d'un thème qui lui a déjà servi, et ses *Rôdeurs* qui relèvent de la même inspiration symbolique que *l'Hétaïre*, décorés comme *l'Hétaïre* d'une rare somptuosité de gemmes et d'émaux.

Des compositions ornementales de M. Georges Lemmen, notamment une série d'illustrations pour le prochain *Livre d'images* de M. Gustave Kahn, se font remarquer par un goût très curieux, par une entente parfaite de l'effet décoratif des lignes et des teintes.

Mais les deux plus grandes attractions du Salon étaient une suite nombreuse d'estampes d'Hiroshighé, empruntées pour la plupart à la collection Michotte, et une collection de lavis de Constantin Guys. Du prestigieux paysagiste qu'on doit placer au premier rang dans l'école populaire japonaise, d'étonnants ciels nocturnes, des effets de neige, des foules, des attitudes, des lointains de pays, du tour le plus expressif, de l'harmonie la plus délicate. Du bizarre annotateur de la vie moderne qui fut le Forain volontairement obscur du second Empire, de *l'Homme des foules*, ivre de curiosité, qu'a glorifié Baudelaire, de hardis griffonnages, fermes comme des paraphes, de prestes croquis où l'observation se ramasse en un trait énergique, se condense en une arabesque improvisée.

ERNEST VERLANT

MEMENTO

La Jeune Belgique publiera prochainement des nouvelles de MM. Sully-Huntley Rahlenbeek, Stiernet, etc., et des comptes rendus des récents ouvrages de MM. Lemonnier, Ed. Dubus, T. de Wyzewa, Zola, etc.

Plusieurs revues belges se sont émues de certain article paru dans *l'Evénement*, sous la signature de M. Bernard Lazare. Nous ne comprenons rien à leur émotion.

C'est assez dire que nous ne défendrons pas l'œuvre de Camille Lemonier contre les attaques de M. Bernard Lazare. Elle se défend d'elle-même et n'a pas besoin d'avocat. Mais la petite sortie de M. Bernard Lazare mérite, à un point de vue plus général, un bout de réponse.

La chronique de *l'Evénement* trahit, à l'égard des écrivains français de Belgique, une espèce de hargne à laquelle la citation élogieuse de certains noms n'enlève rien de son caractère. Depuis une dizaine d'années, nous sommes habitués à ces accès d'humeur qui, après l'article de M. Mirbeau sur Maurice Maeterlinck, ne sont pas devenus plus rares. Qu'ils éclatent chez M. Paul Adam ou chez M. Pouvillon, ou chez un autre, il n'importe. Au fond, ils sont très flatteurs pour nous et nous les subissons avec une philosophie qui nous coûte peu.

Mais nous saisissons cette occasion d'offrir à M. Bernard Lazare, qui nous donna la primeur de quelques légendes de son *Miroir*, l'expression d'une gratitude assurément méritée.

La Revue indépendante de juin consacre un article aux *Fusillés de Malines*. Une note de l'éditeur Savine nous annonce, à ce propos, une réédition de l'œuvre complète de Georges Eekhoud.

Petit dialogue édifiant entre M. Emile Zola et M. Huret :

« — Ma fortune ! ma fortune ! mais je n'ai pas le sou ! c'est une pure légende que celle de Zola millionnaire ! Comment, vous ne savez pas ça ?

— Mais... les gros tirages ?...

— Les gros tirages, les gros tirages... ça fait en moyenne quatre-vingt mille exemplaires vendus par an. Eh bien, comptez : j'ai douze sous par exemplaire, ça fait à peine cinquante mille francs. Ajoutez les droits de traduction, les reproductions et j'arrive tout juste dans les bonnes années à gagner cent mille francs par an. A Paris, avec la vie qu'on mène, ça n'est pas la fortune, c'est bien vite dépensé, allez ! Savez-vous qu'il faudrait des millions pour avoir aujourd'hui du vrai luxe ! la moindre table moderne vraiment artistique vaut dix mille francs, le reste est à l'avenant. Oui, trois millions, rien que pour les meubles ! et je ne parle pas de la construction d'un hôtel construit selon son goût. Moi, ma plus grosse folie de curieux ça été l'achat des primitifs que vous verrez dans mon cabinet de travail, quatre panneaux pour quatre mille francs.

On m'a fait une réputation d'homme d'argent, seulement préoccupé de gros tirages et de millions d'exemplaires... Imbéciles ! je tiens à ce que mes romans aient beaucoup d'éditions, c'est évident, j'ambitionne un public très nombreux, c'est non moins logique. C'est un fait historique intéressant à connaître que M. Georges Ohnet a eu cent mille lecteurs au XIXe siècle. Pour moi, j'ai toujours eu pour théorie d'agir sur de grandes masses. Eh bien, il me plaît de me rendre compte qu'à l'heure présente on a vendu un million deux cent mille exemplaires des *Rougon-Macquart*. Quant

à prétendre que plus un livre se vend, plus son auteur a de mérite, c'est d'une telle absurdité que je ne veux seulement pas m'en défendre.

M. Zola s'enfonçait, les jambes croisées, dans un coin du grand fauteuil; il redit, les yeux rêveurs derrière le binocle en hochant la tête :

— Le luxe, le luxe, je m'en fiche! Voyez-vous tout ça — et sa main fait un long geste circulaire, — qu'est-ce que ça me fait! je n'en ai pas besoin! ça ne m'intéresse pas, je vous le répète; ah! si je pouvais recommencer ma vie... une mansarde, voyez-vous! une mansarde et la tranquillité... »

Pouah!

M. José-Maria de Hérédia vient de remettre à l'éditeur Lemerre le manuscrit de son livre de sonnets : *Les Trophées*.

M. Rémy de Gourmont écrit ceci dans *la Revue blanche :*

« On croit le moment bon pour le dire avec sincérité et avec naïveté : à cette heure il y a deux classes d'écrivains, ceux qui ont du talent, les symbolistes; ceux qui n'en n'ont pas, les autres. »

C'est drôle, nous ne trouvons pas que M. Rémy de Gourmont soit symboliste!

Dans le même numéro de *la Revue blanche*, sous la signature de M. Lucien Muhlfeld, on lit :

« Ils sont tous très beaux. *La Chanson du prodigue*, de M. Trarieux. *le Jardin de l'âme*, de M. Roussel, *Quand les violons sont partis*, de M. Dubus (les jolis titres!), des vers réguliers, des vers libres. des vers faux, des vers nombreux et charmeurs. Et auparavant les *Poèmes et songes*, voluptueux et corrects, de M. Jean Griselin. Et depuis les *Chansons naïves*. si joliment, de M. Gérardy; et ce troublant *Adolescent confidentiel* de M. Michel Féline...

Mais il faut borner ses élections. Et mon goût va à deux livres. A *Tel qu'en songe*, d'abord, de Henri de Régnier, où pour une fois encore nous revoyons les personnages abstraits du Héros, de la Forêt, de l'Alérion, etc., dans les décors, les déclamations et les récitatifs les plus beaux sans nul doute qui soient de ce poète. *La Gardienne* n'est inférieure à aucun poème.

Puis, il y a, réunies chez Charpentier, les *Poésies* de Catulle Mendès. *Eh bien, c'est très fâcheux, mais toutes choses chronologiquement égales d'ailleurs, il faut bien le dire : on avait plus de talent dans la génération d'avant.* »

Que va dire M. de Gourmont?

Un sonnet académique, dédié à ceux qui ont de la peine à se rappeler les noms des Quarante :

En notre Académie ils sont quarante. C'est
De Broglie et Vogüé, Du Camp, Sully-Prudhomme,
Boissier, Bertrand, Duruy, Simon, l'ami de l'homme ;
Legouvé, Pailleron, Renan, Rousse et Rousset,

Les évêques Perraud et Dumas, Sardou, Say,
Lavisse, Cherbuliez, que Valbert on surnomme;
Lesseps, le duc Pasquier, de sa prose économe,
Mézières, Claretie et Camille Doucet,

Notre immortel Pasteur, Mazade, d'Haussonville,
Taine, Ollivier, Gréard et Leconte de Lisle,
Hervé, Marmier qui n'est pas le plus décati,

Freycinet, Halévy, Meilhac, François Coppée,
Lemoinne, cette plume, Aumale, cette épée,
Et le plus jeune et le plus beau, Pierre Loti.

N. B. Ce sonnet n'est pas de M. José-Maria de Hérédia.

Les peintres vont bien. M. Ciamberlani traduit, dans *le Mouvement littéraire*, un poème d'un jeune Italien, M. Dante Alighieri.

Echantillon :

Nous étions partis déjà de là,
quand j'en vis deux gelés en une même fosse,
en sorte que l'une tête à l'autre était chapeau.

Non pas chapeau, mais trois-françois!

Dans la *Revue indépendante* de juin, M. Georges Bonnamour recommence le *Journal des Goncourt* sans Goncourt.

Lire dans *l'Endehors*, un très bel article d'Emile Verhaeren sur Georges Eekhoud, et dans *l'Art moderne* un fragment caractéristique de la conférence de Georges Eekhoud sur Peter Benoit.

Un aphorisme de Quasi, dans *le Mercure de France* :

« Supprimer les petits pois, c'est priver

le pigeon d'une des sauces auxquelles on le mange. »

Dans la *Revue blanche*, la fin de *Papa Hamlet*, et des vers de M. Coolus, dans *la Société nouvelle*, des études de Kropotkine, Brocher, Fleming, Louis Bertrand, une nouvelle de Georges Eekhoud, des pages de critique d'Hubert Krains et de Valère Gille, et dans la *Freie Bühne* de Berlin, un curieux article de M. Thomas Stockmann sur la traduction allemande de *Pierrot Lunaire*.

M. Pouvillon, dans sa préface pour M. Le Goffic, se demande : « L'âme européenne, eh bien! que sera-t-elle? » Et il répond : « L'âme européenne, — mais c'est l'âme belge! »

M. Pouvillon croit qu'il est méchant!

Notre collaborateur Ernest Verlant étudie dans la *Revue générale*, l'*Histoire des lettres belges* de Francis Nautet.

L'étude est des plus remarquables, et M. Nautet a trouvé le critique qu'il mérite.

M. Taine donne à la *Revue des Deux Mondes* les chapitres de son prochain volume relatifs à l'Université de France. La dernière partie des *Origines de la France comtemporaine* paraîtra donc prochainement. A en juger par les extraits de la *Revue*, le couronnement de l'édifice sera glorieux.

Léon Cladel vient de mourir à Sèvres, de la maladie dont il souffrait déjà en 1884, lors de son voyage en Belgique.

Léon Cladel fut un bel et probe artiste, qui ne consentit jamais à flatter le mauvais goût de la foule. Il meurt pauvre et méconnu, mais son œuvre est riche et lui survivra.

Léon Cladel fut mêlé d'assez près à notre mouvement littéraire, qu'il encouragea de toutes ses forces et dont il a prédit l'épanouissement.

La Jeune Belgique n'est pas oublieuse : elle gardera de Léon Cladel un souvenir attendri et respectueux.

M. Célestin Demblon publie par fragments dans *le Peuple* une histoire de la littérature belge qui promet d'être intéressante. On y remarque, à propos du prince de Ligne, des vues originales et neuves. Nous aurons l'occasion d'étudier l'œuvre de M. Demblon lorsqu'elle paraîtra en volume.

Un nommé Tardieu, qui n'avait pas écrit *la Princesse Maleine*, vient d'être guillotiné à Caen.

A la fête de bienfaisance donnée le 14 juillet par la colonie française de Bruxelles, fut représentée une série de tableaux vivants sous ce titre : *Un siècle de coquetterie*. Chaque tableau avait pour commentaire une piécette humoristique, quasiment improvisée par M. Félix Hecq, en vers de pimpante allure, dont voici un échantillon :

TRILOGIE DE LA CRINOLINE

LE POLISSON

Mimi, rêveuse et pensive,
Ayant découvert un soir
Qu'elle était trop peu massive
Du côté qu'il faut asseoir,
Et de Vénus Callipyge
Enviant fort la façon,
Accrut son joli prestige
Du polisson.

D'abord, il parut étrange,
— Avec raison, n'est-ce pas? —
Que la femme, pour être ange,
Crut devoir s'aller si bas.
Puis on trouva plein de grâce
Le perpétuel frisson
Que mettait à cette place
Le polisson.

Et la grâce féminine
Qui connaît tous les détours
Du serpent, par Mélusine,
Sut au bout de quelques jours
Faire saisir la manière
— Par mainte experte leçon —
De jouer de la paupière,
Au polisson.

LA TOURNURE

Mais le succès grise et voici,
Par aventure,
Que le polisson s'épaissit,
Devient tournure;

Il se ballonne par devant
Et par derrière,
S'ouvrant à la rigueur du vent,
Si meurtrière!
Et dans son discret firmament
Sa blanche voile
Voit Phébé briller par moment,
Mais pas d'étoile!

LA CAGE

Cette fois, c'est la folie
Inspirant l'amour du neuf,
Un halo, un parhélie :
La grenouille se fait bœuf.

Donner le bras est un mythe
Sans se placer de trois-quarts :
Il va falloir tout de suite
Elargir les boulevards!

Avec sa verve acérée
Daumier, dans un mot charmant,
Dit de la cage ferrée
Qu'elle attire l'homme « aimant » :

Partout la mode étrangère
Subit le pouf potentat
Et toute femme est légère,
Etant un aérostat,

Jusqu'au jour où, trop gonflée,
Non point de gaz, mais d'orgueil,
La cage s'est affalée.....
Qu'éternel soit son cercueil!

M. Van Keymeulen publie dans *le Précurseur* d'Anvers un feuilleton sans prix dont voici le début :

« Ce n'est pas une *rareté*, en Belgique, depuis quelques années surtout, que l'apparition d'un volume de vers... Il est possible, s'ils daignent s'occuper de lui, que certains critiques accusent l'auteur des *Evocations* de n'être pas assez *artiste*, comme ils disent, parce qu'il s'est abstenu de quintessencier des rébus en iroquois, et qu'il a dédaigné le pittoresque facile à l'usage des pasticheurs de Barbey d'Aurevilly ou du Flaubert de *la Confession de saint Antoine*... Ce livre... nous fait un peu l'effet qu'ont dû produire, sur les contemporains de Henri IV, les *Odes* de Malherbe, succédant aux tentatives franco-helléniques des poètes de la Pléiade. »

Savourons cette apparition qui est une rareté, et le pittoresque facile à la Barbey et à la Flaubert, et *la Confession de saint Antoine* qui fait pendant, sans doute, aux *Tentations de saint Augustin*, et M. Landoy-Malherbe et les « tentatives » de la Pléiade!

La grande critique est encore plus grande à Anvers que partout ailleurs!

Dorénavant, nous lirons attentivement *le Précurseur*. Il ne faut pas que de pareilles perles soient versées sous les pieds des seuls marchands de grain.

Des nouvelles alarmantes ont couru sur la santé de Félicien Rops. Les alarmistes ont eu tort, et ils s'en réjouiront, nous n'en doutons pas. Le maître des *Sataniques* est convalescent, et songe à compléter son œuvre.

Voici ce qu'il a déclaré, à ce propos, aux interviewers de Paris :

« Je suis un artiste mal compris. On s'obstine à ne chercher dans mes dessins que de l'obscène avec une pointe d'art, et, sauf quelques rares connaisseurs, personne ne veut voir la morale saine et puissante qui s'en dégage. J'ai la prétention de faire, avec mon crayon, œuvre de moraliste, et de rendre le vice abominable et repoussant. Je vais vous en donner la preuve. Il y a près de dix ans, un éditeur de Bruxelles me chargea de faire une série d'illustrations pour *Gamiani*, le libertinage poétique attribué à Alfred de Musset; j'y consentis volontiers et de suite me mis à la besogne. Au bout de quelques semaines, j'apportai à Malasis, — c'était lui, — une douzaine de dessins qui le firent frémir : c'était d'une obscénité artistique macabre, terrifiante; des femmes nues jouaient avec des squelettes en des baisers et des attitudes épouvantables. Mon éditeur n'osa pas refuser le travail mais ne se fit pas d'illusion sur le succès. *Gamiani*, illustrée par Rops, devint un rossignol au fond de la boutique.

Mes projets? J'en ai peu pour le moment; quand mon œil sera guéri, je continuerai l'œuvre commencée que m'a commandée Dentu. Je suis chargé d'illustrer de douze frontispices importants douze nouvelles de quelques jeunes écrivains de talent : MM. Edmond Haraucourt, Paul Margueritte, Geffroy, Darzens, Rosny, Gustave Guiches, Paul Hervieu. Puis, après cette publication qui paraîtra sans doute en automne, je ferai peut-être des dessins pour une nouvelle édition de *l'Eloge de la Folie* d'Erasme.

Et puis, laissez-moi le dire : je suis dans une période de découragement, de tristesse : je cherche une formule d'art nouvelle; je trouve que le nu de nos artistes n'est pas assez moderne, qu'il est trop la reproduction de l'antique; je voudrais un nu plus intense, dégageant un frisson inconnu qui doit exister dans le domaine de l'art et que je trouverai. »

Félicien Rops le trouvera, nous en sommes sûrs. Mais s'il trouvait en même temps, dans ses opulents cartons, le frontispice qu'il a bien voulu promettre à *la Jeune Belgique* à l'époque où la reine Berthe était encore en train de filer, nous ne l'admire-

rions pas plus, mais... nous l'aimerions davantage.

Avis à l'infâme Fély.

De M. F. de Nion, dans *le Figaro*, un très intéressant article sur *le mouvement littéraire en Belgique*. En voici le début :

« Ce serait une étude assurément ingénieuse, d'une curiosité subtile et délicate, celle par laquelle on tâcherait à relever les courants, à surprendre les influences étrangères qui, à toutes les périodes de notre histoire littéraire, apportèrent à notre langue une orientation, des richesses nouvelles, en firent ce merveilleux et souple instrument dont la flexibilité infinie, le perpétuel renouveau assurent l'élégance et la vitalité.

« Aux premiers âges et pendant toute la Renaissance l'esprit français est hanté de romanisme, de grécité ; plus tard, il s'ennoblit et s'enfle aux hâbleries espagnoles, s'aménise et se subtilise sous la séduction du goût italien ; à la fin du XVIIIe siècle, il est touché d'anglicisme, nourri de germanisme durant l'expansion romantique ; de nos jours, l'art russe, émané de France, y revient exercer une action réflexe, violente autant que passagère ; enfin, dans ces derniers temps, un nouvel élément s'insinue, domine jusqu'à un certain point nos jeunes écoles : la littérature belge « d'expression française », suivant le mot d'un de ses critiques les plus perceptifs et les plus avisés, M. F. Nautet. Cet éveil brusque — presque miraculeux dans ces provinces flamandes, dans ces pays de « taiseux » — d'un art jeune et combatif, c'est la France qui le provoque ; mais aussitôt provoqué, il a son action sur nous. C'est la Belgique qui accueille les plus avancés de nos jeunes écrivains, les acclame et les consacre, ce sont ses revues qui luttent pour eux. »

Suit une étude très complète, malgré quelques petites inexactitudes de fait, sur nos prosateurs, Lemonnier, Eekhoud, Picard, Goffin, Maubel, etc., et sur nos revues littéraires. Voici le passage qui concerne *la Jeune Belgique* :

« Des journaux, des revues surtout contribuèrent, avec des fortunes diverses, mais toujours une ardeur, un désintéressement admirables, au succès de cette littérature naissante. *L'Europe*, fondée à Bruxelles par M. E. Franck, un économiste de haute valeur, ouvrit son supplément aux nouveaux écrivains ; presque en même temps *la Jeune Belgique* faisait paraître son premier numéro. Max Waller, figure charmante et gamine, incarnant deux natures contradictoires, l'étudiant allemand et le boulevardier parisien, lança le périodique en pleine mêlée, avec les plus « en avant » des jeunes : Giraud, Gilkin, Verhaeren, Goffin, H. Maubel, Demolder, etc., etc.

« Il en fit l'organe imaginatif, spiritualiste, impressionniste du mouvement. »

Tous nos remerciements à M. de Nion.

De René Maizeroy, dans *Gil Blas*, ce bel éloge de Constantin Meunier :

« C'est un maître ce Constantin Meunier qui pétrit dans la glaise et la cire comme l'âme de la terre nourricière sur laquelle s'usent et peinent les pauvres gens, qui semble lui-même avec son masque fruste, presque farouche, où s'emmêlent les rudes crins d'une barbe rougeâtre, ses yeux où palpite une suprême bonté, ses massives épaules, son air timide et doux, quelque apôtre venu des Thébaïdes pour prêcher la pitié et l'aumône aux Heureux de la vie, pour alléger la noire misère des Déshérités.

Le fragment de haut-relief qu'il a intitulé *la Glèbe* et qui représente deux paysans aux faces crevassées, rudes, tendues par l'effort du labeur, aux bras musclés pour violer la nature, pour lui arracher le pain quotidien, pour jeter bas des arbres séculaires, aux échines incurvées par de longues années de fatigue et de lutte, est un de ces chefs-d'œuvre pour lesquels on se passionne et qu'il importe de saluer avec autant de respect que d'admiration. »

Le *Mercure de France* nous apporte des nouvelles de Henry De Groux :

« Le tableau de H. De Groux, *le Christ aux Outrages*, présenté au jury du Champ-de-Mars, a été refusé sur les instances de M. Jean Béraud. Devant l'opinion de ce peintre (d'un génie incontesté), des artistes tels que M. Puvis de Chavannes (lequel connaissait le tableau et l'admirait tout haut) ont cru devoir humblement capituler. L'ambigu Stevens n'a dit oui ni non. Raison du refus : que cette toile, trop originale (*sic*), compromettrait la bonne tenue du Champ-de-Mars. Ce tableau et une grande composition en quatre panneaux, du même auteur, sont exposés à l'Union libérale d'artistes français (Palais des Arts libéraux, Champ-de-Mars).

POÈMES

I

BONHEUR

La voix du monde expire au seuil de ces vallées...
Le murmure des eaux, le frisson des feuillées
Charmaient seuls à jamais d'un souffle éolien
De notre amour comblé l'exil élyséen;
Et le soir enchantait de parfums et d'haleines
L'ombre que les grands bois allongent sur les plaines.

Tout au monde était beau! Mais qu'importe à l'Amour
L'éclat toujours nouveau d'un si bienheureux jour?
Ton corps frêle et charmant couché dans la rosée
Souviens-toi! détournait vers sa beauté brisée
Mon regard désormais las des bois et des prés,
Et la clarté jouait dans tes cheveux ambrés!

Révélez, ô forêts, révèle, ô solitude,
Le secret de la joie et de sa lassitude.
Parfois, en nos baisers, il nous semblait mourir.
Un murmure étouffé comme un dernier soupir,
Le râle et le sanglot d'une immense tendresse
Témoignaient seuls encor de notre intime ivresse...
Mourir? Mais, enlacés, mourir eût été doux!
Quel attrait nous gardait ce qui n'était pas nous?
Une possession si longue et si profonde
Nous dérobait déjà le pur aspect du monde :

Ses rayons n'étaient plus que des rayons éteints,
Ses bruits, que des échos chaque jour plus lointains!
Et sa félicité n'égalait point la nôtre!
Le cœur comblé de joie, enivrés l'un de l'autre,
Nous succombions tous deux à la même langueur,
Dans la distraction sublime du bonheur !

Or, l'automne était là! Déjà, plein de présages,
Un souffle moins discret troublait les grands feuillages;
Un nuage inconnu voilait l'horizon bleu;
Dans l'air, autour de nous, passait comme un adieu...

II

LA DAME D'AUTREFOIS

Le calme de son âme offensait mon désir.
Ah! fuir, s'il le fallait, en quelque solitude!
J'étais las de l'aimer, il me tardait de fuir!

Mais elle, déjouant ma vaine lassitude,
D'un regard sans colère à ces adieux ingrats,
M'entourait malgré moi de sa sollicitude.

« Va! » disait-elle enfin. « Mais, si ton cœur est las,
Ne crois pas à ton gré changer ce qui demeure.
Quels que soient tes adieux, je ne répondrai pas. »

Car, malgré les adieux, l'Amour aurait son heure !
Et voici qu'attestant son éternel pouvoir,
La Dame d'autrefois rentre dans sa demeure.

Belle comme à souhait, belle comme l'espoir !
Et résumant pour moi dans ses grands yeux étranges
L'irréparable éclat de ce dernier beau soir!

« Naguère, me dit-elle, enviés par les anges,
Nous avons échangé nos cœurs silencieux;
Tu ne changeras rien à ces divins échanges.

Ai-je en vain dédaigné ta haine et tes adieux ?
Reconnais, malgré toi, que ton âme était folle :
Ma force reconquise éclate dans tes yeux. »

Elle parle, et voyez ! tandis que sa parole
S'élève comme un chant dans le soir cristallin,
Mes rêves d'autrefois lui font une auréole.

O forêts d'où s'en va l'éblouissant déclin !
Tout tremblant malgré lui d'une joie ingénue,
Mon cœur exhale ainsi l'aveu dont il est plein :

« Est-ce toi que j'aimais? Ou bien, quelle inconnue
Trouble si doucement le pauvre qui la voit?
Je pensais t'oublier et ne t'ai point connue.

Que ton cœur offensé pardonne à tant d'émoi !
N'es-tu pas douce et fière ? Et toute liliale ?
Je le sens aujourd'hui, je n'ai pensé qu'à toi.

Seuls tes cheveux ont ceint ma couronne idéale.
Confondant désormais mon rêve et ta douceur
Tu t'établis en moi comme une enfant royale.

O seule aimée ! Ainsi, tandis qu'un vent d'erreur,
Insensé, m'éloignait de ta beauté cachée,
Tu m'as suivi sans crainte, avec des yeux de sœur,

Car, même en te fuyant, c'est toi que j'ai cherchée ! »

FERNAND SEVERIN

CROQUIS (1)

Rajeuni, la peau fine et la chair douce épanouies, la pensée désobscurcie, reposée, légère, les nerfs détendus, Christian sortait du bain. Il revenait vers Max installé devant une absinthe :

— Tu as fini déjà! Moi, je me suis rhabillé lentement pour ne pas m'échauffer, pour ne pas effaroucher la fraîcheur que je sentais me voltiger autour du corps.

Il s'approcha du bord.

Un baigneur nageait étendu sur le ventre à fleur d'eau, les mains projetées dans l'attitude d'un homme qui tombe; son corps avait la blancheur d'un corps de pierre; les jambes ondulaient comme des nageoires. On ne voyait de sa tête qu'une calotte de cheveux par-dessus laquelle coulaient de petites pelures d'eau à mesure qu'il avançait en labourant l'eau. Les colonnettes d'autour le bassin dansaient une danse torse au fond de l'eau, qui avait un continuel mouvement de déroulement et le trapèze sur ses cordes pareilles à de longues tiges montant du fonds de l'eau, flottait comme s'il était à l'ancre avec un homme pendu la tête en bas, les pieds collés à la barre.

— Regarde, on dirait l'eau de nos rêves où toute la pauvre matière se détrempe. Les corps ne sont qu'un mirage à travers lequel la pensée plonge et c'est l'atmosphère de l'âme qui nous enveloppe. C'est en hiver surtout que l'eau est lustrale, dans plus d'isolement, vers le soir et dans le silence, quand on allume et que les nageurs glissent distraits les uns des autres à fleur de l'eau écaillée de lumière. C'est alors qu'on savoure la purification, le vrai baptême par l'immersion de tout l'être dans de la spiritualité. Mais maintenant!...

C'était, dans le hall de résonnance bâti à pierre et à vitre avec ses rangées de cabines en bois de caisse à violons collées au mur, sur un assourdissant décor d'eau tombante, une mêlée de cris, un tohu-bohu de voix criardes renvoyées et rejetées les unes sur les autres parmi les corps en bataille, sous les douches et sous les cascades. Des baigneurs s'interpellaient, se rejoignaient, organisant des jeux, se baignant en bande, profa-

(1) Extrait de *Quelqu'un d'aujourd'hui*, une étude de vie qui paraîtra en octobre. Ce croquis précède immédiatement dans le livre le fragment que nous avons donné dans notre numéro de janvier.

nant l'eau claire et pure du tumulte de leurs corps qui s'amassaient par places en informes bancs de chair.

Il y en avait qui se balançaient en poses grimaçantes aux trapèzes et aux anneaux et du tremplin au déclic brutal des corps s'enlevaient en parabole pour un plat-ventre éclatant dans un rejaillissement de cris et de rires.

— Regarde ça, dit Christian, c'est la cage aux singes blancs.

— On dirait des sauvages qui dansent autour d'un mort.

Ils s'étaient assis à l'écart, écoutant les coups de talon sur la planche et le cliquetis des fleurets de la salle d'armes.

Par les baies arquées des étuves du bain turc donnant sur le bassin, on voyait, dans une pénombre, aller et venir, d'une allure lente, des hommes nus dont on n'entendait pas les voix, et l'imagination de Christian se plaisait à leur prêter une expression haute, une attitude fière.

— Les beaux fantômes de chair! Ne dirait-on pas que ce sont de pieux servants de la vie, soucieux de leur corps et de leur âme, qui accomplissent le rituel physique d'une religion, l'esprit aux écoutes des sensations intenses qui fécondent!... Il faut voir de près comme l'être se rabat et se ramasse sur ces corps en sueur pour comprendre à quoi ils emploieront leurs forces nouvelles et leur bien-être.

Un petit, grelottant, le dos en arc, sortait de la salle de douche en se pinçant le nez de ses doigts gourds.

— Vois comme ces gens se posent plastiquement; drape-les, si tu peux; le nu moderne n'existe pas. Autrefois un homme nu c'était « quelqu'un ». Aujourd'hui un homme nu peut être encore un animal, un mâle, mais assurément ce n'est plus personne. On habille tout, on farde tout : les pensées et les sentiments comme les corps. Le nu est devenu immoral et inesthétique depuis que l'âme s'accroche au porte-manteau des êtres parmi les tournures et les pardessus.

Oh! oh! les animaux s'habillent et deviennent solennels! dit-il au défilé de baigneurs dont tout à l'heure les grossièretés se confondaient et sympathisaient et qui avaient repris, avec le vêtement, leur attitude sociale, leur dignité factice, leur air d'autorité ou de déférence... et quand ils furent passés :

— Il y a quelque chose de plus monstrueux que la bête humaine, c'est la bête sociale!

HENRY MAUBEL

.....

VERS [1]

I

Pour y tasser le poids de tes belles lourdeurs,
Tes doubles seins frugaux et savoureux qu'arrose
Ton sang, tes bras bombés que lustre la peau rose,
Ton ventre où les poils roux toisonnent leurs splendeurs,

Je tresserai mes vers comme au fond des villages,
Assis au seuil de leur maison, les vieux vanniers
Mêlent les osiers bruns et blancs de leurs paniers,
En dessins nets, pris à l'émail des carrelages.

Ils contiendront les ors fermentés de ton corps,
Et je les porterai comme des fleurs de fête,
En tas massifs et blonds, au soleil, sur ma tête,
Orgueilleusement clair, comme il convient aux forts.

II

Ta grande chair me fait songer aux centauresses
Dont Paul Rubens, avec le feu de ses pinceaux,
Ameutait d'or les crins au clair, les bras en graisses,
Les seins pointés vers les yeux verts des lionceaux.

Tu m'es l'heure de chair — alors qu'au crépuscule,
Sous tel astre mordant de soir le ciel d'airain,
Ta grande voix hélait quelque farouche Hercule
Que la nuit égarait dans le brouillard marin ;

Et que les sens crispés d'ardeur vers ses caresses
Et le ventre toujours béant vers l'inconnu,
Tes bras tordaient des cris lascifs vers les adresses
Des montres noirs, lécheurs de rut, sur ton corps nu.

---

(1) Tirés d'un volume non publié.

III

Ce que je choisirais pour te symboliser,
Ce ne seraient ni lys, ni tournesols, ni roses,
Ouvrant aux vents frôleurs leur corolle en baiser,
Ni les grands nénuphars dont les pulpes moroses

Et les larges yeux froids, chargés d'éternité,
Bâillent sur l'étang clair leurs rêves immobiles,
Ni le peuple des fleurs despotique et fouetté
De colère et de vent sur les grèves hostiles;

Non — mais tout frémissants d'aurore et de soleil,
Comme des jets de sang se confondant par gerbes,
En pleine floraison, en plein faste vermeil,
Ce serait un massif de dahlias superbes,

Qui, dans l'automne en feu des jours voluptueux,
Dans la maturité chaude de la matière,
Comme de grands tétons rouges et monstrueux,
Se raidiraient sous les mains d'or de la lumière.

IV

Les forts montent la vie ainsi qu'un escalier,
Sans voir d'abord que les femmes sur leurs passages
Tendent vers eux leurs seins, leur front et leurs visages
Et leurs bras élargis en branches d'espalier.

Ils sont les assoiffés de ciel, nocturne hallier,
Où buissonnent des feux en de noirs paysages,
Et si haut montent-ils, séduits par des présages,
Qu'ils parviennent enfin au suprême palier.

Ils y cueillent des fruits d'astres et de comètes;
Puis descendent, lassés de gloire et de conquêtes,
L'esprit déçu, les yeux ailleurs, les cœurs brûlés;

Et regardant alors les femmes qui les guettent,
Ils s'inclinent devant, à deux genoux, et mettent
Entre leurs mains en or les grands mondes volés.

1885 EMILE VERHAEREN

DONNEURS D'AUMONES

Pour Hubert Krains

La charité, cette vertu caractéristique de notre tant petite que moyenne bourgeoisie...

(D'un numéro de *l'Etoile Belge*, janvier 1892.)

Le train venait de dégorger dans la petite gare de banlieue une pleine tapée de gens endimanchés : employés, boutiquiers, rentiers faubouriens avec des ribambelles d'enfants se tenant par la main et dont les cheveux raides montraient encore les raies du peigne imprégné d'eau qui hâtivement au départ les avait, à la file, étrillés.

Mais en les femmes surtout fleurissait l'élégance douloureuse des bourgeoises pauvres, en leurs robes reteintes aux pouacres senteurs de camphre, leurs gants reprisés bridants sur les chairs inaccoutumées et rudes, leurs « tournures » pitoyables et leurs poitrines plates, comme écrasées sous l'armure dérisoire de la mince et triste étoffe noire aux coutures grisâtres.

Et une joie pourtant éclatait, comme à contresens, sur ces fronts sourcilleux, ces faces blêmes et meurtries et ravagées de perpétuels et cuisants soucis, dans ces yeux sournois ou clairs et aiguisés d'astuce marchandière.

C'étaient des rires épais qui bruissaient — comme un vol, tôt posé, de lourds frelons, — des bouts de galopades qui perturbaient la longue suite processionnante qui sortie, lentement, du guichet à claire-voie de la gare, s'écoulait dans un nuage de poussière soulevée vers les premiers cabarets semés le long de la route conduisant à la forêt.

Là se tenait l'assemblée échelonnée des mendiants guenilleux.

L'un, surtout, apitoyait : un cul-de-jatte qui barbotait dans la poussière crayeuse en s'aidant de bois en forme de fers à repasser. Il ne mendiait pas directement mais présentait en vente, dans une mélopée traînante, des lacets pour souliers, des crayons, des allumettes, des cigares « au musc », tout un étalage qu'il transportait méthodiquement rangé dans une boîte carrée reposant sur ses moignons de cuisses coupées à mi-hauteur. Dès qu'il avait aperçu la colonne des arrivants, il s'était placé tout au centre de la route et, de là, manœuvrait en pleine foule.

« Des lacets, Messieurs, Mesdames, des crayons, des bons cigares... »

et, arrêtant sa glissade, il soulevait d'une main une liasse de lacets, de l'autre un godet de fer-blanc.

De-ci de-là des gens s'arrêtaient, se baissaient. Ils ne donnaient pas l'aumône mais achetaient :

« Combien la paire ? » et, le prix énoncé : « Allez donc, disaient les voix indignées, c'est le double *d'en ville*, vingt centimes la paire de lacets... a-t-on jamais vu !... »

L'homme alors essayait d'un rabais, mais déjà on ne songeait plus à lui, on se hâtait vers l'ombre prochaine, maugréant d'avoir dans les jambes ce bout d'homme qui manquait toujours de faire tomber le monde.

Au tournant de la route, à l'orée du bois, un aveugle portant sur la poitrine l'obligatoire écriteau relatant — sommairement — l'épouvantable incendie d'usine, cause du malheur, attendait.

La crue lumière du soleil s'épandait, en larges nappes frissonnantes, sur le lamentable mendiant, mangeait, silencieusement, ses nippes pauvres industrieusement recousues et reprisées, fouillait sa face hideuse, labourée de cicatrices bleuâtres semblant de surnaturelles morsures qui du front descendaient en dentelures rouges aux fourrés ravagés de la barbe.

Hâtive, après un regard précipitamment détourné, la foule passait.

C'était insupportable aussi, de voir des choses dégoûtantes comme celles-là à la campagne, le matin d'un beau dimanche de fête et de soleil, au moment surtout où, arrivé à l'ombre fraîche des grands arbres, on était sur le point de commodément s'installer sur les mousses des talus et de mordre aux premières tartines du déjeuner emporté dans les cabas !

C'était un accroc fait au plaisir longuement escompté — et payé, — un accroc qui comme un manquement à la foi d'un contrat passé en bonne forme indisposait, indignait presque, tandis que les marmots, au dépit des réprimandes, se retournaient avec des curiosités d'instinctivité insurmontable vers ce visage effrayant, insuffisamment entrevu.

N'entendant plus venir personne, le mendiant tâtonnant du bâton, remonta vers la gare.

Puis un bruit de paroles proches le remit immobile au bord du fossé longeant la route, la main étendue, tandis que de ses lèvres bleuâtres — semblant une autre cicatrice mince qui lentement se rouvrait — sortait comme un sourd balbutiement de plainte.

Descendait le chemin de la gare un couple attardé : elle très blonde, en une claire toilette d'été, les joues, marquées du subtil sceau de volupté, rosées du reflet de l'ombrelle encadrant dans la retombée des dentelles une figurine rieuse et frêle où éclatait, triomphalement, l'œillet rouge des lèvres heureuses.

Au moment où arrivés sur la route, ils passaient devant l'aveugle, la jeune femme s'arrêta et voulut dénouer sa voilette de tulle bleu.

Et tandis que le jeune homme s'empressait, se piquait les doigts aux épingles du chapeau, distraitement son regard à elle effleura les yeux de l'aveugle.

Surplombant les effroyables morsures de la face, leurs masses glauques saillaient, stupidement, leurs masses mortes, grisâtres, gélatineuses et troubles comme deux limaces pourrissantes qui, après avoir dévoré les prunelles mortes, seraient mortes à leur tour, cramponnées là, acharnément, entre les paupières sanguinolentes et sans cils. Et dans ces gluantes gélatines d'épouvante, le soleil projetait des points de lumière, gris-clair, qui bougeaient.

Distraitement, souriant toujours, de ses mêmes lèvres humides, la jeune femme, ravie en son insouci de vie heureuse faite toute de joie, de dentelles mousseuses, de mièvreries frêles d'élégance, de complimensonges et d'aveux qui encore chantaient dans sa mémoire, regardait l'aveugle, gaiement, de ses clairs et joliets yeux d'oiseau ; puis son ami, ayant fini de détacher la voilette, lui reprenant le bras :

« Ne lui donne pas, surtout !... » et comme, étonné, le jeune homme se retournait vers elle, elle ajouta, dans une moue exquise de gouaillerie gaminante :

« Mais tu ne vois pas... il me fait de l'œil !... »

GUSTAVE RAHLENBECK

Petites études de poétique française

LE VERS ET LA PROSE

La littérature française traverse en ce temps une crise profonde. Cette crise n'est, à notre avis, qu'une phase particulière d'une crise autrement large et importante, que nous avons esquissée naguère, ici-même, dans un article sur *le Vice suprême* de J. Péladan. Mais la crise littéraire mérite d'être étudiée à part ; nous nous bornerons même, ici, laissant de côté la prose, à scruter la crise de la littérature en vers.

Celle-ci attire l'attention des meilleurs esprits. En un récent article publié dans *les Entretiens politiques et littéraires*, M. Stéphane Mallarmé

l'admire et la déclare exquise. Partageant ensuite les poètes novateurs en trois groupes, il loue successivement, avec sa native et peut-être excessive aménité, les poètes qui se contentent de desserrer le mécanisme intérieur de l'alexandrin, ceux qui, à l'imitation de M. H. de Régnier, entourent l'alexandrin, gardé comme l'accord fondamental du rythme, d'une série de modulations voisines et imprécises, ceux enfin qui ont instauré une forme nouvelle, que M. Kahn appelle le vers libre, que M. Mallarmé propose d'intituler : « vers polymorphe » et que nous-même, pour des raisons que nous exposerons plus loin, nous préférons dénommer : « la mélopée ».

M. Mallarmé applaudit à toutes ces innovations, mais il importe de bien noter sa pensée, exprimée peut-être trop discrètement : « Je demeure convaincu, dit-il, que *dans les occasions amples on obéira toujours à la tradition solennelle*, dont la prépondérance relève du génie classique ». Et pour mieux marquer encore sa conviction, M. Mallarmé précise les cas où, selon lui, on pourra sans inconvénient abandonner la technique traditionnelle : « Seulement, lorsqu'il n'y aura pas lieu, à cause d'une sentimentale bouffée ou pour une anecdote, de déranger les échos vénérables, on regardera à le faire ».

Ainsi, aux yeux de M. Mallarmé, les libertés nouvelles ne sont appelées à jouer qu'un rôle secondaire; l'expression des grands sentiments lyriques restera dévolue à la technique traditionnelle.

Par un petit livre intitulé : *Réflexions sur l'art des vers*, M. Sully-Prudhomme a pris position : « Sans doute, dit-il, on prétend que, loin d'abolir le vers, on le perfectionne, qu'on en réforme la mesure pour en parfaire l'harmonie, pour en multiplier et mieux exploiter les ressources d'expression musicale; *nous craignons, au contraire, qu'on n'en méconnaisse les caractères musicaux propres pour les confondre avec ceux de la prose.* » Et M. Sully-Prudhomme précise l'objet de son travail en ces termes : « La question, au point où l'ont amenée les violences récemment faites à la poétique traditionnelle, peut se poser comme il suit : En quoi, dans notre langue, la versification diffère-t-elle essentiellement de la prose? » Tout l'ouvrage du savant poète a pour but de résoudre cette question. On devine la solution qu'il propose en lisant la définition qu'il donne de la versification : « C'est, dit-il, *l'art de faire bénéficier le plus possible le langage des qualités agréables et éminemment expressives du son* ». M. Sully-Prudhomme condamne d'ailleurs, sans ambage, les innovations récentes; il déclare (p. 35) que la versification a « une phonétique toute spéciale, éminemment distincte de celle de la prose, et découverte après des tâtonnements si nombreux qu'il n'y a désormais aucune chance d'y rien pouvoir innover de fondamental ». Plus loin (p. 83), il s'adresse aux « novateurs de bonne foi » et dit : « Peut-être reconnaîtront-ils que cet art, après la contribution capitale qu'il doit au génie de Victor Hugo, a reçu tout son complément, a épuisé tout le progrès que sa nature comportait ».

Dans un sens diamétralement opposé, M. R. de Souza vient de publier un gros volume intitulé : *Le Rythme poétique*, pour conclure à l'insuffisance actuelle de la technique traditionnelle. Il est un peu fastidieux de suivre

dans tous ses méandres la pensée de M. de Souza; son érudition trop touffue, ses formules trop nombreuses et trop peu précises font de son livre un ouvrage peu pratique en même temps que sa valeur scientifique est sujette à caution; il abonde, toutefois, en aperçus ingénieux et intéressants et l'étude approfondie qu'il fait des ressources rythmiques du vers de douze syllabes mérite des éloges. Il est plus malaisé de comprendre son système. M. de Souza propose de baser le rythme poétique sur *l'accent oratoire*. Mais il semble ne pas voir que l'accent oratoire est précisément le fondement rythmique de la mélopée ou du vers libre de M. Kahn, ainsi que nous le montrerons plus loin; au lieu de conclure à l'adoption de la mélopée, il la combat avec véhémence et ne songe qu'à combiner l'accent oratoire avec le vers de douze syllabes. Nous ferons remarquer que les attaques mordantes dirigées contre la mélopée ne prouvent qu'une chose: c'est que celle-ci n'a rien de commun avec la versification traditionnelle. On le savait déjà. Si quelque confusion à ce sujet a existé ou existe encore, elle n'a d'autre cause que l'équivoque née de l'expression « vers libre » qui est impropre à un double point de vue. D'abord, elle désigne une disposition de vers reconnue par la technique traditionnelle; ensuite, le mot « vers » semble rattacher cette forme nouvelle du langage à la versification existante. L'expression proposée par M. Mallarmé : « vers polymorphe », a le même défaut. Voilà pourquoi il nous semble préférable de donner à cette forme nouvelle un nom particulier; le mot *mélopée* indiquant une prédominance de l'élément musical, nous paraît être le plus convenable. C'est celui que nous emploierons dans le cours de cette étude.

Les travaux que nous venons d'indiquer sont les plus récents et les plus importants, tant à cause de leur valeur propre qu'à cause de l'autorité qui s'attache aux noms de MM. Stéphane Mallarmé et Sully-Prudhomme. Dans l'*Enquête* de M. Huret on trouvera aussi des documents intéressants.

Est-il opportun d'apporter une contribution à l'étude de la crise poétique actuelle? Qu'on nous pardonne de le tenter.

M. Sully-Prudhomme se demande « en quoi, dans notre langue, la versification diffère essentiellement de la prose ». Ainsi posé, le problème consiste seulement à rechercher les différences *purement extérieures* qui distinguent la versification française de la prose française. Nous pensons qu'il faut pousser les investigations plus loin.

Tous les peuples civilisés ont un double langage : la prose et les vers. Il en est ainsi dans les temps modernes, il en a été de même dans les temps anciens. Si l'on découvrait que ces deux formes de langage correspondent à deux modes fondamentaux de la pensée, on en pourrait déduire des considérations qui simplifieraient singulièrement plusieurs éléments du problème que nous étudions.

Platon nous dit : « Les choses de ce monde, telles que nos sens les perçoivent, n'ont aucun être réel; elles deviennent toujours, elles ne sont jamais, elles n'ont qu'un être relatif, elles n'existent que *dans* et *par* leurs rapports réciproques; aussi peut-on justement nommer tout leur être un non-être. Par suite, elles ne sont point l'objet d'une connaissance propre-

ment dite (επιστημη) ; car il ne nous est donné de connaître, dans le véritable sens du mot, que ce qui est en soi et pour soi, et demeure toujours identique, au lieu que les choses sensibles ne sont que l'objet d'une opinion occasionnée par la sensation. Tant que nous nous renfermons exclusivement dans la perception sensible, nous ressemblons à des hommes assis dans une caverne obscure, si étroitement enchaînés qu'ils ne peuvent tourner la tête; ils ne voient rien, mais aperçoivent seulement sur la paroi qui leur fait face, à la lueur d'un feu qui brûle derrière eux, les ombres des choses réelles que l'on promène entre eux et le feu; d'ailleurs, ils ne se voient pas eux-mêmes, si ce n'est sous la forme d'ombres qui se projettent sur la paroi. Leur sagesse ne consiste qu'à prédire, d'après l'expérience, l'ordre dans lequel se succèdent les ombres. Mais la seule chose à laquelle on puisse donner le nom d'être véritable, — parce qu'elle est toujours, ne devient ni ne passe jamais, — ce sont les objets réels que reflètent ces ombres : ces objets réels représentent les Idées éternelles, les formes primordiales de toutes choses. Elles n'admettent point la pluralité; chacune d'elles, selon son essence, est seule de son espèce, attendu qu'elle est elle-même le modèle dont toutes les choses analogues, particulières ou passagères, ne sont que la copie ou l'ombre. Elles ne comportent non plus ni commencement ni fin : car elles possèdent véritablement l'être; elles ne deviennent ni elles ne passent comme leurs copies éphémères. Ces deux caractères négatifs nous induisent nécessairement à supposer que le temps, l'espace et la causalité n'ont, au point de vue des Idées, aucune signification, aucune valeur, et qu'ils n'existent point en elles... Ce ne sont donc que les Idées qui peuvent être l'objet d'une connaissance adéquate, puisque l'objet d'une telle connaissance ne peut être que ce qui existe en tout temps et à tout point de vue (c'est-à-dire en soi) et non ce qui existe ou n'existe pas selon le point de vue où on le considère ».

Telle est la doctrine de Platon, très bien résumée par Schopenhauer (*Le Monde*, trad. Burdeau, livre III, § 31).

En général, les hommes ne voient que les ombres, ils n'atteignent point les Idées. Peuvent-ils, cependant, passer de cette connaissance vulgaire à l'autre? Oui, parfois, et plus ou moins souvent, plus ou moins longtemps, selon la noblesse de leur nature. En règle générale, la connaissance demeure toujours au service de la volonté. Il en est ainsi chez tous les animaux, il en est de même chez l'homme : chez celui-ci, pourtant, le contraire peut avoir lieu à titre d'exception. Alors l'objet qui, jusque-là, n'était perçu par lui que dans ses rapports avec la volonté, lui apparaît tout à coup dégagé de tout rapport, comme pur objet de la connaissance. Cette connaissance a pour caractéristique d'être complètement désintéressée et de ne point mettre la volonté en mouvement.

« L'homme ordinaire, dit Schopenhauer (*Le Monde*, livre III, § 36), ce produit industriel que la nature fabrique à raison de plusieurs milliers par jour, est incapable, tout au moins d'une manière continue, de cette aperception complètement désintéressée qui constitue la contemplation : il ne peut porter son attention sur les choses que dans la mesure où elles ont un

certain rapport avec sa propre volonté, quelque lointain que soit ce rapport.

« Comme, — à ce point de vue, où la connaissance des relations est seule nécessaire, — le concept abstrait de la chose est suffisant et le plus souvent préférable, l'homme ordinaire ne s'attarde pas longtemps à la contemplation pure ; par suite, il n'attache point ses regards sur un objet : mais dès qu'une chose s'offre à lui, il cherche bien vite le concept sous lequel il la pourra ranger (comme le paresseux cherche une chaise), puis il ne s'y intéresse pas davantage. C'est pourquoi il en a si vite fini avec toutes choses, avec les œuvres d'art, avec les beautés de la nature, avec le spectacle vraiment intéressant de la vie universelle considérée dans les scènes multiples. *Il ne s'attarde pas : il ne cherche que son chemin dans la vie...* Au contraire, chez l'homme de génie, la faculté de connaître, grâce à son hypertrophie, se soustrait pour quelque temps au service de la volonté ; par suite, il s'arrête à contempler la vie pour elle-même, il s'efforce de concevoir l'Idée de chaque chose, non ses relations avec les autres choses ; dans cette recherche il néglige fréquemment de considérer son propre chemin dans la vie et s'y conduit le plus souvent d'une manière assez gauche. *Pour les hommes ordinaires la faculté de connaître est une lanterne qui éclaire le chemin ; pour l'homme de génie, c'est le soleil qui révèle le monde* (1). »

Voilà rapidement esquissés, grâce à des textes célèbres, les deux modes fondamentaux de la connaissance, que nous appellerons la connaissance discursive (connaissance vulgaire) et la connaissance intuitive ; la première n'atteint que les phénomènes et leurs lois, la seconde saisit directement, sous les phénomènes, les Idées platoniciennes, les Idées éternelles ou formes incréées.

Peut-on dire que la prose est le langage propre de la connaissance discursive et la poésie le langage propre de la connaissance intuitive ?

Un rapide examen justifiera, pensons-nous, l'affirmation de ce double fait.

Si nous nous demandons à quel usage on emploie communément la prose, nous voyons qu'elle sert essentiellement à faire un *exposé*. Cet exposé peut être *démonstratif* ou *narratif* ; il prouve ou il raconte. Tels sont, d'ailleurs, les deux procédés fondamentaux de la pensée discursive. Celle-ci rassemble des notions élémentaires, les dispose, les lie, et formule leurs rapports avec la plus grande exactitude possible. Il ne s'agit pas, ici, de faire jaillir dans l'imagination une image animée ; il s'agit de mettre en ordre certains mots, c'est-à-dire certains signes, afin qu'ils représentent exactement certains rapports entre les objets dont ces signes sont les substituts. La prose est un langage analytique ; sa fonction est de reproduire des

(1) Une curieuse lettre de Herbert Spencer à M. Guyau vient à l'appui de la théorie schopenhauérienne. Spencer considère le besoin et le désir qui en nait comme excluant toute émotion artistique. Il pose ce principe ; « Rechercher une fin comme servant à la vie, — c'est à dire comme *bonne* et *utile*, — c'est nécessairement perdre de vue son caractère *esthétique*. » (Guyau, *Problèmes*, t. I, ch. 1.)

rapports ; on lui demande de reproduire ces rapports avec la plus grande précision analytique dont le langage est capable. Aussi la loi qui gouverne la prose est-elle la logique formelle. C'est le langage *utile* par excellence. On demande surtout à la prose d'être claire ; elle est l'instrument qui sert à l'entendement pour opérer la classification des noms propres, des noms communs, des noms collectifs, des noms abstraits ; elle définit, elle classe, elle combine. S'agit-il d'une démonstration, elle rapproche les éléments et en déduit ou en induit la conclusion ; s'agit-il d'une narration, elle groupe les faits dans l'ordre de leur succession, et nulle part n'apparaît plus clairement la subordination de la prose au temps, à l'espace et à la causalité, qui sont les conditions de la connaissance discursive.

Si nous recherchons quel est le caractère dominant de la poésie, nous trouvons qu'elle est surtout *expressive* et *suggestive*. L'ordre démonstratif ou historique est son moindre souci. Susciter dans l'imagination des images vivantes, montrer les objets dans leur maximum de beauté, c'est-à-dire dans leur minimum d'utilité historique ou scientifique, éveiller les idées générales non à l'aide des concepts, mais par l'évocation de leurs archétypes rendus tout à coup sensibles par une excitation de l'imagination et du sentiment, là où la connaissance discursive agirait pour l'énonciation d'un concept général ou abstrait, fabriqué à postériori, employer pour frapper ainsi l'imagination et le sentiment toutes les ressources expressives du geste, des couleurs, des lignes et des sons, traduites dans le langage par les équivalents les plus proches et à cet effet appeler à l'aide tous les ressorts mélodiques, harmoniques et rythmiques d'une langue, tel est l'office de la poésie et de son instrument : la versification. Ici se vérifie donc la définition de M. Sully-Prudhomme que nous avons notée tout à l'heure : « La versification est l'art de faire bénéficier le plus possible le langage des qualités agréables et éminemment expressives du son ».

Nous croyons avoir montré la relation intime qui existe entre la prose et la pensée discursive, entre la poésie et la pensée intuitive (1).

Mais n'oublions pas que, de fait, il existe autre chose que l'ode d'une part et, d'autre part, la démonstration mathématique et la chronologie. La Prose et la Poésie comprennent des genres nombreux qui s'éloignent graduellement de leurs foyers respectifs et se rapprochent du foyer contraire.

Nous n'établissons ici qu'une division théorique. Certains ouvrages ont un caractère mixte : telles sont les œuvres dramatiques, le roman, etc. La prose dispose de moyens d'expression très étendus ; elle peut, en renforçant et en concentrant ses ressources de rythme, d'harmonie, d'éloquence, en

---

(1) « Dans l'harmonie des mots, écrit Flaubert à G. Sand, dans la précision de leurs assemblages, n'y a-t-il pas une vertu intrinsèque, une espèce de force divine, quelque chose d'éternel comme un principe ? Ainsi, pourquoi y a-t-il un rapport nécessaire entre le mot juste et le mot musical ? *Pourquoi arrive-t-on toujours à faire un vers quand on resserre trop sa pensée ?* La loi des nombres gouverne donc les sentiments et les images et ce qui paraît être l'extérieur est le dedans. »

relâchant proportionnellement ses moyens discursifs, s'élever très haut et mériter le nom de prose poétique. Toutefois, la prose poétique n'est, en général, employée que par des esprits nés pour la poésie mais inhabiles au maniement du vers. Quant aux vers prosaïques, si l'on excepte certains genres mixtes, tels que la satire et la comédie, ils ont souvent pour auteurs des versificateurs sans talent et sans cervelle, pour qui les Idées éternelles sont des phénix qu'ils ne verront jamais.

Si l'on admet que la prose est le langage propre de la connaissance discursive et la poésie le langage propre de la connaissance intuitive, on verra s'éclairer d'une vive lumière quelques problèmes obscurs de l'art des vers. On comprendra pourquoi la poésie par excellence est la poésie lyrique, qui, chez tous les peuples, a précédé la poésie épique et la poésie dramatique; c'est que ce genre de poésie est le langage qui serre du plus près la pensée intuitive. Elle est, à l'origine, l'exclamation, le cri d'extase arraché à l'homme par la vision resplendissante des idées essentielles. Les règles de la versification se sont, chez chaque peuple, formées peu à peu pour donner à ce langage son maximum d'intensité.

On comprendra aussi la raison d'être si profonde du mot Poésie. « Le mot Poésie, dit Théodore de Banville, — en grec Ποιησις, *action de faire, fabrication*, vient du verbe Ποιεῖν, *faire, fabriquer, façonner;* un Poème, Ποιημα, est donc ce qui est fait et qui, par conséquent, n'est plus à faire; — c'est-à-dire une composition dont l'expression soit si absolue, si parfaite et si définitive, qu'on n'y puisse faire aucun changement, quel qu'il soit, sans la rendre moins bonne et sans en atténuer le sens. » Qu'est cela, sinon « fixer dans des formules éternelles ce qui flotte dans le vague des apparences? » sinon encore incarner dans une forme parfaite les idées éternelles aperçues à travers les changeants phénomènes?

On comprendra enfin pourquoi Théodore de Banville fait de l'*imagination de la Rime* la qualité qui, entre toutes, constitue le poète.

« On n'entend dans un vers, dit-il, que le mot qui est à la rime, et ce mot est le seul qui travaille à produire l'effet voulu par le poète. Le rôle des autres mots contenus dans le vers se borne donc à ne pas contrarier l'effet de celui-là et à bien s'harmoniser avec lui, en formant des résonnances variées entre elles, mais de la même couleur générale. »

Nous justifierons plus tard ces propositions, en montrant que si le vers constitue l'unité rythmique de la poésie, la rime est l'âme du vers français et l'élément *essentiel* de son rythme. Mais ne quittons point Banville sans transcrire le passage remarquable qui vient à l'appui de notre proposition de tout à l'heure, et qui montre lumineusement que la poésie est le langage propre de la connaissance intuitive. « Ce n'est pas, dit-il, en décrivant les objets sous leurs aspects divers et dans leurs moindres détails que le vers les fait voir; ce n'est pas en exprimant les idées *in extenso* et dans leur ordre logique qu'il les communique à ses auditeurs; mais il SUSCITE dans leur esprit ces images ou ces idées et pour les susciter, il lui suffit en effet d'un mot. De même, au moyen d'une touche juste, le peintre suscite dans la pensée du spectateur l'idée du feuillage de hêtre ou du

feuillage de chêne : cependant, vous pouvez vous approcher du tableau et le scruter attentivement, le peintre n'a représenté en effet ni le contour ni la structure des feuilles de hêtre ou de chêne ; c'est dans notre esprit que se peint cette image, parce que le peintre l'a voulu. Ainsi le poète . . . .

. . . . . .

« Car, si vous êtes poète, vous commencerez par voir distinctement dans la chambre noire de votre cerveau tout ce que vous voulez montrer à votre auditeur, et *en même temps* que les visions se présenteront *spontanément* à votre esprit, les mots qui, placés à la fin des vers, auront le don d'évoquer ces mêmes visions pour vos auditeurs. Le reste ne sera plus qu'un travail de goût et de coordination, un travail d'art qui s'apprend par l'étude des maîtres et par la fréquentation assidue de leurs œuvres » (1).

A notre système se rattache intimement la théorie de *l'art pour l'art*. Une thèse appartient toujours à la pensée discursive. L'artiste qui veut faire de son art un instrument d'enseignement et qui asservit ses moyens esthétiques à ses intentions de plaideur, pèche contre l'essence de l'art. Il montre qu'il est plutôt un prédicateur qu'un véritable artiste. C'est par la connaissance discursive qu'il considère l'univers, non par la connaissance intuitive.

Remarquons enfin combien juste et profonde est la théorie d'Edgar Poe, reprise en France par Baudelaire, qui recommande les poèmes courts. Ceux-ci quintessencient la pensée et le sentiment, leur donnent une expression plus précise, plus saisissante, plus définitive et n'accordent point de longues relâches à l'émotion. N'est-ce point là la forme qui convient le mieux à la connaissance qui envisage les objets *sub specie æternitatis?* Jamais les artistes n'ont mieux senti que de nos jours les défauts du poème long. Victor Hugo, véritable génie épique, a réduit l'épopée aux dimensions des pièces de *la Légende des Siècles*. (Rappelons-nous que cet ouvrage fut d'abord annoncé sous ce titre : *Petites Epopées*.) On ne peut cependant ranger Victor Hugo au nombre des artistes qui ont quintessencié leur pensée : le fait n'en est que plus remarquable.

IWAN GILKIN

---

(1) Cf. ce passage d'une lettre de Wieland à Merck : « J'ai passé deux jours et demi sur une seule strophe et tout revenait au fond à un seul mot dont j'avais besoin et que je ne pouvais pas trouver. Je me creusais le cerveau, je tournais et retournais la chose en tous sens ; car, puisqu'il s'agissait d'un tableau, je tenais naturellement à *évoquer dans l'esprit du lecteur la même vision déterminée qui flottait devant mes yeux*, et en cela, *ut nosti*, tout dépend souvent d'un seul trait, saillie ou reflet. » (*Lettres à Merck*, édit. Wagner, 1835, p. 193.) *Evoquer... Susciter...* autant de mots qui indiquent un appel à la connaissance intuitive.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Les secrets de Rubens, par Léon Lequime. Monnom, Bruxelles. — *Pastel et Pastellistes*, par Albert Dutry. Siffer, Gand. — *James Ensor*, avec un dessin d'Ensor, par Eugène Demolder. Lacomblez, Bruxelles. — *Au Salon de Gand*.

L'étude que publie M. Lequime, sous ce titre alléchant : *Les Secrets de Rubens*, n'est qu'un chapitre détaché d'un travail plus étendu, dans lequel M. Lequime, comme il nous en avertit, s'efforce de prouver la supériorité de l'art pictural flamand et de signaler les superbes qualités de quelques-uns de nos peintres modernes. Nous espérons que M. Lequime ne tardera pas à nous donner en entier le résultat de ses longues années d'observations et de réflexions sur la peinture : les pages qu'il publie aujourd'hui nous en font entrevoir l'intérêt. M. Lequime, qui est un amateur et un collectionneur, est aussi un critique très sincère et très perspicace, et ce qui n'est pas commun, très compétent dans la matière picturale proprement dite, qu'on néglige souvent pour parler, à propos de peinture, de ce qui n'est pas la peinture en soi.

M. Lequime, au contraire, s'attache très étroitement à ce point de vue. Envisageant d'une manière spéciale cet aspect obvie de la peinture, par lequel elle apparaît avant tout comme la représentation des choses visibles, même quand ces choses ne sont que les mots d'un verbe spirituel, il étudie dans Rubens la plus haute expression des seules qualités picturales, qui n'ont pas été souvent célébrées d'une manière aussi explicite. Elles se résument en trois points qui contiennent, suivant M. Lequime, l'essence même de la vision rubénienne : Rubens dessine, non la ligne sèche et morte, mais le mouvement. Il a le contour ondoyant et noyé, conforme à l'apparence vraie des objets situés dans l'espace et dans la lumière. Enfin, et c'est le point le plus neuf de l'étude de M. Lequime et le point sur lequel il insiste le plus, ses colorations fondamentales retentissent et résonnent dans le tableau entier, particulièrement dans les fonds inséparables des figures, et créent ainsi l'harmonie, l'accord total, l'unité.

En même temps qu'une contribution précieuse à l'étude de Rubens, l'excellente brochure de M. Lequime est une protestation passionnée, toujours utile, contre les vices de l'enseignement académique, qui ne se gêne pas pour se réclamer de l'art flamand, tout en en méconnaissant les principes constitutifs.

***

Il n'est pas de sottise qui n'ait été soutenue par un homme d'esprit. C'est ainsi que Grimm déclare : « Tout le monde est d'accord que le pastel est presque indigne d'être manié par un grand peintre ». M. Albert Dutry, le distingué chroniqueur artistique de *l'Impartial* de Gand, lui en garde rancune et s'insurge, preuves à l'appui, contre cette insolente affirmation. Tout en

marquant les caractères du pastel et les limites dans lesquelles il doit naturellement se renfermer, M. Dutry montre comment le procédé délicat de la Rosalba et de Latour de Saint-Quentin a pu récemment élargir son domaine. Et c'est toute une histoire du pastel qu'il esquisse, légèrement, comme il convenait, en quelques touches bien écrasées de ses alertes crayons.

***

La brillante étude sur James Ensor que notre collaborateur M. Eugène Demolder donna, l'hiver dernier, à *la Société nouvelle*, vient d'être réimprimée en une magnifique plaquette de luxe, avec un frontispice très intéressant. C'est un dessin d'Ensor, exposé il y a une dizaine d'années et qui méritait par sa grande allure, par l'ampleur de ses oppositions colorées, les honneurs de la reproduction. Assurément, dans cette *Mort mystique d'un théologien*, sortie d'une imagination ultra-fantaisiste, les réminiscences de Rembrandt ne sont pas rares, mais la personnalité de l'auteur se marque très fortement dans l'invention des physionomies et dans l'exaltation de la mise en scène. Traduit en héliogravure, le dessin perd un peu du mordant de son trait, mais l'effet lumineux et décoratif demeure saisissant.

Parmi les peintres des générations récentes, M. James Ensor est l'un des plus complexes et des plus attirants. Naturaliste, impressionniste, symboliste, et même un peu fumiste, il est tout cela tour à tour et parfois simultanément. Dans certaines de ses œuvres il se montre avant tout coloriste raffiné et exaspéré ; d'autres fois la recherche de la lumière et de ses prestiges dans les intérieurs clos le préoccupe, et il s'y consacra, comme le rappelle opportunément M. Demolder, l'un des premiers ; beaucoup de ses productions portent la marque d'un esprit tristement contemplatif et féroce, alliant le goût du mystère, et de l'énigme aussi, à celui d'un macabre burlesque où le terrible s'associe au baroque. Il y a beaucoup de raisons pour qu'un tempérament semblable soit demeuré indéchiffrable à la plupart des critiques.

Par son analyse pénétrante et sagace, M. Demolder y porte une suffisante clarté. Il ne dissimule pas les défauts de M. Ensor, la sauvagerie de réalisme de quelques-uns de ses tableaux, son manque de mesure et d'équilibre, son amour du bizarre pour le bizarre, mais il a vite fait de ne plus les voir pour proclamer hautement les précieuses qualités du peintre, du dessinateur et du graveur, dont il commente et décrit sympathiquement le travail de douze années. Autant que M. Ensor, avec plus d'art d'arrangement, M. Demolder a le don de la couleur plantureuse et savoureuse ; sa phrase sonore pose d'instinct les belles notes riches et pleines qui se relient, se parfondent dans un chatoyant tissu d'images énergiques en même temps que subtiles. Et de son étude surgissent nettement, dans leur essentiel caractère, les œuvres évoquées.

***

Le Salon de Gand a lieu. Beaucoup de peintres s'y distinguent, presque

tous célèbres, à tel point qu'il est inutile d'en parler. On remarque chez la plupart des autres une tendance à travailler selon la mode d'aujourd'hui, et l'on s'applaudit du progrès indéfini de l'art. Il est sûr que l'usage de peindre toujours de mieux en mieux (à vue de simple contemporain) n'est pas près de se perdre : félicitons-nous-en, après tous nos prédécesseurs.

Le contingent étranger est très nombreux, mais ne nous apporte, même pour nous, Belges, que peu de choses inédites. Mentionnons l'*Hélène* de M. Fantin-Latour, illustration infiniment gracieuse, et peut-être banalement aussi, du Sabbat classique de Gœthe ; un paysage navré et des types d'humanité déprimée, ridicule ou mauvaise, de M. Raffaëlli ; des Besnard tout pavoisés de nuances rares, tout flamboyants de reflets fantaisistes ; un excellent buste de Puvis de Chavannes, signé Rodin ; l'admirable *Maternité* de M. Carrière : dans une subtile pénombre de brouillard morne, dans une atmosphère étrange où flotte de l'angoisse, s'intensifie la tendresse d'une mère douloureuse qui serre passionnément ses enfants dans ses bras et dont on sent passer toute l'âme épeurée dans cette étreinte. M. Hubert Vos, peintre hollandais, belge d'éducation, fixé en Angleterre, a envoyé, avec plusieurs autres toiles, un *Angelus à Volendam*, qui est ravissant dans l'harmonie douce de ses bleus et de ses violets, dans le décor charmant de cette chambre comme enchantée de silence, où trois personnages, une vieille femme, un enfant, une jeune fille, condensent en eux le recueillement et le rêve candide des choses ambiantes et des magiques couleurs.

A signaler, parmi les œuvres belges, l'immense toile consacrée à *Van Artevelde*, par M. Van Aise : les qualités d'un peintre foncièrement flamand y luttent de façon généreuse avec les difficultés inhérentes au thème froidement officiel qu'il a voulu s'imposer. M. Frédéric complète son triptyque religieux ; mais le panneau principal, la *Sainte Face*, déjà analysé ici, demeure le meilleur morceau. Dans le paysage triomphent M. Claus, dont les ardentes clartés eussent été, il n'y a pas longtemps, avant la trouée des luminaristes, rejetées avec mépris dans les ténèbres extérieures, et M. Baertsoen, dont la *Ville Flamande*, tout enveloppée de tristesse dans la lumière jaune d'un couchant triste, requiert par une impression pénétrante et juste.

Modestes, sans tapage, sans tape-à-l'œil, trois petits cadres de M. de Gouve de Nuncques, que la foule n'apercevra pas, méritent l'attention. Deux d'entre eux, intitulés tous les deux *Mon jardin*, une correcte allée en charmille étoilée de fleurs blanches dans un petit enclos qui a l'air d'un jardinet de couvent, puis un coin fleuri de fleurs sauvages et des tuiles rouges d'une maison basse, sont imprégnés d'un tel sentiment de paix résignée et de solitude qu'un charme, analogue à celui qui est dans Mellery, vous arrête, vous rappelle et vous retient. La facture et l'arrangement sont d'ailleurs absolument personnels. M. de Gouve voit la nature avec des yeux neufs, comme vierges, pleins d'enfance étonnée et pensive. S'il y a un gothique moderne, c'est assurément celui-là. Son *Intérieur d'église de village*, avec les vapeurs de l'encens, l'or des chasubles, les enfants de chœur et l'agenouillement des fidèles, a la même profondeur d'accent et la même originalité.

Deux jeunes sculpteurs marquent : M. Lagae, un prix de Rome demeuré intact, et M. Gaspar, dont *l'Adolescence* est une œuvre exquise : grâce frêle, rêveuse chasteté, où s'empreint comme une peur instinctive de la vie et de l'amour.

ERNEST VERLANT

L'exposition des œuvres de M. Jules Lagae au Musée moderne.

Le sculpteur Jules Lagae, lauréat du concours de Rome de 1886, a exposé les premiers jours du mois passé, dans une salle du Musée moderne, l'ensemble des œuvres qu'il a exécutées pendant la durée de son séjour en Italie.

Ceux qui ne connaissaient point M. Lagae, par l'*Abel* qu'il exposa jadis au Salon de *l'Essor*, en même temps que quelques bustes fouillés et pleins de vie, ont été singulièrement étonnés et heureusement surpris de la puissance et de l'originalité dégagée par l'ensemble des œuvres exposées. On est, en effet, peu habitué à rencontrer un mérite ou une originalité quelconque dans l'envoi des lauréats des concours de Rome et ce n'est point sans raison que la qualification de « Prix de Rome » semble à la plupart des artistes plus malsonnante qu'honorifique.

M. Lagae nous paraît avoir réhabilité ce titre, autant qu'il est possible, en montrant ce que peut avoir de bon l'institution pour autant que le prix soit attribué à un artiste.

Les œuvres exposées — très nombreuses pour le court espace de temps que M. Lagae a passé en Italie — témoignent, en effet, d'un progrès considérable sur tout ce que le sculpteur avait exposé précédemment. Il a, dès à présent, la pleine connaissance et la science parfaite de son métier et il a conservé, en l'augmentant, le grand sentiment et la touchante humanité qu'il avait déjà auparavant.

Des sculptures exposées dans les salles du Musée moderne, deux groupes nous ont particulièrement séduit. Tout d'abord, l'œuvre principale, exécutée par M. Lagae pendant son séjour à Rome, un groupe de *Condamnés*, inspiré par une vieille légende flamande du temps de Charles le Bon : deux parricides chassés loin de leur ville, enchaînés par le cou et contraints d'aller faire pénitence au tombeau des saints en lointain pays; d'y aller et d'en revenir en mendiant leur vie le long des grands chemins. Le sculpteur les a représentés à leur retour, vieux, épuisés, les membres usés, raidis par les longues marches et les privations, la barbe et les cheveux incultes, ne songeant plus à rien, n'ayant plus que la seule pensée de ne pas mourir en chemin. Le plus affaibli des deux est resté un peu en arrière, et les reins brisés il appuie douloureusement la main gauche sur sa cuisse pour s'aider à marcher et de la main droite il essaie d'écarter, ne fût-ce que pour un moment, l'horrible collier de fer qui lui déchire le cou et le blesse depuis des années.

Il y a dans ce groupe une grande pitié, une intense et sincère commisération pour ces misérables vieux abandonnés de tous, qui nous ont

rappelé bien des vieux rencontrés dans un pareil état de misère et de délabrement.

L'autre groupe que nous voulons mentionner, c'est un buste de Mme Lagae, tenant en ses bras, debout sur l'appui d'une fenêtre ou d'un balcon, son bébé nouveau né, revêtu d'une robe flottante à larges plis. Ils regardent tous deux devant eux, probablement le sculpteur, leur ami, qui les éternise en un moule de terre, et leur expression à tous deux est charmante, celle de la mère de douceur et d'amour, celle de l'enfant de curiosité de vie qui s'éveille et qui regarde devant lui de ses grands yeux étonnés toutes les choses qu'on devra bientôt lui expliquer et faire comprendre.

Dans son groupe des condamnés, M. Jules Lagae a mis toute la pitié qui est en lui; dans le second groupe qu'il doit considérer lui, comme celui de la madone avec son divin fils, il a mis outre l'amour réel qu'il a pour toutes les choses vivantes, l'amour profond qu'il a pour sa femme et pour son enfant et les auréolant de cet amour sincère, il en a fait une œuvre sincère, touchante et qui restera.

Exposition intéressante donc, qui classe M. Jules Lagae parmi les véritables artistes et nous permet de n'en espérer dorénavant que de belles œuvres.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Débâcle, par EMILE ZOLA. — *La Fin des Bourgeois*, par CAMILLE LEMONNIER. — *Contes à la Reine*, par ROBERT DE BONNIÈRES. — *Les Horizons hantés*, par JEAN DELVILLE.

Le nouveau roman de M. Emile Zola, *La Débâcle*, a soulevé, en France et ailleurs des acclamations presque universelles, dont il serait puéril et naïf de s'étonner. L'œuvre du naturaliste de Médan s'adresse à la foule, et la foule peut, en se frottant à cette œuvre, y caresser sa médiocrité. Qui dit succès de foule, dit nécessairement succès de presse. La foule inspire à la presse des jugements que la presse lui rend formulés, tirés à cent mille exemplaires, et qu'un nombre décuple de lecteurs mâchent et se repassent mal mâchés. La critique des journaux quotidiens, après avoir combattu sottement le naturalisme à son aurore, se prosterne aujourd'hui, tout aussi sottement, devant le naturalisme à son déclin. Quand la critique en est là, il n'y a plus de critique. Il n'y a plus qu'une espèce de reportage qui se jette avec la même avidité sur le dernier roman et sur le dernier crime, et qui court, avec une frénésie égale, à M. Emile Zola ou à Ravachol.

Passons.

La nouvelle œuvre de M. Emile Zola n'est ni meilleure ni pire que les précédentes, et le récent volume du Père Gigogne de Médan n'a rien qui le distingue de ses aînés. S'il est d'une lecture encore plus pénible, c'est à cause de l'énorme disproportion qui existe entre l'écrivain et le sujet.

« Tous les romans de M. Emile Zola, écrivais-je naguère dans *la Société nouvelle*, m'apparaissent sous un double aspect. Une charpente solide, carrée, toujours la même, à plusieurs étages parallèles, symétriquement découpés. Et, dans cette charpente, d'étage en étage, quelques sujets décoratifs, quelques thèmes généraux, que l'architecte, devenu soudain orateur, développe avec abondance, avec fougue, en une série de phrases de chant uniforme et lâché. Ces sujets décoratifs, on les découvre en feuilletant le volume. Ce sont tour à tour, dans *le Ventre de Paris*, l'immense nature morte des Halles, dans *l'Assommoir*, le cabaret où les ouvriers s'enivrent, dans *la Faute de l'abbé Mouret*, le Paradou, dans *Au Bonheur des Dames*, les magasins d'Octave, dans *Germinal*, le Voreux, le panorama de Paris dans *Une page d'Amour*, et la cathédrale dans *le Rêve*. Ces vastes toiles, largement brossées, avec des empâtements de couleurs et des simplifications de dessin, vivent parfois d'une sorte de fièvre animale. La première fois qu'on les regarde, on est ébloui. Mais lorsqu'on y revient, on n'est plus dupe des procédés rudimentaires de l'écrivain. Le trompe-l'œil éclate, et la vanité de l'œuvre apparaît. On retrouve, dans les phrases de l'improvisateur, dans les périodes du panoramiste, la même monotonie symétrique que dans le plan de l'architecte. Et les personnages qui se remuent dans ces énormes constructions parallèles ne sont que de tristes comparses, dont les paroles et les actes sont déterminés par les thèmes généraux et les sujets décoratifs du monument. Ils n'ont pas de vie propre : ni vrais, ni faux, ils représentent des incarnations de l'instinct, des aspects de la lutte des sexes, des phases de la rixe des tempéraments. Ces incarnations ne sont pas nouvelles, cette lutte est bornée à quelques rencontres physiologiques, cette rixe ne nous apprend rien sur les combattants. Une humanité animale, trop banale et trop petite pour les architectures démesurées où elle s'agite, racontée dans une langue veule, enluminée, criarde, grosse de méchante rhétorique débridée, tel est le maigre bilan que dépose, entre les mains des curateurs de sa gloire, le grossoyeur de romans qui s'appelle Emile Zola. »

Toutes ces observations s'appliquent à *la Débâcle*, avec cette particularité que le thème général n'est plus un édifice ou un paysage, mais la description de la déroute de l'armée française, et en particulier de la débandade du 7e corps.

Le romancier de *la Débâcle* n'est ni un historien ni un philosophe. Pourquoi l'Empire s'effondre, pourquoi la France est battue, pourquoi la Prusse, prenant enfin sa revanche d'Iéna, ravit à la race latine l'hégémonie en Europe, c'est ce que M. Emile Zola ne nous dit point, c'est ce qui ne l'embarrasse guère, c'est à quoi peut-être il n'a pas même songé. Il se borne à nous apprendre que la guerre d'Afrique a gâté les vétérans, que les recrues sont inconsistantes, et il place dans la bouche de l'Alsacien Weiss, qui a

voyagé en Allemagne, quelques phrases mystérieuses et prudemment générales. Le problème n'est pas même posé. Tout ce que M. Emile Zola sait, c'est que la bataille de Sedan a été perdue par les Français, et il la décrit à sa manière, selon les préceptes de la bonne narration naturaliste, comme pour une sorte de concours général entre romanciers.

Voyons donc si cette description de 636 pages a les grandes qualités artistiques qu'on lui attribue.

Hélas! ce n'est ni une fresque, comme *la Guerre et la Paix* de Tolstoï, ni même un tableau d'histoire, comme *les Chouans* de Balzac, — c'est un simple panorama.

Pour donner au visiteur l'illusion de la réalité, le peintre de panoramas militaires met, aux premiers plans, de la terre vraie, un arbre vrai, quelques sabres et quelques canons d'une incontestable vérité. Puis il brosse sa toile circulaire selon les lois de la perspective, et le tour est joué. M. Emile Zola, dans *la Débâcle*, ne procède pas autrement. Il dispose aux premiers plans de son roman, sous une lumière d'évidence, quelques épisodes d'un pittoresque facile, quelques lieux communs de description qui ravissent le lecteur badaud. C'est Loubet qui, à l'heure de la soupe, mystifie Lapoulle, le Jocrisse traditionnel, en lui donnant un gros caillou blanc pour un poulet; c'est, lorsque le 7e corps bat en retraite sans avoir combattu, la vieille paysanne qui sort de sa chaumière pour crier aux soldats : « Lâches, le Rhin n'est pas là... Le Rhin est là-bas! » C'est le vol et la cuisson de l'oie, le dénombrement de la maison de l'empereur, le déjeuner chez les Delaherche, à Sedan, la vision puérile du paysan qui, malgré la bataille, continue à labourer son champ, etc., etc. La toile de fond représente confusément, en une narration éparse, la marche du 7e corps, la bataille de Sedan, le camp de la Misère, et en guise d'apothéose, l'embrasement de Paris pendant les dernières convulsions de la Commune. Si les motifs épisodiques des premiers plans, d'une banalité désespérante, évoquent les journaux illustrés de 1870, et semblent des transpositions de telle cantate à l'huile de Detaille ou de de Neuville, la toile du fond n'est pas plus intéressante. C'est la vieille description naturaliste, empâtée et grossière, où reviennent sans cesse, comme des refrains, les deux ou trois effets de rhétorique familiers à M. Zola. La langue, de plus en plus veule, n'est plus qu'une sorte de bredouillement violent, et les phrases se déroulent monotones, traçant chacune le même geste, faisant chacune le même bruit. La beauté est absente, et la vie aussi. La forme n'est plus même correcte, et les grammairiens auraient le droit de crier. M. Zola recommandait naguère la grosse phrase bête de Noël et Chapsal. Aujourd'hui sa phrase est encore grosse et bête, mais elle n'est plus même de Noël et Chapsal.

J'ai dit que *la Débâcle* n'est qu'un panorama. J'ajoute que c'est un mauvais panorama. La construction en est vicieuse, car personne ne prétendra que les intrigues amoureuses de Mme Delaherche et les aventures mélodramatiques de Silvine, d'Honoré et de l'espion Goliath soient liées d'une façon intime et nécessaire au sujet de *la Débâcle*. Or, ces deux épisodes sont tel-

lement développés qu'ils débordent sur l'ensemble, et qu'ils cachent à demi l'action du roman.

J'allais oublier les personnages. On m'eût facilement pardonné cet oubli, car les héros de *la Débâcle*, comme ceux des romans antérieurs, sont des êtres quelconques, des esprits médiocres, des âmes subalternes et fongibles. Tous ces Rougon et tous ces Macquart sont assurément vraisemblables, vraisemblables d'une vraisemblance matérielle et superficielle; pas un n'est vrai de la vérité profonde et entière de la vie, pas un ne s'impose à l'imagination du lecteur. Balzac peut dormir tranquille : ce ne sont pas les pantins physiologiques de M. Emile Zola qui éclipseront les acteurs de *la Comédie humaine!*

Cette impuissance cérébrale, attestée par toutes les œuvres de M. Emile Zola, est encore plus frappante dans *la Débâcle*. Les vrais héros de l'Année terrible, ceux qui devraient être les protagonistes du roman, il les relègue dans les coulisses, ou, s'il est forcé de les montrer un instant, il les remplace par de ridicules figures de cire, échappées de chez Tussaud ou de chez Castan. Vous lui demandez Napoléon III, l'impératrice Eugénie, Mac-Mahon, Canrobert, Bazaine et Gallifet, vous attendez Guillaume Ier, Bismarck et de Moltke; et vous devez vous contenter du caporal Jean Macquart et du volontaire Levasseur, du lieutenant Rochas et du général Bourgain-Desfeuilles. Ah! la voilà, la débâcle, la vraie débâcle, la débâcle du romancier de Médan. Le sujet de l'œuvre est trop élevé pour le gros talent, court et trapu, de M. Zola. Littérairement, M. Zola est tout en ventre. Il est le ventre du roman contemporain, un ventre massif et doré qui éblouit les deux mondes, mais il n'en est ni le cœur ni le cerveau. Intelligence barrée et artiste médiocre, il a eu le tort de chanter plus haut que le ventre qu'il est. C'est par la bouche que l'on mugit les Marseillaises!

***

Un mérite que l'on ne contestera point à M. Camille Lemonnier, quelle que soit la bonne ou la mauvaise fortune de telle de ses œuvres, c'est d'être un écrivain soucieux et respectueux de son art.

Sans doute, l'auteur de *la Fin des Bourgeois* ne recule devant aucune réalité, si basse qu'elle soit. Sans doute, on pourrait détacher de la masse imposante de ses œuvres maint tableau d'une crudité féroce, plus audacieux peut-être que les plus audacieuses descriptions de M. Zola; mais l'anthologiste qui procéderait ainsi donnerait du labeur artistique de M. Camille Lemonnier une idée incomplète et fausse. Il oublierait que le terrible père de *l'Enfant du Crapaud*, même lorsqu'il semble se complaire à la notation exacte des cas physiologiques les plus répugnants, obéit aux préceptes d'une esthétique particulière, très différente de l'esthétique de Médan. J'ai, à plusieurs reprises, dans *la Société nouvelle* et, tout récemment, dans *la Jeune Belgique*, à propos de *Dames de Volupté*, étudié l'idéal artistique de M. Camille Lemonnier. Cet idéal n'a pas changé dans *la Fin des Bourgeois*, mais ce roman porte la trace de préoccupations nouvelles, auxquelles on ne s'attendait guère, et qui semblaient devoir rester étrangères au romancier du *Mâle* et du *Mort*.

M. Célestin Demblon, dans les remarquables études publiées récemment par *le Peuple*, fait observer avec raison que les écrivains belges répudient la littérature démonstrative, tandis que la thèse, directe ou indirecte, fleurit depuis des siècles dans les œuvres des écrivains français. Or, voici M. Camille Lemonnier qui, après vingt-cinq années de production littéraire absolument désintéressée, publie un roman à thèse, à thèse physiologique, politique et sociale, un roman qui semble un pamphlet allongé et engorgé, un roman qui est, en somme, dans sa partialité peut-être voulue, un livre de propagande socialiste avant d'être un livre d'art.

La Fin des Bourgeois échappe donc à la critique littéraire, et relève d'une espèce de critique qui m'est interdite ici. Ce plaidoyer contre la bourgeoisie ne convertira d'ailleurs que des convertis. Pour le lecteur dépourvu d'idées préconçues, le roman de M. Camille Lemonnier a le défaut grave, commun à tous les romans démonstratifs, de conclure du particulier au général. C'est un *latius hos* de 300 pages. C'est beaucoup pour un mauvais raisonnement.

***

Si le roman de M. Camille Lemonnier m'apparaît comme un raisonnement boiteux, l'œuvre de M. Robert de Bonnières, *Contes à la Reine*, me semble, littérairement, un anachronisme. M. Robert de Bonnières a voulu ressusciter le conte en vers, abandonné depuis Musset. La tentative est piquante, digne d'un esprit ironique et galant, qui a trop de goût et de culture pour s'essouffler en vain à jouer le Titan. M. de Bonnières a réussi. Il a raison de nous raconter, un peu longuement, les Fées, les Saints et les Rois. Il raconte si bien, avec de si jolis sourires au bout des rimes et de si tendres larmes à la fleur des mots ! C'est la muse pédestre, sans doute, mais elle sautille, en marchant, avec tant de grâce, qu'on lui sait presque gré de ne pas voler.

***

Le cas de M. Jean Delville, le poète des *Horizons hantés*, n'est point banal, mais il menace de le devenir.

On connaît le mot de ce grand seigneur du XVIIIe siècle à qui l'on demandait s'il savait jouer du violon, et qui répondait nonchalamment : « Peut-être : je n'ai jamais essayé ! »

M. Jean Delville, peintre de son état, s'est tout à coup mis en tête d'essayer de la poésie. Et voici qu'on lui assure, de divers côtés, que son essai est un coup de maître.

Les maîtres vont vite, aujourd'hui.

M. Jean Delville, s'il ne mérite pas de tels pavés d'ours, se recommande par des dons naturels qui sont rares et que je souhaite à maint débutant. Une sensibilité vibrante, une grande richesse d'imagination, une ardente nostalgie de la Beauté pure, voilà des qualités natives sans lesquelles il n'est point de poète, et que M. Jean Delville a eu le bonheur de trouver dans son berceau. Pour lui, les bonnes fées ont été prodigues ; malheureusement

une dernière, qu'on avait négligé d'inviter au baptême, lui a fait un don cruel : celui de ne pas savoir profiter des autres.

M. Jean Delville, en effet, s'est improvisé poète au hasard, sans avoir étudié la langue, sans avoir pénétré les secrets de la prosodie et de la rhythmique. Plus audacieux que le grand seigneur de tantôt, dont l'audace ne se manifestait qu'en paroles, il se jette sur le violon, le tient de travers, caresse les cordes avec le dos de l'archet, et tire des mélodies baroques du pauvre Amati brutalisé. Quelquefois son instinct de sauvage, qui est merveilleux, lui fait pincer la chanterelle à l'endroit sensible, et la phrase jaillit claire et charmante, étonnée d'elle-même, comme un beau rayon vermeil dans l'absurdité des ténèbres. Et j'enrage alors, j'enrage, parce que M. Jean Delville n'a pas appris le violon, que sans doute il ne voudra plus l'apprendre, et que, s'il ne se dépêche, il ne pourra plus !

M. Jean Delville a le sens héroïque des choses. Ses meilleurs vers sont des vers de bravoure, de couleur fière et d'accent hautain. Ils surgissent de strophe en strophe, dans les poèmes les plus boiteux du livre, avec la spontanéité d'un jet d'eau :

Tous les martyrs du rêve avec leur rêve au front...
. . . . . .
Revêts ma chair saignante et ma tête blessée
Des langes primitifs où dormait notre enfance !
. . . . . .
Le bois hécatombal qu'angoisse un souffle épique...
. . . . . .
La terre a bu le sang surnaturel de l'astre...
. . . . . .
Laisse mes vagues mains repentantes et blêmes...
. . . . . .
Une ville de bronze rouge et de ténèbres...

Ce sont là de belles flèches, rapides et vibrantes, dignes d'un bon archer du vers alexandrin. Et M. Jean Delville, grâce à son instinct, fait parfois mieux que de lancer des flèches isolées. J'ai noté, dans *les Horizons hantés*, quelques morceaux rhythmiques d'une venue heureuse, et dont la collaboration de l'instinct et du hasard a fait des poèmes. Tels sont *le Vain Labeur*, les stances intitulées *Soir de Chapelle* :

O seigneur, ô seigneur silencieux,
Plein du silence de tes chapelles,
Voici le pécheur que tu appelles,
A ton autel miséricordieux,
A ton autel miséricordieux,

où le double coup de cloche du vers répété fait songer aux meilleures inspirations prosodiques de M. Emile Verhaeren, et les strophes de *l'Amour des Lys* :

Fleurs des éthers pâles, fleurs des âmes, fleurs de la lumière,
Les lys, qui dans tes mains fleurissent comme des sceptres blancs,
Erigent leur parfum d'orgueil, de rêve et de prière
Par delà la splendeur perverse et vaine de tes flancs.

Pareils à un désir de dieu exhalé vers une sainte,
Les lys qui dans tes mains profanes ne se profaneront,
Dédaignent tes seins nus et tes lèvres t'amour en plainte,
Et tendent leurs baisers blancs vers l'astre – au delà de ton front !

Mais, en revanche, — la triste revanche ! — que de poèmes sans forme, que de strophes claudicantes, que de vers infirmes, qui se traînent au lieu de planer ! Et quelle langue, quelle grammaire, quelle syntaxe et quelle prosodie ! Jamais poète français n'avouera des monstres pareils à ceux-ci :

On eût dit son corps de tous les astres pénétré...
. . . . . .
De ceux restés doux sous les déchiquetures...
. . . . . .
Vestalement rêve son âme d'albes candeurs...

Et M. Jean Delville prend encore beaucoup d'autres libertés. Il écrit sans sourciller :

Le saint reniement à ses stupres infâmes,

convaincu, sans doute, que *reniement* et *renoncement* c'est tout un. Il se dit *cérébralement* triste de sa *pensée*, ce qui n'étonnera personne, et il nous annonce que

L'âme seule a survi dans la mort des luxures !

Je crois que si j'avais conjugué ainsi le verbe survivre, je n'y aurais point survécu.

J'ai honte, assurément, de devoir formuler de telles critiques, mais c'est M. Delville qui m'y force, M. Delville et plusieurs de ses amis.

L'anarchie artistique est aujourd'hui à son comble. Non seulement certaine critique dispense les écrivains de connaître la langue et les lois les plus élémentaires de la logique, mais elle commence à leur faire un mérite de ces deux défauts. Tendre à la réalisation la moins imparfaite de son rêve, c'est se décerner un brevet d'infériorité. Le travail patient, le labeur sacré, les saintes angoisses d'un Flaubert ou d'un Baudelaire, duperie ! Il n'y a plus de grammaire, plus de syntaxe, plus de langue. Les mots ont le sens que veut bien leur donner l'écrivain. Le pléonasme est une force, le barbarisme un trait de grandesse, le beau c'est le laid, et ce n'est plus Apollon qu'il faut placer dans la cour du Belvédère, — mais l'effigie du Catoblepas !

Quand on a du génie, — et quel est le débutant qui s'en croit dépourvu ? — non seulement on n'a plus rien à apprendre, mais il est dangereux d'apprendre. Acquérir du talent, c'est perdre du génie. L'âne est roi, et ses deux longues oreilles sont plus belles que les tours de Notre-Dame. Avez-vous du génie ? Eh bien ! plongez-vous tout entier dans un vaste encrier, et quand vous serez, du haut jusqu'en bas, imbibé d'encre, jetez-vous sur une feuille de papier à votre taille, et des mains, des pieds, du dos, de la tête, des oreilles, des cheveux, du nez, et de la moustache, *écrivez-vous* sur ce

papier! Brandissez le barbouillage et vous entendrez les professeurs d'ignorance et de folie s'écrier que vous avez surpassé Hugo, Gœthe et Edgar Poe! Voilà l'esthétique! On ne la vend pas, on la donne pour rien! Et en avant la musique! Boum! Boum! Vive Mangin!

Ah! nous allons bien, et les écrivains belges ont lieu de se réjouir! Après une nuit d'un demi-siècle, à travers mille obstacles, à tâtons vers la lumière naissante, ils ont à peine exorcisé la langue des impurs démons du patois; une tradition s'établit, encore incertaine et vacillante; on commence à considérer nos prosateurs et nos poètes comme des écrivains français; et voilà qu'on rappelle les démons vaincus, qu'on retourne au patois s'il y a trente ans, pour l'enlaidir et pour l'aggraver! M. Van Coppernolle ne se contente plus du belge : il y ajoute l'euphuisme, le cultisme et le gongorisme, et un nouvel Hôtel de Rambouillet s'élève dans le quartier des Marolles.

Eh bien! s'il en est ainsi, qu'on nous rende M. Potvin!

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

Le Macaque flamboyant

Nous proposons d'appeler ainsi le nouvel idiome instauré chez nous par un groupe de jeunes écrivains d'une spontanéité redoutable.

Le macaque flamboyant est fondé sur l'ignorance absolue de la grammaire, de la syntaxe et de la langue, sur le culte du barbarisme, du solécisme, du flandricisme, du wallonisme, du contre-sens, du non-sens et du pataquès. Ce nouvel idiome est appelé macaque parce qu'il singe les défauts des mauvais écrivains français, et flamboyant parce qu'il revêt ces défauts d'une lumière éblouissante.

Les partisans du maçaque flamboyant ont eu des précurseurs en Belgique. Ils se rattachent, par des liens visibles, au groupe des Agathopèdes. Mais ils sont — et c'est leur originalité — beaucoup plus sérieux que leurs devanciers.

Exemples de macaque flamboyant, tirés du *Mouvement littéraire* du 23 août :

« Avant d'être un peintre, avant d'être un littérateur, Jean Delville est un artiste (*sic*) d'une puissante et sombre cérébralité, c'est-à-dire qu'il ne recherche pas l'art (*sic*) comme les maigres (!!) poètes pressurant la nature et les faits (!!), mais que l'art découle spontanément de son être (*sic*), comme la force jaillit du muscle. Les poètes inférieurs, en écrivant, ne font jamais que commenter les grands poètes, — d'où leur absence d'originalité, — les poètes supérieurs, ce sont les choses qu'ils commentent, et cette condition en (*sic*) fait des sources originales ; elle en (*sic*) fait des sources abondantes parce que, ainsi descendus au fond primordial de la forme et de l'existence, les voilà devinant, de toutes choses, les rapports universels. Ces artistes sont les seuls vrais et les seuls précieux : si bleues que leurs têtes soient d'azur, leur pied sent le limon. *Ceux-là auront dans la terre qu'ils n'auront pas méprisée de grands cercueils sonores, car ils seront dehors !...* Une grande disproportion fait du reste de ce livre une œuvre heurtée, sans composition suivie (*sic*). J'aime ce défaut ; d'abord, il signale un fond trop abondant — richesse — ensuite ce m'est la sensation (!) d'une âpreté qui ne sent pas (!) *la préparation ;* il y a là une sorte de virginité sauvage (*sic*) que j'appellerai, *usant d'une tournure géologique pour emprunter la grandeur de ces temps,* un bouleversement volcanique humain. Le poète ne descend pas à la minutie des détails, mais il est fasciné par l'impression de leurs masses, qu'il ne rend pas seulement selon leur réalité, *mais selon une notion de déséquilibre qu'elles lui apportent...* En extase devant les masses, son esprit ne s'équilibre pas à l'aise sur *l'enchevêtrement millimaire* des détails... Si je parlais de la forme, je dirais, de même que pour la pensée, *une barbarie forte d'expression* qu'il traîne royalement *à travers son dédain d'une forme régulière...* nos poètes qui *se pâlissent* à orfévrer la forme... celui-ci sait encore *mugir la tête aux horizons...* Et je le répète, poètes, vous volez de toutes parts, dans l'air (!), comme des éclats d'astres pleins de splendeurs, mais *le soleil de votre système n'est pas encore visiblement sorti pour régir vos forces virtuelles.* »

La suite au prochain numéro.

La Mer, le poème de M. E. Levis qui sert d'argument aux esquisses symphoniques de M. Gilson, vient de paraître chez Schott.

Citons, à ce propos, une amusante méprise du chroniqueur artistique du *Précurseur.*

On admire, en ce moment, au salon de Gand, une toile patriotique de M. Michel, dont le cadre porte, en épigraphe, le vers proverbial de M. Eddy Levis :

Comme un Français dit : France, un Belge dit [Belgique.

Or, voici comment le chroniqueur anversois signale le tableau :

« Eddy Levis, dans son *Honneur au Drapeau*, a représenté une manifestation, où toutes les classes de la société s'unissent dans une *Brabançonne* patriotique. Tenons compte à l'artiste de son effort et de l'habileté avec laquelle il a su varier l'attitude de tant de personnages, mais n'allons pas plus loin. Il y a, dans le lointain, un tas de trois-françois qui se lèvent et qui font ressembler les derniers plans à un baquet de moules. »

Nous savions que M. Eddy Levis écrit des vers énergiques et salins, mais nous ignorions qu'il peignît les tableaux de M. Michel.

On annonce la prochaine apparition d'une nouvelle revue : *Le Drapeau*, revue littéraire et artistique des jeunes catholiques.

Rédacteur en chef : Firmin Van den Bosch. — *Collaborateurs-fondateurs :* Maurice Bekaert, Edgard Bonnehill, Henry Carton de Wiart, Victor Denyn, Maurice Dullaert, Albert Dutry, Paul Gérardy.

Voici le programme de cette nouvelle revue :

« *Le Drapeau* a l'ambition d'être une revue catholique et moderne.

Son programme est celui défendu au Congrès de Malines par le groupe de ses fondateurs : *allier au respect du dogme et de la morale, un très large éclectisme de formes littéraires et artistiques.*

Le Drapeau paraîtra mensuellement — à partir du 1er novembre prochain.

L'abonnement est de quatre francs par an.

Tout ce qui regarde la rédaction doit être adressé rue Guinard, 2, à Gand. »

Aucun journal belge, à l'exception du *Journal de Bruxelles*, n'a reproduit ni signalé les études sur la littérature belge publiées dans *le Figaro* par M. François de Nion.

Le fait peut se passer de commentaires.

C'est la rancune des peintres en bâtiment contre les peintres de tableaux.

Notre ami M. Eugène Demolder, dans *l'Art moderne*, vient de secouer vigoureusement l'arbre généalogique de Félicien Rops. Il en est tombé des fruits très flamands.

M. Francisque Sarcey, dont on ne peut plus même médire, vient de lancer son cri de guerre. C'est : « Zut pour Maeterlinck! »

Le critique artistique de *l'Indépendance belge* trouve que le portrait de feu M. Victor Tesch, par M. le comte de Lalaing, est d'une dimension qui jure avec la modeste célébrité de cet homme d'État.

Etant donnée cette nouvelle règle d'esthétique, déterminer la dimension du portrait auquel aurait droit le critique d'art.

M. Etienne Bellot public chez Achille Le Roy, à Paris, une série d'études enthousiastes sur les poètes et les chansonniers socialistes.

Echantillons de la Muse rouge :

L'opportuniste et ses valets perfides
Ont la panique au seul bruit de son nom :
Comme l'empire aux desseins homicides,
Pour armes ils ont aussi la trahison!
Des estafiers ils sont toujours complices
Dès qu'il s'agit d'arrêter notre essor :
Dignes suppots de toutes les polices,
De ce vieillard voudriez-vous la mort?...

Lire, dans *la Société nouvelle* de juillet, des proses de Fernand Severin et une très intéressante étude sur *la Débâcle* de Gustave Kahn.

Floréal et *le Réveil*, les deux plus jeunes revues belges, publient des livraisons remarquables, qui font bien augurer de leur vitalité artistique.

Un groupe d'écrivains anglais vient de faire paraître une revue mensuelle : *The*

Pagan Review. Les tendances de ce périodique ne peuvent manquer d'attirer l'attention. Principaux collaborateurs : MM. W.-S. Fanshawe, Geo. Gascoigne, Willand Dreeme, Lionel Wingrave, James Marazion, Charles Verlayne et Wm. Windover.

Notre ami Georges Eekhoud verra avec plaisir, en tête d'un des morceaux de prose de cette revue, une épigraphe tirée de ses *Kermesses*.

Lire, dans *le Mercure de France* du mois d'août, une remarquable étude de M. Pierre Quillard sur François Tristan L'Hermite.

M. Henri Mazel publie dans *l'Ermitage* de très suggestifs morceaux en prose sous ce titre : *Dieu seul est Dieu.*

Dans sa livraison de juillet, la *Gesellschaft*, une des meilleures revues allemandes, consacre un élogieux article au *Cycle Patibulaire* de Georges Eekhoud :

« Nous saluons en Georges Eekhoud un des représentants les plus importants de la jeune école belge, qui s'affirme avec tant de fraîcheur et d'originalité. Eekhoud porte une véritable passion au pays flamand et à son peuple d'ouvriers, de paysans et de parias. C'est souvent dans une très mauvaise société que nous introduisent les récits de Georges Eekhoud, mais c'est précisément dans la psychologie de ce gibier de potence que le prestigieux talent du romancier belge apparaît sous son côté le plus brillant. Avec une audace sans précédent dans aucune. littérature, l'auteur envisage certains côtés ténébreux de la nature humaine et il les analyse avec une science pénétrante. Eekhoud n'eût-il écrit que *Hiep-Hioup*, *Gentillie*, *Blanchelive-Blanchelivette*, que cela suffirait pour lui assurer une place au premier rang des réalistes modernes. Il y a plus de puissance et de profondeur dans ces courtes nouvelles que dans plus d'un gros volume encombrant le marché littéraire sous prétexte de roman social. »

Pendant le mois d'avril est éclose, sinon une nouvelle école, du moins une théorie nouvelle. M. Georges Polti a trouvé la notation des gestes.

Voici comment M. Polti, dans la *Revue indépendante*, note le geste du Discobole :

Disque/MR^{18}aêîôû
Tt*t*σH^{55}*H*t^{5}*t*^{5}Vd*t*
B*a*δRsδMt*B*τ*P*sδ*M*sδ
C^{55}δP*d*^{5}*C*td*J*dδ
MafādEIOUt
*Mâeaf*sāsé*de*sētîspO*U*r
Padûfusūr
Pātêîôûdeiousēīōūt
ΣΣ'tΩΩ'δNN'fEHdd

Utilité de la méthode :

« Je n'indiquerai qu'en passant tout le parti que peuvent en tirer et le *Sculpteur* qui veut préciser, plus clairement que par un dessin, l'attitude fugitive, avant de travailler longuement à la modeler, et le *Modèle* qui pourra, dès lors, exercer savamment son beau corps ; le *Romancier* jusqu'à ce que la phrase exacte traduise enfin la mimique de son héros et qui sera armé d'un puissant procédé de documentation ; ceux qui veulent garder trace de l'action d'un *Orateur* à la Chambre ou au Palais (avoir, par exemple, le geste de Danton s'écriant : De l'audace...) ; et le *Maître d'armes* à qui les termes de salle ne donnent que le squelette de ce qu'il veut enseigner ; et le *Maître de gymnastiqne*, et le simple *Maître d'écriture*, et l'*Instructeur de régiment*, et le *Professeur de maintien*. Avant tout, ne sommes-nous pas autorisés à l'indiquer comme du plus précieux usage dans des éducations comme celles du Conservatoire ? Enfin, pour n'importe qui, n'est-ce pas une faculté de plus que de pouvoir, en quelques caractères, prendre au vol, publier, ou bien lire, le salut si parfait de M*** ou la charmante inclinaison de Mme X... offrant une tasse de thé, les airs d'une maîtresse aimée, et même (en ajoutant à la présente Notation quelques indications que les convenances et la censure m'empêchent d'y

joindre moi-même) jusqu'aux plus intimes détails des meilleures étreintes? »

Tous nos compliments par gestes. Padûfusûr, aeiout!

De M. Georges Rodenbach, à propos de la tragédie moderne de M. Dujardin :

« M. Jacques Blanche organise la représentation des pièces de M. Dujardin; et, comme M. Blanche est le fils du célèbre aliéniste, répandu lui-même dans le monde et dans tous les mondes, il parvient à rassembler pour son ami l'écrivain un public très artiste, très élégant, très choisi, très divers, qui allait hier de M. Wisthler, le grand peintre anglais, et de M. Stéphane Mallarmé, réunis dans une loge, à M. Jules Lemaître et même à l'Académie dans la personne de M. Ludovic Halévy. »

M. Max Sulzberger, dans ses critiques artistiques de *l'Etoile belge*, consacre aux écrivains de *la Jeune Belgique* des notes pleines de sympathie pour leurs efforts.

Tous nos remercîments à M. Max Sulzberger.

Lire dans *la Revue générale* la chronique littéraire de M. Eugène Gilbert et une étude de M. Georges Kaïser sur son oncle, feu François Riga.

La Flandre libérale reproche au clergé belge d'avoir perdu le sentiment et l'intelligence des choses artistiques.

Le reproche n'est pas tout à fait immérité.

Le Bien Public riposte en adressant le même reproche aux membres des Loges.

A la suite des instances de MM. Francis Nautet et Georges Eekhoud, qui signalèrent l'état d'abandon où se trouvait la sépulture de Charles De Coster, l'administration communale d'Ixelles a fait procéder à l'exhumation.

La dépouille mortelle de l'écrivain a été déposée dans un caveau de la commune, en attendant l'érection du monument, qui aura lieu prochainement.

Un bon point à l'administration communale d'Ixelles.

Deux phrases historiques :

La première, des *Ecrits pour l'Art* : « Je dis la vérité, continuellement la vérité ». Cette phrase est signée René Ghil.

La seconde, des *Entretiens politiques et littéraires :*

«... Il est oiseux d'opposer aux réalisations actuelles des intuitions de Banville — vers polymorphes et rythmiques — les odelettes où ce maître charmant et léger *tuait le temps dans l'attente inconsciente de notre génération.* »

Cette phrase n'est pas signée.

Nous recommandons chaleureusement à nos lecteurs la *Revue des Alpes*, un magnifique périodique illustré, publié sous l'inspiration de notre collaborateur M. Ch. Buet et de son fils. La *Revue des Alpes* publie des articles des meilleurs écrivains de France et d'excellentes gravures.

M. François de Nion publie dans *le Figaro* la seconde partie de son étude sur le mouvement littéraire en Belgique :

II. — LES POÈTES. Le mouvement poétique en Belgique fut incontestablement plus développé, plus fourni, souvent d'une originalité plus complète et plus nationale que le mouvement prosateur. Peut-être pourrait-on attribuer cette prééminence à ce fait, ingénieusement relevé dans un récent et excellent article de M. Ernest Verlant, que les plus anciens monuments de la littérature germanique sont des odes, tandis que ceux de la langue celtique sont surtout des récits. Cette observation contribuerait alors à préciser le caractère germano-flamand de la poésie belge.

N'est-ce pas d'ailleurs dans l'histoire des peuples une règle constante que le rythme ait précédé la prose? Cette supériorité des poètes sur les prosateurs, à l'éclosion d'une littérature, serait ainsi un exemple assez

piquant, à notre époque, d'une application dérivée de cette loi. Mais ici, à l'encontre de l'ordre habituel des choses, ce n'est pas en naïveté, en simplicité fruste, que se manifeste cette poésie, jaillie toute formée du cerveau d'une nation : elle apparaît tout de suite subtile et raffinée, compliquée d'expression et de pensée, maladive et violente, comme un enfant trop précoce, aux fantaisies, aux sensations de vieillard.

***

La plupart des poètes belges, en utilisant l'outil français, s'en servent pour exprimer des sensations à eux à travers une originalité d'âme et de conception qui est bien leur patrimoine. Ce n'est plus la clarté unie, la mesure, le dosage parfait, les délicatesses, les grâces de l'esprit français, ni la finesse dans l'enluminure où s'altère si souvent le sens du coloris chez nous. Eux sont des coloristes ardents, ils subissent la prédestination d'être surtout des peintres. Leurs écoles littéraires se rattachent aux préoccupations de leurs antérieures écoles d'art. Tels des leurs ont la fougue, la spontanéité, qui sont comme des transpositions des polychromies rutilantes de Rubens ou de Jordaens ; tels autres ont le charme fort, les harmonies reposées et solides de Van Dyck ; même dans le groupe de Van Lerberghe et de Maeterlinck, qui se plaît aux imaginatious frêles, recherche les spiritualités déliées, c'est encore un souvenir d'art qui se lève, l'adorable et fleurie école brugeoise, les musiques exquises des clavecins de Memling.

Mais remarquez l'influence divergente des races; même chez ceux-là, pour ces esprits enclins au mysticisme, aux songeries du mystère, la délicatesse n'est pas ce qu'elle est sous les doigts d'un Verlaine : elle insiste sur les nuances, garde une chaleur de ton, un relief qui accusent enco rela prédominance de l'élément peintre. L'idée, si abstraite soit-elle, se présente à eux vêtue de couleurs. Ils *voient*, ils *pensent* une autre langue que celle dont ils se servent, et c'est pourquoi, si souvent, ils nous déconcertent, nous apparaissent comme *traduits* dans leurs manifestations les plus franches et les plus spontanées. Il y a là peut-être comme la formation embryonnaire d'un langage idiotique, nettement particulariste, analogue en certains points, par rapport à nous, à ce que le grec moderne est pour le grec ancien.

***

Le mouvement, d'ailleurs, suit dans ses manifestations les grandes subdivisions des lettres françaises. Son initiateur, Camille Lemonnier, décèle en ses premiers livres les truculences du romantisme; il ne fait que passer par cette école, mais elle laisse son sillon dans l'ensemble. Plus tard, quand les poètes tenteront de se réunir en un groupe collectif, ils appelleront ce groupe le *Parnasse* de la jeune Belgique. Ce ne sont point des parnassiens cependant; ils conservent pleinement leur idiosyncrasie d'art et leur âme si particulière, mais l'influence subsiste. Les premiers vers de Giraud ont la pétulance, l'acrobatie, le bruit de castagnettes de ceux de Banville; Emile Van Arenbergh, dans les quelques sonnets qui constituent son œuvre, fait miroiter les joailleries d'un Hérédia; Rodenbach incline vers le Coppée des *Intimités*. Dans ces derniers temps, quand l'essai symboliste aura tenté en France son vague effort, c'est en Belgique qu'il se révélera et se continuera sous sa forme la plus sérieuse et la plus tangible.

***

Le premier en date, c'est Th. Hannon, en ses *Rimes de joie*, que J.-K. Huysmans signala jadis comme un volume d'exquise misère morale, de préciosité désolante et délicieuse, dans la Bibliothèque perverse de son des Esseintes. D'allures japonisantes, de forme délicate et mièvre, leur grâce est vicieuse, maquillée, avoue comme un faisandage d'âme d'un effet étrange et pénétrant.

Une âme évangélique et tendre, au contraire, se révèle chez Rodenbach, apparu à peu près vers le même temps. On a remarqué que les premiers poètes du mouvement sortirent de l'*Alma Mater* de Louvain, la grande Université catholique, où récemment M. de Mun alla porter sa haute parole.

La poésie, sous cette influence, se chris-

tianisa avec Gilkin, Van Arenbergh, Waller, Rodenbach. Celui-ci est un intimiste, un rêveur demeuré sous l'impression des sensations enfantines; il vit encore dans l'atmosphère ogivale, liliale, pascale des premières communions, dans l'ardeur des chapelles braisillantes de cierges, les flammes blanches des cires ennuagées d'encens. *Le Coffret*, qui le fit connaître, donne bien la note mélancolique d'émotion douce et familiale de ses premiers livres. Il est bien un Flamand, son art est bien caractérisé par ces tendances rêveuses venues d'Allemagne, rehaussées de ces tons gras et solides qui donnent un corps aux plus nuageuses conceptions — mélange qui est bien dans le tempérament national — mais il est francisé; son vers, sa syntaxe sont d'un Latin. C'est un barbare, au contraire, qui apparaît dans Verhaeren, le plus original, le plus particulariste et le plus grand peut-être de toute la pléiade.

La moustache blonde et tombante, les yeux bleus, d'une douceur rêveuse et cruelle, tels durent apparaître aux Romains de la décadence les premiers guerriers roux qui allaient leur ravir le monde; tels, aux grammairiens, aux rhéteurs, aux aligneurs de phrases mathématiques durent se manifester les chants rauques des nouveaux venus, leur parler rocailleux, aux formes brusques, coupées, laissant entrevoir des infinis d'idées sous des écroulements de brumes.

Malgré son verbe français, il est bien un Septentrional; sa rythmique, le mode de sa pensée, ses idiotismes sont d'un vieux Germain, mais visionné de modernisme énorme : le fer, les gigantesques ferronneries des ports, des digues, des ponts métalliques traversant les brouillards le hantent; des quais s'allongent, des départs de steamboats trépident, des crachements de fumée se déroulent dans ses vers. Avec cela une sympathie pour les carnages, les tueries rouges, pour la mort blême et cavalcadante; son spleen anglais s'accuse de plus en plus, accru par sa préoccupation des paysages londonniens, obscurci par les vapeurs noires des fantastiques Tamises. Et pourtant, fidèle à sa race, ses premiers regards furent sollicités par les grasses kermesses, les frairies à la Teniers. Un volume de vers, *Les Flamandes*, date de cette période de son talent; mais bientôt il se septentrionalise : *les Flambeaux noirs, les Apparus dans mes chemins*, son prochain livre, encore innommé, sont, à ce point de vue, significatifs.

Presque à la même époque débutent Gilkin, Albert Giraud, Van Arenbergh. Gilkin est un nostalgique qu'étreint fébrilement l'idée du mal : d'où un macabrisme à la Baudelaire Il affectionne les venins, se délecte à savourer leurs mortelles pharmacopées, à manier des joailleries noires, à faire luire de rouges métaux; les occultistes le rangeraient parmi les Saturniens. Sa forme, très pure, le met un peu à part; il est, par excellence, le type d'expression française du mouvement. Van Arenbergh et Albert Giraud cadencèrent tous deux de larges métaphores à la Hérédia, adoptant son rythme fastueux, sa strophe résonnante et nombreuse, mais en y mêlant, le premier, une singulière intensité de sentiment religieux, le second, Giraud, une imagination plus païenne et plus galante : celui-ci est un Watteau, mais qui a passé par le Paris du XIXe siècle; il procède par petits tableaux d'une grâce enlevée, colorée, avec une mélancolie verveuse et pailletée d'un charme extrême. Son récent volume, *Les Dernières Fêtes*, apparaît comme l'œuvre d'un enlumineur patient de missel.

Ce groupe a conservé le respect de la forme; son vers régulier, aux suspensions normales, aux rimes observées, est plein, solide, harmonieux; ceux qui les suivent, au contraire, renoncent résolument aux modes parnassiens; avec eux, le vers se rompt, brise les formes anciennes du mètre, devient souple, flottant, a les incertitudes et les vagues de la musique. Ceux-là viennent de Gand, la ville aux grands canaux, aux eaux figées; c'est elle dont le charme gris façonne Maeterlinck et Van Lerberghe, ces mystiques, qu'une fraternité de cerveaux, fortifiée d'une belle et rare amitié d'homme unit en des œuvres distinctes, mais correspondantes. Plus encore que la poésie, c'est le théâtre qui donnera la synthèse de ces esprits étranges d'un art si haut, si considé-

rable. Notre cadre trop étroit nous interdit d'en aborder ici l'étude, mais les *Serres chaudes* de Maeterlinck, des poèmes de Van Lerberghe épars à travers les feuillets des revues suffisent à les classer au premier rang parmi les poètes de leur pays; il faut leur adjoindre Grégoire Le Roy, moins célèbre, mais dont le talent archaïque, d'une tristesse fine, mérite d'être signalé.

En Georges Khnopff, le frère du peintre, se révèle un disciple immédiat de Verlaine, avec des candeurs, des fraîcheurs dans les nuances qui rappellent le Lélio des *Fêtes galantes* et celui de *Sagesse*. Il a produit peu et s'est tourné depuis vers la musique. Car, peu à peu, à mesure qu'ils se particularisent, leur art évolue vers la musique; chez Albert Mockel la préoccupation musicale est telle qu'il a cru devoir, en son livre *Chantefable un peu naïve*, noter en tête le thème symphonique sur lequel il le jugeai développé. Aussi le mièvre, le frêle, le nuancé, se fondent-ils dans son œuvre en tons vagues, indécis, pleins de charme et d'onction. Il est nettement symboliste. Plus récent encore, un modulateur analogue de la nuance est Georges Elskamp, avec un chiffonné, un tortillé de la forme souvent un peu bien vagues et pénibles pour nous autres Latins.

A part, au milieu de ces groupes, un racinien, Fernand Séverin; A. Fontainas et Valère Gille jouant de petits airs jolis, modulés délicatement; Fernand Roussel, dont le dernier livre, *Le Jardin de l'âme*, est d'un grand charme; sa tristesse discrète et résignée, la désespérance voilée, l'inacclimatation de cette âme en notre époque sont exprimées avec une dignité sobre, une pointe de hauteur qui sont pour plaire. Livre calme et las qui promet un large avenir. A citer encore Ad. Frères, Gérardy, Delchevallerie, Léon Donnay, qui, dans *Sérénité*, révèle un sentiment intense et profond, allant parfois jusqu'au tragique, de la modernité; ses vers ont l'air de courtes maximes accotées les unes aux autres, sans rythme, sans rime, sans césure apparentes; ils donnent cependant une impression de poésie rès haute.

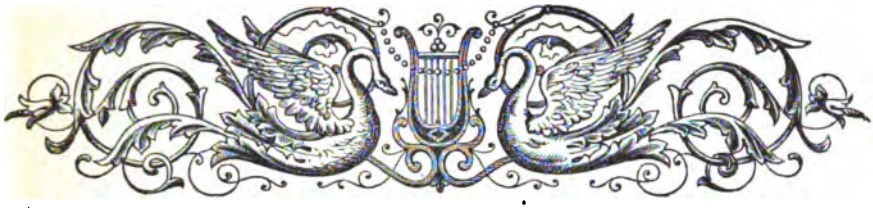
En somme, le mouvement dont nous avons tenté d'esquisser ici en raccourci l'historique et le caractère est symptomatique d'une impulsion d'esprit singulièrement neuve et robuste. Les Flandres, ces Marches françaises tant que dura la domination des princes bourguignons, n'ont durant ctte période d'autres épanouissements d'art que leurs admirables écoles de peinture; plus tard, après l'épopée révolutionnaire de la lutte contre l'Espagne, pendant la soumission indocile à la maison d'Autriche, un grand silence s'étend sur les dix-sept provinces; elles agglomèrent lentement leur sentiment unitaire, transforment leur patriotisme de clocher, l'élèvent, tendent à se former en nationalité. Mais cette nationalité ne possède pas ce qui constitue la personnalité d'un peuple, une langue particulière; elle se débat à travers les « localismes », le flamand, ce patois tudesque, le wallon ou le *rouchi*, ce jargon français.

C'est dès 1830, la séparation d'avec les Pays-Bas obligeant le nouveau peuple belge à affirmer par tous les moyens sa nationalité, que les intelligences se mettent à travailler, dans le calme enfin conquis, que les caractères se fondent et se pénètrent. Le résultat de cette sorte de gestation ne tarde pas à se faire sentir; aux styles officiels, aux lourds écrivains, le style audacieux, libre, effréné, les prosateurs et les poètes de 1870 succèdent. Tous ont à leur disposition cette langue la plus souple du monde, le français, ils en usent, mais on sent en même temps leur impatience de cet instrument, leur recherche hésitante encore d'un idiome nouveau, qui s'adapte à leur caractère et à leur tempérament.

Cette recherche sera-t-elle utile? Réussiront-ils à constituer une langue nouvelle dérivée d'une autre encore vivante? C'est ce qu'il est impossible de prévoir aujourd'hui. Précurseurs belges ou novateurs français, ils n'en auront pas moins apporté dans la littérature une note nouvelle et quelques œuvres de tout premier ordre.

F. de Nion.

Nous remercions bien chaleureusement M. de Nion, d'autant plus qu'à l'heure présente il n'est peut-être pas très aisé, en France, de se montrer sympathique aux Belges.



QUESTIONS DU JOUR

Un comité international s'est formé à Paris, sur l'initiative de *la Plume*, pour l'érection d'un monument à la mémoire de Charles Baudelaire.

Cette initiative a déplu à quelques personnages de situation inégale, mais d'égale médiocrité, parmi lesquels il convient de citer le barbacole de la *Revue des Deux-Mondes*, M. Brunetière, et l'ogre de *la Libre Parole*, le Bouf-Bouf des Juifs, M. Drumont.

M. Brunetière est le critique que l'on sait : il passe en revue, au nom de la philosophie et de la morale, voire même de la politique, les chefs-d'œuvre de la littérature classique. Il les frotte et les fait reluire, en bon domestique amoureux d'ordre et de propreté. Jamais il ne s'avise de les critiquer au point de vue de l'Art. On lui a dit que ces œuvres sont belles, et il le croit. La postérité, si elle retient son nom, reconnaîtra qu'il a quelquefois bien frotté.

Malheureusement pour lui, M. Brunetière s'égare parfois dans la littérature contemporaine, parmi des œuvres que deux siècles de critique n'ont pas encore classées ni mises à leur rang. Alors M. Brunetière perd à la fois le pied, la tête et son latin. Et le spectacle est d'une force comique irrésistible.

Les admirateurs de Baudelaire se sont fâchés. Peut-être auraient-ils mieux

fait de rire. M. Brunetière est dénué de toute espèce de sensibilité artistique, et ne peut comprendre, au point de vue de la Beauté pure, aucun poète de notre temps. S'il pouvait revivre au XXIe siècle, il écrirait sans doute, dans la *Revue des Deux-Mondes*, d'intéressants articles sur *les Fleurs du Mal*. En attendant, le seul hommage qu'il soit capable de rendre à Charles Baudelaire, c'est de méconnaître la nature de son génie. L'hommage est rendu, et pour être un hommage à rebours, il n'en est pas moins caractéristique. Remercions M. Brunetière, et n'en parlons plus.

Quant à M. Drumont, dont les exercices publics, un peu monotones, ne relèvent pas de la littérature, il a sans doute pris Baudelaire pour un fils d'Israël, et *les Fleurs du Mal* pour l'*Intermezzo*. Il suffira, pour qu'on apprécie son jugement, de le reproduire.

« Il est évident, écrit M. Drumont, que M. Brunetière seul a tenu le langage de la raison... On ne s'explique pas qu'on ait eu, même une minute, la pensée d'élever une statue à ce subtil pervertisseur, dont la foule, heureusement pour elle, ne connaît ni le nom ni les œuvres. Les organisateurs de la souscription Baudelaire n'ont qu'un moyen de célébrer *les Fleurs du Mal*, c'est de verser les fonds recueillis par eux au Comité qui vient de se former pour élever une statue à Ricord. »

Passons.

Nous espérons que le comité recueillera beaucoup de souscriptions en Belgique, où Baudelaire souffrit et fut méconnu.

***

Un littérateur flamand, M. Verbeek, épilogue, dans *le Mouvement littéraire*, sur l'étude publiée récemment, dans *le Figaro*, par M. François de Nion. M. Verbeek regrette amèrement, paraît-il, que nos meilleurs écrivains français de Belgique ne s'expriment pas en flamand.

Ce regret nous fournit l'occasion d'insister, en les précisant, sur quelques idées qui nous sont chères, et que l'on s'obstine, dans certains milieux, à dénaturer et à travestir.

La Jeune Belgique n'a jamais préconisé une littérature nationale, c'est-à-dire une littérature belge. Le belge n'est pas une langue : c'est un hommage que les Flamands et les Wallons rendent parfois à la langue française. Le belge est un jargon, pas même un patois.

Notre langue, à nous écrivains de Belgique, c'est la langue française, la langue française tout court, sans aucune espèce d'autre qualificatif. Et nous devons d'autant plus nous évertuer à la conserver claire et pure, qu'on écrit très mal le français autour de nous.

M. François de Nion se trompe lorsqu'à la fin de son étude il se demande si les écrivains français de Belgique travaillent à l'éclosion d'une langue mixte. Telle n'a jamais été, telle n'est pas, et telle ne sera jamais notre ambition. Cet idiome mixte, d'ailleurs, n'est pas à créer. Il existait chez nous, il existe encore : c'est l'abominable jargon que nous dénoncions plus haut, c'est le jargon belge, ce jargon des Hymans, des Juste, des Potvin, des Leclercq et des Van Keymeulen, ce jargon que nous avons combattu naguère, que nous avons à demi extirpé, mais qui repousse et que, pendant longtemps encore, nos successeurs devront combattre à leur tour.

Nous sommes donc des écrivains français, et nos œuvres se rattachent au mouvement littéraire français de la même manière que les œuvres françaises écrites par des artistes d'origine bretonne, normande ou provençale. Les écrivains de souche bretonne, normande ou provençale ont leur accent particulier; nous croyons que les écrivains de Belgique ont aussi le leur. Pourquoi ces derniers, qui sont nés à Bruxelles, à Gand ou à Liége, ne seraient-ils pas des écrivains de langue française au même titre que les écrivains nés à Paimpol, à Rouen ou à Marseille? La querelle que nous cherche M. Verbeek est la même que les félibres cherchent aux écrivains français du Midi. Elle est puérile et absurde, car les œuvres de Charles De Coster et de M. Georges Eekhoud, pour être écrites en français, expriment l'âme flamande au moins avec la même intensité que les poèmes flamands d'un Van Beers, et semblablement les savoureux récits français de M. Arène expriment l'âme provençale au moins avec autant de bonheur que le *tu-tu-pan-pan* des tambourinaires à la Jasmin. Ou, si l'on veut une autre comparaison, nous sommes des écrivains français au même titre que les écrivains des Etats-Unis sont des écrivains anglais.

Peut-être M. Verbeek nous demandera-t-il pourquoi nous avons préféré la langue française à la langue flamande, ou plutôt à la langue néerlandaise, — car il n'y a pas de langue flamande.

Nous aurions le droit de ne pas répondre. Nous le ferons cependant. Nous avons choisi la langue de nos voisins du Midi, plutôt que la langue de nos voisins du Nord, — les uns, parce que nous connaissions bien la première et mal la seconde; — les autres, parce qu'à leur avis ce qui fut la civilisation flamande n'a plus ni foyer ni force d'expansion.

Est-ce clair?

Les félibres flamands auraient d'ailleurs tort de nous en vouloir. Si, au bout de trois ou quatre lustres de production littéraire, nos écrivains de *la Jeune Belgique* ont attiré l'attention du public français, il leur eût été plus facile, assurément, de briller dans le cercle modeste et restreint d'une

littérature attardée, dont la plupart des coryphées accomodent à la sauce néerlandaise les audaces des Soumet et des Millevoye !

***

Ayons la franchise de le dire : toutes les vieilles hérésies relèvent la tête.

Comme en 1880, les De Monge — nos Brunetière — excommunient les Baudelaire et les Barbey d'Aurevilly au nom de la religion et de la morale.

Avant 1880, nos écrivains étaient parqués en deux camps : le camp catholique et le camp libéral. Aujourd'hui, on se met à parler d'art démocratique et d'art réactionnaire.

Avant 1880, on exigeait de notre littérature qu'elle fût nationale, c'est-à-dire belge, belge jusqu'à la platitude et jusqu'au néant. Aujourd'hui, on se divise en Flamands et Wallons, et l'on se fourre de nouveau, d'une autre manière, le clocher dans l'œil.

Eh bien, si les vieux Doudous recommencent leurs promenades dans notre littérature, ils seront reçus comme il y a douze ans.

Ceci n'est qu'un simple avertissement.

LA JEUNE BELGIQUE

VERS

Toasts salvés d'artillerie,
coupes parées de fleurs en orgies,
mascarades fardées de grimauds bacchants
parmi le vieux palais dormant,
ses pieds de brume au fond des temps —
danses et chants comme à l'hôtellerie.

Dans la haute salle, les hanaps géants,
aux mains de fièvre que décharna l'or,
des crimes militaires et viols religieux
portent défis et gloires ironiques au vent du dehors,
le vent des légendes au fond des temps,
maître des marins, leurs aïeux.

Sur la terrasse nul falot.
Pâle plus que fantôme, Hécate
glisse aux créneaux.
Quand passe son deuil aux vitraux,
le spectre s'allume d'écarlate.

Ce sont, sous son fanal, des larves de vieillards
dont la mort violente a barbouillé la barbe;
des loups fuyards
glissent autour de leur silence de marbre.

Passent fillettes aux mains jointes.
Une goutelette purpurine à leur poitrine
sigille comme une amulette
leurs livides toilettes
Elles endurent des colliers aux dures pointes
et passent sourdes au fracas des couleuvrines.

des chefs vacants,
des corps orphelins.
Sous le noir regard d'Hécate.
de larges flaques écarlates
saignent à blancs habits de lin
de massacres d'enfants gisants.

A la terrasse balayée d'ombre,
parmi les spectres desheurés,
Hécate élit une âme triste et d'ancien silence,
la grandit pour le deuil et l'obéissance
et de sa blafardité sanglante
montre au jeune Hamlet les crimes sur le seuil
du château, vieux comme les brumes des légendes,
où tonnent d'impurs fracas d'hôtelleries.

IMAGE

Voulez-vous écouter des chansons
Mièvres ou rares, rares ou noires ?
Un berger qui passe sous le dôme noir
D'un ciel vague et sans floraisons,
En sait chanter de toutes sortes, de tous les tons.

Voulez-vous feuilleter les plus vieux almanachs
Qu'apportait le bon boiteux pour annoncer saint Nicolas ?
Au bout de la plaine,
Sous un ciel vague et noir sans floraisons
Une vieille et douce, hors d'haleine,
S'assied dans la plaine pour donner ses almanachs.

Voulez-vous voir des cortèges,
Brillants et bruyants, avec des empereurs entrants
Faucon au poing dans les villes d'or,
Par les balancements soumis des échevins,
Tandis que le peuple en paillons boit du vin,
Ou s'arrache les pièces d'or
Que lui jette le conquérant.

Un porte-balle saille à l'entrée du village,
Chargé de tous triomphes de l'univers.
Dans des pays d'or et de lumière
Les héros passent, jaunes, rouges, dorés et verts.

GUSTAVE KAHN

LA TENTATION DE MINERVE

A SANDER PIERRON

... and as rivers lose
Their names when they are swallowed by the Ocean,
In you alone all faculties of my soul
Are wholly taken up!

(PHILIP MASSINGER, *The Picture.*)

Le jour d'octobre désertait, rayon par rayon, la salle d'honneur du château de Gasparheyde, où, seule, assise devant un grand feu de bois, la comtesse lisait et reprenait sans cesse la lettre que lui avait écrite, de la capitale, son intime et plus ancienne amie.

Telle était la préoccupation de la comtesse que lorsque les ténèbres comblèrent les vides laissés par la lumière dans la vaste pièce et qu'il n'y eut plus que les éclairs de la fouée pour en révéler les lambris, les trumeaux.

les gobelins et les portraits héraldiques, elle s'opiniâtra à déchiffrer la fin de cette lettre stupéfiante.

Illuminées ainsi, par saccades, aux reflets de l'âtre, les lignes de l'écriture sympathique revêtaient une portée, une signification occulte, les mots disaient plus qu'ils ne voulaient dire; ils contractaient un bizarre accent de conjuration, se scandaient en des rythmes énerveurs, crépitaient avec les flammes de l'âtre et se mettaient à chanter, insidieux, psalmodiques, lourds de ces intonations morbides qui mordent aux fibres les plus intimes ceux qui hésiteraient à fuir :

« ... Aide-moi. Sauve-le!... Viens à notre secours... A celui de la mère et du fils!... Toi seule le peux, ma toute bonne, ma chère Minerve... le nom bien légitime dont on t'appelait à la pension... La grande ville ne valait rien à mon pauvre enfant. Il est intelligent, enthousiaste jusqu'à l'exaltation, sensitif et ardent, trop chevaleresque, trop idéaliste, enclin, hélas, à confondre avec la sévère algèbre de toute la vie les mélodieuses chimères qui chantent en sa vingtième année!... Sache aussi qu'il est beau, tellement beau que jamais, à l'époque où je le concevais, les plus ambitieux mirages maternels ne me le montrèrent revêtu de perfections semblables... Or, une de ces odieuses filles contre les maléfices desquelles notre religieux amour, à nous autres mères, n'a jamais prévalu, se flattait de le perdre, de le ravaler à la taille des plus piteux viveurs; je désespérais, je me consumais d'angoisse et de détresse, j'étais *orpheline* de mon enfant. Une crise redimante déchira cet abominable roman : l'infidélité de la charmeuse fut prouvée à mon fils. Le coup faillit l'emporter. J'ai profité du bouleversement, de l'incandescence de son être pour le déterminer à rompre sur le champ... Mais je ne voyais pas encore la fin de mes affres. En l'atmosphère empoisonnée de la ville, je craignais une rechute. J'étais aussi perplexe qu'un chirurgien en quête d'un asile pour le patient auquel il vient de faire subir une opération suprême. Un coup de lumière céleste, une inspiration des anges m'a désigné ton ermitage, ta sainte et saine retraite champêtre, le château de Gasparheyde, comme le sanctuaire, le havre de salut où les dernières tourmentes passionnelles expirent en un murmure balsamique et réparateur. Sois-lui bonne, sois-lui une autre moi-même; non, grâce à ta radieuse et souveraine sagesse, sois-lui meilleure que sa mère... Il lui fallait avec la compagnie d'un esprit aimable et supérieur, les espaces tonifiants, les courses et les battues aventureuses par les forêts et les bruyères... Un mot, vite un mot, et il débarque à Gasparheyde... Tu l'écris, n'est-ce pas? Eh bien, c'est inutile de le jeter à la poste; je n'ai pas attendu, je n'attends pas ce mot d'acquiescement; sûre

de toi, je t'envoie mon fils par le train qui suit ce courrier... Pardonne, mais il n'y avait pas un instant à perdre. La goule pouvait le resaisir et alors c'en était fait de moi, de lui, ℞ notre race... »

— Non, non! Je ne veux pas !... C'est impossible !

En prononçant ces paroles, la comtesse se redressait frissonnante, effarée, aussi saisie que si un étranger était survenu brusquement dans le salon... « Recevoir ce jeune homme! ici, sous notre toit! En l'absence de mon mari! Dans quel embarras me plonge la baronne! Mais si, comme elle l'annonce, il arrive ce soir, pas moyen de le renvoyer, nous lui devons au moins l'hospitalité cette nuit... »

Un élan subit de la flamme lui montra son image dans une haute glace vénitienne vis-à-vis du foyer.

— Une vieille femme comme moi, une ermite qui pourrait être sa mère, entretenir pareils scrupules! Fi donc! Et mes quarante ans! La présence de mon frère ne suffit-elle pas, d'ailleurs, pour sauver les convenances... Puis, nos voisins ont repris leurs quartiers d'hiver. Allons, rendons ce petit service à notre inséparable d'autrefois... Oui, mon amie, — dit-elle avec attendrissement en baisant la lettre — je serai bonne, aussi bonne que toi, vraiment maternelle, pour *notre* cher enfant! »

Au domestique qui apportait des flambeaux et rétablissait l'édifice des bûches sur les chenets, elle ordonna de préparer l'appartement pour le visiteur attendu. Elle-même monta, peu de temps après, afin de mettre la dernière main à cette installation; puis, elle passa dans sa chambre de toilette, tordit et lissa d'admirables cheveux et finit par se draper d'une opulente robe de satin noir qui aristocratisait encore sa prestance impériale et faisait valoir la blancheur et la matité de sa carnation.

Ses craintes, son ridicule malaise l'avaient abandonnée! Elle ne représentait plus qu'une parente affectueuse attendant la visite d'un polisson de neveu, prête à lui passer ses fredaines et même à en goûter le récit.

Une voiture arrêta devant la grille, la cloche retentit, et le domestique annonça M. le baron de Presles.

Dès le premier coup d'œil, Mme de Gasparheyde constata que la baronne n'avait pas exagéré les agréments physiques de son héritier. Grand, fluet, de taille cambrée, nerveux, blond avec des yeux de velours, si profondément bleus qu'ils en paraissaient noirs, une moustache naissante ombrant le corail des lèvres, les coins de la bouche légèrement contractés par la tristesse, le teint nacré, une pâleur intéressante, le charme de ce voile dont la première épreuve couvre un visage adolescent, une physionomie à la fois spirituelle et réfléchie. Sur le champ, la comtesse se sentit attirée vers lui

par des postulations impérieuses; elle fut conquise plus qu'elle ne l'aurait voulu, mais elle se jura à elle-même qu'il ne connaîtrait jamais de cette affection véhémente que les manifestations d'une pure amitié.

De son côté, Edmond avait été sympathiquement impressionné par la châtelaine de Gasparheyde. Il subissait le prestige de cette figure grave et touchante, de ce profil de camée poétisé par les douleurs, fièrement subies, d'une épouse privée d'enfants et d'amour conjugal; il appréciait la flexion gracieuse et mélancolique de ce cou, la noblesse du port de tête, la gloire de son buste, les proportions parfaites, la ligne sculpturale de toute sa personne; son air de déesse antique ou de romaine de Plutarque : Minerve ou Lucrèce. Quoique jeune, à peine âgé de vingt ans, Edmond de Presles était un raffiné connaisseur de la femme, et le quart de minute qu'il mit à dévisager Mme de Gasparheyde lui suffit pour estimer qu'elle avait représenté un de ces rares parangons d'idéale beauté qui éblouissent une génération et proclament le génie du créateur. La révérence prolongée qu'il lui fit en lui baisant la main tenait d'une admiration d'artiste et d'une ferveur de croyant.

Tandis qu'en Mme de Gasparheyde surgissait un de ces sentiments qui nous rongent et nous consument s'ils ne nous exaltent jusqu'aux félicités vertigineuses, Edmond se sentait simplement pris d'un commencement d'amitié très normale et très raisonnable. Un morbide et émollient état de souffrance contribuait d'ailleurs à les rapprocher : la comtesse n'avait jamais connu le bonheur et lui croyait avoir déjà à se plaindre de la vie.

Elle devina la nature de la sympathie qu'elle inspirait au jeune baron. Elle en fut à la fois flattée et ulcérée. En admettant qu'elle eût été sur le point de céder à l'intensité de son penchant, cet abord approbateur, déférent et platonique eût suffi pour la calmer. Trop fière, trop haute, à ses propres yeux, pour tromper un mari qui l'abandonnait, elle se sentait surtout trop loyale pour trahir la confiance de son amie. Pleinement rassurée quant à sa force d'âme, en s'avouant son amour elle fut presque enchantée de l'occasion qu'il lui fournirait de remporter une nouvelle victoire sur elle-même et de justifier son surnom de Minerve.

Aussi fut-ce avec une grâce enjouée jusqu'à la bonhomie qu'elle souhaita la bienvenue au jeune baron et lui dit en riant : « Eh bien, mauvais sujet, on vous met en pénitence chez moi ? » Désormais convaincue de sa sécurité, elle s'acquitta de ses devoirs de maîtresse de maison avec un naturel et une aisance irréprochables. Au dîner, elle mit la conversation sur la mère d'Edmond; elle raconta avec une verve émue les souvenirs de la pension où elle avait connu la baronne. La présence du chevalier d'Hapelterre,

frère de la comtesse, un gentleman-farmer d'humeur accommodante et de caractère loyal et franc, acheva de mettre à l'aise les deux autres convives.

En M. d'Hapelterre, Edmond devait trouver, durant son séjour à Gasparheyde, le plus agréable compagnon pour les exercices en plein air que lui recommandait la baronne. Le lendemain ils inaugurèrent leurs excursions : Autour du château se déployait un parc admirable, digne de rivaliser avec les marmenteaux de l'Angleterre ; puis c'étaient des lieues et des lieues de landes giboyeuses, imposantes et farouches comme la steppe.

La comtesse accompagna plusieurs fois les chasseurs ; amazone intrépide, elle étonna Edmond par sa crânerie et son sang-froid. Ils firent des rondes de charité, visitèrent des fermes. Les paysans s'extasiaient sur la belle mine du jeune étranger. Une rustaude remarqua naïvement qu'on aurait pris la comtesse et le jeune baron pour... frère et sœur. C'est un autre rapprochement qu'elle avait été sur le point de suggérer. Tous deux eurent un instant de trouble. Mais cet embarras fut si furtif, que bien longtemps après, seulement, ils se rappelèrent le propos de cette villageoise.

Durant les premiers mois rien n'altéra cette vie cordiale, réconfortante et simple. La tristesse d'Edmond s'était promptement dissipée. Entièrement à son rôle de conseillère et de guérisseuse d'âmes, la comtesse tenait la baronne au courant des excellents et rapides résultats de la cure ; le baron écrivait à sa mère des lettres vibrantes d'enthousiasme sur la paix délicieuse et les amis incomparables qu'il avait rencontrés à Gasparheyde. Averti, pour la forme, du service que Mme de Presles avait réclamé de la comtesse, le comte répondit à sa femme de retenir le jeune baron à Gasparheyde aussi longtemps que cette villégiature lui serait profitable.

Une sorte de camaraderie s'établissait entre la comtesse et son hôte. Ils oubliaient, elle, qu'elle avait déjà quarante ans, lui, qu'il n'en comptait que vingt ; ils se croyaient du même âge. Mme de Gasparheyde en vint à se reporter non seulement par la mémoire, mais par sa gaieté, sa pétulance, ses saillies, sa joie de vivre, au beau temps où elle s'ébattait et folâtrait au couvent avec la mère de ce grand garçon.

Par degrés insensibles, l'admiration d'Edmond changea de courant. En vénérant un peu moins cette noble et sainte femme, il osa la chérir un peu plus. La beauté si imposante, presque auguste de Mme de Gasparheyde lui parut s'humaniser de jour en jour et retrouver les séductions de la jeunesse. Cette beauté affecta, pour ainsi dire, une magie plus actuelle, moins rétrospective. Il finit même par se reprocher comme une erreur son appréciation à l'arrivée : il était impossible que la comtesse eût à peu près l'âge

de Mme de Presles; elle s'était vieillie à plaisir, peut-être par une pudeur farouche, par une de ces coquetteries des saintes qui craignent d'inspirer une affection profane. A présent, elle se révélait sous sa véritable forme, croyait-il. Dépouillée de sa réserve vaguement austère, de son air de patronage, plus libre d'allures, plus expansive, c'était ainsi qu'avaient dû l'admirer les lions et les roués des salons d'il y a vingt ans.

Une métamorphose s'opéra aussi dans les façons du jeune homme. A certains moments, il traitait la comtesse avec cette gaucherie, ces hésitations, ce mutisme, ces accès de mélancolie particuliers à l'amour qui s'ignore. Il se prenait à la couver de regards emplis d'une flamme ou d'une humidité singulière. Si elle s'était aperçue de la crise que traversaient les sentiments d'Edmond, la comtesse eût été transportée de bonheur mais eût, en même temps, été atterrée. Il commençait à l'aimer d'amour, mais la respectait trop pour oser lui avouer jamais une tendresse presque sacrilège, tant cette femme lui semblait ascendre au ciel! Tous deux se faisaient violence, s'ingéniaient à se donner le change sur leur norme passionnelle, à tel point que lorsque Mme de Gasparheyde s'aperçut des bizarreries du jeune homme, elle les attribua au souvenir de son ancienne maîtresse et la jalousie ajouta sa brûlure à toutes les souffrances qu'elle endurait.

Les veillées d'hiver les rapprochèrent au coin du foyer. Des heures entières elle tenait ses mains pressées dans les siennes. Comme un refrain ils se répétaient de douces et viriles déclarations d'amitié.

— Que d'âmes tendres, se disait-elle un soir, à mi-voix, ne rencontrent qu'à l'heure de la mâturité le compagnon rêvé, l'être idéal avec lequel elles auraient dû fraterniser, germer et s'épanouir! O l'atroce et cruelle destinée qui nous met au monde trop tôt ou trop tard. Il nous faut brûler, sans arrêt, les étapes de la vie. Nul espoir de rejoindre le désiré qui nous y avait précédés! Nulle perspective qu'il nous rejoigne jamais si nous sommes partis avant lui!

Et, tout haut, s'efforçant de sourire, atténuant un peu la réflexion douloureuse qu'elle se modulait : « Quel dommage que je n'aie pas vingt ans et que je ne sois pas un garçon, comme toi, dis? Quelle paire d'inséparables nous aurions fait! Complètement l'un à l'autre, n'est-ce pas, dans la peine et dans le plaisir! Toutes nos frasques nous les eussions commises ensemble, nous aurions fait bourse commune... voire vie commune!... »

Il l'interrompit, et ce fut la première fois que ses yeux et sa voix faillirent le trahir : « Quant à moi, je vous le jure, jamais je n'aurais pu mieux vous aimer qu'à présent; c'est comme vous êtes aujourd'hui que j'aurais

toujours voulu vous voir; vous m'êtes encore plus chère que me l'aurait été le meilleur ami! »

— Et comme nous sommes promptement devenus amis! reprit-elle, un peu anxieuse, mais sans mesurer encore combien il l'exaltait au-dessus des autres attachements terrestres.

— Mais aussi que vous avez été bonne, que vous êtes divinement bonne!

Il répéta le qualificatif banal en y mettant une intention gourmande, une chaleur féline qui fit affluer le sang au pâle visage de la comtesse et lui donna la petite mort.

Lettrée des plus délicates, érudite comme les femmes de la Renaissance, aussi loin de la pédanterie et de l'affectation que de la banalité, elle demeurait aussi charmante, aussi dévotieuse, aussi suavement féminine qu'une Jane Grey.

S'effaçant à propos, jouissant des trouvailles d'esprit et de sensibilité qu'elle inspirait à son interlocuteur bien-aimé, ses discours s'harmoniaient avec le timbre délicieux de sa voix et la noblesse de sa physionomie.

Musicienne d'élite, aussi, souvent elle se mettait au piano, interprétait quelque sonate de Beethoven, presque toujours une des dernières, l'*appassionata* ou le douloureux et testamental adagio de celle en *ut* mineur dédiée à l'archiduc Rodolphe; et ce qu'elle n'osait confier aux simples mortels, elle le noyait, elle l'épanchait dans le génie du compositeur.

Elle ne lisait rien de beau, ne contemplait rien de rare ou d'exquis qu'elle ne rapportât au jeune baron de Presles. Ayant appris sa dévotion à Léonard de Vinci, elle acquit à grands frais, pour en tapisser sa chambre, une superbe collection de gravures et d'eaux-fortes, d'après le maître. Ses fleurs de prédilection s'épanouissaient en gerbes luxuriantes dans toutes les pièces du château. Mais ces marques extérieures et tangibles de la sollicitude insigne que lui vouait la comtesse n'étaient rien en comparaison de la prière, de l'extase, du magnétisme, de la fervente et volatile caresse qu'elle avait fini par communiquer au milieu.

C'était bien douloureusement qu'elle jouissait de sa présence et pourtant pour ne jamais être séparée de lui elle eût consenti à être exposée, sa vie durant, aux flammes d'un brasier! Redoutant de l'obséder, de l'importuner, d'engendrer la monotonie, elle interrompait souvent leurs entretiens; elle le laissait seul, le renvoyait passer une couple de jours à la ville, elle l'engageait à revoir ses amis, mais à peine l'avait-elle congédié, qu'elle redoutait une absence définitive. Oui, elle poussa la tactique jusqu'à railler sa conduite trop régulière, elle provoqua ses confessions les plus délicates,

lui fit raconter ses bonnes fortunes. La mort dans l'âme, elle l'eût envoyée à une rivale si pour le revoir un jour et le garder dans l'éternité ce partage avait été indispensable. Elle souhaitait d'incarner toutes les femmes capables de lui plaire et jamais, avant son arrivée, elle n'avait cru déplorer à cet extrême le déclin de sa jeunesse! Qui nous révélera les stades, les péripéties, les victoires sinistres de la campagne que la comtesse menait contre son propre cœur! Comment s'y prit-elle pour étouffer à ce point le cri de son être, pour amortir constamment l'expression de son visage, assourdir l'éclat de sa voix, pour demeurer attentive, simplement douce et bénigne? Qui divulguera les miracles opérés par cette commensale de la douleur, pour transposer en une calme et maternelle berceuse les concerts brûlants, les hymnes enflammés de l'adultère?

La comtesse savourait l'âpre et poignante volupté d'un holocauste volontaire, du meurtrier triomphe remporté par le devoir sur la passion. Elle était de ces amantes héroïques qui sans espoir de retour, prodiguent les dévouements, raffinent sur leur désintéressement sublime, et pour rendre leur cœur plus sensible, plus aimant, martyrisent ce cœur et y plantent les sept glaives du sacrifice. Souriantes, nimbées d'une lumière d'apothéose, radieuses, elles emportent dans la tombe le secret qui les a tuées. Amour cuisant que connurent les prophètes et les messies!

O pauvres âmes, c'est vous qui devriez nous retracer les affres du moment climatérique où, parvenu au sommet de la vie, avant de dévaler l'autre versant, on promène une dernière fois le regard sur la vallée et les coteaux prêts à disparaître pour toujours, sur ces paysages arides ou fleuris si ravissants au soleil de la vingtième année! Irrévocable adieu de l'exilé à la rive natale; sourire poignant du moribond bénissant tous ceux qu'il aime ou qu'il aurait aimés; tendresse crispante, tendresse ineffable qui se cramponne à l'élu, au préféré et qui sent approcher le pouvoir fatal tranchant les liens les plus chers! L'épouvantable délice de cette suprême pensée : *à toi!* Ah! quel vivant ainsi conjuré pourrait résister, si le charme s'en prolongeait, à cette incantation plus impérieuse et plus corrosive que les pleurs, les spasmes et les frénésies des volcans! Et comme on s'explique alors la légende des vampires appelant de la tombe l'objet de leur adoration ou descellant le sarcophage, soulevant le mausolée pour aimer jusqu'au sang! Ames en peine, véhémentes, orageuses, à jamais inassouvies, revenant chercher, au delà de la vie, les trésors dont elles n'ont pas joui!... Et c'est cette passion exacerbée, ces laves paroxystes que Mme de Gasparheyde se flattait de pouvoir refluer toujours au fond de son cœur héroïque pour les distiller en un dictame digne de celui que les sainte Thérèse et les François d'Assise offrirent à leur dieu!

« Pour tout salut, pour tout paradis, je me contenterais de le voir : sa présence ferait l'éternelle lumière et pas plus que les anges ne se lassent de la contemplation du Très-Haut, je ne me lasserais de m'anéantir en sa beauté! » Telle était la prière de la comtesse.

Le baron de Presles se sentait enveloppé d'un souffle à la fois despotique et câlin, d'une influence subtile et générale; la comtesse le captait dans toutes ses fibres, jusqu'au tréfond des moelles; ses mouvements, ses attitudes, tout ce qui émanait d'elle était velours, duvet, harmonie, et sa chair fleurait la saison des framboises et le mois des fenaisons! A la fin, sans se convaincre encore de l'amour éperdu qu'elle lui portait, lui ne se possédait plus, il s'abîmait en cette femme, il défaillait sous ses yeux.

Les derniers temps elle eut beau l'exhorter à prendre des distractions au dehors, il s'obstinait à demeurer auprès d'elle, et, chaque jour, il lui découvrait un charme nouveau; elle lui semblait toujours la plus sublime des femmes et chaque fois d'une autre façon!

Un incident les édifia enfin sur l'essence identique et la réciprocité de leurs affections. La baronne de Presles rappelait Edmond qui venait d'atteindre sa majorité : il s'agissait de lui rendre des comptes de tutelle, de prendre des arrangements avec les notaires, d'un tas de formalités paperassières pour lesquelles sa présence était indispensable et que son séjour à Gasparheyde lui avait fait perdre de vue. La baronne l'entretenait aussi, à mots couverts, d'un projet matrimonial qu'elle venait de concevoir pour lui!

Très contrarié, il contesta l'urgence de son départ, mais la comtesse, de plus en plus surhumaine, pressentant peut-être l'approche du dénouement qu'elle éludait depuis plusieurs mois, l'engagea, au contraire, à retourner dès le lendemain à la ville. Oui, elle parvint même à lui parler de la fiancée qui l'y attendait. Il ne dit rien, mais il lui lança un regard de reproche qui faillit lui arracher son secret.

Elle aurait voulu quitter le salon, mais elle demeurait clouée sur sa chaise, en face du bien-aimé, ayant peur d'ajouter encore une parole, évitant même de rencontrer une nouvelle fois l'imploration poignante de ces chers yeux. Quoi qu'elle fît cependant pour éviter ces regards capables de fondre un marbre, elle ne parvenait point à se dérober à leur suggestion. Pour la dernière fois, ils se trouvaient ainsi dans cette chambre familière. Quelques heures encore, à l'avoir là, tout près d'elle! Et demain, puisqu'il s'agissait de le marier, l'éternelle séparation! Le rapide tic tac de la pendule narguait leur insupportable silence. Leurs cœurs battaient de plus en plus vite et si fort qu'ils en entendaient les battements. A la fin, ils articulèrent quelques

phrases banales, de ces formules quelconques plus inattendues sur leurs lèvres que ne l'eussent été de brûlants aveux de tendresse, mais la disparate entre ces anodins propos et le halètement, l'essoufflement, la sécheresse de gorge, l'humidité des lèvres, qui les accompagnèrent fut si éclatante que les mots expirèrent comme stupéfaits en un soupir, presque en un râle. Elle évaguait, évoquant le soir d'octobre, la lettre annonçant l'arrivée du jeune baron. Elle se rappelait les phrases lues et relues, scandées au coin du feu : « Les mélodieuses chimères chantant en la vingtième année... L'austère algèbre du restant de nos jours!... Sois-lui meilleure que sa mère! »

Plus que les autres soirs, les ambiances entraient en fermentation. Les meubles, tout imprégnés de leur fluide amoureux, en savaient bien plus long qu'eux-mêmes sur le concert de leurs êtres. L'air était saturé de désir et de nostalgie.

— Hélène!

C'était la première fois qu'il l'appelait ainsi.

— Hélène! Nous nous aimons... Tu m'aimes, n'est-ce pas? supplia-t-il en tombant à genoux.

Elle eut encore la force de le repousser et de proférer cette rectification glaciale : « Oui, comme une sœur! »

Il éclata et sa voix tenait du sifflement que produit un fer chauffé à blanc plongé brusquement dans l'eau :

« Quoi, vous ne pourriez m'aimer autrement! Alors, si vous vous montrez si bonne, tellement bonne pour moi c'est que vous êtes la plus méchante, la plus abominable des femmes, c'est que vous n'avez pas le moindre cœur... Vos bontés étaient d'atroces ironies, votre malédiction serait préférable à votre indulgence; votre sourire me navre, votre douceur me brûle à petit feu... Mais non, je blasphème et toi tu mentais. Nous nous aimons, nous nous voulons, je le sais. »

Et la comtesse, avec tout ce qui lui restait de force : « Mais oui, nous nous aimons! »

— Oh! Pas ainsi! rugit-il, protestant contre l'intonation donnée à cette phrase, c'est d'amour pour de vrai, du seul amour que nous brûlons l'un pour l'autre!

Elle se redressa, voulut fuir, ne put que tomber dans ses bras :

— Non, non; je ne veux pas! C'est impossible! Edmond! Edmond!... Nous sommes perdus!... Épargnez-moi!...

C'en était fait de l'austère algèbre de l'existence : il n'y avait plus de Minerve.

Elle pleurait, pleurait de joie, ineffablement malheureureuse, jouissant

pour la première fois de sa sainte faiblesse, abdiquant dans un baiser de totale communion, toute son illusoire supériorité. Pâmée contre la poitrine d'Emond, elle se sentait mourir, s'abîmer dans un océan de charité. Si le néant l'attendait au bout de ce vertige, elle se réjouissait d'agonir, d'expirer avec lui, confondus pour jamais. Autour d'eux l'univers fulminait la réprobation et l'anathème, mais l'essor, la flamme de leur amour n'en jaillissait que plus démesurée. Et plus on les couvrait d'opprobres, plus ils approchaient du zénith des béatitudes.

Ils échangeaient leurs êtres, leurs destinées, leurs aspirations et ne se reprenaient qu'afin de pouvoir encore se donner plus totalement. Mystère où la fleur possédait la saveur du fruit, le fruit le charme et le parfum de la fleur. La dose, la mesure de félicités divines que peuvent s'assimiler sans éclater les fragiles prisons de nos âmes, nos amants l'épuisèrent en une seule nuit. Il connurent tout ce que l'amour ouvre d'échappées sur le ciel.

GEORGES EEKHOUD

NATIVITÉ

Noël! Noël! Noël! mes doux vers parfumés
Se sont épanouis en fleurs miraculeuses
Et je nais souriant de leurs gerbes neigeuses
Dans les lys merveilleux des buissons enflammés.

En mes strophes de fleurs mélodieuses, tel
Qu'en un monde idéal je me suis recréé,
Tranquille et beau, par moi-même déifié,
Je rayonne aujourd'hui dans mon rêve immortel.

Me voici, confiant mes lèvres et mes yeux
Au bonheur ingénu de l'aurore enfantine
Où l'abeille d'azur de mon âme butine
Les lèvres et les yeux qui s'ouvrent sous les cieux.

Les roses des baisers, les langues des feuillages
Enlacent leurs baisers autour de mon berceau
Et lasses des baisers retombent en fuseau
Dans la fontaine claire où rêvent les nuages.

Des anges fraternels m'abritent de leurs ailes
Et, penchés sur mes yeux comme sur un beau livre,
Attentifs et ravis, s'ingénient à suivre
Les doux contes d'amour que disent mes prunelles;

D'autres, rêveurs charmants, comme en des coquillages
Pleins du brouillard d'argent d'une étrange musique,
Ecoutent au lointain mon âme pacifique
Chanter dans le soleil sur de calmes rivages.

Et l'azur étoilé tremble dans les bocages
Où, comme des palmiers peuplés de tourterelles,
Des bosquets bruissants de frais feuillages d'ailes
Palpitent sur mon front semés de beaux visages.

Hosannah! Hosannah! Heureux ceux qu'a conduits
Dans ces pays en fleurs l'étoile matinale
Vers mon berceau tressé de roses du Bengale,
De renoncules d'or, de palmes et de fruits!

Je suis le page aimé, le beau prince Charmant
De ma propre légende et mon âme s'exhale
Dans mes vers où, fixant mon image idéale,
Je me suis recréé hors du monde changeant.

Immortel désormais par ma seule puissance,
Je resplendis d'amour, de joie et de beauté;
Par l'idée immuable et pour l'éternité,
Vainqueur, j'ai reconquis ma véritable essence.

Noël! Noël! Noël! Heureux enfants divins,
Vous, vierges dont les yeux font chanter la lumière,
Qui vîntes au matin de votre âme première
M'apporter les oiseaux, les parfums et les vins!

Si vous m'avez offert les roses de vos lèvres,
Les coupes de vos mains, les fruits d'or de vos seins,
Les saphirs transparents de vos yeux cristallins
Plus beaux que les joyaux des plus riches orfèvres,

J'enchanterai vos cœurs qu'emportait la chimère
A travers les espoirs vers de nouveaux mirages,
D'un doux rêve plus doux que les plus doux breuvages
Et vous vivrez en vous d'ivresse et de lumière.

Et d'un geste béni je ferai de vos âmes
Un autel radieux d'or et de pierreries
Où, sous le dôme ardent des étoiles fleuries,
Je sourirai parmi les roses et les flammes.

VALÈRE GILLE

POÈMES EN PROSE

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR

A M. FORD-MADOX BROWN

Délivré de sa suite importune, le roi marcha seul jusqu'au rivage de la mer.

Gris et voilé, le jour avait paru; de grands nuages de pluie pendaient au ciel et les pluvieuses nuées, ménagères de tristes pensées, voilaient la quiétude de son cœur.

Le roi contemplait les vagues de la mer. Elle s'étalait à l'infini, toute verte, avec de longues boucles d'écume flottant à l'horizon comme des guirlandes dénouées, et l'ombre des nuages l'obscurcissait par places et la rendait menaçante et mauvaise. Au gré des vagues, au bruit des vagues flottaient les rêves du jeune roi. Il regardait loin dans la mer le blanc vol des oiseaux rapides et sa tristesse s'augmentait à ne pouvoir les suivre lorsqu'ils disparaissaient dans la brume et les vapeurs lointaines.

Avec les oiseaux, rasant au loin les vagues de la mer, avec les blancs oiseaux s'envolaient ses pensées, vers des terres et des îles heureuses et inconnues, vers les clairs pays de son rêve, embellis par la dame de ses espoirs.

Mais les oiseaux se perdaient dans la brume et ses vapeurs lointaines, la mer se faisait plus sombre et dans son immense voix pleuraient de longues plaintes, grondaient des soupçons et des trahisons, planaient des lamentations et des deuils et le pâle cortège des illusions perdues.

Des soupirs passaient dans le vent, des plaintes s'échappaient des vagues et sur son cœur et sur la mer planait le poids des noirs nuages.

« Mer, dit le roi, terrible, sauvage mer effrayante, que raconte la voix de tes vagues ? Elles retombent sans cesse, blanchissent et meurent sur le sable blond et leur chant me peine et m'afflige autant que la longue plainte des vents d'automne. — Vagues mourantes, dolentes, que pleurez-vous ? — Le bruit géant de votre plainte éternelle m'épouvante et me vide le cœur, et j'ai crainte que mon âme ne s'en aille à jamais avec vous et que vous ne me laissiez seul pour toujours avec votre tristesse infinie.

Vagues éternelles qui baignez les îles riantes et vertes de la mer, dites-moi, le long des claires plages matinales, n'avez-vous point vu passer, dans la splendeur du soleil levant, un riant cortège de dames et de damoiselles entourant la rose et blanche princesse de mes rêves ?

Vous la vîtes, ô vagues, et voulûtes la suivre; — et la dernière de vos lames amoureuses se répandit en écume bruissante autour de ses pieds calmes et se retira comme sanctifiée; — les flots charmés se couchaient quand elle passa devant eux et toute la mer devint unie et claire comme un miroir de chrysoprase.

Flots changeants qui portez, au sein des ports tranquilles, les navires audacieux et superbes, — ou les submergez misérables, en vos gouffres amers, écoutez-moi, répondez-moi. Certain beau soir d'été ne l'avez-vous point vu surgir triomphale, sa galère d'or fulgurant sous les derniers rayons du soleil. Elle était couchée sur un trône à l'arrière du navire, ses yeux fixés sur le soleil étaient frappés de gloire, des lueurs y brûlaient de pourpre et d'or; des flammes traversaient sa chevelure et passaient sur son visage extasié, et sa beauté frappait d'amour le ciel rouge et la mer dorée. Des chants joyeux, de mélodieux concerts retentissaient autour d'elle et dominant toutes les autres, sa voix s'élevait et planait sur le ciel et sur la mer, sa voix haute et claire, grave et sonore, plus belle que le chant des sirènes, charmeresses de navires. Le bruit des rames soulevées en cadence rythmait les chants, et de lourds tapis aux mille couleurs, suspendus aux bords de la galère, traînaient dans l'eau. Elle suivit longtemps le large chemin d'or que le soleil avait tracé sur la mer et quand elle eut disparu dans les vagues frangées d'or et les nuages incendiés, l'astre sombra dans les flots et disparut, et la nuit pâle et solitaire couvrit la mer. »

Ainsi parle le prince, et nulle voix ne répond, que la voix des flots qui se lamentent et s'entre-choquent en plaintes confuses et monotones; les blancs oiseaux ont disparu; les nuages convient le ciel et la mer roule à l'infini ses vagues vertes, ternes et tristes.

Un vent frais souffle des dunes, si fraîchement parfumé qu'il lui semble qu'une haleine de femme a passé sur son col et ses cheveux. Et comme il se retourne tout ému, il voit, longeant les plages blondes longeant la mer, les dunes grises et montueuses toutes couvertes de fraîches fleurs, de fleurettes jaunes, mauves et bleues. Au creux des dunes, au flanc des dunes sablonneuses s'épanouissent frêles couronnes, tendres clochettes, les claires, légères, pures corolles, fleurs de simplesse, fleurs de passion pure — comme des âmes de vierges au sein du purgatoire. Les dunes pâles clairsemées des radieuses fleurettes enchantent ses yeux et son cœur et le transportent en des contrées magiques de sa jeune fantaisie, en des pays de simple vie, de constant amour et d'inaltérable félicité.

Et comme il regardait longtemps, longtemps les claires dunes diaprées, sans en pouvoir détacher ses yeux, il s'endormit et rêva.

***

Il se promenait dans un paysage analogue à celui qu'il venait de contempler. La longue et pâle chaîne des dunes s'allongeait devant lui, grise, solitaire et sauvage, toute semée de vives fleurs, grandies aux souffles sains du vent et de la mer. Le soleil venait de se lever sur la mer et elle brillait toute verte dans la splendeur matinale. Des vents soufflaient parfumés aux bruyères des dunes. Le ciel était d'un bleu resplendissant, à peine voilé par places de blanchâtres vapeurs laiteuses et rosées qui semblaient les bandes dénouées de la ceinture de l'aurore, et lointaines des barques passaient à l'horizon, leurs voiles blanches luisant dans l'azur, comme des ailes de colombe frappées de lumière. Les voix de la mer chantaient, des souffles de bonheur passaient dans le vent et il semblait au prince enthousiasmé qu'il voyait et comprenait toutes ces splendeurs pour la première fois. L'azur n'avait jamais brillé d'un éclat si pur, la mer n'avait jamais paru si jeune, fraîche et calme, et ses yeux n'avaient jamais été caressés, attendris autant que par la sainte floraison de ces dunes décorées et fleuries comme une vallée de paradis. Le ciel était le miroir de son âme vierge, la mer lui chantait sa jeunesse et sa beauté, et les vents murmurants et les brises lui parlaient d'amour et faisaient se gonfler son cœur en sa poitrine. Tout entier à sa joie, avec des remerciements aux lèvres pour le sublime spectacle qui s'offrit à lui, il marchait avec le seul souci de ne point écraser les fleurs sous ses pas.

Une dune se dressait maintenant devant lui, plus haute, plus large que les autres et toute couronnée de fleurs à son sommet. Du sein des fleurs surgissait une frêle cabane de planches que les brises agitaient et que le vent

semblait devoir emporter. Et le roi chantait en gravissant la dune, il chantait en regardant les fleurs et la cabane en planches, mais à mesure qu'il s'en approchait de plus en plus, sa voix baissait avant qu'il y fût arrivé. Son chant resta inachevé et la crainte et la pitié chassèrent la joie de son cœur. Sur un banc de bois grossier adossé à la cabane, contemplant le ciel et la mer, deux formes humaines couvertes de haillons étaient assises. Et si le roi n'avait jamais vu jusque-là d'aussi clair et heureux lever de soleil, il lui semble que jamais non plus jusqu'alors il n'avait vu et n'aurait pu concevoir une misère pareille à celle des deux malheureux qui se tenaient devant lui.

C'était un homme et une femme dont on n'aurait pu dire l'âge, tant leur corps et leur visage étaient déformés par la plus hideuse des maladies. La lèpre horrible avait gagné ces deux êtres. De longs vêtements les recouvraient, décolorés par le temps et la maladie, collés par places à leur corps, indiquant par de larges taches la pourriture de leur chair. Le visage de l'homme était flétri d'écailles blanches et gonflé d'ampoules, sa barbe était tombée et ses cheveux, et pour qu'il pût contempler l'éclat du ciel et de la mer, sa compagne penchée vers lui abritait de ses mains pieuses ses paupières dégarnies de cils. Le soleil levant éclairant la mer, illuminant le ciel et les fleurs, éclairait aussi le visage couleur de cendre de cette femme, qui, malgré les ravages terribles de la maladie, gardait encore des traits d'une admirable beauté et qui dans la grandeur de l'infortune de son mal conservait au moins l'infinie tendresse de son sexe et la touchante noblesse de la femme en proie aux souffrances. D'une si extraordinaire maigreur qu'elle semblait une ombre descendue sur terre pour consoler et réconforter, de larges crevasses sanguinolentes brûlant son front et ses mains comme des flammes de passion, elle se tenait penchée devant le lépreux, son ami lui montrant les splendeurs du matin et les barques lointaines comme de blanches fleurs jaillies en mer.

L'homme regardait, sa poitrine blême se soulevait avec peine, et un horrible ulcère béant, tout dégoûtant d'un liquide rougeâtre et infect, laissait voir à nu le fond de sa gorge. Et cependant, en cet excès de misère, l'exubérante joie de la nature semblait revivre aussi et triompher en leur cœur : car leurs yeux que les fièvres et les douleurs avaient profondément rentrés en leurs orbites, s'allumaient aux lumières de fête du ciel et de la mer et leur visage penché l'un vers l'autre brillait d'un si saint et sublime amour, qu'ils en étaient transfigurés et que le prince en oubliait l'horrible mal pour ne plus voir et admirer que cette divine expression d'amour céleste.

— Pauvres gens, dit le roi, tout saisi d'amour et de pitié, quel terrible fléau vous a frappés et comment vivez-vous ici sans nulle ressource et sans nulle assistance ?

— Seigneur, dit la femme, permets que je réponde pour mon ami que le mal a rendu muet et je satisferai ta demande. Nous habitions naguères une ville riche et opulente dont nos pères étaient les seigneurs. Et nos familles, les premières de la ville, étaient divisées par leur orgueil et par leur jalousie et se haïssaient l'une l'autre. Tous deux on nous avait élevés dans le mépris et la haine de la famille rivale et nous nous en voulions sans nous connaître. Mais un matin béni, un jour radieux et clair comme celui qui maintenant se lève et nous éclaire, nous nous vîmes au détour d'une rue, nos yeux plongèrent en nos yeux et dans nos yeux trouvèrent le chemin de nos cœurs, l'amour y remplaça une inconsciente haine, et de ce seul regard nos cœurs délivrés s'élurent et s'unirent d'une éternelle tendresse, car nous nous sommes aimés depuis ce jour comme nous nous aimons aujourd'hui.

Nous ne nous étions plus revus et la joie de notre vie transfigurée gonflait nos cœurs, quand une nouvelle terrible vint jeter la consternation par toute la ville et troubler la sereine quiétude de notre amour. Des pèlerins récemment arrivés de Terre sainte avaient apporté avec eux la lèpre horrible et le mal avait déjà gagné de pieux citoyens qui, insoucieux du danger, avaient voulu aller les visiter. Le mal se propageait avec rapidité et chaque jour de funèbres cortèges s'avançant vers l'église et les léproseries, jetaient la terreur dans les rues. Et jour et nuit je priais pour que mon ami fût sauvé et que le ciel lui épargnât l'horrible fléau. Le bruit des cloches sonnant quotidiennement le glas des morts, faisait trembler notre maison adossée à l'église et m'épouvantait. Car chaque jour, le front anxieusement collé aux vitres, je tremblais par l'affreuse crainte de voir mon ami marcher à son tour vers l'église, dans l'effrayant et noir cortège des malheureux lépreux. Et j'imaginai la nuit de cruels tourments, de longues mortifications pour rendre mes prières plus efficaces. Mais Dieu qui sait tout, qui prévoit tout, qui voyait dans ce mal notre bonheur constant pour toujours assuré, voulut bien ne pas les entendre, et tant que ma langue pourra remuer en ma bouche, je l'en remercierai et dirai ses louanges pour ne m'avoir point alors exaucée.

Car un matin les cloches sonnèrent plus fort que jamais, et la maison tout entière tremblait, mais je tremblais plus fort que la maison, et dans l'église les orgues puissants ronflèrent, faisant vibrer et prier les pierres elles-mêmes. Bientôt des voix répondirent du dehors, de lentes, monotones et basses psalmodies de sourdes litanies qui semblaient récitées par tout un

peuple, ainsi qu'un bruit confus de pas qui s'avançaient, rythmés par les chants lugubres et le grincement redouté des cliquettes et des crécelles. Devant le sinistre cortège les passants s'écartaient frappés de terreur ou se réfugiaient dans les maisons. Des bannières parurent voilées de crêpe devant l'église, et des croix portées par deux longues filés de pénitents, vêtus de robes de bure, la tête recouverte de noires cagoules. D'autres suivaient, chantant les psaumes, agitant les mortelies crécelles et récitant des litanies, tandis que devant les prêtres en prière, comme une suprême imploration, des enfants élevaient des croix processionnelles dont l'or brillant flamboyait dans l'air comme une suprême espérance de vie.

Et suivant pieds nus son propre cortège mortuaire, le lépreux venait le dernier, portant lui-même son deuil en sa robe noire, le visage recouvert d'un capuchon de même étoffe. Comme un aveugle il marchait, écartant du geste des passants imaginaires et tout son corps était secoué de grands sanglots. Et comme à la suite des prêtres il montait les degrés du parvis, d'un geste brusque il rejeta le capuchon qui lui recouvrait la tête et je vois et je sens encore maintenant l'adieu muet désespéré que m'envoyèrent ses yeux, ses pauvres chers yeux gonflés de larmes, qui me cherchaient à ma fenêtre.

Et quand je l'eus reconnu, il me sembla que mon cœur se fendait, que des flammes ardentes brûlaient mes yeux, que des fers me transperçaient le corps et je tombais à demi morte avec l'affreuse image de mon ami victime du fléau brûlant mes yeux.

On le mena dans le chœur, on chanta sur lui l'office des morts et dans la fumée de l'encens le *Dies iræ* monta solennel et désespéré. Les orgues ronflants planèrent et tout le peuple agenouillé, de ses lèvres tremblantes et convulsées d'angoisses, récitait des litanies. J'entendais tout cela comme en un affreux cauchemar et je ne pus faire un mouvement. Quand je revins à moi, les sons de l'orgue mouraient aux voûtes de l'église, l'office finissait et le prêtre, en lui donnant le voile, la panetière et les cliquettes, avait adressé au lépreux l'admonestation dernière, lui rappelant qu'il était mort pour le monde et qu'il ne devait plus désormais vivre que pour Dieu. Et la foule s'écoulait maintenant frappée d'horreur sur le passage du lépreux, et comme aveuglé par son malheur, écartant le malheur des autres, il marchait les bras levés, comme égaré dans les ténèbres de sa misère. Et comme il s'arrêtait au seuil de l'église, je courus, je volais vers lui et me précipitant dans ses bras à l'horreur de tous ceux qui étaient présents, de tout mon cœur je l'embrassai et baisai sa bouche bien-aimée, et ainsi partageai son sort, et fut séparée avec lui du reste des vivants.

Et, tournant le dos aux villes, nous marchâmes et parvînmes jusqu'ici où

Dieu semblait avoir disposé ce frêle abri de planches pour nous recevoir. Et nous avons vécu bienheureux, notre amour augmentant dans toutes nos souffrances, et la souffrance s'étant changée en joie de souffrir pour mériter un pareil amour. Et pour lui et pour moi je loue Dieu et humblement le remercie et lui rends grâces, qui a bien voulu nous laisser jouir de l'absolu bonheur de notre amour, qui nous a donné cet amour, qui l'a nourri de mes craintes et de mes angoisses, qui l'a fortifié de nos souffrances, qui l'a rendu complet, parfait, impérissable ; qui nous a donné d'être entièrement l'un à l'autre, qui nous a fait aimer toutes les choses qui vivent et meurent en la nature qui nous a fait comprendre la beauté du matin, la majesté des soirs, la splendeur des nuages, la magie des fleurs fraîches écloses et des perles de la rosée; qui nous a fait aimer la mer immense éternellement changeante, le chant des oiseaux, les soupirs du vent, tout ce que nous voyons, tout ce que nous entendons, nous donnant de retrouver et de chérir notre amour dans l'amour de toutes ces choses.

Cependant, nous nous affaiblissons chaque jour et comme une flamme nous consumons lentement, mais nous marchons sans crainte vers la mort et nous l'accepterons avec joie comme nous avons accepté avec joie cette vie, car au fond de nos cœurs nous jurons que ni les souffrances de la vie ni l'éternité de la mort jamais ne pourront nous séparer, et que pour l'éternité aussi nos âmes sont unies. Et quand mon ami sera mort, si tant est qu'il doive mourir avant moi comme nous le croyons, je collerai une dernière fois mes lèvres aux siennes, et ma bouche ne quittera la sienne que froide, glacée et muette pour les vivants, et nous nous endormirons comme nous avons vécu, dans l'exaucement parfait de notre amour, partant une fois encore ensemble pour de nouveaux pays qu'on dit sans souffrances et d'éternelle bénédiction, quoique mon faible esprit n'en puisse concevoir de plus beau, de plus saintement et purement béni que celui où nous vivons maintenant.

Mais pour toi, cher seigneur, beau prince que des parents bénis doivent avoir enfanté, n'approche point de nous, et chargé de toutes nos bénédictions, assuré d'une place dans nos prières et dans nos cœurs pour la pitié que tu nous a montrée, poursuis heureusement ta route et prends bien soin de marcher contre le vent, car tu pourrais toi aussi être frappé de notre mal et que dirait alors la noble et belle fiancée que Dieu te garde ?

— Que Dieu me garde, dit le roi se réveillant. Ma noble et belle fiancée, où donc est-elle, ciel inclément, anges du ciel, saints du ciel, Jésus, Jésus et vous madone, le pur bonheur, le saint bonheur de ces pauvres lépreux bienheureux me sera-t-il donné jamais ?

LE TRIOMPHE DE LA PAUVRETÉ

Sous l'antique porche à la voûte d'azur semée d'étoiles d'or de Saint-Germain l'Auxerrois est assise une mendiante. Et si vieux sont ses vêtements et si grise est sa face de douleurs, qu'elle semble, au seuil de cette église, une statue de pierre par les ans ravagée, œuvre d'un prodigieux et pieux artiste de la Renaissance. La tête droite, appuyée aux colonnes de pierre, depuis des ans, elle regarde sans voir les choses et les gens qui passent devant elle et ses yeux fixes sont pleins de rêve et de mystère, comme l'ombre et le silence de l'église qui la protège. Elle a sous ses vêtements en loques des allures de prophétesse et de sibylle, et les gens couverts de péchés qui franchissent le seuil de l'église, en ont crainte et pitié, et d'aucuns regrettent longtemps en leur cœur de ne lui avoir point fait l'aumône, mais la pauvresse ne voit plus rien ici-bas, et tant de prières ont passé sur ses lèvres que le Seigneur l'exauça et qu'elle perçoit déjà le ciel et les joies divines qui là-haut l'attendent. Immobile au seuil de l'église, elle écoute sonner, sonner les cloches, et dans les vibrations dernières voit des âmes monter toutes blanches dans la lumière Elle écoute chanter les orgues; sous leur voix puissante des prières semblent monter des pierres elles-mêmes et des colonnes de l'église, tandis qu'aux coupoles élevées — comme un vol d'anges — s'élèvent et planent les voix pures des enfants innocents. Les orgues ronflent dans l'église en pierre, la voix des enfants jaillit dans l'église en extase comme un faisceau de lumière transperçant les glorieux vitraux des fenêtres et l'antique porche de Saint-Germain à la voûte d'azur semée d'étoiles d'or resplendit alors pour la pauvresse et son cœur gonflé d'amour s'entr'ouvre alors aux sublimes visions du paradis.

... Elle voit sur des gazons scintillants semés de mille fleurs, glisser les longues robes légères des anges. De fraîches couronnes de fleurs dans leurs cheveux d'or, les mains unies, ils chantent et dansent en rondes enfantines aux jardins azurés qui s'étendent aux portes du paradis. Par-dessus les arbres toujours verts, sur de brillants nuages arrondis et légers dans l'azur, comme de blancs nénuphars sur les eaux profondes, des anges aux soyeuses ailes ocellées contemplent de leurs yeux clairs les routes couleur d'arc-en-ciel qui mènent aux jardins célestes. Des rayons d'or, fête et gloire perpétuelle, filtrent des murailles de verdure et de fleurs qui entourent le divin séjour, et sous des arcades de verdure et de fleurs, des archanges dé leurs doigts harmonieux font vibrer les harpes célestes suspendues aux portes du ciel, et chantent penchés vers la terre pour sauver des âmes à la lumière.

En des allées de mousse tapissées de fleurettes blanches et rouges émaillées, passent en leurs robes blanches et rouges les élus et les anges. Les arbres toujours verts se rejoignent par-dessus les allées et les protègent; des fruits veloutés pendent aux branches, et dans l'ombre, sous la verdure, de cristallines sources jaillissent et s'écoulent. D'éblouissants oiseaux volent par les airs, qui semblent sur leurs ailes étendues porter des prières et de saints cantiques; cachés sous les feuilles, de pauvres rossignols bienheureux, tremblants d'amour et de passion, chantent l'extase de toutes les âmes, et se répondent en longues notes énamourées, tandis que des troupeaux de bêtes aux beaux yeux suivent les anges, ou dorment dans les profondeurs des bois célestes. L'éternel azur tout vibrant de clarté resplendit à travers les branches des arbres; de fraîches rivières coulent et murmurent invisibles sous les tapis de mousse diaprée, et les brises qui caressent la figure des anges et gonflent leurs longues robes légères vibrent chargées de douces et mystérieuses harmonies.

Sur la terre, des cloches sonnent, des cloches sonnent comme dans un rêve, et dans les rayons du soleil qui dorent les dalles et montent le long des colonnes du porche de l'église, de nouvelles visions transportent l'âme de la pauvresse.

Des arbres de joie, des arbres de soleil et de printemps, des arbres noirs aux pâles feuilles entourant l'éclosion radieuse des fleurs printanières, des arbres d'été tout parés de blanches fleurs, abritent de leur inaltérable sérénité le merveilleux concert des anges. De roses roses, de blanches et rouges roses, décorant des haies bien taillées, entourent d'une ceinture embaumée des gradins de verdure et de mousse. Des anges y sont assis, vêtus de couleurs claires, de couleurs claires, sereines et gaies, de la couleur de leurs pensées. Ils tiennent en leurs mains des luths et des mandores recourbées, et de leurs doigts harmonieux font vibrer et passer leur âme céleste dans les harpes célestes.

Agenouillés devant eux, des anges enfants, les mains repliées sur leur blanche poitrine, chantent de tout leur cœur les éternelles louanges du Seigneur. Blancs et roses parmi les roses, plus beaux et purs que les fleurs elles-mêmes, de tremblantes étoiles claires dans leurs cheveux d'or, ils chantent les anges enfants :

« Gloire à Dieu, gloire à Dieu notre Seigneur, qui fait croître les fleurs belles et parfumées, qui dispense la lumière dorée du bienfaisant soleil, et le calme argenté des nuits sereines; gloire à Dieu qui vit dans le chant des oiseaux, dans le murmure des sources qui s'écoulent et dans le grand silence des forêts profondes; gloire à Dieu dans le clair azur recouvrant les champs

en fête, dans l'azur semé d'étoiles recouvrant les champs endormis : Gloire à Dieu dans les nuages qui passent, dans le vent qui souffle dans les voix confuses de l'immense mer mugissante; gloire à Dieu dans les vivifiants sourires de la rosée du matin et dans l'harmonieuse paix des soirs, dans les roses levers de l'aurore et les blanches lueurs de l'aube, dans les couchants aux yeux de flamme et les ténèbres de la nuit, gloire à Dieu qui vit dans de simples âmes et dans la paix des cœurs, gloire à Dieu, notre Seigneur. »

Ainsi chantent les anges, et leur voix cristalline éclaircit au-dessus d'eux l'azur attentif; et s'émerveillent et chantent avec eux tous les oiseaux du paradis; les roses énamourées s'ouvrent et palpitent aux haies bien taillées; sur les gazons se répand en pluie parfumée la blanche floraison des arbres d'été, et de nouvelles fleurs s'épanouissent et s'ouvrent plus éclatantes à leur place.

Et sur la terre la voix des anges, le chant des anges, gonfle de joie et d'amour le simple cœur de la pauvrette. Elle les reconnaît et se souvient les avoir vus passer et glisser sur les rayons lumineux qui traversent les vitraux de l'église : devant ses yeux éblouis elle voit passer les merveilles du monde, le ciel radieux, le ciel bienheureux, le soleil énorme, la lune et les étoiles innombrables, les champs, les plaines, les bois, les étangs, les montagnes neigeuses et les nuages éblouissants flotter sur la mer sans limites; et dans son cœur extasié, pareil aux fleurs célestes de là-baut, il lui semble que la nature tout entière se meut et se transforme sous l'œil tranquille du créateur.

Des cloches encore, de lointains sons de cloches lui parviennent; une grande prière semble monter des tours et des campaniles des églises de toute la terre; et dans le grave concert de cloches s'apaise enfin son cœur passionné tandis que ses pauvres yeux rougis de veilles et de larmes s'illuminent et se sanctifient aux suprêmes visions élyséennes.

Tout au fond des jardins du paradis s'étend un grand lac éternellement couronné de lotus, de blancs nymphéas et de nénuphars. De grands champs de lys courbés en prière par les souffles célestes le bornent et s'inclinent sur les rives. Les brises embaumées courbent les tiges des fleurs vierges. Ave, Ave, chantent les lys prosternés; Alleluia, Alleluia, murmurent les rivières qui s'écoulent et chantent par-dessous les fleurs saintes. D'albes vapeurs montent des fleurs et des eaux du lac invisible. De neigeux nuages de velours se forment et s'arrondissent, s'amoncèlent par-dessus les autres, formant les degrés d'un trône, transpercés de lumières et de rayons à mesure qu'ils s'élèvent. De blancs arcs-en-ciel l'éblouissent, et tout à coup elle voit — en des cercles de lumière, et de nuage, et d'or, et de lumière — devant

le disque d'or resplendissant du soleil, ayant derrière lui la lune pâle et toutes les constellations, le Seigneur lui-même, le Père tout-puissant, le Créateur.

Des faisceaux de lumière l'auréolent et jaillissent autour de lui. Ses yeux sont deux miroirs limpides où se reflètent et se glorifient les splendeurs et les fêtes immaculées du paradis ; le sourire éternel de ses lèvres répand la suprême béatitude dans l'âme de ceux qui le contemplent et il demeure toujours immobile, perdu dans la contemplation des choses et des êtres qu'il a créés.

A ses pieds s'incline, les bras repliés en croix sur la poitrine, dans un geste d'adoration et de soumission éternelle, devant son Fils tout-puissant, l'humble Vierge mère, et tout autour d'eux se range, nimbés de candeur et de pureté, la gloire des saints et des saintes.

Et des cloches sonnent, plus harmonieuses et plus belles que toutes celles que la pauvresse a jusqu'alors entendues et qui semblent contenir en elles les voix mêlées du ciel et de la terre. Aux derniers battements des cloches, les lèvres de la pauvresse remuent convulsivement ; des prières s'en échappent pressées, des remercîments et des actions de grâces et dans un ravissement elle reconnaît et voit son âme monter à son tour toute blanche dans la lumière. Etincelante de candeur, elle s'avance, conduite par les âmes élues vers la divine assemblée, et des anges volent à sa rencontre et la saluent en chantant au nom de Notre-Seigneur.

« Chère sœur, notre sœur bien-aimée, chantent les anges, bénédiction, gloire et bénédiction sur toi pour toujours. Parmi nous tous qui sommes les serviteurs de Dieu tu es à jamais la bienvenue. La plus pauvre tu as vécu, la plus humble et la plus fidèle des âmes, et c'est pourquoi tu es la préférée du Seigneur et sa grâce t'a touchée et t'a sanctifiée pour toute ta vie éternelle. La paix céleste a fleuri ton cœur et des perpétuelles félicités t'attendent au divin séjour du paradis. Le temps de tes épreuves a cessé et pour chaque tourment que tu as souffert dans ta vie des joies non pareilles te sont réservées au royaume bienheureux du ciel.

« L'âpre cortège des souffrances et l'amère infortune t'ont suivie partout pendant le dur chemin de ta vie terrestre : et nous avons pleuré, chère sœur, en te voyant trembler et prier dans le malheur, et nous avons chanté, notre sœur, en te voyant prier et triompher des tourments et des souffrances de la misère, car nous savions que ton cher exemple résigné sauvait des âmes des tortures et des douleurs éternelles. Et tes pieds se posaient allègrement sur les épines et les ronces et tu marchais sans faiblesse, les yeux fixés seulement sur la divine lumière. Et tant de cantiques se sont envolés

de ta bouche, et tant de prières se sont échappées de tes lèvres que le Seigneur eut pitié et t'exauça. Ainsi te fut-il permis de vivre dans le ravissement et l'extase des visions célestes, oubliant les maux qui t'accablaient, pleine de joie et d'amour pour tous ceux qui vivaient autour de toi.

Et tu ne sentais plus les ronces des sentiers ardus, et tu demandais toi-même de nouvelles épreuves pour fortifier ta constance et te rendre plus agréable à Dieu. Car dans la beauté de ton cœur tu ne te croyais pas digne de franchir les portes sacrées du divin séjour et tu l'implorais en tremblant qu'il voulut bien te recevoir parmi la foule silencieuse des anges qui songent et font pénitence dans les vallées pleines d'ombre du purgatoire. Et par la volonté de Dieu qui sait tout, de nouvelles épreuves te furent envoyées, et le froid, la faim, la misère et les maladies assiégèrent ton pauvre corps débile; mais la foi brillait en toi, comme une étoile visible des seuls élus et jour et nuit tu bénissais Dieu et le remerciais, voyant que les maladies te délivraient peu à peu de ton enveloppe charnelle. Déjà tu ne songeais plus à toi et tu priais ardemment pour les âmes de tes frères et sœurs les créatures, oublieuse de tous les maux, ne songeant qu'à leur salut; les laudes et les cantiques avaient usé ta poitrine et tes lèvres, et assez de prières s'en étaient échappées pour couvrir le chemin de la terre au ciel. Et Dieu te bénit et il nous envoya, nous, les anges, pour t'emporter dans les vallées paradisiaques. Car toutes tes prières lui furent agrables et son infinie miséricorde s'est étendue à tous ceux que tu as aimés. Ta piété t'a rendu tes enfants perdus, tous ceux que tu as pleurés et tous ceux pour qui tu l'as imploré ont été sauvés par toi et te serviront et te rendront grâces, célébrant tes vertus et ta louange, glorifiant la pauvre simplicité et la résignation parfaite pendant toute leur vie éternelle. Par la grâce de Dieu sois bénie, et transfigurée par l'amour de notre Père tout-puissant et vis à jamais heureux, parmi nous les élus du ciel, dans les béatitudes infinies et les contemplations sereines au royaume de Dieu, notre Père et notre Seigneur. »

En blanches mousselines, en vêtements plus élouissants que la neige et la rosée se sont transformés les haillons sordides qui recouvraient le corps de la pauvresse : les rides qui sillonnaient son visage ont disparu; à chacun de ses pas s'ouvrent épanouies des fleurs nouvelles qui tremblent sur leurs tiges, vacillent et deviennent à la voûte du ciel de nouvelles étoiles rédemptrices des âmes terrestres; ce pendant que la face se nimbe de sourires et de lumières et s'auréole d'immortelle sainteté, que tous les anges rassemblés autour d'elle chantent en chœur sa céleste glorification, et que par tout le paradis retentit le triomphe de la bienvenue et les immortelles louanges de la pauvreté.

Et sur la terre, au déclin du jour, regardant de ses yeux sans vie la foule des hommes qui se pressent et passent devant l'église, insoucieux de leur salut, les lèvres restées entr'ouvertes par la suprême oraison, une statue de plus orne l'antique porche à la voûte d'azur semée d'étoiles d'or de Saint-Germain l'Auxerrois.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

POÈMES

I

Aux dix heures des carrefours
Elles viennent en robes de barège
Lorsque tempêtent pluie ou neige ;
L'une après l'autre aux marches noires des faubourgs
Déguisant mal leurs sortilèges
Errent en lents détours les offreuses d'amour.

Leurs roides voix, leurs masculines voix cassées
S'efforcent sans pouvoir aux phrases nuancées ;
Et leurs regards félins mentent tout bas
Des instants qui ne seront pas,
Des ivresses d'oubli combien illusoires !

« Viens ! incitent leurs mots, notre mémoire
Sait quels suffrages veut
L'heure fiévreuse de tes yeux ;
La joie même est blottie aux plis de notre traîne,
Notre baiser cherchait le tien afin d'issir
Et notre rare ardeur sait dénouer les rênes
Par quoi s'élance le plaisir ! »

Elles rodent ainsi, épiant les désirs
Egarés vers l'aimant perclus de leur étreinte,
Elles vont, répétant leurs mendiantes feintes,
Les mornes offreuses d'amour
Aux dix heures sans gaz là-bas des carrefours.

Et le pauvre qui fou les suit
Ah! qu'il est seul à son retour parmi la nuit
Où s'enténèbre toute chose;
Ah! qu'il est seul et sans secours
Le triste errant de la nuit close,
Le triste conquérant vaincu de la nuit close,
Là-bas auprès de ces faubourgs!

II

Les soirs nostalgiques,
Les soirs brumeux d'octobre exténué,
On se la rêve celle aux boucles balsamiques,
Au pas tant de fois épié
Et dont la voix serait toutes les musiques...
On se la rêve par un matin
De féerie révélé au geste câlin
Qui s'essorerait en oiselle de sa frêle main.

On se la rêve Marguerite au rouet
Filant la jeune attente et le songe muet
Dont frémirait à son insu son âme captive,
On se la voudrait fluette et furtive
Et reposante comme l'azur
Aux confins verts d'un horizon de printemps pur.

On se la voudrait comme vous, Dona Sol,
Et comme vous, les belles au long col
Dormant aux palais endormis de l'histoire;
Comme vous, ô vous, qui n'eûtes de gloire
Hormis vos grâces, dont l'éclat ne meurt
En nos temps sans grandeur.

Elle vous serait sœur, Brigitte Pirson,
Maternelle Renal aux tendresses pieuses,
Qui auriez bercé, tels des enfançons,
Nos passions insidieuses
Et nos remords avec des phrases de pardon.

Et vous renaîtriez en elle aussi, Fleur de Marie,
Vous, Marion, et vous les amantes pâlies
Sous les vents d'équinoxe de la volupté,
Vous en royaux atours, ô dames de beauté,
Et toi, Manon, fleur de coquetterie.

Et puis, elle serait vous toutes, ô les femmes,
Mais mieux et plus ingénûment
Que vous les frivoles à peine écoutant
Le solitaire épithalame de notre âme;
Mieux que vous raillant trop gaies à chaque pas
Notre perpétuel tourment
Ou qui n'entendez pas, ô qui ne nous entendez pas!

III

Vos yeux sont beaux, vos yeux sont doux, vos yeux sont calmes
Comme les plaines de mon pays
Que paissent de blanches brebis
Le long lentement des rivières almes;
Vos yeux ont la tiède fraîcheur
De l'ombre en un midi de juin sous les vieux chênes
Au bord des routes franchissant les plaines
De ce pays propice à ma langueur.

Vos yeux aussi sont comme ces vallées
Que les hauts monts préservent du soleil trop vif,
Où les journées
Déclinent sans laisser de penser craintif;
Ils sont pareils, vos yeux, à ces vallons ombreux
Où les pastours s'appellent dans le crépuscule,
Lorsqu'aux clochers tintinnabule
L'angélus fraternel montant dans l'air heureux.

Vos yeux encor rappellent ces grands parcs
Pleins d'odorantes solitudes,
Où les arbres autour des lacs
Retombent en pensives attitudes...

Ils évoquent, vos yeux, ces jardins de plaisance
Où les riches passent l'été,
Et dont les clairs jets d'eau enchantent le silence,
Arrêtant le passant aux grilles d'or, charmé.

Et cependant je vais
Sous vos yeux scintillants de lumières loyales,
Comme le voyageur perdu des forêts tropicales,
Lourdes de nuit dense et d'aromes mauvais;
Et cependant je vais, égaré, sous vos yeux,
Sans qu'au delà de leur douceur pacifiante
S'avive à mon regard l'aurore de vos cieux,
Ni sans qu'un mot de vous réponde,
Par seulement une promesse indifférente,
A mon espoir épris de vos prunelles blondes.

IV

Assis auprès de mon esprit,
Quel devin sournois, quel mauvais génie
Paralysa mes virtuelles énergies;
De ses breuvages affadis;
Quel mauvais devin, quel traître génie
Voulut me ramener par ses pervers accords
A ces périples las! plus tristes que la mort?

L'éphémère simplesse des lèvres,
S'offrant pour mieux fuser un plus cruel mépris,
Et le néant des suprêmes fièvres,
Mon cœur n'a-t-il appris,
Mon cœur n'a-t-il vagi aux sentes de ces ans
Que saccagèrent au hasard de nomades serments?

Les prés d'antan, les bois d'antan sont morts...
Et si ma ville attarde encor quelque lumière
Pour conjurer ses cimetières,
Et si des bâtiments fantômes de mes ports
Une chanson surgit, dolente d'elle-même,
Ah! qu'elles se muent en anathème!

Mes portes à triple chaîne, qu'elles se ferment,
Inébranlables aux nouveaux assauts,
Et que de mes remparts ne germe
Nul implorant appel brisé vers les hérauts
De l'ennemi qui veille dans la plaine.

Et si vers mes formelles haines,
Et si vers le vouloir de ma réclusion,
Vers mes citadelles, d'indifférence cuirassées,
Quelque caravelle fourbe arbore le guidon
D'une paix exécrée...
Ah! si, renouvelant les défuntes intrigues,
Elle forçait les eaux de ma réclusion,
Je sais, je sais comment s'emporteraient les digues!

ALBERT ARNAY

LITTÉRATURE HONGROISE

POÉSIES D'ALEXANDRE PETOEFI

I

Mon imagination.

Il semble, à les entendre dire, — que mon imagination — ne plane qu'au-dessus de la plaine, — que jamais elle ne saurait s'élancer vers les hauteurs. — Certes, elle marche sur terre — quand cela lui plaît ainsi, — et elle descend même, parfois, dans les entrailles de la planète, — ou bien, à l'instar du plongeur, — elle s'enfonce dans la nuit éternelle — de l'océan le plus profond : dans les sombres abîmes du cœur humain. — Mais quand je lui ordonne : « Élance-toi vers les hauteurs », — elle s'élève incontinent dans les airs, — tendre et alerte comme l'alouette. — Et quand je lui commande : — « Plus haut encore, ô ma chimère », — alors elle prend son essor et fait la chasse à l'aigle — dont l'aile se lasse enfin, — mais elle ne se lasse jamais, — et se fraye la route — à travers les nuages les plus élevés. — Et même dans les parages des nues — elle ne s'attarde pas longtemps : — tout droit elle s'en-

vole vers la tente céleste, — et si le soleil, dans sa gravitation, — venait en ce moment à s'éteindre, — elle s'élancerait sans tarder — vers le soleil obscurci, — le fixerait du regard rien qu'un seul instant, — et le soleil retrouverait tout à coup — ses rayons abolis. — Mais alors encore, mon imagination ne s'arrête pas dans sa course vertigineuse, — son impatience la poussant — vers les images stellaires les plus éloignées — et où seulement, dans les espaces vides, — aucun son plus ne résonne; — là elle crée des mondes nouveaux — avec sa toute-puissance.

II

Ma Douleur et ma Joie.

Non, aucune douleur — n'a jamais ressemblé à ma douleur! — Ah! quand je souffre, — ma poitrine est comparable à un antre de lions — et, là-dedans, mon cœur à l'agneau! — De leurs griffes et dents — les lions féroces le déchirent; — ils boivent le sang, — ils rongent les os, — ils sucent la moelle — du pauvre agneau, — ces lions affamés!... — Mais aussi aucune joie — n'a jamais ressemblé à ma joie! — Ah! quand je me réjouis, — ma poitrine devient un paradis, — une rose, là-dedans, c'est mon cœur. — Tendrement chantée par des rossignols, — cette rose joue avec les rayons du soleil — et avec des papillons diaprés; — alors vient un ange : — il la cueille, — il l'embrasse et la pose — sur son sein — et s'envole avec elle vers le ciel.

III

Le Nuage et l'Étoile.

Lorsque le Seigneur eut créé l'homme, — le souci monta à son front — et s'y transforma — en nuages, en éclairs et tonnerres. — Mais quand Dieu eut créé la femme, — il versa des larmes de joie, — et les gouttes de ces larmes divines — brillent maintenant encore : — l'essaim des étoiles.

IV

Le dernier Homme.

Qu'est-ce au-dessus de moi? — Le ciel ou une voûte tombale? — C'est un caveau mortuaire, où la terre, — ce cercueil gigantesque, repose finalement. — Qu'est ce rayon là-haut? — Le soleil ou une lampe funéraire? — Oui, c'est une lampe sépulcrale, dont les rayons — lassés et presque éteints — sont colorés d'une pâle lumière orangée — par la sombre nuit du tom-

beau. — Il fait silence partout!... — Mais quel est donc ce tintement au sein de ce repos muet? — Sont-ce des chants d'oiseaux ou des chants de vierges? — Point! ce sont des vers — en train de ronger dans les cercueils les habitants — qui, raides et les yeux clos, y reposent. — Oui, les yeux sont clos, — ces yeux qui jadis ardaient — des étincelles d'amour et de haine; — à travers lesquels, autrefois, apparaissaient si ignoblement — la fierté, la malveillance, la morgne, la lâcheté, — comme quand aux fenêtres des maisons publiques — apparaissent des filles de joie. — Les yeux sont clos, le cœur est glacé, — ce petit enfer qui fut le séjour d'innombrables démons et où brûlaient les bûchers aux flammes inextinguibles des péchés humains. — Maintenant tout est fini : — maintenant dorment enfin — l'opprobre, la trahison à l'ami et à la patrie, — et, à côté de ces monstruosités, — les morsures de la conscience vengeresse. — Tout cela est mort depuis bien longtemps, — la génération actuelle — ne connaît ces choses que d'ouï dire. — Tout est donc fini; tous dorment, — les cœurs ne battent plus, les yeux sont aveugles; — moi seul je suis encore vivant — dans ce vide épouvantable, — dans ce caveau mortuaire calme et désert, — et où, plongé dans mes pensées, j'attends un hôte : — la Mort qui tarde trop de venir. — « Pourquoi, ô Mort, ne viens-tu pas? — Tu crains peut-être que je te résisterai? — Oh! ce que je fus jadis, je ne le suis plus actuellement; — moi qui autrefois, plein d'un courage insensé, — bravais l'Univers et le Destin!... — Viens, je ne te résisterai guère, — pas plus qu'un son bien doux — ne résiste à la tempête qui le disperse. »

V

L'Arbuste et la Tempête.

Souffle plus doucement, tempête, ô toi le compagnon des esprits courroucés, — afin que ta rage ne détruise l'ombre de mon buisson! — Je suis un temple sacré, et ce nid est un autel, — et Philomèle est la prêtresse de cet autel aérien. — Ne la trouble point! Ses chants glorifient Dieu, — de même que la sainte mère du Tout infini — la nature.

VI

Le Royaume de l'Amour.

L'autre jour j'avais rêvé. — Éveillé ou endormi? je n'en sais plus rien, — seulement, ce dont je suis certain, c'est que j'avais rêvé. — Ma main

tremble de volupté — encore à l'heure qu'il est, au moment où je retrace mon rêve. — J'allais en me promenant le long d'un grand chemin, — non pas lentement, mais d'un pas rapide, — car la contrée était morne tout alentour, — morne et prosaïque... — Toutefois, les habitants de cette contrée — étaient plus prosaïques encore... — Sur leur visage une placidité absolue, — aucun signe d'une passion quelconque. — J'avançais donc, en pressant le pas, — pour avoir derrière moi aussi vite que possible — cette fâcheuse contrée — et ces gens plus fâcheux encore. — J'arrivai enfin devant une muraille — dont les portes étaient de diamant, et sur elles je vis tracée, — en lettres d'arc-en-ciel, — l'inscription suivante : — « Le Royaume de l'Amour ». — Assoiffé de désir, — j'en ouvris la porte et y entrai. — Que vis-je là ? C'était un aspect d'une beauté céleste ! — Le plus beau site était étendu devant mes yeux, — beau, comme l'imagination artistique — des peintres et des poètes — est seule capable de se le créer. — C'était peut-être l'ancien paradis : — une vallée florissante et spacieuse — ornée de mille fleurs, où les rosiers — étaient grands et élevés comme ailleurs les chênes, — et par le milieu de cette merveilleuse vallée coulait un fleuve — dont les flots revenaient sur leurs pas — se dirigeant vers les lieux qu'ils avaient quittés, — et ils semblaient ainsi être remplis de douleur de devoir s'en aller de là pour jamais. — L'horizon de cette vallée était borné — par des rochers pleins d'un charme romantique, — sur les sommets desquels — flottaient des nuages comme des boucles d'or. — Saisi d'admiration, je contemplais ce pays inconnu, — ayant même oublié de fermer la porte derrière moi. — Je restai de la sorte longtemps au seuil de ce pays, — jusqu'à ce qu'enfin, sans que je m'en aperçusse, — le charme de la contrée m'attira vers elle. — Je marchais sur des tapis de fleurs, — et autour de moi se promenaient des jeunes gens — la tête penchée en avant — comme s'ils cherchaient des aiguilles sur le sol — Curieux, je leur demandai — ce qu'ils cherchaient avec tant d'attention, — et l'un me répondit : « Une plante vénéneuse ». — « Une plante vénéneuse ! et pourquoi faire ? » — « Pour en extraire le suc et le boire. » Effrayé, je m'enfuis, — et tout harassé de fatigue, — j'atteignis un rosier géant ; — là je m'assis pour me reposer... — O terreur ! qu'est-ce qui se balance là, au-dessus de ma tête ? — Ha ! un adolescent pendu ! — Je courus vers un autre arbre, — puis vers un troisième, vers un quatrième encore, — et toujours, et toujours plus loin, — mais nulle part je ne pus trouver le repos cherché, — car aux branches de tous ces arbres étaient pendus des hommes. — De l'autre côté, pensai-je, de l'autre côté du fleuve — habite à coup sûr l'amour heureux. — Je courus vers le fleuve, — m'assis dans une barque, ramant

avec force, — toutefois les yeux fermés, — car, de-ci, de-là — un cadavre émergeait des flots. — Le long des berges, — à l'instar des grenouilles effarouchées, — sautaient dans l'onde des adolescents et des vierges. — Sur l'autre rive, — ah! là-bas aussi, et de partout, — s'offrit à moi le même spectacle : — partout l'on ne rencontrait — que des coupes empoisonnées et des hommes pendus; — et, à l'arrière-plan, d'autres hommes se précipitaient — du haut des roches, — et le long des parois des pierres aiguës — coulait le sang des jeunes cœurs — et la cervelle des crânes. — Désespéré, affolé, — je m'élançai de tous côtés, — mais je ne vis partout que ce même spectacle effrayant : — des visages bouleversés ou des suicidés! — Seule la contrée souriait gaîment, — et gaîment le soleil rayonnait au-dessus d'elle.

VII

Le Fou.

D'où vient ce bruit? — Arrière, fuyez loin d'ici! — Vous me dérangez dans mon travail! — Partez donc! sinon je vais tresser un fouet, — un fouet tout flamboyant, fait de rayons de soleil; — armé de lui, je vous chasse à travers le monde! — Ah, comme ils gémiront... et moi je rirai, — tout comme ils ont ri quand jadis j'avais gémi :

Ha, ha, ha!

Car telle est la vie : rien que gémissement et hilarité. — Mais la Mort crie enfin : « Silence! » — Je fus mort autrefois; — ceux qui buvaient mon vin, — versèrent du poison dans mon eau. — Et que firent mes meurtriers — pour cacher leur forfait? — Lorsque je fus étendu sur la planche, — ils se jetèrent sur mon cadavre et pleurèrent. — Ah! comme volontiers j'aurais sauté sur eux — pour leur mordre le nez; — mais : Non, pensai-je, je n'en ferai rien; — il vaut mieux qu'ils sentent avec le nez — la pourriture de mon corps jusqu'à en crever :

Ha, ha, ha!

Et où m'avait-on enterré? — En Afrique. — C'était là mon bonheur; — car une hyène m'y avait déterré. — Cette bête était mon unique bienfaitrice, — et cependant je la trompai. — Elle voulut ronger mes os; — en échange de cela, je lui offris mon cœur, — et ce cœur était si amer qu'elle en mourut :

Ha, ha, ha!

Oui, oh! oui! Voici ce qui arrive à tous ceux — qui veulent faire du bien aux hommes. — Qu'est-ce que l'homme? — On dit : C'est la racine d'une

fleur — qui fleurit là-haut au ciel. — Cela n'est pas vrai ! — L'homme est une fleur dont les racines — plongent dans le tréfond de l'enfer. — Ce fut un sage celui qui m'apprit cette vérité, — un sage et un sot aussi, car il creva de faim. — Pourquoi n'a-t-il donc pas volé et pillé?

Ha, ha, ha !

Toutefois, pourquoi est-ce que je ris comme un possédé? — Ne devrais-je pas plutôt verser des larmes, pleurer parce que les hommes sont si mauvais? — Dieu aussi pleure souvent de ses yeux de nuages — parce qu'il les a créé. — Mais à quoi sert la larme céleste? — Elle tombe sur la terre, sur la terre immonde, — les hommes marchent dessus... — Et qu'en devient-il? — Que devient la larme céleste?... Rien que de la boue?

Ha, ha, ha !

O ciel! vieux soldat licencié : — le soleil c'est la médaille sur ta poitrine, — et ton uniforme rapé — les nuages. — Hm! n'est-ce pas ainsi que l'on congédie un vieux guerrier? — Une croix et un vieil uniforme!

Ha, ha, ha !

Et dois-je vous traduire en langage humain — ce que signifie le chant du rossignol? — Il s'écrie : « Fuyez la femme! » — Les femmes attirent à elles les hommes — comme la mer les fleuves... — Pourquoi? Parbleu, c'est pour les engloutir! — Une belle créature que la femme, — belle, oui, mais dangereuse : — un breuvage empoisonné dans une coupe d'or. — Je t'ai savouré, ô amour!... — Une seule goutte de ton nectar est plus douce — qu'un océan de miel, — mais une seule goutte de ce nectar est plus mortelle que l'eau de la mer transformée en poison! — Vîtes-vous jamais l'océan — lorsque la tempête y trace ses sillons — et y sème ses grains de mort? — Vîtes-vous déjà la bourrasque orageuse, — ce rustaud hâlé au soleil, — lorsqu'il agite l'éclair en guise de fouet?

Ha, ha, ha !

Quand le fruit est mûr, il tombe de l'arbre; — toi, terre, tu es mûre aussi, — tombe donc! — J'attends jusqu'à demain encore. — Si demain le Dernier Jugement n'a pas lieu, — je creuse un trou jusqu'à ton centre, — je le remplis de poudre, — et je fais sauter en l'air le monde tout entier :

Ha, ha, ha!

VIII

La Couronne de la Steppe.

La steppe déserte ressemble — au front du vieux roi. — L'herbe : la chevelure de la steppe, — n'y croît que très clairsemée. — Le front porte

une couronne : — c'est un très vieux chêne, et cet arbre pourrait vous raconter — une vie de plusieurs siècles. — Le chêne se décida enfin à la raconter, un jour, quand vint une nuée — qui, lassée de sa pérégrination, — choisit sur lui son gîte momentané. — La nuée lui dit : « Raconte-moi donc — les événements curieux de ton existence ». — Le chêne lui narra — l'histoire suivante :

***

Loin, bien loin, sur la crête romantique des montagnes, florissait la souche de mes feus ancêtres. — Le séjour de ma mère était proche des parrages des astres, — et elle était le plus bel ornement de la forêt primitive. — L'ouragan conçut pour ma mère un amour effréné, — mais, ne pouvant jamais atteindre le but de ses désirs, — dans sa lâcheté il jura de se venger, — de lui faire tout le mal possible. — Hélas ! il tint son serment. J'étais suspendu — à ma mère, tout comme mes frères et sœurs, et elle nous tenait enlacés dans ses bras avec amour. — L'ouragan nous arracha à ses étreintes — et plein d'une rage féroce, il nous dispersa dans toutes les directions. — Moi, il me chassa jusqu'ici en une course folle. — La steppe me reçut chez elle hospitalièrement. — J'y ai poussé, et j'y ai vu bien des siècles, se succédant les uns les autres. — Ah, comme la vie ici m'a paru ennuyeuse ! — Tout ce que je voyais autour de moi ne m'apportait que du chagrin. — Ma mère, hélas, et mes frères et sœurs, — aussi loin que je regarde, je ne les aperçois nulle part. — Des hommes viennent de temps en temps : — je les reçois cordialement, selon mes moyens. — A qui vient en été, quand le soleil darde ses rayons, — je lui offre mon toit ombreux pour le rafraîchir ; — à qui vient en hiver dans ces lieux déserts, — je lui donne mes branches desséchées pour le réchauffer ; — mais celui qui ne trouva dans le cours de sa vie que morne désespoir, — celui-ci vient et se pend à l'une de mes branches. — Maintenant tu sais tout, — tout ce qui m'arriva d'important depuis que je me trouve en ces lieux. — Ah ! puissé-je ne plus exister ! — L'ouragan qui parcourt de temps en temps la steppe, — essaye sur moi sa rage inassouvie, — mais jusqu'à présent il n'a pu venir à bout de moi. — Mais, conçois-tu chose pareille ! le héros qui, inébranlable, — ne recula, durant des siècles, devant aucun adversaire, — est maintenant menacé de mort par des misérables vers ! Seigneur Dieu, aie pitié de moi ! N'aurais-tu donc pas pour moi une mort moins vile ?

***

Ainsi parla le chêne. — Mais la commisération pénétra — dans le cœur

de la nuée voyageuse — suspendue à la cime élevée de l'arbre. — La nuée, émue de pitié, — prit un éclair en main — et en foudroya et brûla — le vieux chêne vermoulu.

IX

L'Élégie de la Lune.

Pourquoi suis-je la lune? Quel péché si grand ai-je commis — pour être la plus misérable d'entre les créatures? — J'eusse aimé d'obéir plutôt à l'être le plus humble — que de trôner ici au ciel comme la glorieuse reine des nuits. — J'eusse choisi plutôt la chaussure du mendiant, — que de porter ici mes brodequins d'argent. — J'eusse préféré aspirer plutôt l'air méphitique des cabarets, — qu'ici, au ciel, le parfum des fleurs d'étoiles. — Ah! existe-t-il donc un cœur sensible qui ne se gonflerait de pitié : chaque chien et chaque rimailleur a le droit d'aboyer à moi! — Et les rongeurs de plume, sans aucune émotion au cœur, — et n'ayant à peine qu'une *oreille* pour la sonnerie des rimes, — se figurent que je siffle sur le même flageolet qu'eux, — et qu'en mon for intérieur leur douleur m'est chère. — Je suis pâle, c'est vrai, seulement ce n'est point de tristesse, — mais de rage du plus profond de mon cœur — qu'une engeance pareille s'avise d'être familière avec moi, — comme si avec eux j'avais gardé des pourceaux!... Parfois cependant apparaît le vrai, l'élu, le pur — avec l'étincelle échappée du front de la divinité, — un vrai poète dont les chants enflammés — remplissent mon cœur de flots d'enthousiasme. — Mais avant que ne se montre une aussi vraie lumière, — que ne dois-je supporter? Ah, quel horrible charivari! — Hélas! l'herbe des mauvais poètes croît partout, — inutile d'en craindre une maigre moisson. — Chaque soir mon âme tressaille d'inquiétude... — Ha! voici qu'un coassement parvient déjà à mes oreilles! — En voici un de nouveau! Avez-vous vu sa trogne? Comme il jette de-ci de-là ses pattes de rustaud! On dirait qu'il voudrait me lancer au loin, — et cela probablement parce que dans la main il n'a rien à mordre. — Le gredin gémit comme un zingari en détresse; — voyez comme sa veine se gonfle à son cou! — Et ce flux de paroles! Que me veut-il donc? — Mes rayons devraient visiter sa belle! — Fort bien, qu'il en soit ainsi : Ami, toute rougissante, — ta dulcinée quitte furtivement ses fourneaux. — Elle prit des pommes de terre cuites dans la cendre chaude, — et se brûla la — hure parce qu'elle voulut les manger trop tôt. — Ha, comme elle vous empoigne gracieusement ses joues, — cette suave créature... elle, qui te convient si bien! — C'est cela

que tu voulais savoir? Va-t'en sur l'heure, décampe de suite! — Que le diable t'emporte, que l'enfer t'engloutisse!

ALEXANDRE PETOEFI.

(*Traduction de* L. WALLNER (1).

SOIRS VALÉSIENS

LE PRINCE AU VITRAIL

Dans l'oratoire où rien ne bouge,
Le soir en feu, par le vitrail,
Sur le tapis de velours rouge,
Dessine un arbre de corail

Dont les fruits de flamme, améthystes,
Ligures, spinelles, béryls,
Mûrissent pour les pensers tristes
D'un beau prince aux yeux puérils.

Ce beau prince, c'est le roi Charles,
Qui porte entre ses fleurs de lys
Le sceptre du royaume d'Arles
Et celui du royaume d'Is,

---

(1) Ne désirant pas me parer des plumes du paon, comme le geai, j'avoue sans ambages que je me suis servi de la traduction allemande de J. Goldschmidt. J'ai pu me convaincre de l'excellence de la dite traduction en la comparant à celle (antérieure) de Kertbény, réputée cependant comme très fidèle, mais celle-ci est laborieuse, dénuée de poésie.

Alexandre Petoefi est un versificateur étonnant, maniant toutes les formes de la poésie avec une aisance étonnante, surtout si l'on songe que cet illustre poète hongrois est mort ou (ce qui revient au même), a disparu à jamais à l'âge de 25 ans! Etant donné le temps si court de son activité, son bagage littéraire est prodigieux : Huit cents pièces de vers (poèmes, chants et chansons, etc.), un roman, des nouvelles; il écrivit aussi pour le théâtre.

Ayant pris part à la révolution hongroise de 1848, Petoefi conquit rapidement ses grades militaires, devint major et aide de camp du général révolutionnaire Bém. On le vit pour la dernière fois durant la grande bataille, près de Schoenbourg, le 31 juillet 1849.

Cœur de patriote, âme de poète, Petoefi rappelle Théodore Koerner, le Thyrtée allemand, mais Koerner n'est qu'un poète de talent, tandis que Petoefi est une nature primesautière et géniale.

C'est le roi de toutes les Gaules,
L'orageux enfant maladif
Qui sent peser sur ses épaules,
Ainsi qu'un manteau trop massif,

Un héritage despotique
D'aventures et de baisers,
De finesse ecclésiastique,
De haine et de glaives croisés!

En proie à l'esprit de sa race,
Lové sur un vaste lit noir,
Il contemple ainsi, l'âme lasse,
Le drame équivoque du soir.

Les roses du vitrail magique
Boivent le sang roux du soleil,
Et la lumière nostalgique
Regagne son pays vermeil.

Déjà parmi les pierreries
Le dernier rayon irisé
Trace dans les ombres fleuries
Un chemin d'or pulvérisé.

Et par ce clair chemin de gloire,
Sur le rêve d'un palefroi,
Avec des ailes de victoire
Se cabre le rêve du roi!

Les naseaux ardents, sa chimère
Souffle le vertige et l'effroi :
Enfin il est roi, roi sans mère,
Enfin il est roi, roi sans roi!

Il lance au vent de ses colères,
Pour éblouir ses vétérans,
Vers des massacres légendaires,
Un vol de drapeaux conquérants,

Et ses fanfares effrénées,
Chassant les vautours de leurs nids,
Les vieux échos des Pyrénées
Chantent : « Montjoie et Saint-Denis! »

Hagardes, les têtes coupées
Fleuronnent le fer juste et fort;
C'est le menuet des épées,
C'est la pavane de la Mort!

Puis enfin, par un soir superbe,
Les fils du Cid Campéador
Offrent à leur vainqueur imberbe
Les clefs de la Castille d'or!

Et le petit roï, d'allégresse
Danse et bat des mains, triomphant...
Mais soudain une ombre se dresse
Entre le vitrail et l'enfant :

Adieu l'Espagne! Adieu la gloire!
Sa mère, au sortir du conseil,
Dans le deuil de sa robe noire
Eteint le rêve et le soleil.

JALOUSIE

Sous la pourpre d'un soir moribond, d'un soir sombre,
D'un soir prestigieux où la lumière et l'ombre,
Comme des lèvres sœurs, de massifs en massifs,
Echangent en tremblant des baisers maladifs,
Dans le jardin royal, témoin d'amours bizarres,
Où l'appel rauque et doux de lointaines fanfares
Célèbre la splendeur du jour évanoui,
Le prince légendaire et le page ébloui
Savourent l'indulgence équivoque des choses.
Henri songe, et l'enfant, rose parmi les roses,
D'un sourire fleuri sourit au roi Henri.....
Victoire! Le beau prince aux yeux tristes a ri!

Victoire! Le beau prince a redressé la tête!
Des violons en lui chantent un air de fête,
Et son cœur danse dans sa poitrine, et soudain
Toutes les vagues voix confuses du jardin
Semblent avec leurs bruits de ramures et d'ailes
Acclamer le bonheur de ces amis fidèles!
Le cerveau pavoisé de projets glorieux,
Le prince au sang brûlé, d'un bras impérieux
Jette entre eux et le monde un geste de bravade,
Et, comme sur sa toque un plumet de parade,
Sur son rêve néfaste arbore cet enfant!
Et le voici versant, d'un verbe triomphant,
Dans l'esprit ingénu du page les merveilles
Des Heptamérons d'or et des noces vermeilles,
Les jolis noms qu'il donne à ses petits griffons,
Les lazzi barbelés que les rouges bouffons
Lancent pendant le bal au blanc troupeau des mimes,
La musique des vers, le doux écho des rimes,
Les rencontres d'amour sous les flambeaux éteints,
Et les chansons d'acier qu'en leurs jeux serpentins
Les tireurs florentins font chanter aux épées;
Quand tout à coup, livide, et les lèvres crispées,
Immobile, la haine au cœur, l'orage au front,
Le beau prince aux grands yeux nocturnes s'interrompt.....
O lâcheté du sort! O bonheur éphémère!
Cet enfant, le dernier espoir de sa chimère,
Sa gloire, son délice et son pardon vivant,
Pour qui, glaive au soleil, casque et drapeaux au vent,
Il rêvait quelqu'ardente et folle apothéose,
Ce misérable enfant lui préfère une rose.....
Tendrement incliné vers la fleur, l'oublieux,
Sans écouter, la hume et s'y fleurit les yeux,
Et d'un baiser lascif s'y parfume la bouche
Et rit, lorsque soudain, la dague au poing, farouche,
Le beau roi, pantelant de honte et de douleur,
S'élance sur le page et poignarde la fleur.

ALBERT GIRAUD

.....

LA MONPARONNE

Malgré sa misère allant à pieds déchaux, malgré sa casaque amadou et son gadin plus rapiécé qu'une maronne de grand-père, la Monparonne, la pauvre herdeuse, avait été en sa jeunesse plus recherchée par les gars du pays que maintes et maintes grand'diveuses toutes chargées d'affiquets et aguinchées, pour qu'on les ravise au passage, comme des notre-dame le jour de l'Assomption. Non pas qu'elle fût belle alors, mais sa face, tavelée comme une miche de pain d'orge, était bonne à reluquer sous la halette à fleurs cerclée de baleines; ses yeux, à travers sa tignasse blonde retombant en broussailles, luisaient très doux, ainsi que les bluets parmi les champs de moissons pâles, dont la pousse est chétive sous la terre brehaigne d'Ardenne. Et elle était d'allures dégagées, plus délurée qu'une citadine, avec des inflexions gracieuses de la tête, pareilles à celles des peupliers de la grand'route, sous la brise. Puis, en sa compagnie, on avait toujours du contentement tout plein soi, de l'allégresse en abondance, comme en un jour de ducasse, quand la gaîté est en branle sur l'esplanade. N'était-ce pas justice, dès lors, que les amoureux lui affluassent plus nombreux que les gratte-culs roses aux haies d'avril? Avec les mijaurées comment s'y prendre pour attraper une miette de plaisir? Que tenter pour faire s'épanouir un peu les heures, avec des renchéries pareilles? Elles sont plus escarpées, plus inaccessibles que la montée aux bois Gillot. Elles sont plus rancies que des guirlandes d'andouillettes, qu'un compère avaricieux laisserait un trop long temps appendues aux lambourdes de sa cuisine. Plutôt que de leur faire un pouce de cour, il vaux mieux, bien sûr, pour tuer l'ennui, biberonner un sou de tabac en regardant, aux carreaux, les belles levées de porettes et de cabus, dans le jardin, ou en supputant au lointain les moissons prochaines.

Avec la Monparonne, au contraire, l'on pouvait s'en abreuver, je vous affie, de joies vives comme de bonnes lampées de vin clair, car elle était avenante et affable, ayant un chaud parler, agrémenté d'expressions pittoresques, tout pétaradant de gaudrioles.

Les après-midi d'été, lorsqu'elle s'en venait cueillir les troupeaux à conduire à la pâture, c'était par le village comme un réveil des êtres et des choses. Sa voix chantait en modulations joyeuses : « Ohé! les gens, lâchez vos gades, lâchez vos porcelets, ohé ! » Sa corne lançait à la volée, déchirant l'air torpide, de vibrantes et claires trompettées. Et, par la vertu de

ses chansons et de ses sonneries, les bruits étouffés sous la lourdeur accablante des heures, renaissaient; et la vie en une explosion de rumeurs gaies, s'effarait délivrée. Du fond des stalles, elle montait en bêlements d'impatience, en grognements de bonheur; sur les porches, les sabots claquaient sonores; les huis battaient frénétiques sous l'irruption des bêtes et les escourgées fiévreuses chaquetaient. Et puis c'était l'heure bonne du maraidage! C'était l'heure douce donc enfin advenue durant laquelle il était permis de s'étirer une miette, de prendre un coup de plaisir en flahutant de-ci, de-là. Et les gars accouraient apostropher la herdeuse de gaillardises. « Eh! la Monparonne, lui criaient-ils, est-ce vrai, eh donc, que tu ragadelles, avec tes amoureux, toujours plus fort que tes biquettes ensemble? Tes bouchettes sont-elles encore bonnes? Voudras-tu danser avec nous autres à la ducasse qui vient? » « Tas de grands losses, leur répliquait-elle, ce ne seront pas toujours de beaux fâmeux comme vous autres qui me feront ragadeler! car vous avez tous la gelée entre les fesses quand une garcette vous reluque en face!... Venez y renifler, pour voir, si mes bouchettes sont bonnes; vous n'oseriez mie, tas de chie-vert!... J'danserai avec vous autres quand vous ne tremblerez plus, devant les filles, comme des couvées de rouges-gorges, savez! »

Les compères, piqués au vif, tout rassotés par ces vives retoquades, continuaient leurs endêveries. Elle ne cessait pas, non plus, ses vertes et lestes retapées, voulant à la parfin rester maîtresse. Entre elle et eux, au long des rues, c'était un assaut acharné de plaisanteries, un chassé-croisé d'attaques joviales, de ripostes savoureuses. Et jusqu'aux confins du village, souvent même jusqu'à ce qu'elle était déjà décroissante là-bas, derrière ses bêtes, en la poussière de la grand'route, elle avait à ses cottes des théories de pourchasseux.

***

Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les conditions : de ceux-là qui sont riches, musardant en bottes molles, la carnassière au dos, sifflant leurs chiens; puis de ceux-là qui vont, trimaillant par les champs, de la rosée de l'aube à la nuit défaillie, des pitaux aux culs ronds comme des possons de bière, aux braies plus gonflées que des panses de cornemuses; et encore de ceux-là qui ne sont que des grands flandrins, des porte-mallette routant toujours devers les vaux!

En sa fraîche saison, la Monparonne, malgré les ironies dont elle replaquait tous ces suiveux-là, malgré ses moqueuses allures vis-à-vis d'eux, n'en avait pas moins pourtant cédé bravement des fois et des fois à maints

et maints. Plus souvent que les ascensions de neuves lunes de derrière les bois au ciel de l'Ardenne, on l'avait reluquée, sur les plateaux où elle paissait la sonre turbulente de ses gorets, avec quelque soupirant mussé dans ses gadins. Et quantes et quantes coups, bon notre père! ne s'était-elle pas laissée enjôler par l'un et par l'autre, indifféremment!

Cependant cela avait causé bien du scandale parmi les vertueux prêcheurs plus camoussés qu'un panais de pauvre homme et parmi les commères, aux cornettes à tourillons, plus chenues, plus branlantes qu'une ruine d'ancien châtelet. Mais après? Qu'auraient donc pu lui faire, à la Monparonne généreuse, quelques pauvres berdellements, quelques minables clabauderies? Que ceux-là s'en fussent allés partout, la maudissant avec des phases de mépris grandes comme des bottes de sept lieues, avec des gestes comme ceux des moulins de la coupette d'étable; ou que celles-ci eussent barboté d'elle tout leur soûl, accoudées à leur ramon au soleil des huis, les soirs d'été; elle s'en était toujours chalée autant ma foi, que du concert baillé gratis par les raines, dedans les mares, par la paix des couchants! Ils n'avaient jamais été assez puissants de tracasseries et de petitesses pour empêcher, Dieu merci, son désir de faire d'elle des dons larges.

Elle avait accueilli sans coquetterie, sans aucune espèce de rouerie malpropre, jamais grisée d'hommages, les amoureux qui vers elle s'en étaient advenus. Elle avait accepté les offrandes sincères d'amour d'où qu'elles lui fussent tombées, n'ayant jamais discerné, en sa compréhension simple de la vie, des rangs ou des classes parmi les hommes N'étaient-ils pas identiques pour elle? sujets aux mêmes crises passionnelles? Quand le mal d'aimer les travaillait, ne soupiraient-ils pas, ne haletaient-ils pas tous pareillement, faisant plus laidement que des affamés ayant stranlé trop de boudins aux veilles de la chandeleur? Ah! leurs giries, leurs roulements d'yeux éperdus, leurs voix implorantes, elle n'avait jamais été capable de les supporter un petit quart d'heure. Elle s'etait donnée! Elle s'était vilement donnée pour les délivrer du malaise obscur, pour les déposséder du démon mystérieux qui les harcèle souvent, comme les fourrés d'épines et d'ordes cueilles harcèlent le passant aux courbes du bois d'anlier. Et elle avait, la Monparonne, une âme de sacrifice, celle-là des saintes prostituées qui ne s'épargnent pas, qui n'ont jamais fini de s'émietter en humbles aumônes, de bailler leur jeunesse comme une fontaine à ceux qui vagabondent par les chemins ayant grande soif et souffrances intolérables de sang ardent.

***

De ses amours de hasard, lui était échue une kyrielle d'enfançons chétifs,

tout croûtelevés, plus minables que des chatons venus après la Saint-Jean. Elle en avait eu tant soin pourtant et garde jalouse, comme la mère la meilleure les dorlotant sans cesse, les abreuvant de bonnes lappées, ne les sevrant qu'à des âges inusités ! Avec elle, à la pâture, elle les prenait appendus en constance à ses nénés. Et qu'ils lui soutirassent sa vie en entièreté, qu'ils l'abîmassent, les bien-aimés poulets, la creusant, l'amincissant ainsi qu'une pelle à feu, elle aimait tant cela ! Elle était noyée d'une si grande douceur au-dedans d'elle de se bailler ainsi toute à eux ! Mais quoi ! Malgré ses dévouements et ses efforts, ils n'avaient pas bien poussé. Ils étaient restés malingreux et grelottant la fièvre. En leur face émaciée, ils n'avaient jamais eu que des yeux doux et implorants comme sont ceux des biquets abandonnés, sur le grand chemin, lorsque dévale le soir. A l'exception d'un seul, plus en force que les autres, un à un et année par année, ils avaient trépassé, bêlant vers elle leurs plaintes infinies. O bon saint Roch de la Chapelle, comme elle les avait donc brait un temps long ! plus long que les routes qui mènent aux plaines des bas pays, là-bas, delà l'Ardenne ! Qu'elle les avait donc huchés durant beaucoup de nuitées insomnieuses, à petits cris haletants, ainsi que seraient ceux d'une pauvre bête en gésine, loin de son gîte, par une inclémente saison, sous le ciel dur !

Mais en ces temps-là, elle était courageuse comme une bûcheronne. A la longue, elle finissait par se raisonner quand même. N'avait-elle pas, pour s'efforcer à l'oubli, son dernier gars ? Il lui était donné de se consoler en reportant sur celui-là ses actives tendresses, en le mignotant, en lui baillant les bouchées meilleures, en s'attachant à le rendre propre et reluisant pareillement aux beaux cassons de porcelaine qui tirent l'œil aux tourniquets des foires. Un jour, enfin, elle se reprenait à interpeller, comme naguère, les gens sur le chemin, et sa gaîté carillonnait encore toute claire, ainsi qu'une volée de cloches dans l'air bleu, par un matin de soleil.

Cependant, il était dit qu'elle ne pourrait continuer à vivre de la sorte, toujours joyeuse. Le mauvais sort la guettait, jaloux de sa belle humeur. Il fondit sur elle, un raide et dernier coup, lézardant cette fois son courage, l'écrasant à jamais sous un vaste écroulement de choses.

Son gars, le dernier de ses biquets chéris, la délaissa, sa vingtaine venue.

Il allait, étant instruit comme un notaire, quérir la chance d'une existence meilleure, des jours plus heureux que ceux d'ici, avec du pain de froment, des couches plus molles que la paillasse de fougères. Il se départait des richesses qui choient du ciel d'Ardenne, c'est-à-dire la méditation salutaire, la pensée réfléchie, la gravité sereine, la paix robuste de l'âme en la vie simple et rude. Et sans un regard en arrière pour tout cela d'inoubliable

et d'éternel que donne la chère terre, il s'en était allé en voie, là-bas, dedans les villes!...

***

Depuis lors, depuis sa séparation d'avec son gars, la Monparonne était chue en tristesse. En une tristesse profonde et noire comme un puits clos au jour, où stagneraient des eaux moisies et croupissantes. Étendue sur le terreau de sa cahute, devant l'âtre où fument des feux de genêts, elle geignait sans cesse ainsi qu'une pauvre quaquironne qui s'en revient à la vesprée d'avoir, la journée durant, arraché des delles en les pierrières, ou bien encore, elle demeurait, de longues heures, taciturne, racrapotée sur elle-même comme un hérisson roulé en boule. De charitables commères avaient beau s'évertuer à adoucir son chagrin et s'apitoyer, dolentes, sur sa dure destinée; elles avaient beau lui apporter de succulentes platelées de belles-fleurs arrosées de crême fraîche, ou des crêpes de sarrazin à la marmelade de poireau, ou encore de la belle piquette brune, gaie à l'œil, ravigotante au goût, fleurant bon les baies de pruneliers; agacée, énervée, la Monparonne refusait leurs douceurs. Parfois même, ces invites, ces prières, ces compatissances intempestives la fatiguaient, la crispaient à un tel point qu'elle les replaquait d'injures brenneuses, comme se comportent les effrontées porte-hotte dont la margoulette est toujours pleine de mauvaisetés quand on ne leur baille pas des aumônes princières.

Il lui fallait la paix, le silence berceurs. A cette heure, elle n'aimait rien tant qu'être ainsi là laissée, toute marrie, seule, endormie en ses rêves douloureux, hypnotisée à regarder danser les flammes chétives, l'esprit aux lointains enallé!

Cependant, vers les quatre heures de l'après-midi, elle s'étirait encore, malgré tout; inconsciemment, comme mue par la force impulsive de l'accoutumance, elle s'efforçait vers la tâche quotidienne, allant par les venelles corner et hucher pour la lâchée. Mais maintenant, comme elle clopinait, bon notre Père! apathique, indifférente, affaissée sur elle-même! Ah! ce n'était plus, sur son passage, comme au bon temps, une renaissance joyeuse. Une contrainte pesait sur toute expansion, sur tout essor. On ne laissait plus là, allez, les trempées de pris-lait, ni se refroidir les coquemards de lapette, pour accourir prendre une miette de bon plaisir avec la Monparonne.

Ses appels d'à présent, bramés machinalement tous les vingt pas, d'une voix monotone de psalmodie, que clamaient-ils à la volée? Ses lentes sonneries se perdant là-bas en ondes mélancoliques, en vibrations désolées, qu'expliquaient-elles au paysage? On ne savait, on ne savait mie! Les

cœurs étaient contraints et malaisés. Une vague tristesse planait. On la laissait aller son dur chemin — quelques curieux la ravisant seulement — courbant l'échine derrière ses troupeaux, telle une sabotière hagnant vers les montées !

(A suivre.) SULLY HUNTLEY

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

I

ALFRED TENNYSON

Le glorieux vieillard qui vient de s'éteindre doucement au château d'Aldworth près d'Hastemere, me semble avoir eu l'une des plus belles existences que puissent rêver et souhaiter les artistes ses semblables. Doué par Dieu du don de poésie, assez fortuné pour ne voir les événements de ce monde qu'à travers les jardins fleuris abritant son heureuse retraite de Wright, assuré de son vivant de l'admiration des plus grands artistes de son pays et de son temps, entouré du respect de tout un peuple pour les beaux vers qu'il lui avait donnés et pour les honneurs qu'une royauté bien conseillée lui avait décernés, Tennyson a pu vouer toute sa vie au culte et à la recherche constante de la Beauté pure. Et ses conceptions poétiques furent toujours empreintes de tant de grâce, de fierté et d'élévation, qu'il mérite bien l'éloge que fait de lui le plus parfait des poètes contemporains dans sa célèbre *Étude du principe poétique :*

« Pour Alfred Tennyson », dit Poe, « je le tiens pour le plus noble poète « qui ait jamais vécu. Je l'appelle et le crois le plus noble des poètes, non « pas parce que les impressions qu'il produit sont toujours les plus pro- « fondes, non pas parce que l'émotion poétique qu'il cause est toujours la « plus intense, mais parce que sa poésie est toujours la plus éthérée, en « d'autres termes, la plus élevée et la plus pure. »

Un pareil éloge venant d'un poète tel qu'Edgard-Allan Poe se passe de commentaires et serait bien, me semble-t-il, pour faire réfléchir ceux qui, ayant peu lu ou mal lu Tennyson, ne prétendent voir en lui qu'un *poète officiel*, suivant leur expression. Poe ne connaissait pourtant qu'une partie de l'œuvre de Tennyson, *Poèmes lyriques*, qu'il avait publiés en premier lieu, et cet exquis poème de *la Princesse*, qui consacra sa réputation. D'autres œuvres vinrent après qui n'excitèrent pas moins d'admiration : *Maud*, moins bien ordonnancée encore que *la Princesse*, mais qui contient en revanche les vers les plus frais, les plus jeunes et les plus mélodieux que Tennyson ait écrits ; puis vinrent le pieux poème *In Memoriam*, consacré à son cher ami

et condisciple Arthur Hallam, la populaire histoire d'*Enoch Arden* et des drames plus lyriques que scéniques et qui reçurent du public anglais un accueil moins favorable.

Un autre recueil de poèmes suivit la publication de *Maud*, le plus important à mon sens des œuvres du poète-lauréat et qui seul aurait suffi à sa gloire; je veux parler des *Idylles du roi*. Les légendes du roi Arthur et des chevaliers de la Table-Ronde charmèrent toute sa vie l'esprit du grand poète et il les a racontées, les ornant, les embellissant de toute la richesse de son imagination dans des vers d'une grâce et d'une pureté qui rendront cette œuvre immortelle.

Il avait passé les plus belles années de sa vie à la composition de cette œuvre rêvée dans sa jeunesse; il eut la joie de voir la saine influence que l'élévation de sa poésie avait exercée sur les œuvres des peintres préraphaélites et sur l'art décoratif anglais tout entier. Son souvenir vivra mêlé à celui des glorieuses actions des chevaliers sans reproches qu'il a chantés et toujours aussi quelque chose de son âme planera dans les ciels brumeux de sa patrie, par-dessus cette campagne anglaise qu'il a aimée et célébrée en des vers inoubliables.

OLIVIER-GEORGES DESTRÉE

II

Littérature anglaise : *Diversi Colores*. Un volume de vers de M. HERBERT-P. HORNE, publié par l'auteur à la Chiswick press, 21, Tooks Court, Chancery lane, London.

Dante-Gabriel Rossetti n'est pas le seul artiste anglais qui ait été à la fois peintre et poète. L'étonnant homme de génie qu'était William Blake l'avait précédé, et dans cette merveilleuse génération des préraphaélites plusieurs des artistes peintres inféodés à ce groupe, ont été de remarquables poètes, pour ne citer que W.-Bell Scott et William Morris.

D'ailleurs, les peintres de ce mouvement préraphaélite, qui n'ont pas laissé de vers, ont eux-mêmes peint des sujets si poétiques qu'on peut dire d'une façon générale que la plupart des artistes du mouvement préraphaélite avaient par une spéciale bénédiction du ciel reçu en naissant les deux dons de peinture et de poésie.

Ces dons combinés de poète et de peintre se rencontrent à nouveau chez quelques artistes de la nouvelle génération et d'une façon tout à fait remarquable chez M. Herbert Horne. M. Horne est connu du public artiste belge par le merveilleux dessin qu'il avait envoyé l'an passé au Salon des *XX* et qui représentait la Diane Chasseresse. Ce dessin, admirable de pureté, de force et d'élégance, est pour moi un vrai chef-d'œuvre. Tout en étant une création moderne et parfaitement originale, il atteste une science et une compréhension parfaites de l'art grec, en même temps qu'il évoque les images et les formes de la divine beauté attique aussi puissamment que les odes de Keats et les beaux vers de l'*Atalanta* d'Algernon-Charles Swinburne.

Cet amour et ce culte de la beauté parfaite qui font de M. Horne un artiste absolument classique, se retrouvent poussés aussi loin que possible

dans la plupart des pièces de son volume de vers, les *Diversi Colores*, et notamment dans le très beau poème intitulé : *A Song from an unfinished drama*, d'une inspiration purement grecque, et comme naturelle à ces poètes anglais, nourris de la saine lecture des classiques, familiarisés avec l'image des temples, des dieux et des déesses grecques, qu'ils ont contemplés si souvent en leur British Museum, et qu'ils s'imaginent voir passer et vivre autour d'eux dans le calme des vallées vertes, ombreuses et fraîches de la poétique Angleterre. M. Horne se distingue en d'autres poèmes par une recherche extrême de grâce et de délicatesse et certains poèmes ont le charme des petits vers si délicatement précieux de Robert Herrick ; mais le sentiment chez M. Horne est plus profond que chez le poète de la Renaissance et les poèmes amoureux du volume se rapprochent plutôt pour nous des vers exquis et toujours jeunes du délicieux Charles d'Orléans et parfois même des admirables sonnets de Pierre de Ronsard.

Les *Diversi Colores* donnent à leur auteur dans la poésie anglaise une place aussi distincte que celle que ses dessins et ses décorations lui ont gagnée dans l'art anglais contemporain, quelques pièces témoignant d'un grand amour des moindres choses de la nature pouvant seules le rattacher aux poètes préraphaélites. L'inspiration du volume est tour à tour religieuse, amoureuse et classique, et dans chacun de ces genres M. Horne nous a donné quelques très beaux poèmes d'un profond sentiment et de forme parfaite, comme son poème de *la Résurrection du Christ*, les poèmes intitulés : *Erotomachia*, *Cease, cease reproachful eyes*, *Commercia coeli*, et les six chants célébrant la Danse qui terminent le volume.

En résumé, les *Diversi Colores* sont un charmant recueil de vers classiques que les poètes liront et reliront surtout avec bonheur à cause de la perfection de leur forme et de la simplicité et du naturel de l'inspiration.

O.-G. D.

P.-S. Prochainement paraîtront à la même imprimerie, édités aussi par M. Horne, des volumes de vers de M. Selwyn Image et Ern. Dowson.

III

A *l'Art moderne*. — *Le Chevalier du passé*, par Edouard Dujardin, Paris, Vanier. — *Le Premier Livre pastoral*, par Maurice Du Plessys. Paris, Vanier. — *Bois ton sang*, par Pierre Devoluy. Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *Poésies complètes*, par Catulle Mendès. Paris, Charpentier. — *Dominical*, par Max Elskamp. Bruxelles. Lacomblez. — *L'Envol des rêves*, par Arthur Dupont. Bruxelles, Lacomblez. — *Le Coup de grisou*, par Dom Laurent Janssens. Bruges, Desclée. — *Ballades russes*, par l'abbé Hector Hornaert. Paris, Savine. — *Printemps sombre*, par Georges Cudell. Bruxelles, Lacomblez. — *Villiers de l'Isle-Adam*, par Stéphane Mallarmé. Bruxelles, Lacomblez. — *Les œuvres et les hommes*, par Barbey d'Aurevilly. Paris, Lemerre. — *La Fin des dieux*, par Henri Mazel. Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *Les Amours mortelles*, par Emile Leclercq. Bruxelles, Weissembruch.

A propos de ma chronique littéraire du mois de septembre et des petits phénomènes divertissants dont elle a été le prétexte, l'*Art moderne* publie l'articulet que voici :

« Le dernier numéro du très vivant journal *Le Mouvement littéraire* révèle une situation tendue entre deux groupes de notre jeune école. On en est à l'échange des filets, entrefilets, lettres et articles désagréables. Les personnalités mordantes affleurent. Naturellement, la galerie, représentée par l'ennemi commun, commente, excite et applaudit.

Quel ennui de voir ainsi renaître périodiquement des discussions que le sentiment des vrais intérêts de notre renouveau littéraire devrait étouffer dans l'œuf. Nous avons tant d'adversaires à combattre et à écraser. C'est là qu'il faut vider nos poches à fiel si vraiment nous ne pouvons en résorber le contenu. Entre jeunes, tous désireux de pousser en avant, il ne peut y avoir que des divergences d'écoles dans l'unité de notre belle transformation artistique. Comprenons que ces divergences mêmes sont un témoignage de vitalité et n'en faisons plus le prétexte de querelles envenimées. Ne nous donnons pas les uns aux autres des coups de coude dans nos rangs pressés. Frappons tous l'ennemi qui essaie encore de nous barrer la route et qu'il faut enfoncer. Mieux vaut se taire que de livrer au public la puérilité de ces disputes de ménage. Le vrai talent n'est pas à ce point susceptible. Confions-nous au temps qui met tout à la vraie place, hommes et œuvres. »

L'Art moderne a raison de prêcher l'union et d'invoquer les vrais intérêts de notre renouveau littéraire. Mais il servirait mal la cause qu'il défend s'il travestissait la pensée et les intentions de ses confrères.

Or, que dit-il?

Il parle de situation tendue entre deux groupes, de disputes de ménage et de divergences d'écoles.

Il n'a jamais été question de cela. On n'est pas un groupe parce que l'on commet, à soi seul, autant de fautes de grammaire et de syntaxe que tous les méchants écrivains de tous les pays et de tous les temps ensemble. Je ne me suis jamais mis en ménage, que je sache, avec les professeurs de pataquès et les écorcheurs de français. Et quant aux écoles, il ne suffit pas d'en commettre pour en fonder.

Il peut y avoir des vaches espagnoles dans toutes les étables. Je demande simplement qu'on ne prenne pas leur meuglement pour du français, et qu'on ne tue pas notre renouveau littéraire sous le ridicule.

L'Art moderne, j'en suis convaincu, reconnaîtra galamment son erreur. De mon côté, s'il parvient à me démontrer que le macaque flamboyant est du français, je retire tout ce que j'ai dit.

Amen!

***

M. Édouard Dujardin nous gratifie d'une nouvelle tragédie moderne, intitulée : *Le Chevalier du passé*, deuxième partie de *la Légende d'Antonia.*

Les personnages, éminemment modernes, de cette tragédie moderne, s'appellent le plus modernement du monde : la Courtisane, les Floramyes, Rosea, Aurea, Gemmea, Sidérea, le Veilleur, trois Voyageurs, un Jeune Homme, un Vieillard, l'Aïeul et le Chevalier.

Ces personnages d'une modernité accomplie échangent des vers destinés à rester modernes pendant toute l'éternité.

Échantillons pris au hasard :

... La dame de ces lieux
Ne veut plus que nous ornions ses yeux. .
... Elle a rompu le pacte doux
Qui nous liait à ses genoux...

... Nous partons,
Nous fuyons,
Nous délaissons
Ces vains horizons...

... Ma pensée, sais-tu pas bien
Qu'elle t'appartient
Et qu'il n'est rien
Qui ne soit tien
Et que toujours (ter) *je suis ton bien!. .*

On le voit, les imaginations de M. Dujardin tiennent le milieu entre les vers d'opéra et les vers de caramel.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est au nom de Wagner que M. Dujardin écrit ces rimes économiques.

Que Dieu nous garde des sacristains de Bayreuth!

***

Le Premier Livre pastoral de M. Maurice Du Plessys est aussi le premier livre de l'école romane, fondée récemment par M. Jean Moréas. Ce *Premier Livre pastoral* porte une nouvelle marque : la silhouette de la déesse Athénè se croisant les jambes, appuyée sur sa lance et sur son bouclier. Minerve, n'étant pas dans l'œuvre, figure sur la couverture du volume. C'est quelque chose. Mais il serait plus logique que Minerve, au lieu de croiser les jambes, se croisât les bras!

Le Premier Livre pastoral est précédé de deux odes de M. Jean Moréas, et d'une ode de M. Raymond de la Tailhède, qui démontrent que M. Maurice Du Plessys a le nez cuirassé contre les plus redoutables encensoirs.

Vient ensuite la dédicace que voici : « A Homère, à Pindare, à Méléagre, à Virgile, à Stace, à Naugerius, à Ronsard, à Malherbe, à La Fontaine je dédie, en la personne de Jean Moréas, prince des poètes romans français, ces vers. »

Naugerius, qui jouit d'une notoriété plus modeste que les autres locataires du cerveau de M. Moréas, a intrigué quelques latinistes. Ils ont fini par le découvrir sous les espèces du vénitien Navagero, un humaniste qui charma ses loisirs en rimant des pastiches de Catulle.

Qui donc a révélé Naugerius à M. Maurice Du Plessys, M. Maurice Barrès, ou M. Anatole France?

Le Premier Livre pastoral débute par la *Dédicace à Apollodore*, — M. Jean Moréas — dont le front juste est bienvenu. Puis se succèdent, en bel ordre, des odes à M. Raymond de la Tailhède, à la statue de M. Jean Moréas, au tombeau de M. Jean Moréas, et ma foi! au tombeau de M. Maurice Du Plessys lui-même. C'est le bréviaire des trois Pasteurs.

Si quelque lecteur ingénu me demande pourquoi cette œuvre est romane, je lui dirai franchement que je n'en sais rien. A moins que la poésie romane ne consiste à faire une salade avec des queues de strophes de Ronsard, à écrire « avecques », à remplacer Calliope par « Callioupe », et, quand le poète y pense, à supprimer l'*e* muet :

... Puis, ô vous, beau-chantante troupe,
Fêtez ! puis ô vous et chantez
Celle mieux chère à Callioupe
Pour qui va tonner dans la coupe
Le vin de l'Immortalité.
. . . . . .
Tu sais, si mon bras, grave aux taures,
Les a pas, beuglantes, courbés,
Et si j'ai, vidant sa pléthore,
Plongé dans la tripe au Centaure
Toute la longueur de l'épé !

Et voilà !

Je parie que *le Second Livre Pastoral* de M. Maurice Du Plessys relèvera d'une autre école que l'école romane, et qu'il sera dédié à d'autres pasteurs.

***

Si M. Maurice Du Plessys a pour pasteur M. Jean Moréas, M. Pierre Dévoluy a pour pasteur M. René Ghil.

Bois ton sang — c'est le titre du livre de M. Pierre Dévoluy — est une œuvre très disparate, où les nombreuses influences subies par le poète finissent par se fondre dans une inquiétante admiration pour M. René Ghil.

Je dis « inquiétante » parce que M. Pierre Dévoluy a des dons de poète, et parce que M. Ghil est inimitable.

Si M. Pierre Dévoluy voulait, il aurait beaucoup plus de talent que pas mal de rimeurs par à peu près, qui donnent aux lecteurs distraits l'illusion du poème. Mais il faudrait qu'il renonçât, non seulement à la manie, un peu provinciale, d'arborer des préfaces de complaisance, mais à la badauderie littéraire qui énerve la jeunesse française.

S'il faut absolument suivre quelqu'un, — on suit toujours un peu en art, qu'on le veuille ou non, — mieux vaut marcher derrière un maître de génie qu'emboîter le pas à des novateurs forains, dont le seul désir est de prendre place un jour, à force d'extravagance et de niaiserie byzantines, dans le Panthéon des toqués.

Il serait temps, je pense, de faire le vide autour de M. René Ghil — *similia similibus* — et même autour de M. Jean Moréas, qui est un gentil brodeur. Il serait temps, surtout, de renoncer a l'écolâtrie artistique et de saluer d'un large éclat de rire les marchands d'orviétan qui se flattent de régénérer la poésie française à coups de proclamations *blanches* et de théories stériles.

J'ai lu récemment, dans un journal du Pas-de-Calais, à la quatrième page, cette ébouriffante annonce :

A VENDRE
AU RABAIS
LE VEAU A TROIS TÊTES
DE L'ANNÉE PASSÉE

En littérature, par le temps qui court, un an, c'est très long !

***

M. Catulle Mendès publie chez Charpentier, en trois volumes ornés chacun d'un portrait caractéristique, ses poésies complètes. Cette publication vient à son heure, et ne manquera pas d'alimenter les polémiques littéraires. Comme la plupart des poètes de la pléiade du Parnasse, M. Catulle Mendès est en ce moment très discuté et très contesté. Avant de porter sur son œuvre un jugement définitif, il serait prudent d'attendre que tout ce tumulte fût apaisé.

Il me plaît cependant de rappeler l'aveu mélancolique échappé récemment au critique de *la Revue blanche*, qui s'écriait en comparant les œuvres des nouveaux poètes à celles de M. Catulle Mendès : « Il faut bien avouer que les écrivains de l'ancienne génération avaient plus de talent que ceux d'aujourd'hui ! »

J'ai relu ces trois volumes, où le caprice de l'artiste parcourt à tire d'ailes tous les pays de la poésie, avec une étrange curiosité. J'ai salué au passage maint vers célèbre, comme :

Tu portes fièrement la honte d'être beau.

Et ces autres, si souvent et si traîtreusement cités par les contempteurs du Parnasse :

La grande Muse porte un peplum bien sculpté
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante.

J'avoue une prédilection, qui pourra déconcerter quelques lecteurs, pour le recueil le moins connu de M. Catulle Mendès : *Les Soirs moroses*. C'est peut-être dans ces poèmes-là qu'il s'est le mieux regardé face à face, c'est derrière ces strophes que gît la clef de cette nature énigmatique, qui attire et qui repousse, et sur laquelle le mot suprême n'a pas encore été dit.

***

M. Max Elskamp, dont nous avons signalé l'éclatant début, publie chez Paul Lacomblez, dont la collection s'enrichit de jour en jour, une nouvelle édition de *Dominical*.

Je n'ai rien à retrancher des éloges que j'ai décernés au poète. Bien au contraire : je voudrais les accentuer. Ce petit livre, pour lequel la critique des journaux quotidiens a montré un dédain professionnel, révèle un grand talent déjà mur, et possède une vitalité peu ordinaire. On reparlera souvent

de *Dominical* lorsque le nom et les articles de certains lundistes seront oubliés.

L'Envol des Rêves, de M. Arthur Dupont, est un recueil de vers très honorables dans leur ensemble, et dont quelques-uns ont du charme et du brillant. M. Arthur Dupont n'atteint pas encore à la fermeté d'accent et à la maîtrise de M. Elskamp; mais il se recommande par des qualités de jeunesse et de verve qu'il serait injuste de mépriser.

On a presque reproché à M. Arthur Dupont l'ordonnance et la correction de ses poèmes. Je l'engage vivement à n'accepter ce reproche que sous bénéfice d'inventaire. Assurément, la langue de *l'Envol des Rêves* est d'un écrivain correct; assurément aussi la plupart de ses poèmes sont convenablement ordonnés; mais qu'il ne l'oublie point : la correction et l'ordonnance ne suffisent pas à la réalisation de la beauté. Il existe dans l'œuvre d'art vraiment belle une sorte d'harmonie mystérieuse, qui ne peut se passer de ces qualités, mais dont ces qualités indispensables ne démontrent pas l'existence. C'est cette harmonie mystérieuse qui manque un peu à *l'Envol des Rêves*. J'espère qu'elle se manifestera dans l'œuvre future de M. Dupont.

***

Dom Laurent Janssens, professeur de rhétorique à l'école abbatiale de Maredsous, dédie « aux familles endeuillées d'Anderlues » un drame en trois actes et en vers intitulé *Le Coup de Grisou*.

Le sentiment en est très louable, et les vers, d'un François Coppée qui serait entré en religion avant de rencontrer M. Catulle Mendès.

M. l'abbé Hector Hornaert tranche violemment sur la masse de nos écrivains ecclésiastiques : il a du talent, un incontestable et vigoureux talent. Ses *Ballades russes* nous consolent de la sacrée littérature que, sous prétexte de littérature sacrée, de pieux grimauds déposent dans les revues orthodoxes. M. l'abbé Hornaert a des conceptions de poète, qu'il réalise en artiste, d'une main expérimentée et ferme.

Qu'on en juge par le sonnet intitulé *Peintre d'Icones :*

Dans l'atelier étroit, peuplé de chevalets,
Où flotte une odeur d'huile et de peinture fine,
Fidèle au manuel d'Athos, plein de signets,
Le vieux moine achève une icone byzantine.

Il a fait sa prière en prenant son pinceau,
Et lèche, avec la foi que son sujet mérite,
Un Christ qui, roide et long, en son collant manteau,
Bénit les Douze avec trois doigts, selon le rite.

Et d'après la façon que le Maître prescrit,
Il relève les chairs par de blanches hachures
Et nimbe adroitement les têtes de dorures.

Puis se levant, très calme, à son œuvre il sourit,
Et pour la contempler dans sa juste lumière,
Du pied, il pousse un peu son lourd siège en arrière.

Les *Ballades russes* contiennent des morceaux de plus mâle allure, et entre autres des *terza rima* d'une belle et majestueuse sonorité. Mais les longues citations me sont interdites. Le sonnet que je transcris suffit d'ailleurs à démontrer que M. Hornaert est un vrai poète.

***

Il me reste à signaler quelques œuvres en prose, dont plusieurs mériteraient une longue analyse Je ne dis pas cela pour *Printemps sombre*, une nouvelle écrite de verve, d'une plume tourmentée, par un débutant qui aura du talent un jour, mais pour l'étude de M. Stéphane Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam, hommage respectueux et discret rendu par un noble artiste à un génie douloureusement inégal, pour le tome XIII de *les Œuvres et les Hommes*, de Barbey d'Aurevilly, sous les doigts de qui les mots, charmants ou terribles, sont des fleurs ou des épées, et pour *la Fin des Dieux*, le beau drame de M. Henri Mazel, où la lutte entre le paganisme et le christianisme est décrite d'une manière originale, par un écrivain au style souple et fort, amoureux de gracieuses fictions et de merveilleuses légendes.

Quant au livre de M. Emile Leclercq, *Les Amours Mortelles*, il n'a aucun rapport avec la littérature. Ce livre est le dernier effort de l'école du pot-au-feu, représentée naguère chez nous par une constellation d'épiciers budgétivores, et dont M. Emile Leclercq est aujourd'hui le suprême débris.

C'est la tragique histoire d'un avocat que la jalousie mène au suicide, et d'une grand'mère qui se saoûle avec de l'eau de Cologne.

Voici quelques extraits caractéristiques :

« Il est arrivé beaucoup de monde depuis huit jours.

— Oui, nous sommes envahis.

— Le contingent bruxellois a surtout augmenté Hier, on se serait cru, au Casino, à *un concert du Cercle artistique* : j'y ai vu les Van Esse, les Reynaert, les De Ridder, les Cortenne et cinquante autres, tout frais débarqués, et qui se montraient là en leurs plus jolis atours. Il n'y avait pas jusqu'à Mme Cortenne, *qui égarait mélancoliquement ses yeux bleus dans la foule*, comme si elle avait perdu quelque chose...

— Ou quelqu'un... Et puis, son mari l'accompagnait sans doute.

— Oui ; double cause de mélancolie.

— Alors, vous croyez que ce qu'on raconte est de l'histoire?

— Mon Dieu, ma chère, je ne sais. On dit qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Et puis, avouez que, quand on appartient à un M. Cortenne, il doit être permis de protester.

— Protester est joli!... Protester dans une chambre d'hôtel, en la société d'un... monsieur!

— Je ne vous en dirai rien ; on raconte tant de choses! Je pensais seulement qu'un M. Cortenne, brutal et, dit-on, débauché, mériterait bien la justice dont on parle dans la Bible : œil pour œil, dent pour dent. *A coup de canif, coup et demi!* »

A noter aussi le portrait d'Alice Liétenard, *connue depuis neuf ans dans le monde de la bourgeoisie moyenne, du médium aisé :*

« *Le premier effet produit à sa vue n'était pas accentué, il ne s'imposait pas :* cette jeune femme de vingt-huit ans n'avait pas *les qualités brillantes qui font sensation dans un groupe, qui excitent l'intérêt des* MESSIEURS, toujours à l'affût des formes *plastiques sensationnelles.* Elle ne séduisait point; *ce n'était point une femme pour le coup de foudre.* »

Et enfin l'épisode émouvant où l'on découvre *le vice solennellement évident et respectablement expressif* de la mère de l'avocat :

« Une porte de communication existait entre la chambre des époux et celle de la belle-mère. Mme Liétenard l'ouvrit doucement.

La vieille dame se leva comme un ressort ; elle se tenait près d'un guéridon placé contre la fenêtre. Sur le guéridon, il y avait un flacon et un verre. La vieille dame fit un pas pour cacher le guéridon aux yeux d'Alice.

« J'ai vu, maman, dit-elle. Allons, donnez-moi ce flacon et ce verre.

— Ils sont à moi.

— Oui; mais vous savez pourquoi je vous les demande. Ce que contient ce flacon finira par vous tuer, et nous devons veiller sur votre vie et sur votre santé comme si vous étiez un enfant.

— Ma fille, vous me manquez de respect.

Elle se redressait, elle prenait son air le plus imposant. Ses yeux brûlants et troublés avaient la fixité des yeux d'une folle. Ses doigts, appuyés à sa ceinture, tremblaient et s'enlaçaient mollement. Alice s'approcha du guéridon et, avec une tranquille autorité, s'empara du flacon qui y était déposé, qu'elle déboucha et flaira.

« Mais c'est de l'eau de Cologne, dit-elle, stupéfaite.

— Excellente! dit la vieille dame, et, sur ses lèvres minces, apparut une sorte de sourire. »

Le monsieur qui a écrit ça est critique littéraire à *la Chronique* et inspecteur du département des Beaux-Arts.

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

Des circonstances indépendantes de notre volonté nous ont forcé de publier un numéro double.

Nous prions nos abonnés de nous excuser et de reporter leur ressentiment, qui, nous l'espérons, est profond, sur la tête de notre directeur, M. Iwan Gilkin, éloigné de Bruxelles par un violent accès de tourisme.

Le numéro d'octobre-novembre a été composé sous la direction de M. Albert Giraud.

Vient de paraître chez Deman, le deuxième cahier de M. Iwan Gilkin : *Ténèbres.*

Pour paraître en décembre : *les Récits de Nazareth*, par M. Eugène Demolder.

Les meilleurs géographes assurent que Nazareth n'est pas loin d'Yperdamme.

Pour paraître incessamment, chez l'éditeur Paul Lacomblez :

Quelqu'un d'Aujourd'hui, par M. Henry Maubel.

Silhouettes et Portraits, deux volumes, par M. le baron de Haulleville.

Au siècle de Shakespeare, par M. Georges Eekhoud.

Noëls Fin-de-Siècle, album de Christmas, rimé par M. Théo Hannon, illustré par M. A. Lynen.

Le Château des merveilles, par M. Valère Gille.

Sous la Couronne, par M. Albert Giraud.

Vient de paraître, chez Monnom, *les Amants de Taillemark*, drame en trois actes et en prose, de M. Maurice Desombiaux.

M. Olivier-Georges Destrée achève en ce moment un recueil de poèmes sans rimes qui paraîtra en Angleterre, avec des ornements de M. Horne, qui exposa récemment au Salon des *XX*.

LE MACAQUE FLAMBOYANT

Le nouvel idiome ainsi baptisé par nous continue à se propager et à fleurir.

Echantillons récents, mais non sans valeur :

« ... Vos robes multicolores, aux couleurs de vos humeurs, c'est parées de celles-ci que vous dansez à travers les opales... »

« ... Ma peine est d'être chétivement en un point borné de l'espace, sous vos regards aux douces souvenances, mais, du talon j'écrase le phallus obstiné... »

« ... Comme vous (*vous*, c'est M. Albert Giraud) je vénère Villiers de l'Isle-Adam, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Verlaine : comme vous ne faites pas, je lis avec enthousiasme : *Comment on devient Mage, la Fin des Bourgeois, les Chants de Maldoror, la Débâcle, la Bible!!!!* »

« ... Je suis homme, qui fut brute limoneuse, préhistorique : ce souvenir me domine et les spéculations détachées totalement de ce souvenir essentiel n'ont plus l'odeur de la terre et de la vie que j'aime pardessus tout... »

« ... Le fond qui importe seul, la pierre que chacun apporte au trésor commun universel, vous la jetez par-dessus bord... »

« ... J'ai honte, devant des aveux comme ceux-ci : *J'ai passé deux jours et demi sur une seule strophe...* (Lettre de Wieland à Merck)... C'est du gaspillage de temps, de

santé et de volonté. Ce n'est pas du labeur d'homme... »

« ... *La Jeune Belgique* a su crier quand Monsieur Frédérix mettait de côté ses livres et n'en parlait pas. Pourquoi *La Jeune Belgique* fit-elle de même quand *La Création du Diable* lui fut envoyée? Elle y consacra dix demi-lignes de memento, ce qui ne se fait pour aucun livre. — Tout récemment un témoignage d'admiration adressé à Eugène Demolder, mais où j'ai la témérité de déclarer mon antipathie pour *la Jeune Belgique*, me vaut de sa part une lettre de la dernière malséance... Comme si me voilà obligé d'estimer toute *la Jeune Belgique*, parce que M. Demolder en est. — Pourquoi M. Giraud, qui a tant de choses à me dire publiquement dans ses chroniques, ne me dit-il rien *quand il entre chez un éditeur où je suis la tête découverte, au lieu d'y rester*, lui, le chapeau sur la tête? »

Nous avons interviewé M. Albert Giraud. Nous lui avons posé ce double problème : « Comment faire pour entrer chez un éditeur au lieu d'y rester? Et comment, étant donnée une tête découverte, peut-on y rester? »

M. Albert Giraud, très perplexe, a répondu qu'il allait relire Hippocrate, — au chapitre des chapeaux.

On lit dans *le Réveil*, sous la signature de M. Albert Arnay :

« Depuis quelque temps on a la déplorable manie de trouver bon tout ce qui paraît en Belgique au bénéfice d'un nom nouveau. Tant que ce procédé ne dépassait pas certaines revues d'une tenue plus que critiquable, il n'y avait pas grand mal. La chose, malheureusement, tend à s'étendre; déjà elle gagne des publications qui nous avaient habitués à moins d'indulgence et il est temps, — il est temps surtout si nous voulons rester dignes vis-à-vis de l'étranger — qu'une réaction se produise. Notre propre public, d'ailleurs, où des êtres compréhensifs attendent de nous la bonne parole — le public n'est-il pas disposé à ranger sur une même ligne tous les écrivains plus ou moins recommandés? A nous donc de nous montrer scrupuleux. Qu'on exagère *quelque peu* le talent d'un ami qui en a, qu'on cherche à ne *pas trop* blesser l'ami qui en a moins, je n'y vois à la rigueur aucun inconvénient. Mais lorsqu'un livre est foncièrement mauvais, il faut oser l'avouer, le crier, et c'est ce que nous avons fait. »

On lit dans *l'Indépendance :*

« En même temps qu'elle offrira aux lecteurs de son édition quotidienne ces actualités piquantes, *l'Indépendance* réservera dans son supplément du dimanche une place spéciale à des productions inédites des prosateurs et des poètes belges, dont les œuvres marquent une note personnelle dans le mouvement littéraire de notre pays. Ces *Pages de la Wallonie et des Flandres* — c'est sous ce titre général que seront réunis ces spécimens divers de nos littérateurs — ne peuvent manquer d'exciter de sympathiques curiosités chez nous et à l'étranger.

Citons, parmi les écrivains dont nos plus prochains suppléments contiendront des pages inédites : MM. Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach, G. Van Lerberghe, Franz Foulon, Georges Garnir, Fernand Severin, Grégoire Leroy, Pol De Mont, Célestin Demblon, Georges Khnopff, etc. »

L'Indépendance, il y a quelques mois, affectait un mépris sans bornes pour les revues littéraires qui ont « dix-sept » abonnés.

Ce sont les écrivains qui se révélèrent dans ces revues-là que *l'Indépendance* appelle aujourd'hui à la rescousse.

Pauvre castel des grands verjus!

Les *Entretiens politiques et littéraires* nous retirent leur considération très distinguée. Voici comment ils nous notifient ce grave événement :

« Nous avons recommandé *la Jeune Belgique* que M. Valère Gille dirigeait avec tact et courtoisie, et que nous rédigions en

partie pour répondre à des invitations bien tournées.

Un retour offensif du « parnassisme » belge fait aujourd'hui de cette feuille le moins recommandable esthétiquement des périodiques du Nord — *où l'Art Moderne et la Société nouvelle* prospèrent. »

L'éminent directeur des *Entretiens* estime pleines de tact et de courtoisie les revues qui lui adressent des invitations bien tournées : ces sentiments de reconnaissance sont fort louables. Avec une logique qui ne laisse rien à désirer, il juge dénuées de tact et de courtoisie les revues qui ne l'invitent pas ou qui ne l'invitent plus : le roi Salomon n'a jamais montré plus de jugement.

Il nous avait accordé sa recommandation, il nous l'a retirée : il ne nous reste vraiment qu'à nous en passer.

Lire dans *le Journal de Gand*, les très intéressants articles que M. Joseph Desgenêts consacre aux écrivains belges.

Dans le numéro du 15 octobre a paru une étude complète sur M. Georges Eekhoud, et *la Flandre libérale* a publié des études de M. Lucien De Busscher sur les dernières œuvres de MM. Arnold Goffin, Camille Lemonnier, Jean Delville, etc.

Plusieurs journaux belges se sont fâchés tout rouge parce que M. Albert Giraud se permet de ne pas admirer *la Débâcle*.

L'un de ces journaux a reçu la lettre que voici :

Monsieur,

Vous avez bien voulu, dans votre numéro du 14 septembre, citer entre guillemets, à propos de *la Débâcle* de M. Zola, cinq ou six phrases éparses de ma chronique littéraire de *la Jeune Belgique*.

C'est un procédé de journaliste calabrais!

J'ai eu l'audace grande de critiquer *la Débâcle*, et mon audace vous paraît abominable. « Tout de même, dites-vous spirituellement, c'est bien malheureux pour M. Zola ; mais aussi, pourquoi a-t-il passionné la foule, pourquoi son livre soulève-t-il les éloges de la presse et du public? Il aurait dû comprendre que le véritable génie doit rester incompris et se suffire à lui-même. » Et vous ajoutez d'un air fin : « Voyez plutôt M. Albert Giraud. »

D'où il résulte que, lorsque la foule et la presse ont parlé, la critique littéraire n'a plus le droit d'exprimer un avis différent du leur, et qu'on ne peut blâmer l'œuvre de M. Zola si l'on ne justifie, pour ses propres livres, d'une notoriété et d'une vente égales à celles du romancier de Médan!

A ce compte-là, Monsieur, un seul écrivain aurait le droit de médire de *la Débâcle*, M. Georges Ohnet, et un seul journal sans doute, le vôtre !

D'accord avec le public, il y a dix ans, pour éreinter M. Zola lorsqu'il avait encore le souci de l'art, vous êtes aujourd'hui d'accord avec le public pour exalter le romancier qui décline. La forme la plus haute et la plus désintéressée de la critique, serait-ce donc l'adoration du succès?

J'espère, Monsieur, que je devrai, non pas à la loi, mais à votre confraternité, l'insertion de ces quelques lignes, et vous prie d'agréer l'assurance de ma considération la plus distinguée.

ALBERT GIRAUD.

M. Ernest Renan est mort.

C'est un beau joueur de flûte qui disparaît.

Deux autres académiciens ont suivi M. Renan dans la tombe. Ce sont, paraît-il, MM. Marmier et Rousset.

Un certain M. Paul Frédéricq, professeur à l'Université de Gand, publie dans *l'Athenæum* de Londres un article sur les écrivains de notre pays.

Voici le fragment relatif à *la Jeune Belgique* :

« La quantité d'ouvrages d'imagination produits en langue française durant ces douze derniers mois, a été prodigieuse. Rarement un plus grand nombre de volumes a encombré les comptoirs des

libraires, et la demande a été toujours inférieure à l'offre, à cause de la méfiance que témoignent les Belges à l'égard de leurs écrivains. Néanmoins, les représentants de l'école qui s'intitule *la Jeune Belgique*, ont du moins attiré sur eux l'attention, s'ils n'ont pas encore gagné la sympathie du public. M. Maurice Maeterlinck, dont les pièces étranges ont été représentées avec un succès douteux à Paris, à Londres, à Bruxelles et à Copenhague, a été l'objet de beaucoup de discussions en refusant le prix quinquennal de littérature dramatique décerné à sa *Princesse Maleine*. Il a publié en outre deux nouveaux drames : *Les Sept Princesses* et *Pelléas et Mélisande* qui marquent un progrès

Comme je l'ai mentionné en 1891 (*Athen.* n° 3223), le fondateur de ce mouvement littéraire, M. Maurice Warlomont, dont le pseudonyme était Max Waller, est mort il y a une couple d'années. Une de ses charmantes nouvelles — *Daisy* — a été publiée. C'était sa dernière œuvre. Deux puissants écrivains de l'école réaliste s'étaient déjà fait connaître dans notre pays avant même que les adeptes de *la Jeune Belgique* fussent remarqués : MM. Camille Lemonnier et Georges Eekhoud. L'un réside à Paris et l'autre à Bruxelles. Ils sont Flamands tous les deux : chose qui est commune à beaucoup de nos auteurs français. Ce sont les meilleurs prosateurs de ce groupe. *Le dernier roman de M. Eekhoud* est intitulé *Cycle patibulaire* et *celui de M. Lemonnier*, *Dames de volupté*. Tous deux sont d'une grande crudité d'expression. »

M. Paul Frédéric prend le *Cycle patibulaire* et *Dames de volupté* pour des romans.

Il n'a donc pas même feuilleté ces livres.

Cela ne l'empêche pas de les juger.

M. Paul Frédéricq a une singulière façon de comprendre la probité de la critique.

L'Art Moderne a repris sa campagne contre la Commission des Musées.

L'Eventail, l'alerte et vivant journal théâtral fondé par notre ami Fritz Rotiers, vient d'entrer dans sa sixième année.

Tous nos compliments au père et à l'enfant.

LES NOUVEAUX CONFRÈRES :

Le Drapeau s'est déployé le 1er novembre. Programme excellent, et beaucoup d'ardeur. De quoi faire écumer quelques bénitiers.

Les Broutilles d'Art ont vu le jour le 27 août. Promesses de critique indépendante qui, nous l'espérons, seront tenues.

La Revue rouge, — qui est blanche — et qui compte parmi ses collaborateurs les conférenciers de la Section d'Art de la Maison du Peuple.

Les phrases historiques :

« *Œdipe-Roi* est le premier drame judiciaire... »

(*La Meuse* du 2 novembre 1892.)

A travers les Revues :

En Belgique : Dans *la Société nouvelle*, *Burch Mitsu*, par Georges Eekhoud, des proses d'Emile Verhaeren, le drame de Maurice Desombiaux et une étude musicale d'Henry Maubel ; — dans *Floreal*, des vers et de la prose de Francis Vielé-Griffin, Gérardy et Pascal ; — dans *le Magasin littéraire*, un intéressant article de Maurice Bekaert sur Louis Delbeke ; — dans *la Wallonie*, qui publie coup sur coup deux livraisons, une odyssée moderniste, mais légendaire, parfois puérile, mais d'une langue riche et nette, signée : André Gide, — des poèmes de Stuart Merrill et de remarquables études critiques d'Albert Mockel ; dans *le Réveil*, un conte de Stiernet et des vers à la dernière mode ; — enfin, dans *le Mouvement littéraire*, un portrait de Nestor de Tière, enguirlandé d'un panégyrique très amusant de M. Verbeek.

En France : dans *la Plume*, les poètes romans continuent à se congratuler pindariquement ; — dans *la Revue indépendante*, on dort debout et à cheval ; dans *l'Ermitage*, du Raimbaud inédit, — et peut-être authentique, et un article de Hugues Rebell sur Henry De Groux, en ce moment à Bruxelles ; — dans *les Entretiens*, un portrait de Coppée par Henri de Régnier, et un article sur *la Mer* de Gilson par Georges Eekhoud ; — dans *la Revue Blanche*, un extraordinaire Saint-Pol-Roux ; — dans *le Mercure*, des invectives de Léon Bloy à l'adresse de Renan, *purgatoire restant*, et enfin, dans *la Revue des revues*, une curieuse lettre du comte Tolstoï.

Un théâtre lyrique historique

Il est avéré, n'est-ce pas, que dans les actuelles conditions d'administration du Théâtre de la Monnaie, le rôle artistique que la Belgique avait à prendre, demeure abandonné. Ce n'est qu'un retard peut-être, mais les circonstances favorables qui s'offraient ne s'offriront pas toujours.

Il y a quinze ans, l'émigration française avait fait du Théâtre de la Monnaie le théâtre des refusés; un peu plus tard, ce théâtre, surmontant les routines, avait accueilli, le premier en pays de langue française, l'œuvre de Wagner.

A ces époques, du reste, l'animation régnait. On exécutait superbement les oratorios de Brahms, Schumann, Mendelssohn, Saint-Saëns, et personne ne songeait à trouver cela « crevant ».

On écoutait, on discutait; ces exécutions étaient des solennités musicales auxquelles on assistait avec respect. Qui ne se souvient de l'émotionnante audition du *Requiem* de Brahms? Ces auditions avec celles du Conservatoire entretenaient la culture, élargissaient et approfondissaient les vues. Leur suppression est peut-être une des causes de l'avortement de ce mouvement musical dont les débuts avaient été si spontanés, si généreux.

Le mouvement wagnérien, pour peu qu'on puisse encore employer cette

expression à la veille de la vulgarisation de *Parsifal*, n'a pas eu ici son expansion complète. Au moment où Bruxelles allait offrir un centre d'interprétation française à l'œuvre de Wagner et à tout le drame lyrique restauré par lui, le mouvement a dévié. On a repris des choses comme *le Pardon de Ploërmel*, et le Théâtre de la Monnaie est redevenu une petite station de la banlieue esthétique où les trains internationaux ne s'arrêtent plus.

Autour de cette station maintenant, c'est le silence; le wagnérisme, ce « suffrage universel » de l'esthétique publique, comme on l'appelait dernièrement, a eu sa réaction. On a inscrit le nom de Wagner au répertoire; le public pratique et commerçant que la petite station dessert, est retombé dans son marasme. Il s'y enfonce.

Pour ce public, le wagnérisme n'était qu'une manifestation de la rue; l'agitation a cessé et, comme l'initiation n'était pas complète, la masse est revenue à ses amours faciles. Qu'a-t-on éduqué ? Des oreilles, rien de plus. Le public a pris de ce côté de nouvelles habitudes ; son ouïe s'est blasée sur l'audition des harmonies et des orchestrations nouvelles. Il n'entend plus, c'est pour cela qu'il se tait ; car n'entendre que par l'oreille, c'est la pire des surdités.

Nous voilà donc loin du drame lyrique, car modifier des sonorités et enrichir l'orchestre, c'est, à peu de chose près, continuer Meyerbeer. Ce qui s'est produit ici ce n'est pas un recul, c'est un déboîtement. Il arrive que l'esprit des enfants se dérobe à une démonstration trop précipitée. Trente ans de propagande n'ont pas suffi à démontrer l'esprit de l'œuvre de Wagner à la foule. Le saut était trop brusque et la démonstration péchait par ses prémices. La foule ne voit rien au delà des richesses matérielles que le théâtre lyrique a amassées depuis le commencement de ce siècle, pour sa corruption. La démonstration est à recommencer d'un peu plus haut, c'est-à-dire des points de vue pris par Wagner lui-même chez les auteurs anciens. C'est pourquoi la fondation d'un théâtre lyrique historique serait opportune. Ce théâtre rendrait un peu de champ aux conceptions; il ferait moduler la pensée en reproduisant des œuvres inconnues, ou oubliées, d'époques passées où les ressources matérielles étaient moindres, mais l'esprit plus pur et plus élevé. Il nous ramènerait passagèrement à un art plus sobre et plus abstrait. L'œuvre de ce théâtre serait un succédané logique ou, pour mieux dire, le corollaire de ce qu'on a appelé le wagnérisme. Ce n'est qu'en s'appuyant sur les classiques que Wagner a pu donner cette prodigieuse extension vers l'avenir au théâtre lyrique. Il est allé avec des richesses merveilleuses rejoindre ce théâtre au point de la lignée marqué par Gluck. A la rigueur, on pourrait dire qu'il n'a fait que corriger une

déviation en reconnaissant en plein classicisme ses premiers ancêtres. Pour bien le comprendre et profiter de son œuvre, il faut que nous reconnaissions à notre tour les précurseurs; il faut que nous fassions nos humanités lyriques. Le temps d'arrêt que nous subissons est favorable à une revue historique qui remettrait bien des idées à leur place exacte et éclairerait de lumière vraie la pauvre et vulgaire musique que des gens au goût désorbité nous donnent pour de la musique de maîtres.

Pour préciser, voici ce que nous proposons : une entreprise par patronats sous la direction artistique d'un musicien; une seule représentation de chaque pièce, sur un petit théâtre. Pas de troupe permanente; les artistes choisis spécialement pour les rôles à créer. L'orchestre et les chœurs se recruteraient facilement. On représenterait des œuvres de Monteverde, Scarlatti, Pergolèse, Cimarosa, Paisiello, Lulli, Rameau, Gossec, Grétry, Méhul, des œuvres de Hændel et de quelques compositeurs qui entretinrent la scène allemande jusqu'à Mozart. Si l'essai réussissait, on aborderait ensuite des œuvres plus développées telles que celles de Gluck, de Spontini, de Beethoven. On nous objectera que la Monnaie va monter *Orphée*. Quand même la Monnaie inscrirait réellement à son programme plusieurs œuvres de Gluck, cela n'empêcherait pas la réalisation du programme préliminaire que nous venons d'esquisser et, du reste, ce que nous proposons c'est une campagne d'art méthodique et suivie, dégagée de tout intérêt commercial.

LA JEUNE BELGIQUE

RÉVEIL

Un cor, ce soir d'été, chantait dans les bois verts!

Que l'Idéal est loin! Que ces jours sont amers!
J'ai dénoué soudain l'étreinte commencée;
Mon cœur, ainsi touché dans sa fierté passée,
S'est détourné de toi pour entendre à loisir
Cette haleine orageuse où chantait son désir!

Car tu m'avais en vain soufflé ton indolence!
Il suffit qu'une voix, seule dans le silence,
Réveillant tout à coup mon rêve puéril,
Éclaire autour de moi tout le deuil de l'exil,
Non, je ne suis pas fait pour ce bonheur inerte!
Mon rêve d'autrefois remplit la forêt verte;
Grandi chez les plus vils, né parmi les meilleurs,
Je m'en souviens enfin, ma patrie est ailleurs!

Longtemps j'aurai subi cette ombre que la femme
Jette, quand elle veut, devant les yeux de l'âme;
Ivre de ta jeunesse éphémère, hanté
Du fantôme menteur de ta vaine beauté,
Mon cœur distrait par toi du seul soin qui l'élève.
A désappris bientôt ses regrets et son rêve.
Tu m'avais désarmé, je n'étais plus mon roi!
Quel espoir exhalai-je, en ces jours pleins de toi,
Dont tes baisers trop doux n'aient étouffé la plainte?
Quel geste ai-je tenté, libre de ton étreinte,
Dont tes bras souverains n'aient vaincu la fierté?
Quel regard orgueilleux, que tes yeux n'aient dompté?

Mais enfin, malgré toi, je renais à moi-même!
Un chant s'est élevé de ce pays suprême
Où la fleur de ma gloire est à cueillir encor,
Et la voix orageuse et plaintive du cor
Éclate longuement dans la forêt troublée,
Comme le premier cri d'une âme réveillée!
Je m'en vais donc..... Pour toi, dont l'énervant amour
Aura retardé trop ce grand, ce noble jour,
O reine d'un moment! Si ton cœur resté tendre,
Affligé d'un destin qu'il ne saurait comprendre,
Malgré tout mon dédain me poursuit de son deuil,
Que mon erreur au moins te reste pour orgueil!

FERNAND SEVERIN

LES AIGLES

Quelle nuit étendit sa moire sur leurs ailes?
Quel noir souterrain se referma sur eux?
Pourquoi, las de l'azur, les aigles majestueux
Ont-ils fui les caravelles
De blancs nuages flottant au ciel?

Aveuglés d'ombre, les contemplateurs du soleil
Enveloppés des ténèbres de la terre,
Sur le roc crispent leurs serres
Et sous les voûtes battent des ailes
Pour retourner vers les hautes demeures.

O là-bas, quand ils planaient dans l'immensité
De l'espace! quand ils passaient,
Les yeux en flammes, dans les profondeurs
De l'Ether, parmi des flottes de soleil,
Tout noirs dans la lave du soleil!

Quand, frissonnants, ils contemplaient
Les mondes tournoyer dans l'infini béant,
Et, de leur trône au ciel, qu'ils voyaient
Des planètes précipitées dans le néant
Comme de mauvais anges chassés par Dieu,
Loin de la lumière irradiante,
Tandis que de grands serpents de feu,
Passaient annonciateurs de désastres!

Maintenant ayant fui la vue des astres
Et le firmament à la tunique d'or
Et l'éclatant Hèlios d'or,
Ils sont tombés dans les antres où la nuit noire
Etend pour jamais sur leurs ailes sa moire.

Et leurs serres griffent les murs,
Et leurs becs frappent le roc dur.
Puis reprenant leur vol, éperdus,
Vers les hauteurs natales perdues,
Vers les vagabondes nues,
Ils se cognent aux voûtes, ils retombent déchus.
Ces orgueilleux contemplateurs de l'infini
Terrassés dans le silence et l'angoisse de la nuit.

MAURICE DESOMBIAUX

LA MONPARONNE

(Suite et fin.)

Fatiguée, haletante, elle gagnait alors les hauts plateaux où ondule à l'infini, vers les forêts de l'horizon, une mer de bruyères rousses et de genêts d'or. Chaque jour, instinctivement, comme poussée par un besoin maladif de s'enfoncer au parfond de ses souffrances, elle s'en revenait paître là ses troupeaux.

C'était le coin de terre désormais mémorable où son fils s'était arraché d'elle, la déchirant d'adieux ; c'était l'immensité bonne versant les nostalgies propices aux cœurs doux. Là, les yeux pouvaient se perdre au ciel gris bleu, sur des vols de geais, de corneilles empennées de deuil, d'échassiers migrateurs ! Là, les yeux pouvaient errer sur des balancements de chênes frêles hérissant, de loin en loin, la plaine comme des mâts de navires perdus au large !

La Monparonne s'affalait, les regards fixes, se rappelant. Par ici, il s'était départi, se dandinant en une allure dégagée, sa blouse neuve se gondolant comme sous un vent d'espoir, sa casquette chiffonnée de chic sur la hennette. Les mains à l'aise dans ses larges grègues de velours, luisantes ainsi que des terres labourées d'automne, il avait foulé ces bruyères mêmes, l'air gaillard et résolu comme un saint conquérant sur les images des paroissiens. Puis, dévalant les pentes là-bas, il avait décru aux profondeurs, avait reparu déjà diminué, gravissant un raidillon à l'horizon. Et voilà !... tout s'était effacé, s'était brouillé sous un grand voile de larmes. Les bois, là-bas, dansaient, les plateaux flambaient sous des lumières tremblantes ; les choses, autour d'elle, tournaient, tournaient... Elle n'avait plus su ni quoi ni qu'est-ce, sinon qu'il lui était ravi, qu'elle ne pouvait plus le couver désormais, qu'il ne lui serait plus donné jamais de lui arranger une vie belle comme un chemin bordé de vives haies, un jour de procession fleurie ; et non plus de lui acquérir, à la foire de mai, de flambants sarreaux, de chauds corselets de laine ; non plus de lui serrer en la poche, parfois, une boursette de sous clairs, de quoi faire le faraud aux jeux de quilles, et le pendard, les dimanches, avec les filles !

Où donc était-il à cette heure ? Routant vers quelles misères ? Vers quels gouffres de plaisirs qui ne sont que menteries ? Vers quelle vie de propre-à-rien qui rend à la parfin l'âme amère ? Bien sûr, la mort de ses autres petits, vers qui s'égarait souvent sa souvenance, ne l'avait pas torturée de

la sorte ! De les savoir non loin d'elle, couchés en le cimetière ensaulé, une grande paix était, tout en elle, descendue. Les âmes de ses petits ne l'avaient-elles pas toujours accompagnée, mêlées ainsi aux alentours ? Ah ! leurs voix chantaient en les angelus sereins, leur essence planait en l'arome des bruyères, ils erraient, le soir, sur les versants, en caressants effluves et légères flammes bleues ; et elle les respirait en les brises passantes. Mais de lui, de l'ingrat parti en perdition, savait-elle une miette quelque chose ! Les villes maudites, les grandes gueuses de villes avaient happé son fils, et, comme des machines terribles, elles auraient vite fini de le broyer, de le lui rendre supplicié et blême, tel le christ là-bas au calvaire des quatre chemins. Oui, oui, grand saint Roch et son bon chien, de son gars il en adviendrait ainsi que de bravement d'autres ! On le ferait souffrir ; on le lui rapporterait un jour, à moitié trépassé, les yeux ternis de larmes, la face ratatinée d'angoisses, comme une bancetée de pommes que l'on sèche au placard, durant l'hiver, au-dessus des taques des cheminées !

***

Les villes ! Ses inquiétudes les évoquaient terribles, cerclées de murs jusqu'aux nuées, avec des rues où ne régnait jamais le clair, avec des perfidies embusquées partout, comme des chenapans, le couteau à la poigne. Elles se glissaient à pas de velours derrière les naïvetés, les innocences, les confiances ; elles les torturaient, les poignardaient sans que personne se retournât jamais vers leurs plaintes ; et les villes emportaient, comme au large de grandes eaux, en leurs rumeurs houleuses, les cris de victimes sans nombre.

Ah ! qu'elle s'acharnait donc, la Monparonne moult à plaindre, à débrouiller quand même, à travers ses notions confuses, la présente existence de son gars ! Elle ne pouvait mie se ravoir de ses idées fixes, de ses hallucinations. Sans trève, ses alarmes bâtissaient les décors lugubres, à perte de vue renouvelés, en des chaos de ténèbres traversés de visions d'épouvante. Elle marchait en ses cauchemars de même que par une plaine sombre, par une plaine longue comme une nuit d'agonie. Certains jours, sa tête lui martoquait plus fort qu'un merlin sur l'enclume des marchaux. Elle sentait la démence monter, monter, l'envahissant, l'excitant à la méchanceté sans motifs envers les gens, les bêtes. Ses gorets, elle les gaulait à tout bout de champ comme les recueilleurs de faînes gaulent les hêtres aux bois d'automne ! Sur ses gadelettes, elle berdouchait ainsi qu'un batteur en grange sur les gerbées de seigle ! Ses gadelettes, dont elle s'ingéniait autrefois à dompter les caprices par ses huchements maternels, irrésistibles ! Ses gadelettes qu'elle

fleurissait jadis en signe de contentement et de triomphe, dont elle ornai les cornes de bouquets de genêts, en un orgueil naïf de pastourelle, fière de rentrer de la pâture, à la vesprée, avec des troupeaux ayant la panse ronde comme des calebasses pleines !

Et à toute occasion, elle éclaboussait les gens de ses mauvaisetés, de ses devises hargneuses, surtout les beaux fâmeux qui reviennent tous les ans aux vacances, faisant les crânes, écrasant les simples de leur importance. Ceux-là, comme elle les conservait en haine, les soupçonnant d'avoir débauché son gars, de lui avoir fait bourdonner la tête de leurs idées ! Ils lui avaient vanté, assurément, l'existence merveilleuse des cités, aux fêtes perpétuelles, quantes coups plus fertiles en attraits que celles d'ici ! Et lui, comme un simple sansonnet aux pièges couverts de sorbes, il s'était laissé encercler aux bricoles de leurs conseils. Aussi, avec qu'elle joie mauvaise elle les agrippait maintenant, ces savants discoureux-là ! Elle les houspillait, les étrillait, les rôtissait sur la claie de ses sarcasmes, comme on grille les pourceaux, avec des torches de chaume, l'hiver, devant les porches de neige. D'une voix âpre et mordante, elle leur jappait aux oreilles. « En voilà encore un, ravisez-le, un de ces puants fades, plus crottés que mon panais ! Qu'as-tu appris dedans tes livres, eh donc, le beau glorioleux ? A dégosiller des fables, des menteries ? Quoi ? Un loriot des bruyères en conte bien plus que toi, mon vesseux !... » Elle s'acharnait derrière eux, les criblant de sotteries, s'essoufflant à leurs trousses quand ils s'ensauvaient, secoués de rires, pour les salir de bousse, de crottin, de piles de guinguerlettes.

A la ducasse, c'était la même affaire. Près du vieux carrousel rudimentaire qui revenait aimé et fidèle, chaque année, avec ses bons chevaux de bois aux têtes ahuries, elle s'improvisait gardienne de vertus pour faire enrager ces grands diveux de citadins. Les boules de verre éblouissaient de feux muticolores les belles garses appétissantes comme des tourteaux brunis au beurre. Les drapeaux orfévris, clinquants de paillettes, les glaces miroitantes tourbillonnaient au-dessus de leur tête, étourdissant les innocentes de vertiges. L'orgue leur fondait le cœur de désirs de voyages, de départs vers des inconnus d'ivresse. Elles étaient prêtes à s'abandonner, se renversant déjà avec une vague douceur au-dedans d'elles, aimant rester longtemps ainsi, entre les bras de leurs beaux crevés. Mais la Monparonne veillait. Ne pouvant les reluquer de la sorte, sans qu'une grande colère bouillonnât en sa tête, elle brayait : « Eh ! la Jacqueline, baille-toi bonne garde, ma garcette ! Ce Saint-Joseph là est revenu au pays avec un tas de porcelleries en sa mallette ! Gare les promesses des quatre jeudis de ces gens-

là, sans foi ni loi! » Enfin, elle n'avait pas de cesse qu'elle n'eût empêché, par des manèges ingénieux, les entretiens trop langoureux, les embrassades trop expressives, les étreintes trop dangereuses, partout où elle pouvait promener sa surveillance, à la danse sur le terreau, aux tourniquets, partout!

Et les amoureux penauds et vergogneux s'effaraient comme des moineaux sans queue; ils riaient parfois, mais du gros des dents, avec, derrière leurs efforts aux bonnes contenances, des rages sourdes, des méditations sournoises de vengeance.

***

Ils se vengeaient, en effet, les marauds, bêtes et cruels, de quelle façon lâche! Guettant les jours favorables où la Monparonne était douce, où elle errait comme une somnambule, berdellant, à part elle, de pauvres et tremblantes choses, ils se coalisaient pour leurs exploits sauvages. Quand elle passait, à l'heure de la sonre, enfoncée en ses imaginations pareillement à un qui, n'étant pas de chez nous, se serait égaré à la nuit close dans les tourbières des fagnes, ils prenaient un gros plaisir, les stupides ronge-cœur, à la lapider d'injures forcenées, à déchaîner aux cottes de la pauvresse des charivaris formidables. De leurs abois, de leurs miaulements, de leurs lapées de chaudrons, ils effrayaient ses bêtes. Elles caracolaient, éperdues, par les semailles et la Monparonne gibaudait derrière elles par les champs comme une génisse maigre que les taons font biser au temps des chaleurs. Elle couraillait de-ci, de-là, à droite et à gauche, titubant, tirant la jambe, s'essouflant à rassembler sa troupe éparpillée. Bientôt, elle était à moitié trépassée, hors d'haleine comme une gade gonflée de trèfle, tirant la langue ainsi qu'une pauvre chienne possédée de mâle rage. Et les bourreaux continuaient leurs avanies; leurs manigances duraient, duraient au long du chemin amer, par de raides dévallées, par des montées lépreuses et rousses empierrées de cailloux pointus, plus arides qu'un calvaire, jusqu'aux plateaux accoutumés de pâture libre!

Là, les mauvais gueux la laissaient enfin. Et là, il faisait clair, lumineux, reposant, avec du vent au large, rendant pareilles les pensées à des viviers sous le ciel bleu. Mais la Monparonne était en un tel état de lassitude qu'elle ne prenait plus garde aux choses d'alentour; vannée de forces, elle laissait ses bêtes à l'abandon; écroulée comme une sachée de loques, elle glissait au sommeil lourd et noir. Et le soleil dévallait, dorant les chênaies et les chaumines fumaient pour l'ultime repas au loin, dans la vesprée, au-dessus des vergers; et les bêtes se lamentaient, s'encourant inquiètes, en larges taches

mouvantes, par la plaine noyée d'ombre, et la Monparonne dormait, dormait...

Alors, des cortèges arrivaient du village, houleux et menaçants, à la recherche de la lamentable pastourelle. On l'assommait à nouveau d'imprécations. « Vieille truie! Hope! Hope! Elle brandevine à cette heure comme un carioleux; elle est saoûle autant qu'une vieille gade dans les luzernes ! » De son réveil étonné, de son ahurissement, de ses yeux hagards devant la nuitée établie sous le ciel déjà clair-de-luné, allumé de frissonnements d'étoiles, quels bons amusements c'étaient, mes compères ! Quelles rigolades spirituelles ! Quels tressautements de bedaines ! Comme ils s'esclaffaient, les lourdauds jovials qui l'avaient écrasée, tout à l'heure, de leurs persécutions ineptes ! Ne faut-il se distraire une miette tant qu'on est sur terre, eh donc ? Qu'elle fût demain sans moyens de gagner sa pâtée; qu'on lui retirât, pour sa négligence, la garde des troupeaux; peu leur importait bien aux gros gars mafflus ayant deux doigts de lard ! Peu leur importait aux compères ayant la panse ronde, et censes cossues, et beaux jours de froment au soleil !... « Du reste, qu'elle crève, la vieille bique; elle devient, à la parfin, trop effrontée, trop grincheuse, trop mauvaise gale ! Qu'elle s'en aille, n'étant plus bonne à rien ! Qu'on la nourrisse de charités s'il le faut, mais qu'elle s'en aille ! » Ils parlaient ainsi, ceux-là de la vie exubérante, ceux-là que la sève grise. Ils étaient les nouveaux, les jeunes cœurs, ceux de la génération fraîche. Place à eux, alors ! La Monparonne avait été joyeuse dans le temps ? Possible ! Elle avait fait rire leurs pères, ils étaient redevables à sa gaîté, peut-être, d'un sang clair, tout épuré d'humeurs ? Possible encore ! Mais aujourd'hui, ce n'était pas leur faute si elle s'aigrissait comme du vieux brandevin de pimprenelle ! Qu'elle s'en allât, qu'elle s'en allât ! Les déchus, les blêmis, les éclopés, les tordus comme des troncs de pommiers, qu'ils disparussent, hein, balayés par le torrent des bonnes pétulances ! .,

Et un jour proche elle disparut en effet selon le désir de ces braves gens-là qui lui avaient fait retirer la garde des bêtes, la laissant plus minable qu'un pauvre joueur de turlutaine qui, n'ayant pas battu recette de tout un jour, contemple désespérément le ciel, au bord d'un fossé pelé, à la tombée de l'ombre !

***

Elle disparut, gagnant les bois, sa tête lui berloquant de même qu'une cloche qui sonne le jour des morts. Elle s'en allait, là-bas, devers d'autres villages plus hospitaliers, devers les Famennes qui sont de douces retirées aux pauvres.

Cependant les choses du chemin lui étaient tristes immensément. Les fenêtres des dernières cahutes avaient des regards implorants. Les rochers, aux fronts sévères, aux faces frustes s'adoucissaient d'une pitié humaine. Et les paysages qui lui avaient été familiers semblaient s'émouvoir de son exil. Plus loin, les surgeons des buissons se détendaient comme des tiges d'acier, l'encerclant au passage. Plus loin encore, les bruyères enchevêtraient ses pas de lianes souples comme des couleuvres. En une vaste conspiration la nature se soulevait pour elle, s'efforçant de la retenir. Mais elle passait. C'en était fait, c'en était fait ! de ses souvenances de quarante ans, de ses longues gardes immobiles, appuyée sur sa gaule, devant les solitudes recueillies ; des longs aguets devant les mystères des êtres, des choses ! Elle allait, elle allait vitement, sans plus regarder en arrière, sans plus s'attarder aux appels des voix qui se levaient derrière elle, plaintives, implorantes. Elle s'enfonçait en les chênaies, quérant la paix des combes profondes.

Et la forêt, pour elle, s'enflait de symphonies sauvages, puissantes et touffues. Le frisselis des feuilles enveloppait de fioritures caressantes un thème de tristesse infinie déroulé par les cimes lentes. La forêt chantait à la Monparonne le poème des souffrances éternelles, la conviant à mêler ses douleurs aux siennes, afin qu'elles s'atténuassent, de jour en jour plus diffuses, fondues peu à peu en leurs grandes voix !

Et arriva-t-elle aux pays meilleurs ! Gagna-t-elle sa vie en chantant aux gens de là-bas, de sa voix aux notes fêlées, aux notes trouées désormais comme des orbites de trépassés, des chansons plus douces que des soirs de moissons :

J'ai plein, Madame, des fraises...
A l'coupette, Monsieur le curé !...

Et des chansons mélancolieuses ainsi que les sonnailles en les vallées perdues :

T'en souvient-il, ô ma bonne Marie...

Les gens delà les vaux qui sont timides et doux, et pleins d'honnêtetés, lui baillèrent-ils toujours l'aumône nécessaire à ses jours : un hochon de pain bis, une bonne couenne de lard, et parfois, comme un régal, un morceau de la dépouille d'un marcassin ? Dieu l'ait-il voulu pour toi, la Monparonne, ô pauvre déchue, dont je me suis toujours souvenu ; bonne Monparonne d'autrefois, plus gaie qu'une fête de Pâques !

SULLY HUNTLEY

Petites études de poétique française

II. — LE RYTHME

Aristide Quintilien dit que « le Rythme est un système de temps disposés selon un certain ordre ».

L'homme peut constater dans son propre corps des mouvements rythmiques. C'est d'abord le mouvement des poumons; la respiration soulève et abaisse la poitrine par alternances régulières. Un second mouvement rythmé se manifeste dans le battement du cœur. L'un et l'autre varient selon les émotions, tantôt s'accélèrent et tantôt se ralentissent. Un troisième mouvement se révèle dans la marche.

Chacun de ces mouvements se réduit, en dernière analyse, à un mouvement de va et vient semblable aux oscillations du pendule. Il se décompose en un premier mouvement qui est ramené à son point de départ par un contre-mouvement compensateur, afin de recommencer indéfiniment le même jeu.

La régularité de ces mouvements s'explique par la *loi du moindre effort*. C'est un fait qu'il faut à nos muscles moins d'effort pour répéter régulièrement un mouvement toujours identique que pour exécuter un mouvement équivalent d'une manière irrégulière. Essayez de marcher en ne faisant que des pas absolument irréguliers; un parcours de cent mètres effectué dans ces conditions causera beaucoup plus de fatigue et nécessitera beaucoup plus d'effort que si l'on avait parcouru la même distance au pas gymnastique ou, tout simplement, au pas ordinaire. Chaque fois qu'un homme est spontanément porté à répéter un même geste ou un même cri, c'est spontanément aussi que cette répétition est régulière.

Sous le coup d'une émotion vive et agréable, l'homme simple et les animaux supérieurs se sentent poussés à exécuter plusieurs fois de suite un ensemble de sons et de gestes. Le chien, heureux de revoir son maître, agite la queue en mesure et émet des aboiements joyeux, d'une sonorité presque identique, à des intervalles à peu près égaux. Le sauvage pousse des cris cadencés, réitère plusieurs fois la même exclamation et se met à danser, c'est-à-dire à mouvoir les bras, les jambes, la tête et tout le corps d'une manière régulière. Dans l'opuscule intitulé *Origine et fonctions de la musique*, Herbert Spencer dit à ce propos :

« Les actions que nous fait faire un sentiment puissant tendent à prendre « une allure rythmée; pourquoi? Cela n'est pas facile à dire; mais elles y « tendent, il y en a diverses preuves. Ainsi le corps se balance d'avant en « arrière dans la souffrance ou le chagrin; dans la souffrance ou l'agitation, « c'est la jambe. Danser, c'est encore une action rythmée qui est naturelle « dans les moments d'émotion forte. La parole acquiert par l'effet de l'exci- « tation un certain rythme : il est aisé de s'en apercevoir en écoutant un « orateur dans les grands moments de son discours. *La poésie, qui est une*

« *sorte de discours plus capable de rendre les émotions*, montre ce même « besoin du rythme dans tout son développement. Et si nous nous rappe- « lons que la danse, la poésie et la musique sont nées ensemble, sont à « l'origine les parties constituantes d'un même tout, il est clair que le mou- « vement fait en mesure, qui se retrouve dans chacune des trois, suppose « une action rythmée du corps entier, l'appareil vocal compris et qu'ainsi « le rythme de la musique n'est qu'un résultat plus subtil et plus complexe « de la relation entre l'excitation mentale et celle des muscles. »

Le rythme est donc un fait physiologique ; il est inhérent aux fonctions de certains organes ; il se manifeste en des formes plus accusées sous l'impulsion de certaines émotions physiques ou morales. Au moment où Archimède trouva la solution de son fameux problème, son cœur a certainement battu plus vite et lorsqu'il se mit à courir nu par les rues de Syracuse en criant : « Eurêka ! eurêka ! » ses pas et ses cris étaient rythmés par son émotion.

On peut s'expliquer ces faits en considérant que la grande quantité d'énergie accumulée soudainement par l'émotion cherche à se décharger et ne trouve point d'issue plus commode que les mouvements musculaires les plus habituels. Ces mouvements sont ici sans but externe. Ils diffèrent du mouvement que fait le bras pour atteindre ou pour écarter un objet, du mouvement que fait la jambe pour porter le corps vers un lieu déterminé ou pour l'en éloigner. C'est le mouvement pour le mouvement. On peut dire que ces mouvements n'ont d'autre but qu'eux-mêmes ; ils sont déterminés par la loi du moindre effort qui met en jeu les muscles les plus entraînés, qui détermine et limite leur action par la moyenne de l'effort correspondant au degré d'intensité de l'énergie à dépenser et qui, limitant cette action à cette moyenne, la ramène aussitôt à son point de départ et la reproduit indéfiniment jusqu'à ce que la fatigue ou une nouvelle émotion vienne l'arrêter ou la modifier.

Ces mouvements n'ont d'autre utilité que de nous procurer un bien-être en nous débarrassant d'un excès d'énergie. Ils cessent d'eux-mêmes lorsque cet excès est dissipé.

Les rythmes perçus au dehors trouvent dansnotre organisme un écho. Non seulement l'audition d'un morceau de musique fortement rythmé, — une valse, une marche militaire, — produit en nous des émotions qui tendent à se traduire par des gestes appropriés, mais on a observé que le cœur ressent une propension à régler ses battements sur les rythmes perçus par l'oreille. Il y a là une sorte de suggestion, productive d'un bien-être ou d'un malaise. Qui ne s'est senti pris d'une vague angoisse en entendant le débit précipité et saccadé d'un orateur trop passionné? Que de sentiments variés ne peut-on provoquer par les divers rythmes selon lesquels on frappe un instrument de percussion, le tambour, par exemple, ou les castagnettes? Certains rythmes produisent ainsi une sensation de plaisir, d'autres une sensation de peine. Il est donc possible au moyen du rythme seul de susciter des émotions.

Mais il y a plus. Nous allons voir que le rythme ne produit pas seulement des effets physiologiques et sentimentaux.

Selon Schopenhauer (*Suppléments*, XXXIX) le rythme est dans le temps ce que la symétrie est dans l'espace, c'est-à-dire une division en parties égales et correspondantes, qui se subdivisent à leur tour en parties secondaires.

Le rythme et la symétrie sont des manifestations de l'*ordre*. Le rythme n'est autre chose que l'ordre appliqué aux sons. Et qu'est-ce que l'ordre ? C'est une synthèse de parties équilibrées entre elles et reliées les unes aux autres par une même unité; c'est, selon l'antique et toujours véridique formule, « l'unité dans la variété ». Quand l'ordre se manifeste directement par la connaissance intuitive, il prend le nom d'*harmonie*.

Si l'ordre affecte la sensibilité, il cause à l'homme un ineffable plaisir, car dans le sentiment de l'ordre l'homme reconnaît la loi profonde et mystérieuse de l'univers : c'est l'essence du plan du monde, c'est la loi primordiale de l'Etre qui se révèle à lui (1). « Rien n'existe qu'à sa place et selon sa loi », tel est le principe qui s'affirme chaque fois que se perçoit l'ordre. Et chaque fois que l'homme perçoit ce principe, il en éprouve un sentiment extraordinaire de plaisir et de confiance. Aussi l'homme supérieur cherche-t-il à imprimer à ses créations le cachet de l'ordre. L'ordre est la marque suprême de l'esprit humain, la signature de l'intelligence créatrice.

La versification rend l'ordre sensible. Grâce à elle l'ordre frappe la sensibilité en même temps que l'entendement perçoit le sens des mots et des phrases.

On a divisé les sons en unités simples et en groupes d'unités ou unités composées. Un groupement régulier d'unités composées au premier degré détermine les unités composées du deuxième degré, et ainsi de suite.

En français, l'unité simple, c'est la syllable, sans distinction de longue ou de brève, de faible ou de forte, et sans excepter les syllabes muettes (si ce n'est à la fin du vers).

Mais ces unités simples n'ont d'importance que par leur groupement. Les groupes irréguliers, qui ne se balancent qu'à peu près, c'est la prose. Les groupes réguliers, construits sur des plans fixes, constituent les vers.

IWAN GILKIN

(A suivre.)

---

(1) Pour l'objectiviste. — Aux yeux du subjectiviste l'ordre n'a pas une moindre importance; c'est la loi primordiale de son propre esprit qui lui est révélée, c'est-à-dire le « principe de la raison suffisante », le miroir de l'univers.

CHRONIQUE ARTISTIQUE

Première exposition du cercle « Pour l'Art ». — Expositions particulières.

Semblable au phénix, voici que l'*Essor* renait de ses cendres, purifié de sa vieillesse. *Pour l'Art* s'essaie à voler, ce qui vaut mieux que de réussir à ramper. Espérons qu'il aura le coup d'aile assez vigoureux pour rompre toutes laisses et échapper aux oiseleurs qui lui préparent une volière et lui dressent en piédestal un perchoir blasonné de pantacles.

Les formes d'art les plus récentes et les plus en vogue sollicitent les membres du nouveau cercle, depuis le néo-impressionnisme, dernier aboutissement du réalisme, jusqu'à l'art de synthèse et de songe qui s'y oppose par réaction et attire à lui tous les nouveaux venus.

M. Delville, qui n'est pas de ceux-ci, s'entraîne de plus en plus de ce côté. Une imagination vive et hardie, hantée de visions funèbres, la science du dessin expressif, manifestée dans *la Camarde*, dans *l'Idole de perversité*, dans un profil de femme d'un beau caractère, telles sont ses qualités qui dans ses grandes compositions, peu cohérentes et pauvrement peintes, ne se retrouvent pas au même degré. Parfois ses préoccupations de symboliste déclaré, qu'il aime à souligner d'un gros trait, l'induisent en des erreurs de goût telles que son portrait de jeune fille, dont le maniérisme trop explicite s'accuse encore par comparaison avec le *Portrait noir et violet*, non moins original, mais plus simple et plus vivant.

Si M. Delville fait encore penser à Odilon Redon, M. Jacque, lui, est absorbé presque tout entier par Gustave Moreau et par Burne Jones, tandis que M. Ciamberlani, épris de la grandeur sereine de Puvis de Chavannes, en va rechercher le secret chez les Florentins.

Deux débutants : un peintre, M. Fabry, qui fera des œuvres, pensons-nous, un sculpteur, M. Rousseau, qui en montre déjà d'étonnantes. M. Fabry ne se contente pas de résumer la nature, il va jusqu'à la violenter. Mais il fixe d'un art subtil certaines de ses figures, que de graves harmonies de fresques immobilisent dans leur mystère et dans leur accablement. M. Rousseau se montre en possession d'un métier admirable de souplesse. Le modelé de son torse *Puberté* a le frémissement de la vie jeune et ardente, ses figurines allongées une grâce onduleuse, et son *Homme à la branche de chêne* une ampleur épique. La nouveauté de la conception égale la perfection du travail dans le groupe intitulé *Greffeur d'idéal*, qui représente un artiste fièrement acharné à son œuvre douloureuse; nous espérons que M. Rousseau le reprendra dans de plus grandes dimensions. Il surgit depuis quelques années en Belgique, à n'en pas douter, une nouvelle génération de sculpteurs qui réalise un art neuf quoique teinté d'archaïsme, plus libre, plus vivant, plus affiné, plus nerveux. M. Rousseau y figurera

en bon rang, ainsi que M. Braecke, dont les œuvres récentes marquent autant de pas en avant.

M. Thys expose un excellent vitrail : une gracieuse figure blanche qui s'érige comme un lys au milieu d'une guirlande de lys. La tonalité est charmante et le sertissage des lignes de plomb très bien entendu.

Les tableaux et les dessins de M. Hannotiau qui évoquent en des sites brugeois l'âme d'une vieille ville déchue, solitaire et prosternée, se situent sur les confins de la réalité et du rêve. Nous y choisirons *la Vesprée flamande*, d'un beau caractère, *Notre-Dame*, d'un aspect saisissant, avec la masse terrifiante de sa tour et son ciel balafré de tragiques éclairs de lumières, et, dans une tout autre note, un intérieur en teintes vives dont la couleur chatoyante s'unit, comme dans un De Braekeleer, à un sentiment d'intimité recueillie.

Parmi les artistes qui s'appliquent à transcrire la nature directement, les plus intéressants sont M. Lynen, observateur avisé et amusé, illustrateur verveux, M. Coppens, dont les fluides marines lumineuses, les clairs minuits lunaires manifestent les décisifs progrès, M. Dardenne, qui a une exposition abondante et variée : des paysages vifs et sonores, ou d'une douceur grise comme celui qui encadre dans un coin des dunes flamandes une *Fuite en Egypte* d'Yperdamme, des illustrations, des gais croquis d'une jolie grâce grêle.

Les invités sont peu marquants. L'*Erraticité* de M. Chabas, où la vie humaine est symbolisée par une foule myriadaire noyée dans un nuage jaune, vert et bleu, groupe des nymphes banales dont le type ne convient pas plus que la couleur. Celle de M. Séon vaut mieux, encore qu'elle soit bien mince. Sa *Douleur* rappelle agréablement Puvis de Chavannes ; quant à sa *Chimère*, le peintre l'a douée d'un visage terriblement vulgaire et n'a rien ajouté à un modèle mal choisi. L'*Etude* de M. Filliger est un beau morceau, noble et superbe de lignes. Une des curiosités de l'exposition, les architectures de M. Trachsel, abstraites et géométriques, d'aucune matière, d'aucun climat, d'aucune humanité, des architectures d'ingénieur militaire, de constructeur de cuirassés, d'entrepreneur de monuments funèbres, constituent, selon nous, des tentatives avortées : à force de réduire les éléments suggestifs, l'auteur de ces épures bizarres ne suggérerait plus rien du tout s'il n'avait eu le soin et l'inconséquence d'appeler la couleur à son secours.

L'ordonnance de ce premier salon du cercle *Pour l'Art* est irréprochable et calquée sur celle des expositions des *XX*, qui les premiers ont organisé chez nous des ensembles attrayants et rationnels.

*
* *

Nous ne pouvons, faute de place, mieux faire que de signaler brièvement, parmi les récentes expositions particulières :

A la Galerie moderne, celle de M. Willem Delsaux : de fines et sincères notations de paysages, d'eaux et de ciels zélandais, un peu lourdes parfois, mais vivantes et spontanées.

Au Cercle artistique, des œuvres de M. Frans Binjé, peintre robuste,

poète délicat, qui a su se conquérir une des premières places parmi nos paysagistes de l'heure présente, en se développant avec franchise selon la logique de son tempérament.

Puis deux expositions posthumes : l'exposition de l'œuvre de Camille Van Camp, au Musée moderne, attristante pour les amis de l'homme bienveillant et compréhensif que fut Van Camp, car elle montra comment, se cherchant toujours hors de soi, il échoua à se trouver jamais; puis l'exposition Joseph Stevens, à la Galerie du Congrès, à propos de laquelle il nous eût plu d'étudier ce grand peintre, si les circonstances avaient permis aux organisateurs de rassembler ses toiles qui comptent et ne les avaient forcés de se rabattre sur celles qui font nombre sans compter.

ERNEST VERLANT

CHRONIQUE LITTERAIRE

Le Salut par les Juifs, par LÉON BLOY. — Paris, librairie Adrien Demay, rue de Châteaudun, 21.

Le nouveau livre de Léon Bloy déconcertera fort, assurément, ceux qui s'accoutumèrent à ne voir en lui qu'un exorbitant imprécateur.

Si, il y a quelques ans, dans l'une des premières études qui rompirent un silence prudemment concerté autour de ce redoutable éjaculateur d'exécrations et d'anathèmes, je pus le cataloguer « pamphlétaire », ce ne fut pas toutefois sans signaler les curieuses ambitions qui orientaient son esprit vers la philosophie et l'histoire. *Le Révélateur du Globe*, *le Désespéré*, *Colomb devant les Taureaux*, indiquaient ces préoccupations à plus d'un endroit. Déchiffrer le sens mystérieux caché sous la succession en apparence chaotique des événements, dégager le symbolisme de l'histoire, prouver qu'elle signifie quelque chose, certes, c'est là un noble vouloir, hasardeux, mais très plausible, en somme, attendu que l'explication par le hasard n'est qu'une explication par ignorance. Mais si l'on peut admettre la vraisemblance de la vérité de ces conceptions grandioses que d'autres, d'ailleurs, eurent avant Léon Bloy, il faut avouer que jamais jusqu'ici elles n'engendrèrent de bien incontestables démonstrations. Quand un esprit de quelque ampleur veut s'essayer à l'éclaircissement de ce cryptogramme sept fois enchevêtré, c'est toujours un intéressant spectacle que le voir jongler avec les conjectures et les éventualités, résumer le passé en grandes lignes sommaires et synthétiques, jeter çà et là des lumières éblouissantes et furtives, découvrir l'abîme de l'avenir, tirer l'horoscope des peuples avec aisance et dextérité. J'aime à suivre des yeux cette haute voltige intellectuelle dès qu'elle est exécutée avec art, mais mon intelligence ne s'en satisfait point et reste absolument réfractaire à la conviction.

Le Salut par les Juifs est l'exposé, en périodes grandiloquentes, de cette thèse : que la persistance de la race juive, et sa domination par l'argent sont voulues par la Providence, afin d'engendrer, quand l'abomination sera à son comble, le Paraclet définitivement rédempteur. « La Passion recommencera au carrefour et à l'ombilic de tous les peuples et les sages apprendront que Dieu n'a pas fermé ses fontaines, mais que l'Evangile de sang qu'ils croyaient la fin des révélations était à son tour, comme un Ancien Testament, chargé d'annoncer le consolateur de FEU ».

J'avoue mon incompétence absolue pour apprécier cette opinion au point de vue catholique; mais l'argument de texte, la phrase de l'Evangile : *Salus ex Judeis est*, me paraît faible, étant donné que PAR ne traduit qu'imparfaitement *ex*, lequel exprime plus précisément la provenance, l'extraction : Le salut vient du milieu des juifs, Jésus est né parmi les juifs. L'autre raison, la spirituelle, que le Paraclet doit naître parmi les juifs à cause de leur abjection même, me semble surtout une séduisante antithèse.

Mais si je ne me déclare pas convaincu, je ne veux méconnaître la grande allure esthétique de ce volume par lequel Bloy s'apparente aux prophètes et qui le montre capable de plus hautes besognes que les coutumiers déversements d'ordures lyriques sur ses contemporains.

Le livre abonde en images pompeuses, en épithètes magnifiques, en phrases opulentes; il réjouira ceux qu'écœure la banalité nauséeuse des journaux et des proses publiques : les dernières pages surtout, qui planent si bellement, car je trouve que l'éreintement de Drumont, au début, eût gagné à être réservé à quelque périodique et ne pas amoindrir de sa contingence la fière unité d'un livre se voulant absolu.

J. D.

Les Amants de Taillemark, par MAURICE DESOMBIAUX, Bruxelles. Monnom. — *Le Livre du jugement*, par ALBER JHOUNEY. Paris, Comptoir d'édition. — *Vers et Prose*, par STÉPHANE MALLARMÉ. Paris, Perrin. — *Noëls fin-de-siècle*, par TH. HANNON et A. LYNEN. Bruxelles, Lacomblez. — *Bobin*, par FERNAND BAUDOUX. Paris, Savine. — *Mon Amant*, par HENRY KISTEMAECKERS fils. Paris, Marpon et Flammarion. — *L'Ennemi des lois*, par MAURICE BARRÈS, Paris, Perrin. — *Les Disciples d'Emmaüs*, par THÉODORE DE WYZEWA, Paris, Perrin, — *L'Etui de nacre*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy. — *La Terre promise*, par PAUL BOURGET. Paris, Lemerre.

Parmi les écrivains de la dernière génération qui ont, à des titres divers, attiré l'attention de la critique, M. Maurice Desombiaux s'est affirmé comme un des fidèles du poème en prose. Mais si les *Chants des jours lointains* et *Vers de l'espoir* prouvent qu'il a cultivé, non sans quelque honneur, ce genre ambigu et perfide, M. Maurice Desombiaux ne paraît pas encore sûr d'avoir trouvé la voie qui lui convient. Il hésite, et ses hésitations sont intéressantes. Après avoir tâté du poème en prose, il a essayé du poème en vers, réguliers d'abord, irréguliers ensuite, et le voici maintenant qui nous apporte un drame légendaire en trois actes, *Les Amants de Taillemark*.

Je dis un drame légendaire, quoique le sujet soit emprunté à l'histoire, parce que l'action se passe dans une Ardenne selon le cœur du poète, dans une de ces provinces chimériques où les écrivains d'aujourd'hui aiment à transplanter les fleurs oubliées des anciennes chroniques.

L'argument du drame est fort simple. Le vieux duc de Taillemark est affligé de l'inimitié qui règne entre sa jeune femme Etgive et le prince Rodolphe, l'aîné des fils qu'il a eus d'un premier mariage. Or, le sentiment que le vieux duc, et le prince et la duchesse eux-mêmes prennent pour de la haine, c'est un amour maladif et frénétique, un effroyable incendie charnel qui, longtemps couvé, éclate enfin avec rage. Etgive et Rodolphe succombent et le vieux duc, averti par la dénonciation d'une caméristé, livre au bourreau les amants incestueux.

On s'est amusé à rapprocher ce drame — tiré de la même chronique italienne que la *Parisina* de Byron — d'une foule d'œuvres disparates qu'il est inutile d'énumérer. Le jeu est trop enfantin, car le sujet des *Amants de Taillemark* est un des cinq ou six thèmes éternels qui résument la psychologie de l'amour et auxquels on peut ramener toutes les tragédies érotiques. Au lieu de consulter le Bottin des chefs-d'œuvre, examinons plutôt le drame de M. Maurice Desombiaux.

Il appartient évidemment par sa forme — à part une ou deux scènes accessoires — à un genre dédaigneux de toute action, extérieure ou intérieure, en un mot, à cette espèce de théâtre qu'on pourrait appeler le théâtre immobile, et qui a son expression la plus complète dans les Mystères et les Autos sacramentales. Imaginez des personnages de vitrail, éclairés de feux légendaires, se mouvant dans un décor fabuleux où leur geste se fige en une attitude caractéristique. Ils ne parlent pas, ils se chantent, ou plutôt, c'est M. Maurice Desombiaux qui les chante, qui les chante en prose poétique, et qui, selon moi, a le tort de ne pas les chanter en vers.

Cependant, ma critique principale ne vise pas le choix de la forme. On a beau faire du théâtre immobile, du vitrail chantant, lorsqu'on s'attaque à ce redoutable lieu commun passionnel : l'amour s'exprimant par la haine, la haine se résolvant en amour, il faut au moins nous montrer la transmutation des monstres. Or, M. Maurice Desombiaux escamote la métamorphose : il se contente de nous annoncer qu'elle est accomplie. Ce tour de gobelet nous vaut, il est vrai, un duo d'inceste, d'une belle envolée lyrique, mais qui ne suffit pas à cacher le vice capital de l'œuvre. Ce que M. Maurice Desombiaux nous devait, c'était de plonger la torche dans l'âme de ses personnages, afin de les éclairer psychologiquement.

On m'objectera peut-être que, dans ce cas, le drame n'eût plus été du théâtre immobile, et que M. Maurice Desombiaux eût risqué de briser ses vitraux chantants. Il se peut faire, et je ne nie point qu'il n'en fût résulté quelque désaccord de forme. Mais le trou, le trou qui se creuse à la place de la scène principale du drame, le trou eût été bouché.

Cette critique formulée, je n'ai plus qu'à louer la musique, c'est-à-dire les phrases sonores et bien armées que M. Maurice Desombiaux a prêtées, sans compter, en poète prodigue, aux *Amants de Taillemark*.

Un de nos collaborateurs français, M. Alber Jhouney, le poète de *l'Etoile sainte* et des *Lys noirs*, publie la troisième partie de son *Livre du Jugement*. Après avoir chanté *la Création* et *la Chute*, il célèbre aujourd'hui *la Rédemption*.

M. Alber Jhouney appartenant à l'école ésotérique, et *le Livre du Jugement* étant une épopée initiatique, j'ai presque envie de me récuser. Je n'ai à connaître ici, en effet, que du mérite littéraire des œuvres, et non des doctrines ésotériques qu'elles peuvent recéler.

M. Alber Jhouney a, d'ailleurs, exposé lui-même, en une longue préface, ses idées sur l'épopée initiatique et sur le symbole. J'y renvoie les spécialistes. Il me sera permis toutefois de détacher de cette étude intéressante deux fragments remarquables, dont la portée est purement littéraire et que j'engage fort certains jeunes poètes à méditer.

En quelques phrases lumineuses, M. Alber Jhouney apprend aux symbolistes, qui l'ignorent profondément, le sens exact du terme symbole :

« Le symbole initiatique, dit-il, est l'expression figurée, *mais non arbitraire*, de vérités religieuses, morales, philosophiques, physiques même, dont il forme l'incarnation. Osiris, mort et ressuscité, est un symbole initiatique parce qu'il représente, concentrée en une seule image, toute une série de vérités : 1° Dieu émanant le monde, puis le rappelant à lui ; 2° les cycles de l'évolution, tour à tour descendante et réascentionnelle ; 3° la révolution des âmes, allant de Dieu au monde, et du monde retournant à Dieu ; 4° la mission des justes et des héros manifestant le Divin par leur sacrifice ; 5° l'enseignement du vrai par son adaptation à l'intelligence inférieure ; 6° la volonté, perfectionnée par ses épreuves dans la sphère matérielle, transfigurée dans la sphère idéale ; 7° la course quotidienne ou annuelle du soleil, de la lumière à l'ombre, puis de l'ombre à la lumière, de l'été à l'hiver, puis de l'hiver à l'été, etc. Un symbole initiatique doit, par conséquent, offrir un lien naturel avec une série de vérités. »

M. Alber Jhouney exprime ensuite, avec éloquence, les analogies de la poésie française avec la grande sculpture :

« L'idéal, dit-il, l'enferme en des limites, étroites en apparence, de lumière et de majesté. Mais, de même qu'un sculpteur profond, dans les bornes que la noblesse de son art lui impose, sait découvrir l'originalité délicate et intime, *l'originalité dans la beauté même*, et dépasse ainsi, de toute la hauteur de l'absolu, *les originalités de barbarie, de contorsions et de laideur*, ainsi le poète doit s'élever, en demeurant soumis à cette *harmonie austère de France*, jusqu'aux découvertes pures et nobles, dont la nouveauté n'attire pas les yeux grossiers et plaît au sourire silencieux des vierges de Léonard, des statues impérissables et des saints recueillis dans leur mélodieuse béatitude. »

Voilà de hautes et nobles paroles, qu'on ne nous fait plus assez entendre, et auxquelles j'applaudis avec bonheur.

M. Alber Jhouney reste fidèle à cette harmonie austère dont il parle

magnifiquement et peut-être y resterait-il plus fidèle encore, si la partie doctrinale de son épopée ne l'entraînait pas, de-ci, de-là, à des concessions regrettables. Quoi qu'il en soit, mainte page de l'œuvre s'éclaire d'un rayon de la vraie Beauté. L'éloge n'est pas mince lorsqu'il s'adresse à un poème épique racontant la vie de Jésus et qui fut écrit après *la Fin de Satan*.

***

« Afin d'obvier à des déprédations et souhaitant se mettre en rapport aisé avec le lettré amateur de publications courantes », M. Stéphane Mallarmé publie chez Perrin un Florilège de vers et de prose qui, selon le poète, « peut suffire au public comme inciter chez lui la curiosité d'ouvrages luxueux complets ».

Ce Florilège, orné d'une lithographie de Whistler, contient, parmi d'autres poèmes célèbres, les joyaux de prédilection qui s'appellent *Apparition*, *Soupir*, *les Fleurs*, *le Cygne* et *Brise marine*. Je déplore l'absence du chef d'œuvre intitulé *Cette nuit*. Quelques traductions de Poe, des extraits de *Pages* et de *Villiers de l'Isle-Adam* complètent ce petit recueil, auquel la librairie Perrin voulut apporter des soins, un peu aveugles, je crois, car j'ai noté un alexandrin de onze pieds et cette étrange variante :

C'est en héros effarouché
S'il a du talent *nu touché*
Quelque gazon de territoire.

Je préfère *talon*, et M. Mallarmé est de mon avis, probablement.

Le hasard, qui est malicieux, me force à rapprocher du Florilège de M. Stéphane Mallarmé un Christmas-Album, dû à la complicité de M. A. Lynen et de M. Théo Hannon : *Noëls fin-de-siècle*. Le pétulant poète des *Rimes de joie* s'y retrouve en strophes tortillées et nerveuses, en concetti imprévus, en vers chatoyants et gaillards. M. A. Lynen a illustré chaque Noël d'un petit dessin très apéritif.

N. B. L'album est écrit pour les enfants bien sages, — deux fois majeurs.

***

Bobin, de M. Fernand Baudoux, un poète repenti devenu romancier, nous promet un observateur attiré par les milieux excentriques et peu connus. C'est une histoire de cirque, racontée d'après les règles de l'esthétique naturaliste, mais avec une sobriété fort méritoire, ma foi! par le temps qui court. Ajoutons que M. Fernand Baudoux sait dresser un personnage et lui donner le souffle vital. Brabandès, Gagignol, Belle et Bobin valent mieux que les grossières marionnettes naturalistes. Tout au plus pourrait-on leur reprocher quelques discours trop corrects et trop fleuris. En somme, *Bobin* est un fort honnête roman, que l'on peut recommander sans se compromettre.

J'en dis autant de *Mon Amant*, le roman psychologique de M. Henry Kistemaeckers fils. L'auteur a pris la précaution de nous avertir que son

œuvre est psychologique, au rebours sans doute de la précédente, *Lit de Cabot*, qui ne boudait point le naturalisme.

M. Henry Kistemaeckers a fait une tentative assurément très louable, et ce n'est pas moi qui lui reprocherai sa conversion au roman psychologique. Mais il me permettra de le lui dire : ce n'est pas à vingt ans qu'on écrit un roman d'analyse. *Mon Amant*, malgré son déploiement de psychologie, est une œuvre beaucoup plus jeune et plus inexpérimentée que *Lit de Cabot*, où les faits et gestes des comédiens de petite ville étaient racontés avec vivacité et avec justesse, par un témoin dispensé de toute invention. Dans son roman psychologique, au contraire, M. Henry Kistemaeckers fils a inventé, un peu naïvement. Il inventera *vrai*, plus tard.

***

M. Maurice Barrès, lui aussi, se targue modestement, — cet accouplement de mots pourrait contenir la caractéristique de l'écrivain, — M. Maurice Barrès se targue d'avoir écrit un livret sentimental et de nous apporter quelque lumière sur la sensibilité contemporaine, qui eût été incompréhensible, affirme-t-il, pour nos pères et nos grands-pères. Tel est le but qu'il a poursuivi en composant *l'Ennemi des lois*.

Les phénomènes de sensibilité qu'il nous décrit, M. Maurice Barrès prétend les avoir observés. Il nous donne son héros, le sociologue André Maltère, et ses deux héroïnes, Mlle Claire Pichon-Picard et la princesse Marina, comme des êtres réels, et non comme des automates ingénieux chargés de *Vaucansonner* ses idées. Je pense que M. Barrès nous en fait accroire. Son André Maltère, un réformateur platonique qui se livre à une ardente propagande révolutionnaire pour le simple plaisir d'avoir des idées nettes, sa Claire Pichon-Picard, une grande vierge émancipée qui traverse l'action, — et la vie d'André Maltère, — le crayon derrière l'oreille, désireuse seulement que l'on réponde à ses questionnaires sur la société de l'avenir, pareille à une fille de doctrinaire ralliée aux idées nouvelles, — Mlle Dufaure, si l'on veut ! — et même sa Marina, ce joli animal plein de sensualité aristocratique, ne sont pas même des candidats à la vie. Leur existence est hypothétique, et leurs aventures relèvent de la féerie, d'une féerie austère et, selon la charmante expression de Banville, d'une féerie laïque, c'est-à-dire — sans fées. M. Maurice Barrès professe certaines idées sur le pacte social. Ces idées, il les prête à trois poupées selon son esprit, et lorsque ces trois poupées mettent ces idées en pratique, — M. Maurice Barrès attribue cette mise en pratique à un état de sensibilité déterminé. C'est la *pratique* des joueurs de marionnettes !

Quelles sont ces idées ?

Que les lois ont été nécessaires, mais qu'elles ne le sont plus. « Au commencement, dit André Maltère, nos aïeux en usèrent comme béquilles. Elles les soutinrent jusqu'au point où nous sommes. Rejetons maintenant cet appareil désormais superflu et gênant. Les dogmes et les codes nous ont mis dans le sang la pitié et la justice. Aujourd'hui que nous nous en sommes assimilés la meilleure part, ils ne font plus que nous embarrasser de leurs

formules. » Retournons donc à la nature; n'écoutons plus que notre instinct, et imitons ce qu'il y a de meilleur dans l'homme : le chien.

En vertu de ces principes, André Maltère, après avoir professé ses doctrines révolutionnaires pour le plaisir d'avoir des idées nettes, et Claire Pinchon-Picard, après avoir épousé André Maltère pour mener à bien une enquête sur le mouvement social, et la petite princesse, après avoir été, d'abord par jeu, puis par amour, la maîtresse d'André Maltère, se retirent à la campagne, dans un phalanstère où tout est commun, les doctrines sentimentales, les repas, le gîte et le reste. Et voilà comment Fourrier sort de Jean-Jacques, avec un faux air de Rétif de la Bretonne.

Si Voltaire revenait, il écrirait à M. Maurice Barrès : « Votre *Ennemi des lois* est ravissant; il me donne envie de marcher à quatre pattes. »

C'est l'apothéose du chien.

M. Théodor de Wyzewa, dans ses contes chrétiens, *Le Baptême de Jésus* et *Les Disciples d'Emmaüs*, arrive, par un chemin différent, à une conclusion semblable. Lorsque après avoir gâché leur vie pour avoir mal interprété les paroles du Christ, Cléophas et Siméon découvrent la communauté fondée par Alphée, l'humble valet d'auberge qui les a comprises, ils s'aperçoivent que le bonheur est dans le plaisir. Chacun se choisit le travail qui lui convient, chacun y travaille aussi longtemps qu'il lui convient, ou ne travaille pas du tout. Le bonheur, s'est d'avoir des désirs qu'on peut toujours satisfaire. L'amour est libre, et cette liberté supprime les concupiscences défendues. Apprendre, c'est oublier, et penser, c'est s'abrutir. Il n'y a pas d'écoles, sauf celles où l'on donne l'exemple de la douceur et de la sensibilité. Les livres sont remplacés par des lèvres roses et par des bras tendres. Il n'y a pas d'art: c'est la nature qui est la vraie, la seule œuvre d'art.

Telle est l'organisation de cette petite communauté exemplaire, qui ne pratique aucun culte religieux, mais qui se laisse baptiser de bonne grâce par les apôtres, et qui construit même une église, où l'on célèbre les louanges de Dieu sur les modes variés du plain-chant, « pour consoler les vieillards, pour faire pleurer les jeunes filles et pour amuser les enfants ». Et la vie continua, nous dit l'auteur, « tranquille et douce, comme par le passé ».

Nous voilà bien près du phalanstère de M. Maurice Barrès. Marina et Claire étonneraient peut-être dans le village d'Alphée, mais ils ne scandaliseraient guère cette Thélème où, pendant le repas, devant les étrangers, comme dans les tableaux de Jordaens, le mari caresse sa jeune femme. Il y a place pour les héros de M. Barrès dans le village de M. Théodor de Wyzewa.

La même sensibilité se retrouve dans *les Disciples d'Emmaüs* et dans *l'Ennemi des lois*. Mais M. de Wyzewa et M. Barrès s'abuseraient étrangement s'ils nous donnaient cette sensibilité comme un phénomène de notre temps. Cette sensibilité, c'est celle de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Chaumette; c'est celle des bucoliques et des pastorales qui précédèrent la Terreur. Les toiles de Greuze sont l'expression plastique de cette crise universelle, et le personnage dominant dans la littérature

d'aujourd'hui, c'est de nouveau l'amant de la nature, c'est « l'homme sensible » de la fin du XVIIIe siècle. Peut-être les Barrès et les Wyzewa d'alors étaient-ils moins préoccupés d'Ignace de Loyola et de l'Evangile, tandis que nos Bernardin de Saint-Pierre et nos Rousseau font des conversions retentissantes. Grâce à eux, le diable, un de ces jours, fera sa première communion. Malheureusement pour les uns et pour les autres, de telles œuvres, quand elles ne sont pas un rêve poétique, apparaissent comme un hommage que la fantaisie d'un temps blasé rend à la vertu, ou, ce qui est pire, comme le libertinage zézayant d'un vieillard tombé en enfance. Au fond, pour le chrétien qui croit à la tache originelle, ou pour le penseur convaincu de la perversité naturelle de l'homme, ces prédications semblent monstrueuses. Je suis prêt à admettre, si l'on veut, que chez des êtres exceptionnels, une sensibilité affinée puisse, dans certaines circonstances, tenir lieu de moralité, mais je n'aime pas que sous prétexte de nous bâtir une Salente, on prenne un caniche pour législateur. C'est très bien de prêcher la pitié et le renoncement, mais il ne faut pas remplacer l'amour par la chiennerie.

Si mes lecteurs pensent comme moi, je les engage à se consoler de M. Barrès et de M. de Wyzewa en lisant *l'Etui de nacre* et *la Terre promise*. M. Anatole France et M. Paul Bourget sont en ce moment, selon la vieille expression française, fort « aboyés ». Il n'en est pas moins vrai qu'en ce temps d'anarchie littéraire, la belle prose cristalline de M. France est un excellent contre-poison, et que, devant les étranges prédicateurs d'aujourd'hui, il y a un noble courage à étudier, comme le fait M. Bourget, les mystérieux problèmes de la responsabilité et les cas de conscience les plus délicats de la vie morale. L'espace me manque pour analyser ces deux œuvres. Mais j'ai déjà proclamé mon admiration pour M. Anatole France, et *Cosmopolis*, qui verra le jour à l'heure où paraîtra cette chronique, me permettra de m'acquitter envers M. Paul Bourget.

ALBERT GIRAUD

MEMENTO

LE MACAQUE FLAMBOYANT (Suite).

Des lettres parisiennes de M. Georges Rodenbach :

« ... M. Deibler est un locataire et un voisin modèle : voilà dix-neuf ans qu'il habitait, 3, rue Vicq-d'Azir, au troisième étage, sans déranger personne, sauf qu'il se levait parfois un peu tôt pour « ses affaires », comme il dit par un charmant euphémisme. Assez casanier, pour le reste, et s'amusant chez lui avec des tortues, il en a trois, *dont l'une vient manger dans sa main, presque comme des Esseintes, sauf qu'il n'a pas le moyen d'incruster de pierreries la carapace de la sienne.*

« ... M. Deibler gardera sa légendaire redingote noire boutonnée, constamment nettoyée de son sang par les benzines, pour laquelle il demanda un jour le ruban d'officier d'académie.

« ... Est-ce que vraiment le poète du *Vase brisé*, qui, las d'une réputation gracieuse, avait écrit la *Justice*, le *Bonheur*, s'enfonçant dans les plus haut problèmes philosophiques, y aurait perdu la raison, comme ces aéronautes du *Zénith* qu'il a célébrés, morts de s'être élancés trop haut et qui, jetant leurs corps comme dernier lest à la terre, ont continué l'ascension tout seuls ? »

Heureux d'apprendre que des Esseintes mangeait dans la main de Deibler, que le bourreau a demandé le ruban violet pour sa redingote, et qu'un aéronaute, pour continuer son ascension, n'a qu'à se jeter pardessus bord, — passons à la poésie.

Ci quelques vers de M. Georges Rodenbach, déjà nommé :

Dans l'air moite et fiévreux des serres, s'abritant,
Toute une orfèvrerie, un trésor d'orchidées :
Prismes devenus fleurs ; flammes consolidées,
Forme où déjà le Rêve est moins inconsistant.
Fleurs sans famille, et qu'on dirait tout à coups nées
D'un inceste, de quelque amour trop anormal
D'une rose nubile et d'un vague animal
Qui s'aimèrent en de coupables hyménées,
Tant elles sont entre les deux, comme aux confins
D'une fleur neuve et d'un insecte qui se fripe,
Déjà plus papillon et pas encor tulipe.

Enfin, pour les amateurs, ce sonnet du même poète et que nous avons retrouvé dans une collection de *la Plage*, le journal balnéaire fondé par Emile Verhaeren :

COUPS D'EVENTAIL

Quand vous trônez parmi votre cour de galants,
Jouez de l'éventail à votre gré, coquette ;
Car ce frêle éventail est comme une raquette
Pour repousser leurs cœurs moins lourds que des volants.

Oh ! comme il est joli dans vos doigts indolents !
Sujet tendre : Pierrot, blanc comme un lis, muguette
Et menace du poing la lune dont l'œil guette
Colombine qui fuit dans sa robe à volants.

Mais le trouble d'avoir cet éventail augmente,
Car vous sentez comme un souffle de bouche aimante
Qui vous court sur la joue à chaque battement.

Et quand un aveu brusque et que rien ne présage
Vous fait rougir, alors votre éventail charmant
Sert de feuille de vigne à votre pur visage !

Fleurs de critique :

De *l'Indépendance :*

« Mais en même temps que Baudelaire, voici qu'on veut aussi camper sur une place publique Barbey d'Aurevilly, et c'est ici que l'ère des difficultés commence. De quelle façon le sculpteur concevra-t-il son modèle ? Ne devra-t-il pas avoir recours au procédé renouvelé des Grecs et employer le marbre colorié pour représenter un écrivain qui disait de lui-même avec quelque fierté : « Le visage humain est fait pour être maquillé. Je fais mieux que me teindre, je me peins. » Et quelle attitude prêtera l'artiste à ce fringant paladin catholique auquel ce Baudelaire, dont je parle plus haut, disait un jour avec une douce ironie :

— Vous devez vous confesser le poing sur la hanche.

Enfin, comment le sculpteur habillera-t-il

son modèle s'il a quelque souci de l'exactitude historique? Lui campera-t-il sur la tête le chapeau aux ailes fortement recourbées? Laissera-t-il entrevoir la présence discrète du corset sur lequel se moulait, dit-on, l'altière redingote de l'auteur des *Diaboliques?* Lui mettra-t-il aux doigts des bagues en pierres précieuses... fausses? Retroussera-t-il les manches de la chemise sur celles du vêtement? Dieu sait si j'admire le talent de Barbey d'Aurevilly et si je comprends le pieux culte voué à sa mémoire par quelques fidèles, mais je ne peux pas me le représenter inspirant un statuaire, dût tout le génie d'un Mercié, d'un Falguière ou d'un Dubois s'atteler à cette étonnante besogne. »

La même *Indépendance*, qui ne peut pas se représenter un d'Aurevilly en bronze, appelle Charles De Coster un pasticheur.

Che volete! Tout le monde ne peut pas être Henry Fouquier, ni son fils Marcel, ni même M. Charles Tardieu!

Notre ami et collaborateur M. Joseph Nève vient d'être nommé chef de division au ministère de l'intérieur. Félicitations cordiales.

Les macrobites de *la Gazette* ont exprimé leurs idées sur la littérature contemporaine.

Echantillon :

« La passion de connaître, de dire et de savoir la réalité, se répandait dans la littérature et dans les arts. Les romanciers, à la suite de Flaubert, s'abstenaient avec soin d'apprécier les actes de leurs personnages, devenaient d'impassibles montreurs d'âmes, laissant aux lecteurs le soin de sentir et de juger.

Le théâtre suivait le livre dans ses audaces.

Les poètes proclamaient la supériorité de la forme sur le fond, affichaient avec Gautier, Baudelaire, Leconte de Lisle le mépris de ce qui n'était pas image, rime ou cadence. »

Maître Martin, l'opéra MM. J. Blockx et E. Landoy, a été représenté avec succès à Bruxelles.

On s'accorde à proclamer que le succès eût été un triomphe si le compositeur n'avait pas été trahi par le librettiste.

Le premier concert populaire a été brillant. Le chœur hollandais, sous la direction de M. de Lange, a merveilleusement chanté les œuvres de Du Fay, d'Okeghem, de Josquin des Prés et de Roland de Lattre.

M. Joseph Dupont a été acclamé.

Le sar Péladan a parlé au *Cercle artistique* et au salon *Pour l'Art.*

Mlle Eugénie Meuris, du Théâtre-Libre, a lu, au salon *Pour l'Art*, avec un succès mérité, des œuvres de MM. Severin, Demolder, Eekhoud, Rodenbach, Gilkin, Giraud, Maeterlinck, Le Roy, Verhaeren, Lemonnier et Picard.

Notre ami et collaborateur Léopold Wallner fait cet hiver, au cours de musique de Mlle Desmeth, une série de conférences sur les maîtres du clavecin et du piano. Ces conférences sont accompagnées d'auditions musicales.

M. Léopold Wallner a passé en revue les œuvres les plus caractéristiques de Frescobaldi, de Pasquini, de Rossi, de Purcell et de Arne.

L'intérêt de ce programme était doublé par la science du conférencier.

A recommander le *Manuel de Prononciation* de Mlle J. Tordeus.

Ce petit livre sera très utile, non seulement aux membres de la Chambre des représentants, mais encore aux jeunes poètes qui riment comme ils prononcent : mal.

Un journal illustré, *Flirt*, vient de paraître sous la direction de M. Henry Kistemaeckers fils. Il a bonne mine et contient une piquante composition de M. Léon Dardenne.

Chez Knoetig, en une édition de très correcte apparence, M. Jules Du Jardin réunit en volume divers articles et études d'art. Tout n'est pas, dans ces pages, d'égal et de notable intérêt : bien des choses décentes dans les revues passagères sembleront, en la gravité d'un livre, contingentes et insipides. Mais M. Du Jardin qui se révèle comme un esprit curieux, très ouvert et très compréhensif, alerte, laborieux, chercheur, sollicité par les orientations diverses des esthétiques contemporaires, a plus d'une fois, sur les sujets que l'on discute au temps présent, dit plus et mieux que les superficiels babillages des reporters investis de la critique d'art. Le vingtisme, le mysticisme, l'égotisme, le japonisme, l'hermétisme, et autres ismes à la mode, lui ont permis plus d'un trait juste, plus d'un aperçu pénétrant. Des études sur des récents : Meissonier, Crabeels, Isid. Meyers, L. Delbeke, Jan Stobbaerts, et sur ces éternels : les Van Eyck et Memling, sont intéressantes et personnelles. C'est de la digne et consciencieuse critique de bonne volonté, réconfortante pour quiconque à la nausée des banalités que fluent les journaux sur les œuvres d'art.

Dans *l'Art moderne* notre ami Jules Destrée continue ses études sur les Primitifs italiens. Ont paru des articles sur *Oriolo* et sur l'Inconnu du Musée Staedel de Francfort.

L'abondance des matières nous force à remettre au prochain numéro le compte rendu de plusieurs livres, parmi lesquels nous citerons *Campagnole*, de M. P. Caso.

Vient de paraître le premier numéro de *Blätter für die Kunst*, une superbe revue dont nous reparlerons prochainement.

Un éditeur de Charleroi, M. Henry Quinet, vient de publier, dans une brochure très élégante (1 franc), les fables en patois du notaire Piérard qui s'étaient conservées dans le pays depuis de nombreuses années par la seule tradition orale et qui sont de bien savoureux morceaux de poésie populaire. Pour qui n'est pas du terroir, il est difficile d'en apprécier la verve, l'humour et l'esprit ; mais ceux qui aiment le wallon, les trouveront particulièrement délectables. M. J. Lemoine a entouré ces intéressantes piécettes d'analyses et de commentaires dont l'utilité n'était pas absolument démontrée.

On nous annonce que notre collaborateur Maurice Desombiaux va éditer à son tour les œuvres d'un autre poète carolorégien : Bernus.

Nous prions nos abonnés de réserver bon accueil aux quittances d'abonnement, qui viennent d'être mises à la poste.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME ONZIÈME DE

LA JEUNE BELGIQUE

Accinelli (François).

La Danse des Rythmes . . . 245

Arnay (Albert).

Vers :
Coin d'âme. 56
Sujet de foire 56
Envoi 57
Les Labyrinthes tutélaires :
Prélude 115
La Belle qu'une barque amène. 309
Poèmes 390

Demolder (Eugène).

La Cité morte dans l'or. . . 22
La Parabole des Vierges . . 137
Chœur d'anges 229

Desombiaux (Maurice).

Lied. 65
Chronique du règne de Mahomet II 197
Mon cœur dans la caverne de la Haine. 230
Les Aigles 429

Destrée (Jules).

Prières d'après les Primitifs . 67
Chronique littéraire . . . 87, 442
Croquis judiciaires 275

Destrée (Olivier-Georges).

Maison paternelle 52
Littérature anglaise :
Trois ombres 69
Adieu 70
Trois poèmes de Keats . . 153
Chronique littéraire . . 183, 411
Chansons d'amour 213
Dialogue 289
Poèmes en prose :
Le Triomphe de l'Amour . 378
Le Triomphe de la Pauvreté. 385

Eekhoud (Georges).

Fragments :
Banlieue 13
Le Fossé 14
Quelques scènes d'Ibsen . . 148
La Mort de l'évêque Nicolas, 207, 233
L'Honneur de Luttérath . . 261
La Tentation de Minerve . . 366

Fontainas (André).

Les Vergers illusoires . . . 54
Epilogue 136
Chronique littéraire 182

Garnir (Georges).

L'Apôtre 272

Gilkin (Iwan).

Rimes :
Lumen 70

Pays de Rêve 71
Arbre de Jessé. 72
Le Possédé 74
Transfiguration 75
Jettatura 139
Chronique théâtrale. . . . 184
Vocation 243
Chronique littéraire. . . . 255
Satan :
Hymne à Satan 284
Le Te Deum du Pauvre . 287
L'Invasion des Barbares . . 304
Petites études de poétique française 334
II. — *Le rythme*. . . . 437

Gille (Valère).

Vers :
Pour une châsse 37
Fleur d'Hiver. 39
Légende. 40
Vers 232
Le Château des Merveilles. 232
Réveil 232
Veillée 233
Nativité 376

Giraud (Albert).

Le Beau roi Charles IX . . 9
Chronique littéraire, 79, 156, 176, 219, 249, 311, 346, 413, 443.
L'Adoration des Mages. . . 203
Lettre à M. Anatole France . 246
Le Réveil du Roi. 274
Soirs Valésiens :
Le Prince au vitrail. . . 402
Jalousie 404

Goffin (Arnold).

Avènement. 49
Proses lyriques :
Statuette. 165
Le Paladin. 166
Mers. 167

Hérold (A.-Ferdinand).

La Vierge dans la Tour. . . 57

Itibéré da Cunha (J.).

Le Modèle. 68

Jeune Belgique (La)

Au lecteur 5
La direction générale des Beaux-Arts 101
Questions du jour 361
Un Théâtre lyrique historique 425

Kahn (Gustave).

Vers :
Chanson de Mendiant . . 45
Le Chef sanglant. . . . 47
Le Héraut 47
Ancienne chanson . . . 49
Vers. 364
Image 366

Krains (Hubert).

Un Réveillon 40

Maubel (Henry).

Fragment 59
Fragment 133
Croquis. 328

Quillard (Pierre)

Par l'Automnale Nuit . . . 64

Rahlenbeck (Gustave).

Donneurs d'Aumônes . . . 332

Régnier (Henri de).

Tel qu'en Songe (*extrait*) . . 36

Severin (Fernand).

Templa Serena 51
Chronique littéraire. . . . 85
Poèmes :
L'Ile heureuse. 168
Doux pays 169

L'Absent 170
Bonheur. 325
La Dame d'autrefois. . . 326
Réveil 428

Stevens (Gustave).

Regrets lointains. 120

Sully (Huntley).

La Monparonne . . . 406, 431

Tabibitte (Télesphore).

Renéghilade tertiaire . . . 225

Tardieu (Charles).

Lettre 126

Verhaeren (Emile).

Les Rideaux 17
Au Carrefour de la Mort . . 104
Vers. 330

Verlant (Ernest).

Chronique artistique. 88, 123, 189, 248, 318, 342, 440.

Henri De Braekeleer . . . 107

Vielé-Griffin (Francis).

L'Etape. 20

Wallner (Léopold).

Littérature russe :
Poésies de Tutchew . . . 141
Chansons populaires de la Petite-Russie 172
Poésies de Pouchkine . . 216
Poésies de Lermontoff . . 217
Le premier récit du podiatchy de *Schtchedrine* 290
Littérature hongroise :
Poésies d'Alexandre Petœfi. 394

***

La réponse de M. Tardieu. . 95
Chronique théâtrale. . . . 224
Memento, 96, 130 161, 195, 226, 258, 320, 354, 421, 450.

LA JEUNE BELGIQUE

paraissant le 5 de chaque mois en livraisons formant, par an, un volume d'environ 500 pages,
avec frontispice, titre, couverture et table des matières.

PRIX D'ABONNEMENT :

BELGIQUE. . 7 fr. par an. — ÉTRANGER . fr. 8-50 par an.

La Jeune Belgique, principal organe de la jeune littérature dans notre pays, entre aujourd'hui dans sa treizième année. Plus unie, plus décidée et plus ferme que jamais, elle continuera la lutte qu'elle a entreprise en conservant à son blason ces deux mots de combat : NE CRAINS.

Fondateur : MAX WALLER (MAURICE WARLOMONT)
Directeur : IWAN GILKIN. — *Administrateur :* HUBERT VAN DIJK

PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

François Accinelli, Albert Arnay, Léon Bloy, Jean Boels, Charles Buet, Henry Carton de Wiart, Eugenio de Castro, Hector Chainaye, Albert Chapaux, Léon Dardenne, Louis Delattre, Eugène Demolder, Maurice Desombiaux, Georges Destrée, Jules Destrée, Georges Eekhoud, André Fontainas, Adolphe Frères, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Arnold Goffin, Théodore Hannon, A.-Ferdinand Hérold, J.-K. Huysmans, Jean Itibéré da Cunha, Auguste Jenart, Alber Jhouney, Georges Kaïser, Gustave Kahn, Hubert Krains, Paul Lacomblez, Camille Lemonnier, Grégoire Le Roy, Albert Leune, Maurice Maeterlinck, Stéphane Mallarmé, Henry Maubel, Gabriel Mourey, Francis Nautet, Joseph Nève, A. Soares de Oliveira, Pierre Quillard, Gustave Rahlenbeck, Henri de Régnier, Victor Remouchamps, Félicien Rops, Dante Gabriel Rossetti, Fernand Roussel, Fernand Severin, Gustave Stevens, Emile Van Arenbergh, James Vandrunen, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Auguste Vierset, Léopold Wallner.